BIBLIOTECA NAZIONALE VITT. EMANUELE
12
23 K
24

BIBLIOTECA NAZIONALE VITT. EMANUELE
12
23 K
24

12
3
C
8

B

# DICTIONNAIRE

## *UNIVERSEL*

## D'HISTOIRE NATURELLE.

S--TLE

# DICTIONNAIRE

## *RAISONNÉ UNIVERSEL*

## D'HISTOIRE NATURELLE,

*CONTENANT*

L'HISTOIRE

*DES ANIMAUX, DES VÉGÉTAUX ET DES MINÉRAUX,*

Celle des Corps céleſtes, des Météores & des autres principaux Phénomenes de la Nature;

*AVEC*

L'HISTOIRE ET LA DESCRIPTION

DES DROGUES SIMPLES TIRÉES DES TROIS REGNES,

Le détail de leurs uſages dans la Médecine, dans l'Économie domeſtique & champêtre, & dans les Arts & Métiers:

*Avec une Table concordante des Noms Latins, & le renvoi aux objets mentionnés dans cet Ouvrage.*

Par M. VALMONT DE BOMARE, Démonſtrateur d'Hiſtoire Naturelle avoué du Gouvernement; Cenſeur Royal; Directeur des Cabinets d'Hiſtoire Naturelle, de Phyſique, &c. de S. A. S. M. le Prince de Condé; Honoraire de la Société Économique de Berne; Membre des Académies, Impériale des Curieux de la Nature, Impériale & Royale des Sciences de Bruxelles; Aſſocié regnicole de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Beaux-Arts de Rouen; des Sociétés Royales des Sciences de Montpellier, Littéraires de Caen, de la Rochelle, &c. d'Agriculture de Paris; Maître en Pharmacie.

*TROISIEME EDITION, revue & conſidérablement augmentée par l'Auteur.*

TOME HUITIEME.

*A LAUSANNE,*

Chez LA SOCIETÉ TYPOGRAPHIQUE,

M. DCC. LXXVI.

12.23.K.24

Digitized by Google

# DICTIONNAIRE

## *RAISONNÉ*

## D'HISTOIRE NATURELLE.

## S.

SAAMOUNA. *Voyez* FROMAGER.

SABDARIFFA. C'eſt une eſpece de ketmie de l'Amérique, qui pouſſe une tige haute de trois ou quatre pieds, droite, cannelée, purpurine, rameuſe, garnie de feuilles larges, amples comme celles de la vigne, partagees en pluſieurs parties dentelées: ſes fleurs ſont grandes & tout-à-fait ſemblables à celles de la mauve, de couleur blanche, pâle & purpurine-noirâtre. A ces fleurs ſuccedent des fruits oblongs, pointus, remplis de ſemences rondes: ſa racine eſt fibreuſe. On cultive cette plante aux Indes dans les jardins: elle eſt pleine, dit *Lémery*, d'un ſuc viſqueux, ſemblable à celui de la mauve; on mange ſa ſemence comme une graine légumineuſe. Toute la plante eſt eſtimee émolliente, réſolutive, pectorale, apéritive & propre pour la gravelle, etant priſe en décoction.

SABINE ou SAVINIER, *ſabina*. La ſabine eſt un petit arbuſte toujours vert, qui porte des fleurs mâles

& des fleurs femelles ſur différens pieds. Les fleurs mâles qui ſont toutes compoſées d'étamines, ſont grouppées trois à trois ſur un filet commun, & forment par leur aſſemblage un chaton conique & écailleux. Les fleurs femelles ſont compoſées d'un piſtil & d'un embryon, qui devient une baie charnue, arrondie, relevée de petites éminences, qui paroiſſent par leur extrémité être des écailles immédiatement collées ſur le fruit. On trouve dans la baie trois ſemences ou noyaux, convexes d'un côté & aplatis ſur les faces qui ſe touchent. La ſabine vient naturellement dans tous les climats.

Cette deſcription convient également au genévrier, au cedre, à la ſabine; ce qui a ſans doute engagé M. *Linnæus* à n'en faire qu'un ſeul genre.

On diſtingue pluſieurs eſpeces de ſabines, l'une *à feuilles de tamaris*, l'autre *à feuilles de cyprès*, & une autre *à feuilles panachées*. Ces arbriſſeaux ne quittent point leurs feuilles pendant l'hiver; c'eſt pourquoi ils ſont très-propres à mettre dans les boſquets d'hiver; mais ils exhalent une odeur vive, déſagréable.

La ſabine eſt très-pénétrante & très-apéritive, d'un goût amer, aromatique & réſineux: elle excite puiſſamment les mois aux femmes; il ſuffit quelquefois d'en mettre ſimplement dans la chauſſure pour cet effet; on prétend qu'elle provoque la ſortie du fœtus & de l'arriere-faix. On doit être fort circonſpect dans l'uſage intérieur de cette plante, qui peut être regardée comme un des plus puiſſans & des plus dangereux emménagogues: elle attaque ſur-tout la poitrine. M. *Haller* dit que des malheureuſes qui en ont pris pour perdre leur fruit, n'en ont pas reſſenti d'autres effets. Suivant M. *Duhamel*, les Maréchaux en font uſage pour donner de l'appétit aux animaux. Quant à l'uſage extérieur de la ſabine, on la regarde comme déterſive & réſolutive: on l'applique avec ſuccès ſur les loupes, après l'avoir fait bouillir dans le vinaigre. On emploie les feuilles de cette plante, réduites en poudre, pour déterger & même détruire les chairs fongueuſes des plaies & des ulceres, pour guérir la gale & la teigne: cette poudre mêlée avec du ſel & de l'huile d'olive, forme

un cataplasme propre à résoudre aussi les tumeurs des chevaux & des brebis.

SABLE, *arena*. On donne en général ce nom à des corps secs, durs au toucher, graveleux, impénétrables à l'eau, & dont les parties ou masses ont peu d'adhérence entr'elles. Les Naturalistes sont fort embarrassés d'assigner un rang qui convienne à la nature & à la propriété des sables, attendu que l'on ne peut les regarder que comme des débris de plus grandes pierres, ou comme de premiers matériaux de la formation des pierres. En effet du grais brisé devient du sable; & celui-ci sert, pour ainsi dire, de base à la plupart des pierres, & sur-tout au grais; au moins il y en a toujours de mêlé. Tant de considérations nous ont fait placer le sable, dans la disposition synoptique de notre *Minéralogie*, entre les terres & les pierres.

Au reste l'on donne aujourd'hui le nom de *sable* à des substances pierreuses, grenelées, & qui varient beaucoup dans leurs propriétés: l'on en trouve de quartzeux, de calcaire, d'argileux, &c.

Sous le nom de *sable de pierres* on comprend le gravier ou gros sable, dont on se sert pour affermir les grands chemins, les chaussées: il est composé de différentes pierres ou fragmens pierreux, silex, spath, quartz, &c. *Voyez* GRAVIER.

Sous le nom de *sables vitreux* on renferme celui qui est composé de fragmens de silex & de quartz. On se sert de ce dernier dans la composition de la terre à faïence, de certaines porcelaines ou de leurs couvertes, des glaces, même pour nettoyer le verre, pour dégrossir les métaux, les pierres communes, &c. pour tenir le vin au frais: c'est ce même sable dont la Nature se sert souvent pour filtrer les eaux souterraines, ou qui se trouvant dans certaines terres, les rend meubles & fertiles: les inégalités ou les vides qui se trouvent entre ces grains pierreux, entassés sans ordre, facilitent l'infiltration des liqueurs: il a encore la propriété de donner de la dureté aux ciemens, à la brique, &c.

Sous le nom de *sablon* on comprend le sable en poussiere dont on se sert pour nettoyer les chauderons, la

vaiſſelle & toute la batterie de cuiſine; celui d'un grain égal s'emploie pour donner le premier fini au marbre & à l'albâtre. Des Potiers ſe ſervent d'une eſpece de ſablon blanc qu'ils réduiſent en poudre impalpable pour donner un fond blanc à leur terraille blanche, à deſſein d'imiter la faïence. Le *ſable ſtérile* ou *mobile* qu'on emploie lorſque le grain en eſt égal, peu farineux & dur, pour faire des horloges horaires, (clepſydres) ſi utiles dans les voyages de mer pour meſurer le tems & marquer le ſillage. Le *ſable volant* qui eſt d'une ténuité ſi extrême que le vent l'emporte: on en trouve en Scanie, dans les abymes où des Voyageurs ſont enſevelis pour toujours. Dans les Provinces méridionales, telles que la Provence & le Languedoc, on fait chauffer des tas d'un ſable de mer aſſez fin, à l'ardeur du ſoleil: on en fait des bains dans leſquels on met les perſonnes attaqués de rhumatiſmes; il ſemble alors qu'on voit le ſoir ſur le bord de la mer des gens qui reſſuſcitent & ſortent du tombeau. L'efficacité de ces bains eſt dûe à la chaleur, à la ſalure & à la volatilité des principes que l'eau de la mer a communiqué au ſable.

Sous le nom impropre de *ſables calcaires* ou *coquilliers*, on comprend la terre appellée dans la Touraine *falun*, & dans le Vexin Normand &c. *cran*, laquelle n'eſt qu'un tritus de coquilles marines ou de madrépores dont on ſe ſert pour fertiliſer les terres. *Voyez* FALUN. On trouve ſur les parages de l'île de l'Aſcenſion, & en d'autres endroits maritimes de l'Inde, &c. un ſable calcaire qui reſſemble à de petites perles, lequel n'eſt compoſé que de débris de coquillages arrondis par le balotement des eaux. Le ſpath calcaire réduit en pouſſiere grenelée donne auſſi un ſable calcaire.

Sous le nom de *ſable argileux* on renferme le ſable des Fondeurs, tel eſt celui de Fontenai-aux-Roſes, près de Paris, lequel eſt très-propre pour faire des moules qui n'occaſionnent ſur les pieces fondues ni des inégalités, ni des gerçures. On regarde encore les paillettes de mica & de talc, & autres parties pierreuſes grenelées ou en petites lames, mais graſſes ou ſavonneuſes, comme du genre des ſables argileux:

il y en a de différentes couleurs. On s'en ſert pour mettre ſur l'écriture; on en ſépare auparavant les parties terreuſes par le lavage.

A l'égard du ſable de Pouzzol dont on ſe ſert pour cimenter les matériaux pierreux des édifices qu'on conſtruit dans l'eau, nous en avons parlé à l'article POZZOLANE.

Sous le nom de *ſables métalliferes* on comprend ces amas de parties métalliques de différentes natures & formes, qui ſont plus ou moins riches, & qu'on trouve répandues ſur les havres ou greves de la mer. Ces ſables contiennent d'autant plus de métal, que les endroits d'où ils ont été détachés & chariés par les eaux, ſont plus éloignés du lieu où on les trouve; quelquefois on rencontre ces ſables métalliques par couches dans les cavités de la terre; ils donnent naiſſance aux mines de tranſport. Si ces ſables ne ſont pas réellement métalliques, mais ſimplement colorés, alors, quand on les expoſera au feu, leur couleur diſparoîtra pour la plus grande partie. On trouve du ſable portant étain ſur la greve du port de l'Orient; du ſable de fer ſur celle de Saint-Quay, près de Pontrieux & Portrieux, à trois lieues de Saint-Brieux en baſſe Bretagne, il eſt très-attirable à l'aimant: celui qui eſt au pied de la montagne de l'île d'Elbe, eſt preſque auſſi magnétique; enfin on trouve du ſable portant cuivre ſur les greves de Saint-Domingue; du ſable portant or dans pluſieurs rivieres. *Voyez au mot* OR.

L'on ſent bien que les ſables étant comme les débris de pierres & de ſubſtances ſolides de différente nature, ils doivent varier à l'infini. C'eſt ainſi qu'un granite donne, en ſe détruiſant, un ſable compoſé de *quartz*, de *mica* & de *feld-ſpath*, quelquefois de *ſpath fuſible*: voyez GRANITE. Il eſt donc trop difficile d'aſſigner des limites préciſes à la nature des ſables.

Lorſque le ſable eſt de la groſſeur d'une feve ou d'un pois, on l'appelle GRAVIER, *ſaburra;* d'un grain de millet, c'eſt le SABLE PERLÉ, *ſabulum;* d'un grain de pavot, c'eſt le SABLON SEC ou le SABLE HORAIRE *arena;* à peine palpable, c'eſt le SABLE VOLANT *arena volatilis.*

On peut encore diſtinguer le ſable par le lieu où on le trouve, en ſable de terre ou de montagne, qui eſt ordinairement coloré en jaune; en ſable de riviere, qui eſt de la nature des pierres qu'elle charie; & en ſable de mer, qui eſt auſſi de la nature des rochers qui bordent ſes parages, & où l'on trouve aſſez ſouvent des fragmens de coquilles qui lui font faire en partie effervescence avec les acides: voyez notre *Minéralogie*, *Tom. I.*

Les *bancs de ſable* de mer qui ſont à l'embouchure ou au confluent des rivieres, y ſont apportés par le courant des fleuves, & arrêtés par les eaux de la mer. Ce ſont des plages dangereuſes pour le ſillage des vaiſſeaux, & où les ancres labourent très-facilement. Le *ſable des Dunes* eſt accumulé par les vagues de la mer, & par la violence des vents. Il paroit que les ſables mouvans de l'Afrique ſeptentrionale & des bords de la Syrie voiſine de l'Egypte, ne ſont autre choſe que les ſables de la mer & des fleuves, qui ſont demeurés amoncelés quand la mer s'eſt peu-à-peu retirée. On a trouvé des caravannes entieres enſévelis ſous ces ſables mouvans & brûlans. On peut en dire autant des contrées toutes ſablonneuſes qui ſont vers la mer Baltique: ces ſablieres ſont quelquefois très-profondes. Quant aux ſables mouvans que l'on trouve ſur les greves de quelques mers, ce ſont des paſſages ſouvent dangereux pour les gens à cheval ou à pied. Il n'eſt pas rare qu'un coup de vent enleve par tourbillons ce ſable qui retombant enveloppe le Voyageur, en lui ôtant la vue des terres: d'autres fois ce ſable mouvant, après que la mer s'eſt retirée, ſe deſſeche, perd ſa conſiſtance, ſur-tout après les petites marées, & le Voyageur qui l'ébranle s'y trouve enfoncé & eſt précipité avec ce terrain mobile, dans un courant ſouterrain. Quelques-uns regardent ces ſables mouvans comme des eſpeces de puits que le flux de la mer, remplit de ſable, & que le reflux laiſſe à découvert. Un courant ſouterrain en emporte l'aſſiſe, & le ſeul poids le fait affaiſſer & engloutit le Voyageur.

Le ſable de terre, qui forme une bande compoſée de couches plus ou moins horizontales, annonce un

dépôt qui s'eſt fait lors du ſéjour de la mer ou d'un grand fleuve en cet endroit. A l'égard des ſables colorés, beaucoup ne réfléchiſſent pas les nuances qu'on croit y voir, c'eſt ce qu'on obſerve notamment lorſqu'on ſe promene ſur le ſable de la colline de Bolbec dans le pays de Caux. Tout ce qui approche de ce ſable, qui eſt vert-gris, paroit rouge. Les hommes, leurs habits, leurs cheveux ſemblent y prendre une teinte claire de lacque, ou paroiſſent comme ſi on les voyoit à travers un verre de couleur rouge ou pourpre.

SABLE, eſt un poiſſon que les habitans de Congo appellent *ivoire*. Les Negres en font tant de cas, qu'il eſt défendu de faire uſage de ſa peau, ſans la permiſſion du Roi. Chaque ſable vaut un Eſclave. *Hiſt. génér. des Voy. Liv. XIII. pag.* 245.

SABLE ou ZABELLE: *voyez à l'article* ZIBELINE.

SABLIER: *voyez* HURA.

SABLIERE: *voyez* SABLE.

SABLON: *voyez* PIERRE A SABLON & SABLE.

SABLON. A la Rochelle, on donne ce nom à une eſpece de limaçon operculé, à bouche demi-ronde: c'eſt une eſpece de natice, qui reſſemble un peu au vignot du Poitou: *voyez* NATICE.

SABLONEUX DE SURINAM: *voyez* AMMODITE.

SABOT ou SOULIER DE NOTRE DAME, *calceolus marianus*, eſt une plante de la claſſe des orchidées, dit M. *Deleuze*, qui croît ſur les montagnes, dans les forêts & dans les bois. Sa racine eſt groſſe & fibreuſe: elle pouſſe une tige haute d'environ un pied, portant quelques feuilles larges, alternes, & reſſemblantes à celles du plantain. Son ſommet eſt garni d'une fleur ou deux, compoſée de ſix feuilles inégales; cinq occupent le haut, & la ſixieme, plus ample, repréſente en quelque maniere un ſabot: elle eſt jaune ou purpurine. A cette fleur ſuccede un fruit qui a la figure d'une lanterne à trois côtés, & qui contient des ſemences ſemblables à de la ſciure de bois. Cette plante eſt déterſive & vulnéraire, employée extérieurement; mais on s'en ſert rarement en médecine.

SABOT, *turbo aut trochus*, eſt un limaçon de mer, operculé, à bouche aplatie : il a la figure d'un cône renverſé. Cette configuration & la proportion du poids fait que cette coquille ne peut gueres ſe renverſer quand l'animal rampe. M. *d'Argenville* déſigne différens ſabots ſous les noms de *toit Chinois* ou *pagode* ou *cul-de-lampe*, le *bouton de la Chine*, la *lampe antique*, la *pie*, l'*éperon* & la *ſorciere*. En examinant ce qui caractériſe ces differentes coquilles, nous trouvons quelque difficulté à les ranger dans le genre que cet Auteur leur aſſigne. Les *trompes* & les *toupies* ſont auſſi des ſabots : *voyez ces mots*. Mais M. *Adanſon* diſtingue les ſabots d'avec les toupies : *voyez l'Hiſtoire des Coquilles du Sénégal.*

SACA, eſt un chat ſauvage de l'île de Madagaſcar, qui a communément la queue toute recroquevillée : il s'en trouve de très-beaux, qu'on prend facilement lorſqu'ils cherchent à s'accoupler avec les chats domeſtiques.

SACRE. Je crois, dit M. *de Buffon*, devoir ſéparer cet oiſeau de la liſte des *faucons*, & le mettre à la ſuite du *lanier ;* en effet le ſacre a comme le lanier le bec & les pieds bleus, tandis que les faucons ont les pieds jaunes : ce caractere qui paroit ſpécifique, pourroit même faire croire que le ſacre ne ſeroit réellement qu'une variété du lanier, mais il en differe beaucoup par les couleurs, & conſtamment par la grandeur; il paroit que ce ſont deux eſpeces diſtinctes & voiſines, qu'on ne doit pas mêler avec celles des faucons. *Voyez l'article* FAUCON. On donne le nom de *ſacret-tiercelet* à la femelle du ſacre, contre l'uſage obſervé pour les autres oiſeaux de proie.

SAFRAN, *crocus ſativus*. Le grand uſage que l'on fait du ſafran pour la Médecine, l'emploi que pluſieurs Nations en font dans l'aſſaiſonnement de leurs mets les plus ordinaires, & la conſommation qui s'en fait dans la teinture, rendent cette plante aſſez intéreſſante pour que nous en parlions avec quelque détail, d'après M. *Duhamel.*

La racine du ſafran eſt tubéreuſe, charnue, de la groſſeur d'une aveline, & quelquefois d'une noix, revêtue de quelques tiges arides, rouſſâtres. De cette racine s'é-

levent cinq ou huit feuilles, longues de ſix ou huit pouces, très-étroites, d'un vert foncé. Parmi ces feuilles s'éleve une tige courte, qui ſoutient une ſeule fleur en lis, d'une ſeule piece, évaſée à ſa partie ſuperieure, & diviſée en ſix ſegmens arrondis, de couleur de gris de lin fort tendre; les champs qui en ſont remplis ſont très-agréables à la vue. Il ſort du fond de la fleur trois étamines, dont les ſommets ſont jaunâtres; & un piſtil blanchâtre, qui ſe partage comme en trois branches, larges à leur extrémité ſupérieure, & découpées en forme de crête, charnues, d'un rouge foncé, & comme de couleur vive d'orange; leſquelles ſont appellées, par excellence, du nom de *ſafran*: c'eſt pour la récolte de cette ſeule partie, que l'on cultive cette plante. L'embryon qui ſoutient la fleur, ſe change en un fruit oblong, à trois angles, partagé en trois loges, qui contiennent des ſemences arrondies.

Il y a auſſi pluſieurs eſpeces de ſafrans qui fleuriſſent au printems, & qu'on ne cultive dans les parterres que pour en avoir les fleurs qui ſont fort agréables. L'eſpece dont nous traitons ici, & qui a les uſages particuliers dont nous avons parlé, fleurit en automne. (Cette eſpece de ſafran, dit M. *Haller*, eſt ſans odeur.)

Le ſafran ſe multiplie très-aiſément, par le moyen de ſes bulbes, qui croiſſent tous les ans en grande quantité. On plante ces bulbes au printems dans une terre bien ameublie, dans des ſillons paralleles, eſpacés de ſix ou ſept pouces; on met ces bulbes en terre, à un pouce de diſtance les unes des autres, & on les recouvre de ſix pouces de terre. Les terres dans leſquelles le ſafran ſe plaît le plus, ſont les terres noires, légeres, un peu ſablonneuſes, & les terres rouſſâtres.

Ces oignons, ainſi que ceux de toutes les fleurs, ſe fortifient dans les terres fortes qui ont de la ſubſtance; mais les fleurs deviennent plus belles dans les terres légeres & maigres. On trouve dans la même terre deux ſortes d'oignons; les uns larges & aplatis, fourniſſent plus de caïeux; les autres arrondis, donnent plus de fleurs. Les bulbes ne produiſent que des feuilles dans l'année où elles ont été plantées, & des fleurs l'année ſuivante au mois d'Octobre: ces fleurs ne durent qu'un

ou deux jours après qu'elles ſont épanouies : quand les fleurs ſont tombées, il nait des feuilles qui ſont vertes pendant tout l'hiver ; elles ſechent & ſe perdent au printems, & ne paroiſſent jamais pendant l'été ; en ſorte qu'un champ de ſafran, dans ces ſaiſons, paroît comme une jachere.

Le ſafran naît dans la plûpart des pays, ſoit chauds, ſoit froids ; en Sicile, en Italie, en Hongrie, en Allemagne, en Angleterre, en Irlande, dans pluſieurs provinces de la France, dans la Guienne, dans le Languedoc, dans le Gâtinois & dans la Normandie. Le *ſafran du Gâtinois* paſſe ici pour le meilleur, & on le ſubſtitue avec raiſon à celui d'Orient, que l'on a coutume de demander dans les Pharmacopées.

*Récolte du Safran.*

Les fleurs du ſafran ſe montrent plus tôt ou plus tard, ſuivant que les automnes ſont ſeches ou humides, chaudes ou froides. Quand, vers la fin de Septembre, il ſurvient des pluies douces, & qu'il s'y joint un air chaud, les fleurs paroiſſent avec une abondance extraordinaire ; tous les matins les champs ſemblent être recouverts d'un tapis gris de lin : c'eſt alors que les Payſans n'ont de repos ni jour ni nuit : mais cependant lorſqu'il ſurvient des pluies & du vent, on en perd beaucoup. Je me ſouviens qu'une année, dit M. *Duhamel*, il ſurvint de fortes gelées après que les premieres fleurs avoient été épluchées, & que l'on fut près de quinze jours ſans en voir paroître de nouvelles. On croyoit que la récolte étoit finie : mais le tems s'étant adouci, les fleurs reparurent les unes après les autres. Ordinairement la récolte du ſafran dure trois ſemaines ou un mois. Dans le fort de la récolte, on recueille les fleurs ſoir & matin, avant qu'elles ſoient épanouies : celles du matin ſont toujours plus fermes ; car il paroît que le ſafran, qui eſt une plante automnale, croît plus pendant la nuit que pendant le jour. Lorſque les fleurs ſont tranſportées à la maiſon, les femmes ſéparent adroitement le piſtil de la fleur, évitant de le couper ni trop haut ni trop bas, afin de ne point laiſſer le blanc, & de

ne point couper non plus au deſſus de la diviſion des ſtigmates. On diſtingue à ce petit bout blanc, lorſqu'il en reſte, le vrai ſafran, d'avec le *ſafranum*, que les payſans y mêlent quelquefois. Les acheteurs redoutent ſur-tout de trouver dans le ſafran des fragmens de pétales, parce que ces parties qui ſe moiſiſſent, lui communiquent une mauvaiſe odeur.

Dans le tems de la récolte, on voit tranſporter dans les villes ou villages voiſins, où on ne recueille point de ſafran, des charretées de ſafran à éplucher. A meſure qu'on épluche le ſafran, il faut le faire ſécher au feu. Pour cet effet, dans le Gâtinois on le met ſur des tamis de crins ſuſpendus, au deſſous deſquels on met de la braiſe : la beauté du ſafran dépend de la maniere dont il eſt deſſéché. Quand le ſafran eſt bien ſec, on le ſerre dans du papier & dans des boîtes : il faut cinq livres de ſafran vert, pour en faire une livre de ſec. Quand les payſans ſont près de le vendre ils mettent leurs boîtes à la cave pour en augmenter le poids. Le prix du ſafran eſt fort diminué depuis quelque tems, car on le vendoit autrefois juſqu'à quarante écus la livre ; & maintenant, il ne vaut communément que vingt ou trente livres. La premiere année un arpent produit au plus quatre livres de ſafran ſec, mais la ſeconde & la troiſieme, il en donne juſqu'à vingt.

### *Maladies des oignons de Safran.*

On en diſtingue trois principales ; 1°. celle qu'on nomme le *fauſſet*, 2°. le *tacon*, 3°. la *mort*.

Le *fauſſet* eſt une production monſtrueuſe en forme de navet, qui arrête la végétation du jeune oignon dont elle s'approprie la ſubſtance : cette maladie fait par conſéquent un obſtacle à la multiplication des oignons ; mais on peut enlever ce mal par l'amputation lorſqu'on leve les oignons au bout de trois ans pour ſéparer les bulbes.

Le *tacon* eſt une carie qui attaque le corps même de l'oignon, & qui ne ſe manifeſte pas ſur les enveloppes. Les oignons ſont plus ſujets a être attaqués de cette maladie dans les terres rouſſâtres ; on enleve la

partie ulcérée, lorſque l'ulcere n'a pas pénétré trop avant.

La *mort* ou *mors* s'annonce par des ſymptomes bien ſinguliers : elle eſt à l'égard de pluſieurs plantes ce que la peſte eſt aux hommes & aux autres animaux. Elle attaque d'abord les enveloppes, qu'elle rend violettes & hériſſées de petits filamens : elle attaque enſuite l'oignon même qu'elle fait périr. On s'apperçoit aiſément du déſordre qu'elle y cauſe, car on voit les feuilles qui jauniſſent & ſe deſſechent.

Dès qu'un oignon eſt attaqué de cette maladie, il devient contagieux pour les oignons voiſins : cette maladie ſe communiquant de proche en proche, fait périr tous les oignons dans un eſpace circulaire, dont le premier oignon attaqué eſt le centre & en même tems le foyer. Si l'on plante par mégarde un oignon malade dans un champ ſain, la maladie s'y établit en peu de tems, & elle y fait les mêmes ravages que nous venons de dire. Une ſeule pellée de terre priſe dans un endroit infecté & jetée ſur un champ dont les plantes ſont ſaines, y porte la contagion.

On ne connoit point de remede pour les oignons attaqués de cette maladie ; on ſait ſeulement les en préſerver par la même précaution qu'on emploie pour arrêter les progrès de la peſte. Pour cet effet on fait autour des endroits infectés des tranchées profondes d'un pied, & l'on jette la terre que l'on en tire ſur celle où les oignons ſont morts. Une circonſtance bien ſinguliere, c'eſt que l'impreſſion de cette contagion reſte tellement adhérente au terrain de la ſafraniere, que les oignons ſains qu'on voudroit y planter au bout de douze, quinze & vingt ans, ſe trouveroient en peu de tems attaqués de cette maladie.

M. *Duhamel*, ſi connu par la ſagacité de ſes obſervations, a découvert qu'elle étoit la vraie cauſe de cette maladie contagieuſe : il a obſervé des corps glanduleux, reſſemblans aſſez à de petites truffes, mais dont la ſuperficie eſt velue ; leur groſſeur n'excede pas celle d'une noiſette, ils ont l'odeur du champignon ; les uns ſont adhérens aux oignons de ſafran, & les autres en ſont éloignés de deux ou trois pouces. De

ces glandes partent des filets ordinairement de la groſſeur d'un fil fin, & de couleur violette, velus comme les corps glanduleux; quelques uns s'étendent d'une glande à l'autre; d'autres vont s'inſérer entre les tégumens des oignons, ſe partagent en pluſieurs ramifications, & pénetrent juſqu'au corps de la bulbe: ſans paroître ſenſiblement y entrer. Ces obſervations prouvent que ces tubercules ſont des *plantes paraſites*, qui, comme les truffes, ſe multiplient dans l'intérieur de la terre, ſans ſe montrer à ſa ſuperficie. Cette plante paraſite ſe nourrit aux depens de l'oignon de ſafran, puiſque ſes racines pénetrent les enveloppes & s'attachent à ſa propre ſubſtance.

M. *Duhamel* s'eſt aſſuré de la vérité de ce fait, en plantant quelques tubercules de *mort de ſafran* dans des pots, où il avoit planté dans de la terre ſaine des oignons de différentes fleurs; en un an ces tubercules ſe ſont multipliés dans le pot, & ont attaqués les oignons. Depuis ce tems il a obſervé cette même plante paraſite, qui faiſoit le même dommage à des *hiebles*, à de l'*arrête-bœuf*, à des plants d'*aſperges*. Cette petite truffe paraſite n'attaque point les plantes annuelles, ni celles qui n'ont leurs racines qu'à la ſuperficie de la terre.

Ces obſervations expliquent pourquoi la maladie s'étend circulairement, puiſque les oignons ne ſont attaqués que par les racines de la plante paraſite, qui étend comme toutes les plantes ſes racines circulairement; on voit bien encore qu'il n'y a pas de meilleur remede pour arrêter les progrès, que les tranchées faites auſſi circulairement.

### *Des uſages du Safran.*

Les ſtigmates du ſafran deſſéchés ſont très-odorans, ils ſervent aux habitans du Nord & de tous les Pays-Bas, même de l'Allemagne, qui en font une grande conſommation, à aſſaiſonner leurs alimens & leur thé. On fait auſſi uſage du ſafran en France dans les offices; on le fait entrer dans les crêmes, les paſtilles, &c. ainſi que dans cette fameuſe liqueur qu'on nomme

*eſcubac.* On en fait un fréquent uſage en Médecine, & quelques Médecins l'ont appellé *le Roi des végétaux & la panacée végétale*, à cauſe de ſes excellentes vertus. Il eſt eſtimé comme carminatif, céphalique, alexitere, emménagogue, cordial, ſtomacal, vermifuge, hyſtérique: on l'emploie dans les cataplaſmes réſolutifs, & on le fait entrer dans les collyres, ſur-tout pour préſerver les yeux des ſuites de la petite vérole. Il leve les obſtructions du foie, & on l'emploie heureuſement dans l'aſthme & la phthiſie.

On ne doit faire uſage du ſafran que modérément & à propos; car lorſqu'on en prend une trop grande doſe intérieurement, il cauſe non-ſeulement la peſanteur de tête & le ſommeil, mais encore quelquefois des ris immodérés & convulſifs, & enfin la mort même. Pluſieurs Auteurs diſent que trois gros de ſafran peuvent occaſionner ces ſymptomes & la mort; cependant l'uſage du ſafran eſt ſi familier aux Polonois, qu'ils le mêlent ſouvent juſqu'à la doſe d'une once dans leurs alimens. Mais on voit aſſez la force de la coutume par l'uſage continué de l'opium, dont quelques-uns prennent impunément juſqu'à une & deux dragmes tous les jours, après s'y être accoutumés peu-à-peu, quoique quatre ou cinq grains ſuffiſent quelquefois pour faire mourir. On peut donc faire uſage en ſureté du ſafran depuis un ſcrupule juſqu'à un ſcrupule & demi, pourvu que cet uſage ne ſoit point fréquent.

Le ſafran fournit aux Teinturiers une très-belle teinture, mais fort peu employée parce qu'elle eſt trop chere, & d'ailleurs de très-mauvais teint. Des Architectes en font auſſi uſage pour laver leurs plans. On pourroit faire de l'amidon avec l'oignon des ſafrans, mais le prix en ſeroit trop haut.

SAFRAN BATARD, ou SAFRANUM, ou SAFRAN D'ALLEMAGNE. *Voyez* CARTAME.

SAFRAN DES INDES ou CURCUMA. *Voyez* TERRE MERITE.

SAFRE. Nom donné à une chaux métallique du cobalt, auquel on a enlevé par la calcination les minéraliſateurs, tels que le ſoufre & l'arſenic, & les autres matieres volatiles. Fondu avec des matieres vitrifiables,

le safre donne un beau bleu : mêlé avec un flux réductif, on en tire un régule de cobalt. Le plus beau safre, le moins altéré, donne dans la vitrification le bleu le plus beau & le plus solide pour être employé sur les émaux, les porcelaines, les cristaux : on l'emploie aussi pour imiter les pierres précieuses opaques & transparentes, telles que la turquoise, le lapis, le saphir, &c. *Voyez maintenant l'article* COBALT.

Dans l'art de la verrerie de *Neri*, *Merret* & *Kunkel*, Ouvrage traduit de l'Allemand par M. le Baron *de Holbach*, *Kunkel* remarque page 52 que " la premiere fois „ qu'on met en fusion du verre mêlé avec du safre, il „ dépose un régule. Ce régule colore aussi le verre en „ bleu, mais ce verre est taché de petits points. „ On prétend que ce régule est d'une grande utilité dans la Chimie.

Dans le premier volume de la Chimie métallurgique de *Gellert*, traduit de l'allemand par M. *de Holbach*, on trouve p. 44 des détails très-intéressans sur la nature & les propriétés du régule de cobalt. M. *Cadet*, célebre Chimiste, a présenté à l'Academie des Sciences un Mémoire dans lequel il prouve qu'il est parvenu à retirer un régule du verre de cobalt appellé *émail* ou *azur* ou *smalt vitrifié*. Il en a fait de l'encre de sympathie : il pense que le cobalt est un demi-métal. *Voyez* les Mémoires des Savans étrangers. Dans le Manuel de Chimie par M. *Baumé*, on trouvera un détail méthodique sur cette matiere, & de nouvelles expériences qui tendent à faire connoître de plus en plus les propriétés du régule de cobalt.

SAGAPENUM ou GOMME SAGAPIN ou GOMME SÉRAPHIQUE, est une gomme-résine, roussâtre en dehors, & d'une couleur de corne en dedans, mollasse, blanchissant sous la dent, & même entre les doigts, d'un goût mordicant, âcre, d'une odeur pénétrante, désagréable, qui approche de celle du poireau & du pin, & qui tient comme le milieu entre l'*assa-fœtida* & le *galbanum* : elle s'enflamme à la lumiere d'une bougie & brûle en partie ; mais si on la fait digérer sur le feu dans du vin ou dans du vinaigre, elle se résout entiérement.

Le *ſagapenum* devient tous les jours de plus en plus rare, ſur-tout celui qui eſt en gouttes ou en belles larmes blondes : il eſt communément chargé d'impuretés ou de parcelles de tiges & de graines, qui ſemblent être d'une eſpece de férule. On prétend que quand cette gomme-réſine eſt récente & pure, elle eſt blanche.

*Dioſcoride* dit que le ſagapenum eſt le ſuc qui découle par inciſion d'une plante férulacée, qui naît dans la Médie. On nous l'apporte encore aujourd'hui de Perſe & d'Orient : on aſſure que les Perſans mêlent ce ſuc reſino-gommeux avec l'aſſa-fœtida, pour en aſſaiſonner leurs mets dans les jours de gala.

Les Arabes mettent le ſagapenum parmi les remedes purgatifs : il lâche un peu le ventre ; c'eſt un puiſſant apéritif : il réſout, attenue & déterge fortement ; c'eſt pourquoi on le recommande dans les maladies de la poitrine, qui viennent d'une pituite épaiſſie, & dans les tumeurs dures & calleuſes, ſur-tout des parties nerveuſes ; & dans les vieilles maladies de la tête. On en prend intérieurement depuis un ſcrupule juſqu'à un gros : il convient ſinguliérement pour le tremblement des nerfs & dans la paralyſie : il excite les regles ; mais on dit qu'il fait mourir le fœtus, c'eſt pourquoi les femmes groſſes doivent s'en abſtenir. Enfin *Rolfincius* prétend que cette drogue leve les obſtructions comme par enchantement, même appliquée à l'extérieur.

SAGITTAIRE, *Sagittarius avis*. Oiſeau de proie, naturel aux environs du Cap de Bonne-Eſpérance, peut-être inconnu aux Ornithologiſtes, & nouvellement décrit par M. *Voſmaër* Directeur des Cabinets de S. A. S. le Stadhouder. Cet oiſeau vivant actuellement dans la ménagerie de la Haye, a trente-ſix pouces de hauteur. Le plumage de la tête, du cou & du corps eſt de couleur plombée : celui de la poitrine juſqu'aux cuiſſes eſt d'un blanc ſale. Les plumes des cuiſſes ſont courtes, noires, & finiſſent au genou ; celles du ventre ſont noires ; telle eſt auſſi la couleur des groſſes plumes des ailes. La queue eſt compoſée de pluſieurs plumes longues, du milieu deſquelles il

en

en ſort deux beaucoup plus longues encore, & qui vers leurs extremités s'écartent en V : ces plumes ſont de couleur plombée, ornées à leur bout d'une large bande noire, & pointillées de blanc à leurs extrémités ; vers le croupion elles ſont blanches & pointillées de noir.

Les jambes ſont comme celles du héron, fort longues, nues, membraneuſes ; les pattes pourvues de trois doigts en devant & un derriere : ces doigts ſont ſurſemés de durillons en deſſous ; ceux du devant ſont unis par une demi-membrane juſqu'à la premiere articulation : les ongles ſont noirs. La tête eſt ornée d'une douzaine ou environ de plumes noires, pendantes, longues de quatre à cinq pouces, & entre-mêlées de petites plumes : le bec eſt de couleur d'ardoiſe, la mandibule ſuperieure eſt en bec de corbin ; les narines ſont tranſverſales, & fort ouvertes : ſes yeux ſont très-grands & ronds : la prunelle eſt noire avec un large cercle gris dans un autre plus étroit de couleur jaune ; ſur les yeux gliſſe une membrane bleuâtre, épaiſſe, qui paroit très-diſtinctement ſe mouvoir de l'arriere de l'œil en avant : les paupieres ſuperieures ſont garnies d'environ quatorze poils noirs, gros, aſſez longs, recourbés en arriere, & ayant une eſpece de rainure dans leur longueur : autour des yeux ſe trouve une peau calleuſe jaune, qui s'étend ſur le bec juſqu'aux narines.

On doit obſerver que ce bipede eſt auſſi étrange par ſa forme que par l'aſſemblage des parties dont il eſt compoſé. Il ſemble former la nuance entre les oiſeaux du genre corbin & ceux des imantopedes ; en effet ſon bec crochu le range parmi les oiſeaux de proie, & les longues jambes ſur leſquelles il eſt comme ſur des échaſſes, le placent entre les oiſeaux qui fréquentent les lieux aquatiques. Sans être ennemi du poiſſon, le ſagittaire ſe nourrit plus ordinairement de viande qu'il déchire & qu'il avale fort goulument : cet oiſeau n'eſt pas méchant de ſon naturel, il ne ſe défend pas même avec ſon formidable bec ; il tâche toujours d'éviter celui qui l'approche, c'eſt alors qu'en s'échapant il fait des ſauts de ſept à huit pieds de haut :

veut-il repoſer, il plie ſes jambes & ſe couche le ventre & la poitrine à terre, il dort tenant le bec & une partie de la tête entre les plumes de l'aile : cet oiſeau marche continuellement à grands pas, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre : ſon cri imite aſſez celui de l'aigle, mais il le fait rarement entendre : quand on l'approche lorſqu'il court çà & là, il prend un maintien fort grave & pouſſe un cri continuel, à-peu-près comme *crac, crac.* Au reſte le ſagittaire peut être regardé comme un oiſeau ſuſceptible de s'effaroucher aiſément, & d'ailleurs fort curieux de regarder tout ce que l'on fait auprès de lui. Vous voit-il tranquille, alors il s'approche en redreſſant les plumes de ſa tête & élevant ſes ailes, c'eſt en ces inſtans qu'il eſt vraiment ſuperbe; il témoigne de même ſa ſatisfaction lorſqu'on lui donne à manger quelque choſe qui lui eſt agréable : on lui voit prendre du bec, & même de la patte, un fétu de paille ou quelqu'autre choſe auprès de lui, & le jetter en l'air; ce qu'il répete, comme en jouant, pluſieurs fois de ſuite.

Les Payſans vont prendre ces oiſeaux encore jeunes, mais hors des nids, à quelques lieues du Cap, & les élevent tant pour leur plaiſir, que pour nettoyer leurs habitations de ſouris, de rats, de lézards, de crapauds, de ſerpens, &c. Les Payſans du Cap ont corrompu le nom de *ſagittaire* en l'appellant *ſecrétaire.*

SAGORIS, petit ſinge d'Angola, nommé auſſi *ſagouin.* Voyez ce mot.

SAGOU, *ſagu.* C'eſt une eſpece de pâte végétale, moelleuſe, alimentaire, faite en petits grains, qu'on nous apporte des îles Moluques, des îles Célebes & de Java : elle ſe tire d'une eſpece ſinguliere de palmier, appellée des Botaniſtes, *ſaguerus aut ſagueriſera;* c'eſt le *todda-panna* de l'*Hort. Malabar.* & le *landan des Moluques.*

On diſtingue même pluſieurs ſortes de ſagoutiers, ou palmiers à ſagou, qui croiſſent dans les lieux marécageux : on en trouve le détail botanique dans une Diſſertation latine & inaugurale de Médecine, par M. *Steck*, imprimée à Strasbourg; ainſi que dans l'Herbier d'Amboine par *Rumph*, & dans *Valentin.*

Le ſagou ſe prépare avec la moelle du tronc du *todda-panna* ( quelquefois avec celle du *palmar-occa-courii*, qui, étant cuite, donne le *pain ovacoury-rouan* de quelques Indiens. ) Cette moelle eſt plus ou moins tranſparente, blanche, & fongueuſe, ſuivant l'âge du palmier : elle ſe conſerve très-long-temps. Les animaux vont ſouvent endommager l'écorce de ces palmiers épineux pour en manger la moelle, qui eſt fort de leur goût.

Lorſque les feuilles de ces palmiers ſagouferes ſe couvrent d'une poudre blanchâtre, & que pluſieurs épines, tant du ſommet que des feuilles, commencent à tomber, alors l'on peut retirer abondamment la moelle. Pour cette opération, on abat le palmier *landan*, on le coupe en pluſieurs tronçons ou morceaux de ſept pieds de longueur, & on le fend par quartiers, à l'aide d'un inſtrument rond, appellé *nany*, & qui eſt fait de roſeau de bambou. On arrache la moelle ; on la dépouille de ſes enveloppes ; on l'écraſe, & on la met dans un trou ou moule fait d'écorce d'arbre, qu'on appelle *coercerong*, & dont l'orifice eſt plus large d'un bout que de l'autre. On l'aſſujettit ſur un tamis de crin : on agite fortement la pâte, qui eſt dans le moule avec de l'eau, juſqu'à ce que cette eau ſoit devenue laiteuſe ; enfin on la retire, & on fait paſſer cette bouillie ainſi préparée & délayée au travers des trous du tamis. On jette aux pourceaux les filandres qui reſtent ſur la toile ; c'eſt ce qu'on appelle *ella*. On met la colature dans un pot appellé *praauw* afin que la farine ſe dépoſe : on décante l'eau, ſoit en inclinant le vaſe, ſoit au moyen d'un trou qu'on a ménagé exprès ſur les côtés. On retire cette fécule très-blanche, très-fine, & on la fait deſſécher par portions dans de petites corbeilles couvertes de feuillages. Cette pâte ſe nomme alors *ſagumanta* ; mais afin qu'elle ſe conſerve dans les voyages de long cours, ſur mer & ſur terre, on eſt obligé de la paſſer & mouler avec des platines perforées, faites de terre cuite, & appellées dans le pays, *battu papoudi* : enſuite on les deſſeche dans le feu. La pâte eſt alors en petits grains ; par le moyen du feu elle s'eſt un peu gonflée, & a pris

extérieurement une petite couleur rouſſe ; telle eſt la maniere de préparer le ſagou en grain.

Dans toutes les îles Moluques, aux Manilles, aux Philippines, &c. on en forme auſſi avec la pâte molle, des pains mollets de demi-pied en carré, & d'un doigt d'epaiſſeur. On en attache en forme de chapelet, dix ou vingt enſemble, & on les vend ainſi par les rues des villes & fauxbourgs d'Amboine.

Les habitans de cette contrée font une eſpece de *poudingue*, aſſez agréable pour les convaleſcens, avec cette pâte encore molle, melangée de jus de poiſſon & de ſuc de limon, & de quelques aromates : ils ont auſſi l'art de la réduire en grains ; & c'eſt là la véritable préparation du ſagou médicinal, qu'ils devroient vendre aux Europeens ; mais les Hollandois qui trafiquent particuliérement dans cette contrée, ne nous apportent guère que celui qui n'eſt point aromatiſé, parce qu'il leur coûte moins : ils l'achetent ſous le nom de *puppeda* ou de *zuppia*. Ces grains prennent dans leurs mains le nom de *vrai ſagou* : il y en a dont la groſſeur eſt ſemblable à des grains de coriandre ; & d'autres à ceux de millet. Ils ſont d'une couleur fauve à l'extérieur, blanchâtres en dedans, ſans odeur, mais d'une ſaveur d'orge, fort durs, tenaces, ſe réduiſant difficilement en poudre, ſe corrompant dans un lieu humide ; mais ſe conſervant pluſieurs années dans un endroit ſec.

Bien des perſonnes font uſage du ſagou dans la ſoupe, comme du riz, ou de l'orge, ou du vermicelle. Cette pâte de l'Inde a été connue en Angleterre, avant que de l'être en France ; car elle eſt nouvelle chez nous. Elle augmente conſiderablement de volume dans le bouillon : elle devient tranſparente ; cuite dans le lait & le ſucre, elle forme un aliment aſſez agréable, mais bien peu nourriſſant. *Séba* le recommande comme la premiere nourriture utile aux enfans. Le ſagou convient dans la phthiſie & dans la fievre hectique. C'eſt une nourriture ſaine pour les vieillards.

Les feuilles du palmier ſagou ſont chargées d'une eſpece de duvet dont les Inſulaires font des étoffes ; les feuilles ſervent à couvrir les maiſons ; leurs nervures

tiennent lieu de chanvre pour faire des cordes : on tire auſſi de cet arbre une liqueur aſſez agréable ; ainſi tout eſt utile dans le *Tandan*.

SAGOUIN. Joli petit animal propre au nouveau Continent, & dont la figure approche de celle du ſinge cercopithèque : il y en a qui ne ſont pas plus gros que le poing. Le ſagouin differe des ſapajous par leur queue plus longue, droite, velue, & qui ne fait point l'office de main. On en diſtingue pluſieurs eſpeces très-jolies. Le ſagouin eſt long de ſept pouces & demi ou environ, & ſa queue de onze, ſes oreilles ſont longues & entourées de longs poils blancs ; tous ſes ongles ſont longs, crochus & aigus, excepté ceux des pouces des pieds de derriere qui ſont courts & arrondis. Tous ſes poils ſont très-fins & très-doux au toucher ; ceux du deſſus du corps ſont bruns à leur origine, enſuite roux, & enfin variés de brun & de gris blanc ; de ſorte que le dos paroit rayé tranſverſalement de ces deux dernieres couleurs : les poils du deſſus du corps & des jambes ſont de même variés de brun & de gris-blanc ; la tête & la gorge ſont brunes : au-deſſus du nez entre les deux yeux eſt une tache blanche ; la queue eſt annelée de brun-noirâtre & de gris-blanc : on le trouve au Bréſil.

M. *de la Condamine*, dans ſa *Relation de la riviere des Amazones*, dit que le Gouverneur de Para lui fit préſent d'un ſagouin d'une eſpece ſinguliere, & l'unique qu'on eût vu dans le pays. Son corps étoit argenté & de la couleur des plus beaux cheveux blonds ; celle de ſa queue étoit d'un marron luſtré approchant du noir. Il avoit une autre ſingularité plus remarquable ; ſes oreilles, ſes joues & ſon muſeau étoient teints d'un vermillon ſi vif, qu'on avoit peine à ſe perſuader que cette couleur fût naturelle. Il l'a gardé preſque pendant un an après ſon retour : tout Paris a vu ce petit animal ; mais malgré les précautions continuelles du poſſeſſeur pour le préſerver du froid, la rigueur de la ſaiſon vraiſemblablement le fit mourir.

*Cluſius* fait mention d'un petit ſagouin nommé *calf*, de couleur noire & de la grandeur d'un écureuil. Il y a auſſi une eſpece de ſagouin qui eſt ſi peu endurant,



BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

qu'il a de la peine à ſupporter le mouvement d'un vaiſſeau agité par la mer. Le *callitriches* des Anciens eſt encore une eſpece de ſagouin blanc & très-beau, mais ſi délicat, qu'il faut pour le réchauffer le tenir dans une peau fourrée.

SAGRI. *Voyez* CHAGRIN *& la ſuite de l'Hiſtoire de l'*ANE.

SAGUEER DRINKER. Il y a de certains palmiers des Indes dans l'île d'Amboine, nommés *ſangueerbomen*, du fruit deſquels on fait du vin ; ces arbres ont donné le nom de *ſangueer drinker* à un poiſſon volant que Ruiſch (*Collect. piſc. Amb. p.* 13. *n.* 20. *T. I.*) dit être du genre du *milan* poiſſon : *voyez ce mot.* Il dit même que ſi ce n'eſt pas celui dont parle *Salvien*, il en differe peu. Quand ce poiſſon quitte l'eau, il vole ſur les palmiers & en mange les fruits ; après qu'il eſt raſſaſié, il ſe laiſſe tomber à terre, ſoit parce que ſes ailes deſſéchées ne le peuvent plus ſoutenir en l'air, ſoit parce qu'il eſt pris d'un vertige : quelque tems après il cherche l'eau. Son dos eſt armé de quelques aiguillons très-longs ; il a auſſi de ces aiguillons vers la queue & ſous le ventre.

SAI. Eſpece de ſapajou naturel au Nouveau Monde, qui ſe ſert de ſa queue comme d'une main. Il vit dans les forêts & ſe nourrit de fruits. Le petit, tout jeune, au moindre danger embraſſe ſa mere, la tient fortement ; celle-ci ſaute de branches en branches avec ſon petit ſur le dos. Les ſais ſont difficiles à prendre ; on ne peut guere attrapper que ceux que l'on bleſſe à coups de fleches. Cependant ils s'apprivoiſent aſſez facilement ; ſont doux, dociles, craintifs ; dès qu'on les frappe, qu'on les contrarie, ils jettent des cris plaintifs, ce qui les a fait nommer *pleureurs.* Ils portent auſſi le nom de *ſinge muſqué*, parce qu'ils ont comme une petite odeur de muſc. Comme ces animaux ſont très-friands de hannetons, de limaçons, ils peuvent rendre les plus grands ſervices dans un jardin, en mangeant ces animaux deſtructeurs. *Voy.* SAPAJOU.

SAIGA ou SEIGAK. C'eſt le *colus* de GESNER, eſpece d'animal qui ſe trouve en Pologne, en Hongrie, en Tartarie & dans la Sibérie méridionale, & qui paroît

tenir le milieu entre les *gazelles* & la *chevre domeſtique*; ſes cornes ont des ſtries longitudinales comme celles de la gazelle, elles en ont auſſi la forme, mais au lieu que celles-ci ſont noires, celles du ſaiga ſont blanches, tranſparentes; auſſi les emploie-t-on au même uſage que l'écaille. Le ſaiga aime à ſauter & a la légéreté des gazelles; comme elles il n'a point de barbe; il habite comme elles les plaines & les collines, & ſa chair eſt excellente; les reſſemblances du ſaiga avec la chevre domeſtique ſont dans la figure du corps, & dans le poil. M. *Pallas* range le ſaiga parmi les *antilopes*: voyez à l'article GAZELLE.

SAIN-BOIS, *lignum ſanum*: les habitans de l'Aunis nomment ainſi le vrai garou à feuilles de lin: ils ſont depuis long-tems en poſſeſſion du remede ou cautere végétal que fournit l'écorce de ce bois; il a toutes les propriétés des véſicatoires ſans en avoir l'inconvénient; on l'appelle auſſi *exutoire*, pour exprimer l'action de ce véſicatoire, qui conſiſte à dépouiller (*exuere*) le tiſſu muqueux des humeurs ſéreuſes que l'on veut évacuer. *Conſultez les affiches de Province*, *ann.* 1768. voyez maintenant l'article GAROU.

SAINFOIN ou GROS FOIN ou ESPARCETTE, en latin *onobrychis*: c'eſt une plante qui pouſſe pluſieurs tiges, longues d'environ un pied, rougeâtres; ſes feuilles ſont vertes en deſſus, blanches & velues en deſſous, aſſez ſemblables à celles de la veſce, ou du galega, attachées par paires ſur une côte qui ſe termine par une ſeule feuille: ſes fleurs ſont légumineuſes, rougeâtres, diſpoſées en épis: il leur ſuccede de petites gouſſes épineuſes & découpées en forme de crête de coq, leſquelles renferment chacune une ſemence qui a la figure d'un petit rein. Il y a une autre eſpece de ſainfoin qui ne differe de la précédente qu'en ce qu'elle eſt plus petite; il y a auſſi le *ſainfoin d'Eſpagne*, dont la fleur eſt couleur de feu ou blanche, & que les curieux cultivent dans leurs jardins. On ne doit pas confondre, comme font quelques-uns, notre ſainfoin avec la luzerne, qui eſt auſſi d'un très-grand rapport, & qu'on appelle quelquefois, mais mal-à-propos, *grand treſle*, ce ſont des plantes bien différentes.

Le ſainfoin eſt d'autant plus propre à faire des prairies artificielles, qu'il croit aſſez volontiers dans toutes ſortes de terres, dans les rochers, les pierres & les pres humides, (pourvu que l'eau n'y croupiſſe pas; car il y périroit au bout de deux ou trois ans;) & quoiqu'il ne ſoit pas d'un auſſi grand rapport que la luzerne & le trefle d'Eſpagne, bien des Economes le préferent pour cette raiſon. Si le ſainfoin ſe trouve placé dans une terre légere, ni trop ſeche, ni trop humide, il eſt alors d'un très-grand rapport. Lorſque la terre a été bien préparée, il faut ſemer de la graine, ni trop, ni trop peu épais, dans un tems doux, & ſur une terre qui ne ſoit point trop humide, entre la mi-Mars & la fin d'Avril. Il eſt avantageux de faucher le ſainfoin, même dès la premiere année, moins pour le profit qu'on en tire, que parce qu'en coupant les tiges ſupérieures, les racines en prennent plus d'accroiſſement, ce que l'on appelle *taller*. A la ſeconde année, la plante pouſſera avec aſſez d'abondance, pour pouvoir être coupée deux ou trois fois dans l'année; il eſt eſſentiel de choiſir pour la recolte de cette plante un beau tems, car elle ſeche plus difficilement que d'autres foins.

Le *ſainfoin* eſt ainſi appellé parce que c'eſt le plus appétiſſant, le plus nourriſſant & le plus engraiſſant qu'on puiſſe donne aux chevaux & aux autres beſtiaux. Il les ragoûte ſinguliérement, il donne auſſi beaucoup de lait aux quadrupedes femelles qui en mangent, & ſur-tout aux vaches. Il faut cependant obſerver de ne pas donner cette plante verte aux beſtiaux: il faut même les habituer peu-à-peu à celle qui eſt ſeche, & ne leur en donner qu'en petite quantité à la fois; car ils la mangent avec trop d'avidité: de plus le ſainfoin leur procure tant de ſang, qu'on en a vu en danger d'être ſuffoqués. Sa graine eſt très-propre à nourrir les poules, à les échauffer, & à les faire pondre ſouvent. Les Anciens ſe ſervoient des feuilles de ſainfoin ſous le nom de *plante ſacrée*, pour réſoudre les tumeurs & les enflures, & contre la ſtrangurie: on en exprimoit le ſuc pour provoquer la ſueur. On a obſervé que le ſainfoin étant recueilli avec ſoin, bien ſéché & conſervé dans des boites, a l'odeur du thé: auſſi le fait-on prendre à

quelques perſonnes pour du thé vert; ſes feuilles ſe contournent de même, mais il faut avoir l'attention de les cueillir un peu avant la fleur. Revenons à la culture de l'eſparcette.

Une prairie d'eſparcette peut durer dix ou douze ans dans une terre médiocre, & quelquefois le double dans une bonne terre. Il y a, ſelon qu'on l'apprend par un Mémoire de la Société d'agriculture de Berne, des fonds ſablonneux qui ont été tellement améliorés par les prairies artificielles de ſainfoin, que leur rapport a augmenté à un point extraordinaire. Depuis que les habitans de Capelen en Suiſſe ont été obligés par la diſette de fourrage de convertir leurs communes en prairies d'eſparcette, tout y a pris une nouvelle forme; hommes, beſtiaux, maiſons, champs, tout y proſpere viſiblement: tant il eſt vrai que rien n'eſt à négliger dans l'agriculture; la plus petite branche eſt propre à rétablir l'abondance dans un pays. Lorſqu'on veut reſemer de nouveau une prairie d'eſparcette, la difficulté eſt de la défricher: on donne comme un moyen ſimple & peu coûteux de couper avec une pelle ſur la fin de l'automne, la couronne des racines; alors le cœur des racines ſe pourrit pendant l'hiver, forme un excellent engrais, qui ammeublit la terre, & elle ſe laboure facilement au printems.

Le ſainfoin mérite à mon avis, dit M. *Bourgeois*, la préférence ſur toutes les eſpeces de plantes, que les Economes ont mis en uſage juſqu'à préſent pour établir des prairies artificielles; & pour s'en convaincre, on n'a qu'à, dit-il, faire attention aux conſidérations ſuivantes.

1°. Cette plante réuſſit ſans engrais dans toutes les eſpeces de terrains, & même dans les plus mauvais; dans les terres blanches & argileuſes, dans les collines les plus eſcarpées, où il ne croît aucun foin, pourvu qu'elles ne ſoient pas humides.

2°. Non-ſeulement ſa durée eſt de dix à douze ans dans un aſſez mauvais ſol, & s'il eſt d'une médiocre bonté, il peut ſe conſerver pendant trente & même quarante ans, en le laiſſant porter graines tous les trois ou quatre ans, lorſqu'on s'apperçoit qu'il décline.

3°. Ses tiges qui ont porté graine font encore un bon fourrage pour les chevaux, au lieu que celles des autres plantes ne ſont bonnes que pour la litiere: on ne perd même rien de la quantité du produit en le laiſſant porter graine, on a par ce moyen, en quelque façon, une double récolte; (pour que la tige ne deviennne pas trop groſſe, par conſéquent trop dure, il faut ſemer la graine un peu dru.)

4°. Le ſainfoin ne craint point la ſéchereſſe, & il réuſſit très-ſouvent dans les années de diſette générale des autres eſpeces de foin.

5°. Toutes les eſpeces de beſtiaux dévorent cette plante; elle les nourrit, les engraiſſe, & leur donne beaucoup de vigueur.

6°. Les chevaux nourris de ſainfoin, n'ont point beſoin d'avoine pour ſupporter ſans peine les plus rudes travaux.

7°. Enfin, les vaches qui mangent le ſainfoin donnent abondamment du lait d'une excellente qualité, & beaucoup de beurre d'un très-bon goût & très-gras. *Voyez maintenant l'article* SULLA.

SAJOU, nom donné à un ſinge à queue prenante, dont on diſtingue deux eſpeces; l'un eſt le *ſajou gris*, l'autre le *ſajou brun* ou *ſinge capucin:* il eſt originaire du Bréſil. Chez ces ſinges la queue ſe replie à ſon extrémité, & lui ſert d'une cinquieme main. Les ſajous ſont vifs, agiles, légers, adroits, & font des tours & des gentilleſſes tout-à-fait agréables. Moins délicats que les autres ſinges, ils s'accommodent de notre climat, pourvu cependant qu'on les tiennent pendant l'hiver dans une chambre chaude. Ils y multiplient quelquefois, mais ils ſont moins féconds: la femelle n'y met bas qu'un petit, au lieu de deux qu'elle a ordinairement dans ſon climat natal: le pere & la mere l'élevent avec un ſoin & une affection ſinguliere; c'eſt un plaiſir de les voir le bercer, le porter dans leurs bras, le careſſer; s'il n'eſt point docile, on le punit, le pere le tape à coups de poing ou le mord, la mere ne lui donne que des ſoufflets. Les ſajous ſont des eſpeces de *ſapajous:* voyez ce mot.

SAISONS. L'année eſt diviſée en quatre parties ou ſaiſons, chaque ſaiſon eſt de trois mois. Il y a le printems, l'été, l'automne & l'hiver.

SAKI ou SINGE A QUEUE DE RAT, nom donné à la plus grande eſpece de *ſagouin :* voyez ce mot.

SALADE DE CHANOINE. *Voyez* MACHE.

SALAGRAMAN. *Voyez* CORNE D'AMMON.

SALAMANDRE, *ſalamandra :* preſque tous les Naturaliſtes admettent differentes eſpeces de ſalamandres qui varient entr'elles pour la forme, la couleur & la grandeur. On la nomme *mouron* en Normandie, *pluvine* en Dauphiné, *mirtil* dans le Limouſin & le Poitou, *blande* en Languedoc & en Provence, *laverne* en Lyonnois, *ſourd* dans le Maine, *ſuiſſe* en Bourgogne, & *ſalemander* en Flandre. On diſtingue les ſalamandres en terreſtres & en aquatiques ; mais cette diviſion n'eſt pas rigoureuſement naturelle, puiſque l'une & l'autre ſe trouvent dans les eaux. Il eſt vrai que la ſalamandre appellée *terreſtre*, y repaire moins communément.

1°. La SALAMANDRE TERRESTRE ou COMMUNE, *ſalamandra terreſtris.* C'eſt, ſelon M. *de Maupertuis*, une eſpece de lézard long de cinq à ſix pouces ; ſa tête eſt large & plate comme celle des crapauds ; ſon muſeau eſt mouſſe, & ſes yeux ſont aſſez gros ; ſes pattes auſſi reſſemblent plus à celles du crapaud qu'à celle du lézard dont elle a le corps : elle a quatre doigts aux pieds de devant, & cinq à ceux de derriere, munis de petits ongles ; ſa queue ne ſe termine pas en pointe aiguë comme celle du lézard ; elle a une largeur perpendiculaire qui peut avoir une ligne de diametre à ſon extrémité. Le deſſus de l'animal eſt d'un noir tiqueté de jaune : il a de plus deux bandes jaunes qui partent des deux côtés de la tête au deſſus des yeux, & s'étendent parallélement juſqu'à l'origine de la queue. Ces bandes ſe terminent ordinairement vers le milieu du corps, puis reprennent ; rarement elles ſont ſans interruption : tout le reſte de l'animal eſt bigarré de taches jaunes, qui n'affectent ni figures, ni endroits particuliers. La peau eſt ſans écailles, aſſez liſſe, excepté aux côtés où elle paroît un peu chagrinée : on voit ſur le long de l'épine du dos deux rangs paralleles de mamelons, & au deſſous des

jambes poſtérieures une eſpece de petite bourſe qui, ſelon M. *de Cayeu*, ne reſſemble pas mal au ſcrotum des quadrupedes.

La ſalamandre a quelquefois la peau ſeche comme un lezard; le plus ſouvent elle eſt enduite d'une eſpece de roſée qui rend ſa peau comme vernie, ſur-tout lorſqu'on la touche, & elle paſſe dans un moment de l'un à l'autre état. Une propriété encore plus ſinguliere, c'eſt de contenir ſous la peau une eſpece de lait qui jaillit aſſez loin quand on preſſe l'animal. Ce lait s'échappe par une infinité de trous, dont pluſieurs ſont très-ſenſibles à la vue ſans le ſecours de la loupe, ſur-tout ceux qui répondent aux mamelons. Quoique la premiere liqueur qui ſert à enduire la peau de l'animal, ne paroiſſe qu'un vernis tranſparent & ſans couleur, elle pourroit bien n'être que le lait dont nous parlons, & qui eſt répandu en gouttes extrémement déliées. Ce lait reſſemble aſſez au lait que quelques plantes répandent quand on les coupe; il eſt d'une âcreté & d'une ſtipticité inſupportable, & quoiqu'étant mis ſur la langue, il n'y cauſe aucun mal durable: on croiroit trouver à l'endroit qu'il a touché une cicatrice, ou du moins une pliſſure. M. *de Maupertuis* dit que certains poiſſons (eſpeces de zoophytes) ont mérité le nom d'*orties* par la reſſemblance qu'ils ont avec cette plante lorſqu'on les touche; la ſalamandre pourroit être regardée comme le tithymale des animaux. Lorſqu'on écraſe ou qu'on preſſe la ſalamandre, elle répand une ſinguliere & mauvaiſe odeur. Il s'en faut bien qu'elle ait l'agilité du lézard, elle eſt pareſſeuſe & triſte: elle vit ſous terre dans les lieux frais & humides, ſur-tout au pied des vieilles murailles, dans les décombres, ſous les tas de pierres, dans les vallons, dans les creux d'arbres, dans les haies & aſſez ſouvent ſous des ſouches de coudriers où l'on en trouve des nichées; elle ne ſort de ſon trou que dans les tems de pluie, ſoit pour recevoir l'air, ſoit dans la crainte d'être noyée dans ſon trou, ou peut-être pour chercher les inſectes dont elle vit, qu'elle ne pourroit attraper qu'à demi-noyés. Elle paroit au printems & en automne, ſur-tout dans les tems hu-

nides: en été ſon apparition préſage la pluie; & quand le ciel eſt ſerein, elle n'oſe ſe montrer à cauſe de l'ardeur du ſoleil: en hiver elle reſte cachée & engourdie à cauſe de la rigueur du froid. Elle n'eſt pas rare en Italie, en Suiſſe, en Allemagne, en Normandie, ni en Bretagne, mais elle ne ſe trouve point en Suede, ſelon M. *Linnæus*.

On a raconté de la ſalamandre bien des traits fabuleux. On a prétendu qu'elle étoit douée de la proprieté merveilleuſe de vivre dans les flammes. Cette erreur étoit tellement accréditée chez les Anciens, qu'elle a donné lieu à deux célebres deviſes; celle d'une ſalamandre dans le feu, qu'avoit pris François I, avec ce prototype: *Nutrio & extinguo*; j'y vis & je l'eteins. L'autre deviſe a été faite par une Dame Eſpagnole inſenſible à l'amour: *Mas yelo que fuego*: froide méme au milieu des flammes. Quelques Naturaliſtes ont regardé la ſalamandre comme l'animal le plus dangereux & le plus terrible. Les expériences des Phyſiciens ont démélé le faux, & nous ont fait connoître les faits vrais & intéreſſans de l'hiſtoire des ſalamandres. La premiere expérience que M. *de Maupertuis* n'a point eu honte de répéter, fut celle du prodige attribué à la ſalamandre: toute fabuleuſe & ridicule que paroiſſe l'hiſtoire de l'animal incombuſtible, il voulut s'aſſurer de l'opinion conſacrée par le rapport des Anciens: il jeta donc pluſieurs ſalamandres au feu, la plupart y expirerent & périrent ſur le champ: quelques-unes en ſortirent à demi brûlées, & périrent à une ſeconde épreuve. Cependant il arrive quelque choſe d'aſſez ſingulier lorſqu'on brûle la ſalamandre: à peine eſt-elle ſur le feu, quelle paroit couverte de gouttes laiteuſes qui ſortent de leurs petits réſervoirs: il y en a davantage ſur la tête & aux mamelons qu'ailleurs. Cette liqueur qui durcit ſur le champ, quelquefois en forme de perles, a la propriété de noircir quelques charbons médiocrement allumés: mais malgré cela on ne peut guere juſtifier l'antiquité ſur l'incombuſtibilité de cet animal; il faut plutôt convenir qu'elle a quelquefois cru légérement.

M. *de Maupertuis* fit auſſi des expériences ſur le venin

de la ſalamandre. Il ſe propoſa deux épreuves qui avoient un genre de difficulté que ceux qui redoutent tant la ſalamandre ne ſoupçonneroient guere: la premiere étoit de faire manger la ſalamandre à quelque animal, & la deuxieme de faire mordre quelque animal par la ſalamandre. Il les irrita de mille manieres, jamais aucune n'ouvrit la gueule: il fallut donc la leur ouvrir; mais ayant vu leurs dents, quelle apparence qu'elles puſſent bleſſer l'animal! petites, ſerrées & égales, elles couperoient plutôt que de percer, ſi la ſalamandre en avoit la force; mais elle ne l'a pas. On chercha donc des animaux à peau aſſez fine pour ſe laiſſer entamer; on ouvrit la gueule d'une ſalamandre, qu'on appliqua ſur la cuiſſe ecorchée d'un poulet; on preſſa les mâchoires pour les obliger à y mordre; on fit faire auſſi pluſieurs morſures à la langue & aux levres d'un chien, même à la langue d'un coq d'Inde: quoique la ſalamandre fût irritée, aucun des animaux mordus n'eut le moindre accident. Pour ſavoir ſi la liqueur puante & déteſtable que la ſalamandre a ſous la peau ſeroit nuiſible priſe comme aliment, on fit avaler de force à un chien, une ſalamandre coupée par morceaux, mais encore vivante; on lui tint la gueule liée pendant une demi-heure; on en fit auſſi avaler une à un jeune coq d'Inde. Ces deux animaux parurent toujours auſſi gais qu'à leur ordinaire: dès qu'on eut délié la gueule du chien, il en revomit la queue & les pattes, comme parties apparemment difficiles à digérer. On trempa du pain dans le ſuc laiteux de la ſalamandre, & on le fit manger à un poulet; on trempa dans ce même ſuc laiteux de petits bâtons pointus qu'on enfonça dans les plaies qu'on avoit faites à l'eſtomac & à la cuiſſe d'un autre poulet: tout cela fut inutile; & la ſalamandre a toujours paru, dit M. *de Maupertuis*, très-peu dangereuſe. Peut-être l'eſt-elle dans certains tems, dans certains climats & dans certaines circonſtances, ou pour certains animaux; car pour l'homme elle ne paroît pas lui nuire: bien plus, il ſemble qu'on en peut manger impunément. On lit dans les *Ephémérides d'Allemagne*, *Décurie premiere*, *année ſeconde*, qu'une femme embarraſſée de ſon mari, voulant l'empoiſonner, lui

fit manger une ſalamandre qu'elle mêla dans un ragoût, mais qu'il n'en ſouffrit en aucune maniere : cependant le plus ſûr eſt de n'en point manger.

Quoique la ſalamandre n'ait point, comme le lézard, de trou auditif extérieurement, l'expérience prouve, contre l'opinion commune, que cet animal n'eſt ni ſourd, ni ſans ſexe. Le même Auteur ayant ouvert quelques ſalamandres, trouva, avec ſurpriſe, tout à la fois des œufs & des petits auſſi parfaits que ceux des vivipares : les œufs formoient deux grappes ſemblables aux ovaires des oiſeaux, & les petits étoient enfermés dans de longs tuyaux dont le tiſſu étoit ſi délié qu'on les voyoit à travers : il compta dans une ſeule ſalamandre quarante-deux petits, & dans une autre cinquante-quatre, preſque tous vivans, auſſi bien formés & plus agiles que les plus grandes ſalamandres : ces animaux paroiſſent bien propres à éclaircir le myſtere de la génération.

Malgré des témoignages ſi authentiques, un certain public croira toujours que le venin de la ſalamandre eſt des plus redoutables, & que le crapaud livre bataille à la ſalamandre, parce qu'elle eſt ennemie de l'homme : il paroît très-prouvé que tout le ſuc laiteux que cet animal rend par tout ſon corps, de même que la ſanie virulente qu'il vomit quand on le frappe ou qu'on le jette au feu, ne peut infecter toute une prairie ni un puits, ni empoiſonner des familles entieres, comme on l'avance, ni éteindre un grand incendie, comme on le croit encore : une ſalamandre, par l'abondance de ſa viſcoſité froide & glaireuſe qu'elle déjecte de toutes parts, peut réprimer un petit feu pendant un certain tems, comme le peuvent faire les grenouilles, les limaçons, la chair crue, les blancs d'œufs & toutes les ſubſtances tenaces & glaireuſes ; mais cette humidité une fois conſumée, elles enflent, elles bâillent & expirent : plus la ſalamandre eſt groſſe, & plus facilement un petit feu eſt éteint. C'eſt ce dernier phénomene qui a donné naiſſance à ces hiéroglyphes, ces diviſes & ces emblêmes qu'on trouve uſités chez les Anciens & même chez les Modernes, ainſi que nous l'avons dit ci-deſſus. C'eſt donc en vain que les Charlatans ſe

flattent de faire ceſſer le feu, en jettant des ſalamandres dans les maiſons où il auroit pris ; elles périſſent auſſitôt dans les flammes. Nous avons dit que la ſalamandre eſt peu hardie ; ſi on la bat elle commence par redreſſer ſa queue, comme pour ſe revancher ou pour témoigner ſa douleur ; ſi l'on redouble les coups, elle contrefait la morte, peut-être eſt-elle en paralyſie. Elle eſt muette, du moins on n'a jamais entendu ſa voix. Elle a la vie extrêmement dure ; mais trempée dans le vinaigre ou dans le ſel en poudre, elle y périt en convulſion, comme le lézard commun & les vers, dans l'eſpace de trois minutes : elle peut reſter quelques jours ſaine & ſauve dans l'eau, & elle s'y dépouille d'une pellicule très-mince, d'un cendré verdâtre : on en a conſervé pendant plus de ſix mois dans de l'eau de puits, ſans aucune autre nourriture, ayant ſeulement ſoin de changer l'eau ; on obſerve que toutes les fois qu'on la plonge dans l'eau, elle s'efforce de faire ſortir ſes narines au-dehors ; l'air lui eſt donc néceſſaire : on croit qu'elle ſe nourrit de mouches, de limaçons, de ſcarabées & de vers de terre.

Selon le Docteur *Jean-Paul Wurſbainius*, à qui nous devons un Traité complet de la ſalamandre, intitulé *Salamandrologia*, le ſquelette de la ſalamandre reſſemble plus en devant au ſquelette de la grenouille, qu'à celui du lézard. *Conſultez ce Traité.*

2°. La SALAMANDRE AQUATIQUE, ou LÉZARD D'EAU, *ſalamandra aquatica*. Cette eſpece de ſalamandre, dont les Auteurs diſtinguent pluſieurs varietés, a environ ſept doigts de longueur, le deſſus du corps brun ou noirâtre, & le deſſous jaunâtre, ſemé de petits points bruns ou blanchâtres ; une peau dure, qui étant bleſſée répand une humeur laiteuſe ; le muſeau mouſſe, la tête aplatie, la gueule exactement fermée & qui ne mord point, à moins qu'on ne la lui faſſe ouvrir de force ; la langue très-courte, un peu large, des dents preſqu'imperceptibles, la queue groſſe dans le milieu, aplatie deſſus & deſſous : tranchante des deux côtés, dont la pointe eſt perpendiculaire, ( cette queue eſt favorable à l'animal pour nager ) : les parties génitales ſont un peu ſaillantes dans les deux ſexes. M. *Linnæus* dit

dit que le mâle a la queue & le dos dentelés, la gorge plus noire & les pieds de derriere garnis latéralement d'un rebord membraneux.

Cette salamandre est, à proprement parler, une espece d'amphibie, ainsi que la précédente ; mais celle-ci reste plus long-tems dans l'eau que sur terre, tandis que la salamandre terrestre vit plus long-tems sur terre que dans l'eau : elle aime les eaux limoneuses & cherche à se cacher sous les pierres, s'il y en a ; rarement monte-t-elle à la surface de l'eau : on la trouve ordinairement dans les fossés des villes, dans les viviers & dans les étangs ; elle se tient cachée dans des souterrains pendant l'hiver, & reparoît au printems ; elle marche lentement & à pas de tortue ; elle a la vie très-dure : son cri approche de celui de la grenouille.

*Derham* dit que le lézard d'eau, tant qu'il est petit, a quatre nageoires très-bien faites, deux de chaque côté, sortant du corps un peu au-dessus des jambes de devant ; elles servent a tenir le corps droit & en équilibre ; & cette situation fait ressembler cette sorte de lézard à un petit poisson : quand ses jambes sont assez accrues, ses nageoires tombent.

M. *Dufay* ayant appris que M. *de Maupertuis* avoit fait des observations & des expériences sur la salamandre terrestre de Bretagne, trouva l'occasion de faire aussi des observations physiques & anatomiques sur plusieurs especes de salamandres aquatiques des environs de Paris : celles-ci passent pour moins venimeuses. Il est assez difficile, dit-il, de statuer combien d'especes on trouve de ces salamandres ; car le sexe & l'âge font de grandes variétés de couleur dans la même espece ; & pendant presque toute l'année on en trouve dans tous les âges. Cependant en ayant examiné avec soin plus de deux cents, prises en divers endroits & en différens tems de l'année, cet Académicien a cru pouvoir les réduire à trois especes, dans chacune desquelles le mâle est différent de la femelle : il nomme la premiere *grosse salamandre noire* ; elle a cinq pouces de longueur ; le ventre est d'un jaune orangé & tiqueté de noir : la peau qui regne vers les côtés est grenée de blanc : les pattes sont, ainsi que le corps, brunes par-

deſſus & jaunes par-deſſous : les mâles de cette eſpece ont ſur la longueur du dos une peau large de deux lignes, dentelée, excepté ſur la queue. La ſeconde eſpece de ſalamandre aquatique ne differe de la précédente que par la groſſeur. La troiſieme eſpece eſt à-peu-près de la groſſeur de la ſeconde.

Ces trois eſpeces ſont aſſez différentes entr'elles, pour qu'on ne puiſſe pas les confondre, ni même prendre le mâle pour la femelle ; mais il y a des variétés conſidérables, dont quelques-unes ſont ordinaires à toutes les eſpeces & dépendent de l'âge de l'animal ; & d'autres ſont particulieres à quelques ſalamandres. Leur couleur eſt en général moins brune lorſqu'elles ſont jeunes, & les taches ſont mieux marquées ; & même celles de la troiſieme eſpece ſont d'un jaune fort clair lorſqu'elles viennent de naître, & inſenſiblement elles bruniſſent un peu : il leur arrive un changement ſi ſingulier, qu'il n'a encore été obſervé que dans un ſeul animal, qui eſt le têtard. M. *Dufay* trouva au printems de 1728 ; que les petites ſalamandres ont des ouies comme les poiſſons, & que par la ſuite deux panneaux les couvrent & enfin ſe ferment au point que les ouies ſe perdent inſenſiblement. Ce même Obſervateur a remarqué que les ſalamandres aquatiques changent de peau pendant le printems & l'été, tous les quatre ou cinq jours au moins ; elles s'aident des pattes & de la gueule pour s'en dépouiller ; l'on trouve quelquefois ces peaux entieres nageantes dans l'eau ; l'hiver elles n'en changent environ que tous les quinze jours ; lorſque les pattes de devant ne peuvent ſe dépouiller entierement, elles pourriſſent & tombent. Elles font leurs œufs dans les mois d'Avril & de Mai : il y en a ordinairement une vingtaine qui forment deux colonnes jointes enſemble : elles ſe délivrent de leurs œufs par l'anus, en s'aidant des pattes & de la gueule ; mais à meſure qu'ils ſortent ils demeurent collés au-deſſous de la queue. M. *Dufay* ſoupçonne que ces ſalamandres aquatiques ſont ovipares, ou que les ſalamandres en général ſont vivipares ſur terre & ovipares dans l'eau : cette conjecture mérite d'être confirmée par l'expérience. Les ſalamandres aquatiques ſont quelquefois un

petit cri en reſpirant l'air au bord de l'eau : elles mangent des mouches, du frai de grenouilles, & de la lentille d'eau. Une autre ſingularité, c'eſt qu'autant il eſt faux que cet animal vive dans le feu, autant il eſt vrai qu'il vit dans la glace, & même aſſez long-tems. Il n'eſt pas rare d'en trouver en été, ainſi que des grenouilles, dans des morceaux de glaces qui ont été conſerves dans des glacieres.

M. *Dufay* s'eſt aſſuré par un examen anatomique, que la pellicule dont la ſalamandre ſe dépouille eſt un épiderme; que la peau de deſſous eſt difficile à enlever, & que vue au microſcope elle paroît n'être qu'un tiſſu de très-petites écailles, ou plutôt l'enveloppe des mamelons du cuir : au-deſſous de cette peau on trouve le cuir qui eſt tout parſemé de petits grains comme du chagrin. Cet Académicien dit encore qu'il eſt vraiſemblable que la ſalamandre s'accouple reellement, & qu'on trouve dans la femelle des différences très-ſenſibles, & les organes très-diſtincts.

Le curieux Obſervateur M. *Demours* s'eſt attaché à découvrir l'accouplement de la ſalamandre aquatique des environs de Paris juſqu'alors ignoré; & il avoue avoir épié ces animaux pendant environ deux ans, ſans avoir pu appercevoir tout ce qui ſe paſſoit entre eux. Je les ai vus, dit-il, très-ſouvent s'approcher, ſe pourſuivre & badiner enſemble; mais ce prélude de l'accouplement n'etoit jamais conſommé par la jouiſſance uſitée chez les animaux de différent ſexe. On ſait bien en général que la ſalamandre pond des œufs ſemblables au frai de la grenouille; mais comment ces œufs ſont-ils fecondés? Voici ce que dit M. *Demours*: dans le printems le mâle cherche avec empreſſement ſa femelle, & la careſſe d'une maniere qu'il ſeroit difficile de bien décrire; enſuite il lui barre ſon chemin, & ſa crête relevée il ſe ſoutient ſur deux pattes d'un même côté; il courbe ſeulement ſon corps en relevant le dos, & forme ainſi une eſpece d'arcade, ſous laquelle la femelle paſſe & continue ſon chemin. Le mâle ſe remet & court à ſa femelle; dès qu'elle s'arrête, il vient la regarder fixement de très-près & reprend la même poſture qu'auparavant; ils répetent ce prélude

plusieurs fois. Ce manege fini, la femelle agacée par ces galanteries, s'arrête sur la vase, le mâle se place à côté & au-dessus d'elle à un pouce environ de distance d'elle & de la vase : il commence par ouvrir l'anus, & comprime avec force la région des testicules. Sa crête flottant nonchalamment, il frappe de tems en tems sa femelle de la queue & se renverse même sur elle ; mais se remettant aussi-tôt à la même distance que ci-dessus, il fait une compression plus forte qu'à l'ordinaire : c'est dans ce moment que M. *Demours* a vu le mâle éjaculer sa liqueur séminale, laquelle poussée avec force & sortant d'un seul jet en assez grande quantité, se mêle avec l'eau, lui communique une petite couleur blanchâtre ou bleuâtre, & se répand sur les flancs de la femelle, qui alors en devient immobile : après cet effort le mâle tombe dans une sorte d'engourdissement ; mais bientôt après il se réveille, recommence ses caresses, qui sont suivies d'une seconde éjaculation, après quoi ils se séparent.

Cette observation faite avec toute l'attention possible, suffit pour faire voir que le frai de la salamandre n'est pas fécondé comme celui de la grenouille ; car le mâle de la grenouille qui est monté sur le dos de sa femelle, & qui l'embrasse étroitement pendant environ quarante jours, éjacule sa semence sur le frai même à mesure qu'il sort des réceptacles de la femelle ; au lieu que le frai de la salamandre se trouve fécondé dans la femelle même sans aucune approche ni contact immédiat : on peut répéter cette observation dans un bassin d'eau limpide dans la saison convenable, en le plaçant dans un endroit bien éclairé.

Les salamandres d'Europe sont tachetées ; celles d'Amboine portent sur la tête un bouclier qui est tantôt simple & tantôt double. La salamandre aquatique du Ceylan a le corps écrasé ; la salamandre terrestre du même pays & celle d'Arabie est un petit *cordyle* : on trouve aussi de très-jolies salamandres dans l'île de S. Eustache, elles sont parfaitement colorées ; celle du Mexique a un goitre semblable au jabot des oiseaux. *Séba* fait mention de plusieurs sortes de salamandres d'Amérique, dont il y en a qui pourroient bien être

des lézards proprement dits, ainſi que les *gekkos*, d'autant plus qu'ils ont des écailles cutanées & hériſſées d'éminences, & la queue cerclée d'anneaux compaſſés, ou comme emboîtés les uns dans les autres. *Scba* en cite huit eſpeces, & dit que ce ſont les vraies *ſalamandres*: on les trouve auſſi dans pluſieurs autres endroits des Indes Orientales, principalement dans les pays incultes ou remplis de forêts, comme à Java, à Macaſſar, à Amboine, &c.

On ſe ſert extérieurement des ſalamandres; on répand leur cendre ſur des écrouelles ulcérées, pour les déterger & en faciliter la cicatrice. Quelques-uns les font auſſi entrer dans les dépilatoires.

SALBANDE. Les Mineurs donnent ce nom à la pierre qui ſe trouve entre le filon & la roche dure: c'eſt une pierre qui ſert d'écorce ou de liſiere aux deux côtés d'un filon de mine. La ſupérieure ſe nomme *ponte couvrante*, l'inférieure *ponte couchante*: elles ſont plus ou moins dures: *voyez à l'article* MINES.

SALEP ou SALOP, *ſalep Turcarum*, eſt une racine blanchâtre, un peu rouſſâtre & demi-tranſparente, qui eſt fort en uſage chez les Turcs pour réveiller les eſprits & pour rétablir les forces épuiſées. C'eſt la bulbe d'une eſpece d'*orchis* (ſatyrion), que les Orientaux ont l'art de préparer mieux que toute autre nation. (M. *Haller* dit cependant qu'on l'imite très-bien avec les bulbes de l'*orchis morio mas* de notre pays; on les nomme vulgairement *teſticules de chien.*) Pour cela ils choiſiſſent les plus belles bulbes d'*orchis* dans le tems que la plante commence à fleurir, leur ôtent la peau ou écorce & les jettent dans l'eau froide, où elles ſéjournent pendant quelques heures; enſuite on les fait cuire dans une ſuffiſante quantité d'eau, puis on les fait égoutter, après quoi on les enfile avec du fil de coton pour les faire ſécher à l'air: on choiſit pour cette préparation un tems ſec & chaud. Elles deviennent tranſparentes, très-dures, reſſemblant à des morceaux de gomme adragante. On les peut conſerver ſaines tant qu'on voudra, pourvu qu'on les tienne dans un lieu ſec; au lieu que les racines qu'on a fait ſécher ſans cette préparation, s'humectent & ſe moiſiſ-

ſent, pour peu que le tems ſoit pluvieux pendant pluſieurs jours.

Lorſque ces racines ſont ainſi préparées, on peut les réduire en poudre auſſi fine que l'on veut: on en prend le poids de ving-quatre grains, qu'on humecte peu-à-peu d'eau bouillante; la poudre s'y fond entiérement & forme un mucilage ou une eſpece de gelée, qu'on peut étendre par ebullition dans une chopine ou trois demi-ſetiers, c'eſt-à-dire, une livre & demie d'eau. On eſt le maitre de rendre cette boiſſon plus agréable en y ajoutant du ſucre & quelques légers aromates. Cette poudre farino-gommeuſe, peut auſſi s'allier au lait qu'on conſeille ordinairement aux malades affectés de la poitrine: on en a éprouvé auſſi la vertu dans la dyſſenterie. M. *Geoffroy* a obſervé que l'*orchis* qu'il avoit préparé par cette méthode, étoit un remede très-adouciſſant, réprimant l'âcreté de la lymphe, & convenable dans la phtiſie & dans les dyſſenteries bilieuſes. Voyez la *Lettre de M. Andri*, (Journal de Méd. Sept. 1759.)

M. *Geoffroy* dit auſſi que ſi l'on évapore ſur des aſſiettes de faïence l'eau dans laquelle on a fait cuire ces racines, il y reſte un extrait viſqueux, dont l'odeur mélangée eſt la même que celle d'une prairie en fleurs, quand on paſſe au-deſſous du vent: on peut auſſi la comparer à celle du mélilot. La fleur de l'*orchis* qui commence à ſe faner, a auſſi cette odeur.

SALIAN. Oiſeau du Bréſil, de la grandeur du coq Turc. Il a le bec & les jambes d'une cigogne: il ne vole point, mais il eſt ſi léger, ſi vîte à la courſe, qu'un chien de chaſſe ne peut l'attraper.

SALICAIRE ou LYSIMACHIE ROUGE, *lyſimachia purpurea*. M. *de Tournefort* eſt le premier qui ait nommé cette plante *ſalicaire*, parce qu'elle nait communément dans les ſauſſaies ou parmi les ſaules, & parce que ſes feuilles reſſemblent à celles du ſaule: elle croit encore abondamment aux lieux humides & marécageux, aux bords des eaux: ſa racine eſt groſſe comme le doigt, ligneuſe, blanche & vivace; elle pouſſe des tiges qui croiſſent quelquefois en bonne terre juſqu'à la hauteur d'un homme; elles ſont roides,

anguleuſes, rameuſes & rougeâtres: ſes feuilles ſont entieres, oblongues, pointues, ſortant de chaque nœud des tiges deux à deux, quelquefois trois à trois, & même quatre à quatre: ſes fleurs qui paroiſſent en été, ſont verticillées, petites, ramaſſées en épis de couleur purpurine, au milieu des branches: (chaque fleur, dit M. *Deleuze*, eſt à ſix pétales oblongs, attachés au bord du calice qui eſt cylindrique & bordé de douze dents: elles renferment douze étamines, dont ſix ſeulement paroiſſent en dehors:) à ces fleurs ſuccedent des coques oblongues, pointues, partagées en deux loges remplies de ſemences menues.

La ſalicaire eſt eſtimée déterſive, vulnéraire & rafraîchiſſante. Réduite en poudre & priſe à la doſe d'un gros ou deux ſcrupules le matin & le ſoir pendant quelques jours, elle arrête les diarrhées & les dyſſenteries produites par le relâchement des fibres, plutôt que par une acrimonie irritante, pourvu que l'on ait fait précéder un purgatif.

La ſalicaire croît dans toute l'Europe & l'Aſie: elle tient le troiſieme rang dans la nourriture des Kamtſchadales; ils l'appellent *kipri* Ces peuples la font cuire avec leur poiſſon, & uſent de ſes feuilles en guiſe de thé; ils font ſur-tout un grand uſage de ſa moelle, dont ils font des paquets qu'ils mettent ſécher au ſoleil; elle eſt alors fort agréable, & on lui trouve le même goût qu'au concombre de la Perſe. Les Kamtſchadales en mettent dans leurs mets, & la mangent verte en guiſe de deſſert. Le kipri cuit eſt fort ſavoureux, & entre dans la compoſition d'une boiſſon qu'ils nomment *caſſe*; par la fermentation ils en font auſſi du vinaigre. Quand les enfans ont mal au nombril, leurs meres mâchent cette plante & l'appliquent ſur la partie.

SALICOQUE ou SALICOT. Eſpece d'écreviſſe de mer, qui a les pattes droites, pointues & non fourchues: il y en a beaucoup d'eſpeces, qui different en grandeur & en couleur. On mange beaucoup de ce cruſtacée dans quelques villes maritimes: ſa chair eſt d'un bon goût, pectorale, fortifiante, & ſelon *Lémery*, plus aiſée à digérer que celle des autres écreviſſes de mer.

A Paris le ſalicot eſt nommé *chevrette*, & en Normandie *crevette*.

SALICORNIN, *ſalicornia*. On donne ce nom à un petit arbriſſeau qui a toujours été du nombre des ſoudes; mais dont M. *de Tournefort* a fait un genre ſéparé ſous le nom de *kali geniculatum majus, fruticans, lignoſum & grandius, perpetuum:* ſes rameaux ſont toujours verts, articulés par un grand nombre de nœuds qui deviennent rougeâtres & ſans feuilles. Il y en a une ſeconde eſpece appellée *ſalicornia geniculata annua*; on la nomme à Rouen *perce-pierre:* voyez ce mot.

Ces deux plantes qui croiſſent aux lieux maritimes & pierreux, ont la même propriété que la *ſoude:* voyez ce mot.

On donne le nom de *ſalicote* ou de *ſalicore* à la ſoude en pierre: *voyez à l'article* SOUDE.

SALIGOT: *voyez* TRIBULE.

SALMERIN, *ſalmerinus*, eſt un poiſſon rond, oblong, à nageoires molles & du genre des ſaumons: il a la tête ronde, le muſeau court, la bouche petite garnie de dents, & les yeux ronds: ſa queue eſt large & fourchue; ſes écailles ſont petites, fort adhérentes: il a les nageoires & la queue de couleur rouge, le ventre & les côtés ſont d'un blanc rougeâtre, le dos d'un blanc jaunâtre tacheté de rouge. Il y a de ces poiſſons qui peſent juſqu'à deux livres; leur poids ordinaire eſt d'une livre. Le ſalmerin ſe plaît aux lieux froids & pierreux, dans les rivieres & dans les lacs; il fraie au commencement de l'été: ſa chair eſt tendre & d'un très-bon goût, ſemblable à celui de la truite; elle eſt même ſi facile à digérer, qu'il y a des Médecins qui en permettent l'uſage aux malades. Ce poiſſon ſe corrompt promtement quand il n'eſt point ſalé: il eſt commun du côté de Trente en Italie. Quelques-uns prétendent que c'eſt une eſpece de petit ſaumon.

SALOP. *Voyez* SALEP.

SALPA ou SALPE. C'eſt un poiſſon de mer à nageoires épineuſes, mis dans le genre des *ſpares* par *Artedi:* il eſt grand d'un pied, oblong, & ſes écailles ſont de différentes couleurs. Ce poiſſon fréquente les

rivages ; il vit ſolitaire & reſſemble à la dorade, même par ſes nageoires, ſes aiguillons, ſes ouies, ſes yeux, ſes ſourcils, & enfin par ſa bouche : il a le muſeau fait preſque comme celui d'un muge, & la tête petite : depuis les ouies juſqu'à la queue ce poiſſon a pluſieurs traits dorés, également éloignés les uns des autres ; ſes dents entrent les unes dans les autres : il a la toile du ventre noire & l'eſtomac de même couleur. Ce poiſſon eſt le *ſopi* des Marſeillois : *Rondelet* dit qu'on l'a nommé *mange-merde*, parce qu'il ſe nourrit d'excrémens : ſa chair n'eſt pas agréable au goût, & fournit un mauvais ſuc.

SALPETRE : *voyez* NITRE. On trouve dans le *Dictionnaire univerſel des Foſſiles* de M. *Bertrand*, beaucoup de détails ſur le ſalpêtre & même ſur les nitriaires artificielles, d'après MM. *Gruner* & *Pietſch* ; on y voit que ce dernier préſenta en 1749 à l'*Académie Royale de Berlin*, des Mémoires ſur la multiplication & ſur la nature du ſalpêtre. Il demande pour cette production une terre alkaline & viſqueuſe, qui ſoit en même tems poreuſe : telle eſt, dit-il, la terre qui eſt à quelques doigts de profondeur ſous le gazon des pâturages communs ; telle eſt encore la terre noire qui eſt autour des villes & d'autres habitations, & qui n'a pas été cultivée : la meilleure de toutes eſt celle qui a été long-tems ſous les égouts & les cloaques. On joint un cinquieme de cendres à cette ſorte de terre, & on en fait une pâte avec du bourbier ou de l'égout de fumier ; on y incorpore de la paille ſouple pour en faire un mortier. C'eſt avec un tel mélange qu'on éleve des murailles à ſalpêtre, larges à leur baſe, aérées, tant en dehors qu'en dedans, par leur expoſition & par leur conſtruction, cependant à l'abri du ſoleil. Les fleurs nitreuſes paroiſſent d'abord dans les trous intérieurs du mur ; la paille venant à ſe pourrir ajoute encore de nouveaux pores par où l'air circule davantage & plus librement. Un tel mur eſt terminé en dos d'âne & couvert d'un toit de paille, de maniere que l'eau de la pluie ne puiſſe pas diſſoudre le ſalpêtre. On détruit ces murailles un an après leur conſtruction, & ordinairement on les leſſive par le procédé uſité pour extraire le ſalpêtre de nos

terres nitreuſes. On a obſervé que les brouillards favoriſent beaucoup la formation du ſalpêtre. *Conſultez les Mémoires ci-deſſus cités.*

SALSE-PAREILLE, *ſalſa-parilla.* On connoît ſous ce nom des racines, ou plutôt des branches de racines de pluſieurs aunes de longueur, groſſes comme des joncs, flexibles, cannelées dans leur longueur, dont l'écorce eſt rouſſâtre : ſous cette écorce on voit une ſubſtance blanche, farineuſe, qui lorſqu'on la frotte entre les doigts, ſe réduit en pouſſiere comme de l'*agaric.* On nous apporte ces racines du Pérou, du Bréſil & de la Nouvelle Eſpagne.

Les Habitans du Bréſil nomment cette plante *juapecanga*, & les Botaniſtes *ſmilax aſpera :* elle pouſſe des tiges ligneuſes, ſarmenteuſes, vertes, garnies d'aiguillons de part & d'autre, auxquels il vient des feuilles dans un ordre alternatif; ces feuilles ſont longues de ſix ou huit pouces ; à leur queue on remarque des fibres qui nouent fermement la ſalſe-pareille à d'autres plantes. Les fleurs ſont en grappes ; il leur ſuccede des baies d'abord vertes, rouges enſuite & enfin noires, de la groſſeur des ceriſes médiocres.

Les Eſpagnols ſont les premiers qui aient apporté du Pérou l'uſage de cette racine en Europe ; on la regarde comme un excellent ſudorifique, propre à diviſer & à atténuer les humeurs viſqueuſes. Cette plante paſſoit autrefois pour un ſpécifique contre la maladie vénérienne ; mais ces propriétés diſparoiſſent pour cette maladie devant celles du mercure. L'uſage de cette plante réuſſiſſoit très-bien aux Eſpagnols & aux Peuples de l'Amérique pour guérir cette maladie ; mais elle n'a pas réuſſi auſſi bien dans nos pays moins chauds, où les pores de la peau ſont moins ouverts & moins diſpoſés à laiſſer échapper la ſueur.

On apporte dans le commerce quelques autres eſpeces de racines, ſous le nom de ſalſe-pareille, mais qui ne ſont réellement que des racines d'autres plantes.

SALSIFI BLANC : *voyez* SERSIFI BLANC.

SALSIFI D'ESPAGNE : *voyez au mot* SCORSONERE.

SALVELIN, nom qu'on donne en Allemagne à un poiſſon de riviere qui eſt commun dans l'Autriche, &

dont on pêche un grand nombre proche de la Ville de Lintz : ce poiſſon eſt du genre du ſaumon, ſelon *Artedi*; il eſt noir ſur le dos, il a des taches jaunes ſur les côtés; ſon ventre & ſes nageoires ſont jaunes; il a une ligne droite, qui commence aux ouies & finit à la queue : ſes écailles ſont petites.

SALUT, nom, dit M. *Deleuze*, qu'on donne en quelques endroits à un poiſſon de lac, grand & vorace. *Voyez* SILURE.

SAMBOUC, bois odoriférant, que les Marchands Européens portent ſur les côtes de Guinée, pour faciliter leur commerce, par les préſens qu'ils en font aux Rois de cette contrée de l'Afrique, qui font un grand cas de tout ce qui jette une odeur agréable : on y joint de l'iris de Florence & d'autres parfums. Nous ignorons ce que c'eſt que le *ſambouc*.

SAME, eſpece de muge ou de poiſſon à nageoires épineuſes, qu'on trouve fréquemment dans la Garonne, le Rhône & la Loire; on en pêche dans les étangs du Languedoc. Ce poiſſon ſemble ne prendre d'autre nourriture que l'eau & la bourbe qu'il avale continuellement.

SAMESTRE, nom qu'on donne à l'eſpece de corail rouge, qu'on envoie d'Europe à Smyrne, & qui fait un bon commerce, ſoit qu'elle ſoit brute ou travaillée : *voyez* CORAIL.

SAMOLE, eſpece de mouron d'eau, à qui l'on attribue une vertu nitreuſe & anti-ſcorbutique. Les anciens Gaulois eſtimoient cette plante toute puiſſante contre les maladies des beſtiaux, mais avec des précautions ſuperſtitieuſes, qui conſiſtoient à la cueillir à jeun, de la main gauche, ſans la regarder, à ne la pas dépoſer dans un autre lieu que celui où ces animaux alloient boire, & à la broyer en l'y mettant : *voyez* MOURON.

SAMOLOIDE. Les Anglois ſe ſont long-tems ſervis ſous ce nom d'une eſpece de véronique en guiſe de thé : cette plante eſt très-commune chez eux : *voyez* VÉRONIQUE.

SAMPA, eſpece de palmier qui vient en Guiane dans l'eau : ſon bois eſt moins compacte que celui du pineau; il ſert aux mêmes uſages, tant pour rendre les

chemins praticables que pour faire des planchers, & pour en tirer des lattes propres à ſupporter le bardeau: mais ce qui le diſtingue de tous les autres palmiers, c'eſt qu'il fournit des tuyaux naturels pour la communication des eaux. Son bois creux dans le milieu eſt rempli de moelle: pour l'ôter on ſe ſert d'un bâton noueux, qui en ſe tournant ſert à la tirer peu-à-peu: dès que cette opération eſt faite, on emploie auſſi-tôt ces tuyaux, ſans quoi ils ſe ſecheroient & ſe fendroient. L'arbre peut avoir un pied & demi de circonférence: ſon écorce, ou plutôt ce qui entoure la moelle, a environ un pouce d'épais. Il ſe détruiroit dans un terrain ſec, s'il n'etoit pas toujours rempli d'eau; il ſe conſerve dans une terre humide. Pour joindre les tuyaux, on les fait entrer les uns dans les autres, on met ſur la jonction des cercles de fer, & on les calfate avec du coton qu'on a ſoin d'enduire de brai.

Le *ſampa* & le *pineau* donnent pour fruits, des graines dont les oiſeaux, ſur-tout les *gros-becs*, ſont fort friands. *Maiſon Ruſt. de Cayenne.*

SANCLES: *voyez* MELET.

SANDAL: *voyez* SANTAL.

SANDALIOLITE ou SANDALITE. Noms donnés ainſi que ceux de *crépite* & *crépidolite*, par M. le Baron *de Hupſch*, à une prétendue coquille bivalve & foſſile, découverte nouvellement dans l'Eiffel proche le Duché de Juliers: cet amateur la place parmi les conchites bivalves anomies, à côté des gryphites & des térébratulites. Il diſtingue même deux eſpeces de ſandalites un peu variées de forme & de couleur: elles reſſemblent au devant d'une pantoufle de femme, elles ſont plus ou moins larges par l'ouverture, & plus ou moins courtes; il y en a de griſes, de brunes, &c. Nous avons dans notre cabinet une de ces ſandalites; il n'eſt pas difficile de la reconnoître pour un véritable madrépore infundibuliforme, à pédicule, & comprimé par une face.

SANDARAC ou VERNIX, eſt une réſine ſeche, d'une odeur pénétrante & ſuave, qui découle du *grand genévrier*. Voyez ce que nous en avons dit ſous ce mot. On nous l'apporte des Côtes d'Afrique par Marſeille. *Voyez* GENÉVRIER EN ARBRE.

On donnoit autrefois le nom de *ſandaraque* à l'arſenic rouge, au minium & au vermillon.

SANDASTRE, *ſandaſtros*. Les Auteurs ont décrit, ſous ce nom, une pierre précieuſe, de couleur obſcure en dehors; mais luiſante, rayonnante & tranſparente en dedans, marquetée en pluſieurs endroits de taches dorées, en forme de gouttes ou d'étoiles. On l'eſtime d'autant plus, qu'elle contient davantage d'étoiles: on la trouve dans le pays des Garamentes en Ethiopie, & dans l'île de Ceylan aux Indes; ces peuples l'eſtiment propre à arrêter l'effet du poiſon; mais quels peuvent être ſes effets? Nous avons vu de ces ſortes de pierres appellées *ſandaſtres*: elles n'étoient que de belles agates, qui renfermoient des entroques ſilicées.

SANG, *ſanguis*. Nom donné à une ſubſtance fluide, peſante & rouge, confuſe en apparence, mais compoſée de globules ou de molécules de différentes figures, c'eſt un *coagulum* délayé dans une lymphe chargée d'un peu de ſel.

Le ſang eſt renfermé dans les arteres qui battent, & dans les veines correſpondantes à ces arteres: cette liqueur muqueuſe eſt ſuſceptible de ſe coaguler en une maſſe tremblante & confuſe, par le refroidiſſement; le ſang n'eſt inflammable qu'autant que le flegme ou la partie ſéreuſe en eſt évaporée: on en tire de très-bon pyrophore. On penſe que le ſang artériel eſt plus vermeil, plus chaud & plus ſpiritueux que le ſang veineux.

On ſait que l'abondance des globules ou molécules rouges du ſang fait la plethore & le tempérament ſanguin: celle des parties aqueuſes cauſe au contraire un tempérament phlegmatique. On appelle *vaiſſeaux ſanguins*, les arteres & les veines, & *ſanguification* le changement du chyle en ſang: *voyez les détails ſur cette matiere à l'article* ÉCONOMIE ANIMALE, inſeré à la ſuite du mot HOMME de ce Dictionnaire: on y trouve auſſi quelques réflexions ſur le flux menſtruel, cette accumulation de ſang que la femme ſubit & rend périodiquement tous les mois par les parties génitales, lorſqu'elle eſt en bonne ſanté, d'âge convénable, & qu'elle n'eſt pas groſſe ou nourrice: cette évacuation

porte le nom de *regles :* ce ſang ſert principalement à la nourriture du FOETUS. *Voyez ce mot.*

M. *Guillaume Herwſon* a donné tout récemment un excellent Mémoire ſur la compoſition & la figure des molecules du ſang, appellée communément *globules rouges.* Depuis le célebre *Leuwenhoeck* on a toujours cru que les molécules du ſang humain étoient ſphériques : une choſe curieuſe & importante eſt de voir que ces molécules ſoient ſi généralement répandues dans le regne animal. On les trouve dans l'homme, dans les quadrupedes, dans tous les amphibies dans tous les poiſſons, dans tous les oiſeaux, & toujours plus ou moins rouges, comme celle du ſang humain. Le ſang des inſectes & des cruſtacées contient des particules figurées comme celles du ſang des autres animaux. Dans les cruſtacées, comme l'écreviſſe de mer & la chevrette ; ces particules ſont blanches ; dans quelques inſectes, tels que la chenille & la ſauterelle, elles paroiſſent d'un vert fané. Ce n'eſt guerre qu'à l'aide du microſcope ſimple que l'on peut bien découvrir & s'aſſurer de la forme de ſes particules, mais il faut un certain degré d'adreſſe & d'exercice pour ſe ſervir de cet inſtrument. Ces molécules de ſang qu'on appelle improprement des *globules*, ſont véritablement des corps plats ; elles ſont plates & elliptiques dans les amphibies. Comme ces molécules plates du ſang ſont très-abondantes dans l'homme & dans les quadrupedes, on ne peut les bien voir ſéparément qu'en délayant le ſang dans une certaine quantité de ſérosité ou dans de l'eau chargée de quelque ſel neutre ; (l'eau pure le décompoſeroit). Ces molécules plates ont dans le milieu une tache obſcure globulaire, que des Phyſiciens avoient regardé comme une ouverture. La groſſeur de ces molécules varie dans les differens animaux : ſelon M. *Herwſon*, elles ſont plus conſidérables dans le poiſſon appellé *skate*, que dans tous les animaux qu'il a examiné ; après ce poiſſon, elles ſont plus groſſes dans le crapaud & la grenouille, dans la vipere & dans les autres animaux de cette claſſe ; un peu plus petite dans les poiſſons ordinaires, tels que le ſaumon, le merlus, l'anguille ; dans les oiſeaux, dans

les cétacées, elles ſont plus petites que dans les poiſſons; dans l'homme, moindres que dans les oiſeaux; & dans quelques quadrupedes encore plus petites que dans le corps humain.

M. *Heruſon* dit, d'après ces expériences, que les molécules du ſang ne ſont pas globulaires, mais aplaties, & que leur forme plane démontre qu'elles ne ſont pas fluides, comme c'eſt l'opinion commune, mais bien ſolides; car tout fluide qui nage dans un autre fluide, prend la forme globulaire, s'il n'y eſt ſoluble: notre Obſervateur (M. *Heruſon*) regarde la tache obſcure dont il eſt mention ci-deſſus, comme une molécule ſolide contenue dans une véſicule plate, dont le milieu eſt rempli, la circonférence creuſe, & dans un état de vacuité, ou pleine de quelque liqueur ſubtile. La ſubſtance de ces véſicules eſt plus ſolide & plus colorée chez l'homme & chez les quadrupedes, que dans les amphibies: elle eſt plus claire dans les poiſſons; mais voici une choſe auſſi curieuſe que les faits précédens ſont intéreſſans. Juſqu'à M. *Heruſon* on avoit toujours dit que les globules (véſicules) du ſang étoient huileuſes & plus inflammables que le reſte du ſang; 1°. leur extrême ſolubilité dans l'eau, & leur inſolubilité dans les alkalis peuvent convaincre, dit notre Obſervateur, qu'elles n'ont pas la propriété des huiles; 2°. ſi on ſépare les véſicules, la ſéroſité, la lymphe, & qu'on les faſſe deſſécher ſéparément, enſuite qu'on les brûle, l'une ne paroîtra pas plus inflammable que l'autre: la partie rouge ne prend point une fuſion huileuſe, elle brûle ſimplement comme la corne; 3°. les acides affoiblis, ont comme l'eau, la propriété de rendre les véſicules du ſang de forme ſphérique; mais s'ils ſont plus concentrés, ils les diſſolvent au contraire tout de ſuite.

SANG-DE-DRAGON ou SANG-DRAGON, *ſanguis draconis*. On a donné ce nom à une ſubſtance réſineuſe, ſeche, friable, rarement tranſparente, qui ſe fond au feu, qui eſt inflammable, d'un rouge foncé, de couleur de ſang lorſqu'elle eſt pilée: elle eſt ſans goût & ſans odeur, excepté quand on la brûle; car alors elle répand une odeur qui approche beaucoup

de celle du ſtorax liquide, & la fumée a une ſaveur acide, comme celle du benjoin.

On trouve chez les Droguiſtes pluſieurs ſortes de *ſang-de-dragon*.

1°. Le dur, qui eſt formé en petites maſſes de la groſſeur d'une aveline, enveloppées dans des feuilles longues, étroites, preſque comme celles du jonc ou du palmier, & d'un jaune clair; c'eſt ce que les Apothicaires appellent *ſang-de-dragon en larmes* ou *gouttes de ſang-de-dragon*. Il y en a auſſi en maſſes quatre fois plus groſſes, un peu moins pures; leurs enveloppes ſont ſouvent verdâtres.

2°. Le *ſang-de-dragon mollaſſe*: il eſt tenace & d'une odeur moins agréable que le précédent; il ſe ſeche avec le tems, & devient preſque ſemblable à celui qui eſt ſolide: on l'appelle *ſang-de-dragon en herbe*.

3° On trouve encore dans les boutiques un *faux-ſang-de-dragon*, qu'il eſt très-facile de diſtinguer du véritable. Ce ſont des maſſes gommeuſes, rondes, aplaties, d'une couleur rouge-brune & ſale, compoſées de différentes eſpeces de gommes, auxquelles on donne ſouvent la teinture avec le bois de Bréſil, & un peu de ſang-de-dragon. Ces maſſes ne s'enflamment point, mais elles font des bulles, & elles pétillent: elles s'amolliſſent & ſe diſſolvent dans l'eau, qu'elles rendent mucilagineuſe, comme les gommes.

Le véritable ſang-de-dragon découle d'un arbre, dont les Botaniſtes diſtinguent quatre eſpeces.

La premiere eſt le *palma prunifera, foliis yuccæ, è qua ſanguis draconis*. C'eſt un grand arbre qui croît dans les îles Canaries, ſur-tout dans celle du Port-Saint, près de Madere. Il reſſemble de loin au pin, tant ſes rameaux ſont égaux & toujours verts. Son tronc eſt gros & haut de douze à quinze pieds, garni de rameaux dénués de feuilles vers le bas, mais terminés à leur extrémité par un grand nombre de feuilles longues d'un pied & demi, larges d'un pouce, & de la figure d'un glaive, ayant dans leur milieu une côte ſaillante & épaiſſe. Sa fleur, dit M. *Haller*, a

beaucoup

beaucoup de rapport avec celle de l'aſperge. Ses fruits ſont ronds, gros comme de beaux pois, jaunâtres & un peu acides, contenant un noyau (trois ſuivant quelques-uns) ſemblable à celui du petit palmier. Son tronc, qui eſt raboteux, ſe fend en pluſieurs endroits, & répand, dans le tems de la canicule, une liqueur qui ſe condenſe en une larme rouge, molle d'abord, enſuite ſeche & friable; c'eſt le vrai & naturel *ſang-de-dragon* des boutiques.

La ſeconde eſpece eſt le *palma Amboinenſis, ſanguinem draconis fundens altera.* Cet arbre eſt hériſſé de toute part d'épines d'un brun foncé, droites, longues d'un pouce, aplaties & minces. Son tronc eſt droit, de la groſſeur du bras: il eſt jaunâtre, noueux par intervalles à l'endroit où des branches feuillées prennent naiſſance. Quand on enleve ces branches, on voit la partie intérieure & médullaire du tronc, dont la ſurface eſt luiſante, brunâtre, mollaſſe, fibrée, charnue, bonne à manger, ſans goût & très-blanche. Les fruits naiſſent d'une façon ſinguliere, ramaſſés en grappes ſur une tige qui vient de l'aiſſelle des branches feuillées, & qui ſur le tronc, ſort à la diſtance d'une palme, des branches feuillées. Ces grappes ſont renfermées dans une gaîne, compoſée de deux feuillets oppoſés, minces, cannelés, bruns, & formant une pointe aiguë. La grappe a neuf pouces de longueur, & eſt compoſée de quatre à ſix autres petites grappes qui accompagnent la tige dans toute ſa longueur; chaque petite grappe ſe trouve ſéparée par d'autres feuillets, & ſe diviſe en un pédicule court, qui porte un fruit échancré en ſix parties. Ce fruit eſt ovoïde, gros comme une aveline, écailleux, repréſentant un cône de ſapin renverſé. Sous ces écailles on trouve une membrane charnue, blanchâtre, qui enveloppe un globule charnu, verdâtre avant ſa maturité, pulpeux, plein de ſuc, d'un goût de légumes & fort aſtringent, qui ſe répand très-promptement de la langue aux gencives & à toute la bouche, & diſparoît auſſi-tôt. *Bontius* a tâché de donner une eſtampe de cette grappe, ſous le nom *malayen rotang;* mais cette figure eſt défectueuſe & imparfaite. Cet arbre croît auſſi à la Côte

de Coromandel : on appelle ſon fruit à Pondicheri *fruit de rotin*, par corruption du mot *rotang*.

*Kæmpfer* dit que les Orientaux, les Malayes & les Peuples de l'île de Java tirent, de la maniere ſuivante, le ſuc réſineux du fruit de cet arbre. On place les fruits ſur une claie poſée ſur un grand vaiſſeau de terre, lequel eſt rempli d'eau juſqu'à moitié : on met ſur le feu ce vaiſſeau legérement couvert, afin que la vapeur de l'eau bouillante amolliſſe le fruit & le rende flaſque ; par ce moyen la matiere ſanguine, qui ne paroiſſoit pas dans ce fruit coupé, en ſort à l'aide de cette vapeur chaude, & ſe répand ſur la ſuperficie des fruits. On l'enleve avec de petits bâtons, & on la renferme dans des follicules faites de feuilles de roſeau pliées, qu'on lie enſuite avec du fil, & que l'on expoſe à l'air juſqu'à ce qu'elles ſoient deſſéchées. D'autres tirent ce ſuc réſineux par la ſimple décoction du fruit : ils le font bouillir juſqu'à ce que l'eau en ait tiré le ſuc rouge : ils jettent enſuite le fruit ; ils font bouillir & évaporer cette eau, juſqu'à ce qu'il ne reſte plus qu'un ſuc épais, qu'ils renferment pareillement dans des follicules.

La troiſieme eſpece d'arbre, qui donne la réſine nommée *ſang-de dragon*, s'appelle *erqua-luuitl*, *ſeu ſanguinis arbor*. Cet arbre eſt grand : ſes feuilles ſont ſemblables à celles du bouillon blanc, grandes, anguleuſes : il croît dans la Nouvelle Eſpagne. La réſine s'en retire avec ou ſans inciſion.

La quatrieme eſpece s'appelle *draco arbor Indica ſiliquoſa, populi folio, Angſana Javanenſibus*. Cet arbre, qui croît dans l'île de Java, & même proche la ville de Batavia, eſt grand ; ſon bois eſt dur, & ſon écorce rougeâtre. Ses feuilles ſont ſemblables à celles du peuplier, mais plus petites. Ses fleurs ſont petites, jaunes & odorantes, un peu ameres. Ses fruits qui ſont portés par de longs pédicules, ſont d'une couleur cendrée, durs, aplatis, & cependant convexes des deux côtés, membraneux à leur bord, & garnis de petites côtes ſaillantes. Chaque fruit contient deux ou trois graines oblongues, recourbées & rougeâtres. Quand on fait une inciſion au tronc ou aux branches de cet arbre, il

en découle une liqueur qui ſe condenſe auſſi-tôt en des larmes rouges, que l'on nous apporte en globules, enveloppés dans du jonc.

La plupart des Auteurs diſent que l'on a nommé ainſi le *ſang-de-dragon*, parce que ſi on ôte la peau de ſon fruit, on voit paroitre au-deſſous la figure d'un dragon tel que les Peintres le repréſentent: mais il y a beaucoup de fiction & d'imagination dans ce fait.

On eſtime la réſine appellée *ſang-de-dragon*, incraſſante, deſſicative & aſtringente: on l'emploie avec ſuccès intérieurement, depuis demi-gros juſqu'à un gros, pour la dyſſenterie, les hémorragies. les flux de ventre violens & les ulceres internes; mais M. *Bourgeois* obſerve que les bons Praticiens modernes ne font plus d'uſage des aſtringens de cette eſpece pour les maladies ci-deſſus déſignées: il n'y a plus, dit-il, que les Empiriques & les Maiges qui ſe ſervent de ces remedes, parce qu'ils n'en connoiſſent pas le danger & les conſéquences. Ceci étant, nous connoiſſons beaucoup d'Empiriques & de Maiges. Au reſte le ſang-de-dragon appliqué extérieurement deſſeche les ulceres, procure la réunion des plaies: il affermit les dents ébranlées & fortifie les gencives; auſſi en met-on toujours dans la poudre dentifrique: on s'en ſert encore dans certains ouvrages de vernis.

Ce que l'on appelle *bois de la palile*, ſont de petits bâtons que les habitans du Port-Saint trempent dans du ſang-de-dragon liquéfié. Ces petits bâtons ſont gros comme des tuyaux de plumes, légers, blancs: on les envoie en Europe, où l'on s'en ſert pour nettoyer les dents & pour fortifier les gencives.

SANGLIER, *aper*. Nous allons réunir ſous cet article le *cochon de Siam*, & le *porc* ou le *cochon ordinaire*, parce qu'ils ne ſont tous qu'une même eſpece. Le ſanglier eſt un animal ſauvage; les deux autres ſont l'animal domeſtique; & quoiqu'ils different par quelques marques extérieures, peut-être auſſi par quelques habitudes, ces différences ne ſont pas eſſentielles, elles ne ſont que rélatives à leur condition; leur naturel n'eſt pas même fort altéré; enfin ils produiſent enſemble des individus qui peuvent en produire d'au-

tres : caractere qui conſtitue l'unité & la conſtance de l'eſpece.

Ces animaux ont des ſingularités qui leur ſont propres & particulieres : ils ont une eſpece d'exception à deux regles générales de la nature ; c'eſt que plus les animaux ſont gros, moins ils produiſent, & que les *fiſſipedes* ſont de tous les animaux ceux qui produiſent le plus. Le cochon, quoique d'une taille fort au-deſſus de la moindre, produit plus qu'aucun des animaux fiſſipedes ou autres ; par cette fécondité, auſſi bien que par la conformation des teſticules ou ovaires de la truie, il ſemble même faire l'extrémité des eſpeces de vivipares, & s'approcher des eſpeces ovipares.

Voici encore une autre ſingularité. La graiſſe du cochon eſt différente de celle de preſque tous les animaux quadrupedes, non-ſeulement par ſa conſiſtance & ſa qualité, mais auſſi par ſa poſition dans le corps de l'animal. La graiſſe de l'homme, & des animaux qui n'ont point de ſuif, comme le chien, le cheval, &c. eſt mêlée avec la chair aſſez également. Le ſuif, dans le belier, le bouc, le cerf, &c. ne ſe trouve qu'aux extrémités de la chair ; mais le lard du cochon n'eſt ni mêlé avec la chair, ni ramaſſé aux extrémités ; il la recouvre par-tout & forme une couche épaiſſe, diſtincte & contenue entre la chair & la peau : le cochon a cela de commun avec la baleine & les autres animaux cetacées, dont la graiſſe n'eſt qu'une eſpece de lard, à-peu-près de la même conſiſtance, mais plus huileux que celui du cochon.

Une autre ſingularité encore, & qui n'eſt pas moins grande que les autres, c'eſt que le cochon ne perd aucune de ſes premieres dents : elles croiſſent même pendant toute ſa vie. Il a ſix dents au devant de la mâchoire inférieure, qui ſont inciſives & tranchantes : il a auſſi à la mâchoire ſupérieure ſix dents correſpondantes ; mais contre l'ordinaire au lieu d'être inciſives & tranchantes, comme celles de la mâchoire inférieure, elles ſont longues, cylindriques & émouſſées à la pointe.

Il n'y a que le cochon & deux ou trois autres eſpeces d'animaux, tels que l'éléphant, la vache marine,

qui aient des défenſes ou des dents canines très-alongées. Dans le ſanglier & le cochon elles ſe courbent en portion de cercle, & ſont plates & tranchantes; M. *de Buffon* en a vu de neuf à dix pouces de longueur: elles ſont enfoncées très-profondément dans l'alvéole, & elles ont auſſi, comme celles de l'éléphant, une cavité à leur extrémité ſupérieure: mais l'éléphant & la vache marine n'ont de défenſes qu'à la mâchoire ſupérieure, (on peut y ajouter le narhwal, ſi ſa défenſe eſt une dent) ils manquent même de dents canines à la mâchoire inférieure; au lieu que le cochon mâle & le ſanglier en ont aux deux mâchoires; & celles de la mâchoire inférieure ſont plus utiles à l'animal: elles ſont auſſi plus dangereuſes, car c'eſt avec les défenſes d'en bas que le ſanglier bleſſe.

La truie, la laie & le cochon coupé ont auſſi ces quatre dents canines à la mâchoire inférieure, mais elles croiſſent beaucoup moins que celles du mâle, & ne ſortent preſque point au-dehors. Le ſanglier a les défenſes plus grandes, le boutoir plus fort, & la hure plus longue que le cochon domeſtique: il a auſſi les pieds plus gros, les pinces plus ſéparées & le poil toujours noir.

De tous les quadrupedes, dit M. *de Buffon*, le cochon paroit être l'animal le plus brut; les imperfections de la forme ſemblent influer ſur le naturel; toutes ſes habitudes ſont groſſieres; tous ſes goûts ſont immondes; toutes ſes ſenſations ſe réduiſent à une luxure furieuſe, & à une gourmandiſe brutale qui lui fait dévorer indiſtinctement tout ce qui ſe préſente, & même ſa progéniture, au moment qu'elle vient de naître.

Sa voracité dépend apparemment du beſoin continuel qu'il a de remplir la grande capacité de ſon eſtomac; & la groſſiéreté de ſes appétits, de l'hébétation des ſens du goût & du toucher. La rudeſſe du poil, la dureté de la peau, l'épaiſſeur de la graiſſe rendent ces animaux peu ſenſibles aux coups: l'on a vu des ſouris ſe loger ſur leur dos & leur manger le lard & la peau, ſans qu'ils paruſſent le ſentir. Ils ont donc le toucher fort obtus, & le goût auſſi groſſier que

le toucher. Leurs autres ſens ſont bons : les Chaſſeurs n'ignorent pas que les ſangliers voient, entendent & ſentent de fort loin, puiſqu'ils ſont obligés, pour les ſurprendre, de les attendre en ſilence pendant la nuit, & de ſe placer au-deſſous du vent pour dérober à leur odorat les emanations qui les frappent de loin, & toujours aſſez vivement pour leur faire ſur le champ rebrouſſer chemin.

Cette imperfection dans les ſens du goût & du toucher, eſt encore augmentée par diverſes maladies : ſavoir, d'être infeſtes de poux, d'avoir les humeurs froides, d'être ſujets à l'eſquinancie, à la toux, au flux de ventre. Mais la principale maladie eſt celle qui les rend ladres, c'eſt-à-dire, preſque abſolument inſenſibles : on s'apperçoit de cette maladie à des ulceres qu'on leur remarque à la langue, au palais, & à des grains dont leur chair eſt parſemée : au reſte il faut peut-être moins en chercher la premiere origine dans la texture de la chair ou de la peau de cet animal, que dans ſa mal-propreté naturelle, & dans la corruption qui doit reſulter des nourritures infectes dont il ſe remplit quelquefois; car le ſanglier qui n'a pas de pareilles ordures à dévorer, & qui vit ordinairement de grains, de fruits, de glands, de racines, n'eſt point ſujet à cette maladie, non plus que le jeune cochon pendant qu'il tette. On ne la prévient même qu'en tenant le cochon domeſtique dans une étable bien propre, & en lui donnant abondamment des nourritures ſaines. Sa chair devient même excellente au goût, & le lard ferme & caſſant, ſi, comme je l'ai vu pratiquer, dit M. *de Buffon*, on le tient pendant quinze jours ou trois ſemaines avant de le tuer, dans une etable pavée & toujours propre, ſans litiere, en ne lui donnant alors pour toute nourriture que du grain de froment pur & ſec, & ne le laiſſant boire que très-peu. On choiſit pour cela un jeune cochon d'un an, en bonne chair & à moitié gras.

La maniere ordinaire de les engraiſſer, eſt de leur donner abondamment de l'orge, du gland, peu de choux & de légumes cuits, mais beaucoup d'eau mêlée d'un ſon gras, c'eſt-à-dire chargé de farine, ſoit de

froment, ſoit de maïs. En deux mois ils ſont gras, le lard eſt abondant & épais, mais ſans être bien ferme, ni bien blanc; & la chair, quoique bonne, eſt toujours un peu fade. On peut encore les engraiſſer avec moins de dépenſe dans les campagnes où il y a beaucoup de glands, en les menant dans les forêts pendant l'automne, lorſque les glands tombent, & que la châtaigne & la faine quittent leur enveloppe: ils mangent également de tout les fruits ſauvages, & ils engraiſſent en peu de tems, ſur-tout ſi le ſoir à leur retour on leur donne de l'eau tiede mêlée d'un peu de ſon & de farine d'ivraie. Cette boiſſon les fait dormir & leur donne un tel embonpoint, qu'on en a vu ne pouvoir plus marcher, ni preſque ſe remuer. Ils engraiſſent auſſi beaucoup plus promptement en automne, tant à cauſe de l'abondance des nourritures, que parce qu'alors la tranſpiration eſt moindre qu'en été. Les pommes de terre, les grains de Mars, les veſces, le maïs & ſur-tout les pois blancs, indépendamment de l'uſage du gland, les engraiſſent très-bien auſſi, leur donnent un lard ferme, & rendent la chair de bon goût & délicate.

On n'attend pas, comme pour le reſte du bétail, que le cochon ſoit âgé pour l'engraiſſer: plus il vieillit, plus cela eſt difficile, & moins ſa chair eſt bonne. La caſtration eſt une opération qui doit toujours précéder l'engrais; elle ſe fait ordinairement à l'âge de ſix mois, au printems ou en automne, & jamais dans le tems des grandes chaleurs & des grands froids, qui rendroient la plaie également dangereuſe & difficile à guérir. Il eſt rare qu'on laiſſe vivre les cochons plus de deux ans, cependant ils pourroient croître encore pendant quatre ou cinq ans; ceux que l'on remarque parmi les autres par la grandeur & la groſſeur de leur corpulence, ne ſont que des cochons plus âgés, qu'on a mis pluſieurs fois à la glandée.

La durée de la vie du ſanglier peut s'étendre juſqu'à vingt-cinq ou trente ans; *Ariſtote* dit vingt ans pour les cochons en général, & il ajoute que les mâles engendrent & que les femelles produiſent juſqu'à quinze. Ils peuvent s'accoupler dès l'âge de neuf mois ou d'un an. La truie eſt, pour ainſi dire, en chaleur en tout

tems; elle recherche les approches du mâle, quoiqu'elle ſoit pleine, ce qui peut paſſer pour un excès parmi les animaux, dont la femelle, dans preſque toutes les eſpeces, refuſe le mâle auſſi-tôt qu'elle a conçu. Elle porte pendant quatre mois, met bas au cinquieme, & produit ainſi deux fois par an; ſes portées ſont ſouvent de 12, 15 & même quelquefois de 20 petits. La laie qui, à tous égards, reſſemble à la truie, ne porte qu'une fois l'an, apparemment par la diſette de nourriture, & par la néceſſité où elle ſe trouve d'allaiter pendant long-tems tous les petits qu'elle a produits: au lieu qu'on ne ſouffre pas que la truie domeſtique nourriſſe tous ſes petits pendant plus de ſeize jours ou trois ſemaines: on ne lui en laiſſe alors que huit ou neuf à nourrir: on vend les femelles, qui ſont alors bonnes à manger: ce ſont les petits *cochons de lait*.

Le mâle qu'on choiſit pour propager l'eſpece, doit avoir le corps court, ramaſſé, & plutôt quarré que long, la tête groſſe, (& dont les lignes externes ſe réuniſſent en une figure approchante de celle d'un triangle ſcalene, mais leſquelles contournées & coupées au bout vers la bouche de l'animal, ſe terminent ainſi en une eſpèce de cône,) le groin court & camus, les oreilles grandes & pendantes, les yeux petits & ardens, le cou grand & épais, le ventre avalé, les feſſes larges, les jambes courtes & groſſes, les ſoies épaiſſes & noires: les cochons blancs ne ſont jamais auſſi forts que les noirs.

La truie doit avoir le corps long, le ventre ample & large, les mamelles longues; il faut auſſi qu'elle ſoit d'un naturel tranquille & d'une race féconde. Dès qu'elle eſt pleine on la ſépare du mâle, que l'on appelle *verrat*, qui pourroit la bleſſer; & lorſqu'elle met bas, on la nourrit largement, on la veille pour l'empêcher de dévorer quelques-uns de ſes petits, & l'on a grand ſoin d'en éloigner le pere, qui les ménageroit encore moins. On la fait couvrir au commencement du printems, afin que les petits, naiſſant en été, aient le tems de grandir, de ſe fortifier, & d'engraiſſer avant l'hiver. Mais lorſque l'on veut la faire porter deux fois par an, on lui donne le mâle au mois de Novembre, afin qu'elle mette bas

au mois de Mars, & on la fait couvrir une ſeconde fois au commencement de Mai. Il y a même des truies qui produiſent régulièrement tous les cinq mois. La laie qui, comme nous l'avons dit, ne produit qu'une fois par an, reçoit le mâle au mois de Janvier ou de Février, & met bas en Mai ou Juin; elle allaite ſes petits pendant trois ou quatre mois, elle les conduit, elle les ſuit, & les empêche de ſe ſéparer & de s'écarter, & il n'eſt pas rare de voir des laies accompagnées en même-tems de leurs petits de l'année & de ceux de l'année précédente. On ne ſouffre pas que la truie domeſtique allaite ſes petits pendant plus de deux mois; on les ſevre en leur donnant ſoir & matin du petit lait mêlé de ſon, ou ſeulement de l'eau tiede avec des légumes bouillis.

L'habitude de l'eſclavage a fait perdre à ces animaux le déſir de l'indépendance: on les mene en troupeaux dans les champs. Ils aiment beaucoup les vers de terre, & certaines racines, comme celles de la carotte ſauvage & des plantes chicoracées; c'eſt pour trouver ces vers & pour couper ces racines, qu'ils fouillent la terre avec leur boutoir (eſpece de cartilage plat & rond, qui termine le muſeau & où ſont les narines.) Le ſanglier dont la hure eſt plus longue & plus forte que celle du cochon, fouille plus profondément; il fouille auſſi preſque toujours en ligne droite dans le même ſillon, au lieu que le cochon fouille çà & là & moins profondément: nous devons à cette eſpece domeſtique la découverte des truffes. Comme il fait beaucoup de dégât, il faut l'éloigner des terrains cultivés, & ne le mener que dans les bois & ſur les terres qu'on laiſſe repoſer. Lorſque ces animaux rendus domeſtiques ſont aux champs & en pleine campagne, & qu'il ſurvient un orage ou une pluie fort abondante, il eſt aſſez ordinaire de voir déſerter le troupeau les uns après les autres, & s'enfuir toujours criant & courant à toutes jambes gagner la porte de leur étable. Il eſt rare d'entendre le ſanglier jeter un cri, ſi ce n'eſt lorſqu'il ſe bat, & qu'un autre le bleſſe: la laie crie plus ſouvent; & quand ils ſont ſurpris & effrayés ſubitement; ils ſoufflent avec tant de violence, qu'on les entend à une grande diſtance.

Quoique ces animaux ſoient forts gourmands, ils

n'attaquent & ne dévorent point, comme les loups, les autres animaux; cependant ils mangent quelquefois de la chair corrompue : mais c'eſt peut-être plutôt néceſſité qu'inſtinct; néanmoins on ne peut nier qu'ils ne ſoient avides de ſang & de chair ſanguinolente & fraîche, puiſque les cochons mangent leurs petits, & même des enfans au berceau, ainſi que nous l'avons vu nous-mêmes. Dès qu'ils trouvent quelque choſe de ſucculent, d'humide, de gras & d'onctueux, ils le lechent & finiſſent bientôt par l'avaler. J'ai vu pluſieurs fois, dit M. *de Buffon*, un troupeau entier de ces animaux s'arrêter, à leur retour des champs, autour d'un monceau de terre glaiſe nouvellement tirée : tous léchoient cette terre qui n'étoit que très-légérement onctueuſe, & quelques-uns en avaloient une grande quantité.

Leur gourmandiſe eſt, comme l'on voit, auſſi groſſiere que brutale, ils n'ont aucun ſentiment bien diſtinct; les petits reconnoiſſent à peine leur mere ou du moins ſont ſujets à ſe méprendre, & à teter la premiere truie qui leur laiſſe ſaiſir ſes mamelles. La crainte & la néceſſité donnent apparemment un peu plus d'inſtinct aux cochons ſauvages; il ſemble que les petits ſoient fidélement attachés à la mere, qui paroît être auſſi plus attentive à leurs beſoins, que ne l'eſt la truie domeſtique. Dans le tems du rut, le mâle cherche, ſuit la femelle, & demeure ordinairement trente jours avec elle dans les bois les plus épais, les plus ſolitaires & les plus reculés. Il eſt alors plus farouche que jamais, & il devient même furieux lorſqu'un autre mâle veut occuper ſa place; ils ſe battent, ſe bleſſent, & ſe tuent quelquefois. Pour la laie, elle ne devient furieuſe que lorſqu'on attaque ſes petits : & en général dans preſque tous les animaux ſauvages, le mâle devient plus ou moins féroce lorſqu'il cherche à s'accoupler, & la femelle lorſqu'elle a mis bas.

*Chaſſe du Sanglier.*

Quand un ſanglier n'eſt âgé que de ſix mois, on l'appelle *marcaſſin*; paſſé cet âge, juſqu'à celui de deux ans, on l'appelle *bête rouſſe* ou *de compagnie* : on donne le nom de *ragot* aux mâles entre deux ou trois ans; à

trois à quatre ans, c'eſt le *quartan*, ou à ſon tiers, il eſt alors fort dangereux; à ſix *grand ſanglier*, à ſept *grand vieux ſanglier*. On chaſſe le ſanglier à force ouverte avec des chiens, ou bien on le tue par ſurpriſe au clair de la lune. Comme il ne fuit que lentement, qu'il laiſſe une odeur très-forte, qu'il ſe defend contre les chiens & les bleſſe toujours dangereuſement, il ne le faut pas chaſſer avec les bons chiens courans; des mâtins un peu dreſſés ſuffiſent pour le chaſſer, le coeffer. Il ne faut attaquer que les plus vieux: on les connoit aiſément aux traces. Un jeune ſanglier de trois ans eſt difficile à forcer, parce qu'il court très-loin ſans s'arrêter, au lieu qu'un ſanglier plus âgé ne fuit pas loin, ſe laiſſe chaſſer de près, n'a pas grand'peur des chiens, & s'arrête ſouvent pour leur faire tête. Pour mieux faire face aux chiens, tantôt il s'accule contre un arbre, & en tue ou éventre pluſieurs, ſi on les laiſſe ſe livrer à leur ardeur. Pour attaquer ces animaux, il faut être à cheval, & armé d'un fuſil chargé à balles, & à deux coups pour la plus grande ſureté. (Autrefois on ſe ſervoit de chariots chargés d'arquebuſiers, qu'on poſoit dans les paſſages pour les tirer;) il n'y a perſonne qui oſe demeurer à pied ſans fuſil, parce que le ſanglier accourt au bruit & à la voix des perſonnes, & fait de cruelles bleſſures. M. *Bourgeois* dit que la chaſſe du ſanglier ſe fait différemment en Suiſſe: on ne va à leur pourſuite que dans l'hiver, lorſqu'il eſt tombé de la neige; on les ſuit à leurs pas marqués dans la neige, & lorſqu'on obſerve qu'ils ſe ſont arrêtés dans les brouſſailles, des payſans armés de bâtons les font partir, & les chaſſeurs armés de fuſils chargés de pluſieurs balles, ſe portent tout autour de l'endroit que les payſans battent, pour les tirer dès qu'ils les apperçoivent. Auſſi-tôt que le ſanglier eſt tué, les chaſſeurs ont grand ſoin de lui couper les ſuites, c'eſt-à-dire les teſticules, dont l'odeur eſt ſi forte, que ſi l'on paſſe ſeulement cinq ou ſix heures ſans les ôter, toute la chair en eſt infectée. Au reſte, il n'y a que la hure qui ſoit bonne dans un vieux ſanglier; au lieu que toute la chair du marcaſſin & celle du jeune ſanglier qui n'a pas encore un an, eſt délicate, & même aſſez fine. Celle du verrat ou cochon domeſtique mâle,

eſt encore plus mauvaiſe que celle du ſanglier; ce n'eſt que par la caſtration & l'engrais qu'on la rend bonne à manger. Les Anciens étoient dans l'uſage de faire la caſtration aux jeunes marcaſſins qu'on pouvoit enlever à leurs meres, après quoi on les reportoit dans les bois; ces ſangliers coupés groſſiſſent beaucoup plus que les autres, & leur chair eſt meilleure que celle des cochons domeſtiques.

On appelle en terme de chaſſe *bêtes de compagnie*, les ſangliers qui n'ont pas paſſé trois ans, parce que juſqu'à cet âge ils ne ſe ſéparent pas les uns des autres, & qu'ils ſuivent tous leur mere commune; ils ne vont ſeuls que quand ils ſe ſentent pourvus d'armes qui les raſſurent, & qu'ils ſont aſſez forts pour ne plus craindre les loups. Ces animaux forment donc d'eux-mêmes des eſpeces de troupes; & c'eſt delà que dépend leur ſureté. Lorſqu'ils ſont attaqués, ils ſe ſecourent; non-ſeulement les laies chargent avec fureur les hommes & les chiens qui attaquent leurs marcaſſins, mais encore les jeunes mâles s'animent au combat, tous ont l'eſprit de la défenſe commune. La troupe ſe range les uns contre les autres en cercle; on place au centre les plus foibles, & on préſente à l'adverſaire un front hériſſé de boutoirs. Les cochons domeſtiques ſe défendent auſſi de la même maniere, & on n'a pas beſoin de chien pour les garder.

Quoique l'eſpece du porc ſoit immonde, il fournit cependant à nos appétits ſenſuels. Tout ſe conſomme dans le porc, tête, oreilles, pieds, ſang, rien n'eſt perdu: ce ſont autant de mets friands dont nous faiſons nos délices. C'eſt une viande rigoureuſement défendue parmi les Juifs & les Mahométans, ſans doute parce qu'elle diſpoſe à la lepre, maladie autrefois très-commune chez les Levantins. Chez nous aujourd'hui on vante le lard du cochon de Syracuſe, & le jambon de Mayence. En général le cochon nourrit beaucoup de gens de mer & de la campagne. Du tems de *Galien* les Athletes qui s'exerçoient à la lutte, n'étoient jamais plus forts ni plus vigoureux que quand ils vivoient de chair de cochon: elle convient aux gens robuſtes & de gros travail. La graiſſe de l'épiploon & des

inteſtins, qui eſt différente du lard, fait le ſain-doux & le vieux oing: la peau a ſes uſages; on en fait des cribles, comme l'on fait auſſi des vergettes, des broſſes, des pinceaux avec les ſoies.

Les Negres & beaucoup d'Européens prétendent que la râpure des défenſes de ſanglier, dont on fait commerce en Portugal ſous le nom de *dentes de cavaillos*, étant avalé dans quelque liqueur, eſt un antitode infaillible. Les Portugais prétendent auſſi, mais ſans fondement, qu'une pierre frottée contre ces ſortes de dents, communique à l'eau une vertu admirable contre la fievre. Les anciens Médecins faiſoient beaucoup d'uſage de cette dent pour une infinité d'autres maladies. On ne s'en ſert plus aujourd'hui, & l'on a raiſon; La défenſe de l'animal qui donne l'ivoire a plus de vertus en Médecine. *Voyez à l'article* ELÉPHANT.

Le porc, cette eſpece d'animal, quoiqu'abondante & fort répandue en Europe, en Afrique & en Aſie, ne s'eſt point trouvée dans le continent du Nouveau Monde; elle y a été tranſportée par les Eſpagnols, qui ont jeté des cochons noirs dans le Continent & dans preſque toutes les grandes îles de l'Amérique: ils ſe ſont multipliés, & ſont devenus ſauvages en beaucoup d'endroits; ils reſſemblent à nos ſangliers; ils ont le corps plus court, la hure plus groſſe, & la peau plus épaiſſe que les cochons domeſtiques, qui dans les climats chauds ſont tous noirs comme les ſangliers. A l'égard des ſangliers qu'on voit en Corſe, ils ſont abſolument les mêmes que les nôtres; ils paſſent la mer à la nage & viennent en grandes troupes dans notre terre ferme: ils peuplent nos forêts.

Les *cochons de la Chine*, qui ſont auſſi ceux de Siam & de l'Inde, ſont un peu différens de ceux de l'Europe: ils ſont plus petits, & ils ont les jambes plus courtes; leur chair eſt plus blanche & plus délicate.

Ces animaux n'affectent donc point de climat particulier; ſeulement il paroît que dans les pays froids le ſanglier, en devenant animal domeſtique, a plus dégénéré que dans les pays chauds: un degré de température de plus ſuffit pour changer leur couleur. Les cochons ſont communément blancs dans nos provinces

ſeptentrionales de France, & même en Vivarais, tandis que dans la province du Dauphiné, qui eſt très-voiſine, ils ſont tous noirs; ceux du Languedoc, de Provence, d'Eſpagne, d'Italie, des Indes, de la Chine, de l'Amerique ſont auſſi de la même couleur. Le cochon de Siam reſſemble plus au ſanglier que le cochon de France. On en voit à la Chine, dont le ventre des femelles traîne à terre, tant leurs pattes ſont courtes; & la queue des mâles, qui tombe vers la terre perpendiculairement, a un mouvement perpétuel comme la lentille d'une horloge. Un des ſignes les plus evidens de la dégénération, ſont les oreilles; elles deviennent d'autant plus ſouples, d'autant plus molles que l'animal eſt plus altéré, ou ſi l'on veut, plus adouci par l'education & par l'état de domeſticité; & en effet, le cochon domeſtique a les oreilles beaucoup moins roides, beaucoup plus longues & plus inclinées que le ſanglier, qu'on doit regarder comme le modele de l'eſpece.

SANGLIER D'AFRIQUE A LARGE GROIN. *Voyez* PORC A LARGE GROIN.

SANGLIER D'ETHIOPIE. M. le Docteur *Pallas* dit dans ſes *Mélanges zoologiques*, que ce quadrupede eſt plus grand que le porc ou ſanglier des Indes Orientales: voyez *Barbi-rouſſa*. Sa tête eſt monſtrueuſe, la hure très-grande, large, un peu abaiſſée & de conſiſtance cartilagineuſe; ſon nez eſt mobile, coupé obliquement; la gueule très-petite & ſans dents antérieures, a des gencives convexes & dures qui lui en tiennent lieu; les défenſes de la mâchoire ſupérieure ont plus d'un pouce d'épaiſſeur & ſont recourbées; celles de la mâchoire inférieure ſont droites, plus évaſées & plus petites: ſes yeux ſont fort petits & ſitués au haut de la tête plus près des oreilles que dans le ſanglier ordinaire: ſes oreilles ſont médiocrement grandes, un peu aiguës & garnies intérieurement de poils blancs: les ſoies qui recouvrent ſon corps, ſont en petite quantité & répandues en faiſceaux: ſa queue eſt nue, & n'a que quelques lignes d'épaiſſeur. Ses pieds ne paroiſſent pas différer de ceux de notre ſanglier.

SANGLIER DU CAP-VERT. Il y a dans les terres voiſines du Cap-Vert un cochon ou ſanglier, qui par le nombre des dents & par l'énormité des deux défenſes de la mâchoire ſupérieure, nous paroit être, dit M. *de Buffon*, d'une race, & peut être même d'une eſpece différente de tous les autres cochons, & s'approcher un peu du *barbi-rouſſa*. Ces défenſes du deſſus reſſemblent plus à des cornes d'ivoire qu'à des dents, elles ont un demi pied de longueur & cinq pouces de circonférence à la baſe, & elles ſont courbées & recourbées à peu-près comme les cornes d'un taureau. Il differe encore de tous les autres cochons par la longue ouverture de ſes narines, par la grande largeur & la forme de ſes mâchoires, & par le nombre & la figure des dents mâchelieres; cependant nous avons vu, continue M. *de Buffon*, les défenſes d'un ſanglier tué dans nos bois de Bourgogne, qui approchoient un peu de celles de ce ſanglier du Cap-Vert: ces défenſes avoient environ trois pouces & demi de long, ſur quatre pouces de circonférence à la baſe; elles étoient contournées comme les cornes d'un taureau, c'eſt-à-dire, qu'elles avoient une double courbure, au lieu que les défenſes ordinaires n'ont qu'une ſimple courbure en portion de cercle; elles paroiſſoient être auſſi d'une ivoire ſolide, & il eſt certain que ce ſanglier devoit avoir la mâchoire plus large que les autres. Ainſi nous pouvons préſumer avec quelque fondement que ce ſanglier du Cap-Vert eſt une ſimple variété dans l'eſpece du ſanglier ordinaire, & n'en conſtitue point une particuliere.

SANGLIER DE MER. On donne ce nom au *porc marin*: voyez ce mot.

SANGLIER DES INDES ou DES MOLUQUES. *Voyez* BARBI-ROUSSA, *page* 439, *premier Volume de ce Dictionnaire*.

SANGLIER DU MEXIQUE. *Voyez* TAJACU.

SANGSUE ou SUCE-SANG, *ſanguiſuga*, eſt un animal aquatique & amphibie au beſoin, ſans pieds, ſans nageoires & ſans arêtes, qui a la figure d'un gros ver, long comme le petit doigt, marqueté de points & de lignes, gliſſant, hermaphrodite, vivipare com-

me l'anguille, & qui vit dans les marais & autres lieux aquatiques. La ſangſue ſe ſuſpend aux parties où elle s'attache; ſa peau eſt compoſée d'anneaux, par le moyen deſquels elle nage dans l'eau, & ſe contracte tellement hors de l'eau quand on la touche, qu'elle n'a guere plus d'un pouce de longueur: alors on y apperçoit des éminences & des tubercules: ſon dos eſt de couleur brune noirâtre, ayant des deux côtés une ligne d'un blanc jaunâtre, parſemée ordinairement de points noirâtres; ſon ventre eſt auſſi tiqueté de points blancs-jaunâtres.

On lui trouve à la tête l'ouverture de la bouche, ſituée entre les deux levres & compoſée comme elles de fibres très-ſouples, moyennant quoi elle prend toutes les formes convenables au beſoin de l'animal. Cette ouverture eſt triangulaire & armée de trois dents très-aiguës & aſſez fortes, capables de percer non-ſeulement la peau d'un homme, mais encore celle d'un cheval ou d'un bœuf: c'eſt comme un inſtrument à trois tranchans, qui fait trois plaies à la fois. On voit diſtinctement les trois plaies marquées ſur la peau au bout de trois à quatre jours, lorſque le gonflement eſt paſſé. M. *Morand*, de l'Académie Royale des Sciences, a découvert dans le fond de la bouche de la ſangſue un mamelon très-apparent, d'une chair aſſez ferme & un peu flottant, auquel il aſſigne l'office d'une langue qui fait le piſton & ſert à ſucer le ſang coulant de la triple plaie, pendant que la partie de la bouche contiguë aux levres, fait le corps de pompe: enſuite ſe préſente le pharynx, dont les fibres circulaires reſſerrent le canal, & déterminent vers l'eſtomac le ſang qui vient d'être pompé; ce ſang entre alors dans une poche membraneuſe qui ſert d'eſtomac & d'inteſtins à la ſangſue. Si l'on fait de ces poches diviſées en cellules ou ſacs autant d'eſtomacs, on pourra en compter juſqu'à vingt-quatre dans une ſangſue aſſez groſſe. Le ſang ſucé reſte dans ces réſervoirs pluſieurs mois, ſans preſque ſe cailler: c'eſt une proviſion de nourriture qui noircit un peu, mais ſans contracter aucune mauvaiſe odeur, & comme le ſang d'un animal quelconque eſt le réſultat de la nourriture qu'il a digérée, la ſangſue qui en fait ſon aliment

aliment le plus pur, peut ſe paſſer d'anus pour rejeter les impuretés : auſſi ne lui reconnoît-on point d'ouverture qui en faſſe la fonction. Peut-être, dit M. *Morand*, que les parties hétérogenes s'en ſéparent par une tranſpiration perpétuelle au travers de ſa peau, ſur laquelle il s'amaſſe une matiere gluante qui s'épaiſſit par degrés, & ſe ſépare par filamens dans l'eau où l'on conſerve des ſangſues.

M. *Morand* a mis des ſangſues dans de l'huile, & les y a laiſſées pluſieurs jours ; elles y ont vécu : & lorſqu'il les a remiſes dans l'eau, elles ont quitté cette pellicule qui repreſentoit alors une dépouille entiere de l'animal, comme ſeroit la peau d'une anguille. On voit, à l'occaſion de cette expérience, qu'il n'en eſt pas des ſangſues comme des vers terreſtres, & qu'elles n'ont pas leurs trachées à la ſurface extérieure du corps. Il eſt vraiſemblable qu'elles reſpirent par la bouche ; mais on ignore quelle partie leur ſert de poumons. Tout ce que l'on ſait, c'eſt qu'elles ont certains mouvemens alternatifs & iſochrones, qui répondent à ceux de la reſpiration.

Quand une ſangſue veut percer la peau d'un animal ou d'un homme, elle s'affermit ſur ſa queue, tenant ſon ventre libre & dégagé ; alors elle ouvre la bouche & l'applique comme une ventouſe à l'endroit qu'elle veut piquer : elle plonge auſſi-tôt ſon inſtrument tricuſpidal ou à trois pointes tranchantes, comme il a été dit ci-deſſus, & tire de trois plaies le ſang qui coule & paſſe de ſa bouche dans ſon eſtomac : quelquefois elle enfonce ſi avant ſes pointes, que quand on veut l'arracher de force, elle les laiſſe ſouvent dans la chair, ce qui cauſe une inflammation ſuivie de ſuppuration, & fait accuſer à tort l'animal d'être venimeux.

Les ſangſues font une plaie plus aiguë & plus ſenſible hors de l'eau, que dans l'eau ; car dans l'eau elles font ſouvent moins mal que la morſure d'une puce affamée ; & cependant le ſang coule beaucoup plus long-tems, ſans que les gros vaiſſeaux ſoient ouverts : elles piquent indiſtinctement tous les vaiſſeaux ſanguins, affamées ou non ; quelquefois le ſang coule pendant ſix

heures & même vingt-quatre, ſur-tout dans une eau tiede d'étang, de foſſé ou de marais, où les pieds ſont échauffés. Auſſi eſt-il arrivé que des perſonnes étant tombées la nuit dans un étang plein de ſangſues, y ont péri en perdant tout leur ſang : une ſangſue, qui avant d'avoir ſucé ne peſoit qu'un demi-gros, peſera près de demi-once après.

Si on coupe une ſangſue en deux ou davantage, la partie de la tête ſe conſolidera, mais les autres parties ſe détruiront : les poiſſons & les oiſeaux des rivieres, tels que les anguilles, les lamproies, les hirondelles de mer, ſont les ennemis de la ſangſue.

L'on ne croit pas impoſſible que les Anciens aient appris des ſangſues la maniere de tirer du ſang ; car tout le monde ſait que quand les chevaux ſont attirés au printems par l'herbe verte dans les étangs & dans les rivieres, de groſſes ſangſues de chevaux s'attachent à leurs jambes & à leurs flancs, leur percent une veine, leur procurent une hémorragie abondante, & qu'ils en deviennent plus ſains & plus vigoureux. *Themiſon* eſt le premier Médecin qui en ait fait mention ; & ſes diſciples ſe ſervoient de ſangſues en pluſieurs occaſions : ils appliquoient quelquefois les ventouſes à la partie d'où les ſangſues s'etoient détachées, pour en tirer une plus grande quantité de ſang. Aujourd'hui l'on s'en ſert fréquemment pour ſucer le ſang ; & pour qu'elles le faſſent bien, on les laiſſe dégorger & jeûner quelques jours dans de l'eau claire, avant de s'en ſervir : plus elles ſont affamées, mieux elle ſe gorgent de ſang. Elles ſe retirent quelquefois d'elles-mêmes ; mais bien ſouvent elles reſtent trop long-tems ſur la veine qu'elles ont ouverte ; & pour leur faire lâcher priſe, on eſt obligé de répandre deſſus un peu de ſel commun pulvériſé, ce qui les irrite, les fait entrer en convulſion & périr. Si l'on déſire au contraire qu'elles boivent une plus grande quantité de ſang, on leur coupe le bout de la queue, elles boivent continuellement, pour réparer la perte qu'elles font. On arrête aiſément l'écoulement de ſang produit par la morſure de la ſangſue, avec de l'eau-de-vie ou d'autres ſtyptiques. L'uſage des ſangſues convient pour dimi-

nuer la trop grande quantité de ſang qui s'accumule ſur une partie, où dans ſon voiſinage; par-là on en detourne la fluxion, ou on l'empêche de ſe former: ainſi on les applique avec ſuccès aux hémorroïdes gonflées & douloureuſes, pour les dégorger d'un ſang épaiſſi qui ſurcharge les vaiſſeaux, au front, dans les migraines inveterées; aux gencives, dans les fluxions violentes ſur les dents, & même à l'orifice interne de la matrice, pour y rétablir le cours des regles, ou ſupprimées, ou pareſſeuſes.

Il n'eſt pas douteux que les ſangſues ne ſoient fort utiles en divers cas; leur uſage exige néanmoins quelques attentions. Comme il y en a de pluſieurs eſpeces, dont quelques-unes ſont réputées venimeuſes, & dont la morſure eſt ſuivie de fâcheux accidens, comme d'inflammation, & même de fiſtules ou de gangrene, il faut ſavoir les choiſir, & ne pas les prendre indifféremment: celles dont on ſe ſert en Chirurgie, doivent être petites, ayant la tête menue, le dos rayé de couleur verdâtre un peu jaune, & le ventre comme rougeâtre; il faut qu'elles aient été priſes dans des eaux claires, courantes & bien vives: on les applique ordinairement, en les tenant entre les doigts; mais comme elles ſont fort gliſſantes, qu'elles peuvent échapper & s'introduire ſoit dans l'anus, lorſqu'on les applique aux vaiſſeaux hemorroïdaux, ſoit dans l'œſophage, quand on les applique aux gencives ou à la langue, il ſeroit plus prudent de les engager dans un petit tuyau de roſeau ouvert par les deux bouts, afin de les aſſujettir; car il eſt quelquefois arrivé qu'elles ſe ſont gliſſées dans le rectum, où leur ſéjour a été ſuivi de ſymptômes fâcheux; d'autres, en ayant avalé, ont été travaillés de cruels accidens, juſqu'à ce qu'ils les aient rejetées, parce que ces inſectes s'attachent aux veines de l'eſtomac, & les mordant continuellement, irritent ce viſcere, & occaſionnent la cardialgie. *Lémery*, dans ſon *Traité des Drogues ſimples*, penſe que le remede, en pareil accident, eſt de faire boire à la perſonne de l'eau ſalée, & qu'il faudroit enſuite purger le malade avec le mercure doux. L'émétique convient auſſi en pareil cas. Si une ſangſue ſe gliſſoit dans l'anus, il fau-

droit ſur le champ donner abondamment des lavemens ſalés juſqu'à ſon entiere expulſion.

Les ſangſues mâles & femelles ont, ſelon *Rédi*, la même conformation dans les organes de la génération, que les limaces & les limaçons de terre à coquilles. M. *Linnæus* fait mention de quatre eſpeces de ſangſues différentes : la premiere eſt brunâtre ; elle ſe trouve dans les eaux des marais & des foſſés : la deuxieme ſe trouve dans toutes ſortes d'eaux, elle eſt noire ſur le dos : la troiſieme eſpece ſe trouve en abondance ſous les pierres dans les eaux, elle eſt blanchâtre ; il en eſt parlé dans le voyage de Gothlande : la quatrieme eſpece s'attache par la bouche & par la queue, qui ſont amples, ſur les poiſſons. Il y a une différence ſenſible entre ces ſangſues d'eau douce, par la figure, la couleur & la groſſeur, &c. On appelle les plus grandes, *ſangſues de cheval*, parce qu'on prétend qu'il n'en faut que neuf pour faire mourir un cheval, en lui ſuçant ou faiſant perdre tout ſon ſang.

*Rondelet* parle d'une ſangſue, qui eſt de la longueur du doigt, & dont la tête eſt menue, la queue un peu groſſe, & le corps compoſé d'anneaux : elle a la peau ſi dure, qu'elle ne peut ni ſe raccourcir ni ſe ralonger ; ſa tête & ſa queue lui ſervent à ſe remuer : elle vit dans la fange. Cette eſpece eſt venimeuſe ; cependant les poiſſons bourbeux s'en nourriſſent : on prétend que, cuite dans de vieille huile, elle eſt excellente pour le mal d'oreilles ; cuite dans l'huile d'amandes douces, pour les hémorroïdes ; & dans le vin, pour les maladies des nerfs & les convulſions.

Il y a des ſangſues venimeuſes qui ont une groſſe tête, de couleur verdâtre, & qui reluiſent comme ſi c'étoient des vers ardens ; elles ſont rayées de bleu ſur le dos, ainſi que celles qui vivent dans les eaux bourbeuſes.

On trouve dans les *Mémoires de la Société de Turin*, la deſcription d'une petite ſangſue des Alpes qui y eſt ainſi déſignée par M. Dana, *hirudo alpina nigricans*, &c. Les caracteres diſtinctifs que M. *Linnæus* aſſigne aux neuf eſpeces de ſangſues décrites dans ſon ſyſtême de la nature, different abſolument de ceux qui convien-

ment à la ſangſue Alpine. Cette petite eſpece de ſangſue des fontaines des hautes Alpes ne peut vivre que dans les eaux froides, & à l'abri du ſoleil ſur le ſable ou ſur la vaſe. Elle n'a que deux lignes de longueur ſur une de largeur : elle eſt très-aplatie, noirâtre, luiſante, & a ſous le ventre une ligne blanche bordée de deux raies noires, & qui ne va que juſqu'au milieu du corps : ſi l'on en avale en buvant, elle cauſe les accidens les plus fâcheux, quelquefois le delire, le hoquet & la mort en vingt-quatre heures. Les habitans des motagnes Alpines, ſur-tout ceux de *Bric-de-Miadin*, nomment cette ſangſue *ſioure* ou *ſoure*. Le mal qu'elle cauſe, leur a appris à les connoitre & à les éviter ſoigneuſement. Elles nuiſent aux troupeaux comme aux hommes. Le remede eſt de faire uſage du ſel, de l'huile & de l'agaric.

Les ſangſues de Ceylan ſont noirâtres, vivent ſous l'herbe, & ſont fort incommodes aux Voyageurs qui marchent à pied ; elle ne ſont d'abord pas plus groſſes qu'un crin de cheval ; mais en croiſſant elles deviennent de la groſſeur d'une plume d'oie, & longues de deux ou trois pouces ; on n'en voit que dans la ſaiſon des pluies : c'eſt alors que montant aux jambes de ceux qui voyagent pieds nus ſuivant l'uſage du pays, elles les piquent & leur ſucent le ſang avec plus de viteſſe qu'ils ne peuvent en avoir à ſe délivrer. *Knor* dit que le principal embarras vient de leur multitude, qui feroit perdre le tems, dit-il, à vouloir leur faire quitter priſe : auſſi prend-on le parti de ſouffrir leur morſure, d'autant plus qu'on les croit fort ſaines. Après le voyage, on ſe frotte les jambes avec de la cendre ; ce qui n'empêche pas qu'elles ne continuent de ſaigner longtems. On voit au Ceylan & au Cap de Bonne-Eſpérance, des ſangſues d'eau douce, comme les nôtres.

En général les ſangſues vivent non-ſeulement pluſieurs mois dans l'eau douce, mais même des années entieres, pourvu qu'on ait ſoin de leur changer ſouvent d'eau ; cependant elles ſe paſſent difficilement de terre graſſe, ſoit parce qu'elles s'en nourriſſent en partie, ou que la terrre leur procure la commodité de nettoyer leur peau des excrémens muqueux

qui s'y attachent. Nous avons dit que le ſel commun eſt un poiſon pour les ſangſues, l'eſprit de corne de cerf ne leur eſt pas moins contraire, ainſi que la cendre gravelée, l'eſprit de vitriol, l'huile de tartre par défaillance, le poivre & les liqueurs acides.

Un Curé des environs de Tours a annoncé dans les papiers publics un moyen de connoître tous les matins le tems qu'il doit faire le lendemain. Le haſard lui ayant fait rencontrer une ſangſue vivante, il l'enferma dans un bocal de verre, dans lequel il mit de l'eau, & le dépoſa ſur la fenêtre de ſa chambre; le Paſteur viſita pendant long-tems ſa priſonniere tous les matins, dans la vue de s'aſſurer ſi elle vivroit dans ce bocal; mais l'attention ſinguliere qu'il apporta à obſerver tous les différens mouvemens de cette ſangſue, ſur-tout lors des variations du tems, aiguillonna ſa curioſité au point qu'il en fit ſon barometre.

Il obſerva, 1°. que par un *tems ſerein & beau*, la ſangſue reſtoit au fond du bocal, ſans mouvement, roulée en ligne ſpirale.

2°. Que s'il devoit *pleuvoir* avant ou après midi, elle montoit juſqu'à la ſurface de l'eau, & y reſtoit juſqu'à ce que le tems ſe remît au beau.

3°. Que lorſqu'il devoit *faire grand vent*, la ſangſue parcouroit ſon habitation liquide avec une vîteſſe ſurprenante, & ne ceſſoit de ſe mouvoir que lorſque le vent commençoit à ſouffler.

4°. Que lorſqu'il devoit ſurvenir quelque *tempête* avec tonnerre & pluie, la ſangſue reſtoit preſque continuellement hors de l'eau pendant pluſieurs jours; qu'elle paroiſſoit mal à l'aiſe, & éprouvoit des agitations & des convulſions violentes.

5°. Qu'elle reſtoit conſtamment au fond du bocal pendant la *gelée*, & dans la même figure qu'elle prenoit en été, dans un tems clair & ſerein, c'eſt-à-dire qu'elle ſe rouloit en ſpirale.

6°. Enfin que dans les tems de *neige* ou de pluie, elle fixoit ſon habitation à l'embouchure même du bocal; M. le Curé obſerve que le bocal qui a ſervi pour faire cette expérience eſt de verre ordinaire, du poids d'environ huit onces, qu'il le remplit d'eau aux trois

quarts, & que l'entrée doit être couverte avec de la toile, enfin qu'il change ou renouvelle l'eau en été une fois chaque ſemaine, & tous les quinze jours dans les autres ſaiſons.

Ayant connoiſſance de cet expoſé, j'ai été curieux d'en répéter les différentes obſervations, pendant la ſaiſon de l'été 1774, que j'ai paſſée au château de Chantilly: je n'ai pu les faire que pendant quinze jours, en voici le réſultat le plus fidele.

Ayant rempli d'eau aux trois quarts un grand bocal de verre blanc, d'environ trois pintes, meſure de Paris, j'y mis trois ſangſues, deux grandes & une petite, mais vigoureuſes: je couvris le bocal avec un linge fin & vieux que j'aſſujettis avec un fil: c'étoit le ſept de Mai, le ſoleil étoit beau, mais l'air un peu venteux. Je mis le bocal ainſi préparé ſur une fenêtre expoſée au nord. La grande ſangſue ce jour-là s'eſt tenue hors de l'eau, contre les parois du bocal: la petite ſangſue a toujours nagé, la troiſieme eſt reſtée agitée au fond de l'eau.

Le huit, matin; tems couvert; ſont reſtées peu agitées au fond: à midi, beau tems, ſont montées au niveau de l'eau: le ſoir, beau tems; de même qu'à midi.

Le neuf, matin; même tems, même maniere des ſangſues: à midi, peu de ſoleil; l'une hors de l'eau, & les deux autres au fond, d'ailleurs tranquilles: le ſoir, beau tems, ſe ſont fixées au niveau de l'eau.

Le dix, matin; tems couvert par-ci par-là; deux ſont reſtées au fond, peu agitées; la troiſieme a rampé contre les parois du bocal, de haut en bas, & de bas en haut, pendant une demi-heure, & a fini par reſter au fond: à midi, beau tems, fixées au niveau de l'eau: ſur les quatre heures, beau tems; montées au deſſus de l'eau: le ſoir, chaleur, reſtées au fond du bocal.

Le onze, matin; tems aſſez beau; une ſangſue au niveau de l'eau, les autres au fond: à midi, de même: le ſoir, chaleur, & le tems menaçant d'orage, elles ſont reſtées au fond de l'eau.

Le douze, matin; pluie douce, ſont reſtées au fond du bocal: à midi, même tems, même poſition: le ſoir, tems aſſez pluvieux; ſe ſont agitées au fond du

bocal, ont nagé en ſerpentant, montant & deſcendant.

Le treize, à ſix heures du matin, tems fort couvert & venteux; ſe ſont agitées au fond du bocal: pluie à dix heures; ſont reſtées au fond, mais moins agitees: à midi, le tems moins couvert que le matin; ſont montées & fixées au niveau de l'eau: le ſoir, tems comme au matin; ſont deſcendues au fond de l'eau.

Le quatorze matin, beau ſoleil, mais un peu de vent; l'une a monté & s'eſt fixée à un pouce au deſſus du niveau de l'eau; les deux autres ont reſté au fond: à midi, j'ai retiré une des grandes ſangſues, & l'ai miſe dans un bocal d'environ une demi-livre, beau tems juſqu'au ſoir: celles du grand bocal ſont reſtées au fond, celle du petit bocal s'eſt tenue au niveau de l'eau.

Le quinze, beau ſoleil pendant toute la journée; les ſangſues des deux bocaux ſe ſont fixées au niveau de l'eau: ce jour là je changeai d'eau celles du grand bocal.

Le ſeize, matin, tems un peu couvert, toutes rampoient à leur maniere contre les parois du bocal, & ſe fixoient à quelques lignes au deſſous du niveau de l'eau: l'après midi, beau ſoleil, tems chaud; elles ſe ſont fixées au niveau de l'eau.

Le dix-ſept, matin, beau ſoleil; ſont reſtées au niveau: depuis midi juſqu'au ſoir, beau ſoleil, grande chaleur, toutes ont deſcendu & ſe ſont fixées au fond de l'eau.

Le dix-huit, matin, tems frais, un peu couvert; (la petite ſangſue s'étoit échappée & perdue), l'une reſta au fond du grand bocal, l'autre au niveau du petit: de midi juſqu'au ſoir, beau tems; ſe ſont fixées au niveau.

Le dix-neuf, pluie pendant toute la journée; ſont reſtées au fond de l'eau ſans s'agiter.

Le vingt, même tems, même poſition.

Le vingt-un, matin, tems couvert; ont monté & deſcendu: celles du grand bocal *arpentoient* contre les parois intérieures du verre: celle du petit bocal

nageoit en ſerpentant rapidement : à midi juſqu'au ſoir, vent, peu de ſoleil; ſe ſont fixées au fond du bocal.

Le vingt-deux, matin, tems couvert, air frais; ſont reſtées au fond de l'eau : à midi, elles s'étoient fixées au linge que je détachai du bocal, elles me parurent foibles. Un valet que je chargeai de les changer d'eau, & de les détacher du linge pour les plonger dans la nouvelle eau, exécuta cette beſogne ſi mal-adroitement qu'il mutila aſſez mes ſangſues pour les faire périr; ainſi finit le petit journal de mes obſervations.

Il m'a paru que les ſangſues de Chantilly, ne ſe comportoient pas réguliérement dans l'eau, comme celles du Curé des environs de Tours. Quelquefois les mouvemens de mes ſangſues n'avoient aucun rapport entre eux, & ſi je ne me trompe, il n'eſt pas poſſible d'en tirer des réſultats abſolus. Je conclus donc que le *barometre de ſangſue* a été propoſé ſur un fait, ſinon précaire, au moins iſolé : y auroit-il une ſaiſon, un climat, une variété d'eſpece, uniquement propres au phénomene annoncé? je ne peux le croire.

Tandis que je faiſois mes obſervations à Chantilly, des perſonnes inſtruites, & qui habitent ce même pays, entr'autres M. *Briloët*, *pere*, Chirurgien, M. *Leroi* Architecte, M. *Toudouze*, Lieutenant des chaſſes, tout attachés à ſon S. A. S. Monſeigneur le Prince de Condé, faiſoient de leur côté, & à ma réquiſition, des obſervations ſur des ſangſues; je viſitois leurs priſonnieres, je m'informois jour par jour de leur allure; leurs ſangſues ſe comportoient le plus ſouvent comme les miennes, & maigrirent beaucoup en moins de deux mois.

Voici l'idée ou le tableau des réſultats moyens tirés de mes obſervations jour par jour, ſur les ſangſues de Chantilly.

*Beau ſoleil*, *vent*; au deſſus de l'eau, ſouvent au niveau, quelquefois au fond de l'eau.

*Tems couvert & venteux*; au fond roulées en ſpirale.

*Tems couvert & calme*; au niveau, mais agitées.

*Tems chaud*, *menaçant de l'orage*; au fond.

*Beau tems & air chaud*; au niveau, raccourcies ou en fer à cheval.

*Pluie douce ;* au fond & tranquilles, tantôt étendues tantôt raccourcies.

*Pluie forte ;* au fond & agitées, montant & deſcendant.

*Tems frais & couvert ;* tantôt au fond, tantôt au niveau.

Ces réſultats n'auroient peut être pas lieu, ſi on répétoit ces mêmes expériences : le ſavant M. *Bonnet* de Geneve n'y a rien apperçu de régulier ou d'harmonique avec les variations du poids de l'air ; mais ce Phyſicien ſoupçonne que ſi les ſangſues ne ſont pas de bons barometres, elles peuvent être des thermometres très-ſenſibles. Quand M. *Bonnet* appliquoit le bout de ſon doigt au dehors du bocal, à l'endroit où correſpondoit la bouche de la ſangſue, elle abandonnoit la place & ſe portoit ailleurs ; le même effet avoit lieu également, ſoit que la ſangſue fût hors de l'eau, ſoit qu'elle y fût plongée.

SANGSUE DE MER, *hirudo marina.* Boccone l'appelle *acus caudâ utrinque pennatâ.* Cette ſangſue eſt rare ; elle s'attache à l'animal appellé *épée de mer*, & s'ouvre, dit-on, un paſſage dans ſa chair afin d'en ſucer le ſang. Cet Auteur dit qu'elle a quatre pouces de long : ſon ventre eſt blanc, cartilagineux & tranſparent : au lieu de la tête on voit un muſeau creux & environné d'une membrane très-dure, qui eſt d'une couleur & d'une ſubſtance différente de celle du ventre. La ſangſue enfonce ce muſeau en entier dans le corps de l'animal : elle s'y tient auſſi ferme qu'une tariere enfoncée dans un morceau de bois, & ne lâche point priſe qu'elle ne ſoit remplie de ſang : ſa queue a la figure d'une plume, & lui ſert à ſe mouvoir : par-deſſous on remarque deux filamens fibreux, par le moyen deſquels elle s'attache aux pierres & aux herbes ; elle ſe cramponne d'une maniere plus ferme ſur le corps de l'épée de mer, en n'attaquant que les nageoires de cet animal.

*Boccone* a reconnu les vaiſſeaux intérieurs qui ſervent à la ſangſue de mer pour ſucer le ſang, parce que le muſeau n'a ni fibres, ni valvules pour attirer ce fluide, & que ces vaiſſeaux ont un mouvement

approchant de celui d'une pompe, le muſeau faiſant l'office de piſton, & tirant le ſang d'une extrémité à l'autre. Le ventre de la ſangſue etant en forme d'anneau, il peut par ce moyen pouſſer vers l'orifice les vaiſſeaux intérieurs, & les retirer.

La ſangſue de mer tourmente cruellement l'épée de mer, mais elle eſt à ſon tour fort incommodée d'une ſorte de ver de mer qui eſt d'une couleur cendrée, & qui ſe cramponant vers ſa queue, s'y attache au moins auſſi fortement que la limace de mer s'attache à un rocher. *Boccone* lui donne le nom de *pou*; il eſt de la groſſeur d'un pois, & il a une petite fente d'où ſortent pluſieurs fils déliés, entrelacés & chevelus. *Voyez maintenant l'article* AIGUILLE. On donne auſſi le nom de *ſangſue de mer* à la *lamproie*. Voyez ce mot.

SANGSUE-LIMACE. Eſpece de *tænia*: nous en avons parlé ſous le nom de *faſciola*. Voyez ce mot.

SANGU. *Voyez* HALQUE.

SANGUINAIRE. Nom donné à l'eſpece de geranium appellé *bec-de-grue ſanguin*. Voyez ce mot.

SANGUINE A BRUNIR ou HÉMATITE. *Voyez au mot* FER.

SANGUINE A CRAYON ou SANGUINE DES PEINTRES, *rubrica*: voyez CRAYON ROUGE. On donne auſſi le nom de *ſanguin* au jaſpe héliotrope. *Voyez* JASPE.

SANGUINELLE. Arbuſte commun en Toſcane, dont les branches ſont de couleur ſanguine, & que quelques-uns prennent pour un cornouiller femelle, (*cornus fœmina aut virga ſanguinea*), parce qu'il reſſemble beaucoup à cet arbre. Il produit une graine dont on tire de l'huile qui ſert dans le pays pour les lampes. *Voyez à l'article* CORNOUILLER SANGUIN.

SANGUINOLE. Eſpece de pêche. *Voyez à l'article* PÊCHER.

SANICLE, *ſanicula*. Plante qui croît dans les lieux ombrageux & les bois couverts, en terre graſſe & humide: ſa racine eſt aſſez groſſe en haut, fibreuſe en bas, noirâtre en dehors & blanche en dedans; cette

plante eſt vivace & d'un goût amer; elle pouſſe pluſieurs feuilles larges, arrondies, un peu dures, diviſées en cinq parties, dentelées, polies, d'une belle couleur verte, luiſantes, & quelques-fois rougeâtres à leurs bords, attachées à de longues queues : il s'éleve d'entr'elles des tiges à la hauteur d'environ un pied, rougeâtres à leur baſe, liſſes & ſans nœuds, portant en leurs ſommités de petites fleurs comme en ombelles, compoſées chacune de cinq feuilles blanches ou rouges, diſpoſées en roſe : parmi le même bouquet de fleurs il y en a de mâles ou ſtériles, d'autres ſont femelles ou fécondes : à ces fleurs ſuccedent des fruits ronds & ovales, compoſés chacun de deux graines hériſſés de pointes, & s'attachant aux habits; cette plante fleurit en Juin, & reſte verte toute l'année.

On donne le nom de ſanicle de montagne au *geum*, voyez ce mot. La ſanicle femelle eſt la même plante que *Tournefort* a déſignée ainſi, *aſtrantia major, coronâ floris candidâ*. Elle croît dans les bois, & ſes racines ſont purgatives comme celle de l'*hellebore*; voyez ce mot.

M. *Deleuze* obſerve que l'*aſtrantia* forme dans la claſſe des ombelliferes un genre à part, dont la principale eſpece mérite d'être décrite. Sa tige haute d'environ deux pieds, eſt accompagnée de feuilles liſſes, diviſée profondément en cinq lobes, dont chacun eſt refendu en trois parties & dentelé : elle porte à ſon ſommet quelques petites ombelles ſimples, compoſées de pluſieurs fleurs, portées par des pédicules très-déliés & purpurins; elles ſont ſoutenues chacune par une fraiſe d'une vingtaine de feuilles oblongues, pointues, veinées, blanches, ou lavées d'une teinte de pourpre : une partie des fleurs ſont ſtériles, il ſuccede aux autres des ſemences marquées dans leur longueur de cinq feuillets membraneux, pliſſés. L'élégance de cette belle plante lui a valu une place dans le beau Poëme des Alpes par M. *de Haller*

La ſanicle vulgaire a un goût amer; elle eſt aſtringente, déterſive, propre pour les ulceres, tant internes qu'externes; on l'emploie en décoction pour arrêter les hémorragies, les dyſſenteries & pour les hernies; enfin on lui a toujours reconnu une vertu vul-

néraire à un ſi haut degré, qu'elle a donné lieu à ces deux vers François.

Qui a la bugle & la ſanicle,
Fait aux Chirurgiens la nique.

On fait uſage des feuilles en maniere de thé, qu'on prend avec du ſucre : cette infuſion eſt bonne pour les pertes & les maux de gorge.

SANKIRA. Plante fameuſe dans le Japon, & qui croit abondamment parmi les ronces & les fougeres. Sa racine, qui poſſede autant de propriétés que celle du *gens-eng*, eſt groſſe, dure, noueuſe, fibreuſe, brunâtre en dehors, blanche en dedans, & d'un goût fade. Elle pouſſe des tiges rampantes, & garnies de branches articulées : la direction de ces branches change après chaque nœud d'où ſortent deux vrilles qui ſervent à attacher la plante à tout ce qu'elles rencontrent. Les feuilles ſont arrondies, grandes comme la main, minces & vertes; les fleurs ſont diſpoſées en ombelles au nombre de dix ſur un petit pédicule; elles ſont jaunâtres, à ſix pétales & ſix étamines. Aux fleurs ſuccedent des fruits peu charnus, ſecs, farineux, mais qui reſſemblent beaucoup à la ceriſe pour la figure, la groſſeur & la couleur. Chaque fruit contient cinq à ſix graines de la groſſeur d'une lentille, noirâtres en dehors, blanches en dedans & d'une ſubſtance fort dure.

SANSA. Arbriſſeau du Japon, dont l'hiſtoire n'eſt pas bien connue; on dit qu'on mêle ſes feuilles avec celles du thé, pour lui donner une odeur plus agréable.

SANSONNET. On donne ce nom à une eſpece d'étourneau qui eſt de couleur griſe & noire; il parle & ſiffle, mais il a toujours un ton enrhumé qui fait que ſon ſifflet & ſon parler ne ſont pas fort agréables comme chez le perroquet : *voyez* ÉTOURNEAU. On donne auſſi le nom de *ſanſonnet* à une eſpece de petit maquereau : *voyez ce mot.*

SANT. On donne ce nom à l'*acacia d'Egypte* d'où découle de la gomme arabique, & dont la pulpe du fruit ſert à teindre en noir. *Voyez* ACACIA.

SANTAL ou SANDAL, *ſantalum.* C'eſt un bois des Indes, dont on diſtingue trois eſpeces; ſavoir,

1°. Le SANTAL BLANC, *ſantalum album.* C'eſt un bois peſant, ſolide, ſe fendant difficilement, d'une couleur pâle, un peu odorant: on nous l'apporte de l'île de Tymor & de Solor.

2°. Le SANTAL CITRIN, *ſantalum citrinum.* Il eſt très odorant, moins compacte que le blanc, ayant des fibres droites, & ſe fendant plus facilement en petites planches; ſa couleur eſt d'un roux pâle, d'un goût aromatique, un peu amer, ſans être deſagreable, d'une odeur douce, agréable, & qui approche un peu d'un melange de muſc, de citron & de roſes: les Parfumeurs s'en ſervent. On nous l'apporte de la Chine & de Siam; & comme ce bois eſt cher & rare, on lui ſubſtitue quelquefois le *bois de chandelle*: voyez ce mot.

*Garzias* dit qu'il y a un ſi grand rapport entre les arbres du ſantal critin & du ſantal blanc, qu'il eſt difficile de les diſtinguer l'un de l'autre. *Paul Herman* aſſure que ces deux bois ſont tirés du même arbre, que l'aubier s'appelle *ſantal blanc*, & que la ſubſtance intérieure, le bois proprement dit, eſt le *ſantal citrin.* Cet arbre qui s'appelle *ſarcanda*, s'eleve à la hauteur d'un noyer: ſes feuilles ſont ailées, vertes, imitant celles du lentiſque; ſes fleurs ſont d'un bleu noirâtre; ſes fruits ou baies ſont de la groſſeur d'une ceriſe: elles ſont vertes & deviennent noires en mûriſſant; elles ſont inſipides, & tombent aiſement. *Bontius* dit que des oiſeaux ſemblables à des grives mangent ces fruits avec avidité, & les rendent auſſi-tôt avec leurs excrémens, ſemant par ce moyen les montagnes & les champs d'autant de ſantaux. Le même Auteur atteſte que ceux qui ſéjournent aux iles de Tymor, &c. pour couper ces arbres, ſont ſaiſis d'une fievre continue & ardente, du genre des fievres continues, putrides, avec un delire & une alienation d'eſprit ſurprenante; car pendant le redoublement, qui dure ordinairement quatre heures, les malades ont coutume de faire des actions fort ridicules, imitant ce qu'ils ſont dans l'uſage de faire quand ils ſe portent bien: ils ont de plus une faim extraordinaire, de ſorte que tandis qu'ils ſont dans le délire, ils mangent avec avidité les ordures les plus abjectes. Parmi les cauſes principales de ces fievres,

que *Bontius* rapporte, on doit compter l'odeur de ces arbres nouvellement coupés, ſur-tout celle de l'écorce qui répand une vapeur très-ennemie du cerveau.

3°. Le SANTAL ROUGE, *ſantalum rubrum*. C'eſt un bois ſolide, compacte, peſant, dont les fibres ſont tantôt droites, tantôt ondées, & qui imitent les veſtiges des nœuds : il n'a aucune odeur manifeſte, mais ſa ſaveur eſt un peu aſtringente. On obſerve que le bois du milieu de l'arbre, dont on apporte de grands morceaux ſéparés de l'écorce & de la ſuperficie ligneuſe, eſt à l'extrémité d'un rouge brun & preſque noir, & interieurement d'un rouge foncé, mais celui-ci brunit auſſi étant expoſé à l'air : l'arbre d'où ce bois eſt tiré s'appelle *pantaga*. *Herman* dit qu'il eſt ſiliqueux : il croît dans cette partie des Indes Orientales qui s'appelle *Coromandel*, en deçà de la riviere du Gange, & proche Tanaſarin. Quoique le ſantal rouge ne ſoit pas cher, il y a des années où il eſt aſſez rare, & on lui ſubſtitue, ſoit le bois de Bréſil, ſoit le bois de Campêche ; mais ces bois n'ont pas une couleur de ſang obſcur comme le vrai ſantal rouge. On dit qu'il croît auſſi des ſantaux en Amérique, mais ils ſont moins hauts, & donnent une teinture differente : ainſi il paroît qu'il n'y a point de véritable ſantal dans le Nouveau Monde. Par l'analyſe on retire des ſantaux une huile qui va au fond de l'eau. Le ſantal citrin fournit la plus ſubtile & la plus abondante : elle eſt moins ténue dans le ſantal blanc, & plus épaiſſe dans le ſantal rouge. *Hoffman* blâme les Médecins qui emploient ces ſortes de bois pour rafraîchir : on leur attribue la vertu inciſive, aſtringente & fortifiante en même tems : le rouge eſt le plus aſtringent. Ces ſortes de bois entrent dans pluſieurs compoſitions galeniques. On faiſoit beaucoup d'uſage dans le ſiecle précedent & au commencement de celui-ci des ſantaux, les Médecins modernes s'en ſervent très-peu.

Nous avons parlé du *faux ſantal de Candie* ſous ce mot.

SANTOLINE ou SEMENCINE. *Voyez* POUDRE A VERS.

SAOMOUNA. *Voyez* FROMAGER.

SAOUARY. Arbre qui croît en Guiane: on emploie ſon bois à la conſtruction des canots pour la pêche: il eſt cependant ſujet aux vers & à beaucoup d'entretien; mais étant mis à couvert il eſt très-utile, ſur-tout aux Sucriers, Roucouyers & Indigotiers.

Le fruit du ſaouary reſſemble à la châtaigne dans ſa coque; le dedans ſe mange comme le cerneau, & a même quelque choſe de plus délicat: cette coque oſſeuſe, garnie de piquans, à peu près comme nos châtaigniers, a la figure d'un rein; l'amande qui eſt dedans eſt douceâtre & bonne à manger. *Maiſ. Ruſt. de Cayenne.*

SAPAJOU. Nom donné à un animal dont la forme extérieure approche de celle du ſinge cercopitheque. Ce quadrupede ne ſe trouve, ainſi que le ſagouin, que dans le nouveau Continent; il differe de celui-ci par ſa queue moins longue & dégarnie de poils, par-deſſous: il peut s'en ſervir comme d'une main pour s'accrocher. Il y a pluſieurs eſpeces de ſapajous, tels que le *coaïta*, la *ſaï*, le *ſajou*. Voyez ces mots.

SAPAN. Bois d'uſage en teinture, il eſt aſſez ſemblable au bois de Brésil: les Hollandois l'apportent du Japon. On diſtingue le gros & le petit ſapan. *Voy.* BOIS DE BRÉSIL.

SAPHIR, *ſaphirus*. Pierre précieuſe dont la couleur eſt d'un bleu noirâtre, comme l'indigo, & qui eſt d'une figure octogone ou décaëdre; c'eſt, après le rubis, la pierre qui approche le plus du diamant en dureté: elle n'eſt point attaquée par la lime, & elle eſt très-difficile à graver. Le ſaphir eſt brillant & diaphane: ſa couleur ſe détruit ſouvent dans le feu, ſans que la pierre en ſoit altérée, & il reſte alors une eſpece de diamant ſans couleur. On rencontre le ſaphir aux mêmes endroits & dans les mêmes matrices que les rubis. Dans le commerce de la bijouterie on diſtingue les ſaphirs en *pierres bleues orientales* & en *occidentales*.

1°. Le SAPHIR ORIENTAL, *ſaphirus orientalis*, eſt d'un magnifique beau bleu céleſte, ou d'un azur excellemment beau, velouté, ſans être ni trop foncé, ni trop clair; c'eſt le plus précieux des ſaphirs: on le trouve dans la montagne de Capelan, au Royaume de Pégu, dans le Calécut, dans l'Île de Ceylan; il en vient

vient auſſi de Biſnagar & de Cananor. Cette pierre étoit ſi eſtimée des Anciens, qu'elle étoit conſacrée à Jupiter, & ſon grand Prêtre en étoit toujours couvert.

2°. Le SAPHIR OCCIDENTAL OU BLANCHATRE, *ſaphirus occidentalis.* Sa couleur eſt d'un blanc clair, mêlé de bleu céleſte: cette couleur mixte, quoique fort agréable, rend ce ſaphir moins recherché que le précédent: d'ailleurs il eſt très-rare de le trouver ſans défauts; il eſt trop ſujet à être tendre, ou plein de nuages, ou calcédonieux, ainſi qu'on le remarque dans ceux qu'on nous envoie de Siléſie, de Boheme & du Val Saint-Amarin en Alſace.

3°. Le SAPHIR COULEUR D'EAU, *ſaphirus aquæus.* Moins ce ſaphir eſt coloré, & plus il eſt agréable: on prétend que quand il n'a que peu ou point de couleur, les Lapidaires le mettent dans un bain de ſable, & l'expoſent pendant quelques heures à un feu auſſi fort que celui de verrerie, après quoi ils le taillent, le poliſſent & le ſubſtituent au diamant ordinaire dont il approche alors par l'éclat, mais il n'en a pas la dureté; ce ſaphir nous vient de Ceylan.

4°. Le SAPHIR VERDATRE, *ſaphirus praſitis.* On diſtingue au travers de ſa couleur bleue une teinte verdâtre, agréablement diſtribuée & chatoyante: c'eſt le *ſaphir œil de chat.* Ce ſaphir ſe trouve en Perſe: il eſt plus ou moins recherché, ſuivant ſa beauté.

On ignore encore ſi le ſaphir d'un beau bleu doit ſa couleur ou au fer, ou au cuivre, ou au cobalt; toujours eſt-il vrai qu'on peut le contrefaire avec de la fritte de criſtal & du ſafre.

SAPIN, *abies.* Les ſapins ſont des arbres de bois blanc, réſineux, qui deviennent fort hauts, fort droits, qui ſe plaiſent ſur les montagnes & dans les pays froids: ils ſont d'une très-grande utilité: on en diſtingue de pluſieurs eſpeces.

On peut en général diviſer les ſapins en deux ordres; ſavoir les *ſapins*, proprement dits, & les *piceas* ou *épicias*, pece ou peſſe, *abies tenuiore folio, fructu deorſum inflexo.*

Les ſapins portent ſur les mêmes abres des fleurs mâles & des fleurs femelles. Les fleurs mâles ſont tou-

tes compoſées d'étamines groupées ſur un filet ligneux, & leur aſſemblage forme des chatons écailleux. Les fleurs femelles qui ſont compoſées de piſtils auxquels ſont attachés les embryons, paroiſſent ſous la forme d'un cône écailleux : lorſque ces fruits ſont dans leur maturité, on trouve ſous chaque écaille deux ſemences ovales, garnies chacune d'une aile membraneuſe : c'eſt principalement par la poſition de ces cônes, & par les feuilles, qu'on diſtingue les ſapins des piceas ou épicias. M. *Deleuze* dit que ces arbres ſe rangent dans un même genre avec les pins & les melezes, dont ils different principalement, parce que leurs feuilles naiſſent toutes de différens points.

Les ſapins proprement dits ont la pointe de leurs fruits ou cônes tournés vers le ciel : leurs feuilles ſont longuettes, émouſſées, échancrées par le bout, aſſez ſouples, blanchâtres en deſſous, & rangées à-peu-près ſur un même plan des deux côtés d'un filet ligneux, ainſi que les dents d'un peigne : ils fourniſſent de la térébenthine liquide : aſſez ſemblable au baume blanc de Canada, ou à ce qu'on appelle en Angleterre le *beaume commun de Gilead.*

Les feuilles de piceas ou épicias ſont étroites, aſſez courtes, roides, piquantes & rangées autour d'un filet commun, en ſorte qu'elles forment toutes enſemble, par leur pointe, une eſpece de cylindre : leurs cônes ont la pointe tournée en bas. Ces arbres ne donnent point de térébenthine, mais il ſort de leur écorce un ſuc épais, ou une réſine qui s'épaiſſit, devient concrete, & ſemblable à des grains d'encens commun : c'eſt avec cette réſine que l'on fait ce qu'on nomme *poix de Bourgogne.*

Comme les forêts de ſapins & d'épicias ſe trouvent ordinairement dans les pays de montagnes, il arrive aſſez fréquemment que les ouragans rompent, déracinent & couchent ſur le côté trente & quarante arpens de bois. On enleve ces arbres pour les différens uſages auxquels ils ſont propres ; mais dans ce cas la forêt aura de la peine à ſe repeupler. Si on laiſſe aller les beſtiaux dans ces endroits pour y paître l'herbe, les ronces & autres plantes qui y croiſſent, on ſera quelquefois

vingt-cinq ou trente ans ſans y avoir un arbre de la hauteur d'un pied ; mais ſi on n'y laiſſe point aller les beſtiaux, on voit au bout de trois ou quatre ans paroître de jeunes ſapins, ce qui prouve que cet arbre naiſſant veut être à couvert des rayons du ſoleil : auſſi remarque-t-on qu'il croît une pépiniere de ſapins dans l'endroit où un gros ſapin a été abattu, lorſque la plante eſt ombragée par les arbres voiſins ; au contraire ſi on a aſſez abattu de ſapins pour que le ſoleil donne ſur le terrain, on n'y en voit lever aucun ou très-peu. Les ſapins croiſſent lentement : un ſemis de ſapin ne commence à ſe diſtinguer de l'herbe que vers la cinquieme ou ſixieme année ; mais avec le tems cet arbre devient très-haut. Dans les montagnes de Suiſſe les ſapins, dit M. *Bourgeois*, croiſſent plus promptement. Ces arbres parvenus à l'âge de vingt ans peuvent être employés en bois de charpente pour des chevrons ; s'ils ſont âgés de trente ans, on peut s'en ſervir pour des poutres. Pline, *au Liv. XVI, Chap.* 40 *de ſon Hiſt. Natur.* cite un ſapin d'une hauteur remarquable, & de ſept pieds de diametre, lequel ſervit de mât au plus grand vaiſſeau que les Romains euſſent encore vu en mer, & qui avoit été conſtruit pour tranſporter d'Egypte l'obéliſque deſtiné au cirque du Vatican. On voit encore ſur le mont Pilat, dans le Canton de Lucerne en Suiſſe, un ſapin des plus remarquables. De ſa tige, qui a plus de huit pieds de circonférence, ſortent à quinze pieds de terre, neuf branches d'environ un pied de diametre & de ſix pieds de long : de l'extrémité de chaque branche s'éleve un ſapin fort gros ; de ſorte que cet arbre imite un luſtre garni de ſes bougies. On a auſſi entendu parler des grands ſapins de la Chine.

Quand une partie des arbres commence à ſe couronner, c'eſt-à-dire à mourir par la cime, il eſt tems d'abattre la forêt ; mais il eſt eſſentiel d'entamer l'exploitation du côté que le vent eſt le moins violent, ( c'eſt ordinairement dans la partie de l'Oueſt ) afin que les liſieres qui ſubſiſtent du côté de l'Eſt & du Nord-Oueſt continuent de protéger la futaie, qui ſans cela courroit riſque d'être renverſée.

Le ſapin par rapport à ſon volume & à l'utilité de

ſon bois, eſt, après le chêne & le châtaignier, au premier rang des arbres foreſtiers. Il ne refuſe preſque aucun terrain, ſi ce n'eſt l'aridité de la craie & le ſable vif. Il ſe plaît dans les pays froids, languit dans les pays chauds. Le bois de ſapin entre dans la fabrique des plus grands vaiſſeaux : on en fait des pieces de charpente, des planches. Il eſt très-bon à brûler, fait de bon charbon. Si l'on ferme entiérement une chambre avec des volets faits de ce bois & aménuiſés au point de n'avoir qu'une ligne d'épaiſſeur, ils laiſſent paſſer autant de jour que les fermetures appellées *jultanes ;* mais le ſapin paroît rouge, & rend le même effet que ſi la lumiere paſſoit à travers un rideau de taffetas cramoiſi.

Nous allons donner une idée, d'après M. *Duhamel*, de la maniere dont on tire la térébenthine des ſapins, & la reſine dont on fait la poix des piceas : ces objets dont nous avons déjà parlé à l'article PIN & TÉRÉBINTHE, ſont de nature à être placés encore ici, non ſeulement à cauſe de leur utilité, mais parce que les ſapins produiſent ces différentes matieres d'une maniere un peu différente ; au moins en retire-t-on la réſine différemment, &c.

Tous les ans, vers le mois d'Août, les Payſans Italiens, voiſins des Alpes, font une tournée dans les Cantons de la Suiſſe, où les ſapins abondent, pour y ramaſſer la térébenthine. Ces payſans ont des cornets de fer blanc qui ſe terminent en pointe aiguë, & une bouteille de la même matiere pendue à leur côté : dans d'autres endroits on ſe ſert de cornes de bœufs. C'eſt un ſpectacle plaiſant de voir ces Payſans monter juſqu'à la cime des plus hauts ſapins, au moyen de leurs ſouliers armés de crampons qui entrent dans l'écorce des arbres dont ils embraſſent le tronc avec les deux jambes & un de leurs bras, pendant que de l'autre ils ſe ſervent de leur cornet pour crever de petites tumeurs ou des veſſies que l'on apperçoit ſur l'écorce des ſapins proprement dits. Lorſque leur cornet eſt rempli de cette térébenthine claire & coulante qui forme les veſſies, ils la verſent dans la bouteille qu'ils portent à leur ceinture, & ces bouteilles ſe vident en-

ſuite dans des outres ou peaux de bouc qui ſervent à tranſporter la térebenthine dans les lieux où ils ſavent en avoir le débit le plus avantageux.

Comme cette térébenthine eſt quelquefois mêlée de petites ordures, ils la purifient par une filtration bien ſimple : ils roulent un morceau d'épicia en forme d'entonnoir, garniſſent le bout le plus étroit avec des pouſſes du même arbre, & filtrent leur térébenthine de cette maniere.

Il n'y a que les ſapins proprement dits qui aient de la térébenthine dans leurs veſſies : ſi l'on fait par haſard ou par expérience quelqu'inciſion à l'écorce de ces arbres, à peine en ſort-il un peu de térébenthine ; au lieu que la réſine des piceas ou épicias ne ſe retire que par inciſion : s'il ſe trouve par haſard quelque veſſie ſur leur écorce, ce n'eſt que ſur les arbres qui ſont très-vigoureux. La réſine d'épicia s'épaiſſit & devient opaque comme de l'encens, au lieu que celle des ſapins eſt pour l'ordinaire fluide ; mais lorſqu'elle devient ſolide, elle eſt claire & tranſparente comme le maſtic.

Dans les endroits où le fond eſt gras, & la terre bonne, on fait deux récoltes de térébenthine dans la ſaiſon des deux ſeves ; ſavoir, celle du printems & celle d'Août. Il n'en eſt pas ainſi des épicias ; ces arbres fourniſſent une récolte tous les quinze jours, pourvû qu'on ait ſoin de rafraichir les entailles qu'on a déjà faites à leur écorce. On commence à retirer des ſapins une médiocre quantité de térébenthine dès qu'ils ont trois pouces de diametre ; ils en fourniſſent de plus en plus juſqu'à ce qu'ils aient acquis un pied de diametre, alors leur écorce devient ſi épaiſſe qu'elle ne produit plus de veſſies. Les épicias, au contraire, fourniſſent de la poix tant qu'ils ſubſiſtent, en ſorte qu'on en voit qui en fourniſſent encore, quoiqu'ils aient plus de trois pieds de diametre.

Il découle naturellement de l'écorce des épicias des larmes de réſine qui en s'épaiſſiſſant, forment une eſpece d'encens ; mais pour avoir la poix en plus grande abondance, on emporte dans le tems de la ſeve, qui arrive au mois d'Avril, une laniere d'écorce dans la longueur

de l'arbre, du côté du Midi, en obſervant de ne pas entamer le bois : bien loin que ces entailles faſſent tort à ces arbres, on prétend que ceux qui ſont plantés dans les terrains gras périroient ſi on ne tiroit, par des entailles, une partie de leur réſine. Dans les terrains gras on fait la récolte tous les quinze jours, en détachant la poix avec un inſtrument qui eſt taillé d'un côté comme le fer d'une hache, & de l'autre comme une gouge; ce fer ſert encore à rafraîchir la place toutes les fois qu'on ramaſſe la poix : cette matiere découle d'entre le bois & l'écorce; les Payſans mettent cette poix, qui eſt feche, dans des ſacs; lorſqu'ils ſont arrivés chez eux, ils la font fondre, ils la paſſent dans une toile claire, ils la verſent dans des barils, & en cet état on la vend ſous le nom de *poix graſſe* ou *poix de Bourgogne*; on la renferme auſſi quelquefois dans des cabas d'écorce de tilleul. Lorſqu'on mêle avec cette poix, qui eſt jaune, du noir de fumée, on en forme ce que l'on nomme *poix noire*. Dans les années ſeches & chaudes, la poix eſt de meilleure qualité, & la récolte en eſt plus abondante que dans celles qui ſont fraiches & humides. Un arbre vigoureux, & planté en bon fonds, peut au plus rendre chaque année trente à quarante livres de poix.

On retire de cette poix, en la mêlant avec de l'eau dans un alambic, un eſprit de poix que l'on vend quelquefois pour de l'eſprit ou de l'huile eſſentielle de térébenthine. On doit prendre des précautions pour n'être point trompé, ſur-tout lorſqu'il eſt important d'avoir de véritable huile eſſentielle de térébenthine, ſoit pour des médicamens, ſoit pour diſſoudre certaines réſines concretes.

L'huile eſſentielle de térébenthine ne s'obtient qu'en diſtillant avec beaucoup d'eau de térébenthine qu'on retire des veſſies du ſapin. En Suiſſe on prépare cette huile eſſentielle avec les cônes de ſapin, *ſtrobili abietis*, qu'on ramaſſe dans le tems de la St. Jean; ſaiſon où ils ſont remplis de térébenthine, on les hache par tranches, dit M. *Bourgeois*, & on les fait diſtiller avec de l'eau dans de grands alambics; on ſépare l'huile qui ſurnage, avec des entonnoirs de verre. M. *Haller* qui habite auſſi la Suiſſe, obſerve que l'arbre qui donne la

térébenthine eſt le *ſapin blanc*, à feuilles plates, blanches en deſſous, & marquées d'une petite échancrure à leurs pointes, aux cônes droits, dont les écailles ſont réfléchies & dentelées. Il ajoute que l'arbre dont on tire la poix, eſt le *ſapin rouge*, à feuilles preſque toujours courtes, épaiſſes & pointues, aux cônes pendans dont les écailles ſont rondes.

On aſſure que l'on contrefait l'ambre jaune en mêlant, par une chaleur moderée & augmentée peu-à-peu, de l'huile d'aſphalte rectifiée avec la térébenthine dans un vaſe de cuivre jaune : quand cette matiere a pris deux ou trois bouillons ou aſſez de conſiſtance, on peut en mouler de très-belles tabatieres.

La bonne térébenthine doit être nette, claire, tranſparente, de conſiſtance de ſirop, d'une odeur forte, & d'un goût un peu amer ; on ſait qu'elle entre dans les vernis communs, qu'elle fait la baſe de pluſieurs emplâtres, de quelques onguents, & de quelques digeſtifs ; on l'ordonne encore intérieurement pour les maladies des reins & de la veſſie, & elle paſſe pour être antiſcorbutique, déterſive, réſolutive & deſſicative.

L'huile eſſentielle de térébenthine ſert aux Peintres pour rendre leurs couleurs plus coulantes, aux Verniſſeurs pour diſſoudre des réſines concretes, aux Maréchaux pour deſſécher les plaies des chevaux, & les guérir de la gale. Des Médecins l'ordonnent dans quelques potions pour faciliter l'expectoration.

La poix entre auſſi dans la compoſition de pluſieurs onguents : on la mêle avec du beurre, & on en fait une compoſition qui ſert à graiſſer les voitures ; on pourroit, en la fondant avec du goudron, en faire un brai-gras pour enduire les vaiſſeaux. Dans le Comté de Neuf-Châtel on fait un brai pour les vaiſſeaux & pour le bois qu'on emploie dans l'eau, avec de la poix du picea, qui eſt d'un blanc jaunâtre, & une certaine quantité de pierre d'aſphalte réduite en poudre ; ce mélange étant cuit ſur le feu fait un bon enduit : on y ajoute encore d'autres drogues, & on en fait un très-bon ciment pour unir les pierres : *voyez le mot* ASPHALTE. On tient préſentement à Paris un bureau de *ciment d'aſphalte*.

On nous rapporte du Canada une térébenthine claire & blanche, dont l'odeur de citron reſſemble beaucoup à celle du baume de la Mecque; mais elle eſt moins graſſe, plus tranſparente, & ſe durcit plus facilement. Cette térébenthine, que l'on connoit ſous le nom de *baume blanc de Canada*, eſt je crois, dit M. *Duhamel*, peu differente de celle que les Anglois appellent *beaume de Gilead :* ce beaume ſe ramaſſe ſur un *ſapin à feuilles d'if :* voyez l'uſage de ce beaume au mot BAUME DE CANADA.

En Canada l'on fait avec l'*épinette blanche*, eſpece d'*épicia* dont les feuilles ſont diſpoſées en peignes, une boiſſon très-ſaine, qui ne paroit point agréable la premiere fois qu'on en boit, mais qui le devient lorſqu'on en a uſé quelque tems. Comme on peut faire cette liqueur avec notre épicia, & qu'en tout tems elle peut être à fort grand marché, nous allons en donner ici la recette, afin que l'on puiſſe en faire uſage dans les années où le vin eſt trop cher, ſur-tout lorſque la diſette des grains fait également augmenter le prix de la biere ordinaire.

On met dans une chaudiere la quantité d'une barique d'eau, & on y jette un fagot de branches d'épinette rompues par morceaux : ce fagot doit avoir environ vingt-un pouces de circonférence auprès du lien ; on entretient l'eau bouillante juſqu'à ce que l'écorce ſe détache ; pendant cette cuiſſon on fait rôtir dans une poêle un boiſſeau d'avoine, & on fait griller douze ou quinze livres de pain coupé par tranches, on jette cela dans la liqueur : on lui fait ſubir quelques bouillons ; on la décante enſuite, & on y ajoute ſix pintes de melaſſe ou gros ſirop de ſucre, ou à ſon défaut, douze à quinze livres de ſucre brut. On entonne la liqueur dans une barique qui ait contenu du vin rouge ; ou ſi l'on veut la colorer, on y met cinq ou ſix pintes de vin rouge. On delaie dans cette liqueur une chopine de levure de biere, & on la laiſſe enſuite fermenter : ſi on ferme le bondon, au bout de vingt-quatre heures, l'epinette devient piquante comme le cidre ; mais ſi on veut la boire plus douce, il ne faut la bondonner que quand elle a paſſé

ſa fermentation, & avoir ſoin de la remplir deux fois par jour.

Cette liqueur eſt très-rafraîchiſſante & très-ſaine; lorſqu'on y eſt habitué on la boit avec beaucoup de plaiſir, ſur-tout pendant l'été. Je crois, dit M. *Duhamel*, qu'on pourroit ſubſtituer le genievre à l'épinette du Canada.

SAPINETTE, nom que l'on donne ſur quelques Ports de mer, à la conque anatifere: *voyez* CONQUE ANATIFERE.

SAPINETTE DE CANADA: *voyez* BAUME DU CANADA, *& l'article* SAPIN.

SAPONAIRE: *voyez* SAVONIERE.

SAPOTILLER, *ſapota fructu ovato majori*, PLUM. eſt un grand arbre qui croit dans l'île de Cayenne: il eſt très-propre à orner un jardin; il porte ſes branches en forme d'entonnoir, tandis que du milieu il pouſſe un jet fort droit, qui s'éleve plus que tout le reſte: ſa feuille eſt d'un vert plus clair que celle de l'oranger; ſon fruit, dit M. *de Préfontaine*, paſſe avec raiſon pour un des meilleurs de l'Amérique, & n'a que trois pépins oblongs, aplatis & bruns. Ces amandes priſes en émulſion, ſont un puiſſant apéritif dans les rétentions d'urines & la gravelle. L'arbre ſe plante où l'on veut, avec les précautions néceſſaires.

Il y a une autre eſpece de ſapotiller, dont le fruit eſt comme un œuf, plus long que celui du précédent, mais moins délicat.

Cette deſcription paroît différente de celle que *Lémery* donne de la ſapotille, ſous le nom de *sapotum* ou *zapote*; c'eſt, dit-il, un fruit de la Nouvelle-Eſpagne en Amérique: les Eſpagnols l'appellent *zapote blanco*; il a la forme & la groſſeur d'une pomme de coing: ſon goût eſt agréable; mais il eſt mal-ſain, il renferme un noyau qu'on dit être un poiſon dangereux. Ce fruit nait ſur un grand arbre appellé par les Indiens *cochit-zapotl*: ſes feuilles ſont ſemblables à celles de l'oranger, diſpoſées trois à trois par intervalles; ſes fleurs ſont petites & de couleur jaune.

A Saint-Domingue on appelle *ſapotiller-maron* une eſpece de balatas rouge, arbre fort utile dans nos Colo-

nies: *voyez* BATALAS. M. *de Préfontaine* dit que *Barrere* s'eſt trompé en donnant au ſapotiller le nom *galibi de Maritambour*, qui eſt une eſpece de fleur de la Paſſion. *Maiſ. Ruſt. de Cayenne.*

SAPPADILLE, *anonæ ſpecies.* Arbre originaire des Indes Occidentales, & qui eſt fort cultivé à la Jamaïque & aux Barbades, à cauſe de ſon fruit dont on fait beaucoup d'uſage dans ce pays. Cet arbre s'éleve à la hauteur d'un pommier; ſes feuilles ſont vertes, brunes & reſſemblent à celles du laurier; ſes fleurs ſont compoſées de trois pétales ſoutenues ſur un pédicule: à ces fleurs ſuccede un fruit arrondi couvert d'une écorce, & dont la pulpe environne les cellules qui contiennent des graines brunes, marquées d'un ſillon blanc. Ce fruit devient jaune étant mûr.

SAR. Nom qu'on donne ſur les côtes d'Aunis au *varec* ou au *goemon.* Voyez ces mots.

SARANNE, *lilium flore atro rubente.* Eſpece de lis que M. *Steller* dit ne ſe rencontrer qu'en Sibérie & dans la péninſule de Kamtſchatka. Cette plante croît à la hauteur d'un demi-pied: ſa racine bulbeuſe eſt de la groſſeur de celle de l'ail: ſa tige eſt groſſe comme une plume de cygne; elle eſt rouge par le bas & verte par en haut; elle eſt garnie de deux rangées de feuilles ovales: la rangée inférieure a trois feuilles, & la rangée ſupérieure en a quatre. La fleur qui paroît au mois de Juin (tems où cette plante s'éleve beaucoup plus haut), eſt rougeâtre & reſſemble à celle du lis. Ses étamines ſont jaunes par le bout, & entourent au nombre de ſix le piſtil qui eſt triangulaire, & qui contient dans trois capſules des graines rougeâtres. Les habitans font une eſpece de gruau avec ſa racine bulbeuſe.

M. *Steller* diſtingue cinq eſpeces de ſarannes; ſavoir, 1°. le *kimtchiga*, qui reſſemble à notre pois ſucré. 2°. La *ſaranne ronde*, que nous venons de décrire. 3°. L'*onſenka*, qui croît dans toute la Sibérie. 4°. Le *titichpa*. 5°. Le *matiſta ſladka travo* ou la *douce plante*, dont on fait dans le pays non-ſeulement des confitures, mais encore dont les Ruſſes ſavent retirer une liqueur ſpiritueuſe. La racine de cette derniere plante eſt jaune

en dehors, blanche en dedans, d'une ſaveur amere & piquante. Sa tige charnue & articulée s'éleve à la hauteur de cinq pieds; elle eſt garnie de dix feuilles d'un rouge verdâtre. Ses fleurs ſont blanches & reſſemblent à celles du fenouil. On ne recueille le *matiſta* qu'avec des gants, à cauſe de ſon ſuc cauſtique qui fait venir des ampoules aux mains. Pour tirer un eſprit ardent de cette plante, il faut la lier en paquets, la laiſſer fermenter dans de l'eau bouillante, y joindre quelques fruits du prunellier ou d'airelle : on doit bien boucher le vaſe qu'on tient dans un lieu chaud juſqu'à ce que la fermentation ſoit paſſée & ne faſſe plus aucun bruit. La liqueur qu'on en obtient par une premiere diſtillation eſt auſſi forte que l'eau-de-vie. Si on diſtille cette eau-de-vie, elle produit alors un eſprit ardent & aſſez fort, dit-on, pour mordre ſur le fer. Quatre-vingt livres de cette plante donnent vingt-cinq pintes de liqueur forte. L'on a obſervé que ſi l'on n'a pas retiré l'écorce de la plante avant la macération, elle cauſe le ris ſardonique à ceux qui boivent la liqueur diſtillée. On prétend que l'uſage de cette liqueur enivrante rend ſtupide, noircit la peau du viſage & procure des rêves effrayans M. *Steller* dit avoir vu des perſonnes qui, après en avoir bu la veille, s'enivroient de nouveau en buvant un verre d'eau. Voilà un effet des plus ſinguliers. On prétend que la *berce vulgaire* de cette même contrée donne les mêmes produits & occaſionne les mêmes effets. *Voyez l'article* BERCE.

SARAZIN *Voyez* SARRASIN.

SARCANDA. *Voyez* SANTAL.

SARCELLE. *Voyez* CERCELLE. A l'égard de la ſarcelle de la Chine, *voyez à l'art.* CANARD DE NANKIN.

SARCOCOLLE ou COLLE-CHAIR, *ſarcocolla.* C'eſt un ſuc plus gommeux que réſineux, compoſé de grumeaux comme des miettes blanchâtres ou rougeâtres, ſpongieuſes & très-friables, quelquefois brillantes; d'un goût âcre, d'abord un peu amer, enſuite douceâtre, fade & déſagréable : ces miettes ſont quelquefois unies enſemble par un duvet filandreux, comme des graines de pavot qu'on auroit frottées avec quelques particules de toile d'araignée.

La *sarcocolle* eſt très-fragile ſous la dent, & ſe diſſout dans l'eau : lorſqu'on l'approche de la flamme d'une bougie elle bouillonne d'abord, enſuite elle brûle avec éclat. On nous apporte cette gomme-réſine de Perſe & de l'Arabie Heureuſe. On ne ſait point encore de quelle plante ou arbriſſeau cette ſubſtance découle. Les Auteurs ne ſont pas plus d'accord entr'eux ſur ſes vertus. *Serapion* dit qu'elle ulcere les inteſtins, & qu'elle rend chauve. *Hoffman* en condamne entiérement l'uſage interne, tandis que les Médecins Arabes vantent ſa vertu purgative. D'autres Praticiens recommandent la ſarcocolle macérée dans du lait d'ânesſe ou de femme, pour l'ophthalmie ou les fluxions des yeux, qu'elle adoucit en tempérant l'acrimonie des larmes : de plus, elle déterge les plaies ; elle les conſolide & les cicatriſe : c'eſt même de là qu'elle a pris ſon nom de *ſarcocolle* ou *colle-chair ;* cette ſubſtance eſt la moins uſitée des gommes-réſines : les Arabes l'appellent *anzarot.*

SARDE. On donne ce nom à la cornaline. Quelques Voyageurs appellent auſſi *ſarde* la ſardine & certains poiſſons rouges d'Afrique.

SARDE-AGATE, *ſardachates.* On appelle ainſi une pierre qui tient de la cornaline & de l'agate proprement dite : elle eſt demi-tranſparente ; ſa teinte tient de l'orangé & du rouge pâle, également diſtribuée & ſans apparences de taches particulieres & diſtinctes. La plus belle ſarde-agate, eſt moitié cornaline & moitié ſardoine.

SARDINE, *ſardina.* La ſardine eſt un petit poiſſon de mer à nageoires molles, du genre des aloſes : elle ne differe, dit *Rondelet*, de la *ſarde*, qui ſe pêche en Provence, en Italie & ailleurs, que parce qu'elle eſt plus petite.

Ce poiſſon ne differe auſſi de l'aloſe, que parce qu'il eſt à proportion moins large & plus petit ; ſon corps eſt garni de grandes écailles : les premieres ſont de diverſes couleurs ; ſa tête eſt dorée ; ſon ventre eſt blanc ; ſon dos eſt vert & bleu : ces deux couleurs reluiſent quand on le tire vivant de la mer ; le vert ſe perd avec la vie, & le bleu reſte, mais il perd de ſon éclat ; ce poiſſon n'a point de fiel, ce qui fait qu'on peut le manger ſans le

vider. Il ſuffit de le mettre un inſtant ſur les charbons allumés pour le cuire au degré convenable : c'eſt la nourriture du peuple dans les lieux où il eſt commun, mais il n'en eſt pas moins recherché ſur les tables les plus délicates.

Les *ſardines* nagent de côté & d'autre en grande troupe ; tantôt elles ſe trouvent en haute mer, tantôt vers le rivage, tantôt vers les rochers & les pierres : on en pêche dans la Méditerranée & beaucoup plus dans l'Océan, ſur-tout depuis les côtes de Bretagne juſques ſur celles d'Eſpagne, mais elles varient pour la groſſeur. Celles que l'on pêche à Saint-Jean-de-Luz ſont le double plus groſſes que celles que l'on pêche au bas de la Garonne, vis-à-vis Royan, mais celles-ci paſſent pour les meilleures de toutes. La pêche de ce poiſſon fait ſur les côtes de Bretagne un produit conſidérable ; il peut monter à plus de deux millions.

Les *ſardines* ne feroient que ſe montrer ſur les côtes de la Baſſe-Bretagne, ſi, pour les y retenir, on ne les amorçoit avec une compoſition que l'on tire de Hollande & du Nord. C'eſt une préparation d'œufs de morues & d'autres poiſſons. La conſommation qu'on en fait eſt prodigieuſe ; & la barrique, peſant trois cents livres, ſe vend communément dix à douze francs, & monte quelquefois juſqu'à quarante francs. La Société de Bretagne remarque qu'il eſt fâcheux & étonnant que les vaiſſeaux François qui vont à la pêche de la morue, ne préparent point ces œufs, au lieu de les jeter dans la mer comme on le fait par une négligence blâmable.

Si cette pêche eſt généralement reconnue pour être très-avantageuſe, elle a auſſi ſes inconvéniens : la Société de Bretagne demande qu'on faſſe ceſſer les abus & la gêne qui pourroient détruire ce commerce ſi utile. Un de ces abus, c'eſt qu'au lieu de ſe ſervir de cette préparation d'œufs de morue, déſignée par les Ordonnances de Marine ſous le nom de *réſure*, & en Bretagne ſous celui de *rogue* ou *rave*, pluſieurs Pêcheurs font uſage d'une autre amorce qu'on nomme *gueldre*, *guilldille* ou *guildre*, qui eſt une ſorte de pâte faite avec des chevrettes, des cancres, & ce qui eſt plus pernicieux à tous égards, avec le menu fretin de ſoles,

des merlans, & des autres poiſſons de toute eſpece, lors même qu'ils ne ſont que de la groſſeur d'une lentille. Il eſt d'autant plus important d'interdire cet appât, qu'il corrompt la ſardine en moins de trois heures, & plus encore parce qu'il détruit les eſpeces de poiſſons du frai deſquels il eſt compoſé, & diminue l'eſpérance d'une pêche abondante en ce genre d'animaux.

Il s'eſt introduit un abus ſemblable, qu'il eſt important de réprimer, au ſujet de la pêche du maquereau: on fait uſage d'une autre eſpece d'appât, qu'on nomme auſſi *gueldre*, & qui n'eſt compoſé de même que de frai ou fretin de poiſſons. Deux femmes, en moins de deux heures, prennent quelquefois juſqu'à cent vingt livres peſant de cette matiere précieuſe, qu'il ſeroit cependant ſi intéreſſant de conſerver; rien ne leur échappe, puiſque c'eſt de la toile qui leur ſert de filet. On peut à peine imaginer la perte qui en réſulte. Cet abus ne s'eſt introduit que depuis quelques années, & c'eſt préciſément l'époque d'une diſette extrême de poiſſon ſur une côte qui en fourniſſoit ci-devant avec abondance.

On exprime des ſardines une huile qui fait un grand objet de commerce. On ſale les ſardines, & par ce moyen elles ſe conſervent aſſez bien. On en vend une grande quantité à la Foire de Beaucaire.

Les ſardines que l'on pêche aux environs des îles Barbades, ſont, dit-on, fievreuſes pendant certains mois de l'année.

SARDOINE, *ſardonix*. Eſpece d'agate d'une couleur fauve ou d'ambre jaune, & d'un tiſſu de corne, quelquefois nuancée d'une teinte brune obſcure. Cette pierre eſt dure, prend bien le poli, & eſt très-bonne à la gravure, en ce qu'elle ne retient pas la cire, mais elle n'a pas d'éclat: on en diſtingue deux ſortes.

1°. La SARDOINE ORIENTALE, *ſardonix Orientalis*, eſt celle qui eſt pommelée, agréablement nuancée, bien délavée, & la plus dure: on l'appelle auſſi *pierre de Memphis*. On en fait quelquefois des camées: on la trouve aux Indes, en Egypte, en Chypre & en Sibérie.

2°. La SARDOINE OCCIDENTALE, *ſardonix Occidentalis.* Elle eſt d'une teinte enfumée, au moins elle eſt communément parſemée de taches ſourdes, bleues, environnées de cercles laiteux; elle eſt moins dure que la précédente: on la trouve en Boheme & en Siléſie, dans les ravines, après la chute des grandes eaux. La plus belle & la véritable *ſardoine* eſt à deux couches, l'inférieure jaune rougeâtre, & la ſupérieure blanche. L'on voit quelquefois des ſardoines arboriſées, d'autres à filets paralleles, blancs & brunes.

SARGASSE ou SARGAZO, *lenticula marina, ſerratis foliis.* Eſpece de lentille de mer. Son fruit eſt véſiculaire & ſe trouve dans la continuité des tiges: *voyez* ce que nous avons dit de cette plante ſous le nom D'HERBE FLOTANTE.

SARGO, *ſargus.* C'eſt un poiſſon de mer & de rivage, à nageoires épineuſes, & qu'on met dans le genre des ſpares, dit M. *Deleuze.* Il a le corps rond, plat; ſes écailles ſont blanches, argentées: il a des traits noirs qui vont du dos au ventre; ces traits ſont alternativement, l'un grand & l'autre petit; ſes yeux ſont ronds, ſes dents larges, les ailerons des ouies ſont rougeâtres, ainſi que la queue: les nageoires du ventre ſont noires, ſa queue eſt fourchue: il a quatre ouies.

Ce poiſſon vit entre les pierres qui ſont ſur le rivage, & principalement dans les lieux fangeux: alors il eſt moins délicat; il fraie deux fois par an, au printems & en automne; il eſt fort lubrique & très-ruſé: ſa chair approche pour le goût de celle de la dorade, mais elle eſt plus ſeche & plus dure: elle nourrit beaucoup.

SARGON. Eſpece de petit plongeon. *Voyez au mot* CANARD.

SARICOVIENNE. Eſpece d'animal amphibie, mais qui habite plus dans l'eau que ſur terre. On le trouve le long de la riviere de la Plata. Il eſt de la grandeur d'un chat: ſa peau eſt douce comme le velours, & de couleur griſe & noire; ſes doigts ſont unis enſemble par des membranes. Cet animal eſt réellement une eſpece de *loutre*, qui ſe trouve en différens endroits,

de l'Amérique méridionale. C'eſt le *cariguiebeju* du Bréſil. Les ſaricoviennes vivent en ſociété dans des tanieres qu'elles ſe creuſent ſur les bords des fleuves: elle ſe nourriſſent de crabes, de poiſſons; auſſi leur chair eſt-elle bonne à manger: leur fourrure eſt très-eſtimée.

SARIGOY. Eſpece de renard du Bréſil: c'eſt la *catigueia* de *Marcgrave*.

SARIGUE ou MANITOU. Eſpece de *didelphe*. Voyez ce mot.

SARMENT. On donne ce nom aux tiges rampantes, comme le ſont celles de la vigne.

SARRASIN ou BLÉ NOIR, *fagopyrum*, *aut Sarracenicum frumentum*. Cette eſpece de grain eſt originaire d'Afrique, mais il eſt très-commun aujourd'hui en France, & on en cultive une grande quantité dans différentes Provinces.

Le ſarraſin pouſſe une tige haute d'une coudée & plus, cylindrique, branchue, garnie de rameaux de fleurs qui ſortent des aiſſelles des feuilles. Celles-ci ſont portées ſur des queues longues de deux pouces, aſſez ſemblables pour la forme à celles du lierre, mais d'un vert clair: au ſommet des tiges & des rameaux on voit paroître de petites fleurs blanches en roſe, diſpoſées en bouquet ou épi, chargees d'étamines rougeâtres. Aux fleurs qui fourniſſent aux abeilles une abondante récolte de miel, ſuccedent des graines triangulaires, contenant une farine très-blanche & inſipide. M. *Haller* dit qu'il y en a une autre eſpece à ſemences dentelées, qui vient de Sibérie, & qui ſupporte mieux le froid.

Cette plante n'eſt point délicate, on la ſeme dans nos champs en toutes ſortes de terres, & ordinairement après la récolte du ſeigle ou du méteil, & on obtient par ce moyen deux récoltes dans une même année: elle aime la pluie; elle croît promptement, & mûrit bien-tôt. On en ſeme peu en Suiſſe, dit M. *Bourgeois*, parce qu'elle mûrit rarement avant les gelées d'automne. On fait avec la farine de ſon grain un pain noirâtre, dont la ſaveur eſt un peu meilleure que celle du pain d'orge. Ce pain eſt humide, paſſe

plus

plus vite, & cauſe plus de vents que le pain de ſeigle. On l'emploie ſeul, ou on le mêle avec d'autres grains; il nourrit moins que le froment, le ſeigle & l'orge, mais plus que le millet & le panis.

La bouillie & les gâteaux que l'on fait avec la farine du ſarraſin donnent une nourriture qui n'eſt pas mal-faiſante. Cette farine peut être employée dans les cataplaſmes réſolutifs & émolliens.

On nourrit les bœufs & les autres bêtes de charge avec cette plante verte, & les volailles avec ſa graine qui les engraiſſe promptement: cette graine échauffe auſſi les poules & les fait pondre de bonne heure.

Quelques Jardiniers ſe ſervent avec avantage du ſon tiré de la farine de graine de blé de ſarraſin pour préſerver de l'humidité pendant l'hiver les cellules où ils conſervent leurs plantes. On conſtruit des planchers écartés des murs de deux ou de trois pouces, & on remplit exactement avec ce ſon l'intervalle qui eſt entre ces murs & ces planchers.

*Lémery* donne auſſi le nom de *blé noir* ou *blé de vache & de bœuf*, ou *rouge herbe* à une plante qui s'appelle *melampyrum purpureum*. Sa tige eſt carrée, velue, purpurine, rameuſe & haute d'un pied: ſes feuilles ſont oppoſées & verdâtres, un peu brunes; celles d'en haut ſont purpurines: les fleurs ont des tuyaux terminés en haut par une maniere de gueule, de couleur variée purpurine & jaune rougeâtre; elles ſont ſuivies par des fruits oblongs qui s'ouvrent de la pointe à la baſe en deux coques, leſquelles ſont partagées en deux loges qui renferment des ſemences oblongues, noires & plus petites que des grains de blé. Cette plante croit entre les blés, principalement dans les terres graſſes: les bœufs & les vaches en mangent beaucoup.

SARRETTE ou SERRETTE, *ſerratula*. C'eſt une eſpece de jacée dont la tige croît à la hauteur de deux ou trois pieds; elle eſt cannelée & rougeâtre; les feuilles d'en bas ſont découpées comme celle de la ſcabieuſe, & les autres ſont oblongues, plus grandes que celles de la bétoine; dentelées en leurs bords comme une petite ſcie, de couleur verte obſcure: au ſommet,

naiſſent des fleurs laciniées, comme celles des autres eſpeces de jacée, renfermées dans un calice écailleux: aux fleurs ſuccedent des ſemences garnies d'aigrettes. On trouve la ſarrette dans les bois & dans les prés, aux lieux ſombres & humides.

Cette plante eſt eſtimée vulnéraire, propre pour les contuſions, pour diſſoudre le ſang caillé, pour appaiſer la douleur des hémorrhoïdes: elle convient encore pour les hernies: on prétend que ſa feuille fournit une teinture jaune-verdâtre, qui eſt un peu d'uſage.

SARRIETTE, SADRÉE & SAVORÉE, *ſatureia ſativa*. La ſarriette cultivée le plus ordinairement, forme une touffe arrondie, branchue, d'un pied de hauteur. Son bois eſt dur & reſſemble à du bois ſec; ſes feuilles ſont étroites, oblongues; ſes fleurs ſont en gueule, & ſortent des aiſſelles des feuilles: elles ſont blanches, tirant ſur le purpurin; il leur ſuccede des ſemences menues, rondes, de couleur ardoiſée.

Cette plante qui eſt annuelle, vient aiſément dans toutes ſortes de terres; elle eſt indigene à l'Italie. Les Cuiſiniers la recherchent pour relever le goût des feves de marais, avec leſquelles elle s'allie fort bien; les Allemands en mêlent dans leur choukraut. Elle eſt beaucoup plus utile dans la Médecine, & ſi bonne, qu'on l'appelle la *ſauce aux pauvres*; elle eſt ſtomachique: ſa décoction injectée dans les oreilles, eſt bonne pour les affections ſoporeuſes: elle eſt utile en gargariſme pour le relâchement de la luette, & pour l'inflammation & gonflement des amygdales. La poudre de ſes feuilles ſéchée & bue dans du vin, ſoulage les maux de poitrine.

Il y en a deux autres eſpeces vivaces qui forment des arbuſtes aſſez élevés: on les appelle *tymbres*; elles ſont originaires de Candie: l'une porte des fleurs bleuâtres, & l'autre des fleurs blanches: ce ſont des arbriſſeaux de ſerre.

La ſarriette de montagne, *ſatureia montana*, eſt une eſpece de calament, mais qui a la feuille, le port & l'odeur de la ſarriette: *voyez* CALAMENT.

SASSAFRAS ou LAURIER DES IROQUOIS. On connoît ſous ce nom un bois, ou plutôt une racine

d'un roux blanchâtre, ſpongieuſe & légere, de couleur cendrée, rouſſâtre en dehors, d'un goût âcre, douceâtre, aromatique, d'une odeur pénétrante, qui approche de celle du fenouil & de l'anis. On retire cette racine d'un arbre qui croît à la Virginie, au Bréſil, à la Floride, & dans pluſieurs provinces de l'Amérique.

Le ſaſſafras eſt une eſpece de laurier, dont le tronc eſt nu, fort droit & peu élevé. Ses branches s'étendent à ſon ſommet comme celles d'un pin ébranché; ſes feuilles ſont à trois lobes comme celles du figuier, vertes en deſſus, blanchâtres en deſſous; ſes fleurs ſont en grappes, découpées en cinq parties: il leur ſuccede des baies ſemblables à celles du laurier. Cet arbre eſt toujours vert, il paroît qu'il peut s'élever en France, où il eſt cependant encore fort rare.

Le bois de ſaſſafras abonde en parties volatiles ſubtiles, comme le prouve ſon odeur: il excite la tranſpiration & la ſueur; il inciſe & réſout les humeurs épaiſſes, viſqueuſes, adoucit les douleurs de la goutte, remédie à la paralyſie & aux fluxions froides. On l'emploie utilement dans les maladies vénériennes: on en retire une huile eſſentielle, & cependant le bois a de la peine à brûler. On nous envoie quelquefois du bois d'anis pour celui de ſaſſafras.

SATELLITES. *Voyez au mot* PLANETE.

SATURNE. *Voyez au mot* PLANETE.

SATYRE, *ſatyrus*, *quadrumanus*. Nom donné à un être fantaſtique, qui tient de l'homme & du quadrupede, & que l'on dit être produit de la monſtrueuſe alliance de deux individus différens pour le ſexe & l'eſpece. Heureuſement pour l'humanité que ces êtres, s'ils exiſtent périſſent ſans pouvoir ſe perpétuer. Il en eſt peut-être de la beauté des ſatyres, comme de la laideur des ogres, des eſpiégleries des lutins, des courſes des loup-garous, des aſſemblées du ſabat & de pareilles autres extravagances. Le ſatyre des Indiens eſt l'*orang-outang*: voyez ce mot. On trouve dans le Mercure de France, mois de Décembre 1761, p. 92, la traduction d'un Mémoire ſur les *Satyres*, les *Tritons* & les *Néréides*. On peut encore conſulter les ingénieuſes Lettres que le Public connoît ſous le titre de *Caprice*

*d'imaginations :* voyez auſſi HOMME MARIN & HOMME DES BOIS.

SATYRE, *ſatyrus.* M. *Linnæus* donne ce nom à un papillon qui ſe repoſe ſur les pierres & ſur les rochers ; c'eſt le *grand argus des prés :* il a les ailes très-entieres, brunes par deſſus, les yeux noirs, la paupiere blanche, la marque d'un œil ſur les premieres ailes, & trois ſur les ſecondes, qui en ont ſept en deſſous.

SATYRION, *ſatyrium.* Plante de la famille des *orchis*, & qui emprunte ſon nom de la figure extérieure de ſa racine : on en diſtingue de beaucoup d'eſpeces parmi celles qui naiſſent dans les prés, dans les forêts, ſur les collines & les montagnes, aux lieux ombragés ou expoſés au ſoleil, ſecs ou humides, & qui fleuriſſent en différens tems de l'année, excepté l'hiver. On emploie plus communément en Médecine les eſpeces à racines bulbeuſes, comme ayant les racines plus charnues, & particuliérement les deux ſuivantes.

1°. Le SATYRION MALE ou TESTICULE DE CHIEN A FEUILLES ÉTROITES, *ſatyrium mas foliis maculatis ;* c'eſt l'*orchis morio mas.* On trouve fréquemment cette plante dans les brouſſailles, les boſquets & les prés. Sa racine eſt compoſée de deux tubercules arrondis, charnus, gros comme des noix muſcades, dont l'un eſt plein & dur, l'autre ridé & fongueux, accompagné de groſſes fibres : elle pouſſe d'abord ſix ou ſept feuilles longues, médiocrement larges, ſemblables à celles du lis, mais plus petites, ordinairement marquées en deſſus de taches d'un rouge brun : ſa tige eſt haute d'environ un pied, ronde, ſtriée, revêtue d'une ou deux feuilles ; portant en ſa ſommité un long épi de fleurs agreables à la vue, purpurines, nombreuſes, un peu odorantes, blanchâtres vers le centre, & parſemées de quelques points d'un pourpre foncé ; chaque fleur eſt compoſée de ſix feuilles inégales, dont les cinq ſupérieures forment en ſe courbant une ſorte de coiffe ; l'inférieure qui eſt plus grande, finit comme un éperon : à la fleur paſſée ſuccede un fruit ſemblable à une lanterne à trois côtés, contenant des ſemences ſemblables à de la ſciure de bois. Cette plante fleurit vers la fin d'Avril & au commencement de Mai ; les autres ſa-

tyrions fleuriſſent plus tard. Entre les eſpeces qui croiſſent en pluſieurs endroits des environs de Paris, M. *Vaillant* a obſervé qu'il y en a dont les feuilles ſe couchent quelquefois à terre en formant une roue; il ajoute avoir compté juſqu'à quarante-trois fleurs ſur un pied.

2°. Le SATYRION A LARGES FEUILLES ou le GRAND TESTICULE DE CHIEN, *ſatyrium majus latifolium*. Ses bulbes ſont plus groſſes: on lui trouve, de même qu'aux autres eſpeces d'orchis bulbeux, un teſticule flaſque & l'autre plein, parce que tous les ans la bulbe de l'année précédente ſe flétrit, & il en renait une nouvelle à la place: ſa tige a près de deux pieds de hauteur. Cette plante eſt chargée à ſa ſommité d'un épi long, pyramidal, plus ou moins ſerré & compoſé de fleurs amples de couleurs variées & agréables à la vue; mais d'une odeur de bouc inſupportable, & repréſentant un caſque: ſes feuilles ſont très-larges & longues; elles ſortent de terre comme dans la plupart des *orchis*, dès le mois de Novembre; elle fleurit en Mai. C'eſt l'*orchis hirci odore* dont la ſixieme pétale fait un ruban dentelé, & dont l'éperon eſt fort court, dit M. *Haller*. Cette eſpece de *ſatyrion* n'eſt pas rare aux environs de Paris.

On choiſit les racines de l'une & de l'autre eſpece, groſſes, bien nourries, fermes, ſucculentes, d'un goût doux & viſqueux, tirées de terre au printems avant qu'elles aient pouſſé leur tige: on rejette la bulbe flaſque, & on emploie l'autre comme un excellent aphrodiſiaque. Il eſt d'uſage de faire ſécher ces bulbes & de les réduire en poudre, dont on donne un demi-gros dans un verre de bon vin pour augmenter la ſemence, fortifier les parties de la génération, & même pour aider à la conception. On tient dans les boutiques une conſerve de ſatyrion, qu'on eſtime auſſi propre à exciter à l'amour. Mais entre les diverſes préparations de ces ſortes de bulbes, la meilleure eſt peut-être celle qui ſe trouve dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, *ann.* 1740, *p.* 96, indiquée par M. *Géoffroy*. Cet Académicien ayant reconnu que le *ſalep* ou *ſalop* étoit une eſpece d'*orchis*, dont les Turcs faiſoient uſage

pour réparer les forces épuiſées, eſſaya de préparer des bulbes de ſatyrion de notre pays, pour en faire uſage; il y réuſſit par le procédé ſuivant.

L'on enleve la peau des bulbes d'*orchis* bien nourries, on les jette dans l'eau froide, enſuite on les fait cuire dans de nouvelle eau, & on les fait égoutter, puis on les enfile en maniere de chapelet par un tems ſec & chaud: elles deviennent alors dures & ſemblables au *ſalop*. En un mot, la préparation, la maniere de conſerver ces racines deſſéchées, & d'en faire uſage, eſt à-peu-près la même que celle du *ſalep* ou *ſalop*. Voyez ce mot.

Lorſqu'on emploie le ſatyrion comme aphrodiſiaque, on lui aſſocie quelques ſtimulans qui concourent aux mêmes effets, leſquels ſont la ſemence de roquette, les trochiſques de vipere, le ſcinc-marin, & l'eſſence d'ambre.

SAUGE, *ſalvia*. On diſtingue pluſieurs eſpeces de ſauges, qui different par la forme & la couleur de leurs feuilles: elles ſont rondes dans les unes, dentelées dans les autres; étroites dans celles-ci, plus larges dans celles-là: on les diſtingue encore en *grande ſauge* & en *petite ſauge*, ou *ſauge franche*: on dit auſſi *ſauge de Catalogne*.

Les ſauges portent des fleurs labiées, odorantes; la levre ſupérieure eſt grande & courbée en faucille, la levre inférieure eſt diviſée en trois: on trouve dans l'intérieur deux étamines entieres, & deux autres qui ſont avortées; ces étamines ſont attachées enſemble, & d'une façon ſinguliere, par un filet fourchu, qui ſert à diſtinguer les plantes de ce genre. Il leur ſuccede des ſemences arrondies; les feuilles ſont ovales, relevées en deſſous d'arêtes aſſez ſaillantes, & creuſées en-deſſus de ſillons profonds: elles ſont placées deux à deux ſur les branches.

La ſauge paſſe pour être céphalique, cordiale, alexitere: on l'ordonne en infuſion comme le thé, ſurtout la petite eſpece, qui fait aujourd'hui la baſe de la plupart des gargariſmes, dont on fait uſage pour les maux de gorge, pour les affections ſcorbutiques de la bouche, du palais & des gencives. Ils ſont encore fort

utiles pour raffermir les dents branlantes & fortifier les gencives. On ſe ſert auſſi de l'eau de ſauge diſtillée pour les mêmes uſages, dit M. *Bourgeois*. Les Chinois aiment tant la ſauge, qu'ils s'étonnent comment les Européens viennent chercher le thé dans leurs pays, pendant qu'il ont chez eux une plante auſſi excellente, & qui réellement lui eſt préférable, auſſi les Hollandois ont-ils grand ſoin d'enlever, à grand marché, preſque toute la récolte de la ſauge qui croit ſur nos côtes de Provence, & de la porter en Chine, où ils la vendent très-cher, tant aux Chinois qu'aux Japonois. On prétend que dans l'échange d'une caiſſe de ſauge, ils en obtiennent de ces peuples deux caiſſes & ſouvent trois de thé vert. Une telle induſtrie doit nous ſervir d'exemple, & nous engager à faire nous-mêmes ce commerce d'échange.

On fume de la ſauge comme du tabac, pour débarraſſer le cerveau. La décoction des feuilles & des fleurs de cette plante eſt très-utile pour fortifier les nerfs, ramollir les tumeurs & diſſiper les enflures..

On prépare avec les fleurs de ſauge, une conſerve, avec la plante entiere une huile diſtillée, & une huile par infuſion & par coction; l'on fait un vinaigre avec les feuilles & les fleurs. Cette huile aromatique eſt très-bonne pour les rhumatiſmes.

Comme les ſauges conſervent leurs feuilles pendant l'hiver, elles ſont très-propres à décorer les boſquets pendant ce tems, ſur-tout les eſpeces à feuilles panachées. Toutes font un bel effet pendant le mois de Juin, quand elles ſont en fleurs; c'eſt pour cela qu'on en fait des bordures dans les potagers. Ces plantes ne ſont point délicates ſur la nature du terrain.

M. de *Tournefort* nous apprend qu'il a vu au Levant des galles fort groſſes ſur les ſauges, (ces galles ſont formées par des piqûres d'inſectes) qu'elles ſont bonnes à manger, qu'on les porte au marché, & qu'on les confit au ſucre.

SAUGE AMERE. Nom donné à une eſpece de *teucrium* d'Eſpagne, & à larges feuilles. Cette plante eſt apéritive vulnéraire. On donne auſſi le nom de *teucrium* à la *germandrée en arbre*.

SAUGE EN ARBRE ou BOUILLON SAUVAGE ; *phlomis fruticosa salviæ folio latiore & rotundiore.* Plante qui croit aux lieux secs & pierreux des pays méridionaux de la France & autres pays chauds : sa racine est longue, ligneuse & fibreuse ; elle pousse plusieurs tiges carrées, dures, rameuses & chargées d'un duvet blanc : ses feuilles sont grandes & ressemblent à celle de la sauge : ses fleurs sont jaunes ; elles naissent en gueule, verticillées ; elles sont suivies chacune de quatre semences oblongues & enveloppées dans une capsule qui a servi de calice à la fleur. Cette plante, dont l'odeur n'est ni forte, ni désagréable, est estimée propre pour la brûlure, les hémorroïdes & pour le flux de sang. On prétend que les Payſans brûloient autrefois les tiges desséchées du bouillon sauvage pour s'éclairer : ils en mettoient dans les lampes en guise de méche. J'en ai fait un essai, qui ne m'a point réussi.

SAUGE DE JÉRUSALEM & DE BETHLÉEM. *Voyez à l'article* PULMONAIRE.

SAUGE SAUVAGE ou FAUX SCORDIUM. *Voyez à la suite du mot* GERMANDRÉE D'EAU.

SAVINIER. *Voyez* SABINE.

SAULE ou SAULX, *salix*, est tantôt un arbre, & tantôt un arbrisseau, qui vient fort bien dans les lieux humides & marécageux : il croit très-vîte ; on l'étête & on en fait des coupes tous les trois ou quatre ans : lorsqu'on le laisse croître naturellement, il devient très-grand, très-beau, & fait un bel effet dans les parties humides des parcs. On tire alors de ces arbres de belles planches, comme du tilleul. Ce grand saule est le SAULE VULGAIRE BLANC, *salix alba major aut vulgaris.*

Il y a un très-grand nombre d'especes de saules, dont les unes sont nommées *osiers*, lorsqu'ils se plient avec facilité : mais en général, il y a des fleurs mâles & des fleurs femelles sur différens individus. Les fleurs mâles sont à étamines, & forment par leur assemblage des chatons écailleux : les fleurs femelles sont aussi disposées en chatons ; mais elles ne sont formées que de pistils, auxquels succedent des capsules qui renfer-

ment un grand nombre de ſemences menues & aigrettées, ce qui fait paroître ces chatons comme chargés d'un coton court & très-fin. Ces fleurs s'épanouiſſent en Mars & en Avril, & ſont des premieres à fournir à la recolte des abeilles.

Les feuilles de la plupart des ſaules, ſont longues & pointues; il y a cependant des eſpeces qui les ont preſque rondes: elles ſont toujours poſées alternativement ſur les branches, & l'on ne connoît qu'une ſeule eſpece où elles ſoient oppoſées.

Le ſaule ſe multiplie avec la derniere facilité : il ne s'agit que de piquer des branches de cet arbre en terre, à un pied ou deux de profondeur. On doit préparer le trou avec un pieu, afin d'éviter de meurtrir l'écorce des plantards, parce qu'il ſe formeroit des chancres aux endroits offenſés. On plante auſſi beaucoup de ces arbres dans tous les bas prés, où ils réuſſiſſent très-bien le long des rivieres & ruiſſeaux : & on en voit pluſieurs qui font de très-belles pouſſes, quoiqu'il ne leur reſte preſque plus que l'écorce, & que tout l'intérieur en ſoit pourri : c'eſt l'effet des eaux qui ſéjournent ſur leurs têtes dépouillées. En effet on voit de ces miſérables troncs qui reprennent tous les ans leur verdure & ſe couronnent de branches touffues, preuve convaincante que c'eſt l'écorce ſeule qui tranſmet les ſucs nourriciers à toutes les branches, & qu'un arbre peut végéter ſans moelle. Le ſaule abandonné aux mains de la nature, devient quelquefois très-grand & d'une groſſeur conſidérable. On a vu dans le ſiecle dernier des ſaules creux qui avoient neuf pieds de diametre, c'eſt-à-dire, vingt-ſept pieds de circonférence, & qui fleuriſſoient tous les ans.

Quoique les ſaules ſoient des arbres aquatiques, quelques eſpeces, qu'on nomme *oſiers rouges des vignes*, *ſalix vulgaris rubens*, viennent aſſez bien dans un terrain ſec : on les plante comme la vigne & on les étête à demi-pied de terre; il ſuffit d'en piquer en terre de petites boutures. On s'en ſert à lier les ceps de vigne contre les échalas; les gros brins refendus en deux ou trois, ſervent aux Tonneliers pour lier les cerceaux.

L'oſier dont les Vanniers font uſage, eſt l'oſier jaune dont les feuilles ſont dentelées; on le plante comme les vignes, dans un terrain élevé au-deſſus de l'eau de deux ou trois pieds: on a ſoin de détruire les herbes à l'endroit où on le cultive. Ces oſiers lorſqu'ils ſont beaux, ne s'emploient qu'écorcés: c'eſt pourquoi les Vanniers les laiſſent dans leur cave, juſqu'à ce qu'ils pouſſent & ſoient en pleine ſeve; alors ils emportent facilement l'écorce, en les paſſant dans une mâchoire de bois, & ils aſſujettiſſent ces oſiers écorcés par bottes, afin qu'ils ne ſe contournent pas en différens ſens. Lorſqu'ils veulent les employer, ils les mettent tremper dans de l'eau pour les rendre plus ſouples. L'écorce de ces oſiers, eſt employée par les Jardiniers, pour lier les écuſſons lorſqu'ils greffent.

Les eſpeces de ſaules qui ſe rompent au lieu de plier quand on en veut faire des liens, de même que les eſpeces qu'on nomme *marſeaux* ou *petits ſaules*, peuvent ſervir, étant refendues, à faire des perches à échalas. Le meilleur moyen de tirer bon parti de ces échalas de ſaule, c'eſt de les conſerver pendant un an entier en bottes bien liées, afin d'empêcher qu'ils ne ſe recourbent: au bout de ce tems, ils ſont preſque d'un auſſi bon uſage que ceux de chêne qu'on emploie aujourd'hui, & qui ne ſont ſouvent que d'aubier.

Les feuilles & les chatons de ſaule ſont eſtimés aſtringens & rafraîchiſſans. M. *Ed. Stone* vient de donner dans le cinquante-troiſieme Volume des *Tranſact. Philoſ.* (Obſervat. XXXIII.) le détail du ſuccès de l'écorce du *ſaule vulgaire blanc* pour la guériſon des fievres. Cette écorce qui eſt fort amere, étant deſſéchée, puis réduite en poudre & adminiſtrée comme le quinquina, diſſipe les fievres: excepté la fievre quarte & celle d'automne, que cette nouvelle poudre diminue bien, mais n'emporte pas; elle ne les détruit qu'en la mêlant avec celle de l'écorce du Pérou appellée *quinquina*. On dit que le duvet des chatons de ſaule eſt propre à arrêter le ſang. L'Auteur de l'*Hiſtoire des Plantes de Lyon*, aſſure que le charbon de bois de ſaule eſt le meilleur dont on puiſſe ſe ſervir pour faire

la poudre à canon, parce qu'il prend feu fort aiſément. Il dit auſſi que les Peintres le brûlent pour faire du crayon. Voici une propriété ſinguliere, que l'on attribue au bois de ſaule, c'eſt que ce bois, quoique tendre, a la propriété d'aiguiſer les couteaux, & de les rendre auſſi polis & auſſi tranchans que le pourroit faire une pierre à aiguiſer. Toutes les eſpeces de ſaule & de peuplier deſſéchées dans du papier gris, le teignent en noir tirant ſur le violet, ce qui ſemble indiquer qu'elles contiennent une matiere propre à être employée en teinture. Les fleurs de pluſieurs ſaules ont une odeur fort agréable, & on diſtille d'un ſaule de Perſe une eau, dont *Kæmpfer* vante ſinguliérement la charmante odeur.

On lit dans *les Annonces d'Hanovre*, 19 *Avril* 1754, l'Hiſtoire d'une eſpece de coton qui croît en Allemagne ſur les ſaules, & dont on a réuſſi à faire quelques eſſais. On voit aux dernieres branches de l'arbre, une ſorte de ſilique longue d'un doigt, & compoſée de trente ou de quarante capſules, qui ſont toutes remplies d'un duvet très-fin : elles s'ouvrent à la fin ou au commencement de Juin, & le duvet qui en ſort s'envole promptement. Voici la maniere d'en faire la récolte : dès que les premieres ſiliques jauniſſent un peu, on coupe avec des ciſeaux à tailler les haies, l'extrémité des branches & toutes celles qui ſont les plus chargées de capſules, & on les porte dans de grandes chambres où on les amaſſe. On retourne pendant quelques jours ces bouts de branches, afin que les capſules s'ouvrent d'elles-mêmes : on a ſoin de chaſſer dans un coin de l'attelier, avec un évantail de plumes, tout le coton qui en ſort. Toute cette opération ſe fait avec attention & propreté. On auroit peine à s'imaginer combien ce duvet peut être utile ; on l'emploie dans des courte-pointes, dans des jupons piqués, & dans des doublures ; on en fait des mêches pour les bougies, les chandelles & les lampes. On prétend qu'en le filant & le travaillant, on peut le mêler avec le véritable coton, & en fabriquer de jolies étoffes. Enfin, ce même coton, mêlé avec la plume de l'eſtomac d'oie ou de canard, n'imite pas mal ce duvet

en dedans; quatre ouies de chaque côté. Il a deux nageoires au dos, dont la premiere eſt à rayon, & la poſtérieure eſt noire & graſſe, & dépourvue d'arêtes: les nagoires de la poitrine ſont noirâtres, à arêtes branchues; celles du ventre ſont blanchâtres & tiquetées de noir. Il y a toujours au deſſus de chaque nageoire une grande apophyſe écailleuſe & blanche: la nageoire de l'anus eſt blanche, un peu graſſe: la queue eſt noirâtre, un peu fourchue: la veſſie aérienne de ce poiſſon eſt longue, étendue par toute la capacité du bas-ventre: le long de l'épine du dos, on lui voit 36 vertebres, & environ 33 côtes de chaque côté. Sa longueur totale eſt communément de 28 pouces & demi. *Peyerus* a donné des obſervations anatomiques très-curieuſes ſur les entrailles du ſaumon. Il ſe trouve principalement dans la mer Baltique, & dans toutes les plus grandes rivieres qui vont ſe décharger dans cette mer.

On dit que ce poiſſon nait dans les rivieres, qu'il deſcend à la mer, puis qu'il revient à ſon lieu natal pour y jetter ſes œufs.

Suivant des relations aſſez exactes, les ſaumons remontent en foule au premier printems, de l'Océan dans le Rhin; de ſorte qu'au mois de Mai ils abondent autour de Baſle. Ils ſe plaiſent à remonter, ſur-tout quand les rivieres ſont troubles & groſſies par l'abondance des pluies: lorſqu'ils mettent bas ils changent de couleur & de goût, même de figure, mais ce n'eſt point la maigreur qui en eſt la cauſe.

Cette maigreur ne commence qu'après le ſolſtice d'été, & va en augmentant inſenſiblement. Vers la fin du mois de Novembre ils remontent les rivieres tant qu'ils peuvent pour y jetter leurs œufs; ce qu'ils commencent d'abord après le ſolſtice, puis il continuent pendant l'automne & l'hiver juſqu'au commencement du printems. Pour cela, ils cherchent un lieu commode, c'eſt-à-dire, des ſables ſur leſquels la riviere coule rapidement. Ils y creuſent une foſſe longue de trois ou quatre pas, & large d'environ quatre pieds. Alors la femelle y jette des œufs gros comme des pois, que le mâle arroſe de ſa laitance, ce qui les fatigue beaucoup l'un & l'autre; & pour empêcher que la riviere ne le

entraîne, ils ont l'induſtrie de les entourer d'un rempart de pierre. Le mâle & la femelle travaillent de concert à la conſtruction de cette digue : voilà les œufs à l'abri des flots & de la tempête ; ils reſtent ainſi juſqu'au printems, où la chaleur les anime, & en fait naître des ſaumonneaux d'abord molaſſes. C'eſt une choſe ſinguliere que les ſaumonneaux mâles ſe trouvent quelquefois pleins de laites, & qu'ils fraient avec les femelles adultes tandis que dans les ſaumonneaux femelles on ne trouve jamais d'œufs. Ils jettent leurs œufs plus volontiers dans les petites rivieres qui tombent dans le fleuve, que dans le Rhin, & retournent à la mer pour la plupart.

Quelquefois les crues des rivieres agitent l'eau des foſſes, diſperſent les œufs qui y ſont dépoſés, & il en périt une partie, ou par l'inondation, ou parce qu'elle eſt dévorée par les poiſſons : quelquefois auſſi il peut arriver que les foſſes reſtent à ſec, ſans pourtant que les œufs, ces tendres dépôts, périſſent ; car dès que les eaux viennent à recroître, ils s'animent & éclosent comme s'ils n'avoient jamais manqué d'eau. Les pêcheurs conjecturent par l'abondance ou la diſette des eaux, s'il faut attendre pour l'année ſuivante une grande ou petite proviſion de ſaumons.

Les ſaumonneaux ne ſe tiennent pas volontiers un ou deux ans dans le Rhin ; mais d'ordinaire avant l'année révolue, ils deſcendent des autres rivieres dans le Rhin, & de là dans l'Océan ; ce qu'ils font dès qu'ils ont quatre à cinq pouces de longueur : car il s'en trouve très-rarement qui aient huit à neuf pouces. Enfin, lorſqu'ils ont pris leur accroiſſement dans l'Océan juſqu'à devenir de vrais ſaumons, (ce qui ne tarde pas) quoique des pêcheurs diſent qu'ils ne parviennent à leur perfection qu'au bout de ſix ans, ils remontent le Rhin, comme il a été dit ci-deſſus.

Il ſemble que ce poiſſon faſſe perpétuellement effort contre le courant des rivieres. Il eſt très-agile à ſauter ; il fléchit ſon corps en maniere de cercle, & d'un effort il s'éleve au deſſus de l'eau avec impétuoſité : les ſangſues qui les tourmentent & les épuiſent par leurs mor-

ures, les obligent quelquefois à ſauter ainſi, avec beaucoup d'effort.

Ce poiſſon eſt encore ſujet, comme bien d'autres, à nourrir dans ſes entrailles des vers plats. Les Continuateurs de la *Matiere Médicale de M. Geoffroy* trouverent, il y a quelques années, dans le ventre d'un ſaumon, qui peſoit plus de 25 livres, un *ténia* d'une longueur extrême, & d'une grande blancheur, lequel étoit encore plein de vie quatre jours après la mort du poiſſon.

M. *Linnæus* dit que le ſaumon habite auſſi dans les plus grandes rivieres de la Suede; mais il y paſſe rarement l'hiver, ſur-tout dans le Lac Siljam en Dalécarlie. Tous les mâles ont, dit-il, la mâchoire crochue. Dans toutes les grandes rivieres ce poiſſon remonte à plus de 60 & 100 lieues loin de la mer, & deſcend tous les ans. Sa courſe eſt très-rapide; & quand il nage contre le fil de l'eau, on diroit que c'eſt un trait qui eſt décoché.

On peut regarder le ſaumon comme un des plus grands poiſſons de riviere que nous connoiſſions. Il eſt gros comme la cuiſſe; il égale quelquefois le thon pour la grandeur: on en prend qui peſent 30 à 40 livres. Ce poiſſon a la peau un peu épaiſſe; la chair en dedans eſt entremêlée de graiſſe par-tout, & ſur-tout au ventre: cette chair eſt blanchâtre avant que d'être cuite; mais étant cuite ou ſalée, elle devient rouge: elle raſſaſie beaucoup. Le ſaumon frais eſt d'un goût meilleur que celui que l'on a ſalé pour le conſerver & le tranſporter en différens lieux. Le meilleur morceau du ſaumon eſt la hure: on en eſtime enſuite le ventre.

Les Auteurs ne ſont pas d'accord touchant la nourriture dont uſe le ſaumon: on ſait cependant qu'il avale aſſez avidement les vers de terre, les goujons, ou autres petits poiſſons qu'on lui préſente pour amorce. Il s'engraiſſe beaucoup dans l'eau douce, & ſa chair y devient plus ſucculente; mais quand il reſte plus d'un an dans les rivieres, ſa chair devient pâle, ſeche, maigre, & d'une ſaveur bien moins agréable. Ce poiſſon vit pluſieurs années, & on peut le tenir long-tems hors de l'eau ſans qu'il meure. Le ſaumon ne ſe trouve point dans la Méditerranée; il ſuit les ſalines ou bateaux de

ſel qui remontent nos rivieres : on peut dire qu'il differe en grandeur & en bonté, ſuivant les lieux où il habite. On vante les ſaumons de la Tamiſe, du Rhin, de la Moſelle, de la Loire, de la Garone, de la Dordogne, & de l'Allier : ceux qu'on pêche en Laponie paſſent, ſelon *Rondelet*, pour les plus excellens ſaumons de l'Europe.

*Hiſtoire de la pêche du Saumon en Baſſe-Bretagne*

M. *Deslandes* dit qu'à Châteaulin, petite ville de la Baſſe-Bretagne, l'on pêche quelquefois juſqu'à 4000 ſaumons. Le détail que cet Obſervateur donne de cette pêche eſt aſſez curieux, ainſi que quelques remarques générales qu'il a eu occaſion de faire. Les ſaumons, dit-il, qui naiſſent dans les rivieres, deſcendent enſuite à la mer, & retournent après cela dans les mêmes rivieres juſqu'à ce qu'ils meurent, ou, ce qui leur arrive plus ordinairement, juſqu'à ce qu'ils ſoient pris. Quand ils entrent dans une riviere, ils la remontent conſtamment ; de ſorte que l'on prend ſouvent loin de leur embouchure, des ſaumons qui ne ſe prennent guere en pleine mer : effectivement, quoique la riviere de *Châteaulin* ſe décharge dans la rade de Breſt, on ne prend point de ſaumons dans cette rade, où la pêche d'autres ſortes de poiſſons, eſt d'ailleurs très-abondante ; mais on en verra bientôt la raiſon.

Une autre particularité qui diſtingue les ſaumons, c'eſt qu'ils ne viennent jamais que par grandes troupes & comme en armée, de même que les *harengs*, les *maquereaux*, les *thons* & les *jardines* : mais il y a dans leur marche une difference eſſentielle ; car nous avons dit que les harengs n'étoient attirés ſur les côtes de Normandie, & notamment ſur celles de la Grande-Bretagne, que par une infinité de petits vers dont la mer contient alors des quantités innombrables. Les maquereaux ſe raſſemblent à l'entrée du printems près de certaines côtes, pour paître en compagnie une eſpece d'algue marine dont ils ſont fort avides. Les thons ne ſe répandent ſur les côtes de Provence & de Languedoc qu'en fuyant : ils y trouvent un aſile contre les inſultes

ſultes du poiſſon *empereur*, lequel a un tel aſcendant ſur les thons, timides de leur naturel, qu'à ſon approche ils ſe faufilent les uns ſur les autres, & vont s'échouer à la premiere terre. Les ſardines ne feroient que ſe montrer ſur les côtes de Baſſe-Bretagne, ſi pour les y retenir on ne les amorçoit avec une compoſition préparee en Norwege, dont il faut alors couvrir la mer en cet endroit. *Voyez au mot* SARDINE.

A l'égard des ſaumons, ce qui les invite à s'attrouper & à marcher par bandes & en compagnie, c'eſt le deſir de travailler à leur multiplication: en effet, quand les ſaumons entrent dans une riviere, les femelles vont toujours devant, & les mâles ſuivent avec différentes viteſſes. Il y a apparence que les plus amoureux ſont les plus empreſſés. Et quand le tems arrive que les femelles jettent leurs œufs, alors les mâles les fecondent à l'envi les uns des autres: rien ne les arrête, rien ne peut les détourner.

Au reſte les ſaumons ne fréquentent pas indifféremment toutes les rivieres: il y en a deux dans la rade de Breſt preſqu'égales & paralleles, mais on ne pêche des ſaumons que dans une ſeule; ſans doute que la nourriture qu'ils y trouvent leur eſt plus convenable & les attire davantage: c'eſt toute la raiſon qu'on peut rendre de ce choix. Quelques-uns ſoupçonnent que les ſaumons remontent plus volontiers une riviere entretenue par la fonte des neiges: c'eſt ce qu'il eſt facile de vérifier.

Une remarque encore très-importante de M. *Deſlandes*, c'eſt que dans les lieux où ſe fait la pêche des *thons*, des *harengs*, des *ſardines*, la mer s'engraiſſe pendant tout le tems que dure cette pêche, & file comme de l'huile; quelquefois même elle étincelle, ſur-tout quand on la frappe avec le tranchant des rames: on ne voit rien de ſemblable dans les rivieres où ſe fait la pêche des ſaumons, quoiqu'il s'y en prenne des quantités prodigieuſes, & que cette pêche dure pluſieurs mois de ſuite: l'eau n'y eſt jamais troublée, ni épaiſſie. La chair de ce poiſſon, qui eſt compacte & ne ſe réduit point en huile, eſt également bonne

toutes les années, mais il n'en eſt pas de même dans les poiſſons huileux.

Ces ſaumons ont un inſtinct qui a quelque choſe de particulier, & qu'un Phyſicien ne doit point avoir honte d'admirer. On ſait qu'une riviere a un mouvement plus rapide à ſa ſurface que proche du fond, où elle eſt beaucoup plus retardée par l'inégalité & l'immobilité des corps qui forment ſon ſol: (*voyez le* Traité du mouvement des eaux & des autres corps fluides de M. *Mariotte.*) Auſſi M. *Deslandes* a-t-il remarqué que les ſaumons en remontant la riviere ſe tiennent tous le plus près qu'ils peuvent du fond, qui eſt moins rapide; au lieu qu'en la deſcendant ils s'élevent tous à la ſurface, dont le courant eſt le plus fort. La raiſon de cette différente allure ſe découvre aiſément; & c'eſt pour le même but phyſique que les Bateliers font remonter leurs bateaux le long des bords où le courant eſt moins rapide; mais pour deſcendre ils cherchent le milieu de l'eau, qui a plus de viteſſe. Après ces réflexions M. *Deslandes* paſſe à l'établiſſement qui a été fait à Châteaulin pour la pêche des ſaumons. Cet établiſſement conſiſte dans un double rang de pieux qui traverſent la riviere d'un côté à l'autre, & qui étant enfoncé à refus de mouton, forment une eſpece de chauſſée ſur laquelle on peut paſſer. Ces pieux ſont mis les uns près des autres, & il y a encore de longues traverſes aſſujetties par des boucles de fer qui les retiennent tant au-deſſus qu'au-deſſous de l'eau. A gauche, en montant la riviere, eſt un coffre fait en forme de grillage, & qui a quinze pieds ſur chaque face: on l'a tellement ménagé, que le courant de la riviere s'y porte de lui-même. Au milieu de ce coffre & preſque à fleur d'eau ſe voit un trou de dix-huit à vingt pouces de diametre, environné de lames de fer blanc un peu recourbees, qui ont la figure de triangles iſoceles, & qui s'ouvrent & ſe ferment facilement. Leur aſſemblage reſſemble aſſez aux ouvertures des ſouricieres faites avec du fil de fer. Le ſaumon conduit par le courant vers le coffre, y entre ſans peine en écartant les lames de fer blanc qui ſe trouvent ſur ſa route, & dont les baſes bordent le trou. Ces lames en ſe rapprochant les

unes des autres forment un cône, & elles s'ouvrent jusqu'à devenir un cylindre. Au sortir du coffre le saumon entre dans un réservoir, d'où les Pêcheurs le retirent par le moyen d'un filet attaché pour cela au bout d'une perche. Leur adresse est en cela si grande, qu'ils ne manquent point de retirer aussi-tôt celui qu'ils choisissent de l'œil.

Les saumons ne viennent pas toujous avec la même abondance. Quand ils se suivent de loin, ils se rendent tous dans le coffre, & du coffre dans le réservoir, sans monter davantage; mais quand ils arrivent par grande troupe, les femelles attirant les mâles, qui redoublent d'ardeur & de force pour les suivre, alors ils passent à travers les pieux qui forment la chaussée, & avec une viteſſe incroyable: à peine les peut-on suivre des yeux; par ce moyen un grand nombre de saumons échapperoit aux Pêcheurs, s'ils n'avoient attention de s'embarquer dans de petits bateaux plats, & de se couler le long de la chaussée, en y tendant des filets dont les mailles sont assez serrées: tout le poisson qui s'y prend est aussi-tôt porté dans le réservoir, où il se dégorge & acquiert un goût plus exquis.

Outre le saumon ordinaire que tous les Naturalistes ont assez bien décrit, il y en a un autre dont ils n'ont point parlé, & qui peut être nommé *saumon coureur*. Il differe du premier par trois endroits; par son corps qui est plus long & plus mince, plus favorablement taillé pour fendre les eaux; par sa chair qui est si glaireuse, que ceux mêmes qui se contentent de mets grossiers, n'en peuvent point manger; par sa queue, qui est très-large & très-flexible, & dont il se sert avec un art infini.

Cette espece de saumon nerveux vient continuellement sur l'eau, qu'il frappe du plat de sa queue, mais avec une telle viteſſe, que l'eau s'arrête en quelque maniere & devient à son égard un corps solide, par le moyen duquel il s'éleve de douze à quinze pieds au dessus de sa surface. L'animal de mer piſciforme le plus énorme de tous, qui est la baleine, a aussi la faculté de bondir quelquefois quinze à vingt pieds de haut. *Voyez* BALEINE.

Il eſt venu ſur cela une penſée à M. *Deslandes*, qu'il ſoumet à la critique. Lorſque la mer ſe retire on voit ſur tous les bords une infinité de petits vers de couleur rougeâtre, qui ſe dégagent peu-à-peu, & ſortent du ſable pour venir reſpirer un air nouveau. Rien n'attire plus le poiſſon que ces ſortes de vers; ils en paroiſſent tous extrêmement friands: & l'on remarque que les poiſſons ſauteurs ſe jettent ſur les rivages que la mer a abandonnés pour y ſaiſir ces mêmes vers; aucun mets ne paroit plus à leur goût. Nous croyons cependant que M. *Deslandes* excepte la baleine, qui ſans doute ne peut ſe jeter ainſi volontairement à ſec ſur le ſtrandt ou plage ſableuſe, puiſqu'elle y périt.

Revenons à la pêche de Châteaulin; elle s'ouvre vers le mois d'Octobre; les ſaumons commencent alors à goûter la riviere, & lorſque les premiers ſaumons ſont paſſés, les autres accourent en plus grand nombre, & la pêche augmente inſenſiblement. Vers la fin de Janvier elle ſe trouve dans ſon fort, & elle ſubſiſte à-peu-près ſur le même pied pendant les mois de Février, de Mars & d'Avril: on prend alors des quantités prodigieuſes de ſaumons. En Mai les femelles jettent leurs œufs, qui ſont en même tems fécondés par la ſemence des mâles attachés à leur ſuite. Auſſi commence-t-on à voir la ſurface de la riviere ſe couvrir de petits ſaumons qui ne demandent que la mer, & vont s'y rendre. Dès ce moment la pêche diminue, & les ſaumons qui ſe laiſſent prendre ont, avec un air foible & preſque hébété, un goût aſſez déſagréable. Enfin ils diſparoiſſent au mois de Juillet, où la récolte des chanvres ſe trouvant finie, on les met rouir dans les eaux courantes: elles ſe colorent, elles contractent une qualité mal-faiſante en peu de tems; & comme elles ſe rendent dans les rivieres que les ſaumons habitent, elles les chaſſent: dès qu'on apperçoit ce départ, on quitte auſſi la riviere, & on leve les écluſes ou éventaux qui tiennent à la digue, afin que le poiſſon qui s'eſt porté au deſſus, puiſſe redeſcendre avec facilité.

Il reſte encore deux éclairciſſemens à donner: le premier regarde cette couleur rouge qui affecte les ſaumons lorſqu'ils ſont cuits en entier, & qu'ils n'ont

preſque plus quand on les coupe par morceaux & qu'on les fait légérement griller. Pour découvrir d'ou pouvoit venir cette couleur, qui ſelon quelques-uns, a ſa ſource dans le plus ou moins de vigueur de l'animal, M. *Deslandes* a ouvert pluſieurs ſaumons ſur le lieu même & au ſortir de l'eau; il a trouvé qu'ils avoient tous dans l'eſtomac un petit corps rouge ſemblable à une grappe de groſeille, qui cédoit facilement ſous les doigts. Il en prit & en jetta dans un verre d'eau tiede, qui devint rougeâtre auſſi-tôt. Il y a apparence que quand le ſaumon eſt cuit en entier, ce petit corps ſe diſſout & communique par une eſpece de transfuſion inſenſible ſa couleur à toutes les parties du poiſſon; au lieu que quand ſes parties ſont coupées & ſéparées les unes des autres, elles ne peuvent recevoir la même couleur, & ne la reçoivent point effectivement. Lorſqu'un ſaumon eſt gardé ſept ou huit jours, (il peut encore être gardé plus long-tems ſans ſe corrompre), cette petite grappe ſe transforme en une eſpece de boue fine & légere, qui a les mêmes propriétés.

Le ſecond éclairciſſement, plus néceſſaire encore que le premier, conſiſte à déterminer pourquoi les ſaumons reviennent tous les ans dans la même riviere où ils ſont nés, & cela juſqu'à ce qu'ils meurent, ou qu'ils ſoient pris. Comment, dira-t-on, (c'eſt M. *Deslandes* qui parle), a-t-on pu ſavoir cette particularité, qui a échappé à tous les Naturaliſtes? Il eſt à propos d'en inſtruire le Lecteur. J'avois chargé les Pécheurs de Châteaulin de retenir une douzaine de ſaumons parmi ceux qui deſcendent la riviere, & après leur avoir attaché à chacun un petit cercle de cuivre vers la queue, de les remettre dans l'eau; ce qu'ils ont exécuté avec beaucoup d'adreſſe, & en trois années différentes. J'ai enſuite ſu d'eux-mêmes qu'ils avoient repris quelques-uns de ces ſaumons, une année cinq, une autre année trois, une autre enfin deux. La diſpoſition du coffre, & plus encore du réſervoir où le coffre aboutit, rendoit cette obſervation très-aiſée.

Les Princes d'Aſie qui aiment la pêche avec paſſion, font mettre auſſi avec art de petites chaînes d'or ou d'argent aux poiſſons extraordinaires qu'ils prennent,

pour voir ſi ces poiſſons remis dans l'eau viendront encore ſe prendre à leurs filets; & il arrive ſouvent qu'une pareille curioſité leur réuſſit: on aſſure même que c'eſt par des poiſſons ainſi marqués qu'on a reconnu la communication de la Mer Caſpienne avec la Mer Noire, & même avec le golfe de Perſe.

M. *Anderſon* confirme en peu de mots ce que dit M. *Deslandes*. Proche de Holme en Iſlande, dit-il, dans l'Ellera, près de Kleppée, & dans d'autres golfes profonds où ſe déchargent des ruiſſeaux & de petites rivieres qui tombent avec impétuoſité des montagnes & des rochers, on trouve des ſaumons qui nagent contre les plus fortes caſcades, & qui s'elancent ſouvent juſqu'à des hauteurs prodigieuſes. Les Iſlandois ont l'adreſſe d'en prendre quantité par le moyen d'une eſpece de coffre fait de treillage ſerré qu'ils dreſſent directement dans la route du poiſſon, & qui ſans l'empêcher de monter dans l'eau, l'arrête lorſqu'il veut deſcendre à la mer. Dans le tems que le ſaumon eſt le plus gras, on tend dans la riviere des filets ordinaires qui s'étendent d'un rivage à l'autre, & avec leſquels on va des deux côtés en remontant l'eau, & en pouſſant toujours en avant les ſaumons, qui ſentant qu'ils ne peuvent plus reculer, s'élancent à droite & à gauche ſur les rivages, où ils ſont auſſi-tôt pris par les payſans qui les attendent: c'eſt ainſi qu'on prend ſouvent juſqu'à deux cents ſaumons à la fois.

SAUMURE. Nom donné à une liqueur ſalée dans laquelle on a conſervé ou de la viande ou du poiſſon: *voyez* GARUM. On donne le nom de *ſaumure de la terre* à de l'eau marine ou ſalée qui coule dans les ſouterrains.

SAVON NATUREL. Nom donné à la pierre & à la terre ſavonneuſe, au ſmectin, aux eaux ſavonneuſes, même au ſavonnier & à la ſaponaire. *Voyez ces différens mots.*

SAVON DU VERRE. *Voyez* MANGANAISE *à l'article* FER.

SAVONNETTE DE MER. Nom donné à des ovaires de coquillages. *Voyez ſon article à la ſuite du mot* CORALLINE, *Vol. III, pag.* 18 *de ce Dictionnaire.*

SAVONIER ou ARBRE AUX SAVONNETTES, *arbor ſapinda, aut ſaponaria Americana.* L'on nomme ainſi cet arbre, à cauſe de l'uſage de ſon fruit: c'eſt un grand & fort bel arbriſſeau, qu'on trouve en terre ferme en Amérique, particuliérement aux Antilles, dans les îles Eſpagnoles & dans la Jamaïque: on prétend qu'il ſe trouve auſſi à la côte de Coromandel. Cet arbriſſeau croit aſſez gros; le bois en eſt blanc, gommeux, peu tendre, mais ſe coupant aiſément, n'étant point ſujet aux vers, d'une odeur & d'un goût approchant de la reſine copal. Son écorce eſt griſe & rude. Ses feuilles reſſemblent à celles du frêne ou du ceriſier. Ses fleurs ſont compoſées de quatre pétales diſpoſés en roſe; le piſtil ſort d'un calice compoſé de quatre feuilles, & devient dans la ſuite un fruit ſphérique: ces fruits qui mûriſſent en Octobre ſont ſuſpendus en grappes, ronds, gros comme une ceriſe, couverts d'une peau jaune, rouge & liſſe, d'un goût doux & aſtringent. Sous cette peau eſt une pulpe tenace, blanche, fort amere, laquelle étant ôtée, paroit une boule ronde, noire, fort dure, & contenant une amande auſſi agréable que l'aveline: il découle de ce fruit une liqueur gluante, qui l'a fait nommer par les Eſpagnols, *ceriſe gommeuſe.* On prétend que cette liqueur gluante a la propriété d'arrêter toutes les pertes de ſang, & même la fievre. On recommande le fruit dans les pâles couleurs.

Les habitans des Antilles ſe ſervent de la racine, & ſur-tout du fruit du *ſavonier*, pour produire le même effet que le ſavon. On met deux ou trois de ces fruits dans de l'eau chaude, & l'on en ſavonne le linge ou les habits; il s'y fait une grande quantité de mouſſe ou d'écume, l'eau devient elle-même blanchâtre, déterſive, & nettoie très-bien. Il faut obſerver de ne pas faire uſage trop ſouvent de cette eſpece de ſavon; car il gâte & brûle le linge. Ces fruits ſe fondent peu-à-peu dans l'eau, juſqu'à ce qu'il n'y demeure plus rien que les noyaux qui ſont très durs, & qui étant percés, ſervent à faire des chapelets auſſi beaux que ceux d'ébene. On les appelle *pommes de ſavon.*

SAVONIERE ou SAPONAIRE, *ſaponaria.* Cette plante, qui eſt une eſpece de *lychnis*, croit proche

des rivieres, des étangs, dans les bois & dans quelques lieux ſablonneux. Sa racine eſt longue, rougeâtre, noueuſe, rampante, fibree & vivace: elle pouſſe pluſieurs tiges hautes d'un à deux pieds, rondes, glabres, noueuſes, rougeâtres, moelleuſes, & ſe ſoutenant difficilement. Ses feuilles ſont larges, nerveuſes, ſemblables à celles du plantain, mais plus petites, oppoſées, & d'un goût nitreux. Ses fleurs naiſſent comme en ombelles aux ſommites des tiges, compoſées chacune de cinq feuilles, diſpoſees en œillet, ordinairement d'une belle couleur pourprée, quelquefois d'un rouge pâle ou de chair, quelquefois blanches, odorantes. Elles renferment dix étamines & deux piſtils: le calice eſt ſimple & cylindrique, dit M. *Deleuze*. A la fleur ſuccede un fruit de figure conique, rempli de ſemences menues, arrondies & rougeâtres.

On cultive auſſi cette plante dans les jardins, où elle dure très-long-tems, & multiplie prodigieuſement: elle eſt fort diſgracieuſe par ſa maniere de ſerpenter. Elle fleurit pendant l'été, la fleur devient quelquefois double: on l'emploie dans les couronnes, tant pour ſa beauté que pour ſa bonne odeur.

La ſavoniere eſt très-amere & très-déterſive: elle contient une ſubſtance ſavonneuſe qui ſe diſſout dans l'eau. Elle ôte les taches des habits, comme fait le ſavon: on peut auſſi s'en ſervir pour laver le linge. C'eſt ce qui lui a fait donner le nom de *ſavoniere*: c'eſt un réſolutif des plus puiſſans pour les obſtructions formées par des matieres graſſes & viſqueuſes dans les vaiſſeaux & les viſceres. Elle eſt encore reconnue propre à guérir la gale & les dartres, ſoit qu'on en prenne intérieurement la décoction, ſoit qu'on en baſſine les parties malades. *Schroder* prétend que ſa racine eſt bonne pour adoucir les maux vénériens, pour garantir de l'aſthme, & pour procurer les menſtrues aux femmes. Les feuilles de cette plante broyées & miſes dans le nez excitent l'éternuement; elles ſont excellentes dans les bains domeſtiques émolliens. M. *Bourgeois* aſſure qu'il s'eſt ſervi avec ſuccès de l'extrait de cette plante, dans les affections hyſtériques & hypocondriaques.

SAVORÉE. *Voyez* SARRIETTE.

SAUQUENE. Nom que l'on donne en Languedoc à la dorade lorſqu'elle eſt encore petite *Voyez* DORADE.

SAUTERELLE ou AUTRON DES MOISSONNEURS, *locuſta.* C'eſt un genre d'inſecte différent de ceux du *grillon*, du *criquet* & de la *mante.* Voyez ces mots.

Le genre des ſauterelles comprend quelques eſpeces qui ſont différentes par leur grandeur, leur couleur, leur forme, & les pays qu'elles habitent. Leurs antennes ſont filiformes & plus longues que le corps: les ſauterelles femelles ont à la queue des appendices, & les mâles n'en ont point.

*Swammerdam* ne doute pas que la ſauterelle ne rumine: il croit même s'en être apperçu; car il a trouvé ſon eſtomac triple & très-ſemblable à celui des ruminans. On y voit ſur-tout bien diſtinctement cette partie, qu'on nomme la *panſe.*

*Deſcription de la Sauterelle verte.*

La GRANDE SAUTERELLE VERTE, *locuſta viridis*, eſt effectivement d'une couleur extrêmement verte, excepté une ligne d'un bai brun qui paſſe ſur le dos, la poitrine & le ſommet de la tête, & deux lignes pâles au-deſſous du ventre & de la derniere paire de jambes. On y diſtingue principalement la tête, la poitrine ou le corſelet & le ventre. La tête eſt oblongue regardant la terre, aſſez reſſemblante à celle d'un cheval: ſa bouche eſt recouverte d'une eſpece de bouclier écailleux, rond, ſaillant & mobile: elle eſt munie de deux mâchoires dentées, dont les dents ſont d'un bai brun, pointues & réfléchies par le bout. On y trouve en dedans une groſſe langue rougeâtre, attachée à la mâchoire inférieure qui eſt large & arrondie. Il y a près des mâchoires une mouſtache verdâtre compoſée de deux antennules à la mâchoire ſupérieure qui ſe plient par le moyen de trois articulations; celle de la mâchoire inférieure n'a que deux antennules & deux articulations. L'extrémité de ces antennules eſt

formée d'eſpeces de houppes nerveuſes, qui goûtent d'avance ce qui eſt convenable à l'animal. Les antennes ſont noueuſes, fort longues, très-deliées, pâles; placées au ſommet de la tête, & les deux yeux ſont hémiſpheriques, un peu ſaillans comme un point noir. (On y diſtingue auſſi trois petits yeux liſſes.) Au derriere de la tête, elle porte un coqueluchon qui finit où les ailes commencent. Le corſelet eſt élevé, étroit, armé en-deſſus & en deſſous de deux épines dentelées. Le dos porte un bouclier oblong, auquel ſont fortement attachés les muſcles des jambes de devant; & ces muſcles ſont environnés de vaiſſeaux aériens, ou de trachées blanches comme de la neige & très-remarquables.

La premiere paire de jambes eſt plus courte que les autres. Les cuiſſes ſont tant ſoit peu marquetées & profondément ſillonnées; & les extrémités, qui ſont proprement les pieds ou tarſes à quatre articles, ſont terminées par deux hameçons. La ſeconde paire de jambes eſt de la même conformation. La derniere eſt la plus longue, très-épineuſe, marquetée & ſillonnée, & bien-fortifiée par des tendons très-robuſtes; en un mot bien diſpoſée non pour marcher facilement, mais pour aller par ſauts & par bonds (ces jambes ſont encore plus longues dans la ſauterelle griſe.) La ſauterelle a quatre ailes traverſées dans leur milieu par une groſſe côte verte: les ailes antérieures naiſſent de la ſeconde paire de jambes, & les poſtérieures de la troiſieme paire. Ces dernieres ailes ſont bien différentes des premieres; car elles ſont preſque pliées & blanchâtres, ſans aucun plexus réticulaire, mais traverſées par des lignes blanches; en outre elles ſont plus amples & plus déliées.

Le ventre eſt conſidérablement grand, formé de huit anneaux, & terminé par deux petites queues, velues comme une queue de rat, entre leſquelles on découvre trois mamelons mobiles, pareillement velus. De l'extrémité du ventre de la femelle, ſort une double pointe, un peu dure & longue, ſemblable dans les unes à la lame d'une épée, & dans d'autres eſpeces à celle d'une lame de ſabre. Il y a des trachées répan-

dues par toute la capacité du ventre, artiſtement pelotonnées entre les anneaux & les inteſtins.

Dans l'intérieur de cet inſecte, on trouve après l'œſophage le ventricule, enſuite un ſecond eſtomac, comme dans le grillon, ſillonné & dentelé en dedans, puis les cavités du troiſieme ventricule, & enfin le *rectum*. De plus, il y a des vaiſſeaux de couleur d'émeraude, qui ſont répandus & ſemés parmi les trachées; & dans la poitrine, ſix oſſelets attachés aux muſcles pour affermir les jambes. Telle eſt la deſcription de la ſauterelle que les Italiens appellent *ſaltarella* ou *cavalletta*, les Grecs *akris*, & *loguſte* en quelques Provinces de France.

*Accouplement, œufs, & métamorphoſe des Sauterelles.*

Peu de tems après que les ſauterelles ont pris des ailes, elles s'accouplent de façon que le mâle, qui eſt toujours ardent dans ſon plaiſir, ſaiſit la femelle avec ſes dents par le chignon du cou, la tenant ainſi aſſujettie avec ſes deux premieres paires de jambes, alors il introduit dans le vagin de la femelle l'aiguillon génital ſitué à l'extrémité de ſon ventre: ces inſectes reſtent long-tems accouplés, & ſi fortement unis qu'on a de la peine à les ſéparer. Vers la fin de l'automne la femelle cherche dans la plaine à ſe délivrer de ſes œufs: elle les dépoſe dans les fentes d'une terre graſſe & crevaſſée, par le moyen des appendices qu'elle porte à ſa queue, & qui ſont compoſées de deux lames: l'œuf au ſortir de l'ovaire gliſſe entre ces deux lames, & s'enfonce en terre; après quoi la pondeuſe périt & ſe deſſeche. Les mâles ne ſurvivent gueres aux femelles; ainſi, après avoir ſatisfait au vœu de la nature, ils périſſent. On dit que ces inſectes ſont ſujets à être attaqués de petits vers qui leur viennent autour du cou, & qui les étranglent.

Ces œufs demeurent cachés en terre, juſqu'au retour du printems, où la chaleur les fait éclore. Ils ſont plus longs que gros, & à-peu-près de la groſſeur d'un grain d'anis, & d'une conſiſtance de corne: ils ſont blanchâtres, enveloppés dans une membrane tiſſue de pe-

tits filets, blancs, argentins, qui ſont les arteres & les veines de l'ovaire, tel qu'il eſt dans le ventre de la femelle, compoſé d'une peau fort délicate & tranſparente, qui, étant preſſée entre les doigts, fait un craquement. L'humeur qu'ils renferment eſt blanchâtre & tranſparente. Quand ils ont été aſſez échauffés; il en naît, vers la fin d'Avril, des vers qui ne ſont pas plus gros qu'une puce, d'abord blanchâtres, puis noirâtres au bout de trois jours, & enfin rouſſâtres. Ces vers ou larves, prennent la forme de petites ſauterelles, qui commencent dès lors à ſauter d'une maniere très-active, quoiqu'elles ne ſoient encore que dans leur état de nymphe. Ce paſſage pour eux n'eſt pas laborieux; en cela bien différens de la plupart des inſectes, qui, dans cet état de nymphe, perdent le mouvement, la faculté de manger, & preſque le ſentiment.

Les ailes de la ſauterelle ſont, dit *Swammerdam*, couchées & étendues le long de ſon corps, au lieu que dans l'état de nymphe, elles ſont renfermées en quatre boutons, dans leſquels elles ſont pliées & entortillées enſemble; c'eſt ce qui a fait dire à pluſieurs Naturaliſtes, que les vers dont ſe forment les ſauterelles, étoient des ſauterelles ſans ailes; & c'eſt ce qui leur a fait donner le nom d'*attelabus*, lorſque leurs ailes commençoient à pouſſer; & celui d'*aſcllus*, quand le corps ſur-tout celui de la femelle, prenoit plus d'accroiſſement: c'eſt ainſi que quand on ne connoît pas bien exactement toutes les formes qu'un même inſecte prend ſucceſſivement, il eſt très-aiſé de confondre & de faire deux ou pluſieurs inſectes d'un ſeul & même animal.

La nymphe de la ſauterelle au bout de vingt-quatre à vingt-cinq jours plus ou moins, ſonge à quitter ſa robe; & pour s'y diſpoſer, elle commence par ceſſer de manger, puis elle va chercher un lieu commode, c'eſt-à-dire pour l'ordinaire, une épine ou un chardon où elle s'attache. D'abord elle agite & gonfle ſa tête ou ſon cou, juſqu'à ce que ſa peau ſe creve au deſſus du cou. La tête ſort la premiere par cete déchirure avec quelque difficulté; enſuite la nymphe faiſant de nouveaux efforts, & ſe gonflant de plus en plus, ſort toute

entiere avec ſes ſix jambes, & laiſſe ſa dépouille attachée à l'épine ou au chardon. Voilà l'inſecte ſous une nouvelle forme, il eſt parfait.

Quand les ſauterelles ſe trouvent dans cet état, la ſubſtance de leur corps eſt ſi tendre & ſi molle, qu'on peut plier les jambes comme ſi elles étoient de cire molle, & leur donner telle forme que l'on veut. La ſauterelle ainſi dégagée de ſa vieille peau, ne montre plus cette couleur obſcure qu'elle avoit auparavant, mais une couleur blanchâtre, ou d'un vert plus clair: & comme elle s'eſt beaucoup fatiguée pour quitter ſa dépouille, & que ſon corps eſt encore trop tendre pour pouvoir ſoutenir les impreſſions de l'air, elle ſe laiſſe tomber par terre, où elle demeure à demi-morte pendant une heure. On ne peut voir ſans admiration, que ſitôt qu'elle s'eſt dépouillée de ſa peau, ſes ailes ſe développent & s'alongent au point de ſurpaſſer la longueur des deux jambes poſtérieures; l'inſecte alors eſt réellement moins court & moins difforme: il s'anime, il ſe met à bondir, à ſauter & prend ſon vol.

*Chant & marche des Sauterelles.*

La plupart des ſauterelles ſautent plus qu'elles ne volent, & leur ſaut eſt tel, qu'il les élance en décrivant, dit-on, une eſpace qui a deux cents fois la longueur de leur corps. La ſauterelle verte a un chant qui n'eſt pas déplaiſant; & dans les climats froids où l'on ne connoît point la vraie cigale, on lui donne aſſez communément le nom de cigale, quoiqu'il y ait entr'elles une très-grande différence. Il n'y a que le mâle des ſauterelles qui ſoit doué de l'organe du chant, la femelle eſt muette. Les auteurs ne ſont pas d'accord ſur les organes d'où procede le ſon ou chant du mâle; les uns ont cru que ce bruit étoit formé par le frottement de ſes dents, d'autres par celui des ailes contre la cuiſſe, il y en a qui y font concourir les pieds de derriere.

M. *Linnæus* n'eſt pas de même avis, & nous paroît avoir tranché le nœud de la difficulté: il dit que le mâle a vers la baſe des fourreaux de ſes étuis, un grand trou fermé par une membrane tranſparente, ſemblable à la

peau d'un tambour, & qui eſt l'organe de ſon chant. Cet inſecte ne fait point de bruit pendant le jour, à moins qu'il ne ſe trouve dans un lieu obſcur, ou qu'un nuage épais ne vienne à couvrir l'horizon; il commence à chanter le ſoir au coucher du ſoleil, & ne diſcontinue point pendant la nuit, étant poſé ſur une tige d'herbe, de blé, ou d'arbuſte, dans les prés, dans les champs, ou dans les haies. Nous avons conſervés pendant une partie d'un été dans notre Cabinet des ſauterelles vivantes, pour les étudier, les ſeuls mâles chantoient tout le long de la nuit; je bouchai avec de la cire molle la moitié du trou chantant, leur voix parut ſiûtoyante & plus aiguë. Elles ſe nourriſſent d'herbes, même de fruits & de miel: pour peu qu'on leur preſſe le ventre, elles rendent auſſi-tôt par la bouche le ſuc des herbes encore tout vert.

Quoique les ſauterelles ſoient pareſſeuſes à s'envoler, & lentes dans leur vol, ſur-tout quand le tems eſt froid ou humide, elles ne laiſſent pas de voler quelquefois aſſez loin. Si on leur prend une des jambes de derriere, elle ſe détache du corps à ſa naiſſance, & alors l'animal ne ſauroit preſque plus voler, parce que ſes jambes lui ſervent à s'élancer en l'air; ſouvent quand on le ſerre dans la main, il mord ſi fort, qu'on eſt obligé de le lâcher; quand il vole, il fait un peu de bruit avec ſes ailes. Les ſauterelles ne viennent point dans les pays de montagnes, ni dans les terres maigres, elles cherchent la plaine; mais malheur aux jeunes ſauterelles qui s'accrochent aux pointes du chardon commun, elles y reſtent ſuſpendues & y périſſent.

*Sauterelles étrangeres.*

*Swammerdam* parle de pluſieurs eſpeces de ſauterelles étrangeres, entr'autres de deux ſauterelles d'Afrique, & d'une ſauterelle d'Eſpagne, qui ne different que par la taille & par la diſtribution des nervures: on en voit dans l'Amérique une eſpece qui porte une ſorte de capuchon, & qui eſt d'un rouge très-foncé mêlé de blanc. *Séba* dit qu'elle ſert de pâture aux armadilles & à d'autres animaux. Parmi celles que l'on voit au Cap de Bonne-Eſpérance, il n'y en a que deux qui méritent attention:

ſavoir, une qui eſt fort petite & ſe voit tout l'été ; elle eſt brune, ſes ailes ſont vertes, le deſſous de ſon ventre eſt argenté, & ſes jambes ſont cendrées. Au printems les habitans de ce pays la trouvent dans les lieux enſemencés, où elle fait beaucoup de ravage ; auſſi dès qu'on l'apperçoit, on fait bouillir de l'eau avec du tabac, & on y répand de cette décoction pour laquelle elle a une antipathie ſi forte, que non-ſeulement elle quitte le lieu qui en eſt arroſé, mais encore elle n'y revient point de toute l'année.

L'autre eſpece eſt de la même figure, mais elle differe en couleur, celle-ci ayant la tête rouge, les oreilles obſcures, le dos cendré, le ventre argenté & les jambes rouges : elle paroît par bandes très-nombreuſes, & fait un terrible dégât dans les jardins, les vergers & les champs. Au Royaume d'Iſſiny les ſauterelles font un bruit étrange dans les campagnes & même au ſommet des maiſons. Il y a beaucoup de ces inſectes à la Baie de S. Louis, aux Indes Orientales, & dans l'île de Madagaſcar ; ils ſautent au viſage & à la poitrine avec tant de force, qu'à peine a-t-on la liberté de reſpirer. Ils ravagent les campagnes de riz ; on aſſure que les habitans ſe dédommagent de cette perte, en mangeant ces petits animaux qu'ils font rôtir ſur les charbons après leur avoir arraché les ailes. Les ſauterelles des Antilles reſſemblent aſſez aux nôtres ; mais elles ſont une fois plus grandes, & ſe tiennent communément ſur les gommiers blancs.

Parmi ces ſauterelles il y en a une eſpece fort hideuſe & en même tems très-dangereuſe : elle n'eſt pas plus groſſe que le tuyau d'une plume d'oie, ſelon l'Auteur du *Dict. des Animaux*, mais elle eſt longue de ſix ou ſept pouces, & diviſée en neuf ou dix ſections, dont la premiére ſépare le corps d'avec la tête qui eſt preſque ronde. Cette téte a deux petits yeux qui s'avancent au dehors, comme dans les crabes, avec deux poils qui lui tiennent lieu de cornes. Tout le corps eſt comme épineux, & va toujours en diminuant juſqu'à la queue, qui eſt encore diviſée en trois nœuds, au bout deſquels eſt une maniere de fourreau qui couvre un petit aiguillon, dont la piqûre cauſe par tout le

corps un tremblement qui s'appaiſe à l'inſtant lorſqu'on frotte l'endroit pique avec de l'huile de palme; mais cet inſecte ne pique perſonne, ſi ce n'eſt lorſqu'on le ſerre trop en le touchant.

Mademoiſelle Merian, *Hiſt. des Inſectes de Surinam*, repreſente des ſauterelles qui proviennent de vers couleur d'orange, qui ſe nourriſſent ſur les feuilles d'un arbre dont les fruits ſont nommés à Surinam *pommes de Sodome*. Ce méme Auteur, dans ſon *Hiſt. des Inſectes de l'Europe*, parle d'une eſpece de ſauterelle qui tous les ans s'arrête dans les Pays-Bas autour des vieux tilleuls, vers les mois de Novembre & de Décembre: elles s'y nourriſſent pendant quelque tems. L'hiver approchant, toutes celles qui ſont ſorties des tilleuls abandonnent ces arbres & meurent infailliblement. Les vers qui reſtent dans le cœur ou la moelle de l'arbre, ſe diſpoſent à la transformation: il en vient des ſauterelles, qui premiérement changent de peau & enſuite de couleur.

Enfin il y a à la Louiſiane une eſpece de ſauterelle plus groſſe que les autres, & qu'on nomme *ſauterelle-cheval*: elle eſt de la groſſeur du pouce. Son corps & les grandes ailes ſont noirs, & les petites ailes de deſſous ſont du plus beau pourpre que l'on puiſſe voir: elle a, ainſi que toutes les autres ſauterelles, la tête faite comme celle d'un cheval qui auroit les oreilles coupées près de la tête.

### *Dégât que font les Sauterelles.*

Les Hébreux appelloient les ſauterelles *arbé*, à cauſe de leur multitude; il n'y a preſque point d'animal qui multiplie autant: c'eſt ce qui fait que dans l'Ecriture Sainte le *nombre infini* eſt compare à la multitude des ſauterelles: elles furent la huitieme plaie dont Dieu frappa les Egyptiens ſous Pharaon. Quand les ſauterelles ſont en campagne, elles partagent entr'elles le butin; elles ont toujours à leur tête un chef qui voyage au haſard, & où il s'arrête les autres reſtent & ne paſſent pas outre, afin de maintenir l'ordre dans leur marche. Il eſt fait mention dans les Hiſtoires ſacrées

& profanes, anciennes & modernes; & dans différentes Relations, du dégât extrême que font les ſauterelles. Elles viennent en troupe, comme on ne l'a que trop vu en Allemagne; elles ſe jettent ſur la moiſſon déjà prête à cueillir; elles ravagent les prés, les pâturages, détruiſent les plantes potageres & les arbres fruitiers, conſument en peu d'heures l'eſpérance de toute une année, & cauſent la famine dans un pays; elles engloutiſſent, dévorent, écorchent, rongent & pelent toute la verdure des champs, avec un ſi grand tintamarre, qu'elles ſe font entendre de loin: ce qu'il y a de plus fâcheux, c'eſt qu'après avoir fait leur ravage elles brûlent tout ce qu'elles touchent; leur ſalive eſt, dit-on, un venin ſi nuiſible aux arbres & aux herbes, que par-tout où elles ſe jettent, elles conſument & détruiſent tout.

Si elles font tant de mal de leur vivant, elles en font encore après leur mort. Dans les endroits où elles ſont tombées, elles y répandent la peſte, en infectant l'air par leur contagieuſe odeur; ce qui cauſe des maladies. *Oroſe* nous apprend que l'an du monde 3800, il y eut un nombre incroyable de ſauterelles en Afrique, qui après avoir conſumé toutes les herbes, ſe noyerent dans la mer d'Afrique, & jeterent une puanteur ſi violente qu'on croit qu'il mourut en peu de tems trois cents mille hommes.

Les ſauterelles d'Egypte, dont il eſt mention dans l'Exode, ſurpaſſoient en grandeur toutes les autres eſpeces. *Pline* en parlant de ſemblables ſauterelles des Indes, dit qu'on ſe ſert de leurs jambes deſſéchées au lieu de ſcies. Quand ces inſectes volent en ſociété ils font un grand bruit. Les Payens ont fait des vœux & des ſacrifices à leurs Dieux pour être délivrés des ſauterelles. Suivant un extrait de deux lettres écrites en 1690 à M. l'Abbé *de S. Uſſans*, l'une de Javarow en Pologne, & l'autre de Biala en Lithuanie, il vint la même année en Ruſſie des ſauterelles par trois endroits différens; comme en trois corps. Le premier alla à l'armée Polonoiſe, l'autre paſſa à droite de Léopold, venant de Volhinie, & le troiſieme vint par les côtés des montagnes de Hongrie. Ces inſectes ſe répandi-

rent dans la Pologne & dans la Lithuanie en une ſi prodigieuſe quantité, que l'air en étoit tout obſcurci, & la terre toute couverte comme d'un drap noir : il s'en trouva en certains endroits où elles étoient mortes les unes ſur les autres, & leurs cadavres amoncelés, juſqu'à quatre pieds d'épaiſſeur ; celles qui étoient vivantes ſe perchant ſur les arbres, faiſoient plier les branches juſqu'à terre, tant leur nombre étoit grand. Le peuple crut qu'il y avoit des eſpeces de lettres hébraïques ſur leurs ailes ; un Rabin prétendit y lire les mots qui ſignifient en françois *colere de Dieu.* Ce fut en effet un préſage funeſte ; car les pluies faiſant mourir ces inſectes ils infecterent l'air, & les bœufs qui en mangeoient parmi l'herbe, ainſi que les autres beſtiaux, mouroient auſſi-tôt. On avoit remarqué qu'à la ſuite d'un ſemblable fléau arrivé en 1648, les Coſaques s'étoient révoltés. La Hongrie, la Boheme & l'Allemagne ont été infeſtées & ravagées en 1542, & mêmes ces années dernieres (en 1747 & 1748), par les ſauterelles. En 1755 on a vu tomber en quelques endroits du Portugal un nombre infini de ſauterelles qui ont ravagé les campagnes aux approches du tremblement de terre arrivé à Lisbonne.

En Chypre il y avoit une loi qui obligeoit de faire chaque année trois fois la guerre aux ſauterelles, 1°. en caſſant leurs œufs, 2°. en tuant leurs petits, 3°. enfin en faiſant mourir ces inſectes. Il paſſe ordinairement à Baſſora, ville de Perſe, quatre ou cinq fois l'année une ſi prodigieuſe quantité de ſauterelles, qu'elles paroiſſent de loin comme un gros nuage, dont l'air eſt entiérement obſcurci ; quelquefois le vent les jette par deſſus l'Euphrate, & elles vont mourir dans les déſerts. Dans la Province de Xuſi en Afrique, il en vient tous les ans en ſi grande abondance pour ravager les fourrages, qu'aucun habitant n'eſt diſpenſé d'aller avec la plus grande activité au-devant de ces cruels ennemis pour les détruire. En Chine, ſur-tout dans la Province de Chan-tong, elles vont fréquemment déſoler les récoltes, elles couvrent entiérement le ciel : on croit alors voir fondre ſur ſa tête de groſſes nuées de verdure ailées, accompagnées d'un bruit ſemblable à celui de

la tempête; ces dangereuſes légions ne viſitent la Chine que dans les années ſeches qui ſuivent les inondations. Dans ces malheureuſes occaſions, les Laboureurs n'ont d'autre reſſource, pour chaſſer l'ennemi de leur travail, que d'etendre des draps ſur les champs; quelquefois ce mal ne ſe fait ſentir que dans l'eſpace d'une lieue, tandis que la moiſſon reſte fort belle dans tout le reſte de la Province.

Lorſqu'il y a des étés ſecs en Ukraine & dans les pays des Coſaques, on eſt tellement infeſté des ſauterelles qui y ſont portées par un vent d'Eſt ou de Sud-Eſt, qu'elles obſcurciſſent l'air dans le tems le plus ſerein, & dévorent tout le blé du pays.

Elles dépoſent en automne chacune deux ou trois cents œufs, & meurent peu de tems après; mais ces œufs venant à éclore le printems ſuivant, ils produiſent un ſi grand nombre de ſauterelles, qu'elles font beaucoup plus de mal qu'auparavant, à moins qu'il ne ſurvienne des pluies qui détruiſent les œufs & les inſectes, ou qu'il ne s'éleve un grand vent du Nord ou Nord-Eſt qui les chaſſe dans le Pont-Euxin. Les cochons du pays & les oiſeaux aiment fort ces œufs: ils en dévorent une grande quantité & contribuent par-là à en purger la terre, qui ſouvent eſt tellement infectée de ces inſectes, qu'ils entrent dans les maiſons, s'inſinuent dans les lits, tombent ſur les tables & dans les mets en ſi grand nombre, qu'il eſt difficile de n'en pas avaler. Lorſqu'ils ſe repoſent ſur terre pendant la nuit, ils la couvrent de l'épaiſſeur de trois ou quatre pouces, & ſi une roue de voiture vient à paſſer ſur eux, il en réſulte une puanteur inſupportable. Mais pour ne pas fatiguer le Lecteur par le récit de tant de déſaſtres, nous nous contenterons d'ajouter le témoignage de deux Hiſtoriens modernes très-dignes de foi.

*Mezerai*, après avoir expoſé les triſtes effets d'une tempête extraordinaire qui ſous Louis XIII s'étoit fait ſentir au mois de Janvier 1613, dit, que quelque grande que fût la perte cauſée par ces vents & par ces tonnerres, elle n'approcha pas néanmoins de celle que les ſauterelles firent dans la campagne d'Arles en Provence vers le mois de Mai; il s'engendra une ſi grande quan-

tité de ces insectes dans ce pays, qu'en moins de sept ou huit heures, elles rongerent jusqu'à la racine des herbes ou des grains dans l'espace de plus de quinze mille arpens de terre; elles pénétrerent jusques dans les greniers & dans les granges, & consumerent tous les grains qui y étoient. Quand ces sauterelles s'attroupoient & s'élevoient en l'air, ces armées formidables, portées par les vents, formoient une espece de nuage qui déroboit l'éclat du soleil. Dès qu'elles eurent ravagé tout le territoire voisin d'Arles, elles passerent le Rhône & vinrent à Tarascon & à Beaucaire, & ne trouvant plus de blé sur pied, elles ravagerent les herbes potageres & les luzernes qu'on avoit semées. De-là elles allerent à Bourbon, à Valabergues, à Monfrin & à Aramon, où elles firent le même dégât; enfin elles furent mangées par les étourneaux : celles qui échapperent, formerent en terre, & principalement dans les lieux sablonneux, une espece de tuyau semblable à un étui rempli d'une si grande quantité d'œufs, que tout le pays en auroit été désolé, si on les eût laissé éclore; mais par les bons ordres que donnerent les Consuls des villes d'Arles, de Beaucaire & de Tarascon, on en fut délivré en peu de tems On en ramassa plus de trois mille quintaux qui furent enterrés ou jetés dans le Rhône; on les cherchoit le fer & le feu à la main. On supputa ensuite le nombre de brigands que ces œufs auroient produits, & en comptant seulement vingt-cinq par tuyau, on trouva qu'il y en avoit un million sept cents cinquante mille au quintal: ce qui pouvoit donner au total cinq cents cinquante mille millions de sauterelles qui auroient éclos l'année suivante.

Combien de fois, dit M. *Lesser* dans sa *Théologie des Insectes*, les Laboureurs ne se trouvent-ils pas frustrés d'une abondante récolte par les dégâts des sauterelles ? Ces animaux voraces quittent souvent des pays éloignés, traversent les mers, se jettent par milliers sur des champs ensemencés, & enlevent en peu d'heures jusqu'à la moindre verdure. Les flammes & l'incendie le plus rapide ne produisent pas de plus cruels désastres. M. *Lyonnet* en cite à ce sujet un exemple mémorable,

que l'on trouve dans l'Hiſtoire de Charles XII, Roi de Suede, Son Hiſtorien rapporte que cet infortuné Prince fut très-incommodé dans la Beſſarabie par une horrible quantité de ſauterelles qui s'élevoient ſur le midi du côté de la mer, d'abord à petits flots, enſuite par grands nuages, qui en éclipſant le ſoleil, rendoient l'air ſombre : elles voloient à hauteur des hirondelles, juſqu'à ce qu'elles euſſent trouvé un champ pour s'y jeter. Nous en rencontrions, dit-il, ſouvent ſur le chemin, d'où elles s'élevoient avec un bruit ſemblable à celui d'une tempête : elles venoient enſuite fondre ſur nous comme un orage, ſans craindre d'être foulées aux pieds des chevaux, En s'élevant de terre elles nous couvroient le corps & le viſage, au point de nous aveugler. Par-tout où ces inſectes ſe repoſoient, ils y détruiſoient tout; juſqu'à faire d'une belle prairie verdoyante une terre aride & ſablonneuſe. On ne ſauroit jamais croire qu'un ſi petit animal pût paſſer la mer, ſi l'expérience n'en avoit pas convaincu ſi ſouvent les peuples de ces contrées, chez qui, dit-on, ils rongent juſqu'aux portes mêmes des maiſons.

Les auteurs nous ont laiſſé pluſieurs recettes pour éloigner ou faire périr les ſauterelles; mais nous ne croyons pas qu'on doive y ajouter foi. *Aldrovande* avoue que trop ſouvent les reſſources de l'eſprit humain n'y ſervent de rien. Au reſte les ſauterelles s'entre-détruiſent elles-mêmes, & les plus fortes dévorent les plus foibles : voyez auſſi le *Mémoire de M.* Gleditſch *ſur les ſauterelles errantes en Pruſſe, dans les Actes de l'Académie de Berlin*, 1750.

*Peuples qui ſe nourriſſent de Sauterelles.*

Qui croiroit qu'un animal auſſi nuiſible au genre humain, fût de quelque utilité? mais ſur un ſol ingrat, ſtérile, l'homme réduit à la miſere fait uſage de toutes ſortes d'alimens. S. Jean-Baptiſte a mangé des ſauterelles dans le déſert. Dans les pays Orientaux on prépare ces inſectes de différentes façons : les uns les font bouillir; d'autres les font rôtir dans une terrine, où les jambes & les ailes ſe détachent; mais la

tête & le corps deviennent rouges extérieurement comme ceux des écreviſſes, & la chair blanche. Cette chair paſſe pour être d'un goût excellent. Il y en a qui les font frire avec du beurre, & mariner avec du vinaigre, du ſel & du poivre.

On nomme *acridophages* les mangeurs de ſauterelles il paroit cependant que cette nourriture eſt aſſez malſaine ; car les peuples qui en uſent ne vivent pas longtemps. Quand, vers l'équinoxe du printemps, les vents du midi & du ſeptentrion ſouffient le plus chez les Ethiopiens voiſins du deſert, il y arrive une multitude innombrable de groſſes ſauterelles que ces peuples mangent en tout tems, en les ſalant, ou en les accommodant d'une autre façon. Ces acridophages, pour les prendre, font du feu dans un lieu profond, qui jette beaucoup de fumée; lorſque les ſauterelles y veulent paſſer en volant, elles tombent auſſi-tôt : ces pauvres habitans dont la condition eſt auſſi miſérable que leur taille eſt petite, les prennent avec beaucoup de ſoin & d'induſtrie. Après les avoir ſalées ; ils les gardent & s'en ſervent comme d'une viande fort appétiſſante : ils ne mangent pas autre choſe tant que dure la ſaiſon des ſauterelles; car ils n'entretiennent point de bétail & ne mangent point de poiſſon, étant fort éloignés de la mer: ils n'ont point auſſi d'autre animal qui leur puiſſe ſervir de nourriture. Ce ſont des gens fort legers de corps, agiles à la courſe, & d'une aſſez courte vie, puiſque les plus vieux d'entr'eux ne paſſent guere quarante ans. Quand ils approchent de cet âge, ils ſont attaqués de la maladie pédiculaire ; il ſort de leur corps des poux d'une forme horrible, qui ont des ailes de différentes couleurs. Ces poux leur rongent l'eſtomac, les entrailles, tout le corps ; & dévorés par cette vermine ils meurent miſérablement.

Dans les pays où l'on mange des ſauterelles, on les porte régulierement au marché, comme c'étoit autrefois la coûtume à Athenes, dit *Ariſtophane*, & on les y vend comme l'on vend les oiſeaux chez nous. Les ſauterelles doivent auſſi avoir été une nourriture connue dans la Judee, puiſque Moïſe avoit permis aux Juifs d'en manger de quatre ſortes qui ſont ſpécifiées dans

le Lévitique. L'Auteur du *Dictionnaire des Animaux* dit qu'en Europe on ne connoît point ce ragoût, & que l'on ſe contente d'admirer la frugalité des Orientaux, ſans vouloir les imiter. En effet il ne faut pas confondre avec les véritables ſauterelles, de petits cruſtacées de la Manche, auxquels l'on a donné improprement le nom de *ſauterelles marines*. Ces cruſtacées ſont la *cigale de mer* & la *ſquille* : voyez ces mots. Ce ſont là les inſectes ou vers cruſtacées que l'on prépare dans les pays d'Abbeville, de Saint-Valery & de Calais en Picardie, Province de France où l'on en mange, & d'où l'on en envoie même à titre de préſent à ſes amis : elles ſont rougeâtres étant bouillies dans de l'eau & du ſel, c'eſt-à-dire, marinées : on les vend auſſi dans les rues pour le public ; il s'en fait dans ces endroits une aſſez grande conſommation ſous le nom de *ſauterelles*.

On aſſure que les véritables ſauterelles priſes en forme de fumigation, guériſſent les retentions d'urine, ſurtout dans les femmes ; on les conſeille auſſi contre les vapeurs ; pour cela on les fait ſécher & pulvériſer, & cette poudre ſe donne à la doſe de douze à vingt grains dans quelque liqueur appropriée, comme dans une décoction de turquette ou de pariétaire. M. *Linnæus* dit qu'en Suede les gens de la campagne font mordre les verrues de leurs mains à la grande ſauterelle verte, qui en mordant dégorge ſur la plaie une liqueur qui les corrode & les enleve.

SAUTERELLE CHENILLE. *Goëdard* donne ce nom à une fauſſe chenille qui ſe plaît au ſommet des ormes, dont elle mange les feuilles. Le froid lui cauſe la mort : elle ſe fabrique une petite toile pour s'y loger & ſe métamorphoſer en une nymphe qui devient mouche au bout de neuf mois. Dans l'état de fauſſe chenille elle s'élance d'une place à l'autre, comme une ſauterelle.

SAUTERELLE DE MER. *Voyez* LANGOUSTE DE MER, *& l'article* ÉCREVISSE.

SAUTERELLE - PUCE. Nom donné improprement à un inſecte ſans dents, eſpece de procigale, mais qui a, comme les cigales, une trompe ou un

aiguillon terminé en pointe, & couché ſur la poitrine. On le trouve, dit *Swammerdam*, caché ſous l'écume qui ſe forme ſur la ſurface de toutes ſortes de plantes; mais l'inſecte forme lui-même dans l'état de larve cette écume. *Voyez ce qui en eſt dit à l'article* ÉCUME PRINTANIERE.

SAUTEUR. *Voyez* ALTISE.

SAUVAGE. Nom donné à des animaux qui appartiennent à la vieille nature, qui ſont farouches, non apprivoiſés, même à l'homme qui n'eſt point civiliſé, ou qui vit errant dans les bois, & même aux plantes qui viennent ſans culture. Il nous a plu d'appeller ainſi le Hottentot, le Cafre, le Huron, l'Algonquin, l'Illinois, le Lapon, l'Iſlandois & le Morlaque. Ces humains vivent cependant en peuplades, s'entendent & ont l'art de ſe fabriquer eux-mêmes tout ce dont ils ont beſoin; ils connoiſſent leurs patriotes, & les défendent avec bravoure; en un mot ils ont la raiſon & la perfectibilité. Il faut prendre garde de confondre l'eſpece de ſinge connue ſous le nom de *orang-outang* ou *homme des bois* avec l'homme proprement dit. *Voyez les articles* HOMME, HOMME SAUVAGE & ORANG-OUTANG.

SAUVAGEON. Nom donné à un petit arbre venu naturellement On ente d'autres arbres ſur les ſauvageons; c'eſt ordinairement ſur des ſauvageons d'amandier ou de cognaſſier.

SAUVE-GARDE. C'eſt un gros lézard de l'Amérique. Mademoiſelle *Mérian* dit qu'il devient grand comme un crocodile de dix ou douze pieds, & qu'elle lui a vu dévorer les œufs de différentes ſortes d'oiſeaux; il ſe nourrit de charognes; mais il n'attaque pas les hommes comme le crocodile. On ne le nomme même *ſauve-garde*, que parce que ſes cris, dit-on, annoncent à ceux qui ſe baignent la préſence du crocodile. Lorſque ſa femelle veut pondre ſes œufs, elle creuſe le ſable ſur le bord de quelque riviere, où elle les dépoſe pour les laiſſer éclore au ſoleil. Les Indiens mangent ces œufs, qui ſont gros comme ceux d'une poule d'Inde, mais un peu plus longs. Cet animal eſt une eſpece d'amphibie; il vit également ſur terre & dans

l'eau; enſorte que quand il ne trouve point de charognes, il fait la guerre aux poiſſons; & au défaut de poiſſon, il vit de mouches & de fourmis. On le trouve dans les forêts de Surinam: ſa couleur eſt marbrée; ſes écailles ſont minces & polies. Le *tejuguacu* & le *tupinambis* ſont auſſi des eſpeces de ſauve-garde. *Voyez ces mots.*

SAUVE-TERRE, marbre qui ſe tire d'un Village qui porte ce nom, dans le Comté de Commminges, & qui prend un fort beau poli: il eſt de différentes couleurs; le fond en eſt noir, avec des taches & des veines blanches & jaunes: on le nomme *brêche* à Paris.

SAUVE-VIE ou RUE DES MURAILLES, *ruta muraria.* Cette plante, qui nait ſur les rochers & les murailles, dans les fentes des vieux édifices, proche des fontaines, aux environs de Paris & ailleurs, eſt l'une des capillaires: *voyez ce mot.* Sa racine eſt chevelue, menue & noirâtre; ſes tiges ſont nombreuſes, longues de deux à trois pouces, rondes, grêles, évaſées, découpées, & d'un vert noirâtre en haut, & rougeâtre vers la racine, portant des feuilles ſemblables à celles de la rue des jardins, d'une ſaveur acerbe; elle eſt couverte ſur le dos d'une pouſſiere fine, qui n'eſt autre choſe qu'un amas de capſules ſphériques, ſemblables à celles des capillaires, ou à celles des fougeres. Cette plante ne périt point dans l'hiver: elle eſt très-pectorale, convient dans les maladies du poumon, & eſt très-apéritive: elle a été appellée *ſalvia vitæ*, comme propre à conſerver la vie.

SAXATILE, ſerpent d'Afrique, dont on trouve l'un mâle & l'autre femelle, figurés dans *Séba*, *Theſ.* 11, *tab.* 37, *n.* 1 & 2. Ce ſerpent ſe nourrit de grenouilles & de crapauds: il ſe cache dans les fentes des pierres & des rochers pour mieux guetter & attraper ſa proie.

Le deſſus de ſon corps eſt d'un bai brun, qui s'éclaircit vers le ventre, dont les écailles blanchâtres ſont en travers & dans un bel ordre, de même que celles qui garniſſent le dos, leſquelles ſont taillées en rhombes. Sa tête eſt couverte d'un bouclier jaune pâle, traverſé longitudinalement par une raie noirâtre, que trois autres

raies coupent tranſverſalement en croix: ſa gueule eſt armée de fort petites dents.

La femelle du *ſaxatile* ne differe du mâle que par quelques bandelettes très-étroites, ou des raies d'eſpace en eſpace, juſqu'au milieu du corps; l'autre moitié, juſqu'au bout de ſa queue, terminée en pointe, eſt ornée ſimplement d'écailles loſangées.

SAXIFRAGE ou ROMPT-PIERRE, *ſaxifraga:* plante dont on diſtingue beaucoup d'eſpeces. Nous citerons dans cet article celles qui ſont uſitées en médecine, ſavoir:

1°. La SAXIFRAGE BLANCHE, *ſaxifraga alba.* Elle croît aux lieux herbeux incultes, ſur les montagnes, dans les vallées & dans les bois: ſa racine jette pluſieurs fibres, au haut deſquelles ſont attachés de petits tubercules gros comme des grains de coriandre, de couleur en partie rougeâtre, & en partie blanchâtre, d'un goût tirant ſur l'amer: on les appelle vulgairement *grains* ou *ſemences de ſaxifrage.*

Cette racine pouſſe des feuilles arrondies, dentelées à leurs bords, reſſemblantes un peu à celles du lierre terreſtre, mais plus groſſes & plus blanches: il s'éleve d'entr'elles de petites tiges hautes d'environ un pied, rondes, tendres, velues, purpurines, rameuſes, portant, dans l'été, en leurs ſommités de petites fleurs à cinq feuilles, diſpoſées en roſe, de couleur blanche: à ces fleurs ſuccedent des fruits arrondis, contenant dans deux loges des ſemences fort menues, longuettes & rouſſes: cette plante eſt plus petite en toutes ſes parties dans les terrains maigres qu'en d'autres: on remarque que ſes feuilles & ſes tiges ſe ſechent peu après la fleur, les grains tuberculeux reſtant autour de la racine; mais comme ils diſparoiſſent auſſi dans la ſuite, on doit être attentif à les cueillir à tems. L'infuſion de cette ſaxifrage, faite dans le vin blanc ou dans l'eau eſt apéritive, & provoque les menſtrues.

2°. La PETITE SAXIFRAGE ROUGE, *ſaxifraga verna annua humilior.* Sa racine eſt ſimple, ſa tige ordinairement unique, menue, rameuſe, haute de quatre pouces; ſes feuilles ſont ſimples, oblongues, graſſes, velues, gluantes au toucher, verdâtres, diviſées en trois &

quelquefois en cinq ſegmens: leurs fleurs naiſſent aux ſommités de la tige, elles ſont de couleur de pourpre clair; il leur ſuccede des capſules ſéminales à deux cornes, & arrondies: toute la plante eſt viſqueuſe; elle croît abondamment ſur les toits, ſur les vieilles murailles, aux lieux déſerts & ſecs; elle fleurit en Mai, & ſa ſemence ne tarde pas à ſuivre la fleur, puis elle ſe ſeche entiérement, & diſparoit pour le reſte de l'année: elle devient plus ou moins grande, & rouge ſuivant le ſol & ſon expoſition au ſoleil. *Boyle*, dans ſon *Traité de l'utilité de la Philoſophie expérimentale*, donne l'infuſion de cette plante dans de la biere, comme un ſpécifique contre la jauniſſe, & *Ray*, d'après le même Auteur, la recommande contre les écrouelles, en quelqu'etat qu'elles ſoient. Aujourd'hui cette vertu eſt très-incertaine.

3°. La SAXIFRAGE DORÉE ou l'HÉPATIQUE DORÉE, *chryſoſplenium foliis amplioribus articulatis. Tourn.* Cette plante eſt le *creſſon de roche* ou *doré* l'Alſace, & l'*herbe de l'harchamboucher* des environs de Bourmont en Lorraine. Elle croît dans les marais, aux bords des lieux humides, ombrageux & mouſſeux: ſa racine eſt longue, aſſez groſſe, noueuſe, rampante & blanchâtre, facile à rompre, & fibreuſe; elle pouſſe de petites tiges, hautes environ de quatre pouces, quarrées, velues, tendres, foibles, & un peu rameuſes, revêtues de feuilles oppoſées & arrondies, dentelées, un peu velues & ſucculentes, d'un goût un peu ſtyptique & amer; aux ſommités naiſſent en Avril de petites fleurs en roſette à quatre quartiers, & d'une belle couleur jaune dorée & reſplendiſſante: il leur ſuccede des ſiliques à deux cornes qui renferment des ſemences brunâtres: cette plante a le goût & les vertus de l'*hépatique commune:* voyez ce mot. On en prend en guiſe de thé. Les habitans de Strasbourg, de toute l'Alſace & de la Lorraine en font un grand uſage. La ſaxifrage dorée ſe trouve abondamment dans ces deux Provinces; on la rencontre auſſi ſur les montagnes d'Auvergne, ſur les Alpes & les Pyrenées. On peut conſulter une theſe ſur le creſſon doré, ſoutenue il y a quelques années dans les écoles de Médecine de l'Univerſité de Strasbourg.

4°. La SAXIFRAGE DES ANGLOIS ou DES PRÉS, *saxifraga umbellifera Anglorum.* Quelques-uns lui donnent auſſi le nom de *ſeſeli des prés de Montpellier.* Sa racine eſt vivace, longue, groſſe comme le doigt, ridée, brune en dehors, blanche en dedans, chevelue vers le haut, d'un goût aromatique & un peu âcre: elle pouſſe des tiges hautes d'un pied & demi, groſſes, rondes, cannelées, verdâtres, diviſées en ſegmens pointus: à l'extrémité des rameaux ſont des ombelles de fleurs peu étendues, diſpoſées en roſe, & d'un blanc tirant ſur le jaunâtre: elles ſont ſuccédées par des fruits compoſés de deux ſemences courtes, cannelées, rougeâtres, d'une odeur forte, agréable, & d'un goût aromatique & vineux. Cette plante eſt d'un uſage très-familier chez les Anglois, comme un puiſſant diurétique.

Il y a encore la grande & la petite pimprenelle ſaxifrage, autrement connue ſous le nom de *bouquetine*: nous en avons parlé au mot BOUCAGE: elles ſont fort traçantes. On dit qu'aux environs de Fécamp, il croît en abondance ſur les falaiſes, une eſpece de ſaxifrage: la récolte en eſt périlleuſe. Les payſans deſcendent dans ces précipices le long d'une corde attachée au ſommet des montagnes, & remontent après avoir fait proviſion de ſaxifrage, dont ils font uſage dans les ſalaiſons.

SCABIEUSE, *ſcabioſa:* plante dont on diſtingue beaucoup d'eſpeces. Nous ne rapporterons ici que les deux eſpeces qui ſont d'un uſage familier en médecine, ſavoir:

1°. La SCABIEUSE ORDINAIRE DES PRÉS ET DES CHAMPS, *ſcabioſa hirſuta vulgaris pratenſis & ruralis.* Elle croît preſque partout dans les blés, dans les champs & les prés: ſa racine eſt droite, longue & vivace; elle pouſſe des feuilles oblongues, lanugineuſes, laciniées par les côtés: il s'éleve d'entr'elles des tiges à la hauteur de deux ou trois pieds, rondes, velues, creuſes, revêtues de quelques feuilles oppoſées: les ſommités des tiges ſoutiennent des fleurs diviſées en bouquets ronds, & compoſés de fleurons inégaux, de couleur bleuâtre: à ces fleurs ſuccedent des manieres de têtes verdâtres, écailleuſes, compoſées de capſules, qui contiennent chacune une ſemence oblongue, ſurmontée d'une cou-

ronne. Cette plante fleurit en Juin & Juillet; elle eſt d'une ſaveur amere : on l'eſtime alexitere, ſudorifique, apéritive & vulnéraire. Les Apothicaires en tiennent une eau diſtillée, qui eſt au nombre des quatre cordiales; elle convient dans les fievres malignes, & pour faciliter l'expectoration; les fleurs en infuſion théiforme, ſont auſſi très-efficaces dans les toux opiniâtres. La plante appliquée extérieurement guérit la gale.

2°. La SCABIEUSE DES BOIS, ou SUCCISE, ou le MORS DU DIABLE, *morſus Diaboli :* elle croit aux lieux incultes, dans les prés & les pâturages, dans les bois ſablonneux un peu humides : ſa racine eſt auſſi vivace, groſſe comme le doigt, courte, comme rongée dans le milieu, & fibreuſe : elle pouſſe des feuilles oblongues & pointues, ſemblables à celles de la ſcabieuſe ordinaire, mais entieres, légérement crenelées en leurs bords, plus vertes en deſſus qu'en deſſous, rudes, & attachées à de longues queues. Il s'éleve d'entr'elles, ſur l'arriere-ſaiſon, pluſieurs tiges à la hauteur d'environ deux pieds, rondes, rougeâtres, rameuſes, garnies de deux petites feuilles à chaque jointure, & qui portent en leurs ſommités des fleurs ſemblables aux précédentes, mais plus ramaſſées en tête, de couleur bleue ou purpurine, ſuivies de pluſieurs ſemences rondes & cannelées. Cette plante fleurit vers l'automne : ſes feuilles ſont ſur-tout d'uſage priſes en décoction ; elles ſont ameres, & un peu aſtringentes : on lui attribue les mêmes vertus qu'à la précédente, & particuliérement pour les inflammations de la gorge & les ulceres intérieurs.

SCADICACALLI. Arbriſſeau du Malabar, qui paroît être l'euphorbier des Anciens. *Voyez* EUPHORBE.

SCALATA ou ESCALIER. Coquille univalve de la famille des vis, (quelques Naturaliſtes la placent avec raiſon parmi les *tuyaux de mer* des Indes:) elle eſt des plus rares en Europe. Sa reſſemblance avec un eſcalier lui a fait donner le nom Italien de *ſcalata*. M. *d'Argenville* décrit cette coquille, & dit que ſept ſpirales, qui ſont autant d'orbes, coupent toute ſa figure pyramidale; que la derniere revient en cornet vers la

bouche ovale, dont elle forme le bourrelet. Ces ſpirales en orbes qui ſe ſurmontent régulièrement les unes les autres en forme de vis conique, ſont revêtues extérieurement & à diſtance égale d'anneaux ou de côtes très-minces, ſaillantes & très-blanches, ſur un fond d'un blanc ſale: elles ſont ſéparées par un petit jour les unes des autres, d'une maniere aſſez ſenſible, ſurtout celles d'en bas, dont les dernieres côtes ſe réuniſſent en un point vers le bord de ſa bouche: ce ſont des anneaux ou des cordelettes détachées, qui ont toujours une liaiſon avec le fond de la coquille. Ce qui fait la rareté de la *ſcalata*, c'eſt que les Indiens la conſervent parmi leurs bijoux les plus précieux, leurs femmes la ſuſpendent à leur cou; leur paſſion pour cette coquille & leur vanité nous la font payer cher. Il faut, dit M. *d'Argenville*, qui poſſedoit cette coquille, que la ſcalata ait plus d'un pouce de haut pour être réputée belle, parce qu'il n'y a rien de ſi commun que les petites, qui ſe trouvent dans le Golfe Adriatique. Celles-ci ſont les fauſſes *ſcalata:* voyez ESCALIER. On trouve auſſi cette coquille dans les cabinets du premier ordre à Paris, & ſur-tout en Hollande, où nous en avons vu trois dans le ſeul cabinet du Stathouder. Celle que l'on voit actuellement dans le Cabinet de S. A. S. Mgr. le Prince de Condé, à Chantilly, eſt peut-être la plus grande qui ſoit connue; ſes ſpires ſont de neuf orbes.

SCALOPES. *Séba* donne ce nom à un rat ſauvage d'Amérique, qui a de gros & grands teſticules aſſez ſemblables aux tettes de la brebis: plus en arriere, vers la queue, deſcend ſa verge. La tête de cet animal reſſemble à celle du renard: elle eſt terminé en pointe, & ſon muſeau a beaucoup de rapport avec celui du cochon; il s'en ſert pour fouir la terre, y chercher ſa nourriture & ſe creuſer des tanieres qui le mettent à couvert des bêtes féroces: ſes oreilles ſont larges, pendantes, preſque chauves, garnies ſeulement de quelques poils clair-ſemes. Il a les yeux grands, noirs, défendus de tous côtés par des poils d'un rouge foncé: la levre ſupérieure, qui porte une longue mouſtache, & toute la partie ſupérieure du corps, ſont garnies de poils d'un rouge chargé, & d'un jaune clair ſur le ven-

tre & ſur le front. Cet animal a la queue longue & friſée, les pieds blanchâtres & ſans poils; fait comme ceux du ſinge, munis de quatre doigts & d'un pouce; il s'en ſert à differens uſages : ſa queue lui ſert à s'attacher & à ſe cramponner par-tout.

SCAMMONÉE. *Scammonium.* C'eſt un ſuc concret, réſineux, gommeux & très-purgatif : on en trouve de deux ſortes dans les boutiques; ſavoir la ſcammonée d'Alep & celle de Smyrne.

1°. La *Scammonée d'Alep* eſt légere & friable : quand on la briſe, elle eſt d'un gris brunâtre & brillant, preſque entiérement opaque : lorſqu'on la manie, ou qu'on la frotte, elle ſe change en une poudre blanchâtre ou griſe; elle a un goût amer, avec une certaine acrimonie & une odeur vappide. On l'appelle d'Alep, ou de Saint-Jean d'Acre, qui eſt l'endroit où on la recueille.

2°. La *ſcammonée de Smyrne* eſt noirâtre, plus compacte & plus peſante, à volume égal, que celle d'Alep. On l'apporte à Smyrne d'une ville de Galatie, appellée préſentement *Cuté*, & de la ville de Cogni, dans la province de Licaonie ou de Cappadoce, près du mont Taurus, où l'on en fait une récolte abondante; mais on préfere la ſcammonée d'Alep, & on choiſit celle qui eſt brillante, facile à caſſer, & très-aiſée à reduire en poudre, qui eſt preſque inſipide ſur la langue, & qui, arroſée d'un peu de ſalive, ou de quelqu'autre liqueur aqueuſe, devient laiteuſe, ou pour parler le langage des Droguiſtes, fait l'*œil de perdrix.*

Il y a une autre eſpece de ſcammonée, qu'on appelle *ſcammonée bâtarde* ou *inférieure*, & que quelques colporteurs Juifs vendent quelquefois dans nos ports; ce n'eſt ſouvent qu'un compoſé de ſucs de différentes plantes laiteuſes, incorporés avec de la cendre, du jalap, &c. Heureuſement qu'on ne trouve plus guere de cette mauvaiſe drogue, dont la compoſition lucrative eſt des plus criminelles.

La plante qui produit ce ſuc purgatif, s'appelle SCAMMONÉE DE SYRIE, *convolvulus Syriacus.* Sa racine eſt épaiſſe, de la forme de celle de la bryone, charnue, blanchâtre en dedans, brune en dehors, fi-

breuſe & empreinte d'un ſuc laiteux : elle pouſſe des tiges grêles de trois coudées de longueur, ſarmenteuſes, & qui grimpent autour des plantes voiſines, les feuilles qui ſont alternes & vertes, reſſemblent à celles du petit liſeron : elles ſont triangulaires, liſſes, ayant une baſe taillée en façon de fleche. De leurs aiſſelles naiſſent des fleurs en cloche, blanchâtres, tirant ſur le purpurin : elles ſont ſuivies par des capſules pointues, remplies de graines noirâtres & anguleuſes.

Cette plante croît en Syrie, autour d'Alep, & elle ſe plaît dans un terroir gras. M. *Ruſſel* en a donné une bonne figure dans les *Tranſ. Philoſoph.* L'illuſtre *Tournefort* a obſervé une eſpece de convolvulus hériſſé de poils dans les campagnes de Myſie, entre le mont Olympe & le Sipyle, & même auprès de Smyrne, & dans les îles de Lesbos & de Samos, où l'on recueille encore aujourd'hui un ſuc concret qui eſt bien au-deſſous de la ſcammonée de Syrie & de Judée. Ainſi M. *Tournefort* nous porte en quelque ſorte à croire que la ſcammonée des boutiques vient de plantes au moins de différentes eſpeces, ſi elles ne ſont pas différentes pour le genre ; que celle de Syrie ou d'Alep vient de la plante appellée *ſcammonia folio glabro*, ſcammonée à feuilles liſſes, & celle de Smyrne, de la plante appellée *ſcammonia folio hirſuto.*

Nous remarquerons cependant que le conſul Anglois ( M. *Sherard* ), qui a demeuré à Smyrne pendant treize ans, prétend qu'on ne retire plus le ſuc de ce *convolvulus* heriſſé, parce que celui qui a les feuilles liſſes croit en ſi grande abondance, qu'il ſuffit ſeul pour préparer toute la ſcammonée dont on ſe ſert : on choiſit ſur-tout, dit-il, celle qui croît ſur le penchant de la montagne qui eſt au-deſſous de la forteresſe de Smyrne. On découvre la racine en écartant un peu la terre ; on la coupe, & on met ſous l'inciſion, des coquilles de moules pour recevoir le ſuc laiteux qui en découle, & que l'on fait ſecher pour le conſerver. Cette ſcammonée ainſi récoltée, eſt réſervée pour les habitans du pays, & l'on n'en donne aux étrangers que par préſent : elle eſt à demi-tranſparente, blanche, jaunâtre, & ſans aucune mauvaiſe odeur.

Voici

Voici les différentes manieres de recueillir la ſcammonée du commerce, & ce qui lui donne différentes formes & couleurs. On coupe la tête de la racine; on ſe ſert d'un couteau pour y faire un creux hémiſphérique, afin que le ſuc s'y rende, & on le ramaſſe enſuite avec des coquilles. D'autres font des creux dans la terre; ils y mettent des feuilles de noyer ſur leſquelles le ſuc tombe, & on le retire lorſqu'il eſt ſec. D'autres coupent la partie de la racine qui s'eleve au-deſſus de la terre, & elle donne tous les jours un ſuc que l'on ramaſſe pour le faire ſécher : on arrache enſuite toute la racine; & après l'avoir coupée par tranches, l'on en exprime un ſuc laiteux, que l'on fait ſécher à un feu doux ou au ſoleil : on en fait quelquefois des paſtilles, ſur leſquelles on imprime un cachet; leur couleur eſt griſâtre, & ſouvent brunâtre. D'autres enfin tirent le ſuc des feuilles, des tiges & des racines pilées, puis font deſſécher ce ſuc, & en font de petites maſſes d'un noir verdâtre, & d'une mauvaiſe odeur.

La ſcammonée eſt efficace & très-vigoureuſe : on s'en ſert pour purger les humeurs bilieuſes & ſéreuſes. On doit ſe méfier de ce remede; qui eſt ſouvent ſi altéré, que pris en grande doſe il eſt ſans effet; d'autrefois il eſt ſans mélange, & pris à petite doſe il excite une ſuperpurgation, des nauſées, une inflammation qui excite une ſoif inſatiable, la fievre & la dyſſenterie. On doit toujours l'aſſocier à quelqu'autre purgatif, & n'en prendre guere plus de douze grains, quand elle eſt bien réſineuſe comme celle d'Alep. Les apothicaires appellent la ſcammonée qui eſt en poudre, *diagrede*. C'eſt la baſe de la *poudre de tribus* ou *cornachine*.

La ſcammonée entre dans quantité de compoſitions galéniques. C'eſt à l'induſtrie des Chimiſtes que l'on eſt redevable de la teinture & de l'extrait réſineux de la ſcammonée, ce que l'on appelle improprement *magiſtere*.

SCAMMONÉE D'AMÉRIQUE. *Voyez à l'article* MÉCHOACAN.

SCAMMONÉE JAUNE, eſt la *gomme-gutte* : voyez ce mot.

SCAMMONÉE DE MONTPELLIER, *periploca Monſpeliaca, foliis rotundioribus.* TOURNEF. Plante qui croit dans les bois : ſes racines fibrées & ſerpentantes en terre, pouſſent pluſieurs tiges ſarmenteuſes, longues, dures, cependant flexibles, articulées & s'entortillant autour des arbres voiſins ; elles rendent du lait quand on les rompt : ſes feuilles ſont conjuguées, oblongues & veineuſes ; ſes fleurs qui naiſſent aux ſommités des branches, ſont en cloche évaſée, velues & purpurines en leur partie ſupérieure, d'un vert jaunâtre & ſans poil en leur partie inférieure. Le piſtil de chaque fleur devient un fruit à gaines un peu courbées, leſquelles s'ouvrent d'elles-mêmes par la maturité ; alors elles laiſſent paroître une matiere floconée comme lanugineuſe, dans laquelle on trouve des ſemences à aigrettes. On prétend que cette plante eſt un poiſon aux animaux quadrupedes : on l'eſtime réſolutive appliquée extérieurement.

SCANDEBEC ou BRULEBEC, *Rondelet* donne ce nom à une eſpece d'huitre dont le poiſſon a le goût piquant, ſalé, quelquefois amer & déſagreable, mais qui échauffe la bouche : elle a la coquille crépée & contournée en dehors, jaunâtre en quelques endroits, rouge en d'autres, & d'un blanc poli en dedans. *Rondelet* croit que c'eſt la même coquille que l'*huitre ſauvage des Grecs*,

SCARABÉE, *ſcarabæus.* Les ſcarabées forment une des plus nombreuſes claſſes d'inſectes ; cette claſſe préſente une diverſité prodigieuſe pour les grandeurs, les couleurs, les formes en général, & la ſtructure de certaines parties propres à chacun des inſectes qui la compoſent.

La collection de ces inſectes forme un tableau de la Nature des plus curieux, des plus frappans & qui arrête les yeux : on la voit ſur-tout dans une des ſalles du Cabinet du Jardin du Roi, & dans une de celui de Chantilly.

Parmi ces inſectes le plus grand nombre ne ſont que curieux, tel eſt l'*arlequin de Cayenne* ; mais il y en a

auſſi beaucoup qui nous ſont d'une grande utilité, ſoit dans la médecine, ſoit dans les arts.

On comprend communément ſous le nom de ſcarabées des inſectes dont les ailes membraneuſes ſont renfermées ſous des étuis écailleux. Ils forment la claſſe des coléopteres.

Cette claſſe immenſe a été différemment diviſée par les Auteurs; les modernes qui ont donné une autre dénomination à cette claſſe, ont reſtreint le nom de ſcarabee à l'un des genres qu'elle renferme. Suivant *l'Hiſtoire abrégée des Inſectes des environs de Paris*; le caractere eſſentiel du genre des ſcarabées, c'eſt d'avoir les antennes en maſſes, c'eſt-à-dire, terminées par un bout plus gros que le reſte de l'antenne. Cette maſſe ou extrémité eſt compoſée de pluſieurs lames ou feuillets, que l'inſecte peut reſſerrer ou ouvrir à peu-près comme les feuillets d'un éventail; tel eſt le *hanneton*.

Un autre caractere eſt d'avoir entre leurs étuis à leur origine une petite partie triangulaire qu'on peut appeller l'*écuſſon*. Dans le méme Ouvrage on diviſe le genre des ſcarabées en deux familles, ſuivant le nombre des feuillets qui compoſent la maſſe des antennes. Dans la premiere famille ſont les ſcarabées qui ont ſept feuillets aux antennes; cette famille eſt la moins nombreuſe : la ſeconde renferme tous les autres qui ont ſeulement trois feuillets aux antennes.

Le caractere de la famille des *eſcarbots*, eſt d'avoir les antennes en maſſe, mais point diviſées en feuillets comme dans les ſcarabées, ni perfoliées comme dans les *dermeſtes*, mais ſolides & compoſées d'une ſeule maſſe. Ces boutons paroiſſent compoſés de pluſieurs anneaux fortement ſerrés les uns contre les autres, & qui ont à leur ſurface de petits points liſſes & brillans: de plus, les antennes des eſcarbots ſont coudées & forment un angle dans leur milieu. Un autre caractere, mais qui n'eſt qu'acceſſoire, c'eſt la maniere dont ils tiennent ſouvent leur tête renfoncée dans leur corſelet, de façon qu'on les croiroit décapités, & qu'on n'apperçoit tout au plus que leurs mâchoires, qui ſont grandes & ſaillantes. *Voyez* ESCARBOT.

Tous les ſcarabées ou tous les coléopteres, ( ces mots ſont ſynonymes dans le reſte de cet article , ) ont été originairement dans l'état de larves ou de vers , dont les uns habitent dans les bouſes de vache & autres excrémens des animaux, les autres au fond des eaux claires ou bourbeuſes, d'autres dans les feuilles des arbres, d'autres dans la terre, & ceux-ci font grand tort aux racines des plantes & des arbres dont ils ſe nourriſſent. C'eſt dans ces divers endroits que ces vers croiſſent, ſe nourriſſenr, ſubiſſent des métamorphoſes qui leur ſont communes avec pluſieurs inſectes, ſe changent en nymphes & deviennent enſuite des ſcarabées. Comme ces inſectes ont pluſieurs parties ſemblables à celles des autres inſectes, tels que les ſtigmates, les yeux à réſeau, & qu'ils paſſent par l'état de nymphe, *voyez ſur tous ces objets le mot* INSECTE *& celui de* NYMPHE.

Une des choſes les plus remarquables dans les ſcarabées, c'eſt que leurs os, ou cette ſubſtance analogue à la corne qui leur en tient lieu, ſe trouvent au dehors, ainſi que dans les coquillages, & couvrent leur chair; au lieu que dans les grands animaux qui ont du ſang les os ſont toujours cachés ſous la chair; mais les muſcles de ces inſectes ont la même ſtructure que celle qu'a découvert *Stenon* dans les muſcles des animaux qui ont du ſang. Cette ſtructure eſt ſur-tout admirable dans les muſcles des pieds des ſauterelles, dont la force eſt telle que cet animal peut ſauter en l'air à une diſtance deux cent fois plus grande que celle de ſon corps : *voyez* SAUTERELLE.

On peut voir l'hiſtoire de diverſes eſpeces de ſcarabées ſous les noms les plus communs, par leſquels les différens genres ſont connus. Pluſieurs d'entr'eux préſentent des faits fort curieux : voyez les mots *Cerf-volant*, *Hanneton*, *Eſcarbot*, *Rhinoceros* ou *Moine*, *Fouille-merde* ou *Pillulaire*, *Eſcarbot onctueux* ou *Proſcarabée*, *Dermeſtes* ou *Scarabées diſſéqueurs*, *Chryſomele*, *Charençon*, *Capricornes*, *Cicindelles*, *Courtilliere*, *Bupreſte*, *Cantharide*, *Foulon*, *Mouche cornue*, &c. Il y a un ſcarabée remarquable par une ſingularité qui lui eſt particuliere, il a une queue en forme d'aiguillon.

SCARABÉE AQUATIQUE (grand). C'eſt le plus grand des ſcarabées aquatiques, il ſe trouve aſſez fréquemment dans les étangs : il eſt long d'un pouce & demi, de couleur olivâtre foncée : il a trois pattes de chaque côté ; les deux dernieres paires ſont garnies de barbes qui font l'effet de rames, & donnent à l'inſecte une grande facilité à nager. Chacune des pattes eſt garnie de deux éperons : on diſtingue le mâle de la femelle à deux plaques écailleuſes qu'il a aux pattes de devant, & qui manquent à la femelle. Peut-être ces pattes leur ſervent-elles pour mieux tenir leurs femelles dans le tems de l'accouplement. Ces eſpeces de ſcarabées ſont ſur-tout remarquables par une eſpece d'arête qui eſt ſous leur corſelet, & qui ſe termine en pointe : leur tête eſt armée de deux dents aigues. C'eſt un *dytique* : voyez ce mot & celui d'HYDROPHILE.

L'hiſtoire de cet inſecte préſente un phénomene aſſez curieux. La premiere forme de ce ſcarabée eſt d'abord celle d'un ver : on croit qu'il vient du ver que l'on nomme *ver aſſaſſin*, ainſi nommé de ſa voracité ; il ne ſe nourrit que d'inſectes aquatiques, tels que *griottes*, *agrouelles*, *limas*, &c. Ce ver qui a ſix pattes velues, peut avoir deux pouces de longueur ; ſa queue eſt hériſſée de poils, qui lui ſervent comme de gouvernail pour diriger avec certitude ſes mouvemens en nageant. Il reſpire l'air auſſi par cette partie poſtérieure, ainſi que grand nombre d'inſectes aquatiques.

Ce ver aſſaſſin eſt armé de deux dents creuſes & ſi tranſparentes, que l'on voit couler à travers le ſang du ver qu'il ſuce, & qui à l'aide de ces tuyaux aſpirans eſt porté dans la bouche & delà à l'eſtomac : on voit quelquefois monter avec le ſang de petites bulles d'air. Ce ver voit très-bien dans l'eau moyennant douze yeux noirs immobiles, placés ſur ſa tête ; dès qu'il apperçoit ſa proie, il nage du côté où elle eſt & s'en ſaiſit avec ſes dents vigoureuſes. On remarque à ſa tête ſix ſoies ou barbes articulées, dont quatre ſont placées entre les dents en deſſous ; les autres qu'on peut regarder comme des antennes, ſont des deux côtés de la partie ſupérieure de la tête. Cet inſecte aquatique eſt dur comme un cruſtacée : il a de chaque côté du corps ſix

ſtigmates. Après s'être nourri de ſang & de carnage, & être parvenu à ſon dernier période d'accroiſſement, il ſort de l'eau, entre en terre, s'y fait une loge ſpherique, où il ſe change en nymphe ; de l'état de nymphe il paſſe à l'etat de grand ſcarabée, & paroit tel que nous l'avons decrit : il retourne dans les eaux, ſon premier élément, & travaille à ſe reproduire. ( L'induſtrie des animaux a pour principal objet la conſervation & la multiplication de l'eſpece. ) Il file alors ſur les eaux une coque de ſoie, dont la forme approche de celle d'un ſphéroïde aplati, dont on auroit emporté un ſegment. De l'extrémité ſuperieure de l'endroit où le ſegment paroit emporté, s'eleve une eſpece de corne ſolide, compoſée de même que la face aplatie de la coque d'une ſoie brune, en ſorte que cette coque a l'air d'un bonnet de huſſard ; c'eſt là le berceau flottant qui porte la nouvelle famille : auſſi-tôt que les petits ſont éclos, ils y font une ouverture & ſe jettent à l'eau. On peut voir la figure de ces diverſes métamorphoſes dans la planche du premier volume de la *Théologie des Inſectes*, qui nous a fourni une partie de cette hiſtoire.

SCARABÉE AQUATIQUE (petit). Ce très-petit ſcarabée aquatique eſt d'un beau noir : on le nomme vulgairement *puce d'eau :* lorſqu'elle ſe plonge dans l'eau, elle ſait introduire & renfermer adroitement dans ſa queue une petite bulle d'air, qui ſert à l'inſecte pour le rendre plus léger, lui donner la facilité de nager dans l'eau à diverſes hauteurs, & s'élever du fond à la ſuperficie. *Voyez* MONOCLE.

SCARABÉES DE L'ILE DE CAYENNE. Cette île fournit pluſieurs eſpeces de ſcarabées, dont quelques-uns ſont très-beaux. Un des plus remarquables eſt celui qu'on nomme le *ravet*. Cet inſecte qui eſt une *blatte*, a une odeur inſupportable ; il ſe gliſſe entre les bois des armoires, où il vole & y dépoſe des milliers de petits œufs comme des grains de moutarde. Ces ſcarabées rongent le pain, cherchent le vin dans les verres, ſe gliſſent dans les confitures & les infectent de leur puanteur. *Voyez* RAVET.

Il y en a une eſpece que l'on nomme *groſſe mouche luiſante*, qui eſt le *ſcarabæus maximus, elegantiſſimus, ſplendens.* Les Sauvages de la Guiane ſe parent ordinairement des ailes de cet inſecte, ſur-tout les Indiennes, qui en font des pendans d'oreilles qu'elles mettent aux jours de fêtes.

On y voit auſſi une autre eſpece que l'on nomme *poyou*, & en François *mouche à feu*; ces inſectes paroiſſent la nuit comme des étincelles de feu: ils ne luiſent guere que dans les tems de pluie. *Voyez* MOUCHE LUISANTE.

SCARABEE DES LIS. Cet inſecte vient d'un ver qui eſt mis par M. *de Réaumur* au rang des *teignes*: Voyez TEIGNE DE LIS & CRIOCERE.

SCARABÉE A UNE CORNE ou MONOCÉROS. *Swammerdam*, ce grand Obſervateur, a donné une anatomie exacte des parties de ce ſcarabée: il a developpé avec tout l'art poſſible la ſtructure & le mécaniſme de toutes ſes parties, qui pour la plupart ſont communes aux autres ſcarabées; il a fait une comparaiſon de la ſtructure du ver, & de celle de l'inſecte dans l'état de ſcarabée.

Le ſcarabée monocéros mâle ſe diſtingue très-aiſément de la femelle, même dans l'état de nymphe, par une corne proéminente ſur la tête des mâles, & qui manque aux femelles: d'ailleurs le ſcarabée mâle a le corps plus petit que la femelle; il a encore deux antennes plus longues, terminées par un bouton, qui, lorſque l'animal vole, s'épanouit en pluſieurs feuillets. On donne auſſi à cet inſecte, à cauſe de ſa corne, le nom de *rhinocéros*; quelques Auteurs l'appellent le *moine & naſicorne.*

D'après l'examen que *Swammerdam* a fait avec ſa ſagacité ordinaire, des yeux de ces inſectes comparés à ceux des abeilles, celles-ci doivent mieux voir de jour que de nuit; au lieu que les ſcarabées doivent mieux diſtinguer les objets la nuit que le jour.

La corne du ſcarabée monocéros eſt d'une ſubſtance écailleuſe & ſi forte, qu'on peut s'en ſervir pour percer le bois le plus compacte: elle eſt recourbée en arriere, de ſorte qu'elle regarde le corſelet; ſa ſur-

face eſt très-polie. On obſerve ſur la corne quelques petites cavités. Dans la nymphe cette corne eſt membraneuſe & comme remplie d'une liqueur aqueuſe, mais elle s'affermit. On peut la regarder comme une expanſion du crâne, car elle ſort en effet de cette partie du crâne, ſous laquelle ſe trouve le cerveau: elle eſt creuſe à l'intérieur; ſa cavité ne contient autre choſe que des véſicules pneumatiques & des trachées aériennes en grand nombre, leſquelles pénetrent même dans la ſubſtance dure, ce qui la rend d'autant plus légere & moins incommode à l'animal.

*Swammerdam* a dévoilé auſſi la ſtructure de la verge de cet inſecte, de ſes teſticules & de ſes véſicules ſéminales; ainſi que la vulve, la matrice, & l'ovaire de la femelle. Quelle fineſſe d'anatomie! quelle merveille dans ces organes!

SCARABÉES HÉMISPHÉRIQUES. *Voyez* SCARABÉES TORTUES.

SCARABÉE ONCTUEUX ou PRO-SCARABÉE, *Voyez les mots* ESCARBOT & PRO-SCARABÉE.

SCARABÉE PILLULAIRE, nommé auſſi *fouille-merde*. Voyez ESCARBOT.

SCARABÉE PULSATEUR. *Voyez ci-deſſous à l'article* SCARABÉE A RESSORT.

SCARABÉES A RESSORT. Ces inſectes, ſoit qu'ils ſe trouvent poſés ſur le ventre ou renverſés ſur le dos, ſavent contracter leur tête & leur poitrine, comme par l'action d'un reſſort, les preſſer contre terre, & s'élancer dans l'air avec grande force; c'eſt pourquoi quelques-uns les ont nommés *ſcarabées ſauterelles:* c'eſt le TAUPIN de M. *Geoffroy*. On le nomme auſſi MARÉCHAL. *Voyez* TAUPIN.

Le *ſcarabée pulſateur* fixe ſes pieds de devant ſur du vieux bois, ſur une muraille ou un plancher, & baiſſant enſuite ſa tête entre ſes pattes, il produit une eſpece de battement aſſez ſemblable à celui d'une montre. *Voyez* VRILLETTE.

Parmi ces *ſcarabées à reſſort*, les uns font du bruit par le frottement de leur tête contre leur poitrine, les autres par celui de leur queue ou de leur ventre contre les fourreaux de leurs ailes, &c.

SCARABÉES-TORTUES. Ce ſont de petites eſpeces de ſcarabées que les Naturaliſtes nomment auſſi *ſcarabées hémiſphériques*, parce que leur corps a la figure d'un ſegment de ſphere Ces inſectes ſont très-jolis, & reſſemblent à de très-petites tortues, couvertes d'une écaille qui a l'éclat & le brillant de celle qui a été miſe en œuvre. Ces écailles ſont les fourreaux des ailes de ces ſcarabées : le fond de la couleur des uns eſt brun, celui des autres eſt rouge & de différens rouges ; quelques-uns ſont à fond jaune, ou de couleur de citron ; il y en a même à fond violet. Sur ces fonds de différentes couleurs, ſont des taches ordinairement brunes, différemment arrangées, & elles le ſont quelquefois d'une maniere fort agréable. En général, ces ſcarabées plaiſent aux enfans : ils les prennent volontiers, & il y a apparence que ce ſont eux qui leur ont donné les différens noms que ces inſectes portent en divers pays : comme ceux entr'autres de *vaches à Dieu*, de *bêtes à Dieu*, de *chevaux de Dieu* & de *bêtes de la Vierge*. Nous avons parlé de ces inſectes *à l'article* CRIOCERE *& au mot* COCCINELLE.

Il y a un petit ſcarabée, moins rond & plus aplati que le précédent, dont le fourreau des ailes eſt d'un brun qui tire ſur l'olive, & qui vient d'un ver ſurnommé, à cauſe de ſa figure, *barbet blanc*, ou *hériſſon blanc*. Voyez ce dernier mot.

Quelques eſpeces de ſcarabées viennent de vers mis au rang des teignes. *Voyez* TEIGNES.

SCARABÉES A TROMPE. Ce ſont les mêmes que les *ſcarabées porcs*.

SCARABÉE DU VER DE L'ABEILLE MAÇONNE. *Voyez* Vol. I, page 58.

SCARABÉE A VRILLE ou A TARIERE. C'eſt un très-joli ſcarabée, qui ſe trouve ſouvent dans les troncs d'arbres pourris & ſous les écorces de vieux arbres : il eſt plat, & lorſqu'on le prend, il retire ſes pattes ſous ſon corps, & reſte ſi parfaitement immobile qu'on le croiroit mort. Tout ſon corps eſt d'un fond noir & couvert de petites écailles : les étuis de ſes ailes ſont courts, & ne couvrent guere plus de la moitié du ventre ; la tête de l'animal eſt petite & alon-

gée; ſon corſelet l'eſt auſſi, & ſemble avoir cinq angles. On voit à l'extremité du ventre de la femelle une tarriere longue d'une ligne, & qui lui ſert à loger & dépoſer ſes œufs dans le bois pourri où on les trouve. *Voyez* VIRLLETTE.

SCARE, *ſcarus*. C'eſt un poiſſon ſaxatile, à nageoires epineuſes, dont il y a deux eſpeces : la premiere a été fort en uſage chez les Anciens. C'eſt un poiſſon ſemblable au *ſargo* par la figure du corps, par ſes aiguillons & par ſes nageoires; mais il en differe en ce qu'il n'a point de taches noires à la queue, ni de traits noirs du dos au ventre : ſa couleur eſt entre le bleu & le noir, il a le ventre blanc; ſes écailles ſont grandes & minces; ſa queue eſt très-fourchue; ſes yeux ſont noirs & ſes ſourcils bleus : il a deux ouies de chaque côté, une ſimple & une double; les dents larges & plates. Il ſe nourrit d'algues & d'herbes maritimes : ſa chair eſt bonne, légere, & de facile digeſtion; ſes boyaux ſentent la violette, & on ne les jette pas. On le mange bouilli, frit ou grillé : on en prend à Marſeille, & il eſt commun dans l'île de Rhodes.

On prétend que le ſcare eſt le ſeul des poiſſons qui dorme la nuit dans les rochers, ce qui fait qu'il n'eſt jamais pris la nuit. *Ovide* & *Pline* écrivent que les ſcares s'aiment les uns & les autres, ſe ſecourent, & qu'ils ſe défendent. *Elien* dit qu'un ſcare, pris dans une naſſe, ne cherche pas à en ſortir par la tête, mais par la queue, avec laquelle il élargit le trou pour en ſortir à reculons : & faiſant ſes efforts, il eſt ſecouru par un autre ſcare qui, pour le faire échapper, le tire par la queue, & lui aide à ſortir de la naſſe. L'amour aveugle le ſcare mâle; les Pêcheurs, avec une femelle vivante dans une naſſe, en peuvent prendre un grand nombre : ils s'y précipitent.

La ſeconde eſpece eſt le *ſcarus varius* : il a les yeux & le bas du ventre de couleur de pourpre; le reſte du corps en partie noir, en partie bleu, & les écailles couvertes de taches obſcures : il a la bouche petite, les dents larges à la máchoire ſupérieure : elles ſont clair-ſemées & aiguës à l'inférieure. Sur le dos & prés-

que juſqu'à la queue, il a des aiguillons qui ſe tiennent par une petite membrane : les ailerons proche des ouies ſont larges, & preſque de figure ovale ; il a deux taches rouges au milieu du ventre. C'eſt un fort beau poiſſon ſaxatile : ſa chair eſt tendre & délicate ; tous les anciens Médecins en ont fait grand cas. On en pêche dans la Méditerranée, proche d'Antibes & de Marſeille : ce poiſſon eſt le *merlot*.

SCARIOLE ou ESCAROLE. *Voyez* ENDIVE.

SCARKER. Poiſſon qui ſe pêche à Sierra-Leona en Afrique ; on ſoupçonne que c'eſt le *marteau* ou le *pantouflier*. Voyez ces mots.

SCATOPSE, *ſchatopſe*. M. Geoffroy, *Hiſtoire des Inſectes des environs de Paris*, dit que le *ſcatopſe* (comme qui diroit *mouche à ordures*, à cauſe des endroits où on les découvre ſouvent) eſt peu connu. Il reſſemble à une petite mouche, excepté par ſes antennes qui ſont filiformes à articles, & non à palettes. La larve du ſcatopſe reſſemble à un petit ver à anneaux & ſans jambes : toutes les larves des ſcatopſes ne ſe trouvent pas uniquement dans les latrines, dans les fumiers humides, dans les lieux fangeux, il y en a qui ſe pratiquent leur habitation dans les feuilles de buis. Ces larves quittent leur peau pour ſe transformer en nymphes. Le ſcatopſe des latrines eſt noir : ſa peau eſt liſſe & brillante ; dans l'accouplement les têtes des deux individus ſont oppoſées, & aux deux bouts : on diroit d'un ſeul inſecte long avec deux têtes aux deux extrémités. Le ſcatopſe du buis eſt jaune, ſes ailes ſont blanches.

SCAVISSON ou ESCAVISSON, écorce d'un jaune rouſſâtre, que l'on nous envoie dans le commerce de la droguerie orientale, comme une eſpece de cannelle matte. Celle que j'ai vue, ſous le nom d'*eſcaviſſon*, étoit du *caſſia lignea*.

SCEAU DE NOTRE-DAME : *voyez* RACINE VIERGE.

SCEAU DE SALOMON, *polygonatum*. Genre de plante dont M. *de Tournefort* compte douze eſpeces, & dont la principale eſt à larges feuilles, *polygonatum latifolium vulgare*. Cette plante que quelques-uns ap-

pellent auſſi *ſignet & genouillet*, croît preſque par-tout aux environs de Paris, & dans toutes les Provinces, aux lieux ombragés, le long des haies, dans les bois & les forêts, où elle ſe multiplie par ſes racines longues qui tracent, & dont les nœuds coupés tranſverſalement préſentent une figure approchante de celle d'un ſceau ou cachet qu'on y auroit imprimé.

Cette racine eſt ſituée latéralement à fleur de terre, articulée d'eſpace en eſpace par de gros tubercules blancs, garnis de beaucoup de fibres, d'un goût douceâtre : elle pouſſe des tiges à la hauteur d'un pied & demi, rondes, liſſes, non rameuſes, un peu courbées en leur extrémités, revêtues de pluſieurs feuilles diſpoſées alternativement, oblongues, larges, aſſez ſemblables à celles du muguet, nerveuſes, de couleur verte-brune, luiſante en deſſus & d'un vert de mer en deſſous, d'un goût fade, & d'une odeur déſagréable, ſi on les froiſſe ou qu'on les coupe par morceaux.

Les fleurs qui naiſſent des aiſſelles des feuilles une à une ou davantage, forment une cloche alongée en tuyau, & découpées en ſix crenelures, ſans calice & de couleur blanche : à la fleur ſuccede une baie arrondie, molle, verte ou noirâtre, laquelle contient ordinairement trois ſemences, groſſes comme celles de la veſce, ovales, dures & blanches. Cette plante fleurit en Mai & Juin, & ſon fruit mûrit en Août : ſa racine, qui eſt la partie la plus uſitée en Médecine, eſt douceâtre & un peu gluante : elle eſt eſtimée vulnéraire, aſtringente ; on s'en ſert ſouvent pour les deſcentes, après l'avoir fait infuſer dans du vin blanc : on fait de la décoction de ces racines un cataplaſme eſtimé contre l'inflammation de l'utérus, dit M. *Haller*. Son eau diſtillée eſt coſmétique, c'eſt-à-dire, qu'elle décraſſe le viſage & embellit le teint. On attribue à ſes baies, la vertu de purger par haut & par bas. M. *Bourgeois* a éprouvé que les feuilles de cette plante trempées pendant quelques jours dans du fort vinaigre, & appliquées ſur les cors des pieds, les guériſſent très-ſouvent.

SCECACHUL, plante de l'Arabie & de la Tartarie orientale, dont les fleurs, qui reſſemblent à celles de

la grande violette, ſont les unes mâles & les autres femelles: il leur ſuccede des grains noirs, qui, au jugement des habitans, ſont, ainſi que ſa racine, très-prolifiques. Ils nomment la graine de cette plante *culcul* ou *kilkil:* elle eſt d'une ſaveur douce. Cette plante qui croît aux lieux ombragés, eſt très-rare; ſa tige eſt baſſe & noueuſe.

SCÉLERI: *voyez au mot* CÉLERI.

SCHEL-FISCH: *voyez au mot* MORUE.

SCHÉNANTE ou JONC ODORANT, *ſchænantus*, eſpece de gramen qu'on nous apporte d'Arabie, garni de feuilles & quelquefois de fleurs. Il eſt ſec, roide: ſa tige eſt arrondie, luiſante, genouillée, de la longueur d'un pied, remplie d'une moelle fongueuſe, d'un jaune pâle vers ſa racine, & d'un vert pourpre vers ſon ſommet quand il eſt récent; d'un goût âcre, amer & aromatique; ſon odeur tient le milieu entre celle des roſes & celle du pouliot: elle eſt très-pénétrante; il s'éleve pluſieurs tiges d'une même racine. On appelle le ſchénante, *jonc rond*, pour le diſtinguer du *jonc quarré*, que les Grecs ont appellé *cyperus.*

La plante d'où le ſchénante eſt tiré, s'appelle *juncus rotundus aromaticus.* Ses racines ſont blanchâtres, petites, flexibles, ligneuſes & fibreuſes: ſes feuilles ſont longues de quatre doigts, & reſſemblantes à celles du blé, épaiſſes, roulées les unes ſur les autres en maniere d'écailles: elles ſont terminées en pointe dure, menue & arrondie; elles embraſſent étroitement les tuyaux par leurs gaînes, comme dans le roſeau. Les tiges partent du ſommet de la racine; elles ſont grêles vers leurs ſommets, & portent des épis de fleurs diſpoſées deux à deux, comme dans l'ivraie; les fleurs ſont très-petites, compoſées d'étamines, & d'un piſtil à aigrette, contenues dans de petits calices rougeâtres en dehors: à ces fleurs ſuccedent des graines d'une ſaveur âcre.

Toute la plante répand une odeur douce & aromatique: il en naît une ſi grande quantité dans quelques provinces d'Arabie, ſur-tout en Nabathée & au pied du mont Liban, qu'elle ſert de nourriture commune aux

chameaux. Quelques-uns l'appellent *paille de la Mecque*, *palea de Meca*; fourage & litiere des chameaux, *fœnum aut ſtramen camælorum*. Autrefois on recherchoit toutes les parties de ce jonc pour l'uſage de la Médecine: elles ſont toutes efficaces; cependant aujourd'hui on préfere les ſeules fleurs pour l'uſage de la thériaque, encore faut-il qu'elles ſoient nouvelles, autrement elles n'ont plus d'odeur ni de ſaveur.

Le ſchénante eſt alexipharmaque, provoque les menſtrues, l'urine, arrête le hoquet & le vomiſſement: on le prend en ſubſtance ou en décoction pour fortifier la tête & l'eſtomac. On apporte depuis quelques années de l'île de Bourbon & de Madagaſcar, un autre gramen ou ſchénante, qui a l'odeur & le goût plus forts que le ſchénante d'Arabie: il eſt auſſi plus verdâtre, & ſes pannicules plus petites & moins chargées de fleurs; on s'en ſert, dit *Lémery*, en infuſion en maniere de thé pour les rhumes opiniâtres.

SCHET-BÉ. L'oiſeau envoyé de Madagaſcar ſous ce nom, par M. *Poivre*, a paru à M. *de Buffon*, être le même que la *pie grieche rouſſe* du même pays, & qui ſe rapproche beaucoup de nos *pies grieches*: voyez ce mot.

SCHINDEL, *ſchilus*, eſpece de perche du Danube, connue des Allemands ſous le nom de *nagmaul*: on la pêche auſſi dans le lac Ammerſée en Baviere. Rarement ce poiſſon peſe plus de dix livres: ſa figure eſt plus longue que celle de la perche; il va en diminuant juſqu'à la queue. Son muſeau eſt plus long & plus pointu: il a le dos élevé, le ventre large & plat, les écailles bordées de filets épais & durs, le dos & les côtés d'un jaune ſale, tirant ſur le brun, avec des taches obſcures, placées ſans ordre, le bas du ventre & les nageoires du ventre un peu moins rouges que dans la perche, la mâchoire ſupérieure un peu élevée au deſſus de l'inférieure, & toutes les deux garnies de petites dents.

SCHIRL. D'habiles Mineurs donnent ce nom à une eſpece de mine légere d'étain chargée de fer & d'arſenic. Cette mine eſt en petits criſtaux priſmatiques & alongés, ou verts, ou d'un noir luiſant, quelquefois tirant ſur le bleu: elle eſt réfractaire, & ſe trouve dans

certains filons de mine de plomb. Le ſchirl ſe trouve dans les mines de Norberg, de Sahlberg &c. dans le Nord ; il ſe rencontre auſſi en Saxe & en Baſſe-Bretagne. Cette ſubſtance differe du *wolfram* proprement dit : *voyez ce mot*. Le ſchirl n'eſt ſouvent que le *ſchorl* : voyez ce mot.

SCHISTE, *ſchiſtus*, eſt une pierre argileuſe, peu peſante, plus ou moins dure, d'une couleur ou cendrée-griſâtre ou bleuâtre ou rouſſâtre, qui ſe caſſe en morceaux irréguliers. En général, le *ſchiſt* ou *ſchiſte* eſt une eſpece d'ardoiſe, & on lui donne ce dernier nom quand elle eſt feuilletée & fiſſile, c'eſt-à-dire, qu'elle peut ſe fendre en lames minces : au contraire, elle porte le nom de *ſchiſt*, quoiqu'ayant d'ailleurs les mêmes propriétés chimiques ; & un peu ſciſſile, lorſqu'elle eſt ou graveleuſe, ou compacte, informe, en rognons, ou traverſée de veines quartzeuſes, &c.

Les pierres ſchiſteuſes ſont communément remplies d'empreintes végétales & animales : nous les regarderions volontiers comme le réſultat des matieres limoneuſes ou vaſeuſes, graſſes, telles qu'on en trouve dans les lacs & dans la mer, & qui ont été produites par la décompoſition des corps ſemblables à ceux dont elles portent l'image. Les ſchiſtes forment les *ſalbandes* de la bonne ardoiſe, de la mine de cuivre, & ſouvent du charbon même. A prendre les choſes dans leur principe, le ſchiſte ne differe de la terre argileuſe que par l'arrangement de ſes parties & le mélange des différentes ſubſtances métalliques qui s'y trouvent. Nous en avons rencontré à Caop en Allemagne, aux portes d'Angers & de Séez en Normandie, de gris, de rouges, de bruns & de noirs, qui avoient différentes conſiſtances, diverſes peſanteurs, mais qui n'étoient que peu ou point feuilletés. Les ſchiſtes un peu calcaires portent communément des empreintes d'oſſatures ou d'écailles de coquillages.

Il n'eſt pas rare de trouver dans les blocs de groſſe ardoiſe ou ſchiſte, des criſtaux de ſélénite ou de gypſe & des arboriſations formées par la déliqueſcence des pyrites qui s'y trouvent toujours, & qui ſont peut-être la baſe colorante des pierres ſchiſteuſes. C'eſt donc

la variété de ces ſubſtances qui ſe trouvent dans les ſchiſtes qui fait que ces pierres ont des caracteres peu conſtans, tant pour le coup d'œil que pour les propriétés chimiques: c'eſt auſſi à l'union & à l'arrangement de ces différens corps que les ſchiſtes doivent leur dureté, qui les rend propres à bâtir, il y en a même d'aſſez ſolides pour ſervir de *pierre de touche*; telle eſt le ſchiſte noir du mont Huneberg en Weſtrogothie: d'autres peuvent ſervir de *pierre à raſoir*, telle eſt la pierre griſe de Trollhaelle près de la mine d'or de Smolande. C'eſt par la même raiſon qu'ils ſont feuilletés, & ſe diviſent en tables plus ou moins épaiſſes, & qu'ils donnent des lames d'ardoiſes, les unes propres à couvrir les toits, d'autres à faire des tables ſuſceptibles du poli, ou qui ont de la ſaveur, & ſe décompoſent facilement à l'humidité, comme les ſchiſtes alumineux de l'île d'Œland dans la mer Baltique & d'autres endroits de l'Europe: telle eſt encore la *pierre noire à crayon*: voyez ce mot & celui d'ARDOISE.

SCHLOT. Dans les ſalines, on donne ce nom à la ſélénite de *ſel marin*: voyez ce mot.

SCHORL ou SCHOERL. Les Minéralogiſtes Suédois & Allemands appellent ainſi une pierre ou griſe ou verdâtre, ou noire, ou rouge, dure, en criſtaux, d'une longueur & groſſeur plus ou moins conſidérable, que *Wallerius* appelle *corneus criſtalliſatus* (pierre de corne). On prétend que c'eſt la même pierre que le *baſalte* ou *pierre de touche* des anciens; & que la *pierre de tolpen*, dont parle M. *Pott*, eſt de cette eſpece: quelquefois le *ſchorl* eſt ſtrié comme de l'*asbeſte* voyez ces différens mots.

Il ſe trouve du ſchorl dans le quartz, dans le criſtal de roche, & en maſſes cannelées dans la mine de plomb de Chatelaudrin en Baſſe-Bretagne; il eſt encore très-commun en Sudermanie, à Sahlberg, en Dalécarlie. Nous avons quelques échantillons de ſchorl qui ont été trouvés dans des mines d'étain, il eſt en petits canons ou aiguilles d'un noir luiſant, quelquefois verdâtre: des Mineurs Anglois nous ont aſſuré que c'étoit même une eſpece de mine d'étain. Voyez *Schorl* ou *Schirl* dans

dans notre Minéralogie, vol. I. pag. 300, Edit. II. & l'article *Pierre de Baſalte* dans ce Dictionnaire.

SCHRAITSER. Eſpece de perche qu'on pêche à Ratisbonne. Ce poiſſon, dit *Ray*, eſt très-commun dans le Danube; il a ſix pieds & demi de long, du moins tel étoit celui ſur lequel il a fait ſa deſcription; il reſſemble à la perche de la petite eſpece, par l'unique nageoire qu'il a ſur le dos, dont une partie des rayons eſt épineuſe & l'autre molle: ces rayons ſe tiennent par une membrane tachetée; mais le ſchraitſer differe de la perche par la figure de ſon corps, qui eſt plus longue & plus menue, par ſon dos qui n'eſt pas ſi élevé, par ſon muſeau qui eſt plus alongé, par dix-huit marques qu'il a à la nageoire du dos, par deux lignes latérales qui ſont blanches, par la couleur entre les lignes qui eſt blanche, & par ſa queue qui eſt plus fourchue. Ce poiſſon paroît être le même que le *Schindelt* voyez ce mot.

SCIE DE MER. Animal de mer à peau dure & à nageoires cartilagineuſes: *voyez au mot* BALEINE, *l'article* ESPADON.

SCIE MOUCHE ou MOUCHE A TARIERE. Inſecte ailé, dont M. *Linnæus* fait ving-huit eſpeces ſous le nom générique *tenthredo*: voyez l'article *Mouche à ſcie* à la ſuite du mot MOUCHES.

SCILLE ou SQUILLE, *ſcilla*. Les ſcilles tiennent le milieu entre les lis & les oignons: elles different des lis en ce que, dit M. *Adanſon*, leur calice eſt compoſé de feuilles ſimples, ſans ſillon, & qu'elles n'ont qu'un ſtigmate conique; elles different des oignons en ce que leurs étamines ne tiennent pas aux feuilles du calice. Leurs racines ſont traçantes, excepté dans la *ſcille* dont la bulbe eſt écailleuſe.

On diſtingue trois ſortes de ſcilles dans les boutiques; ſavoir, deux grandes qui ſont la rouge & la blanche, rangées par M. *de Tournefort* dans le genre de l'*ornithogalum*, & une petite miſe par le même Botaniſte au nombre des *narciſſes*.

1°. La GRANDE SCILLE ROUGE ou CHARPENTAIRE ou SCIPOULE ou OIGNON MARIN, *ſcilla vulgaris radice rubrâ*. Sa racine eſt un oignon ou une bulbe groſſe

comme la tête d'un enfant, compoſée de tuniques épaiſſes, rougeâtres, ſucculentes, viſqueuſes, rangées les unes ſur les autres, comme celles de l'oignon vulgaire, ayant en deſſous pluſieurs groſſes fibres : elle pouſſe des feuilles longues d'un pied, larges, charnues, verdâtres, également empreintes d'un ſuc viſqueux & amer; du milieu de ces feuilles s'éleve une tige quelquefois haute de deux pieds, droite, portant en ſa ſommité des fleurs à ſix feuilles blanches, auxquelles ſuccedent des fruits arrondis, relevés de trois coins, & renfermant dans trois loges pluſieurs ſemences ſphériques & noirâtres : cette plante eſt la ſcille femelle.

2°. La GRANDE SCILLE BLANCHE ou MALE, *ſcilla radice albâ*. Elle ne differe de la précédente qu'en ce que ſes feuilles ſont moins grandes, ſa racine moins groſſe & de couleur blanche; l'une & l'autre croiſſent, ainſi que les oignons & aulx ſauvages, aux lieux ſablonneux proche de la mer, en Eſpagne, en Portugal & en Sicile, même en Normandie près de Quillebœuf : elles fleuriſſent en Août & Septembre, & les graines mûriſſent en Octobre & Novembre. Quand les graines ſont mûres & la tige ſéchée, les feuilles ſe montrent en Novembre & Décembre : on fait la récolte de leurs racines vers le mois de Juin. On lit dans l'Hiſtoire de l'Académie des Sciences une Obſervation de M. *Delisle*, Apothicaire à Etampes, concernant des écailles d'un oignon de ſcille, qui ayant été miſe dans une armoire enclavée dans un mur mitoyen avec le four d'un Boulanger, avoient pouſſé de petits oignons : ils étoient ſur-tout placés vers l'onglet des écailles, c'eſt-à-dire, vers l'endroit où elles ſont attachées les unes aux autres. Cette obſervation a été répétée pluſieurs fois par diverſes perſonnes. Les Droguiſtes tiennent de ces oignons dans leurs caves, & quoique iſolés dans des caiſſes ou ſimplement couchés par terre, ils ne laiſſent pas de pouſſer auſſi quelquefois de petits oignons, même des tiges avec des fleurs.

Ces deux ſortes de ſcilles ſont également inciſives & apéritives; elles reſiſtent à la pourriture & provoquent les regles des femmes : on tient dans les boutiques des Apoticaires pluſieurs préparations de ſcille

qui conviennent dans les hydropiſies de toutes eſpeces : on donne la ſcille en poudre avec les cloportes & le nitre à la doſe de cinq à ſix grains, qu'on réitere deux ou trois fois le jour : on la fait auſſi infuſer dans le vin blanc à la doſe d'une once ſur une chopine, dont on donne deux cuillerées à ſoupe. Indépendamment de ce vin ſcillitique, il y a le miel ſcillitique & l'oxymel ſcillitique. La vertu ſpécifique de ces remedes contre l'hydropiſie, (ſur-tout contre celle qui commence, dit M. *Haller*, quoiqu'alors ils affectent un peu l'eſtomac,) n'a guere été connue des Médecins que depuis 40 ans : ſelon M. *Bourgeois*, c'eſt à un Médecin Italien qu'on doit cette découverte. Il faut obſerver de faire précéder les purgatifs hydragogues à l'uſage de la ſcille ; ſans cette attention on la donne le plus ſouvent ſans ſuccès. M. *Bourgeois* dit encore qu'on fait un grand uſage de l'oximel ſcillitique dans l'aſthme pituiteux, dans les fievres putrides & bilieuſes, dans la pleuréſie & la péripneumonie bilieuſe & inflammatoire.

On prétend que ſi on coupe les tuniques de cet oignon avec un couteau de fer ordinaire, ce couteau en ſera empoiſonné : c'eſt pourquoi les Auteurs demandent qu'on ſépare leurs lamines avec un couteau d'ivoire ou de bois. Ce fait nous paroît être au nombre de ceux qu'on peut révoquer en doute ; cependant on lit dans les *Ephémerides d'Allemagne*, *Decur.* 2, *ann.* 8. *pag.* 298, *obſerv.* 138, qu'une poule d'Inde ayant mangé de la pâte qui avoit enveloppé les oignons de ſcille qu'on avoit fait cuire au four, ſe trouva ſaiſie au bout d'une heure, de vertiges & de convulſions, ne pouvant ſe ſoutenir & paroiſſant aveugle, ce qui ſe termina par des puſtules dures qui s'éleverent ſur ſes pieds, & qui parurent ſervir de criſe à cet accident. Quelle que ſoit l'authenticité de ces faits, j'oſe dire ici avoir coupé plus d'une fois des feuilles de ſcille avec un couteau de fer, en avoir mâché les feuilles récentes de la racine, & m'être ſervi depuis à table de ce même couteau, ſans qu'il m'en ſoit arrivé aucun inconvénient.

3°. La PETITE SCILLE BLANCHE ou NARCISSE DE MER, *narciſſus maritimus*, eſt une eſpece de narciſſe qui

croît fréquemment sur les bords de la mer entre Cette & Peccais. Cette petite scille ne diffère de la précédente que par sa racine qui est noirâtre en dehors, & ses tuniques un peu cannelées. Ses fleurs ont une odeur douce : si on change cette plante de terroir, elle ne fleurit que très-rarement. Quelques-uns l'appellent encore *narcisse de Mathiole* ou *pancratium*.

SCINC ou SCINQUE ou STINC MARIN ; *scincus*. Espece de petit lézard d'Egypte & d'Arabie, long de neuf pouces ou environ. Sa tête, dit M. *Hasselquist*, est avancée, contigue au corps, un peu courte, allant en diminuant jusqu'au bout, un peu convexe au sommet, & un peu aplatie par les côtés : la mâchoire supérieure est plus longue que l'inférieure ; celle-ci est triangulaire & obtuse au bout : les narines qui sont placées au bout de la mâchoire supérieure, sont rondes & amples : la langue est pointue en forme de cœur, échancrée à sa base, d'une substance un peu épaisse & charnue ; l'ouverture de la gueule médiocre : il a les dents courtes, égales, obtuses par le bout, & étroites par les côtés ; les yeux à la base de la tête, proche le bord du sommet ; l'orbite en forme de lance oblongue ; l'iris brune, & les paupieres noires ; le cou de la grosseur & de la figure du corps ; le corps est d'un ovale oblong, angulaire par le dos, la queue qui est continue avec le corps depuis les pieds de derriere, va toujours en rétréciſſant jusqu'au bout, où elle est effilée & un peu aplatie : ses quatre pieds sont égaux ; les premiers sont éloignés de la base de la tête d'un pouce, ceux de derriere sont éloignés de deux pouces & demi des premiers & d'autant de l'extrêmité de la queue : ils sont placés aux deux côtés de l'abdomen.

Ce lézard a les cuisses aplaties & égales ; les genoux sont placés au milieu, convexes en dehors, & en dedans courbés en arc : il a cinq doigts fendus à chaque pied, fins, convexes par dessus, plats par dessous, articulés & couverts d'ecailles. Ceux de derriere sont un peu plus longs que les antérieurs, & sans ongles.

Cet animal a la tête, le corps & les pieds couverts d'écailles : celles du sommet de la tête sont grandes, irrégulieres, & en petit nombre ; le bord de la mâ-

choire ſupérieure eſt couvert de cinq écailles perpendiculaires, un peu larges, creuſes & crenelées à leurs bords : celles du corps ſont creuſes en deſſous, rhomboïdes & tuilées, plus larges aux côtés oppoſées. Toutes ces écailles ſont liſſes & luiſantes. Le ſommet de la tête eſt d'un vert de mer tirant ſur le jaune. Toute la longueur du dos eſt jaunâtre & traverſée de douze bandes d'un brun noirâtre. Les côtés, le bas du goſier & les pieds ſont blanchâtres.

La tête a à peu près un demi pouce de long ; les pieds plus d'un pouce. Sa groſſeur autour de la tête eſt d'un pouce ; au milieu de l'abdomen, de deux pouces ; proche de la baſe de la queue, d'un pouce & demi.

Ce lézard ſe trouve dans les lieux montueux entre l'Egypte & l'Arabie, même dans l'Egypte & dans l'Arabie Pétrée : il ſe nourrit d'herbes aromatiques. Les Arabes ſe ſervent aſſez ſouvent du ſcinc pour s'exciter à l'amour : c'eſt un ſecret que les Egyptiens ne négligent pas, mais que les Européens mépriſent. On fait un électuaire avec la poudre de cet animal deſſéché, & les Arabes, quand il vient d'être tué, en tirent une eſpece de jus ou de bouillon dont ils font uſage. Voilà apparemment leur aphrodiſiaque ou ſecret dont ſe ſervent, pour s'exciter à l'acte vénérien, les vieillards ou les gens froids.

Les payſans d'Egypte portent au Caire des ſcinques, d'où, par Alexandrie, on les tranſporte à Veniſe & à Marſeille, pour l'uſage des Pharmacies de l'Europe : ils ſont éventrés, ſalés & enveloppés d'abſinthe ; en cet état ils ont une couleur jaune, argentée & luiſante.

Quelques Naturaliſtes diſent que ce ſcinc ſe trouve non-ſeulement en Egypte & en Arabie, mais encore dans les Indes & vers la Mer Rouge : on dit qu'il y en a de très-grands dans la Lybie. Il s'en trouve dans la terre de Vizena, proche de Veniſe, dont les Apothicaires ſe ſervent au défaut de ceux qu'on apporte d'Egypte & d'Arabie, mais ils n'ont pas la même vertu ; & ſi l'on en croit *Mathiole*, il y a du danger à s'en ſervir. Cette eſpece de ſcinque d'Italie a le corps

comme un grand lézard; le ventre gros, marqué de quantité de taches de differentes couleurs ; la tête un peu ronde & noire, ainſi que la queue. Les Italiens font beaucoup plus de cas du vrai ſcinc, à cauſe de ſa qualité prolifique.

*Séba* parle de deux ſcinques marins de l'Amérique ; l'un eſt à longue queue, & vit d'araignées & de petits crabes ; l'autre, qui eſt plus petit, vit de vermiſſeaux & d'araignées.

C'eſt une mépriſe de quelques Auteurs, d'avoir pris le ſcinc marin pour un poiſſon. *Pomet* rapporte qu'on en trouve dans le Nil en Egypte. Le P. *du Tertre* dit que le maboya des Iles de l'Amérique eſt le même animal que le ſcinc : *voyez* MABOYA. Leur chair eſt bonne, dit-il, contre les venins & les bleſſures des fleches empoiſonnées, pourvu qu'on en uſe modérément.

SCIPOULE. *Voyez au mot* SCILLE.

SCLAREE ou TOUTE-BONNE. *Voyez* ORVALE.

SCOLITE, *ſcolytus*. Inſecte coléoptere à antennes en maſſe ſolide, d'une ſeule piece. Sa tête n'a point de trompe ; la forme de ſon corps reſſemble à celle des ſcarabées ; ſa couleur eſt noirâtre. On trouve le ſcolite ſous les écorces : il eſt aſſez rare.

SCOLOPACE. Nom donné aux oiſeaux à bec long & effilé. L'on a nommé *imantopedes* ceux qui ont de longues jambes & les cuiſſes à moitié dégarnies de plumes, pour pouvoir marcher ſur les bords des rivages & même dans l'eau. *Voyez ce qui en eſt dit à la ſuite du mot* OISEAU.

SCOLOPAX. C'eſt un magnifique ſerpent d'Arabie. Le mâle préſente une tête admirable par le ſuperbe appareil de ſes grandes écailles jaunes, accompagnées d'autres petites écailles blanches & rouges : ſon cou eſt orné d'un collier jaune ; le reſte du corps eſt marqueté d'un mélange de taches ſingulieres, de différentes grandeurs, à pluſieurs angles inégaux, & qui ſemblent former comme des eſpeces de caracteres. Il a, ſous ces taches, des écailles argentines, brillantes, ch[illegible]evauchées çà & là par d'autres écailles rembrunies de figures irrégulieres, qui ſe perdent, pour ainſi dire, dans les premieres. La femelle, quoique d'une couleur

ſemblable à ſon mâle, eſt inférieure pour la variété & la beauté de ſa parure. *Séba*, *Theſ. II. Tabl. XXXIX. n.* 1. *&* 2.

SCOLOPENDRE, *ſcolopendra*. Nom donné à un genre d'animaux que divers Naturaliſtes appellent auſſi *mille-pieds*, à cauſe du grand nombre de pattes qu'on leur remarque. Il ne faut pas confondre les véritables ſcolopendres avec les *jules* qui ont les corps arrondi &c. voyez JULE. On diſtingue pluſieurs eſpeces de ſcolopendres, différentes par leurs formes, leur grandeur & leur couleur. Tous ces inſectes ne vivent pas dans les mêmes lieux; les uns vivent dans le bois pourri, d'autres rampent ſur terre, d'autres vivent dans la mer, & d'autres dans les eaux douces. Quelques-uns ſont lumineux dans l'obſcurité, d'autres habitent les bois, les lieux incultes; d'autres enfin ſont fort incommodes, en ce qu'ils gîtent derriere les meubles, entre les livres, & quelquefois dans les lits ou dans les trous des murailles humides. Il y a des ſcolopendres dans les deux Continens, & dans les pays froids comme dans les climats chauds. Les ſcolopendres de terre ont le corps long & applati, leurs antennes ſont filiformes & compoſées d'un grand nombre d'anneaux courts. On ne voit aucune diſtinction entre le ventre & le corſelet de ces animaux. Tout leur corps eſt compoſé d'anneaux plus ou moins nombreux. De deſſous chaque anneau partent ordinairement quatre pattes, deux de chaque côté. Dans ce genre d'animaux, il y en a qui n'ont que vingt-quatre pattes, telle que la *ſcolopendre à pinceau*: voyez ce mot. D'autres ont vingt-huit pattes, d'autres trente, d'autres cent huit, d'autres deux cents, d'autres cent quarante, d'autres deux cents quarante. Parmi les ſcolopendres, il y en a de mal-faiſantes, c'eſt-à-dire, dont la morſure, ou la piqûre eſt venimeuſe, & produit une enflure. Tel eſt le mille-pieds ou ſcolopendre d'Amérique, qu'on nomme à cauſe de ſon venin, la *mal-faiſante*. Voyez à l'art. MILLE-PIEDS D'AMÉRIQUE.

Il y a des ſcolopendres qui ſe nourriſſent de *podures*: voyez ce mot. Ces animaux qui muent & ſe dépouillent de leur peau cruſtacée, courent fort vîte, & en marchant ils ſerpentent & forment communément des ſi-

nuosités avec leur corps, qui, pendent la nuit, est souvent phosphorique. Les scolopendres ont une propriété singuliere, en ce qu'étant jeunes elles ont moins d'anneaux & moins de pattes qu'elles n'en ont par la suite. Combien de tuyaux marins sont habités par des especes de scolopendres!

SCOLOPENDRE DE MER ou CHENILLE CORALLINE: *voyez son article à la fin du mot* CORALLINE.

SCOLOPENDRE DE MER ou MARINE, *scolopendra marina*. C'est un animal dont *Rondelet* & *Gesner* distinguent deux especes. Ces Naturalistes nomment la premiere *scolopendre cétacée*: elle a beaucoup de pieds, comme la scolopendre terrestre, & ses pieds lui servent à nager, comme autant de rames. *Rondelet* dit en avoir vu la figure telle qu'*Elien* l'a décrite: c'est un cétacée des Indes, que l'on ne sauroit regarder étendu mort sur le rivage, sans quelque frayeur. Les Mariniers disent que cet animal s'éleve quelquefois sur la mer, & qu'on lui voit les poils des narines qui sont fort grands. Il a la queue faite comme la langouste. *Rondelet* compare son corps à une galere à trois rangs de rames, parce que ses pieds sont disposés çà & là, comme des rames rangées le long d'une galere. Ce zoophyte paroit différer de la scolopendre de mer de *Swammerdam*, qui s'enfle quand on la manie: si on la jette dans la mer, elle nage comme une vessie pleine d'air: on assure qu'elle est venimeuse: on la nomme aussi le *physalus de la mer Rouge*. On ne lui reconnoît ni bouche ni ouies: elle est sans yeux & sans tête apparente; elle est large par le milieu, menue & courbée par les deux bouts, ridée sur le corps, & fendue comme la partie naturelle de la femme; enfin, elle a sur le dos des especes de verrues, où il y a du poil: on appelle cet animal, en Normandie, *taupe de mer*. Nous en avons trouvé sur les parages de la Hollande, dont les poils en forme de pinceaux jouent l'opale.

L'autre espece de scolopendre de *Rondelet*, est un animal aquatique, semblable à la scolopendre terrestre, mais un peu plus petit. *Rondelet* donne la figure de deux de ces scolopendres; la premiere est toute

rouge, longue de douze doigts; de la tête à la queue elle eſt çà & là fournie de pluſieurs pieds: elle ſe courbe en pluſieurs replis. La ſeconde eſt beaucoup plus longue: elle croit juſqu'à une coudée de long; elle eſt menue, d'une couleur qui tire ſur le blanc. Comme la premiere, elle a beaucoup de pieds.

M. *Linnæus*, qui nomme cette eſpece de ſcolopendre de mer *nereis*, dit qu'il y en a beaucoup dans la mer Boréale, proche de la Laponie. Ces ſcolopendres marines viennent dans les lieux pierreux, & ſont plus rouges que celles de terre. Le nombre de leurs pieds eſt auſſi plus grand, mais ils ſont plus minces: elles ne ſe tiennent pas dans les lieux profonds, non plus que les ſerpens d'eau.

M. *Fougeroux*, étant à Veniſe, a obſervé ſur les feuilles du goëmon, eſpece d'algue marine, une petite eſpece de ſcolopendre, de la groſſeur d'une tête d'épingle; cet inſecte brille ainſi que les animaux terreſtres lumineux; ſa lumiere eſt plus ou moins vive, ſelon qu'il lui plaît; ſon corps eſt quelquefois ſimplement tranſparent; ſouvent il en ſort des jets de lumiere, qui forment une étoile, & répandent la clarté à quelque diſtance de lui; il brille par ſa partie poſtérieure, & quand il donne toute ſa lumiere, ſa tête ſeule paroît opaque; mis dans l'eau douce, il y meurt au bout de ſix ou huit ſecondes, il y brille cependant juſqu'à ſa mort, & répand alors beaucoup de liqueur lumineuſe; écraſé ſur du papier, il y dépoſe une longue traînée de matiere lumineuſe, bleuâtre & tranſparente. Si on met à ſec ces petits animaux, leur lumiere s'éclipſe à meſure que l'humidité ſe diſſipe; cette obſervation a été faite de même par M. *Godeheu de Réville*, ſur les côtes de Malabar, & des îles Maldives. La matiere azurée & lumineuſe paroît avoir les mêmes qualités que l'huile & la graiſſe, car elle ne ſe mêle pas intimement avec l'eau, & s'y forme en petites bulles. Ces inſectes ſont du nombre de ceux qui rendent les eaux de la mer laiteuſes & lumineuſes: *voyez* MER LUMINEUSE.

Pour compléter l'hiſtoire des différentes eſpeces de ſcolopendres de mer, voyez ce qui eſt dit aux articles

VERS RONGEURS DE DIGUES, MILLE-PIEDS; & SCOLOPENDRE DE MER qui conſtruit des coraux tubuleux, *à l'article* CORALLINE.

SCOLOPENDRE A PINCEAU. On la trouve communément ſous les vieilles écorces des arbres: ſa longueur eſt d'une ligne & demie, & ſa largeur d'une demi-ligne; elle reſſemble pour la forme à un petit cloporte: ſes antennes ſont compoſées de ſept articles; ſa tête eſt noire, ſon corps brun, & compoſé de dix anneaux, d'où ſortent douze pattes de chaque côté. On diſtingue auſſi de chaque côté de ſon corps une rangée de neuf petites aigrettes de poils friſés. Sa queue eſt compoſée d'un pinceau de poils ſemblables, mais plus longs, droits, d'un blanc luſtré & en touffes.

SCOLOPENDRE TERRESTRE, eſt un inſecte qui mord, qui a pluſieurs pieds, long de trois à quatre doigts, qui naît & vit dans les pieux fichés en terre ou dans des troncs d'arbre. M. *Linnæus*, d'après les autres Naturaliſtes, en cite cinq eſpeces.

La premiere, quoique petite, a cent pieds de chaque côté. Son corps eſt de figure cylindrique, marqué tout le long du dos, de deux lignes de couleur de fer, ſur une peau noire; ſes antennes ſont compoſées de cinq articles, dont le dernier eſt globuleux.

La ſeconde eſt rouge, menue comme un fil, tortueuſe comme un ſerpent: elle a quelquefois cinquante-quatre pieds de chaque côté; d'autres fois ſoixante-dix: elle ſe trouve en terre comme la précédente.

La troiſieme, qui habite ſous les pierres dans la grande île de Carlſoea, a la figure de la précédente: elle eſt de la longueur d'un travers de doigt, de la groſſeur d'une plume de pigeon. Sa peau eſt unie & cendrée: elle a tout le long du dos deux lignes de couleur de fer pâle. Chaque article du corps, par les côtés, eſt ſtrié en long; la couleur en eſt plus pâle; ſon corps a environ ſoixante anneaux; ſes antennes ſont compoſées de cinq articles. Pour peu qu'on la touche en lieu uni, elle ſe ramaſſe, les pieds tournés contre terre. Ces pieds ſont blancs: elle en a cent vingt de chaque côté.

La quatrieme eſt munie en tout de trente pieds. Sa couleur eſt rouge, & à peine a-t-elle un travers de doigt de longueur. Les pieds de devant ſont gros & forts : les derniers ſont très-longs : ſa queue eſt comme fourchue. Les articles, d'un côté du corps, ſont plus longs de moitié que les autres ; c'eſt le *twaeſtiert des Suédois.*

La cinquieme a douze pieds de chaque côté : ſa queue eſt blanche ; on la trouve à Upſal, &c. dans les racines des arbres, parmi la mouſſe, & il y en a beaucoup au printems : elle eſt longue d'un pouce.

A l'egard des ſcolopendres terreſtres d'Amérique : *Voyez l'article* MILLE-PIEDS D'AMÉRIQUE.

M. *Weiſs* en parlant du mouvement progreſſif des inſectes, &c. obſerve que la *ſcolopendre* à anneaux luiſans & bruns, qui ſe trouve dans nos climats, ſous les pierres, ſous la mouſſe & au fond des chênes creux, exécute ſes mouvemens au moyen d'un mécaniſme pareil à celui des *eſcargots.* Il y a cette différence, qu'au lieu de muſcles, elle fait agir ſucceſſivement un grand nombre de jambes. Pour rendre plus intelligible la tranſmiſſion de ſon mouvement, il ſuffit de regarder de près l'allure de la ſcolopendre. On remarque ſans peine que tandis qu'une quantité de jambes ſont employées & agiſſent ſuivant le plan de poſition, toutes les autres ſont relevées. Bientôt celles-ci ſuivent les autres jambes du côté de la tête & poſent à terre, tandis que les dernieres de chaque diviſion ſe relevent. Ainſi d'un moment à l'autre ce ſont toujours d'autres jambes qui agiſſent depuis la queue juſqu'à la tête, ce qui forme des eſpeces d'ondulations : au reſte le nombre des pelotons ou de pattes agiſſantes, varie ſelon les difficultés que l'animal rencontre ; s'il monte, s'il deſcend, il change l'arrangement & l'ordre de ſes pieds : il en augmente ou diminue le nombre ſuivant le beſoin. Dans le mouvement progreſſif, ces eſpeces d'ondulations s'écoulent le long du corps beaucoup plus rapidement que l'animal ne marche ; néanmoins la viteſſe des pieds ne ſurpaſſe pas celle de tout le corps, car chaque pied appuyant ſur le plan, tranſporte le corps à la même diſtance qu'il agit. Il en eſt

ainſi des muſcles de l'*eſcargot*, Voyez à l'article LIMAÇON.

Si la nature paroit avoir été trop libérale en accordant un auſſi grand nombre de pieds à l'animal ſcolopendre, il n'en eſt pas moins vrai que cette multitude de pieds lui eſt très-néceſſaire : elle lui procure & facilite un mouvement uniforme & non interrompu, attendu qu'une partie des pieds agit pendant que les autres ſont levés. Ce ſage mécaniſme pourroit ſans doute s'appliquer à des machines où un certain nombre de leviers doivent conſpirer au même mouvement. Notre Auteur dit qu'une galere dont les rames agiſſent pour l'ordinaire dans le même inſtant, feroit peut-être plus de chemin, ou du moins ſeroit conduite avec plus de ſureté, dans le cas de quelque choc imprévu, ſi l'on pouvoit ſans nouvelle difficulté faire agir ſes rames par quelque ordre ſucceſſif, qui en ſupprimant les repriſes & les ſecouſſes, tendroit à l'uniformité. C'eſt dans les animaux nageurs, & principalement dans les inſectes aquatiques, qu'on pourroit trouver une ſource intariſſable de principes utiles pour perfectionner la navigation. Quelle variété infinie de figures, de poſitions, de mouvemens & directions, de forces & viteſſe, &c. On peut lire à ce ſujet *les articles* VER AQUATIQUE, CHENILLE ARPENTEUSE, VERS MINEURS.

SCOLOPENDRE VULGAIRE. *Voyez* LANGUE DE CERF. La ſcolopendre vraie eſt le *céterach*. Voyez ce mot.

SCOLOPENDROIDE. *Voyez à l'article* ÉTOILE DE MER.

SCOPS. Pluſieurs Naturaliſtes donnent ce nom à un oiſeau de rapine, qui eſt le plus petit des oiſeaux nocturnes : c'eſt le petit duc. *Voyez ſon article à la fin du mot* DUC.

SCORDIUM. Nom donné vulgairement à la *germandrée d'eau*. Voyez ce mot.

SCORPENO ou SCORPION DE MER ou RASCASSE *Scorpæna pinnulis ad oculos & nares*. ARTEDI. C'eſt un poiſſon à nageoires épineuſes, qui vit ſur les rivages & dans la fange : il a la tête groſſe, le corps

garni d'aiguillons dangereux, une bouche grande, des dents petites & épaiſſes. Ce poiſſon a la mâchoire baſſe, faite en triangle bien formé. Au lieu de ſourcils, on lui voit deux excroiſſances molles & cartilagineuſes Les ailerons ſont larges & forts; ceux près des ouies tiennent preſque la moitié du corps; ceux de deſſous ſont un peu plus petits: celui qui eſt proche de l'anus eſt grand & large, ſoutenu d'aiguillons fort piquans; les nageoires du dos en ont neuf bien forts; ſa queue eſt unie. Les écailles de ce poiſſon reſſemblent à celles des ſerpens. Il a quatre ouies de chaque côté; il eſt de couleur rouſsâtre. Sa chair eſt dure, mais étant gardée quelque temps, elle devient tendre. *Rondelet* dit qu'on la mange bouillie avec le vinaigre; lorſqu'elle eſt rôtie, elle n'eſt pas ſi bonne.

L'eau, dans laquelle la chair de ce poiſſon eſt cuite, lâche le ventre: il eſt tellement garni d'aiguillons, que l'on ne peut le prendre que par la queue; ſes piqûres cauſent de l'inflammation & de grandes douleurs. *Rondelet* dit avoir ſouvent guéri ces piqûres, en mettant ſur la plaie un ſurmulet fendu en deux, & le foie du ſcorpeno même.

Il y a un autre poiſſon de ce genre, nommé *ſcorpion de mer* ou *ſcorpæna* à Marſeille, & *ſcorfano* à Rome. Selon *Ray*, il eſt trois ou quatre fois plus grand que le précédent: il eſt rouge, ſafrané par tout le corps, tiqueté de noir; il a pluſieurs filets ſur-tout autour de la mâchoire inférieure, & quelques-uns à la mâchoire ſupérieure, ce que n'a pas l'autre ſcorpion de mer. Les angles de la couverture de ſes ouies ſont garnis d'aiguillons. On pêche de l'une & de l'autre eſpece de ces poiſſons dans la Méditerranée, où il y en a en abondance.

L'on trouve encore une autre eſpece de ſcorpion marin dans la mer d'Occident: c'eſt le *poſtheſt* des Hollandois, le *father-laſcher* des Anglois, & l'*ulka* des Suédois. *Ray* dit que ce poiſſon de mer cartilagineux eſt long d'un demi pied: il a la figure du goujon de mer, la tête groſſe & garnie d'aiguillons; le corps menu; le ventre large & plat: il a des lignes latérales, marquées de trois ou quatre taches noires, larges, &

qui traverſent. L'ouverture des ouies eſt petite : elle eſt couverte d'une membrane, qui, quand le poiſſon eſt hors de l'eau, devient enflée comme une veſſie. Ce poiſſon a deux nageoires au dos ; celle de devant eſt garnie de huit ou neuf aiguillons, qui, dans les poiſſons adultes, ſont un peu durs & pointus. La circonférence de ſa queue eſt ronde.

SCORPION. Les Conchyliologiſtes donnent ce nom à un coquillage univalve, de la famille des murex. Sa robe eſt de couleur jaunâtre : il eſt tout ridé, & chargé de tubercules. Il ſort de ſa levre cinq groſſes pattes, & deux autres plus recourbés, dont l'une ſort de ſa tête ou de ſon ſommet, & l'autre de ſa queue. Rien n'eſt plus beau que ſes levres rayées de blanc & de violet. ( M. *d'Argenville.* )

SCORPION AQUATIQUE. eſt un inſecte ailé ; mis par M. *Linnæus* dans l'ordre des *hémipteres :* il y en a de deux eſpeces ; il nomme la premiere *nepa abdominis margine integro:* c'eſt le ſcorpion de marais de *Mouffet*, de *Petiver*, de *Ray*, de *Swammerdam ;* ou l'araignée aquatique de *Bauhin* & d'*Hoffnagel ;* ou le ſcorpion d'eau de *Jonſton* & de *Bradeley ;* ou la deuzieme eſpece de *hepa* de M. *Geoffroy*, qui a *un ſeul article aux tarſes, des antennes en forme de pinces de crabes, & quatre pattes.* Cette eſpece ſe trouve dans les fleuves, dans les étangs, dans les marais & dans les lieux bourbeux, ſurtout, dit le naturaliſte Suédois, dans une riviere du côté d'Upſal ; nommée *Sahla.* L'autre eſpece eſt le grand ſcorpion aquatique, *hepa corpore lineari* de M. *Geoffroy* & qui eſt décrite plus bas d'après *Swammerdam.* Quelques-uns regardent encore comme une eſpece de ſcorpion aquatique cet autre animal *hepa margine ſerrato*, la naucore ( *naucoris* ) de M. *Geoffroy*, lequel déſigne ainſi le caractere de cet inſecte, différent des précédens, car il eſt d'un autre genre ; *deux articles aux tarſes ; des antennes très - courtes ſituées au deſſous des yeux, une trompe courbée en deſſous ; quatre ailes croiſées ; ſix pattes, les premieres en forme de pinces de ſcorpion, & un écuſſon.* Voy. l'art. NAUCORE.

Il y a de ces inſectes aquatiques à Surinam. Les voyageurs rapportent que dans l'île de Madagaſcar, les

marais & les eaux croupies, ſont infeſtés d'une eſpece de ſcorpions, que les beſtiaux avalent quelquefois en buvant, & qui leur cauſent quelquefois la mort.

*Swammerdam* dit que la grande eſpece de ſcorpion aquatique a été décrite par *Aldrovande*, ſous le nom de *tipule aquatique*; & la plus petite par *Mouffet*, qui lui a conſervé le nom de *ſcorpion aquatique*. Cet inſecte, dit *Swammerdam*, eſt diviſée en trois parties, qui ſont la tête, le corſelet & l'abdomen. Sur la tête, on voit des yeux, & au deſſous une bouche qui eſt comme un bec recourbé; la tête eſt fort dure, & d'un noir rougeâtre; l'aiguillon, qui eſt renfermé dans ce bec recourbé, eſt creux & brunâtre. Sur le corſelet ſe trouvent quatre ailes, & ſous le même corſelet ſont quatre pieds; les deux bras ſont ſitués plus en avant, près de la tête; les ailes ſupérieures ſont plus dures & ſervent d'étui aux inférieures; de ſorte que celles-ci, qui ſont d'un tiſſu membraneux, ne ſont jamais mouillées, tant elles ſont couvertes avec préciſion. Ces ailes inférieures ſont d'un gris pâle: il s'y diſtribue des nerfs ou des vaiſſeaux ramifiés, tachetés de jaune & de rouge. La partie ſupérieure de l'abdomen, que cachent ces ailes, eſt d'un rouge foncé & tranſparent, couvert d'un poil touffu. Les quatre pieds ſont diviſés en pluſieurs phalanges, & armés de deux ongles. La derniere phalange du bras peut faire l'office de pince, en ſe recourbant ſur elle-même pour embraſſer la proie qu'elle a rencontrée. La partie inférieure de l'abdomen eſt d'un gris pâle, & ſe termine par une queue fourchue. Au reſte, le corſelet & le ventre de cet inſecte ſont ſi aplatis, qu'ils ſemblent ne contenir preſque point de viſceres: l'on trouve ſouvent ſur ces ſortes de ſcorpions, des lendes ou eſpeces d'animalcules dans l'état d'œuf, d'un rouge pourpre, qui, en grandiſſant, prennent à-peu-près la forme d'une araignée ovale.

*Swammerdam* après avoir parlé des parties extérieures des ſcorpions aquatiques ailés, paſſe aux intérieures, entre leſquelles il a examiné très-attentivement les organes de la génération qui ſont très-curieux: ils ſont fort ſemblables à ceux du ſcarabée monocéros, ils ont même, dit-il, beaucoup de rapport avec ceux

de l'homme, quant à la ſtructure des vaiſſeaux déférens, des vaiſſeaux des teſticules & des véſicules ſéminales; rapports qu'il eſt important de remarquer, pour tirer de l'anatomie comparée quelques réſultans généraux ſur l'économie animale.

Les différentes métamorphoſes de cet inſecte approchent beaucoup de celles des punaiſes. Les ſcorpions aquatiques paſſent le jour dans l'eau; mais la nuit & même le ſoir, ils prennent leur eſſor & voltigent en divers endroits: ils vont même chercher leur vie dans d'autres amas d'eau, que ceux qu'ils habitent ordinairement, ſur-tout quand leurs foſſés commencent à ſe ſécher. Ce petit animal eſt vorace, ſa proie conſiſte en inſectes aquatiques, qu'il perce avec ſa trompe, dont l'extrémité eſt très-aigue. La larve & la nymphe ambulantes du ſcorpion aquatique demeurent toujours dans les mêmes endroits, juſqu'au développement général des ailes; alors cet inſecte vole & va chercher ſon ſemblable pour perpétuer l'eſpece.

L'on voit que la grande eſpece de ſcorpion aquatique differe de l'eſpece dont il eſt mention ci-deſſus. Son corps eſt plus étroit, plus long & plus aigu; ſon ventre eſt terminé par deux appendices fort longues. Sa tête eſt fort petite, on y diſtingue ſeulement deux gros yeux & une trompe recourbée: cette trompe n'eſt pas longue; mais pointue & fort aigue. Les autres membres ſont très-diſtincts; ſa couleur eſt plus pâle, un peu plus griſe, & tirant ſur le roux. Ce qu'il y a de remarquable dans ſes bras ou plutôt dans ſes antennes, puiſqu'elles partent de la tête, c'eſt que les trois articulations auxquelles tiennent les ongles, forment chacune une petite eminence aigue, à l'endroit où la pointe de l'ongle s'y rejoint en ſe repliant. Les quatre pieds, beaucoup plus longs que dans l'autre ſcorpion, ſont comme des ſoies roides terminées par de petites griffes: il y a une différence conſidérable dans les extrémités membraneuſes des ailes ſupérieures. Ses œufs ſont terminés par des fils ou poils, & ſe trouvent dans la tige des plantes aquatiques.

SCORPION ARAIGNÉE, *ſcorpio araneus*, *aut acarus cancroides*. Il eſt facile à diſtinguer des ſcorpions proprement

proprement dits : c'eſt une eſpece de *pince* : voyez ce mot. Sa longueur eſt d'une ligne, & ſa largeur de demi-ligne : ſes pattes ſont au nombre de huit : ſes deux antennes, plus longues que le corps & plus groſſes que les pattes, ſont compoſées de quatre articles arrondis, excepté le dernier qui reſſemble préciſément à une pince de crabe : au-devant de ſa tête il a encore vers la bouche deux petites pinces qu'il remue en marchant. Sa maniere de marcher eſt en rétrogradant. Il ſe nourrit ordinairement des poux qui naiſſent dans les vieux bois ; il ſe trouve dans les cabanes qui ont été long-tems fermées, & où l'air n'a point pénétré.

SCORPION DE MER. *Voyez* SCORPENO.

SCORPION MOUCHE. *Voyez* PANORPE.

SCORPION TERRESTRE, *ſcorpio*, eſt un inſecte vivipare ſi commun en Italie, que, ſelon *Mathiole*, il n'y a ni maiſon, ni chambre, ni cave, où l'on n'en trouve.

*Deſcription du Scorpion.*

Le ſcorpion eſt un inſecte terreſtre, de moyenne grandeur reſſemblant à une petite écreviſſe : on en diſtingue de neuf ſortes par la diverſité des couleurs. Il y en a de blanchâtres, de jaunes, de noirâtres, de roux, de cendrés, de couleur de rouille, de verts, de vineux & d'obſcurs comme la ſuie.

On y remarque principalement quatre parties ; ſavoir la tête, la poitrine, le ventre & la queue. La tête eſt un peu large & ſaillante ; elle paroît jointe & continue avec le corſelet & la poitrine. On lui trouve d'abord deux yeux ſitués vers la partie intérieure de la tête ou de la poitrine ; ſes yeux ſont ſi petits, qu'à peine peut-on les appercevoir : la bouche eſt garnie de petits poils & munie de deux mâchoires, dont l'inférieure eſt fendue en deux, accompagnées de deux eſpeces de petites ſerres dentelées, qui ſemblent lui tenir lieu de dents pour broyer ſa nourriture, & que l'animal peut tellement retirer en dedans, qu'elles deviennent entiérement imperceptibles.

Aux deux côtés de la tête on voit ſortir deux bras compoſés chacun de quatre articulations, dont la der-

niere eſt aſſez groſſe, contenant de forts muſcles, & faite en forme de tenailles, comme l'extrémité des bras des écreviſſes de riviere. Au-deſſous de la poitrine il y a huit pattes, quatre de chaque côté, diviſées chacune en ſix phalanges, dont les dernieres ſont pareillement fourchues & pourvues de petits ongles crochus ou de petites ſerres, le tout parſemé de poils, ainſi que l'eſpece d'écaille qui lui ſert de peau.

Le ventre ſe diviſe en ſept anneaux, du dernier deſquels part la queue qui eſt longue & noueuſe: ce dernier anneau eſt un peu velu, & compoſé de ſix petits boutons arrondis & velus, attachés bout à bout en maniere de grains de chapelet, mobiles & creux; le dernier eſt armé d'un poignard qui ſert plus à l'offenſive qu'à la défenſive; c'eſt un aiguillon long, recourbé, fort pointu, dur, creux, percé vers ſa baſe d'un petit trou, par lequel en piquant il pouſſe une gouttelette de liqueur blanchâtre, virulente, venimeuſe, âcre, mordicante, dont le réſervoir eſt dans une véſicule placée au bout de la queue.

Les ſcorpions femelles ſont plus grands, plus gros, plus ronds & plus noirs que les mâles: ceux-ci ſont longuets, gréles & rougeâtres. *Redi* nous apprend qu'entre pluſieurs femelles de ſcorpions, miſes ſéparément dans des vaiſſeaux de verre, une y fit trente-huit petits bien conformés & d'un blanc de lait, qui devinrent de jour en jour plus tannés; & une autre vingt-ſept, qui comme les premiers, ſembloient attachés au dos & au ventre de leur mere. Il ajoute qu'ayant eu la curioſité d'ouvrir quelques femelles avant qu'elles euſſent fait leurs petits, pour voir comment ces inſectes étoient diſpoſés dans le ventre de la mere; il les y trouva en divers nombres, mais jamais moins de vingt-ſix, ni plus de quarante. M. *de Maupertuis* qui a étudié l'hiſtoire de ces animaux avec un œil curieux & philoſophique, dit qu'il en a cependant obſervé depuis vingt-ſept juſqu'à ſoixante-cinq, tous pendans à un long fil, & revêtus d'une membrane très-mince, dans laquelle les petits étoient ſéparés les uns des autres par une cloiſon mitoyenne des plus déliées. Comme les yeux ſont plus apparens dans le

fœtus que dans l'adulte, on peut ſans le ſecours du microſcope les reconnoitre ſous la forme de deux points noirâtres, ainſi que la queue repliée ſous le ventre, & les bras abaiſſés au-deſſous de la tête & collés au corps.

*Swammerdam* ſoupçonne que l'aiguillon extérieur du ſcorpion n'eſt qu'une gaîne qui renferme le véritable dard. *Redi* dit avoir vu ſortir une goutte de liqueur blanche de cet aiguillon.

*Expériences faites par M.* de Maupertuis *ſur la piqûre des Scorpions.*

Cet Académicien dit, *dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, année* 1731, *p.* 223, avoir vu deux eſpeces de ſcorpions : l'un ſe trouve aſſez communément dans les maiſons : l'autre habite la campagne. Les premiers ſont beaucoup plus petits que les derniers : leur couleur eſt celle du café brûlé.

Je n'ai fait, dit-il, aucune expérience ſur les ſcorpions de cette eſpece. Les ſcorpions qui habitent la campagne ont deux pouces de longueur ou environ, & ſont d'un blanc jaunâtre. Ils ſe trouvent en ſi grande quantité vers un village appellé *Souvignargues*, à cinq lieues de Montpellier, que les payſans en font une eſpece de petit commerce. Ils les cherchent ſous les pierres, & les vont vendre aux Apothicaires des villes voiſines, qui les croient utiles pour quelques compoſitions contre la piqûre du ſcorpion. C'eſt cette eſpece que M. *de Maupertuis* a examinée.

La premiere de ſes expériences fut de faire piquer un chien, qui reçut trois ou quatre coups d'aiguillon d'un ſcorpion irrité, à la partie du ventre qui eſt ſans poils. Une heure après il devint très-enflé & chancelant ; il rendit tout ce qu'il avoit dans l'eſtomac & dans les inteſtins, & continua pendant trois heures à vomir de tems en tems une eſpece de bave viſqueuſe : ſon ventre qui étoit fort tendu, diminuoit après chaque vomiſſement ; cependant il recommençoit bientôt à s'enfler, & quand il l'étoit à un certain point, l'animal revomiſſoit encore. Ces alternatives d'enflure & de vomiſſement durerent environ trois heures ; enſuite les

convulſions le prirent; il mordit la terre, ſe traîna ſur les pattes de devant, & enfin mourut cinq heures après avoir été piqué. Il n'avoit aucune enflure à la partie piquée, comme en ont les animaux piqués par les abeilles & par les guêpes : l'enflure étoit générale, & l'on voyoit ſeulement à l'endroit de chaque piqûre un petit point rouge, qui n'étoit que le trou qu'avoit fait l'aiguillon, rempli de ſang extravaſé. Notre auteur a obſervé la même choſe ſur tous les animaux qu'il a fait piquer, & il n'a jamais vu que cette piqûre fit élever la peau.

Quelques jours après, M. *de Maupertuis* fit piquer un autre chien cinq ou ſix fois au même endroit, ſans qu'il parut malade. Il fit réitérer les piqûres, & en plus grand nombre, & dans la crainte que les premiers ſcorpions n'euſſent épuiſé leur venin, il en fit faire d'autres par de nouveaux, tant mâles que femelles. On fit piquer ſept chiens du voiſinage, qui, parce qu'ils étoient mieux nourris chez lui que chez leurs maîtres, venoient volontiers s'offrir à de nouvelles expériences : mais ils ne ſe reſſentirent en aucune maniere du venin, ni des piqûres; ils mangerent à leur ordinaire : enfin on répéta l'expérience ſur trois poulets, qu'on fit piquer ſous l'aile & ſous la poitrine; mais aucun de ces oiſeaux ne donna le moindre ſigne de maladie.

De toutes ces expériences, on doit conclure que quoique la piqûre du ſcorpion ſoit quelquefois mortelle, elle ne l'eſt cependant que rarement : elle a apparemment beſoin pour cela du concours de certaines circonſtances, qu'il ſeroit difficile de déterminer. La qualité des vaiſſeaux que rencontre le poignard ou aiguillon, les alimens que peut avoir mangé le ſcorpion, une trop grande diete qu'il aura ſoufferte, peuvent contribuer ou s'oppoſer aux effets de la piqûre : peut-être la liqueur empoiſonnée ne coule-t-elle pas toutes les fois que le ſcorpion pique : mais il ſuffit d'avoir des exemples funeſtes pour s'en méfier. Au reſte, ce peut être le peu de malignité des ſcorpions, qui aura mis en crédit certains contre-poiſons dont on ſe ſert en Languedoc.

L'huile dans laquelle on a noyé des ſcorpions paſſe pour un ſpecifique contre la piqûre des ſcorpions; il ne s'agit, dit-on, que d'en frotter la partie piquée; un ſcorpion écraſé paſſe pour avoir la même vertu, ou prévient, dit-on, les mauvais effets de la piqûre: on ne ſent pas même de maux de cœur ni de défaillance, & peut-être que la confiance guérit le mal qu'avoir fait la crainte; mais on ne croit pas moins devoir ſa conſervation au prétendu remede.

M. *de Maupertuis* a voulu s'aſſurer de la véritable conformation intérieure du dard du ſcorpion, quoique *Rai*, *Redi*, *Leuwenhoeck* & *Swammerdam* l'euſſent donnée. Ses deſcriptions different un peu; cet Académicien avance que le dernier nœud de la queue du ſcorpion eſt une petite fiole d'une eſpece de corne, qui ſe termine par un cou noir, fort dur & fort pointu, & ce cou eſt l'aiguillon. Il a reconnu avec le microſcope deux petits trous beaucoup plus longs que larges, qui ſont placés des deux côtés à quelque diſtance de la poitrine. Quelquefois la ſituation de ces trous varie un peu, l'un approchant plus de l'extrémité que l'autre. Si on preſſe fortement la fiole, on voit la liqueur qu'elle contient s'échapper à droite & à gauche par ces deux trous.

Nous paſſons ici ſous ſilence pluſieurs hiſtoires extravagantes du ſcorpion, dont *Pline*, *Elien*, & ſurtout *Albert le Grand*, font mention. M. *de Maupertuis* a eu la complaiſance de faire des épreuves qui n'ont ſervi qu'à faire voir combien elles ſont fabuleuſes. Il a ſeulement reconnu que les mœurs de ces animaux ſont féroces, ils ſont auſſi cruels à l'égard de leurs petits, que les araignées: une mere qu'il avoit renfermée dans une bouteille, les dévoroit à meſure qu'ils naiſſoient. Ces inſectes n'écoutent pas mieux les loix de la ſociété entr'eux, que les ſentimens de la nature pour leurs petits. Cent ſcorpions que notre Académicien mit enſemble, ſe mangerent preſque tous: c'étoit un maſſacre continuel, ſans aucun égard ni pour l'âge, ni pour le ſexe: en peu de jours il n'en reſta de ce grand nombre que quatorze, qui avoient dévoré tous les autres. On pourroit croire qu'ils ne ſe man-

geoient ainſi les uns les autres que faute d'autre nourriture ; mais après avoir connu les alimens qui étoient de leur goût, leur ayant préſenté des mouches, ils en mangerent, ſans cependant oublier tout-à-fait leur férocité ; car de tems en tems ils recommençoient à ſe dévorer. Ils mangerent auſſi des cloportes, & ſurtout une groſſe araignée, qui fut pour eux un mets exquis : trois ou quatre ſcorpions l'attaquerent à la fois, & chacun y demeura long-tems attaché.

Les ſcorpions font voir beaucoup de force & de courage contre les araignées : ſouvent un très-petit ſcorpion attaque & tue une araignée beaucoup plus groſſe que lui. Il commence d'abord par la ſaiſir avec l'une ou l'autre de ſes grandes ſerres, quelquefois avec les deux en même tems : ſi l'araignée eſt trop forte pour lui, il la bleſſe de ſon aiguillon, qu'il retrouſſe par-deſſus ſa tête, & la tue ; après quoi les deux grandes ſerres la tranſmettent à deux beaucoup plus petites qu'il a au-devant de la tête, & qui ſont ſes dents, avec leſquels il la mâche, & ne la quitte plus qu'il ne l'ait toute mangée. Quelquefois, dit *Wolckamer* le jeune, l'araignée vigoureuſe fait tous ſes efforts pour embarraſſer & envelopper le ſcorpion de ſes fils ; mais celui-ci, indépendamment du coup mortel qu'il lui porte avec ſon dard, lui coupe toutes les pattes avec ſes pinces ; & ramenant vers ſa bouche le tronc mutilé, il en ſuce toutes les parties molles, & n'en laiſſe que la carcaſſe.

On prétend que ſi l'on entoure un ſcorpion de charbons ardens, on le voit tourner ſon dard contre lui-même, ſe percer & ſe tuer : il eſt facile de s'aſſurer par l'expérience de la vérité ou de la fauſſeté de ce fait.

### *Lieux où l'on voit les Scorpions.*

Ces inſectes ſe trouvent dans les pays chauds ; comme en Italie, en Eſpagne, en Provence, en Languedoc, en Aſie, en Afrique, & en Amérique : à peine les connoît-on dans les climats froids. Ils habitent ordinairement les lieux humides & frais : on en voit dans les murailles, ſous les pierres & dans la terre, où ils ſe nourriſſent de vers, de mouches, de moucherons &

d'herbes : il y en a de pluſieurs eſpeces comme nous l'avons dit ci-deſſus. Les ſcorpions de Tunis ſont jaunes, plus grands & plus dangereux que ceux d'Italie. Plus le climat eſt tempéré, moins ils ſont vénimeux : il y a même des pays où ils n'ont point de venin. Des Auteurs font auſſi mention de ſcorpions qui ſont ailés, qui tuent très-facilement les araignées, les petits lézards & les ſerpens. Au Cap de Bonne-Eſpérance les ſcorpions ſont très-communs ; leur couleur eſt d'un vert-brun, tiqueté de noir : on les y trouve ſous les pierres. Auſſi les Européens prennent-ils bien garde quand ils mettent leurs mains parmi les pierres, crainte d'y en rencontrer quelques-uns. Leur piqûre eſt très-dangereuſe, & met ſouvent la vie en danger. En général les ſcorpions des Indes ſont beaucoup plus grands que les nôtres : il y en a auſſi de petits ; mais la différence de la taille, n'en met point dans le venin de leur piqûre, qui eſt toujours dangereuſe : car tous les Voyageurs s'accordent à dire que le venin de ces ſortes d'inſectes, eſt toujours funeſte, ſi le remede n'eſt pas apporté ſur-le-champ.

Il y a au royaume de Siam une eſpece de ſcorpion de la grandeur d'une groſſe écreviſſe de riviere, & d'un poil gris tirant ſur une couleur noirâtre, qui ſe hériſſe lorſqu'on en approche. Au rapport d'*Helbigius*, les Indiens n'emploient point d'autre contrepoiſon pour guérir les ſuites de la plaie faite par le ſcorpion, que de frapper ſur l'endroit avec du fer ou avec une pierre, juſqu'à ce que la chair ſoit devenue preſque inſenſible, & que la douleur ainſi que la tumeur ſoient diſſipées. Le même Auteur dit que les ſcorpions ſe dépouillent de leur peau de la même maniere que les ſerpens.

*Swammerdam* rapporte qu'il ſe trouve en Hollande une eſpece de ſcorpion auſſi petit que la punaiſe, à laquelle il reſſemble encore par la partie poſtérieure de ſon corps, qui ſe diviſe en onze anneaux étroits. Il n'a point de queue ; il a ſix jambes compoſées chacune de quatre articulations. Au devant de la tête eſt un bec aigu, couvert de poils, & beaucoup d'yeux diſperſés ſur les deux côtés de la tête : au devant des yeux ſont les bras qui ſortent de la tête, comme les antennes

dans les papillons; ils ont quatre phalanges, en comptant la pince; toutes ces parties ſont velues: les bras ſont tres-longs relativement au corps; & l'animal exécute par leur moyen des mouvemens ſinguliers lorſqu'il marche, & ſe meut groſſierement comme le cancre terreſtre. Cet inſecte ſe trouve dans la pouſſiere des coffres, des caſſettes & des boites qui n'ont pas été nettoyées depuis long-tems, &c. Cet inſecte paroit être le *ſcorpion araignée*. Voyez ce mot.

*Séba* parle de pluſieurs eſpeces de ſcorpions qui ſe trouvent. 1°. au Breſil; celui-ci a, entre le premier & le dernier nœud, deux trous percés à jour: 2°. un autre du Breſil, qui a la queue fourchue & très-velue: 3°. ceux de Surinam, de Ceylan & d'Afrique. On dit qu'en 1129, il parut à Bagdad en Arabie, des ſcorpions ailés avec une double queue, qui remplirent tous les habitans de terreur & firent beaucoup de dommage. N'etoit-ce pas la grande eſpece de *ſcorpion aquatique*?

*Propriétés du Scorpion en Médecine, & ce qui arrive aux perſonnes piquées mortellement par cet inſecte.*

Quelquefois la piqûre d'un ſcorpion eſt ſuivie d'une douleur très-violente dans la partie, avec froid, tenſion, engourdiſſement, ſueur froide autour de la plaie & par tout le corps. Ceux qui en ſont piqués aux parties inférieures, ſont affectés d'enflures aux aines: ſi la plaie a été faite aux parties ſupérieures, & qu'elle ſoit legere, il ſe forme une tumeur ſous les aiſſelles; mais ſi la piqûre eſt conſidérable, la partie eſt affectée d'une chaleur pareille à celle que cauſent les brûlures; il paroit des meurtriſſures accompagnées de démangeaiſons autour des levres de la plaie, auſſi bien que ſur tout le corps; de ſorte qu'il ſemble, dit-on, que le malade ait été frappé de la grêle. Il a le viſage contrefait: il s'amaſſe des matieres gluantes autour des yeux: les larmes ſont viſqueuſes: les jointures perdent leur mouvement; & cet accident eſt accompagné de la chûte du fondement, & d'un déſir continuel d'aller à la ſelle. Le malade écume de la bouche, vomit beaucoup, eſt attaqué du hoquet, & il tombe dans des convulſions qui tiennent de l'*épiſthotonos*. Le meilleur remede en pareils accidens, eſt non-

ſeulement le ſcorpion écraſé ſur la plaie même, & l'uſage de ſon huile en liniment, mais il faut encore recourir promptement à l'uſage de l'orviétan, des ſels volatils de vipere & de corne de cerfs dans quelque eau cordiale : peut-être que l'eau de Luce ſeule vaut mieux que tout le reſte.

Le ſcorpion, diſent les *Auteurs de la Mat. Médic.* eſt diuretique, propre à chaſſer le ſable des reins & de la veſſie, procure la ſueur, & réſiſte à la malignité des humeurs. On le fait ſécher au ſoleil, après en avoir ôté le bout de la queue, & on le reduit enſuite en une poudre, qui ſe donne depuis ſix grains juſqu'à un ſcrupule, dans les embarras des reins pour en détacher les glaires & les graviers. Cette poudre, quoique bonne, eſt cependant moins d'uſage que l'huile de ſcorpion, tant ſimple que compoſée, qu'on vend dans les boutiques. La premiere ſe fait en mettant infuſer dans un pot de terre verniſſé vingt ſcorpions avec une livre d'huile d'amandes ameres. On ſe ſert de cette huile en liniment : on en avale auſſi, quand elle eſt bien dépurée, juſqu'au poids de deux gros dans une cuiller, ou mêlée avec une potion huileuſe, dans les ſuppreſſions d'urine & dans la colique néphrétique. L'huile de ſcorpion inſinuée dans les oreilles, eſt ſelon M. *Bourgeois*, très-efficace pour appaiſer les douleurs, produites par une fluxion d'humeurs âcres ſur les parties internes des oreilles. A l'égard de l'huile compoſée, appellée *huile de ſcorpion de Mathiole*, il y entre un grand nombre d'ingrédiens, dont on trouve la deſcription dans pluſieurs Diſpenſaires. On l'eſtime encore plus efficace que la précédente ; mais la doſe n'en eſt que de trois à ſix gouttes, quand on la donne intérieurement. On s'en ſert contre les poiſons & les venins, ſur-tout pour les bubons peſtilentiels, pour faire ſortir la petite vérole, dans les fievres malignes, dans la paralyſie, dans l'épilepſie, & les autres maladies du cerveau, où il faut fortifier les nerfs. On ne peut bien préparer ces deux ſortes d'huile que dans les pays chauds, où les ſcorpions ſe trouvent naturellement.

SCORSONERE, ou SERSIFI NOIR, ou SALSIFIX D'ESPAGNE, *ſcorzonera* : plante potagere des

plus ſaines, & plus eſtimée que le ſerſifi blanc ou ſaliſifix commun. *Voyez le mot* SERSIFI BLANC.

Le mérite de cette plante, qui croît naturellement en Eſpagne, aux lieux humides, & dans les bois montagneux, conſiſte dans la racine qui eſt très-bonne à manger: cette racine eſt noire à l'extérieur, blanche en dedans, & de la groſſeur du petit doigt: elle pouſſe une tige ronde, deliée, légérement cannelée, moelleuſe, chargée de quelques feuilles par intervalle, d'un vert de pré, garnies ſur leurs bords de petites pointes en forme de ſcie: ſes fleurs ſont de couleur jaune, à demi-fleurons & de l'ordre des chicoracées, dit M. *Deleuze*; le calice eſt écailleux & cylindrique. A ces fleurs ſuccedent des ſemences terminées chacune par une aigrette, & qui, en mûriſſant, s'écartent en forme de houppe.

On en ſeme la graine en Avril & en Mai, dans les terres fortes: il faut auparavant que la terre ſoit bien ameublie, & qu'elle ne ſoit point nouvelle, parce qu'elle donne lieu aux racines de fourcher. Lorſque le plant eſt levé on l'éclaircit: nos Maraichers en ſement des champs entiers ſans grande précaution, parce que leur terre eſt très bonne & très-douce. Cette plante fleurit en Juillet; on a beaucoup de peine à la garantir des oiſeaux, qui en ſont fort friands; c'eſt pourquoi il faut couper les boutons lorſqu'ils ſont prêts à s'épanouir, & les faire mûrir dans un lieu de ſureté.

Lorſqu'on veut manger ces racines en hiver, on les ôte de terre à la fin de Novembre. On les laiſſe deux ans en terre; mais dans des terres extrêmement fortes elles ſont bonnes à la fin de l'année. Le ſerſifi commun n'a beſoin que de reſter une année en terre.

La racine du ſerſifi d'Eſpagne eſt cordiale & ſudorifique: on prétend qu'elle eſt bonne contre la morſure des ſerpens & autres bêtes venimeuſes; mais cette vertu nous paroit fort précaire. Ses feuilles entrent dans pluſieurs eaux diſtillées qu'on prend pour les maux de poitrine. *Nicolas Monard*, Médecin Eſpagnol, a fait un Traité entier ſur la ſcorſonere, dont il dit des choſes merveilleuſes; que l'expérience ſeule peut confirmer ou détruire.

SCOURJON : *voyez* ESCOURGEON. C'eſt une eſpece d'orge carrée.

SCROPHULAIRE, *ſcrophularia :* plante dont on diſtingue pluſieurs eſpeces : il n'y a guere que les deux ſuivantes qui ſoient d'uſage en Médecine.

1°. La grande SCROPHULAIRE COMMUNE ou DES BOIS, *ſcrophularia vulgaris & major :* elle a une odeur de ſureau fort déſagréable, & un goût amer ; elle croît fréquemment aux lieux ombrageux, dans des haies, dans les brouſſailles & les bois taillis un peu humides, ſa racine eſt groſſe, longue, ſerpentante, blanche, noueuſe, inégale & vivace ; elle pouſſe des tiges à la hauteur de deux pieds, droites, fermes, carrées, de couleur purpurine noirâtre, creuſes en dedans, & diviſées en rameaux ailés : ſes feuilles ſont oblongues, larges, pointues, crenelées en leurs bords, ſemblables à celles de la grande ortie, oppoſées l'une à l'autre à chaque nœud des tiges, & d'un vert brunâtre. Ses fleurs naiſſent en été aux ſommités ; elles ſont formées en petits godets de couleur purpurine obſcure ; elles ſont ſuivies par des fruits arrondis, pointus, & contenant, dans deux loges, pluſieurs petites ſemences brunes.

M. *Deleuze* obſerve que les fleurs de ce genre ſont en maſque, *perſonatæ*, & renferment deux paires inégales d'étamines : leur tube court, ventru & fort ouvert, ſe termine par deux levres, dont la ſupérieure eſt partagée en deux ſegmens arrondis ; & l'inférieure en trois, dont celui du milieu ſe rabat ſur le tube, & les latéraux ſont droits : au deſſous de la levre ſupérieure eſt attachée une eſpece d'écaille qui ſe fourche à ſon extrémité.

Les feuilles de la grande ſcrophulaire ſont d'un goût amer ; leur vertu eſt émolliente, réſolutive & adouciſſante. Sa racine réduite en poudre, & priſe le matin à la doſe d'un gros, dans du vin, convient aux perſonnes attaquées d'hémorroïdes internes & douloureuſes : ſa ſemence eſt vermifuge : ſes feuilles récentes, & appliquées ſur les tumeurs ſcrophuleuſes, ſont recommandées pour ce mal : elles modifient auſſi les ulceres les plus ſales, & même ceux qui ſont carcinomateux. On

en fait un onguent avec le beurre frais qui convient pour toutes ſortes de gratelles, celles même qui approchent de la lepre. L'on donne le nom de petite ſcrophulaire à la *chelidoine petite :* voyez ce mot.

2°. La SCROPHULAIRE AQUATIQUE, ou BÉTOINE D'EAU, ou HERBE DU SIEGE, *ſcrophularia aquatica major.* Elle croît aux lieux aquatiques, près des rivieres & des foſſés pleins d'eau : ſa racine eſt groſſe, vivace & fibreuſe; elle pouſſe pluſieurs tiges hautes de deux ou trois pieds, groſſes comme le petit doigt, carrées, rougeâtres en certaines places, & vertes en d'autres; creuſes en dedans, aſſez tendres, ſucculentes, ſans poil, & rameuſes : ſes feuilles ſont ſemblables à celles de la ſcrophulaire commune, un peu approchantes de celles de la Bétoine; mais plus grandes du triple, charnues, crenelées en leurs bords, nerveuſes, oppoſées l'une à l'autre : ſes fleurs, qui paroiſſent en Juillet & Août, ſont ſemblables à celles de la précédente, un peu plus grandes, d'une couleur de rouille rougeâtre : à ces fleurs ſuccedent des fruits ronds, pointus, diviſés en deux loges qui renferment des ſemences très-menues, de couleur brune.

On a nommé cette eſpece de ſcrophulaire *herbe du ſiege*, ſoit parce qu'elle remédie aux maladies du ſiege, ſoit parce que, comme dit M. *Chomel*, on prétend qu'au ſiege de la Rochelle, qui dura long-tems, on n'employoit à la fin, pour toutes ſortes de bleſſures que cette plante accommodée de toutes façons : en effet, cette ſcrophulaire a la vertu vulnéraire & conſolidante à un haut degré : elle eſt auſſi bonne que la précédente pour les écrouelles, & pour les hémorroïdes : on s'en ſert intérieurement & extérieurement, même pour les cors des pieds; il ſuffit de l'écraſer & de l'appliquer deſſus.

M. *Marchand*, célebre Botaniſte, aſſure dans un Mémoire inſéré dans ceux de l'*Académie Royale des Sciences*, *ann.* 1701, *p.* 209, que ſes feuilles ſeules corrigent le mauvais goût du ſéné, ſi l'on en mêle dans l'infuſion en parties égales.

*Lémery* dit qu'on peut admettre entre les caracteres des eſpeces de ſcrophulaires, qu'avant d'être en fleurs

elles ont une certaine mauvaiſe odeur qui approche de celle du ſureau.

SCYTALE. Serpent qui tire ſon nom du grec Σκυτάλη qui ſignifie bâton; ſon corps eſt cylindrique: quelques-uns l'appellent *cécile*, ou *aveugle*, ou *anvoye*: voyez au mot ORVET.

SEBESTES, *ſebeſten*. C'eſt une eſpece de petite prune noirâtre, pointue à ſon ſommet, ridée, à demi deſſéchée, membraneuſe & appuyée ſur un calice qui eſt concave: ce fruit eſt compoſé d'une pulpe brune, rouſſâtre, viſqueuſe, douce au goût, fort adhérente; il a un petit noyau quelquefois triangulaire, d'autres fois aplati, contenant ſouvent deux amandes oblongues, triangulaires, blanches, & d'un goût agréable quand elles ſont récentes. Ce fruit eſt ſujet à ſe moiſir ou à être rongé des mittes.

L'arbre qui porte ce fruit s'appelle *ſebeſta domeſtica*; il croît en Syrie & en Egypte: il a un gros tronc médiocrement haut; ſon écorce eſt raboteuſe & blanchâtre; ſes branches ſont touffues & recourbées vers la terre; ſes feuilles naiſſent alternativement ſur les petits rameaux; elles ſont arrondies, fermes, larges de trois pouces, inégalement dentelées à leurs bords ſupérieurs, & quelquefois échancrées, vertes, unies & luiſantes en deſſus, nerveuſes en deſſous: les fleurs, dit *Auguſtin Lippi*, ſont nombreuſes, ramaſſées comme en grappes, placées à l'extrémité des rameaux, blanches, d'une douce odeur, monopétales, partagées en cinq quartiers & diſpoſées en entonnoir: il leur ſuccede des fruits de la groſſeur d'une olive moyenne, d'abord verdâtres, enſuite noirâtres.

Il y a une autre eſpece de ſebeſtier qui s'appelle *ſebeſtena ſylveſtris*; ſes feuilles ſont plus petites, ainſi que ſes fruits qui ſont moins agréables au goût.

On fait une excellente glu avec la pulpe des ſebeſtes, en les pilant lorſqu'elles ſont mûres, & en les lavant dans de l'eau, cette eau devient fort gluante.

Les Egyptiens ſe ſervent du mucilage qu'ils tirent des ſebeſtes en forme d'emplâtre pour toutes les tumeurs ſquirreuſes; il eſt propre à réſoudre toutes ſortes de duretés. Quelques-uns font auſſi uſage pendant

pluſieurs jours de bols préparés avec ce mucilage, le ſucre candi & la poudre de réglisſe, pour ſe guérir de la toux. On nous apporte rarement de ce mucilage, qu'on appelle *glu d'Alexandrie.*

Les ſebeſtes ſont plus viſqueuſes que les jujubes: on fait un très-grand uſage de ces fruits dans la toux, dans la difficulté de reſpirer, dans la pleuréſie, la péripneumonie, l'enrouement & l'ardeur d'urine; ils amoliſſent & lâchent auſſi le ventre: on les fait entrer dans les tiſanes pectorales humectantes & adouciſſantes.

SECHE ou SEICHE ou BOUFFRON, *ſepia.* C'eſt le nom qu'on donne à une eſpece d'animal de mer mou, mis par M. *Linnæus* (*Faana Suecica*, *n.* 1281) dans le rang des inſectes marins, qu'il nomme *vermes zoophyta.* M. *le Cat* l'appelle *inſecte-poiſſon.*

La ſeche eſt donc un *inſecte-poiſſon* de mer long d'environ un ou deux pieds, & quelquefois approchant de la grandeur de deux coudées, couvert d'une peau mince, mais ferme, laid & difforme, reſſemblant beaucoup à la *poulpe* ou polype de mer, & au *calmar*, mais un peu plus large, ayant un corps charnu & garni en dedans, ſur le dos, d'une ſorte d'écaille aſſez ſolide, ou d'un os grand comme la main, épais d'un pouce au milieu, plus mince aux côtés, blanc, opaque, léger, uni, & tant ſoit peu dur, tendre & fongueux, un peu rude & friable en deſſous, renflé des deux côtés, rayé ou veiné ſymétriquement, & ponctué; d'un goût un peu ſalé & âcre, ſans odeur, & connu vulgairement ſous le nom d'*os de ſeche.* Cet os calcaire eſt unique dans la ſeche; lorſqu'il vient d'être tiré du corps de l'animal, il eſt dans un état moyen entre la ſéchereſſe & l'humidité; cependant il ſurnage dès-lors ſi on le jette dans l'eau, c'eſt ce qui lui a fait donner par quelques-uns le nom d'*écume de mer.* Quand on tranche en différens ſens ces os, on y découvre une contexture merveilleuſe; c'eſt un nombre de filamens ou de colonnes verticales qui vont de la lame ſupérieure à l'inférieure: voyez le *Taité de la ſeche*, par *Swammerdam.*

Cet inſecte-poiſſon porte attachés à ſa tête huit pieds ou bras, placés à égale diſtance les uns des au-

tres, ronds, plus gros au commencement, puis allant en diminuant peu-à-peu de groſſeur juſqu'à leur extrémité où ils ſe terminent en pointe, tous un peu convexes du côté qui regarde la bouche, & garnis de pluſieurs rangées de petits ſuçoirs mobiles qui lui ſervent à ſaiſir fortement & à retenir ſa proie, à nager, & à porter les alimens à ſa bouche près de laquelle ils ſont ſitués : il a de plus deux eſpeces de trompes, ou deux autres bras plus longs que les précédens, plus menus, ronds, liſſes par-tout, excepté à leur extrémité, où ils ſont pareillement garnis de ſuçoirs, dont la plupart ſont plus grands que ceux des autres, leſquels ſervent aux mêmes uſages en atteignant de plus loin, & par le moyen deſquels il peut auſſi s'attacher aux pierres & aux rochers qu'il peut ſaiſir ; ce ſont pour lui autant de cordages & d'ancres dont il ſe ſert pour reſiſter aux mouvemens des flots agités par la tempête. Toutes ces forces réunies ſont des plus puiſſantes : on ne peut l'arracher du lieu où il s'eſt fixé qu'avec beaucoup d'effort.

Ces différens bras ſont compoſés d'une matiere qui reſſemble aſſez à celle qui forme les tendons dans les animaux terreſtres ; ils ſont ſi élaſtiques, que quand on les coupe tranſverſalement, les extrémités de la partie coupée s'arrondiſſent d'abord d'elles-mêmes, & deviennent convexes, ſans qu'il en puiſſe découler aucune humeur. Lorſque les ſuçoirs ſont étendus, ils reſſemblent aſſez au calice d'un gland. Leur mécaniſme & leur action dépendent en partie de leur figure, & en partie d'un anneau cartilagineux, armé de petits crochets, & affermis dans une fine membrane un peu tranſparente, qui l'environne juſqu'à la moitié de ſa hauteur.

Chaque ſuçoir eſt adhérent au bras de l'animal par un pédicule tendineux, qui, conjointement avec cette membrane, s'éleve & remplit la cavité du ſuçoir, lorſqu'il ſe contracte pour agir : tout ce qu'il touche alors eſt arrêté par les petits crochets de l'anneau; & enſuite pour retenir plus fortement ſa proie, il retire ſon pédicule avec la partie inférieure de la membrane dont nous venons de parler : par-là il produit une eſpece de ſuccion, aſſez ſemblable à ce qui arrive quand on appli-

que une ventouſe ou un cuir mouillé ſur une petite pierre ; en retirant le cuir on enleve la pierre. On comprend aiſement que l'application de plus de mille ſuçoirs ſemblables, que l'animal fait agir en même tems en approchant & en entrelaçant ſes petits bras les uns dans les autres pour mieux entourer ce qu'il veut ſaiſir, on comprend, dis-je, qu'une telle application doit l'emporter ſur les efforts que fait ſa proie pour lui échapper. On a quelquefois compté plus de cent ſuçoirs à un de ſes petits bras, & plus de cent vingt à l'extrémité de ſes longs bras ; mais il eſt impoſſible d'en déterminer exactement le nombre, ſur-tout dans les huit petits bras, où de la grandeur d'un vingtieme de pouce ils vont en diminuant juſqu'à une petiteſſe incroyable en s'approchant de l'extrémité du bras, & là il n'y a plus moyen de les compter.

Au centre des bras eſt ſitué le bec de la ſeche, lequel reſſemble pour la couleur & la figure à celui d'un perroquet : il eſt compoſé d'une ſubſtance qui approche de celle de la corne, c'eſt-à-dire de deux cartilages durs & crochus, qui s'emboitent l'un dans l'autre, moyennant une membrane épaiſſe & charnue qui, comme un anneau ridé, les entoure, les ſerre, les empêche de ſe diſſoquer, & n'en laiſſe paroître qu'une très-petite portion. Ses yeux ſont placés aux deux côtés de la tête & au-deſſous des bras de l'animal ; ils ſont un peu grands, & dans l'intervalle qui les ſépare eſt un cartilage qui contient peu de cervelle.

Au dedans de la cavité du bec eſt une chair fongueuſe, ou une membrane garnie de pluſieurs rangées de dents, les unes mouſſes, d'autres coniques, courbes & plus longues : elles ſervent à la ſeche pour hacher les alimens dont elle ſe nourrit : cette membrane, en s'élargiſſant par en haut & en ſe contournant par en bas, forme une langue & un goſier.

M. *Needham*, ſuivant la remarque des Traducteurs de *Swammerdam*, dit que dans le calmar le mouvement des deux pieces du bec ſe fait de droite à gauche : ſi la même choſe a lieu dans la ſeche, il n'y aura point de mâchoire ſupérieure, ni de mâchoire inférieure, mais ſeulement deux mâchoires latérales, comme dans les

inſectes. Au reſte c'eſt une obſervation qu'on peut répeter ſur le bec de cet inſecte-poiſſon vivant. M. *Needham* prétend que cet animal n'a que quarante-quatre dents dans chaque rang, au lieu qu'il en a compté cinquante-ſix dans le calmar, dont la langue a neuf de ces rangs de dents. Une obſervation ſinguliere, mais plus facile à faire dans le calmar que dans la ſeche, dit encore M. Needham, c'eſt que toutes les dents ſont dirigées vers le centre de l'ouverture du goſier.

*Swammerdam* a donné une deſcription anatomique très-détaillée de la ſeche mâle. Cet Auteur dit que le ſang de la ſeche eſt blanc; que le cœur (quelques-uns en donnent deux) de cet animal n'a qu'un ventricule & deux oreillettes; que dans le ventre, près du *cæcum*, eſt une veſſie qui renferme une humeur très-noire & inſipide, à laquelle Cicéron a donné le nom d'*encre*, & M. *Le Cat* celui d'*éthiops-animal*: on peut comparer cette veſſie à la véſicule du fiel, & la liqueur qu'elle contient à la bile. Or l'extrémité du canal inteſtinal, & celle du canal de la bile, vont ſe terminer enſemble à l'anus, & n'y forment qu'une iſſue pour l'humeur noire, pour les excremens, pour la ſemence ou le frai, & pour les œufs de la ſeche. Le célebre M. *Le Cat* curieux d'examiner par lui-même la ſource & la nature de cette liqueur noire, a reconnu qu'elle tiroit ſon origine d'une glande ſituée à la partie poſtérieure d'un ſac gros comme le pouce, qui contient cette eſpece d'éthiops liquide. Il n'y a là rien qui puiſſe la faire ſoupçonner d'être une véſicule du fiel, comme l'a dit *Swammerdam*. Cette glande, pourſuit M. *Le Cat*, qu'un ſceau d'eau épuiſe à peine parfaitement de toute l'encre dont elle eſt imbue, eſt viſiblement formée par des nerfs qui s'implantent dans le ſac, le percent & ſe transforment en une eſpece de buiſſon pulpeux, lanugineux, dans lequel viennent ſe rendre les extrémités des vaiſſeaux liquoreux. Cette encre dans l'état de liquidité reſſemble à celle de la choroïde de l'homme; étant deſſéché, on la prendroit pour un charbon, elle eſt alors grenelée comme le produit de la liqueur noire du negre quand cette derniere liqueur a été deſſéchée & précipitée par l'eſprit de vin. Ces encres ſéchées

donnent une pouſſiere impalpable plus fine encore que celle du carmin. On prétend que les ſeches épuiſées de leur encre meurent bientôt. Mais il n'en eſt pas moins vrai, ſelon M. *Le Cat*, que cet éthiops animal eſt, ainſi que dans les Ethiopiens, plus abondant après la mort que pendant la vie même.

On découvre encore dans le corps de la ſéche, de chaque côté, un aſſemblage de vaiſſeaux entremélés & diſperſés dans une ſubſtance douce & huileuſe, leſquels paroiſſent remplis d'une matiere noire & opaque, & que *Swammerdam* dit être les ouies de la ſeche.

*Accouplement, ponte & durée de la Seche.*

Le ſexe ſe diſtingue aiſément dans la ſeche : le mâle eſt plus bigarré que la femelle : il a le dos plus noir, tout le corps plus rude & la queue plus pointue : en outre la femelle a deux eſpeces de mamelles que le mâle n'a pas. Les ſeches s'accouplent, ainſi que les calmars & les polypes, en s'embraſſant mutuellement ; & font leurs œufs au printems ſur le rivage, parmi les algues & les plantes que la mer jette ſur ſes bords, ou dans les faiſceaux de ſarment que les pêcheurs y jettent exprès.

La femelle les pond à diverſes repriſes durant quinze jours, comme ayant beſoin de repos dans ce travail : on dit qu'alors le mâle ſuit la femelle à la piſte, & exprime ſa laite & répand ſa ſemence ſur les œufs nouvellement pondus, & qui ſont gros comme de petits grains de raiſins : d'abord ils ſont blancs ; mais ſitôt que le mâle a verſé de ſon encre deſſus, ils deviennent noirs & plus gros : ils ſont ramaſſés enſemble en maniere de groſſes grappes de raiſin, c'eſt pourquoi l'on appelle les œufs des ſeches en Languedoc, *un raiſin de ſeche*. Chaque œuf eſt revêtu d'une membrane épaiſſe, & ſoutenu par un petit ligament : ſi l'on ouvre ces œufs avant qu'ils ſoient ſecs, on apperçoit aiſément au dedans la petite ſeche en ſon entier ; on y diſtingue ſes yeux, ſon corps, l'os qui le couvre & qui eſt déjà aſſez dur, le ſac où la liqueur noire eſt contenue. La petite ſeche ſe forme du blanc qui eſt dans

l'œuf, & elle en rompt la peau pour ſortir. Ces œufs n'ont ni odeur ni ſaveur apparentes; en ſéchant ils deviennent véſiculeux, flaſques & fort légers.

On préſume que la ſeche peut vivre plus de vingt ans : on en a vu dans la mer d'Eſpagne qui étoient d'une grandeur énorme.

*Rédi* dit avoir trouvé dans les mâles des ſeches des eſpeces de vers blancs & tranſparens, longs de quatre ou ſix travers de doigts, qui étant tirés hors de l'eau ont un mouvement preſque imperceptible : ces prétendus vers ſont apparemment les vaiſſeaux féminaux contournés en ſpirale, & plus ou moins gros ſelon leur âge, dont parle fort au long M. *Needham* dans ſon Hiſtoire du calmar. Les pêcheurs regardent mal à propos ces prétendus vermiſſeaux, qui ne ſont que les molécules organiques de ces animaux, comme l'origine des anguilles.

*Ruſe & pêche de la Seche.*

Quant à la cauſe qui fait que la ſeche & le calmar jettent leur liqueur noire dans le beſoin, preſque tous les Anciens diſent que c'eſt une ruſe de l'animal, qui le porte à répandre ſon encre à la doſe d'environ un gros dans la mer pour y cauſer une obſcurité locale quand il ſe voit pourſuivi; à la faveur de ce nuage épais il ſe dérobe à la vue des pêcheurs qui veulent l'attraper. Quelques Phyſiciens modernes s'imaginent que ces animaux étant naturellement fort peureux, c'eſt peut-être la crainte qui, en relâchant le ſphincter de la veſſie où eſt contenue la liqueur noire, en occaſionne ſouvent l'écoulement; comme il arrive à quelques perſonnes timides, dans leſquelles la crainte relâche tellement les ſphincters de l'anus & de la veſſie, que l'urine & les excremens ſortent involontairement; d'autres enfin croient que ces inſectes-poiſſons s'en ſervent pour troubler l'eau dans la vue d'empêcher leur proie de leur échapper : ce qu'il y a de certain, c'eſt que les reſtes d'alimens qu'on leur trouve dans l'eſtomac, prouvent qu'ils ſe nourriſſent d'animaux, & qu'entr'autres ils vont à la chaſſe des pélamides,

des melettes, des langouſtes & d'autres poiſſons plus petits qui vont dans les bas fonds pour éviter les calmars & les ſeches qui les y pourſuivent en foule, tandis que ces derniers ſont pourſuivis à leur tour par les loups marins & par des poiſſons carnaſſiers qui aiment beaucoup leur chair.

On pêche la ſeche ſur les bords de l'Océan & de la Méditerranée : ces animaux qui ſont fort communs ſur nos côtes en été, vont deux à deux, le mâle eſt un mari conſtant & fort attaché à ſa femelle, & cet attachement lui inſpire du courage ; quand elle eſt bleſſée, il vient à ſon ſecours, au lieu que naturellement timide elle s'enfuit quand elle voit le mâle bleſſé. *Oppien*, dans ſon *Halieuticon* ou *Poëme de la Pêche*, dit que pour prendre la ſeche on n'a beſoin ni de naſſe ni de filet, mais qu'il n'y a qu'à trainer avec une corde une femelle dans l'eau ; car du plus loin que le mâle peut l'appercevoir il court à elle, ce qui donne au pêcheur toute la facilité de le prendre. Au reſte les ſeches ne fréquentent que les rivages ; elles font des trous dans le ſable, où elles font leur ſéjour, & lorſqu'on les retire de l'eau, elles pouſſent, dit-on, un cri qui imite le grognement du cochon.

*Uſage de la Seche en aliment, en Médecine & dans les Arts.*

Comme la faim & la gourmandiſe font trouver tout bon, diſent les *Continuateurs de la Matiere Médicale*, la ſeche entre dans les alimens, malgré ſon horrible laideur : mais quoiqu'elle ſe nourriſſe de petits poiſſons, même excellens, tels que les ſardines, elle n'en eſt pas meilleure pour cela ; car ſa chair eſt fort dure, coriace, d'aſſez mauvais goût, & fort difficile à digérer : elle l'eſt même plus que celle du calmar. La ſeche eſt eſtimée meilleure rôtie que bouillie, ſurtout ſi elle eſt pleine, comme en Janvier, Février & Mars ; on ſale les plus grandes, & des Côtes de la Mer Adriatique on les porte à Veniſe, comme de Genes à Milan. On n'en mange point à Paris ; mais c'eſt un mets fort commun à Lyon, à Bordeaux, à Nan-

tes & en plusieurs autres villes du Royaume, où il se sert sur les tables.

Pour l'aprêter on le fait bouillir dans l'eau, puis on le coupe par morceaux pour le fricasser avec du beurre, de l'oignon, des ciboules, du persil, un peu de poivre, y ajoutant sur la fin quelques gouttes de vinaigre; mais il faut avant tout qu'il ait été attendri dans de l'eau salée, mêlée de chaux vive & de cendres, moyennant quoi les bons estomacs peuvent s'en accommoder: à Lyon on le prépare avec la cendre gravelée. Il nourrit beaucoup quand on le peut digérer; mais il resserre le ventre, produit un sang épais & grossier, qui appesantit la tête & qui charge les yeux: le bouillon de ce ver-poisson est néanmoins laxatif.

Les parties de la seche, usitees dans les boutiques, sont sa liqueur noire, ses œufs & ses écailles: la liqueur noire lâche le ventre, prise intérieurement; les œufs détergent les reins & les uréteres, & provoquent les urines & les regles. L'écaille ou l'os de la seche est pareillement d'usage, on choisit celui qui est épais, blanc, léger & friable; on l'estime déterſif & dessicatif, & propre, étant réduit en poudre, à éxciter l'urine, à chasser les sables & les graviers: la dose en est depuis vingt jusqu'à trente-six grains pris en bol, ou dans une liqueur appropriée. On le recommande aussi pour procurer les regles supprimees ou paresseuses, & pour arrêter l'écoulement des fleurs blanches & des gonorrhées; ainsi ce remede jouit ici de deux propriétés contraires. On en fait un bol astringent avec le beaume de Copahu, qui manque rarement son effet. M. *Bourgeois* observe judicieusement que l'os de la seche étant astringent, il ne peut provoquer ni rétablir les regles supprimées: il est dangereux, dit-il, dans les fleurs blanches, & propre à procurer des squirres, des ulceres & des cancers de la matrice. Enfin, on doit en faire usage avec beaucoup de prudence dans les gonorrhées virulentes; car en supprimant trop tôt l'écoulement, il donnera la vérole. L'os de la seche entre aussi dans tous les remedes dentifriques, dans les collyres secs qu'on souffle dans les yeux, pour emporter & consumer les taies qui se for-

ment ſur la cornée & dans la compoſition de la laque de Veniſe.

Dans les Arts, les Orfevres s'en ſervent beaucoup pour faire leurs moules de cuillers, de fourchettes, de bagues, & d'autres petits ouvrages; car ſa partie ſpongieuſe reçoit aiſément l'empreinte des métaux. On ſuſpend auſſi ces os entiers dans les cages de ſerins & autres petits oiſeaux qui en mangent; les Oiſeleurs appellent ces os *biſcuit de mer:* on en voit beaucoup flotter le long des côtes, & arriver ſur le rivage en plus ou moindre quantité, ſuivant qu'il meurt plus ou moins de ſeches; alors les pêcheurs les recueillent.

Le ſuc noir de la ſeche peut ſervir auſſi dans les Arts, par exemple d'encre à écrire ou à imprimer. On lit dans les *Satyres de Perſe*, que les Romains s'en ſervoient de ſon tems pour écrire. *Hermann* prétend que les Chinois mêlent ce ſuc avec du bouillon de riz ou d'autre légume, pour l'épaiſſir & en former une compoſition, qu'ils envoient dans tout l'univers ſous le nom d'*encre de la Chine*. *Swammerdam* dit que quand ce ſuc noir & pur eſt encore fluide, il produit ſur les étoffes des taches ineffaçables.

La PETITE SECHE, *ſepiola*, n'eſt ſuivant *Rondelet*, ni de l'eſpece des ſeches, ni des poulpes, ni des calmars: elle eſt ſemblable à une ſeche qui vient de naître, & n'excede jamais la longueur d'un pouce; elle a auſſi huit pieds & deux longues jambes; elle n'a point au dos un os comme la ſeche, ni de couteau comme le calmar: de chaque côté elle a une eſpece de petite aile ronde & étroite, qui environne tout le ventre comme dans les ſeches; elle n'eſt point ronde & finit en angle aigu comme dans les calmars. Le deſſus du corps de la petite ſeche eſt tout tiqueté de points noirs; elle reſſemble à la ſeche par les yeux, la bouche, le conduit, & les parties intérieures: ſa chair eſt plus molle & plus délicate que celle de la ſeche & du poulpe. On en pêche beaucoup au printems avec les poiſſons: on n'en fait pas de cas, peut-être parce qu'elle eſt trop petite.

SECRÉTAIRE. *Voyez* SAGITTAIRE.

SECURIDACA. C'eſt *l'émerus* des Jardiniers : *voyez* à la fin du mot SÉNÉ. M. *Deleuze* obſerve que le nom de *ſécuridaca* a été donné à pluſieurs plantes de différens genres, en particulier à la *coronilla varia*, qui eſt le ſainfoin commun de M. *Pluche*, *Spectacle de la Nature*.

SEFER. Poiſſon Royal du Cap de Corſe à la Côte d'Or : il eſt extrêmement gras dans le mois de Février : ſa chair a le goût de celle de l'anguille ; on la coupe par tranches, & on la fait ſécher. Les Anglois regardent ce poiſſon comme un des meilleurs & des plus délicats qui ſe pêchent ſur la Côte d'Or : quand il a tout ſon accroiſſement, il eſt long de cinq pieds. Quelquefois on en découvre des troupes nombreuſes le long du rivage ; ſa peau eſt toute noire, peut-être eſt-ce le même poiſſon que le *negre*. Sa retraite ordinaire eſt entre les rochers ; mais dans des certains temps, il ſe tient ſur les baſſes & ſi près de la terre, que les Negres le percent à coup de dards dans leurs pêches aux flambeaux. *Boſman Hiſt. Génér. des Voy. L. IX.*

SEGA. On donne ce nom à un ſerpent d'Afrique qui a le corps long & délié, & qui aime à ſe repoſer à l'ombre du lentiſque, attiré peut-être par l'odeur agréable de cet arbre.

SEIBA. *Voyez* CEIBA.

SEICHE. *Voyez* SECHE.

SEIDA. Petit quadrupede ſauvage de l'Afrique, haut d'environ une demi-coudée : il a le muſeau du lievre, les mouſtaches d'un tigre, les oreilles d'un homme : il eſt tout couvert de longs piquans, ronds, blancs & noirs, qui lui ſervent de défenſe contre les animaux qui l'attaquent : il ne boit point, & mange de toutes ſortes de choſes. *Dict. des animaux.*

SEIGAK. *Voyez* SAIGA

SEIGLE, *ſecale*. Le ſeigle eſt une plante graminée, qui tient le premier rang entre les blés après le froment & même après l'épeautre, dit M. *Haller* ; il eſt cultivé preſque par-tout ; les Montagnards & les Peuples des Pays ſeptentrionaux s'en ſervent ordinairement pour faire du pain ; on le cultive auſſi beaucoup dans

les terres ſablonneuſes, & qui ſont trop légeres pour le blé.

La racine du ſeigle eſt annuelle, garnie de fibres déliées : elle pouſſe pluſieurs tuyaux, plus grêles que ceux du froment, à la hauteur d'un homme : ſes fleurs ſont les mêmes que celles du froment ; ſes épis ſont plus longs, plus aplatis que ceux du froment & barbus : il leur ſuccede des grains oblongs, grêles & preſque cylindriques.

On diſtingue deux eſpeces ou plutôt deux variétés de ſeigle, l'une qui ſe ſeme au printems, & l'autre qui ſe ſeme en automne comme l'orge, dans les terres mediocres : on ſeme un mélange de froment & de ſeigle, que l'on nomme du *méteil* ; on y emploie d'autant moins de ſeigle, que la terre eſt plus propre à produire du froment ; & on fait le contraire, ſi la terre eſt ſeche & légere. Le ſeigle monte en épi, un mois plutôt que le froment ; auſſi dit-on communément, que le mois d'Avril ne ſe paſſe jamais ſans épi de ſeigle, & le mois de Mai ſans épi de froment. Le ſeigle d'hiver ſe cultive comme le froment d'hiver ; & le ſeigle du printems, de la même maniere que le blé de Mars, il faut ſeulement le ſemer un peu plus tard.

On ſeme quelquefois du ſeigle pour le couper en vert, & on en forme ainſi une eſpece de prairie artificielle. On peut la faucher en Avril, lorſque les épis commencent à monter ; & lorſque l'année eſt humide, on peut la faucher juſqu'à trois fois : cette pâture eſt très-bonne pour les bœufs & pour les vaches.

Le pain de ſeigle ne convient qu'aux eſtomacs robuſtes & vigoureux, parce qu'il ſe digere difficilement. On méle quelquefois cette farine avec celle du froment, pour donner au pain un certain goût qui plaît à pluſieurs perſonnes, & pour le tenir plus long-tems frais. La farine de ſeigle eſt une de celles qu'on ſubſtitue aux quatre farines réſolutives. Il y a des perſonnes qui font rôtir le ſeigle comme on fait le café, & qui s'en ſervent de la même maniere, après l'avoir réduit en poudre ; cette boiſſon les échauffe moins, mais elle n'a ni les qualités, ni les agrémens du café.

*Maladie du Seigle, nommée Ergot ou Clou.*

Le ſeigle eſt rarement ſujet aux maladies de la nielle & du charbon comme le froment, c'eſt pourquoi on ne le paſſe pas à la chaux; mais il eſt très-ſujet à devenir ergoté, au lieu que le froment le devient rarement.

Dans certaines années pluvieuſes & humides, il naît dans les épis du ſeigle, des grains plus longs que les autres, qui ſont tantôt droits, tantôt courbes; ce ſont ces grains-là que l'on nomme *ergot* en Sologne, *ébrun* en Bourgogne, & *blé cornu* en Gatinois. Ces grains qui ſortent conſidérablement de leur enveloppe & qui tiennent moins à l'axe dentelé de l'épi que les bons grains, faute de germe, ſont bruns ou noirs à l'extérieur; leur ſurface eſt raboteuſe, ſouvent on y apperçoit trois ſillons qui ſe prolongent d'un bout à l'autre: il n'eſt pas rare d'appercevoir à leurs ſurfaces, des cavités qui paroiſſent comme creuſées par des inſectes. Dans l'interieur du grain ergoté, on voit une farine aſſez blanche, recouverte d'une autre farine rouſſe ou brune, qui, quoiqu'elle ait une certaine conſiſtance, peut s'écraſer entre les doigts. Ces grains mis dans l'eau ſurnagent, & tombent enſuite au fond; ſi on les mâche, ils laiſſent ſur la langue l'impreſſion de quelque choſe de piquant, & quelquefois peu après on éprouve une inflammation brûlante dans la gorge, comme quand on a mâché l'ecorce du garou.

La cauſe de cette maladie n'eſt pas bien connue: les uns l'attribuent à un défaut de fécondation, prétendant n'avoir jamais trouvé de germes dans les grains ergotés; d'autres l'attribuent aux pluies, aux roſées, aux brouillards, à l'humidité du terrain qui lui ſont nuiſibles. Mrs. *Tillet & Duhamel* ſoupçonnent que l'ergot eſt occaſionné par la piqûre d'une chenille, qui fait des grains de ſeigle une eſpece de galle. Quelle qu'en ſoit la cauſe, qu'il ſeroit très-eſſentiel de connoître, l'ergot ne doit point être confondu avec le charbon, ce ſont deux maladies différentes. Ce qui paroît encore mieux établir cette différence, c'eſt que les expériences de M. *Tillet* prouvent que la pouſſiere de l'ergot n'eſt pas contagieuſe comme celle du charbon. Mrs. *Beguillet*

& *Maret* de Dijon ont donné une excellente Diſſertation ſur le *blé cornu*. Dom *Maurice Roffredi*, Abbé régulier de l'abbaye de Caſanova, ordre de Citeaux, en Piemont, a fait inſérer dans le Journal d'Hiſtoire Naturelle de M. l'Abbé *Roſier*, un mémoire intéreſſant ſur les animalcules du blé rachitique.

Un fait néanmoins très-certain, c'eſt que les grains de ſeigle ergotés ont paru occaſionner dans certaines années, à ceux qui ſe nourriſſent de pain fait de la farine où il eſt entré beaucoup de grains ergotés, des effets des plus funeſtes, des maladies approchantes de celles qu'on nommoit autrefois *mal de ſaint Antoine*. Il eſt toujours aiſé de ſeparer la plus grande partie des grains ergotés, par le ſecours du crible, parce que la plupart de ces grains malades, ſont plus gros que les grains ſains. Les Payſans de Sologne font cette ſéparation dans les années où le grain n'eſt pas cher; mais dans les années de diſette, ils ſe gardent bien de perdre les grains ergotés; & c'eſt alors qu'ils ſont quelquefois attaqués d'une gangrenne ſeche, qui leur fait tomber les extrémités du corps, ſur-tout les pieds, ils ſe détachent des jointures comme ſi on quitroit une jambe de bois, & tombent l'un après l'autre, ſans preſque ſentir de douleur, & ſans hémorrhagie. On a vu quelques-uns de ces miſérables, à l'Hôtel-Dieu d'Orléans, à qui il ne reſtoit plus que le tronc, & qui ont cependant vécu en cet état pendant pluſieurs jours; les membres ſe corrompent par degré, ils deviennent livides, noirs, d'une odeur inſupportable. Les remedes, tant internes qu'externes, ne peuvent guere arrêter le cours de ce mal horrible. On lit dans un des Mémoires préſentés à l'Académie des ſciences, qu'une Démoiſelle charitable avoit une recette admirable, au moyen de laquelle elle guériſſoit cette maladie cruelle, en la prenant dans ſa naiſſance: ſa méthode curative conſiſtoit à faire ſaigner une ou deux fois la perſonne attaquée de cette maladie, à envelopper la partie menacée de gangrene avec un linge trempé dans de l'eau de vie & du beurre frais, juſqu'à ce que la chaleur y revint, ce qui arrivoit ordinairement au bout de deux ou trois jours; on la frottoit enſuite avec du *baume rouge*, compoſé avec trois livres

d'huile, trois demi-ſetiers de vin, une livre de térébentine, deux onces de ſantal rouge, & une demi-livre de cire jaune. Lorſque la gangrene étoit naiſſante on l'arrêtoit en trois ou quatre jours avec une eau compoſée de quatre onces d'alun, de trois onces de vitriol romain, & de trois onces de ſel qu'on avoit fait fondre dans deux pintes d'eau réduites à une.

Il faut en convenir, l'ergot ne produit pas tous les ans ces fâcheux accidens; car lorſqu'il y a naturellement peu d'ergot avec le bon grain, il ne fait pas de mal. On prétend encore que l'ergot perd ſa mauvaiſe qualité, quand on l'a gardé un certain tems: mais dans les années de diſette, les payſans n'ont point le tems de garder leur grain, ils ſont obligés de le conſommer auſſitôt après la moiſſon, & par conſéquent de s'expoſer à la fâcheuſe maladie dont on vient de parler, ſur-tout quand le bon grain contient beaucoup d'ergot.

Il convient maintenant de citer quelques obſervations propres à tranquilliſer nos lecteurs ſur le compte de l'ergot.

M. *Model*, célebre Apothicaire de Ruſſie, a voulu s'aſſurer ſi le ſeigle ergoté pouvoit produire d'auſſi fâcheux effets que ceux qu'on lui attribue; pour cela il fit d'abord des expériences ſur une poule, un pigeon & un chien, en mêlant de la poudre de ſeigle ergoté dans leurs alimens, & en augmentant la doſe chaque jour: ces préliminaires, dit-il, m'enhardirent, & je crus ne pouvoir me diſpenſer de devenir un quatrieme objet d'épreuve. Je me déterminai donc, pour connoître la ſaveur de l'ergot, & l'effet qu'il produiroit ſur moi, d'en prendre demi-gros tous les matins à jeun pendant huit jours. Je crus d'abord, en le mâchant, appercevoir un peu d'âcreté, mais cette âcreté diſparut auſſitôt, ne laiſſant plus qu'une ſaveur de noiſette & un certain goût amer; je n'éprouvai enſuite aucune irritation à la gorge, ni les autres accidens que l'on accuſe l'ergot de produire. Mon ſommeil fût tranquille pendant tout ce régime, & je n'eus pas le plus petit mal de tête. Quoique nous jouiſſions de la meilleure ſanté, mon pigeon, ma poule, mon chien & moi, il s'en falloit cependant encore que je fuſſe entiérement raſſuré ſur le

compte de l'ergot ; car ſous quelle forme & en quel état, me diſois-je, fait-on uſage de ce grain ? Ce n'eſt qu'après qu'il a été converti en farine & réduit en pain : il eſt poſſible, continuai-je, que dans la fermentation toutes ces qualites nuiſibles ſe développent, tandis que l'ergot ſeul & en grain pourroit fort bien n'opérer aucun mauvais effet, ainſi que l'expérience ſoutenue pendant huit jours m'en a convaincu. En conſequence j'ai réduit de l'ergot en poudre, j'en ai obtenu une farine d'un brun violet ; j'ai mêlé une once de cette farine avec huit onces de pâte compoſée de levain & de farine de ſeigle, j'en ai formé un pain que j'ai laiſſé refroidir pour éviter les inconvéniens du pain chaud. Il étoit d'une aſſez vilaine couleur ; mais ayant une bonne odeur, & un goût tant ſoit peu amer. Ce pain fut diſtribué avec beaucoup d'économie à tous mes penſionnaires, ſuivant leur eſpece, & aucun d'eux ne fut indiſpoſé. Le ſurlendemain je préparai un même pain, mais dans lequel je doublai la proportion de l'ergot : il fut diſtribué également & mangé avec le même plaiſir, ſans qu'il en ſoit réſulté le plus léger accident.

J'avois encore à ma diſpoſition, quatre onces de farine d'ergot ; je me réſolus à mettre toute cette quantité avec le double de ſon poids de pâte de ſeigle, pour voir ſi les individus que j'avois accoutumés à l'uſage de l'ergot, montreroient dans cette nouvelle circonſtance ou de la répugnance ou quelque altération qu'on pût comparer à l'effet attribué continuellement à l'ergot. Leur diſpoſition me parut conſtamment la même ; je mangeai auſſi de ce pain, ſans rien reſſentir de particulier, & pour que rien ne fût perdu, j'en jetai les miettes à de francs moineaux qui n'en ont point été malades.

Je remis après-cela mes animaux à leur nourriture habituelle, & les viſitai très-exactement, ſans rien appercevoir qui fût étrange à leur maniere d'être : ils étoient gras & fort gais. La ſatisfaction de les voir jouir de la meilleure ſanté fut bientôt troublée par l'idée de leur deſtruction. Je l'avouerai, ce ne fut pas ſans un combat intérieur que je m'expoſai au remord d'être cruel & ingrat envers eux ; mais les antagoniſtes de l'ergot demandoient un ſacrifice, il fallut prononcer ;

je fis donc tuer mon pigeon & ma poule. L'ouverture du corps de ces victimes ne laiſſa appercevoir aucun point gangreneux, ni de veſtiges d'éroſion dans l'eſtomac ou les entrailles. Je me déterminai, non ſans peine, à en manger la chair, toute ergotée qu'elle étoit; mon chien en rongea les os: je proteſte que nous n'avons été ni l'un ni l'autre incommodés: j'ajoute même que mes membres tiennent ſolidement au buſte, & qu'enfin ils ſont ſains, entiers & très-valides. Je ſuis bien éloigné de prétendre que l'ergot puiſſe équivaloir au bon grain; mais je crois pouvoir avancer qu'il n'eſt pas mal faiſant comme on l'a dit avec tant de confiance. Quelque abondant qu'on le ſuppoſe dans nos récoltes, il ne l'eſt jamais en auſſi grande quantité que je l'ai employé pour mes expériences, & quoique le nombre de ce grain ergoté ſoit indéterminé dans les épis où on le rencontre, il va rarement à plus de quatre à cinq.

Il paroit que ces faits bien conſtatés doivent faire ſoupçonner quelque exagération dans les récits que nous avons expoſés en commençant l'hiſtoire de la maladie du ſeigle & de ſes effets dans le corps humain. Notre zele pour tout ce qui peut concourir au profit & à la ſécurité de nos ſemblables, nous invite à expoſer encore ici deux faits que nos Editeurs de Lyon, (Mrs. *Bruyſet*,) nous ont communiqué: 1°. à Lyon le peuple ſe ſert dans les pleuréſies du ſeigle ergoté en guiſe de remede: 2°. un Médecin de la même ville, bon obſervateur, a eſſayé d'en prendre lui-même, d'abord en petite quantité, & ſucceſſivement en augmentant la doſe, ſans en reſſentir aucun mauvais effet. Ces deux obſervations ſont le réſultat du travail des Commiſſaires de la Société d'Agriculture de Lyon, qui a voulu ſavoir à quoi s'en tenir ſur les prétendus dangers attribués au ſeigle ergoté. Nous concluons donc aujourd'hui, que l'uſage d'un tel ſeigle ne peut être dangereux, ainſi que quantité d'autres eſpeces d'alimens, relativement & non abſolument. La qualité locale de l'atmoſphere, la nature du ſol, des maladies épidémiques, en un mot une diſpoſition de nature peuvent rendre funeſte un aliment qui en toute autre

circonſtance ſera aſſez ſalutaire, ou au moins peu malfaiſant. Maintenant nous conſeillons à nos Lecteurs de conſulter le ſecond volume des *Récréations Phyſiques, Economiques & Chimiques* de M. *Model*, ouvrage traduit de l'Allemand, & commenté par M. *Parmentier*, à Paris.

Il croît dans le Milanez une plante nommée *covette*, qui reſſemble au ſeigle par ſa tige & ſes racines: on peut faire du pain avec la graine de ce végétal; mais ce pain déplaît à l'œil, il eſt peſant, déſagréable au goût & de mauvaiſe qualité. Cette plante eſt une eſpece de chiendent appellé par M. *Linnæus*, *cynoſurus echinatus*. Une maladie ſurvenue depuis quelques années dans la maiſon de force de Milan, & qui paroiſſoit être particuliere à cette maiſon, a déterminé le Gouvernement à faire examiner aux Médecins ſi elle n'étoit pas due à cette graine dont la farine entre dans le pain, avec lequel on nourrit les perſonnes renfermées dans cette maiſon. Voici le ſentiment des Commiſſaires de la Faculté de Médecine de ce pays. La farine de covette contient peu de parties nutritives; le pain qu'on en fait diminue les forces, rend inquiet, excite des tremblemens dans les nerfs, rend la tête peſante, enivre & fait dormir d'un ſommeil long & profond; il eſt exceſſivement contraire aux hypocondriaques, il cauſe même des diarrhées, langueurs, douleurs de tête, éblouiſſemens, peſanteurs, ſyncopes. Voilà donc encore un ennemi végétal qui mérite d'être étudié & combattu.

SEIGLE BATARD. *Voyez au mot* FÉTU.

SEL, *ſal*. Les ſels naturels ſont des ſubſtances foſſiles qui ont la propriété de ſe diſſoudre dans une plus ou moins grande quantité d'eau, de ſe criſtalliſer après que le fluide néceſſaire pour la diſſolution a été diminué par l'évaporation, & de ſe liquifier dans le feu; encore les uns y deviennent-ils fixes & les autres s'y volatiliſent ſous la forme d'une vapeur non enflammée. Ces corps que nous connoiſſons ſous les noms ſpécifiques d'*alun*, de *vitriol*, de *natron*, de *nitre*, de *ſel gemme*, de *ſel ammoniac*, de *borax*, &c. ces corps portés ſur la langue font éprouver aux papilles ner-

veuſes ( ſiege du goût ) & à l'odorat, une alternative de ſenſations & de ſaveurs fort différentes; il y en a de froides, d'acres & d'aigres, d'autres ſont chaudes, fades ou ſalées: leurs couleurs ne ſont pas plus conſtantes, ni la configuration de leurs parties dans l'état de criſtalliſation.

En général les Chimiſtes diſtinguent & diviſent les ſels en *acides*, en *alkalis* & en *neutres*. Les premiers ſont ceux d'une ſaveur aigre & qui ſous une forme fluide font un mouvement de gonflement ou d'effervescence avec les ſubſtances alkalines, avec les terres & pierres calcaires, par conſéquent avec les productions d'animaux, reconnues propres à faire de la chaux: telles que les coquilles d'œufs, les huîtres, les perles, les coraux, les yeux d'écreviſſes, &c. Les ſels acides ont encore la propriété de rougir les liqueurs ou teintures bleues végétales, & l'on préſume avec beaucoup de vraiſemblance que les acides ſont la baſe de tous les autres ſels.

Les ſels alkalis produiſent à leur tour les mêmes phénomenes ſur les ſubſtances acides; ils ont, au contraire des ſels acides, la propriété de colorer en vert les couleurs bleues tirées des végétaux, au lieu que les acides les changent en rouge. Les ſels alkalis ſe diſtinguent auſſi entr'eux par deux propriétés différentes: les uns ſont *fixes*, & entrent en fuſion par un feu modéré ſans ſe diſſiper; ils ſont ſolubles dans l'eau: ceux qui appartiennent au regne minéral ne tombent que peu ou point en deliqueſcence, & n'ont point la grande cauſticité des alkalis végétaux: les autres ſont *alkalis volatils*, ils ſe ſubliment & même diſparoiſſent à l'action d'un feu aſſez doux. Cette derniere eſpece eſt aſſez rare dans le regne minéral, excepté dans la glaiſe: voyez les *Mém. de l'Acad. de Suede*, *Tom. IX*, *ann.* 1746; mais elle eſt aſſez commune dans le végétal, & plus abondante dans l'animal.

Enfin ce que l'on nomme *ſel neutre*, n'a ni les effets particuliers d'un ſel acide, ni ceux d'un ſel alkali proprement dit. Le *ſel neutre* eſt celui qui réſulte de la combinaiſon juſte & exacte de ces deux différens ſels ſaturés l'un par l'autre. Par la modification de cette

combinaiſon des acides & des alkalis, l'Art comme la Nature parviennent à produire un grand nombre de différens ſels neutres: tout depend de la nature & des baſes qui s'uniſſent à l'acide, du degré de ſaturation, &c. On trouvera ſur l'Œthiologie de ces différens ſels des détails très-circonſtanciés & pleins de vues phyſiques & chimiques dans le *Dictionnaire de Chimie* de M. *Macquer*, dans la *Chimie expérimentale* de M. *Baumé:* on peut auſſi conſulter le premier volume de notre *Minérologie*, *Edit. de* 1774.

Les ſels naturels, ainſi que les bitumes & les métaux, ſont rarement purs dans la terre; ils ſont preſque toujours remplis de matieres hétérogenes qui alterent leurs propriétés.

Comme nous avons parlé de l'*alun*, du *borax*, du *ſel ammoniac*, du *nitre*, du *natron* & du *vitriol*, ſuivant l'ordre alphabétique, nous ne parlerons ici que des ſels naturels, dont le nom commence par le mot *ſel*.

SEL ACIDE MINÉRAL : *voyez à l'article* SEL. On diſtingue trois acides ſimples minéraux; ſavoir l'*acide vitriolique*, l'*acide nitreux*, l'*acide marin*; il y a auſſi l'*acide végétal:* voyez *vitriol*, *nitre*, *ſel marin* & l'art. *vin*, au mot VIGNE. On ne rencontre guere dans la terre les ſels acides minéraux purs, ils ſont toujours ſous une forme fluide: s'ils ſont concrets, ils ſont ordinairement combinés & neutraliſés.

SEL ALEMBROT ou ALKITRAN ou SEL TABERI, eſt, ſelon *Lémery*, un ſel rougeâtre, qui a la forme & la couleur du ſang deſſéché: on le trouve au Mont Olympe en Chypre; celui que nous avons vu ſous ce nom, eſt un ſel gemme. *Lémery* donne la maniere de faire un ſel alembrot artificiel, dans ſon *Traité des Drogues ſimples*, *p.* 764, *édition de* 1733.

SEL ALKALI NATUREL, *ſal alkali naturale*; il eſt en partie fixe & en partie volatil, il ſe criſtalliſe difficilement, mais forme une maſſe comme ſpongieuſe qui ſouvent tombe d'elle-même en poudre: elle fait effervescence avec tous les acides. Ce ſel eſt d'une ſaveur brûlante, d'une odeur un peu fétide & ſe diſſout dans trois fois ſon poids d'eau. Il répand dans le feu une odeur & une vapeur âcre: la partie qui ne ſe diſſipe

pas

pas au feu, y entre en fuſion. Le natron & l'halinatron ſont des eſpeces d'alkalis naturels, ainſi que le ſel mural appellé *aphronatron*. Celui-ci ſe forme contre les murs plâtreux des maiſons en petites maſſes compactes, mais friables: il eſt impur & d'une figure indéterminée; il ſe gonfle un peu dans le feu, ſans decrepiter ni détonner; fature par l'acide, il ne s'en précipite rien: la criſtalliſation lui donne la figure quadrangulaire & aiguë: à l'egard de l'halinatron & du natron, appellés *ſel alkali terreux*, voyez ces mots. On prétend qu'il y a des plantes qui contiennent naturellement un ſel alkali, & que cette eſpece de ſel ſe trouve dans l'état d'*alkali minéral* dans les végétaux maritimes, & devient *alkali végétal* dans les mêmes plantes qui croiſſent au milieu des terres éloignées de la mer.

SEL AMMONIAC NATUREL. *Voyez* AMMONIAC (SEL.)

SEL D'ANGLETERRE ou D'EPSOM. C'eſt du ſel de Glauber mêlé de quelqu'autres ſels, & ſur-tout d'un ſel neutre calcaire: *voyez* SEL NEUTRE CALCAIRE.

SEL DE CHAUX. *Voyez* SEL NEUTRE CALCAIRE.

SEL COMMUN ou SEL MARIN, *ſal commune aut marinum*. Sa ſaveur eſt âcre, pénétrante, ſalée & plus agréable que celle d'aucun autre ſel. Sa forme eſt cubique comme un dez à jouer: il décrépite & petille fortement ſur les charbons rouges, & y reſte longtems avant que de s'y fondre; il exige environ quatre fois ſon poids d'eau pour ſa ſolution. On en diſtingue deux eſpeces principales; ſavoir,

1°. Le SEL GEMME ou SEL MARIN FOSSILE, *ſal gemmæ aut gemmeum montanum*. C'eſt le plus dur & communément le plus pur des ſels foſſiles; ſouvent il eſt tranſparent, brillant, en beaux criſtaux taillés à huit angles ſolides & à ſix faces; il y en a de differente couleur; tantôt griſâtre ou blanchâtre: tel eſt celui qu'on trouve dans le Nord, dans les Indes, en Tartarie près d'Aſtracan, notamment en Egypte, & dans quelques autres parties de l'Afrique; tantôt bleuâtre, rougeâtre, jaunâtre, ou non coloré, comme on le remarque en divers lieux de l'Aſie. On en trouve beaucoup en Europe, en Tranſilvanie, à Salzbourg, à So

waer en Hongrie, à Hall dans le Tyrol, en Saxe, à Williska en Pologne, à Cardonne en Catalogne, &c.

On trouve beaucoup de ſel gemme coloré dans des endroits dont le terrain eſt par couches, ou compoſé de lits argileux & calcaires; mais la plus grande quantité de ce ſel ſe trouve dans des cavités de montagnes en maſſes ſi énormes, notamment dans la Ruſſie & dans tout le Nord, qu'au rapport de *Lémery*, pluſieurs habitans s'en bâtiſſent des maiſons. En Pologne les mines de ſel ſont très-profondes; on les exploite depuis l'an 1252; le Royaume de Pologne en tire un de ſes plus grands revenus: on deſcend dans ces mines par ſix ouvertures carrées & garnies de bois de charpente, pour empêcher l'éboulement des terres; c'eſt un beau ſpectacle, & en même tems effrayant pour le voyageur curieux qui veut viſiter ces ſouterrains. Sur chaque ouverture eſt établie une large roue qu'un cheval fait tourner, & au moyen d'un câble on monte & on deſcend ce qu'on veut. Les étrangers qui veulent voir la mine, endoſſant d'abord chacun un habit de Mineur, & l'un des Ouvriers s'attache avec une petite corde à la groſſe, qui eſt un câble, & prenant enſuite un Etranger dans ſes bras, il donne le ſignal pour deſcendre: lorſque le premier eſt deſcendu d'environ trois verges, un autre Mineur ſe charge d'un ſecond Voyageur, & après qu'on a fait marcher la roue, il deſcend auſſi trois verges, & ainſi de ſuite. Il n'eſt pas rare de voir une compagnie de trente ou quarante perſonnes attachées à ce même câble. La deſcente eſt fort lente, fort obſcure, aſſez étroite, & a plus de ſix cents pieds de profondeur perpendiculaire; il ſemble au Voyageur qu'il entre dans le fond des abymes. On juge bien qu'on a tout le tems ou de s'ennuyer ou de faire des réflexions ſur la facilité avec laquelle on a mis ſa vie au haſard, en la faiſant dépendre de la bonté de la corde. Etant deſcendu, le pâle & triſte Mineur vous préſente une petite lampe allumée, vous fait parcourir le manoir ténébreux, & vous conduit au lieu des Travailleurs: ſi l'on vouloit aller ſeul on riſqueroit de s'égarer dans la multitude de chemins ou de galeries qui ſe croiſent & qui forment une eſpece de labyrinthe très-

obſcur. Ces mines ſi conſidérables ſont ſituées à Williska à cinq lieues de Warſovie ; elles ſont habitées par un ſi grand nombre d'Ouvriers, que c'eſt une République ſouterraine, qui a ſes loix, ſa police, ſes chefs & ſes petites voitures publiques : on y a pratiqué une Chapelle où l'on célebre l'Office divin. Chaque Mineur a ſa hute ou niche ; on y entretient quatre-vingts chevaux ; ils y ſont nourris. On dit que les enfans y naiſſent & y ſont élevés ; ce ſont autant de petits citoyens deſtinés à l'école de la mine. Les voûtes de ſel ſont ſoutenues par des colonnes ou piliers taillés dans le ſel même : la lueur des flambeaux qui éclairent ces vaſtes appartemens ſouterrains, en réfléchiſſant de toutes parts, répand un éclat merveilleux ; ce ſont comme des palais d'un criſtal ſouvent cubique & d'un blanc verdâtre. Le ruiſſeau d'eau douce & fraîche qui coule dans ce ſouterrain ſert à abreuver les habitans. Le ſel ſe trouve d'abord par blocs d'une groſſeur prodigieuſe, enſuite on le trouve par couches ſuivies, & dans une quantité inépuiſable. On ſe ſert de pioches, de ciſeaux & de maillet pour le détacher en maſſes qui forment des priſmes carrés de ſept ou huit pieds de longueur, & de deux pieds & demi d'épaiſſeur. On nomme ces parallélipipedes *battawanes*. On eſt quelquefois parvenu à en détacher des maſſes qui avoient juſqu'à quarante-huit pieds de longueur. Ces blocs ſe roulent ſur des cylindres de bois juſqu'au puits, d'où ils ſont élevés par des machines à moulettes très-fortes, & tournées par douze chevaux. Quant aux petits morceaux on les monte dans des tonneaux. On compte que tous les ans on retire des mines de Williska à-peu-près ſix cents mille quintaux de ſel gemme : on le moud en groſſe farine, dont on ſe ſert par-tout où il faut du ſel. La mine de Cardonne en Catalogne offre auſſi des maſſifs de ſel gemme très-conſidérables : le ſel y eſt ou d'un blanc de neige, ou coloré & en blocs ſi durs, qu'on ne le peut détacher qu'à l'aide des maſſues de fer. La mine de ſel de la Haute Hongrie près d'Eperies, quoique moins conſidérable que celle de Pologne, a plus de cent quatre-vingt braſſes de profondeur : elle produit un très-gros revenu à la Maiſon

d'Autriche. Il s'y trouve des morceaux de ſel blanc auſſi beaux que le criſtal ; d'autres ſont colorés en jaune orangé & en bleu, d'une maniere uniforme ou par zones : ſa dureté eſt ſuffiſante pour qu'on en puiſſe faire des bijoux & des ornemens qui imitent ceux qu'on fait avec les pierres précieuſes.

Le ſel gemme d'Ethiopie eſt d'un blanc opaque. *Lémery* dit qu'on le taille dans ce pays en tablettes longues d'un pied, larges & épaiſſes de trois pouces, & qu'on s'en ſert comme d'une monnoie dont la valeur équivaut à ſix ſous monnoie de France. Ce ſel eſt ſi commun dans tout le territoire de l'Egypte, que tous les puits ne rendent qu'une eau ſalée. On regarde même comme une eſpece de miracle un puits d'eau douce qui eſt à Matarée, l'Heliopolis des Anciens. Si le Nil ne réparoit pas ce dommage, l'Egypte ſeroit inhabitable, comme une grande partie de l'Arabie l'eſt par la même cauſe. On ſe ſert du ſel gemme dans les lieux où il naît, aux mêmes uſages que nous employons ici le ſel marin ; il engraiſſe les beſtiaux & ſur-tout les brebis ; il fertiliſe ſinguliérement les terrains arides & argileux. L'on fait à Paris & dans tout le royaume un aſſez grand trafic d'un ſel gemme que les Piémontois ont l'art de retirer par l'évaporation des eaux de puits ſalés. Il eſt en pains demi-tranſparens : les Teinturiers en font uſage : c'eſt celui dont on ſe ſert auſſi en Médecine. Dans les endroits où il y a des mines de ſel gemme, des Ouvriers intelligens en choiſiſſent des morceaux durs & les plus tranſparens, pour en faire divers ouvrages, comme des boites, des chapelets, des vaſes, des chandeliers, des croix. On imite avec des morceaux de ce ſel naturellement coloré, différens fruits.

Les Naturaliſtes conviennent aſſez que c'eſt au moyen de ce ſel, ſi abondant dans certaines contrées & diſſous par des eaux douces, que ſe forment les étangs, les fontaines & puits dont l'eau eſt ſalée : tels qu'on en remarque en Franche-Comté, en Lorraine, en Italie & dans le Palatinat ; mais on ne convient pas généralement que l'eau de la mer tire ſa ſalure continuelle des mines de ſel gemme qui tapiſſent les abîmes de l'Océan ou la ſurface de la terre. Une des grandes

difficultés que quelques Phyſiciens oppoſent à ce ſentiment, c'eſt la diſſolution totale des montagnes de ſel qui doit s'opérer par le laps du tems; c'eſt la chute immenſe des eaux douces qui ſe rendant à la mer, y doivent donner une ſaveur, tantôt plus, tantôt moins ſalée. Mais on répondra que ſi le Createur forma la mer dans ſon degré de ſaumure actuelle (qualité néceſſaire aux animaux qui y vivent), & que ſi l'évaporation des eaux, par le moyen de laquelle elle ſe ſale toujours, eſt proportionnée à celle qui tombe en pluie; alors la ſalure de la mer ſe trouvera toujours la même qu'à la création; car ce que les rivieres y charient de ſel, eſt au plus en quantité proportionnée à ce que l'on en conſomme, à ce qui s'en trouve de criſtalliſé ſur les bords de l'Océan. Pour ce qui regarde la diſſolution des montagnes de ſel, il y a une maxime ou axiome qui dit que là où eſt une matrice de terre ſaline, ſoit nitreuſe, ſoit de ſel marin, ſoit vitriolique, il y a dans la nature des moyens qui y produiſent toujours des mêmes matieres, & l'expérience le confirme aſſez. Voyez *au mot* MER les différens endroits où cette eſpece d'eau a divers degrés de ſalure.

Un phénomene très-remarquable pour le Naturaliſte, c'eſt que les maſſes ſalines des puits ou mines de Williska renferment ſouvent des galets ou cailloux arrondis, des coquilles & d'autres corps marins: ſouvent le milieu des couches de ſel gemme contient de groſſes maſſes d'une roche compoſée de diverſes eſpeces de pierres. On y trouve auſſi des morceaux branchus de bois noirci, minéraliſé & d'une odeur très-déſagréable. Des eſpeces de mouphettes ou vapeurs empoiſonnées ſe font quelquefois auſſi reſſentir dans ces ſouterrains, & on en a vu prendre feu avec un fracas épouvantable. La terre qui recouvre le ſel forme des lits dont les uns ſont de glaiſe, d'autres de ſable, de grais, de coquilles. Ces bancs ſemblent avoir été dérangés de leur place. Quel raiſonnement peut-on donner de ces tranſpoſitions de corps, de l'origine & de la reproduction du ſel gemme? N'eſt-on pas en droit de dire que le ſel marin foſſile que l'on trouve dans

pluſieurs pays qui ſont maintenant très-éloignés de la mer, doit ſa formation au ſéjour des eaux de la mer ſur certaines portions de notre Continent ? Des eaux ſalées ſont reſtées dans des cavités d'où elles ne pouvoient ſortir ; là, par l'évaporation, ces eaux ont dépoſé leur ſel, qui après avoir pris une conſiſtance ſolide & criſtalline, a été recouvert de terre par couches, telles que nous venons de le dire ci-deſſus. Le ſel marin en grappes eſt une ſtalagmite.

Il eſt bon d'obſerver que dans tous les lieux où ces eaux ſalées paſſent, elles dépoſent du ſel gemme ſous une forme de gelée blanche ; les terres & les pierres qui avoiſinent le trajet de ces eaux ſouterraines, ont auſſi une ſaveur ſalée & une peſanteur conſidérable. Lorſque des pierres mêlées de ſel gemme & détachées de la mine ont été quelque tems expoſées à l'humidité de l'air, elles augmentent tellement de peſanteur ſpécifique, qu'un morceau de ces pierres, qu'un Ouvrier pouvoit aiſément porter dans le fond de la mine, ne peut plus être remué de ſa place par un ſeul homme.

2°. Le SEL MARIN, ou SEL DE CUISINE, ou SEL COMMUN, *ſal marinum cibarium, aut culinare.* Ce ſel dont nous uſons journellement dans tous nos alimens, & quelquefois dans les Arts & Métiers, ou pour conſerver du poiſſon & de la viande, &c. s'humecte facilement : il differe peu du ſel gemme ; tantôt on le trouve formé ſur les bords ou au fond de la mer, tantôt il eſt naturellement criſtalliſé à l'embouchure des ſources & fontaines ſalées, ou au fond des lacs ſalés ; mais il eſt rare de rencontrer le ſel marin tout criſtalliſé. Celui que nous employons dans la cuiſine, eſt toujours retiré des eaux ſalées par l'art, & de cinq manieres différentes.

1°. Par la chaleur du ſoleil, cette maniere s'exécute au moyen des marais ſalans, tels qu'on en voit en diverſes contrées de la France, en Bretagne, le long des côtes d'Aunis : ces marais, dont le terrain eſt toujours plus bas que l'élévation des grandes marées, forment un carré long, nivelé, creuſé de trois pieds, qu'on a ſoin d'enduire de glaiſe pour retenir l'eau ſalée qu'on y fait entrer au moyen des écluſes

faites exprès, pendant l'été, par un beau tems, ſec & chaud, juſqu'à la hauteur de demi-pied ou environ. L'expoſition la plus favorable pour un marais ſalant & la ſaunaiſon, doit être dans la direction d'un vent de Nord-Oueſt. Cette eau s'évapore bientôt & laiſſe une liqueur dans laquelle ſe trouve un aſſemblage de criſtaux de ſel marin qu'on caſſe avec des perches, puis on les retire avec des pelles trouées, & on en forme des piles ou tas qu'on laiſſe égoutter ſur la terre ſeche : alors on le tranſporte dans les Gabelles. *Voyez le Mémoire ſur les marais ſalans des Provinces d'Aunis & de Saintonge* par M. Beaupied Dumenils, *imprimé à la Rochelle.* Ce ſel eſt moins blanc que celui que les Languedociens font au Peccais dans les iles de Maguelone, près d'Aigues-mortes, où la criſtalliſation du ſel eſt des plus régulieres & la fabrication très-abondante. On prétend que ces ſalines fourniſſent annuellement huit millions de rente Les Ouvriers de ces ſalines jettent dans les étangs ſalés des branches de bois, arrangées de maniere à repréſenter une étoile, une couronne, une croſſe, &c. alors le ſel ſe criſtalliſe autour de ces matieres de la maniere la plus agréable. *Voyez le Mémoire ſur les ſalines de Peccais par M.* Montet, *de la Société Royale de Montpellier, inſéré dans les Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris.*

2°. La ſeconde maniere conſiſte à faire évaporer ſur le feu dans de grandes chaudieres de plomb, juſqu'à ſiccité, l'eau des lacs, des puits & des fontaines ſalées, dont quelques-unes contiennent juſqu'à douze, ſeize & vingt livres de ſel par cent pintes d'eau : telle eſt celle de Montmort en Franche-Comté, & celle de Dieuſe en Lorraine, où eſt l'une des plus belles & des meilleures ſalines que l'on connoiſſe. Cette opération ſe pratique auſſi près de Lunebourg & de Hartebourg en Allemagne, en Angleterre, & près de Hall en Saxe. L'on obtient alors un ſel blanchâtre & aſſez pur ; il ſe diſſout facilement dans l'eau : on l'appelle *ſel de cuiſſon, ſel de corbeille.*

3°. Dans les pays où le froid eſt exceſſif, comme dans le Nord, l'eau des bords de la mer qui contient peu de ſel, ſe gele facilement & preſque entiérement,

excepté la portion de l'eau qui contient le plus de ſel marin : on acheve d'évaporer cette eau en l'expoſant à l'air dans des vaſes : le ſel prend alors la forme d'un groupe de criſtaux de ſel marin.

4°. La quatrieme maniere, qui eſt fort curieuſe, conſiſte à concentrer d'abord l'eau ſalée par le moyen de l'air ſeul, ainſi qu'il ſe pratique aux fameuſes ſalines établies à Moutterſtat, entre Manheim & Durken, à Naubeim, près de Friedberg, & généralement en Allemagne, même en France, en Lorraine, & à Montmorot en Franche-Comte, dans les bâtimens nommés *évaporatoires* ou *hangars d'évaporation*, ou *bâtimens de graduation*. Pour l'intelligence de cette opération, il faut faire ici l'extrait du Mémoire lu par M. le Marquis de *Montalembert* à l'Academie des Sciences en 1748, concernant ſes obſervations faites en 1745. L'intention de l'Inventeur des hangars étant de préſenter à l'air le plus de ſurfaces poſſibles d'eau chargée de ſel, il a conſtruit un bâtiment ouvert de toutes parts, & garni dans ſon interieur de onze rangées de fagots d'épines à double rang, & il a diviſé ces onze rangées en ſept parties dans leur longueur, répondantes à autant de réſervoirs qui ſont le ſol de tout l'edifice : à chaque réſervoir eſt un corps de pompe qui reporte l'eau qui eſt tombée dans un réſervoir ſupérieur, d'où elle découle ſur une autre rangée de fagots, (en y dépoſant ſon *ſchlot*, voyez ce mot), & va ſe rendre dans un des réſervoirs d'en bas, & ainſi ſucceſſivement juſqu'à la ſeptieme évaporation. Il eſt aiſé de concevoir comment l'eau ainſi coulante le long d'une infinité de branches placées à l'air libre, préſente à cet air des ſurfaces multipliées, par leſquelles elles s'évapore, en laiſſant la portion qui s'écoule plus chargée de ſel, parce que l'air n'enleve que l'eau proprement dite : l'eau reſtante après les ſept opérations eſt reçue dans un réſervoir commun à tous les hangars, & portée à criſtalliſer dans des chaudieres de plomb ou de fer, comme dans la méthode ſuivante. M. *Haller* obſerve ici que cette opération n'eſt bonne que pour des eaux très-foibles qui ne tiennent que $\frac{1}{000}$ ou $\frac{2}{000}$ de ſel ; dès

qu'il y en a $\frac{1}{10}$ il faut éviter cette opération qui eſt accompagnée d'une grande perte d'eau ſalée.

5°. Cette derniere méthode qui ſe pratique dans les contrees ſeptentrionales de la France, conſiſte à ramaſſer le ſable humecté de l'eau de la mer, à l'expoſer au ſoleil pour le faire ſecher : par ce moyen, l'eau évaporée a abandonné le ſel ſur toutes les ſurfaces du ſable : alors on lave le ſable dans une certaine quantité d'eau qui en diſſout tout le ſel ; après quoi on fait évaporer cette eau ſur le feu dans des chaudieres de plomb, & l'on a ſoin de ramaſſer le ſel dans ces chaudieres a meſure qu'il ſe criſtalliſe. Ce ſel eſt encore une eſpece de *ſel de cuiſſon*. L'eau qui ſur la fin de l'évaporation ne peut ſe criſtalliſer, eſt fort peſante ; on lui donne le nom d'*eau graſſe* ou d'*eau mere* : voy. le *Dictionnaire des Arts & métiers*, au mot SAUNIER.

On prétend qu'on peut encore retirer du ſel marin de certaines pierres qui ont la propriété phoſphorique : on a obſervé que les pierres qui en contiennent beaucoup, ſuintent à l'extérieur, & tombent facilement en déliqueſcence. Le ſel marin ſe trouve auſſi dans quelques végétaux, comme dans le *paleopſis*, dans la plante appellée *kali* ou *ſoude*, &c. on le rencontre encore dans l'urine & dans le ſang des animaux ; en un mot la quantité de ce ſel étonne & eſt à peine croyable, ſur-tout dans le regne minéral. Ce ſel réſout promptement la glace, ſans diminuer ſa fraîcheur. Les cuiſiniers en jettent ſur les charbons allumés, ou même preſqu'éteints, pour les ranimer, en renouveller l'embraſement, & en augmenter la chaleur & la flamme, en décrépitant il fait l'office de ſoufflet. Si ce ſel étoit diſſous dans l'eau, une quantité convenable de fluide ſalé éteindroit le feu. M. *Baumé* de l'Académie des Sciences a donné deux mémoires à ce ſujet. On connoît aſſez la qualité antiſeptique du ſel marin, & l'uſage qu'on en fait en conſéquence pour aſſaiſonner les viandes & préſerver les parties animales de la putréfaction. Il eſt bon d'obſerver qu'une petite doſe de ſel en accélereroit la corruption, & qu'il en faut appliquer une grande doſe aux matieres putreſcibles, ſi l'on veut les garder. C'eſt par cette raiſon qu'un

bouillon non salé se conserve mieux & plus long-tems que celui auquel on a ajouté la dose ordinaire de sel, & que le petit lard qui baigne dans une forte saumure ne se corrompt point. Enfin l'acide du sel marin uni à celui du nitre, est le dissolvant de l'or & de l'étain. Le sel marin a aussi ses usages en Médecine & en Chirurgie, dit M. *Bourgeois*; on en fait des sachets qu'on applique sous la gorge pour dissiper le goitre commençant, l'enrouement & la perte de la voix causés par un engorgement de la lymphe dans les glandes du larynx; pour résoudre les parotides & toutes les especes de tumeurs lymphatiques, les anchiloses des articulations, les *trombus* ou extravasion du sang occasionnés par la saignée ou par de violentes contusions. M. *Bourgeois* dit encore qu'on se sert aussi, en fait d'économie, du sel marin; on en met dans les cuves de vin rouge, pour accélérer & aider l'extraction de la partie colorante de la pellicule du raisin, & donner au vin une couleur plus foncée. On en donne fréquemment aux bestiaux, notamment aux brebis & aux vaches pour augmenter leur lait & lui donner de la qualité.

SEL D'EPSOM & D'EGRA. *voyez à l'article* SEL NEUTRE NATUREL.

SEL FOSSILE. *voyez* SEL GEMME *à l'article* SEL COMMUN.

SEL GEMME. *voyez au mot* SEL COMMUN, ou MARIN.

SEL D'INDE ou PYRAMIDAL, *sal Indum, aut pyramidale.* C'est une espece de sel sucré, qu'on trouve sur certaines especes de fucus.

SEL MARIN. Nous avons parlé de ce sel neutre naturel, & si abondant dans la nature. *Voyez à la suite du mot* SEL COMMUN.

SEL DE MONTAGNE. Nom donné au *sel gemme.* Voyez à l'article SEL COMMUN.

SEL MURAL ou APHRONATRON. *Voyez* SEL ALKALI.

SEL NEUTRE NATUREL, *sal neutrum naturale.* On doit comprendre sous ce nom générique tous les sels naturels dans lesquels il y a un acide quelconque combiné jusqu'au point de saturation avec une base

quelconque; tels ſont, à l'exception des acides & des alkalis, tous ceux dont nous avons parlé juſqu'à préſent, auxquels on peut ajouter les ſuivans.

On trouve un ſel neutre pur en pyramides creuſes, dans la Bothnie orientale, & près de Baden en Suiſſe. Le ſel de chaux qui ſe forme quelquefois contre les parois des ſouterrains & dans le fond de quelques mines a des propriétés toutes différentes du ſel mural; il eſt ou blanc ou jaunâtre, d'une ſaveur amere; il fleurit à l'air: il n'entre point en efferveſcence avec les acides, mais l'huile de tartre, par défaillance, en précipite une terre calcaire ou ſpathique.

Il y a auſſi le ſel neutre calcaire, qui, diſſous dans de l'eau, & arroſé de la même huile de tartre, laiſſe précipiter une terre blanchâtre & calcaire qui fait efferveſcence avec les acides: le ſel d'Epſom, appellé *ſel d'Angleterre*, ce ſel, qu'on nomme auſſi *ſel anonyme*, eſt allié avec un ſel neutre calcaire, & a une figure priſmatique & quadrangulaire: il ſe diſſout facilement dans l'eau. On trouve ce ſel à l'embouchure de la fontaine d'Epſom, lieu diſtant de quinze milles de Londres: il a un goût frais & amer. On s'eſt aſſuré que le ſel d'Epſom naturel eſt un ſel neutre formé de l'alkali minéral uni avec l'acide vitriolique; par conſéquent, un ſel de Glauber: mais il eſt mêlé, comme on l'a dit, avec un ſel neutre calcaire. *Voyez* notre Minéralogie, *Tome premier*, *pag.* 476 *& ſuiv.*

Le SEL DE SEDLITZ, DE SEIDS-CHUTZ ou DE BOHEME, le SEL D'ÉGRA, DE CARLSBAD, D'ESTER & DE WISBAD, ſont encore des ſels neutres naturels qui paroiſſent compoſés des mêmes principes que le ſel d'Epſom: cependant ils produiſent des effets différens; ils entrent en fuſion au feu, & y deviennent tranſparens & fluides; ils ſont d'un goût amer, & verdiſſent les teintures bleues végétales.

On diſtribue dans le commerce un ſel à bon marché, qui eſt artificiel, & qui porte le nom de tous ces différens ſels neutres. On nous l'envoie quelquefois d'Angleterre, & communément de Lorraine, ſous le nom de *ſel d'Epſom*: pour cela on ſe ſert de l'eau-mere épaiſſe du ſel marin qui forme avec l'acide vi-

triolique qui ſe trouve dans le colcothar, un ſel de Glauber, & un ſel neutre calcaire. On procede aux diſſolutions, aux filtrations, aux évaporations, & par la voie de la criſtalliſation en la maniere uſitée. On choiſit les plus beaux criſtaux de la premiere criſtalliſation: voilà, dit-on du ſel de Glauber; & ceux de la ſeconde criſtalliſation ſe vendent aux Droguiſtes & aux Apothicaires, ſous le nom de ſel d'Epſom, de ſel de Lorraine ou d'Egra, &c. Ceux qui voudroient ſe procurer de l'eau d'Epſom, ſans en faire venir exprès, peuvent diſſoudre une once deux gros de ſel d'Epſom véritable dans une pinte d'eau: elle purge légérement la pituite.

SEL DE NITRE *voyez* NITRE.

SEL DE PIERRE ou SALPETRE. *voyez* NITRE.

SEL DE SEDLITZ. *Voyez à la ſuite du mot* SEL NEUTRE.

SEL DE VERRE. *Voyez à l'article* SOUDE.

SELENITE, *ſelenites*. Eſpece de pierre gypſeuſe qui élude conſtamment l'énergie des acides. *Voyez à l'article* GYPSE.

SELLE POLONOISE, *Ephyppium placenti-forme*. Eſpece d'huitre très-remarquable par ſa figure & ſa grandeur: elle eſt preſque ronde & peu épaiſſe; les valves ſe collent preſque l'une ſur l'autre. Quelques-uns regardent ce coquillage comme une très-grande *pelure d'oignon*. Les deux valves ſont cambrées & ſe joignent très-ſymétriquement au moyen d'une charniere compoſée de deux élévations étroites qui forment un angle aigu dans le haut de la valve ſupérieure, & ſe logent dans deux cavités ſemblables à celles de l'inférieure. Ces valves ſont violettes ou rouſſes en dehors, & d'un beau lilas en dedans, nué de blanc. Le deſſus eſt quelquefois nacré comme le dedans. Cette eſpece de coquille eſt très-recherchée des curieux, & ſe pêche, dit-on dans la mer Baltique. On en voit même qui ſont papyracées.

SELLES ou POISSONS-SELLES. On en trouve deux eſpeces dans les Indes; ils ſont ainſi nommés, dit *Ruiſch*, *Collect. Piſc. Amb. p.* 23, *Tab.* 12. *n*, 12. & 13, parce qu'ils ont une eſpece de ſelle ſur le dos:

ils ont l'un & l'autre un muſeau fait comme le bec d'un perroquet, & proche de l'anus une peau dure qui a la figure d'une cuiraſſe: elle eſt fort mince par les bords, & elle leur ſert tout à la fois de rame pour nager, & d'arme tranchante dont ils font uſage comme d'un couteau pour bleſſer, tuer & déchirer les poiſſons qu'ils rencontrent & qu'ils dévorent: ces deux poiſſons ſellés ne different l'un de l'autre que par la couleur qui eſt plus ou moins foncée.

SEMENCE. *Voyez à l'article* GRAINE.

En Médecine on diſtingue les *quatre grandes ſemences chaudes*, leſquelles ſont l'*anis*, le *fenouil*, le *cumin* & le *carvi*: les *quatre petites ſemences chaudes* ſont l'*ammi*, l'*amome*, le *daucus* & l'*ache*. Les Apothicaires appellent ces ſemences *carminatives*, c'eſt-à-dire qui diſſipent les vents. On diſtingue auſſi les *quatre grandes ſemences froides*, leſquelles ſont la *citrouille*, le *melon*, le *concombre* & la *courge*: les *quatre petites ſemences froides* ſont, la *chicorée*, l'*endive*, la *laitue* & le *pourpier*.

SEMENCE ou HUMEUR SEMINALE, *ſperma*. C'eſt cette liqueur ſpiritueuſe & albumineuſe, préparée & ſéparée du ſang dans les teſticules, & dont l'uſage eſt de féconder, lors du coït, les œufs des femelles des animaux.

Les Spermatologiſtes & les Anthropographes ſont peu d'acord ſur la nature & la deſcription de la ſemence. On eſt encore fort incertain ſi la liqueur que la volupté fait répandre aux femmes ſans les énerver, eſt une véritable ſemence, également prolifique & ſemblable à celle de l'homme: il paroitroit plus probable que l'effuſion d'une telle liqueur chez la femme, n'eſt deſtinée qu'à lubrifier l'intérieur des parties génitales, & que ſon apparition, ou plutôt ſa ſortie, eſt la cauſe de ces mouvemens ſpaſmodiques & du plaiſir que la femme éprouve dans le coït.

Mais comment, dit l'Auteur du Dictionnaire d'Anatomie & de Phyſiologie, l'œuf de la femme reçoit-il dans l'acte vénérien le mouvement qui le féconde? Contient-il l'animal en abrégé, ou bien n'eſt-ce qu'une

liqueur qui porte quelque légere trace de parties inorganiques ? Croire qu'un ſeul œuf renferme non-ſeulement ſon ſemblable, mais encore une infinité de ſemblables, c'eſt admettre qu'Ève contenoit dans ſes œufs non-ſeulement tous les hommes qui ont paru & paroîtront, mais encore tous ceux qui ont pu & qui pourront paroître. Il nous ſemble trouver la même difficulté en examinant le ſyſtême de ceux qui prétendent que la ſemence d'Adam renfermoit les nombres infinis & préexiſtans de germes ou d'animaux ſpermatiques, qui eux-mêmes contenoient leurs ſemblables. Nous avons répété à ce ſujet toutes les expériences des Animaliſtes ; & quoique pourvus de très-bons yeux, d'excellens microſcopes, nous n'avons rien pu reconnoître.... Mais le Lecteur voudra qu'on décide : hé bien, diſons avec les Microſcoſpermatologiſtes, ( *Leuwenoeck*, &c. ) que l'animal vivant, contenu dans la ſemence dardée lors du coït, ſur l'œuf de la femme, ſe loge dans cet œuf, qu'il détache & conduit dans la matrice par la trompe.... Voilà donc les rudimens du genre humain : mais le principe primitif de cette matiere organique & productive étant conteſté, on doit encore ſuſpendre ſon jugement. Embraſſera-t-on cet autre fameux ſyſtême, qui veut que dans la Nature il y ait une matiere organique qui ſert à la nutrition & au développement de tout ce qui vit ou végete ? Dans cette fonction la matiere toujours active & prête à ſe mouler ne manque pas à s'aſſimiler & à produire des êtres ſemblables à ceux qui la reçoivent. Suivant ce ſyſtême on doit remarquer avec le microſcope, dans la ſemence des animaux des filets noués, des nœuds deſquels on voit ſortir des globules en mouvement & organiſées qui nagent dans la ſemence. L'on prétend que la Nature a déjà imprimé à cet animalcule l'image de toutes les parties du corps du pere : c'eſt de-là que naît la reſſemblance des enfans avec leurs parens.... Tel eſt le ſentiment d'un très-grand Naturaliſte. Comme cet article eſt néceſſairement lié avec ce que nous avons dit de l'*homme*, des *animalcules*, *animaux* & *molécules organiques*, voyez ces mots, même ceux de *génération*, *ſperme*, *cerf*.

SEMENCE DE PERLES. *Voyez* NACRE DE PERLES.

SEMENCINE ou SEMEN CONTRA : *voyez* POUDRE A VERS.

SEMOULE, nom que les Italiens donnent à une ſorte de *vermicelli* (vermichel) faite en petits grains, comme de la moutarde, mais de la même pâte que le *vermicelli*, qui eſt en forme de petits vermiſſeaux.

SENAGRUEL. *Voyez* SERPENTAIRE DE VIRGINIE.

SENAPOU ou SINAPOU, *aſtragalus incanus frutelans, venenatus, floribus purpureis*, (*Barr.*) Plante de la Guiane, dont la racine s'emploie pour enivrer le poiſſon: on en fait autant avec le bois indien, qui eſt une eſpece de groſſe liane. *Maiſon Ruſtique de Cayenne.*

SÉNÉ ou SENNÉ, *ſenna.* Tout le monde connoît ſous ce nom de petites feuilles ſeches en forme de lame, d'un vert tirant ſur le jaune, d'une odeur de drogue, mais qui n'eſt pas déſagréable, d'un goût un peu âcre amer qui excite des nauſées, & qu'on emploie ordinairement pour purger.

Ces feuilles, qui nous viennent du Levant en *couſſe*, c'eſt-à-dire en balles, ſe recueillent ſur un arbriſſeau que l'on nomme SENNÉ D'ALEXANDRIE, *ſenna Orientalis:* il croît à la hauteur de deux coudées; ſes tiges ſont ligneuſes, & ſe partagent en des rameaux plians, d'où ſortent alternativement des queues grêles, d'une palme & plus de longueur, ſur leſquelles naiſſent aſſez près les unes des autres, quatre, cinq ou ſix paires de feuilles, nulle feuille impaire ne terminant ces conjugaiſons: ces feuilles ſont d'un vert clair.

Les fleurs du ſenné viennent en grand nombre au haut des rameaux; elles ſont en roſe, jaunes, parſemées de veines purpurines. Aux fleurs ſuccedent des gouſſes plates, le plus ſouvent recourbées, compoſées de deux membranes oblongues, liſſes, applaties, d'un vert brun, au milieu deſquelles ſont mêlées ſur une même ligne pluſieurs graines ſemblables à des grains de raiſins: ce ſont ces gouſſes que l'on nomme *follicules de ſenné.* On cultive cette plante dans la Perſe, la Syrie, l'Arabie, d'où on l'apporte en Egypte & à Alexandrie.

On apporte dans le commerce pluſieurs ſortes de ſenné, ſavoir, celui d'Alexandrie ou de Seyde ou de la

Palte, ainſi appellé à cauſe de l'impôt que le Grand Seigneur a mis ſur cette feuille,) & celui de Tripoli, dont les feuilles ſont moins pointues, & dont les vertus ſont inférieures à celles du premier. Le ſenné de Moka, dont les feuilles ſont grandes, larges, arrondies à leur extrémité, eſt encore moins eſtimé. Le ſenné eſt quelquefois mélangé avec l'*ourdon :* voyez ce mot.

Le ſenné a une vertu merveilleuſe pour purger par bas, & il n'y a aucun purgatif employé plus frequemment & plus utilement: à peine trouve-t-on aucun remede qui tire, & qui évacue auſſi bien les humeurs corrompues, épaiſſes ou endurcies, & qui leve auſſi efficacement les vieilles obſtructions. On reproche aux feuilles de ſenné d'occaſionner des tranchées; c'eſt pourquoi on ajoute toujours avec lui quelques ſels, tels que le ſel végétal, le ſel de Glauber, qui diviſent & atténuent ſes particules réſineuſes; on lui aſſocie quelquefois les adoucilſans & mucilagineux, tels que les jujubes, la violette & la guimauve. Quelques feuilles de ſcrophulaire aquatique infuſées avec le ſenné, en corrigent le mauvais goût d'une maniere ſinguliere: *voyez Mémoires de l'Académie des Sciences*, 1701. M *Bourgeois* obſerve que le ſenné infuſé à l'eau froide donne beaucoup moins de tranchées que lorſqu'on le fait bouillir ou infuſer dans l'eau bouillante: il eſt d'ailleurs beaucoup moins déſagréable au gout, & il purge également bien à la même doſe.

Les follicules donnent moins de tranchées, mais elles purgent plus foiblement. Ce purgatif eſt contraire dans les diſpoſitions inflammatoires.

Les Botaniſtes font mention d'une eſpece de SÉNÉ SAUVAGE, *emerus*. C'eſt, dit-on, une eſpece de *colutea*, différent de celui dont nous avons parlé ſous le nom de *bagnaudier ;* mais ſuivant M. *Deleuze*, il eſt d'un genre entierement different du *colutea :* c'eſt une eſpece de *coronilla*. L'*emerus* eſt connu chez les Jardiniers ſous le nom de *ſecuridaca*. Cette ſorte de ſenné bâtard eſt un arbriſſeau qui croit naturellement dans la plupart des contrées meridionales de l'Europe, aux lieux montagneux & ſombres, dans les bois, &c. & que l'on cultive dans nos jardins pour l'ornement: il jette du pied pluſieurs tiges dont l'écorce eſt griſe ſur le vieux bois,

&

& verte ſur les jeunes rameaux. Ses feuilles ſont rangées ſur une côte, cinq à cinq, quelquefois ſept à ſept, & ſouvent neuf à neuf ; elles ſont moins grandes que celles du bagnaudier, fort ameres, mais moins laxatives que celles du vrai ſenné ; ſa fleur eſt légumineuſe, reſſemblant à celle du genêt, jaune & peu odorante ; on en voit juſqu'à trois enſemble le long des nouvelles branches ; leur calice eſt beaucoup plus court que les onglets des pétales, & l'étendart eſt un peu renverſé en arriere. Elles commencent à paroître à la fin d'Avril, & leur durée eſt d'un mois : à la fleur ſuccedent en Septembre les graines renfermées dans des ſiliques ou gouſſes longues, grêles, déliées, preſques cylindriques, courbes & articulées, de couleur obſcure, douces au toucher, d'un mauvais goût.

Le *ſenné bâtard* croît promptement, ſe multiplie aiſément, réſiſte à la grande rigueur de nos hivers, n'exige aucune culture particuliere, & réuſſit dans preſque tous les terrains. On peut le multiplier de rejetons dont il ſe garnit au pied, de boutures, de provins, ou de graines qu'il faudra ſemer en Mars : on ne connoît que deux eſpeces de cet arbriſſeau : 1°. le *ſenné bâtard ordinaire ;* il eſt peu commun parce qu'il a peu d'agrément, & qu'on ne s'applique pas tant à le multiplier. Il s'éleve juſqu'à dix pieds ; on en garnit des boſquets, quelquefois des plates-bandes, ou dès que la fleur eſt paſſée on lui forme une tête & on le taille en boule. 2°. Le *petit ſenné bâtard* eſt un des plus jolis arbriſſeaux que l'on puiſſe employer pour l'ornement d'un jardin ; il ne s'éleve qu'à quatre ou cinq pieds : ſon feuillage eſt garni, mais petit : ſa fleur qui a une teinte de rouge en dehors, paroit deux fois chaque année, au printems & en automne. On en forme de petites paliſſades à hauteur d'appui ; ſon vert brun & ſtable tranche avec toute autre verdure, & la durée des fleurs forme un aſpect très-agréable pendant toute la belle ſaiſon.

SENÉ DES PROVENÇAUX ou TURBITH BLANC : *voyez à l'article* GLOBULAIRE.

SENEÇON, *ſenecio* ; plante qui n'a point d'odeur remarquable, & qui croît par-tout dans les champs, le

long des chemins, dans les vignes, dans les jardins, aux endroits sablonneux & exposés au soleil : sa racine est petite, fibrée & blanchâtre : elle pousse une ou plusieurs tiges, hautes d'environ un pied, rondes, cannelées, creuses, rameuses, un peu velues, revêtues de feuilles oblongues, dentelées, alternes & d'un vert obscur : aux sommités naissent des fleurs en bouquet, à fleurons jaunes, disposés en etoiles. A ces fleurs qui durent peu de tems, succedent plusieurs graines ovales, couronnées d'aigrettes longues, qui forment toutes ensemble une tête blanche. Cette plante se reproduit continuellement & reste verte toute l'année ; elle fleurit dans toutes les saisons, même en hiver, & est déjà vieille au printems : elle a un goût d'herbe legerement acide ; on l'estime émolliente, adoucissante & resolutive. En Angleterre, les Maréchaux donnent ce remede aux chevaux attaqués de vers ; il convient aussi dans le vomissement & le crachement de sang : son usage ordinaire est d'entrer dans la decoction des lavemens émolliens, dans les cataplasmes, pour amener les tumeurs à la suppuration, pour la goutte, pour les hémorroïdes, pour dissiper le lait grumelé dans les mamelles.

SENÉGALI ou BEC DE CIRE. Nom donné à de petits oiseaux du genre du moineau, & communs dans le Senégal. Ces petits moineaux du Sénégal sont d'une forme charmante, d'une taille elegante, à-peu-près de la grosseur du roitelet ; les uns sont en partie d'un rouge vineux & en partie d'un brun verdâtre, les autres qui se trouvent au Cap de Bonne-Esperance, ainsi qu'au Sénegal, sont rayés de petites bandes fort étroites, alternativement brunes & d'un gris sale, le tout mêlé d'une legere teinte de couleur de rose, avec un peu de rouge au ventre. Le *sénégali rayé* est nommé par Edwards *bec de cire :* cet oiseau est vif & léger.

SENEKA ou POLIGALA DE VIRGINIE ou RACINE DE SERPENT A SONNETTES, *poligala Virginiana.* On nous envoie sous ce nom une racine ligneuse & odorante, longue de quatre doigts, de la grosseur d'une plume à écrire, tortueuse, rameuse & fibreuse, jaunâtre en dehors, blanchâtre en dedans ;

d'un goût âcre, un peu amer & légérement aromatique. Cette racine vivace pouſſe étant en terre beaucoup de tiges, les unes droites, les autres courbées ſur terre; menues, jaunâtres, ſimples, ſans branches, cylindriques, liſſes, foibles & longues d'un pied. Ces tiges ſont chargées de feuilles alternes, longues d'un pouſſe, liſſes & ſans queue. Ces mêmes tiges ſont terminées par un petit épi de fleurs clair ſemées, entiérement ſemblables à celles du poligala ordinaire, mais plus petites, alternes & ſans pedicule.

On diſtingue la racine du *ſénéka* par une côte membraneuſe ſaillante, qui regne d'un ſeul côté dans toute ſa longueur: on l'eſtime diaphorétique, diurétique & alexipharmaque: elle réſout le ſang viſqueux, tenace & inflammatoire; elle purge quelquefois & même fait vomir. Les Indiens la regardent comme un ſpécifique contre le venin du ſerpent à ſonnettes. En effet, ſi on emploie ce remede aſſez tôt, il chaſſe le venin qui eſt dans les veines, réſout le ſang coagulé, diſſipe la tumeur & rétablit le pouls foible & languiſſant. M. *Teinnint*, Médecin Ecoſſois, qui a demeuré pluſieurs années dans la Virginie, voyant que ceux qui avoient été mordus par le *boiciningua* ou *ſerpent à ſonnettes*, étoient tourmentés de ſemblables ſymptômes à ceux de la pleuréſie & de la péripneumonie; ſavoir, de la difficulté de reſpirer, de la toux, de crachement d'un ſang coagulé, qu'ils avoient le pouls fort & fréquent, &c. & que l'on en guériſſoit par l'uſage du *ſénéka*, a conclu que ce même remede pouvoit être utile dans les pleuréſies & fluxions de poitrine, maladies dans leſquelles on remarque des accidens ſemblables à ceux dont on vient de parler; & il a réuſſi heureuſement à tirer des portes de la mort pluſieurs perſonnes attaquées de ces maladies. Voyez ſa *Lettre écrite en* 1738 *à l'Acad. Roy. des Scienc.* & ſon *Eſſay on the Pleuriſy*. Il convient cependant de dire que M. *Orry*, Contrôleur-Général des Finances, ayant fait venir en France une quantité conſidérable de ſenéka, le fit diſtribuer à pluſieurs Médecins de Paris, qui le célébrerent d'abord comme l'un des ſpécifiques du Nouveau Monde: néanmoins l'un des grands partiſans de ce remede avoue qu'il n'a pu

guérir radicalement les hydropiques auxquels il a donné le ſénéka, & que cette racine n'a pas été plus efficace dans les maladies inflammatoires de la poitrine. Cette contrariété d'avis ou d'effets proviendroit-elle de la nature de notre tempérament ou de notre climat? Il ne faut pas le croire, dit M. *Bourgeois*. L'ipécacuanha, le ſimarouba ſont auſſi ſpécifiques dans la dyſſenterie chez nous qu'en Amérique. Quelles contradictions n'ont pas eſſuyé le quinquina, le mercure, l'antimoine dans les commencemens? Continuons donc à faire des expériences avec le ſénéka, puiſqu'aucun Médecin n'a trouvé rien de dangereux dans ſon uſage, & que le plus grand nombre s'en eſt ſervi avec le plus grand ſuccès. Au reſte le ſénéka auroit le ſort des meilleurs ſpécifiques, qu'il ne ſeroit pas infaillible. M. *Louvart*, célebre Médecin de Paris, dans ſon Mémoire ſur le *ſénéka*, lui donne les plus grands éloges.

SENEMBI. *Voyez* IGUANA.

SENEVÉ ORDINAIRE. *Voyez* MOUTARDE.

SENEVÉ SAUVAGE. *Voyez à l'article* THLASPI.

SENS. *ſenſus*. Nom donné aux cinq principales ſenſations que notre ame éprouve à l'occaſion de certaines impreſſions faites extérieurement ſur le corps On diſtingue ordinairement cinq ſens: ces organes ſont, 1°. *le tact*, 2°. *le goût*, 3°. *l'odorat*; 4°. *la vue*, 5°. & *l'ouie*: voyez ce que nous en avons dit à l'article des SENS, inſéré dans la ſuite du mot HOMME.

La faim, la ſoif, le plaiſir, la douleur, la mémoire, l'attention, l'imagination, & toutes les impreſſions qui affectent intérieurement notre ame, notamment celles qui ſe tranſmettent au cerveau par le moyen des nerfs, ſont pour le moins des modifications des cinq grandes ſenſations, ou ſi l'on veut, des ſens ſecondaires.

SENSITIVE ou HERBE MIMEUSE, *mimoſa*. Plante fort curieuſe, qui croît aux lieux chauds & humides; on la cultive auſſi dans les jardins On en diſtingue de pluſieurs eſpeces, dit M. *Tournefort* dans ſes *Inſtitut. Rei Herbar. p.* 605. La racine de la *ſenſitive* ordinaire eſt petite; elle pouſſe pluſieurs tiges, la plupart rampantes & inclinées vers la terre, chargées de feuilles longuettes, liſſes, étroites, rangées de côté & d'au-

tre en ordre, ou par paires ſur un côté, ſe rapprochant l'une de l'autre quand on les touche, comme ſi elles avoient du ſentiment, (ce qui a fait appeller cette plante *herbe vive*). Des aiſelles des feuilles ſortent des pédicules qui ſoutiennent chacune un bouquet de fleurs faites en godet, incarnates & fort belles. A chaque fleur ſuccede un ſilique qui renferme ordinairement des ſemences oblongues & plates.

On prétend que les feuilles de la ſenſitive étant mâchées, excitent le crachat, moderent la toux, éclairciſſent la voix, & qu'appliquées en cataplaſme, elles adouciſſent les douleurs des reins, & guériſſent les tumeurs ſcrophuleuſes.

Quand on touche les feuilles de la *ſenſitive* elles ſe flétriſſent auſſi-tôt, & quelques momens après qu'on les a quittées, elles reprennent leur premiere vigueur. Mais ce n'eſt pas ſeulement le contact du doigt des jeunes filles qui réveillent ſa ſenſibilité, ainſi que quelques-uns le racontent, nous devons raſſurer notre lecteur, le proverbe eſt faux. Touchez hardiment la ſenſitive, ſon mouvement ne décélera jamais le plus léger trait de galanterie; & qui que vous ſoyez, votre pudeur n'en pourra être alarmée publiquement. Son effet a lieu à la compreſſion, à l'attouchement des corps animés de tout ſexe, & des corps inanimés. Il y a plus, lorſque le ſoleil ſe couche, la plante ſe flétrit tellement, qu'elle ſemble ſe deſſécher comme ſi elle étoit morte: mais au retour du ſoleil, elle reprend ſon état naturel, & plus le ſoleil ou le jour eſt beau, & plus elle ſemble reverdir: l'approche de la nuit ou l'arrivée ſubite d'un gros nuage, un tems orageux, l'obſcurité la font tomber dans un état de recueillement, que certains Botaniſtes ont regardé comme une eſpece de ſommeil.

En vain, dit M. *Hill* dans ſa lettre écrite à M. *Linnæus* ſur la cauſe mécanique du mouvement de la ſenſitive, avoit-on cherché la cauſe de ce phénomene dans la préſence ou la privation de la chaleur, dans l'humidité ou la ſéchereſſe; l'air eſt ſujet à trop de viciſſitudes pour produire un mouvement auſſi régulier, de ſorte que des agens naturels, il ne reſte plus qu'à examiner la lumiere. C'eſt auſſi ſur elle que M. *Hill* fonde l'ag-

glomération & l'affaiſſement de quelques plantes; phénomene qui a fait croire à pluſieurs Phyſiciens, que les plantes étoient de véritables animaux : hypotheſe trop dénuée de preuves pour nous y arrêter. Mrs. *de Mairan* & *Duhamel* ont auſſi fait des obſervations particulieres ſur les effets de la ſenſitive expoſée dans une cave au ſortir du grand jour; mais ils l'ont trouvée fort inconſtante & très-incertaine. Conſultez la *Phyſique des Arbres*, *ſeconde Partie*, *p.* 161.

Il faut cependant convenir qu'une obſcurité parfaite a beaucoup plus d'effet ſur la ſenſitive, & ſur toutes les plantes prétendues ſommeillantes, que le toucher le plus rude, qui ne produit, pour ainſi dire, que le premier degré du pelotonnement & de l'affaiſſement dont la plante eſt ſuſceptible. Nous diſons que la lumiere produit les principaux phénomenes que ces plantes nous offrent : on obſerve tous les jours que des parties de plantes ou des branches que l'on conſerve dans des ſerres ou dans des caves, ſe tournent toujours vers les fenêtres de ces ſerres, ou vers les ſoupiraux de ces caves ; en un mot, elles s'étendent & gagnent vers la lumiere.

Ces obſervations, ainſi que les ſuivantes, peuvent être importantes dans la Botanique, & nous donner vraiſemblablement les raiſons de la diverſité que l'on remarque dans le port des feuilles pinnées en différens climats : car outre le mouvement de *plication* des folioles pinnées, la ſenſitive, dit M. *Adanſon*, a un *mouvement de charniere* ou de genou aux jeunes branches, au pédicule commun de ſes feuilles pinnées, & à la nervure ſur laquelle ſont attachées les pinnules ou folioles. Tous ces mouvemens ſont indépendans les uns des autres, & occaſionnés de même que celui de *plication* & de *direction*, par l'action des vapeurs nutritives chaudes & par l'attouchement.

Avec quelque corps qu'on irrite la ſenſitive, on obſerve, dit le même Auteur, que la ſenſibilité réſide particuliérement dans l'articulation, ſoit des branches, ſoit des différens pédicules, ſur-tout à la partie blanche de cette articulation. Le tems néceſſaire à une branche touchée pour ſe retablir, varie ſelon la vigueur

de la plante, l'heure du jour, la saison, la chaleur & d'autres circonstances de l'atmosphere. L'ordre dans lequel les parties se rétablissent varie pareillement. Il est possible, avec un peu d'adresse, de couper un rameau sans que les feuilles se plient. Nous supprimons ici le detail des expériences qu'on a multipliées sur la sensitive : en voici des résultats. 1°. Les mouvemens de la sensitive sont plus grands & plus sensibles quand la plante est dans sa plus grande force végétative. 2°. Une incision ou section entiere produit moins d'effet qu'une irritation ou une secousse, & l'action s'étend plus ou moins loin & sur certaines parties, selon la force de l'irritation & sa direction. 3°. Une secousse, une égratignure, le grand chaud, le grand froid, la vapeur de l'eau bouillante, celle du soufre & des esprits volatils, en un mot tout ce qui peut produire quelque effet sur les organes nerveux des animaux, agit sur la sensitive. 4°. La submersion dans l'eau, ainsi que dans le vide ne font qu'alterer la vigueur de cette plante. 5°. Son mouvement de charniere n'est dû qu'à une contraction fort sensible ; car alors elle se roidit à un tel point, qu'on la romproit si l'on vouloit la rétablir dans son premier etat.

M. *Garcin*, au retour de son voyage des Indes Orientales, donna à l'Académie de Paris en 1730 la description du *todda-waddi*, plante ainsi nommée par les Malabares, & qui est une héliotrope & une sensitive ou *mimose*, comme disent les Botanistes, c'est-à-dire, imitatrice des mouvemens animaux. Toutes ses feuilles, disposées ordinairement sur un même plan qui forme une ombelle ou parasol, se tournent du côté du soleil levant ou couchant, & se penchent vers lui, & à midi tout le plan est parallele à l'horison Cette plante, de même que la *tremella* & l'*attrape-mouche*, voyez ces mots, est aussi sensible au toucher que les sensitives ou mimoses qui le sont le plus ; mais au lieu que toutes les autres ferment leurs feuilles en dessus, c'est-à-dire, élevent les deux moitiés de chaque feuille pour les appliquer l'une contre l'autre, celle-ci les ferme en dessous ; si lorsqu'elles sont dans leur position ordinaire, on les éleve un peu avec les doigts pour les regarder de ce

côté-là, elles ſe ferment auſſi-tôt malgré qu'on en ait ; & comme ſi elles étoient honteuſes & fugitives, elles cachent ce qu'on vouloit voir. Elles en font autant au coucher du ſoleil, & il ſemble qu'elles ſe préparent à dormir : auſſi cette plante eſt-elle appellée tantôt *chaſte* & tantôt *dormeuſe*. *Démocrite* l'a déſignée ſous le nom *æſchinoméné*, c'eſt-à-dire, *honteuſe*, Voyez *le Clerc*, *Hiſt. de la Médec. pag.* 97. *Edit. de* 1729.

Outre ces noms qui lui conviennent aſſez, on lui a donné quantité de vertus imaginaires, & il n'étoit guere poſſible, dit l'Hiſtorien de l'Académie, que des peuples ignorans s'en diſpenſaſſent. Cet éloge ne récompenſe guere le Philoſophe de Malabar, qui eſt devenu fou à examiner les ſingularités de cette merveille végétale, & à en rechercher la cauſe. Le Phyſicien de l'Europe n'a jamais éprouvé cet accident, il eſt trop accoutumé aux phenomenes difficiles à expliquer.

M. *Adanſon* a vu en Afrique un arbuſte ſenſitif, dont les feuilles s'abaiſſent lorſqu'on paſſe deſſous. On dit auſſi qu'il ſe trouve à Panama un arbuſte à feuilles épineuſes, dont les branches s'abaiſſent lorſqu'on paſſe auprès, & tendent à s'attacher à l'habit du voyageur, c'eſt pourquoi, lorſqu'on l'apperçoit, on s'en écarte. Les Naturels du pays lui donnent le nom de *bon-jour*, à cauſe de la propriété qu'il a de s'incliner lorſqu'on paſſe auprès de lui.

La ſenſitive eſt une plante qui aime les lieux chauds & humides, ſur-tout les bois peu touffus, où ſe trouve une alternative aſſez égale de ſoleil & d'ombre : nous l'elevons dans des ſerres chaudes. M. *Garcin* en a reconnu deux eſpeces : il a traité tout ce ſujet en excellent Botaniſte ; mais nous n'en avons dit ici que ce qu'il y a de plus remarquable pour les perſonnes qui ne ſont point Botaniſtes de profeſſion,

La ſenſitive, que les Eſpagnols appellent *dormidera*, eſt une eſpece d'*oxis* ou de *trefle acide* ; car les trefles, les haricots, les acacias & quantité d'autres plantes ſont ſuſceptibles d'affaiſſer un peu leurs feuilles aux approches de la nuit, & d'avoir auſſi un mouvement de charniere à leurs folioles. On ſait qu'une légere irritation à la baſe des étamines de l'épine-vinette, de

l'opuntia & de la fleur au ſoleil, leur cauſe un mouvement convulſif ou de trépidation très-ſingulier, par lequel elles ſe contractent & ſe rapprochent du piſtil, ſans ſe rétablir dans leur premier état. *Voyez* la théorie ſur les mouvemens demi-ſpontanés dans divers végétaux, *à la ſuite du mot* PLANTE.

SEOVASSEU. Eſpece de cerf de la Virginie. *Voyez* CERF.

SEPS. Eſpece de lézard que M. *Klein* met dans la famille des ſalamandres. *Columna* dit qu'il eſt petit, rond, vivipare, marqué ſur le dos de lignes noires paralleles; ſes oreilles & ſes yeux ſont petits; ſa queue peu pointue: les deux premiers pieds ſont fort proche de la tête; les deux autres ſont placés près de l'anus: ſes écailles ſont de figure rhomboïde, & ſon ventre eſt blanc mêlé d'un peu de bleu: ſes narines ſont placées à l'extrémité du muſeau.

Tous les Auteurs ne conviennent nullement ſur la deſcription & les propriétés de cet animal: les uns en font un ſerpent, quelques-uns un lézard, & preſque tous le décrivent comme un animal très-venimeux, & dont la marche eſt tortueuſe.

M. *Sauvages*, dans un *Mémoire ſur la nature des animaux venimeux, & en particulier de ceux de la France, Ouvrage couronné par l'Acad. de Rouen (prix de Phyſique en* 1754,) dit que le ſeps, *laceria chalcidis*, LINN. eſt un animal fort commun dans le Languedoc, quoiqu'inconnu même aux Savans dans le reſte de la France: on le confond aiſément avec l'*orvet*; mais il en differe en ce qu'il a, comme les lézards, quatre pattes avec trois doigts à chacune. Il eſt inoui, dit-il, que perſonne n'ait eu lieu de s'en plaindre. Cet Auteur ajoute qu'une poule ayant trouvé un de ces animaux, l'avala apparemment par la tête ſans le mâcher: un moment après on vit ſortir le ſeps par un chemin tout oppoſé; la poule qui l'apperçut, l'avala de nouveau; le ſeps s'échappa encore par la même route: la poule laſſée de ce badinage, le coupa en deux & l'avala pour la troiſieme & derniere fois; ce qui fait voir qu'il n'a rien de nuiſible étant pris intérieurement. Et qui ſait, ajoute M. *Sauvages*, ſi par la propriété qu'il a de ſe gliſſer le

long du canal inteſtinal & de le parcourir ſans cauſer le moindre mal, il ne produiroit pas dans la paſſion iliaque un meilleur effet que le vif argent & les balles de plomb?

SEPT-ŒIL. Nom que l'on donne en Normandie, & particulierement à Rouen, à une eſpece de petit lamprillon, dont on mange beaucoup au printems: ce ſont ſans doute les trous que ce poiſſon a de chaque côté du corps qui lui ont fait donner le nom de *ſept-œil*; on prononce par corruption *ceteuil*. Voyez LAMPROIE.

SERANCOLIN ou SARANCOLIN. Les Marbriers donnent ce nom à un marbre iſabelle, tachete de rouge, &c. On le tire d'une vallée des Pyrénées, voiſine d'un lieu qui ſe nomme *Serancolin*. Voyez à l'article MARBRE.

SEREIN. Nom donné à l'humidité dont l'air eſt chargé principalement en eté; & après les plus beaux jours, quelques heures après le coucher du ſoleil. Le ſerein eſt proprement le commencement de la roſée du ſoir. On la reconnoit par un ſentiment de froid qu'elle procure dans ceux qui s'expoſent à l'air le ſoir. *Voyez les articles* EAU, PLUIE & AIR.

SEREN. Serpent marque de rouge, de brun, & de blanc, qui ſe trouve en Sicile, *Ruiſch*.

SEREQUE. Plante qui ſe nomme *oriſel* aux iles Canaries, d'où elle nous parvient: elle ſert pour la teinture; & quoique ſes feuilles ſoient vertes, on l'appelle auſſi *herbe à jaunir des Canaries*, ou *petit genêt des Canaries*. Voyez GENESTROLE.

SERGENT. Les Hollandois donnent ce nom à un poiſſon des Indes Orientales, que l'on ne prend jamais ſeul, & qui eſt toujours accompagné de quelques autres poiſſons à qui il ſert de guide. *Ruiſch* dit qu'il a le corps preſque rond & cannelé; une couleur fauve dans le milieu; la tête & la queue bleues; trois aiguillons dont il eſt armé ſur le dos, & une eſpece de pique qui va du côté de la queue.

SERI ou SRY. Nom qu'on donne en vieux françois à la *muſaraigne*.

SERIN, *paſſer canarius*, *aut avicula ſacharina*. Petit oiſeau du genre du moineau, & qui a le bec court, jaune ſous la gorge, eſtimé pour ſon chant, & auquel

on apprend à parler & à ſiffler des airs entiers : il y a le ſerin commun, & le ſerin de Canarie, &c.

1°. Le SERIN COMMUN, *ſerinus vulgaris*. Il eſt ſemblable au tarin, mais un peu plus gros : il a le champ de ſon plumage d'un beau jaune nuancé de vert. On voit au mâle une tache ſur la tête, beaucoup plus noire que celle qu'a la femelle ; ſon corps eſt auſſi plus jaunâtre. Cette ſorte de ſerin n'eſt point ſi ſauvage que le chardonneret : il ne ſe bat jamais avec les autres oiſeaux, il vole en troupes ; on en prend en automne. Quand les premiers froids ſe font ſentir, & que les premieres neiges arrivent, il quitte les montagnes, vient dans les plaines, ſe cache dans les bois épais, où il fait enſuite ſon nid, & d'où il ſe retire pendant tout l'été : il fait quatre ou cinq œufs. Cet oiſeau vit de navette & d'autres ſemences.

On voit quantité de ces ſerins en Hongrie : ils ſont de paſſage, & viennent tous les trois ans en grande abondance en Provence, en Italie, & dans les pays chauds : il y en a qui paſſent en Angleterre, & cela ſuivant les vents qui les y amenent. On éleve cet oiſeau en cage ; on l'apprivoiſe facilement & il chante fort agréablement. Le *ſerin d'Italie* paroit n'être qu'une variété de cette eſpece, c'eſt le *tarin* de *Belon*.

2°. Le SERIN DES CANARIES, *ſerinus canarius* ; a été apporté en Europe des îles Fortunées ou Canaries : ſituées dans la mer Atlantique, ſur la gauche de la Mauritanie ; c'eſt un petit oiſeau devenu domeſtique dans nos climats : il s'y plaît & y multiplie très-bien. Forme élégante, taille légere & ſouple, gentil plumage, chant mélodieux, cadences perlées, gaieté, propreté, docilité, familiarité, tout enchante dans ce joli petit muſicien de nos appartemens. Il a le talent de plaire au beau ſexe ; les dames, & ſur-tout les demoiſelles, font leur amuſement de ſon éducation ; petits ſoins, complaiſances, attentions, baiſers, careſſes, rien n'eſt épargné ; tantôt elles prennent ſoin de lui apprendre quelques petits mots de tendreſſe, tantôt à l'aide d'une ſerinette, elles dirigent ſon goſier docile. On écoute avec plaiſir un ſerin, même lorſqu'il n'a eu d'autre maître que la nature. Ceux

dont les accens & le ramage ont été modifiés par la bonne éducation, ſifflent pluſieurs airs de flute ſoutenus avec goût, préciſion & ſans les confondre. Ils ne ſont point ingrats; ſenſibles aux bontés de leur gouvernante, ils lui témoignent toute leur reconnoiſſance; familiers avec elle, ils ſemblent le matin lui demander la picorée en ſautillant, voltigeant, offrant de petits becots, chantant juſqu'à perdre haleine & battant des ailes. On ne peut voir ſans étonnement ce que la patience & des ſoins aſſidus ſont capables de produire ſur quelques-uns de ces petits animaux. Le public a vu en l'année 1760, à la foire S. Germain, à Paris, un ſerin qui diſtinguoit parfaitement toutes les couleurs, & ſavoit aſſortir les nuances de toutes les étoffes qu'on lui montroit: il formoit enſuite, avec des caracteres détachés, les mots que les Spectateurs demandoient; il marquoit très-exactement avec des chiffres détachés qu'il alloit choiſir, l'heure & les minutes d'une montre qu'on lui préſentoit, il faiſoit les quatre regles de l'Arithmétique avec les fractions.

Le ſerin quoique élevé en cage, y fait ſon nid. Le mâle partage le plus ſouvent ce ſoin avec ſa femelle: amant plein de chaleur, il fait durer le plus long-tems qu'il peut la conſtruction du lit nuptial, à peine eſt-il fait, ou prêt d'être achevé, qu'il le détruit. Il faut en revenir aux careſſes de toute eſpece, c'eſt ainſi qu'il prolonge voluptueuſement ſes plaiſirs. La femelle fécondée dépoſe dans le nid trois à quatre œufs. Quels ſoins de la part du mâle lorſque ſa femelle couve! que de prévoyance de la part de la mere & même du pere pour donner la becquée à leurs enfans, juſqu'au tems où ils peuvent ſe pourvoir eux-mêmes! dès que ces enfans ſont un peu grands, ils apprennent à ſe baigner; les petits mâles ont déjà des égards pour les petites femelles leurs ſœurs qui deviendront leurs femmes. Ils leur chantent pluſieurs enſemble de petits airs qui font une mélodie très-agréable.

Le ſerin varie par les couleurs, il eſt de la même grandeur que la *méſange* ordinaire; il a le bec petit, blanc, épais à la baſe, & qui finit en pointe aiguë;

toutes les plumes des ailes, de la queue & du corps tirent ſur le verdâtre ; il y en a quelques-unes blanches, & différemment bigarrées de jaune. Le mâle a les plumes de la poitrine, du ventre & du deſſus de la tête, près du bec, plus jaunes que ne ſont celles de la femelle. On fait un grand cas de ceux qui ont le corps le plus menu, & la queue la plus longue & un peu fourchue.

*Alpin* enſeigne la maniere de les élever & d'en avoir ſoin. Cet oiſeau quoique d'un tempérament très-chaud vit pour l'ordinaire quinze à vingt ans, pourvu qu'on en ait ſoin. On le nourrit de chenevi, de millet & de navette, ſi on lui change ſa nourriture, il tombe aiſément malade. La plante appellée *mouron* le réjouit beaucoup & le maintient en ſanté.

MM. *Wichede* & *Hervieux*, qui ont fait un *Traité des ſerins de Canaries*, contenant l'origine de ces oiſeaux, la maniere de les élever & de les apparier pour avoir de belles races, ont donné auſſi des remarques ſur les ſignes & les cauſes des maladies de ces aimables muſiciens, & pluſieurs ſecrets pour les guérir ; nous y renvoyons le Lecteur.

Les chardonnerets s'accouplent avec les ſerins de Canaries, mais on dit que les petits qui en proviennent ne multiplient point : cependant M. *Sprengel*, qui a ſuivi ſoigneuſement la multiplication des bâtards nés de l'accouplement des ſerins avec les chardonnerets, aſſure que les mulets provenus de ces oiſeaux, ont multipliés entr'eux, & avec leurs races paternelles & maternelles ; & ſes obſervations ſont accompagnées de remarques qui ſemblent ne laiſſer aucun doute ſur leur certitude. Ainſi la ſucceſſion des individus, quoique produite par le croiſement d'eſpeces différentes, ſeroit plus conſtante & moins interrompue qu'on ne le penſe communément. Ne peut-on pas en dire autant du mulet ſorti d'un âne & d'une cavale, qui ne produit pas communément, mais qui peut engendrer quelquefois ? *Voyez à l'article* MULET.

Ainſi on appelle *ſerins-mulets*, *ſerinus hybridus*, les oiſeaux qui proviennent de l'accouplement d'un ſerin avec un autre oiſeau. Il ſe trouve des ſerins bâtards,

qui ſont iſſus des naturels des Canaries : il viennent de l'île d'Elbe ; ceux-là ſont plus gros, ils ont les pattes noires & ſont ſujets à un tournoiement de tête, comme s'ils etoient ſous. L'île d'Elbe n'en a été peuplée qu'à l'occaſion d'un vaiſſeau parti des Canaries pour l'Europe, & qui, ſurpris par une tempête, fut briſé contre les écueils de cette île : il étoit chargé de quantité de ces oiſeaux, qui ſe ſauvant des débris du Navire, ſe jeterent dans l'île, où la race echappée du naufrage s'eſt toujours conſervée ; ils ſont plus jaunes par le deſſous du bec, que les naturels des Canaries. Les mâles de ces ſerins bâtards ont les pieds noirs.

Les ſerins d'Allemagne paſſent pour être les meilleurs de tous, & ſurpaſſent les ſerins des Canaries par leur beauté & par leur chant. Ces premiers ne ſont jamais ſujets à s'engraiſſer, leur grande vigueur & la longueur de leur ramage étant un obſtacle à ce qu'ils deviennent gras. On les éleve dans des cages ou dans des chambres preparées & expoſées au Levant. Ces oiſeaux couvent trois fois l'année, depuis Avril juſqu'en Août.

*Kolbe* dit qu'on trouve dans les campagnes du Cap de Bonne-Eſpérance une eſpece de ſerin ; c'eſt le *ſerinus de Heuſlin :* ſon ramage, quoique fort agréable, ne plaît pas aux Européens du Cap ; les habitans du pays les tuent, & on les mange comme les autres oiſeaux. *Ray* fait mention d'eſpeces de ſerins de la Jamaïque. *Barrere* dit qu'il y en a pluſieurs eſpeces dans l'île de Cayenne : le premier n'a rien d'agréable par ſon chant, mais il eſt remarquable par la beauté de ſon plumage, qui eſt violet & approchant de la couleur d'améthyſte ; les plumes les plus proches de la tête, ſont d'un jaune doré ; la ſeconde eſpece eſt le *ſerin commun.*

Le *ſerin de la Jamaïque* eſt varié de jaune, de cendré & de brun.

SERINGAT : *ſyringa philadelphus.* Le ſeringat eſt un arbriſſeau dont il y a pluſieurs eſpeces ; le *ſeringat à fleurs blanches ſimples*, & celui *à fleurs doubles*, dont l'odeur approche celle de la fleur d'orange. Une autre eſpece ſe fait remarquer par ſes feuilles panachées

de jaune; & celui de la Caroline, par ſes grandes fleurs blanches.

La fleur de ſeringat paroît en Mai & Juin: elle eſt d'une ſeule piece, & diviſée en quatre parties; elle naît diſpoſée en épis courts aux ſommets des branches: aux fleurs ſuccede une capſule ronde, diviſée en quatre loges, qui contiennent des ſemences menues & longuettes; les fruits ſont d'abord verdâtres, puis noirâtres dans leur maturité: les feuilles du ſeringat ſont ſimples, aſſez grandes, denteleées par les bords, & oppoſées ſur les branches; etant écraſées, elles ont une odeur de concombre.

Ces arbriſſeaux ne ſont point délicats, ils s'accommodent preſque de toutes ſortes de terrains; leurs fleurs ſont un bel effet, & répandent une odeur agréable dans les boſquets au mois de Mai. On retire de leurs fleurs une eau odorante, très-agréable.

On donne auſſi le nom de *ſyringa* au *lilas*, & en quelques pays celui de *citronelle* au *ſyringa:* voyez ces mots.

Le mot *ſyringa* ſignifie cannoniere ou ſarbacane, parce que les rameaux des tuyaux de ces plantes etant vides de la moelle qu'ils contiennent, on peut en faire des tuyaux ou de petites ſeringues. Le ſurnom de *philadelphus*, qui ſignifie *bon frere*, convient, dit *Jonſton*, à cet arbriſſeau, parce que ſes branches s'entrelacent.

SERINGUE (arbre de): *voyez à l'article* RÉSINE ÉLASTIQUE.

SERIQUES ou CERIQUES DE RIVIERE ET DE MER; eſpeces de cruſtacees: *voyez* CÉRIQUE.

SERMONTAINE ou SESELI DE MONTAGNE: *voyez* LIVÊCHE.

SEROKA. C'eſt la même racine que le *ſeneka*: voyez ce mot.

SERPENT, *ſerpens*. Nom donné aux animaux reptiles, qui manquent de pied, mais dont le mouvement progreſſif s'exécute par un mouvement d'ondulation en rampant. Cette claſſe d'animaux eſt très-nombreuſe: on en voit dans toutes les contrées de l'Univers.

*Séba* nous a donné une ample & riche collection de ſerpens connus dans les differentes parties du monde; mais elle eſt ſans ordre, ſans méthode, &c. M. *Linnæus* a établi ſix genres différens de ſerpens, d'après ceux qu'il a eu occaſion d'examiner, & dont voici les noms particuliers

1°. (*cæcilia*). Ceux qui ont le corps nu, des rides latérales, la levre ſupérieure élevée, deux filets & point de queue; tel eſt le *ſerpent aveugle* ou *cécile*, nommé auſſi *amvoye*. Voyez le mot ORVET.

2°. (*amphisbæna*). Ceux qui ont des anneaux tout autour du corps & de la queue; tel eſt l'*amphisbene* ou *double marcheur*, qui a deux cents anneaux autour de l'abdomen, & trente autour de la queue; on l'appelle improprement *ſerpent à deux têtes*, parce qu'il a le bout de la queue de la même groſſeur & obtuſité que la tête.

3°. (*anguis*). Ceux qui ſont couverts d'écailles à l'abdomen & ſur la queue; tel eſt le *ſerpent ormiſlao* des Suédois, qui a cent trente-cinq écailles à l'abdomen, & autant à la queue; tel eſt encore un *ſcytale*, qui a deux cents quarante écailles autour de l'abdomen, & treize à la queue.

4°. (*coluber*). Ceux qui ont l'abdomen couvert de bandes circulaires, & des écailles ſous la queue; telle eſt la *couleuvre* qui a deux cents cinquante bandes écailleuſes à l'abdomen, & trente-cinq écailles à la queue; le *cencoalt*; tels ſont auſſi le *pétola*, le *naia* de l'île de Ceylan, qui, ſelon M. *Linnæus*, eſt le plus venimeux de tous les ſerpens: le *ſerpent couronné* des Indes, ou *ſerpent à lunettes*; les différentes eſpeces de *cobra*; le *ſerpent eſculape* du Bréſil, dont parle *Séba*, & qui eſt le *panama* de l'Amérique, nommé auſſi *argoli*; enfin les différentes eſpeces de *viperes*.

5°. (*cenchris*). Ceux qui ont à l'abdomen & ſur la queue des bandes écailleuſes, la tête couverte de petites écailles, & la queue ſans appendices: tel eſt le *boiguacu*; le *conſtrictor* de *Kæmpfer*, qui eſt le *javelot* ou l'*acontias*; le *ſerpent ſtupide* de Nieremberg; le *pimberoch* de *Séba*.

6°.

6°. (*crotalophorus*). Enfin ceux qui ont des bandes écailleuſes à la queue, & au bout de la queue des eſpeces de ſonnettes qui ſont compoſées d'écailles; tel eſt le *boiciningua* & le *grand ſerpent venimeux* de la Virginie: les Indes Orientales, l'Afrique, le Mexique, le Bréſil, & pluſieurs autres pays, fourniſſent un très-grand nombre de ces *ſerpens à ſonnettes.*

Il convient à préſent de rapporter en abrégé ce que les Anciens & les Modernes ont dit des ſerpens en général, à l'exception des fables. Nous expoſerons ſous le même coup d'œil quelques eſpeces de ces reptiles des différentes contrées du monde habité, leſquels varient, ſoit par la couleur, ſoit par la grandeur, ſoit par la configuration du tiſſu, ſoit enfin par leurs qualités, les uns étant venimeux & les autres ſans venin; & pour ne pas répéter ce que nous avons dit de ceux dont nous avons parlé dans le corps de cet Ouvrage, nous ne ferons mention ici que de ceux qui n'ont point de noms particuliers. Nous rapporterons auſſi quelques Obſervations du Docteur *Derham* ſur les ſerpens, leurs propriétés en Médecine, l'uſage que l'on fait en Amérique de leur graiſſe, de leur pierre, &c.

### *Deſcription des Serpens.*

Les ſerpens ont les uns la tête petite, les autres l'ont groſſe ou large ou étroite; les uns l'ont blanche ou noire, d'autres marbrée & tiquetée de jaune: il y en a qui tournent ſi promptement la tête d'un côté & d'autre, qu'ils paroiſſent, quand on les regarde, en avoir deux: leurs oreilles ne paroiſſent point à l'extérieur, ce ſont des trous, dit *Pline*, par où ils entendent, & ces trous auditifs ſont recouverts, tandis que chez les lézards, les oreilles, quoique très-petites, ſont abſolument dénuées de toutes capſules libres & ouvertes. Ils n'ont que peu ou point de narines: ils ont les yeux très-durs, & ne remuent pas la paupiere ſupérieure; ils ne clignent qu'avec l'inférieure; encore prétend-on que les yeux de ces animaux reſtent toujours ouverts. Les ſerpens n'ont pas tous les yeux de la même grandeur: ceux

de Lybie les ont ordinairement grands, & d'autres les ont auſſi petits que ceux des ſauterelles : pluſieurs ont la gueule très-grande, d'autres l'ont petite. Il y a des ſerpens dont les dents ſont grandes, canines & mobiles : tels ſont pluſieurs viperes ; car il y en a qui les ont enracinees dans la máchoire inférieure, & cachées dans des eſpeces de bourſes. D'autres ſerpens ont des dents de poiſſon, dont les deux rangées s'engrainent l'une dans l'autre, comme les dents de deux ſcies. Enfin, M. *Klein* dit qu'il y a des ſerpens où l'on ne voit point de dents : c'eſt une eſpece d'écorce qui leur ſert de peau, & dont ils ſe dépouillent ; quelques-uns ont des crétes ſur la tête ; la queue eſt différente, ſelon les eſpeces de ſerpens ; leur langue eſt petite, longue, de couleur noire, fourchue à l'extrémité : quelques-uns diſent qu'elle eſt couverte d'un poil très-fin.

Comme ces animaux lancent leur langue avec une extrême célérité, cela a fait croire à quelques-uns, que leur langue eſt à trois pointes, ou qu'ils tirent trois langues à la fois. On trouve ſous la langue de quelques-uns, une petite peau, qui, comme une petite veſſie, couvre leurs dents, & dans laquelle eſt le venin qu'ils communiquent auſſi-tôt que la morſure ſe fait.

Le cœur des ſerpens eſt long & petit : il tient à la grande artere, & eſt très-chaud de ſon naturel. Les ſerpens ont des poumons ſimples, fibreux, très-longs, fongueux & placés proche du cœur : ils ont un ventricule étroit & alongé ; des entrailles très-petites, mais fort longues ; le fiel abondant & noir.

Les ſerpens n'ont que peu ou point de teſticules, à cauſe de la longueur de leur corps ; mais des conduits par où s'écoule la matiere ſéminale. N'ayant point de mamelles, ils n'ont point de lait, tout eſt contenu dans les œufs qu'ils rendent, ou qui écloſent dans leur intérieur : on leur compte trente côtes. On peut remarquer, dit *Derham*, une juſteſſe preſque géométrique dans les mouvemens ſinueux que les ſerpens font en rampant : les écailles annullaires qui les aident dans cette action, ſont d'une ſtructure très-ſinguliere ; ſur le ventre, elles ſont ſituées en travers, & dans un ordre contraire à

celle du dos & du reſte du corps ; & non-ſeulement depuis la tête juſqu'à la queue, chaque écaille ſupérieure déborde ſur l'inférieure, mais les bords ſortent en dehors, tellement que chaque écaille étant tirée en arriere, ou dreſſée en quelque maniere par ſon muſcle, le bord extérieur s'éloigne un peu du corps, & ſert comme de pied pour l'appuyer ſur la terre & pour le faire avancer, & faciliter ainſi ſon mouvement. Il eſt aiſé de découvrir cette ſtructure dans la dépouille, ou ſur le ventre d'un ſerpent quel qu'il ſoit. Mais il y a une autre mécanique admirable ; c'eſt que chaque écaille a ſon muſcle conſtricteur particulier, dont une extrémité eſt attachée au milieu de l'écaille, & l'autre au bord ſupérieur de l'écaille ſuivante. Le Docteur *Tyſon* a découvert cette mécanique dans le *ſerpent à collier :* voyez l'article CHARBONNIER.

Les ſerpens ſe nourriſſent d'herbes, de chenilles, de cloportes : ils peuvent être long-tems ſans manger, pourvu qu'ils n'éprouvent pas trop de froid. Quand ils mangent des oiſeaux, leur eſtomac ne rejette que les os & les plumes ; ils aiment beaucoup le vin, le lait, l'eau & les jaunes d'œufs.

Ainſi les ſerpens, ſoit vivipares, ſoit ovipares, ſont du nombre des animaux qui reſpirent, tranſpirent peu & digerent très-lentement, tels que la tortue, le crapaud, &c. c'eſt pourquoi ils peuvent vivre huit mois, & même un an, détenus ſans nourriture dans des barils aérés : il y copulent & font des petits qui grandiſſent. L'on peut cependant préſumer qu'ils avalent quelques cloportes, des fourmis, des ſcarabées, des araignées & autres inſectes, qui ſe rencontrent dans les maiſons. Ces reptiles s'en nourriſſent alors de la même maniere qu'ils font, lorſqu'ils couvent leurs œufs ou leurs ſerpenteaux dans les bois ; il leur ſuffit de tenir la gueule béante, & il y a toujours un certain nombre d'inſectes errans qui s'y précipitent. Mais ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que les ſerpens avalent des morceaux, ou des animaux, d'un volume plus gros qu'eux Quelle diſtenſion ne doit-il pas ſe faire dans leur œſophage, naturellement étroit, qui leur ſert en même tems d'eſtomac! On a pluſieurs preuves de la lenteur de la digeſtion des

ſerpens : combien de fois n'a-t-on pas vu des grenouilles, des ſouris, des ſcarabées, &c. peu endommagés dans l'eſtomac de ces animaux, quoiqu'avalés un mois auparavant ? M. *de Chanvalon*, Auteur du *Voyage à la Martinique*, rapporte qu'ayant ouvert un ſerpent, nommé *cros-de-chien*, trois mois après qu'il avoit avalé un poulet, & ſans qu'il eût voulu prendre d'autre nourriture pendant cet intervalle, il trouva que cet oiſeau n'étoit pas, à beaucoup près, digéré : il n'avoit pas perdu ſa forme, & les plumes tenoient encore à ſa chair. Tout ceci explique pourquoi les ſerpens en général peuvent ſupporter la faim ſi long-tems.

Cette même obſervation paroit auſſi expliquer comment les Negres découvrent, par l'odorat, un ſerpent qu'ils ne voient point. Ces animaux ſe décelent par une odeur douceâtre, qui affadit le cœur & ſouleve l'eſtomac, quand on paſſe près de l'endroit où ils ſont cachés. Cette odeur ſeroit-elle occaſionnée par cette lente digeſtion ? & la digeſtion ne ſe feroit-elle point chez ces animaux par corruption ?

Quant à la génération des ſerpens, il eſt conſtant que ces animaux s'accouplent, & ne paroiſſent dans cette ſituation qu'un ſerpent à deux têtes : ainſi l'on doit regarder toutes les autres générations des ſerpens rapportées par les Auteurs, comme fabuleuſes. Nous le répétons, ils ne naiſſent que par le concours des deux ſexes : ceux qui ſont *ovipares*, enfouiſſent leurs œufs, qui l'année ſuivante produiſent chacun un ſerpent. Les autres, tels que la vipere, qui rendent leurs petits tous vivans, ſont *vivipares* : voyez ces mots. Ainſi les vivipares ſont des viperes, & les ovipares ſont des couleuvres. Il y a des ſerpens qui rendent des excrémens puans ; d'autres dans les Indes, entre Calecut & Cranganor, en font dont l'odeur eſt ſuave & comme muſquée.

La voix des ſerpens eſt un ſifflement. Ces animaux ſont en général ennemis de l'homme, des quadrupedes, des oiſeaux, même des animaux qui n'ont point de ſang, & de preſque toutes les plantes fortes : les paons les épouvantent par leurs cris ; les cigognes en Theſſalie les tuent ; les oiſeaux de proie, les ibis d'Egypte,

les vautours, &c. les dévorent; enfin, ils craignent les coqs, les poules & même, dit-on, les hirondelles.

Ces animaux aiment beaucoup à être enſemble. On les trouve dans les cavernes par pelotons : on n'en rencontre point dans les lieux où les hommes marchent d'ordinaire. La grande quantité que l'on en trouva à la Martinique, fut un des plus grands obſtacles que l'on eût à vaincre pour l'établiſſement de cette Colonie. Le nombre de ſerpens venimeux y eſt beaucoup diminué, parce qu'on les détruit à meſure que l'on défriche les bois ; mais leur fécondation eſt trop conſidérable pour eſpérer de les y détruire entiérement. M. *de Chanvalon* dit en avoir trouvé plus de trente dans le corps d'une femelle vivipare, qui en avoit déjà mis pluſieurs au jour. Ces animaux ſe cachent pendant les quatre mois les plus froids de l'année, & ils ne mangent rien pendant ce tems-là. Dans les chaleurs de la canicule ils ne ſont jamais en repos. Au printems ils ſe dépouillent de leur peau ; ils commencent par la tête, & cela eſt fait dans l'eſpace d'un jour. Ils vivent fort long-tems, ſoit parce qu'ils quittent leur peau, ſoit parce qu'ils mangent peu en comparaiſon des autres animaux. Les ſerpens dorment les yeux ouverts.

Les ſerpens venimeux ſont dangereux tant l'hiver que l'été : ils ſont plus à craindre quand ils ont quitté leur peau, & qu'ils ſont irrités ou affamés ; leur venin eſt plus ou moins redoutable. Il y en a dont l'haleine eſt ſi puante, qu'elle étourdit & tue même les animaux qu'elle atteint ; & cette odeur, qu'exhalent ſouvent à volonté certains ſerpens, eſt peut-être tout l'enchantement que ces reptiles mettent en uſage envers les animaux que la Nature a deſtinés à devenir leur proie. Mais le plus grand nombre des ſerpens venimeux ne font du mal qu'en mordant, encore faut-il que leur croc ou piqûre rencontre une veine ou une artere : alors la liqueur venimeuſe diſtille dans la plaie qu'ils ont faite ; puis le venin mêlé avec le ſang, agit, ſuivant ſa nature, plus ou moins promptement : l'on en meurt au bout de quelques inſtans, ou en peu d'heures, ou au bout d'un ou de pluſieurs jours après. En pareilles circonſtances le malade tombe en défaillance ; la plaie eſt doulou-

reuſe, elle change de couleur, elle devient rouge, livide, noire, & le malade eſt tout en feu; enfin l'on meurt, ſi l'on n'eſt ſecouru promptement. Comme le venin des ſerpens eſt plus ou moins actif, & qu'il agit ſouvent différemment, l'on doit néceſſairement y oppoſer des remedes d'une eſpece différente; c'eſt ce que nous avons eu ſoin de décrire, en parlant des différens ſerpens venimeux, lorſque les remedes nous ont été connus: mais ce qui eſt ſingulier, c'eſt que ſi la perſonne mordue par un ſerpent vient à être mouillée par la pluie ou en traverſant quelque riviere, avant le traitement du mal, on aſſure que la plaie devient alors preſqu'incurable, ou il reſte des douleurs pour toute la vie, qui ſe renouvellent dans les tems humides. Ce fait, s'il eſt vrai, mérite quelque attention.

Quoique les ſerpens ſoient generalement réputés venimeux, au point que bien des perſonnes tremblent d'effroi à l'aſpect de la couleuvre vulgaire, ou ne peuvent manger d'anguille à cauſe de ſa figure analogue avec celle des ſerpens, cependant il y a des pays où l'on mange volontiers de ceux dont la chair n'eſt pas réputée malfaiſante.

Tout ſert dans un ſerpent pour la Médecine, tête, vertebres, queue, tronçons, graiſſe, &c. mais dans la plupart on rejette la tête, la queue & les entrailles après les avoir écorchés. Ceux dont on tire le plus de ſecours, ſont l'*acontias*, l'*eſculape*, qui a une odeur muſquée, l'*aſpic*, *l'orvet*, la *vipere* & le *ſerpent à collier*: on s'en ſert pour faire ſuer, pour l'épilepſie, la lepre, les dartres, les maladies vénériennes, la paralyſie, la goutte, les morſures des ſerpens, & bien d'autres maladies, ſur-tout dans celles où il s'agit de purifier le ſang d'un levain étranger, exciter une douce tranſpiration, réparer les forces affoiblies, & remédier à la ſtérilité: on en fait des bouillons au bain marie dans un vaiſſeau bien clos. M. *Bourgeois* obſerve que ni les ſerpens, ni les viperes ne conviennent aucunement ni dans la peſte, ni dans la phthiſie, comme quelques Auteurs l'ont avancé, & qu'ils ſeroient preſque toujours mortels dans l'une & l'autre maladie.

Les vertebres ſont eſtimées abſorbantes & diuréti-

ques. Quant à l'uſage extérieur du ſerpent, on emploie en Médecine ſa graiſſe & ſa dépouille. Sa graiſſe en liniment, ramollit les tumeurs ſcrophuleuſes, guérit la rougeur des yeux, diſſipe les taches de la peau, aiguiſe la vue & appaiſe les douleurs de la goutte: c'eſt un bon ſpécifique pour guérir les rhumatiſmes, les contractions & foulures de nerfs & la ſciatique; pour les douleurs d'oreilles, la chute des cheveux, pour les hémoroïdes & la fiſtule. Cette graiſſe ſe trouve dans le corps du ſerpent attachée au deſſous & des deux côtés des vertebres; elle eſt diviſée en deux lobes: on la fait fondre ou au ſoleil ou ſur le feu, & on la verſe dans un vaſe qu'on a ſoin de boucher: elle eſt jaune quand on la tire du corps de la bête, elle devient plus blanche lorſqu'elle eſt fondue & figée; elle n'a aucun mauvais goût ni odeur: on s'en ſert en friétions. Dans l'Afrique & dans l'Amérique, dès qu'on a tué un gros & grand ſerpent, on l'écorche & on fait deſſécher ſa peau, ou pour en faire des ornemens d'uſage dans le pays, ou pour vendre aux Curieux: communément on laiſſe la tête attachée à la peau, on la remplit de chaux vive, & pour maintenir la peau en bon état, on l'attache toute fraiche ſur des planches ou contre un mur avec des clous de quatre pouces en quatre pouces de diſtance le long des bords, de façon que ces peaux ſoient également tendues en tout ſens: lorſqu'elles ſont bien ſeches, on les roule autour de la tête & on les envoie en Europe, ou on les embauche ſouvent avec du coton. A l'égard des *pierres de ſerpens*, ou de *cobra*, ou de *mélinde*, que les Matelots & les Soldats Portugais rapportent à leur retour de Mozambique, *voyez au mot* PIERRE DE SERPENS.

La différence ſpécifique eſt grande entre les ſerpens, il y en a de petits & de grands, & leurs variétés viennent auſſi des lieux qu'ils habitent, de la couleur qu'ils portent, de leur odeur, de leur regard, de leur naturel, & du mal qu'ils peuvent faire. Les mâles ſont plus gros que les femelles. Les ſerpens ſont de deux différentes ſortes, c'eſt-à-dire, aquatiques & terreſtres: quelques-uns de ceux-ci vivent dans les montagnes, les autres dans les plaines, ceux-ci dans les chênaies,

ceux-là dans les autres, proche des hêtres & des coudriers : on prétend qu'il y a auſſi des ſerpens amphibies. *Belon* dit qu'il y a une ſorte de ſerpent en Theſſalie que les habitans ont en grande vénération. Dans nos climats l'homme pourſuit le ſerpent, le terraſſe, l'écraſe : quelques ſauvages au contraire le reſpectent, l'adorent comme un Dieu. C'eſt pour quelques Nations une eſpece de Sérapis, un Dieu de la terre & des enfers, un Dieu du ciel, en un mot un extrait de tous les Dieux. Ces nations ont grande confiance au Dieu ſerpent : on accourt à ſon temple, on invoque dévotement ce fetiche ; ſur-tout quand on veut vaincre la réſiſtance d'une jeune fille un peu trop cruelle. Le ſerpent a été regardé auſſi comme le *ſymbole de la ſanté* : c'eſt ſous cet emblême que les Epidauriens adoroient Eſculape, (*ſerpens hieroglyphicus*). Etoit-on guéri de quelques maladies, on offroit à ce Dieu un petit ſerpent d'airain....Dans l'Inde il y a des ſerpens ſi énormement grands, qu'ils domptent des cerfs, & même des taureaux pour les manger : quand ils veulent attaquer ces animaux, ils s'entortillent autour d'eux ſi étroitement, qu'ils les étouffent, & ſi la proie leur réſiſte, alors le ſerpent qui ſe tient ordinairement pour cela près d'un arbre ; s'y attache avec ſa queue, & acquérant par-là de nouvelles forces, il redouble d'efforts & parvient à ſuffoquer l'animal qu'il attaque : il le ſaiſit en même tems aux narines avec les dents, & non-ſeulement il lui intercepte ainſi la reſpiration, mais les plaies profondes qu'il lui fait par ſes morſures, occaſionnent une grande effuſion de ſang : il tue de cette façon les plus gros animaux.

Nous avons dit que les ſerpens ont le goſier étroit, mais ſuſceptible d'une grande dilatation : ils ſe gorgent de leur proie au point d'en périr ; les habitans, les villageois & les chaſſeurs, fort avides de la chair de ces animaux, vont les attaquer lorſqu'ils ſont ainſi replets, & ils les aſſomment ou les étranglent ſans danger, car à peine peuvent-ils remuer.

Dans la Numidie il meurt tous les ans beaucoup de perſonnes de la morſure des ſerpens : les Africains ſont en divers pays tous guêtrés ou bottés pour éviter leur

morſure : on en voit beaucoup dans toutes les Indes. Dans quelques Contrées ſeptentrionales les campagnes & les forêts en ſont remplies. Dans la Lombardie on en voit qui ſe plaiſent beaucoup dans les chaumieres, les étables des brebis, les cavernes, les prés, les bois taillis, & autour des arbres. *Ruiſch*, ſur la foi de *Kircher*, dans ſon *Hiſt. Nat. des Serpens*, dit qu'il y a une caverne ſituée entre Brazza, île de la mer Adriatique, & Rome, toute remplie de ſerpens, & que les ladres, les lépreux, les paralytiques, les goutteux qui entrent dans cette caverne, reçoivent leur guériſon de la chaleur qu'ils y reſſentent, & qui les fait ſuer. Cet Auteur aſſure ce fait, & dit avoir viſité cette caverne.

Maintenant il nous reſte à citer les ſerpens des différens pays, ſur-tout ceux qui n'ont point de noms particuliers, comme il a été dit plus haut.

SERPENT D'ACIER. M. *Thura*, Intendant des bâtimens du Roi de Danemarck, dit qu'à Bornholm, île de la mer Baltique, l'on donne ce nom à un inſecte qui y eſt très-commun & très-dangereux : ſon corps a l'éclat de l'acier poli. Si l'on coupe, dit-il, cet animal en pluſieurs morceaux, chaque partie a ſon mouvement, & s'échappe avec rapidité.

SERPENT D'AFRIQUE. Outre les ſerpens du Cap de Bonne-Eſpérance, de Guinée & de la Nigritie, dont nous parlerons ci-après, *Séba* donne la deſcription de quelques autres eſpeces de ſerpens d'Afrique. Le premier eſt jaune, & ſe cache ordinairement ſous les jacinthes ; le ſecond eſt cerclé d'anneaux bleus, joliment parſemés de blanc ; le troiſieme eſt jaunâtre & petit, tiqueté de roux ; le quatrieme eſt à bandes annulaires rouges & blanches ; le cinquieme eſt un ſerpent de couleur d'or, & a le front blanc ; le ſixieme eſt d'un bleu céleſte mêlé de violet. Le même Auteur cite auſſi deux ſerpenteaux d'Afrique d'un rouge vermeil, tiquetés de brun, & qui vivent de petits rats.

SERPENT AILÉ, *ſerpens alatus*. On en trouve dans la Floride qui ſont ſi bien munis d'ailes, qu'ils peuvent s'élever de terre & voler. *Veſputius*, Voyageur Américain, aſſure qu'il a auſſi trouvé des Pêcheurs Indiens qui mangeoient de ces ſerpens ailés cuits ſur le gril,

& dit qu'il en a vu dans des cabanes liés par les pieds & par le cou pour qu'ils ne fiſſent de mal à perſonne. Ce récit nous fait regarder cette ſorte de ſerpent ailé comme une eſpece de *lézard ailé*. *Artus* rapporte, d'après ce que lui ont dit les negres, qu'on voit à la côte d'Or des ſerpens ailés qui ont la queue fort longue, & les dents aſſez tranchantes pour dévorer les beſtiaux : leur couleur eſt un mélange de bleu & de vert ; ils paſſent dans l'eſprit des Negres pour autant de fétiches.

SERPENT D'AMBOINE. *Séba* en décrit dix eſpeces : le premier a les écailles d'un rouge coralin ſur une peau blanche ; le ſecond a la peau tigrée, excepté le capuchon de la tête ; ce ſerpent ſe nourrit de chenilles : le troiſieme eſt orné de ſeize bandes de couleur de corail, placées ſur le dos, on diroit une chaine de coraux ; ce ſerpent avale des lézards preſqu'auſſi gros que lui, en les ſuçant avec violence ; ſes mâchoires ſemblent diſloquées pendant cette déglutition, & le ſerpent en ſeroit ſuffoqué ſi la trachée-artere, qui eſt ſituée antérieurement dans la gueule, ne laiſſoit un paſſage libre à l'entrée & à la ſortie de l'air : le quatrieme eſt d'un bleu pâle, moucheté de points noirs, rangés deux à deux avec ordre : le cinquiéme eſt orné de demi-anneaux rouges : ſes petites écailles ſont d'un vert de mer, ce qui forme une belle marbrure : le ſixieme eſt d'un rouge orangé : le ſeptieme eſt d'un cendré jaune, il ſe ramaſſe en replis tortueux pour attraper des chenilles : le huitieme eſt revêtu d'écailles ſemblables à l'écorce du chêne ; on l'appelle *ſerpent à écailles de tortue* ; il peut fouetter, tourner & replier ſa queue en tous ſens, ſelon ſa fantaiſie : le neuvieme a la tête d'un rouge vermeil & orangé, le reſte de la peau eſt rouſſâtre : le dixieme enfin eſt un ſerpent marin, couronné ſur la tête d'une plaque noire ; il a près de la mâchoire deux petits ailerons hériſſés de poils ; ſon dos eſt jaunâtre, tiqueté de brun ; ſon ventre eſt d'un bleu ſale mêlé de jaune. *Séba* dit que ces ſortes de ſerpens ſont amphibies, vivant également ſur terre & dans l'eau.

SERPENT D'AMÉRIQUE. Indépendamment de quelques autres ſerpens d'Amérique dont nous ferons

mention ci-après, & qui ſont déſignés par des épithetes particulieres, *Séba* donne la notice de neuf ſerpens de ce pays.

Le premier eſt fort recherché des Curieux, & en grande vénération chez les Américains: ſa queue eſt fort dure, ferme, courte, pointue, & ramaſſée par la ſituation des vertebres: il a la tête d'un chien, la couleur des écailles griſâtre, tiquetée de noir en forme d'yeux, qui ont des points châtains.

La ſeconde eſpece eſt d'un beau vermillon. La troiſieme eſt tachetée d'une maniere ſinguliere: ſes écailles ſont en rhomboïde, formant des chaînons d'un jaune foncé, tiqueté de noir: ce ſerpent aime beaucoup à s'entortiller autour du bois-ſaint, dit *gayac*; il fait ſa demeure ſur les arbres, ou dans des creux d'arbres; il ne fait aucun mal à l'homme; il ſe nourrit des animaux qu'il peut attrapper, & particuliérement des armadilles. Les Indiens ne voyagent guere ſans avoir un de ces ſerpens. La quatrieme eſpece eſt d'un gris marbré. La cinquieme eſt appellée par *Séba*, *le chef-d'œuvre de la Nature*, à cauſe de ſes bandelettes noires, tricotées & ſurſemées de petits points rougeâtres. Le ſixieme rampe de la tête & de la queue: ſes écailles ſont plombées & à demi-anneaux. Le ſeptieme eſt aſſez gros: ſes yeux ſont petits, & défendus comme par un voile: tout le corps, excepté la tête, ſemble être formé d'anneaux minces, & barré d'écailles de diverſes couleurs. Le huitieme eſt orné de bandelettes en forme de chaînons d'un bleu mourant, traverſées d'une bande d'un rouge foncé: ſa tête eſt en partie rouge & en partie bleue. Le neuvieme eſt marbré de blanc, de brun & de jaune.

On trouve dans le ſecond *Theſaurus* de *Séba*, la deſcription de vingt-cinq autres ſerpens, connus ſeulement ſous le nom de *ſerpens d'Amérique*, entre leſquels on diſtingue beaucoup de mangeurs de rats. Le Pere *Labat* marque en avoir tué ſoixante & quatorze qui étoient contenus dans ſix œufs; ſi ce fait eſt vrai, il prouve que ces animaux multiplient étrangement en Amérique, & qu'ils couvriroient le pays, ou le rendroient inhabitable s'ils ne ſe détruiſoient pas les uns les autres. Les couleuvres, qu'on appelle ſimplement *coureſſes* à

la Martinique, & qui ne ſont point des ſerpens venimeux, leur font une rude guerre, & en dévorent autant qu'elles peuvent en attraper : les hommes ne leur donnent guere de quartier, & les fourmis en font mourir, dit-on, un très-grand nombre, en leur mangeant les yeux.

SERPENT AMPHISBENE : *voyez* DOUBLE MARCHEUR.

SERPENT DES ANTILLES. Il y en a de trois ſortes qui ſont rarement dangereux : le premier a deux pieds de longueur, & eſt de la groſſeur du pouce Ces ſerpens fuient quelquefois devant les hommes ; & les habitans du pays marchent nuds pieds deſſus ſans qu'ils leur faſſent du mal : ils les prennent auſſi dans leurs mains ſans courir aucun danger d'être mordus. Le ſecond eſt jaune & noir : il eſt long d'un demi-pied, & ſon regard eſt affreux ; il habite les lieux montagneux, pierreux & arides : on ſe ſert de ſa peau pour faire des baudriers qui ſont parfaitement beaux. Les derniers ſont tout noirs, beaucoup plus gros & plus longs que les deux précedens : ils pourſuivent opiniâtrément ceux qui les attaquent ; ils vivent de petits lézards, de petits oiſeaux, de ravets & de grenouilles. Nous diſons que ces ſerpens ſont rarement dangereux, mais c'eſt quand ils ſont très-repus, qu'on ne les tourmente pas, & que ce ne ſont pas des viperes.

SERPENT D'ARABIE. *Séba* en cite de quatre différentes ſortes : le premier eſt brun, flambé de noir. Le ſecond eſt moucheté d'yeux noirs ſur un fond bleu : cet animal eſt d'une grande beauté, tant par la variété de ſes belles couleurs, que par ſa madrure en zig-zag. Le troiſieme eſt d'un bleu céladon, tiqueté de noir & de vert : ſa queue eſt obtuſe ; il a ſur la nuque du cou deux grandes taches rouges : la gueule eſt munie de dents fort affilées. Le quatrieme eſt marqué de taches dorées en forme de chaînons.

SERPENT D'ARMÉNIE. Sa peau eſt grivelée comme le plumage de la perdrix.

SERPENT AVEUGLE : *voyez* ORVET.

SERPENT DES BERBICHES. Sa peau eſt d'un rouge de vermillon : ſon corps eſt orné de bandes rouges, ſurſemées de taches blanchâtres.

SERPENT DU BRÉSIL. *Séba* en cite cinq eſpeces : le premier eſt olivâtre & tiqueté de noir; ſon corps eſt grêle, & ſa queue pointue : il ſe nourrit d'oiſeaux. Le ſecond a la tête d'un chien, il eſt d'un cendré coupé de jaune; il a de plus, une bande bai-brune qui ſerpente tout le long du dos. Le troiſieme eſt peint de noir & de blanc, de rouge & de jonquille; ſes yeux ſont étincelans, ſon cou eſt nu; il a les dents petites & la queue pointue. Le quatriéme eſt de couleur de porphyre, il a la tête large, & l'aſpect fort farouche : ce ſerpent eſt très-rare. Le cinquieme eſt d'une extrême beauté, & magnifiquement paré : il eſt nuancé de rouge, d'orangé, de noir & de réſeaux blancs, avec des flammes d'un bai-brun qui forment une parure des plus riches. Ce reptile a ſur la tête une tache noirâtre en forme de fleche : ſes dents ſont courbées en arriere.

SERPENT A DEUX TETES. C'eſt l'amphisbene, *Voyez* DOUBLE MARCHEUR.

SERPENT DU CAP, nommé en Portugais *capo de tiburon*. Ses écailles ſont amples, variées de blanc, de brun & de noir, ſurſemées de belles taches qui s'étendent par ondes flambées de couleur de feuille morte. Si quelque petit oiſeau ſe préſente à ſa vue, il ne manque guere d'en faire ſa proie, & il le ſurprend finement pendant qu'il eſt occupé à chanter.

SERPENT DU CAP DE BONNE-ESPERANCE, Selon *Kolbe*, ce ſerpent a un pied & demi de long, & la groſſeur d'un doigt; la tête blanche, le dos rouge, tiqueté de brun : on en rencontre dans le chaume qui couvre les maiſons des Colonies; c'eſt-là qu'ils dépoſent leurs œufs, & qu'ils élevent leurs petits : il s'en trouve auſſi de très-petits; d'autres habitent dans les rochers; d'autres ſur les arbres : de loin on prendroit ceux-ci pour une branche d'arbre. Quand on en approche de trop près ſans les voir, ils tâchent de bleſſer au viſage, puis ils ſe retirent : ils ſont aſſez lents à marcher. On voit encore d'autres ſerpens au Cap, tels que le *ſerpent gliſſant*, le *cobra* & l'*eſculape*. Voyez ces mots.

SERPENT DE L'ILE DE CAYENNE. *Barrere* en cite de dix eſpeces. Le premier eſt un *double mar-*

*cheur* ou *amphisbene ;* le ſecond eſt le *ſerpent à grelots* ou *à ſonnettes*, dont nous avons parlé au mot BOICININGUA. *Marcgrave* dit que cette ſonnette a autant de pieces que le ſerpent a d'années : *quot annos ſerpens, tot habet partes crepitaculum hoc ;* c'eſt le propre de ce ſerpent, quand il mord, de s'engourdir & de reſter ſur la place. Le troiſieme eſt le *boiguacu des Braſiliens*, & l'*ikiriou des Cayennois ;* le quatrieme eſt le *ſerpent hériſſon :* il a cinq ou ſix pieds de long ; ſa morſure eſt mortelle ; le cinquieme eſt le *caninana :* voyez ce mot. Le ſixieme eſt un petit ſerpent jaune, à bandes annulaires ; le ſeptieme eſt un grand ſerpent varié de rouge, de blanc & de noir ; le huitieme eſt l'*arauoai des Cayennois ;* le neuvieme eſt un petit ſerpent rouge : & le dixieme eſt une eſpece de petit *aſpic* tachete de rouge, de blanc & de noir.

SERPENT DE L'ILE DE CEYLAN. *Séba* en cite dix-huit eſpeces, entre leſquelles on en diſtingue quelques-uns dont la robe eſt richement parée, ſur-tout celui que l'on appelle *carowalo*, qui eſt tout flambé : il ne ſort des vieilles maſures que pour attaquer les mouches, les eſcargots & autres inſectes. La ſixieme eſpece eſt ſi brillante, qu'elle ſemble etinceler par tout ſon corps. Le ſeptieme fait un ſifflement remarquable quand quelqu'un paſſe. Le neuvieme eſt roux : les Ceylanois le laiſſent entrer dans leurs maiſons, car il ne fait point de mal. Le dixieme eſt nommé le *ſerpent-croix*, de la forme de ſes taches noires qui ſe croiſent ſur une peau blanche. Le onzieme eſt le *rotange des Indiens*. Le douzieme eſt picoté de rouge, c'eſt le *iavara-épéba des Ceylanois*. Le dix-ſeptieme eſt ſurnommé le *mangeur de loirs :* il ſurpaſſe les chats dans l'adreſſe à les prendre ; il vit auſſi de lézards & de grenouilles. Le dix-huitieme a les écailles d'un noir d'ébene, tiquetées de points blancs : il a comme un collier de perles tout autour du front, le dos parſemé de fleurs blanches taillées en roſe & rangées avec ordre. *Séba* dit qu'on pourroit donner à cette ſorte de ſerpent le nom de *ſerpent revêtu d'un riche habit de deuil.*

SERPENT DE LA CHINE. Il eſt roux & ſurſemé de taches d'un rouge vif : ſa tête eſt jaunâtre,

SERPENT A COLLIER ou ANGUILLE DE HAIE: *voyez* CHARBONNIER.

SERPENT COMMUN D'ALLEMAGNE. Les écailles du dos ſont bleuâtres & tiquetées de noir, ainſi que celles du ventre. Ce reptile a un collier jaune, les écailles de la tête larges & brunâtres, les dents petites.

SERPENT CORNU. *Voyez* AMMODITE & CÉRASTE.

SERPENT DE LA COTE D'OR. Eſpece de ſerpent cornu ou ceraſte qui infeſte non-ſeulement les bois, mais les cabanes des Negres. *Voyez* CÉRASTE.

SERPENT COULE-SANG. *Voyez à l'article* SERPENT DE LA MARTINIQUE.

SERPENT CROS DE CHIEN. *Voyez* CROS DE CHIEN.

SERPENT COURONNÉ. *Voyez* SERPENT A LUNETTE.

SERPENT DE LA DOMINIQUE. C'eſt le *ſerpent à tête de chien*. Voyez ce mot.

SERPENT DE SAINT DOMINGUE. Il eſt aſſez ſemblable au ſerpent des Antilles: il eſt gros comme le bras, & a douze pieds de long; il ſe jette ordinairement ſur les poules, autour deſquelles il s'entortille en un moment, & les étouffe ſans les piquer ni les mordre, mais ſeulement en les ſerrant, après quoi il les avale ſans les mâcher. Ce ſerpent eſt une couleuvre, & ſe trouve rarement aujourd'hui à Saint-Domingue: on les y a détruits.

SERPENT DOUBLE MARCHEUR, appellé improprement SERPENT A DEUX TÊTES. C'eſt l'*amphiſbene*. Voyez DOUBLE MARCHEUR.

SERPENT D'EAU DE L'EUROPE, ou COULEUVRE SERPENTINE. *Voyez à l'article* CHARBONNIER. Il y a le *ſerpent d'eau de l'Inde*; il vit ſur la terre & dans l'eau. La morſure de ce reptile eſt venimeuſe; on en meurt au bout de trois jours, après les plus vives douleurs. Le meilleur remede eſt de couper ſur le champ l'endroit de la morſure pour empêcher la communication du poiſon. La thériaque, & mieux encore les alkalis volatils, voilà le véritable antidote.

SERPENT A ÉCAILLES DE TORTUE. *Voyez* SERPENT D'AMBOINE.

SERPENT ESCULAPE. *Voyez* SERPENT JOUFLU.

SERPENT ETOUFFEUR, *conſtrictor*. Eſpece de ſerpent du genre de l'*anacandaia*. Voyez ce mot.

SERPENT FAMILIER, *ſerpens manſuefactus*. On donne ce nom à de certaines couleuvres vertes des Indes, qu'on y trouve dans les campagnes, & qui ne ſont que de la groſſeur du pouce. On leur fait dans un tonneau ou autre choſe ſemblable, une eſpece de petit lit où elles ſe repoſent, & n'en ſortent que quand le beſoin de manger le demande; alors elles montent ſur les épaules de leur maître & lui font mille careſſes, en ſe mettant en cercle & imitant la figure d'une roue; & quand on leur a donné à manger, elles ſe retirent dans leur niche & y dorment (*Ruiſch*). Nous avons vu la même familiarité dans une couleuvre blanchâtre (c'eſt notre ſerpent ordinaire) qui étoit tellement attachée à ſa maîtreſſe, qu'elle lui montoit le long des cuiſſes & des bras, ſe cachoit ſous ſes vêtemens ou ſe couchoit ſur ſon ſein. Senſible à ſa voix, le reptile obéiſſoit à ſes ordres, & arrivoit près d'elle: il la reconnoiſſoit ou diſtinguoit, lorſqu'elle rioit ou ſe mouchoit, ou qu'elle marchoit. Nous l'avons vu encore, étant dans un petit bateau ſur la riviere de Seine, ſuivre dans l'eau le bateau où étoit ſa maîtreſſe, qui l'avoit jetée à l'eau exprès & qui l'appelloit; mais la marée venant à monter, elle diſparut & on la perdit, au grand regret de ſa mere nourrice. Cette couleuvre alloit près du feu dans l'hiver. *Voyez* COULEUVRE.

SERPENT FÉTICHE. On voit ce ſerpent dans le Cabinet de Chantilly ſous les noms de *jaucourou* & *dabouë*; il ſe trouve dans le royaume de Juidah ou Juda ſur la côte de Guinée, à ſix degrés Nord de la ligne. Il eſt gros à proportion de ſa longueur. Sa queue n'eſt pas fort pointue. La peau eſt couverte d'écailles de la grandeur de celles de la vipere, ornée de taches noires ſur un fond d'un blanc ſale, qui eſt pointillé de noir. Les eſpaces blancs ſont ſur les côtés autant de triangles aigus.

Un Auteur moderne rapporte que les Negres de cette

cette contrée ont une vénération ſinguliere pour cette eſpece de ſerpent. C'eſt leur divinité ſecondaire, le Dieu tutélaire de la Nation. Il a un Temple magnifique, des Prêtres, des Prêtreſſes. Dans les calamités publiques on l'invoque, on lui fait des offrandes; étoffes de ſoie, bijoux, les mets les plus délicieux du pays, beſtiaux vivans, tous ces preſens tournent au profit de leurs Prêtres impoſteurs qu'on nomme *Féticheres*. Auſſi ceux-ci ont-ils des revenus conſidérables, des terres immenſes, une multitude d'eſclaves à leur ſervice. La ſuperſtition, dit un Auteur moderne, eſt un tyran deſpotique qui fait tout céder à ſes chimeres. Les Negres ont l'imbecilité de croire que les jeunes filles ont eu communication avec le ſerpent fétiche, tandis que ces tendres & innocentes victimes ont été ſacrifiées à la brutalité des Féticheres. De vieilles Prêtreſſes qu'on a honoré du nom de *Bétas*, & qui exercent un empire abſolu ſur leurs maris, ſur leurs biens, ceux-ci ne leur parlant qu'à genoux, tandis que les autres femmes du même pays rendent à leurs maris des hommages ſerviles; ces vieilles furies, dis-je, dans le tems que le maïs commence à verdir, s'en vont la nuit par toute la Ville & les Bourgades voiſines, armées d'une groſſe maſſue ou bâton de commandement, forcent les filles les plus jolies, de l'âge de huit ans juſqu'à douze, à les ſuivre & à entrer dans le Temple. Secondées des Prêtres elles aſſomment impitoyablement quiconque oſe faire réſiſtance. On inſtruit les jeunes filles à chanter des hymnes & à danſer en l'honneur de la Divinité.

La derniere partie du noviciat eſt très-ſanglante: elle conſiſte à leur imprimer dans toutes les parties du corps, ſur la peau, avec des poinçons de fer, des figures de fleurs, d'animaux, & ſur-tout de ſerpens. Cette opération eſt douloureuſe & occaſionne une grande effuſion de ſang, ſuivie fort ſouvent de fievres dangereuſes. Dans cette cérémonie barbare le cris des patientes ne touchent & n'arrêtent point les impitoyables Prêtreſſes. La peau étant guérie reſſemble à un ſatin noir à fleurs; mais ſa principale beauté aux yeux des Negres, eſt de marquer une conſécration perpétuelle au ſervice du ſerpent. Enfin le tems de les

épouſer par commiſſion arrive; la ſcene ſe paſſe dans un caveau où elles trouvent des ſerpens à figure humaine: on égaye cette entrevue conſéquente par des chants & des danſes au ſon des inſtrumens, que les Novices & les Prêtreſſes exécutent, mais à une diſtance ſuffiſante pour qu'on ne puiſſe entendre ce qui ſe paſſe dans le caveau myſtérieux. C'eſt ainſi que les Prêtres jouiſſent des charmes de ces Novices, & les faſcinent au point de leur faire accroire qu'elles ont été honorées de l'approche, de la marque & des embraſſemens de l'immortel Fétiche. Si quelqu'une au ſortir de ce temple ou plutôt de ce ſérail, oſe révéler leurs horribles myſteres, elle eſt ſaiſie, miſe à mort, & l'on croit que c'eſt le ſerpent qui les emporte & doit les brûler vives.

Les parens de ces jeunes perſonnes, quoiqu'avertis du lieu où ſont leurs filles, loin de s'en affliger, ſe croient fort honorés de voir tomber le choix ſur leur ſang. Il y en a même qui offrent une fille ou deux au ſervice du ſerpent, parce qu'elles ſeront décorées par la ſuite du titre de *femme du ſerpent*. L'on ne fait point de difficulté de les recevoir: il leur ſuffit d'avoir des agrémens naturels. De la main des Prêtres elles paſſent dans d'autres, & cette ſeconde alliance eſt un contrat ſocial de longue durée. Qui croiroit que les Fétiche-res trouvent encore l'art ſéducteur de ſe faire payer chérement leurs plaiſirs! Cette portion de leur revenu entre pour moitié dans les coffres du Souverain. Le reſte ſe partage entre eux & leurs vieilles pourvoyeuſes. Les cochons ſont mal reçus dans ce pays; l'eſpece en a été détruite, parce qu'ils étoient friands de ſerpens, & qu'ils mangoient les Divinités favorites de la Nation.

SERPENT DE LA GUADELOUPE. Son habillement eſt jaune & ceint tout autour de bandes rouſſes: il a ſur la tête une raie arquée; la queue eſt cerclée de bandes blanches & rouſſes, faites en réſeau: cet animal rampe avec une viteſſe extraordinaire, & il laiſſe après lui une odeur douce & agréable.

SERPENT DE GUINÉE. *Séba* en décrit ſix eſpeces: le premier porte le long de ſon dos ſept lignes

artiſtement tiſſues de rouge, de bleu, de blanc, de vert & de noir; il a ſous le ventre des lignes tranſverſales noires. Le ſecond eſt d'un bleu tacheté; il paſſe pour être fort venimeux, mais d'un caractere doux. Le troiſieme eſt d'un brun rouſſâtre. Le quatrieme eſt un ſerpent de Medock en Guinée: il a preſque la moitié du corps blanchâtre, marbrée de noir, & le reſte d'un châtain obſcur; il va à la chaſſe des lézards. Le cinquieme eſt le ſerpent inteſtinal: il eſt long & menu; il a une raie blanchâtre ſur le dos; ſon bas-ventre eſt traverſé de bandes noires. Le ſixieme eſt d'un bleu turquin: il a ſur la longueur des côtés un fil en maniere de perles noires; les taches noires du dos ſont auſſi ſymétriques.

SERPENT DE HOLLANDE. On en trouve en grande quantité dans les bruyeres ou dans les lieux humides & marécageux de la Hollande. La Friſe occidentale eſt ſur-tout fertile en ſerpens de cette eſpece: on en prend beaucoup au mois d'Avril; leur peau eſt très-jolie: elle eſt d'un châtain tiqueté de brun; les écailles du ventre tirent ſur le rougeâtre: après qu'on les a dépouillés de cette peau, on les apporte en Hollande, & on les emploie dans la compoſition de divers médicamens.

SERPENT DE LA JAMAIQUE. C'eſt une eſpece d'acontias ou de ſerpent volant: *voyez* ACONTIAS. Le ſerpent des Indes eſt auſſi une eſpece de ſerpent volant.

SERPENT A JAVELOT. *Voyez* ACONTIAS.

SERPENT INTESTINAL. *Voyez* SERPENT DE GUINÉE.

SERPENT A IRESCELLE ou A CRESCERELLE. C'eſt le *ſerpent à ſonnettes*. Voyez BOICININGUA.

SERPENT D'ITALIE. C'eſt le ſerpent des collines du Padouan: il eſt d'un jaune clair, tiqueté de rouge, de brun, & d'un jaune blafard; il reſſemble au ſerpent de Hollande.

SERPENT JOUFLU. On le trouve dans l'ancienne Béotie, nommée aujourd'hui *Stramulipe*. Il a la gueule grande, les babines larges, épaiſſes & comme jaſpées: ſon aſpect a quelque choſe d'affreux: ſon corps eſt

cerclé de larges bandes noires & blanches; ce ſerpent porte auſſi le nom d'*eſculape*. Voyez ce mot.

SERPENT A LARGE QUEUE ou A QUEUE APLATIE, *ſerpens laticaudatus*. M. *Voſmaër* vient de donner la deſcription avec figures de deux ſerpens à queue aplatie, ſans écailles abdominales, & encore très-peu connus, l'un a le dos brun & eſt originaire du Mexique, l'autre eſt à anneaux & habite les mers de l'Inde. La premiere eſpece a été décrite par *Séba* ſous le nom de *nixboa quauquechotla*, (ou ſerpent du Mexique à queue large.)

Le *ſerpent à queue aplatie & dos brun*, paroit avoir quinze pouces de longueur & huit lignes de diametre. Sur la tête & tout le long du dos regne une large bande d'un brun obſcur, le reſte eſt d'un jaune clair ou pâle. Des deux côtes, proche l'origine de la queue, & ſur la queue même, ſe voient quelques taches brunes irrégulieres: les narines ſont rondes: la tête eſt couverte de petits écuſſons: les yeux ſont orbiculaires & bleuâtres, avec un petit point blanc au milieu: il n'a point de paupieres, & l'on n'y découvre point d'oreilles; les écailles ſont en général petites, plates & ſerrées: le corps eſt arrondi, mais s'aplatiſſant un peu près du bout de la queue: la queue qui a environ un pouce de longueur eſt abſolument mince & aplatie des deux côtés. On ne voit ni ſous le ventre, ni au bout de la queue aucune marque de ces écailles abdominales & étroites qui ſe remarquent chez les autres ſerpens.

Le *ſerpent à queue aplatie & à anneaux*; M. *Bancks* dit qu'il ſe trouve en grande quantité dans la mer Pacifique le long de la côte orientale de la nouvelle Hollande, depuis vingt juſqu'a dix degrés de latitude auſtrale; ainſi que dans la mer ſituée entre la nouvelle Guinée & la partie ſeptentrionale de la nouvelle Hollande, juſques & au-delà de la partie méridionale de l'île Timor. M. *Bancks* dit encore avoir vu ces mêmes eſpeces de ſerpens dans les mers & ſur les côtes de la Chine, & que lorſqu'il faiſoit beau tems & que la mer étoit calme, on les voyoit nager ſur la ſuperficie, & ſouvent auſſi ſe replonger vers le fond: ils ſont moins gros, mais plus longs que l'eſpece précédente:

tout le corps eſt cerclé de bandes ou boucles d'un noir fauve, fort près les unes des autres. Sur le ſommet de la tête & à l'extrémité de la mâchoire ſupérieure, ſe voit une tache de la même couleur que les bandes, la queue eſt aplatie & noire, fauve auſſi par le bout: les narines ſont rondes; la tête couverte d'écuſſons; les yeux orbiculaires, bleuâtres, avec un petit point blanc au milieu: il eſt dépourvu de paupieres, & l'on n'y découvre point d'oreilles: le pourtour du corps eſt revêtu de petites écailles plates & ſerrées; le reſte de la figure eſt comme dans l'eſpece précédente.

SERPENT-LÉZARD ou LÉZARD-SERPENT, A QUEUE LONGUE ET ÉCAILLES RUDES. Animal de l'ordre des êtres ambigus, dont M. *Voſmaër* Naturaliſte Hollandois, vient de donner la deſcription avec une figure exacte, & qu'il croit être naturel à l'Afrique: il paroît que Séba, *T. II. Tab.* 68, *fig.* 7 & 8, avoit connu cette ſorte de *ſerpent-lézard*; il dit qu'il s'en trouve en quantité au Cap de Bonne-Eſpérance, dans la riviere ſituée près de la baie de la Table, entre les rochers: M. Linnæus, *Syſtema Nat. Edit. XII. reform. T. I. pag.* 371, place le ſerpent-lézard, ſous le nom d'*anguina*, entre les lézards.

Le ſerpent-lézard décrit par M. *Voſmaër* eſt long de vingt pouces, couleur de gris cendré, mais d'une teinte plus foncée vers la queue, tandis que l'abdomen ou le ventre eſt blanchâtre: les écailles plus longues que larges placées en rangées aſſez droites, à-peu-près comme les ardoiſes ſur les toits des maiſons, celles du ventre ſont les plus droites: la tête eſt pareille au corps. Notre Obſervateur croit avoir reconnu deux petites narines, placées ſur le devant, des deux côtés de la mâchoire ſupérieure: la bouche lui a paru capable d'une large ouverture: les oreilles ſont placées immédiatement derriere la bouche obliquement; elles ſont un peu ovales. M. *Voſmaër* dit que cet animal a des paupieres qu'il peut fermer comme les autres animaux: les quatre petits pieds dont il eſt pourvu, dit-il, ſont preſque arrondis & recouverts, comme le corps, de petites écailles tout autour, juſqu'au bout, & ſans le moindre indice d'onglets. Etant en Hollande, M.

*Voſmaër* nous montra cet animal : ſa groſſeur la plus conſidérable nous parut être au ventre & d'environ neuf lignes de diametre : la queue va en s'aminciſſant, filiforme, & eſt recouverte de petites écailles ſemblables à celles du corps : l'anus ſe montre tout près des pieds poſtérieurs : les pieds antérieurs ſont tout près de la tête, & les poſtérieurs à ſix pouces ou environ de diſtance. Il nous a paru que ces pieds n'étant point digités ni palmés, on les pouvoit nommer *appendices écailleuſes*, dont l'uſage paroît encore inconnu. Serviroient-elles de nageoires ?

SERPENT DE LA LOUISIANE. Il s'y en trouve une grande quantité : ils reſſemblent à nos couleuvres de France : ils ſont beaucoup de ravage dans les poulaillers où ils mangent les œufs & les poulets naiſſans.

SERPENT A LUNETTES ou SERPENT COURONNÉ. On le trouve au Pérou, à Siam, aux grandes Indes : il y en a de diverſes grandeurs, mais tous ont ſur la tête une tache dont la figure reſſemble beaucoup à celle d'une paire de lunettes à mettre ſur le nez. On dit que ce ſerpent eſt très-venimeux.

SERPENT DE LYBIE. Il eſt blanc & vergeté de taches noires : il eſt long : ſa queue eſt noirâtre : il vit d'oiſeaux & d'autres animaux.

SERPENT DE MADERASPATAN ou DE MADRAS. On le trouve près de cette ville : il eſt couvert d'écailles maillées d'un beau jaune, variées, ou de couleur de feuilles mortes ; ſa tête eſt ornée de grandes écailles joliment mouchetées. Il y a beaucoup d'autres eſpeces de ſerpens dans cette preſqu'Ile, ſur-tout aux environs de *Nega-patnan*, qui en a tiré ſon nom. Ce mot veut dire *ville aux ſerpens*.

SERPENT DE MADERE. On le nomme par excellence *ſerpent maigre & agile :* ſon corps eſt long & mince ; il rampe avec grande vîteſſe : ſa couleur eſt d'un violet pâle, ornée ſur le dos de taches rhomboïdes & bai-brunes ; l'ouverture de la gueule eſt bordée de jaune.

SERPENT DE MALABAR. Il porte une robe tiſſue d'écailles blanches, rondes & cerclées de bandes noi-

res. *Séba* dit que ce ſerpent a quelque choſe de ſi agréable & de ſi mignon, que dans les Indes Orientales, non-ſeulement les femmes ſe font un plaiſir de le regarder, mais encore de le mettre dans leur ſein pour ſe rafraîchir pendant les grandes chaleurs de l'été. On ajoute que les Indiens élevent cette eſpece de reptile, les mettent dans un tonneau, & leur font un lit; à la voix de leur maître, ils en ſortent, s'élancent ſur lui, le careſſent & s'entrelaſſent autour de ſon cou. On leur donne à manger & ils rentrent dans leur retraite.

Il eſt fait mention dans la *République des Lettres*, *Janvier* 1699, *p.* 33, d'une eſpece de *ſerpent de Malabar* très-dangereux: il eſt gros comme le doigt, long de cinq ou ſix pieds, & de couleur verte; il eſt hardi, & ſe lance ſur les paſſans, en choiſiſſant preſque toujours les yeux, le nez & les oreilles pour s'y attacher. Ce n'eſt pas par ſa morſure, dit-on, qu'il empoiſonne; mais il a ſous le cou une veſſie de venin ſubtil qu'il répand où il s'attache L'on prétend qu'il n'y a point de remede contre ce venin. Ce ſerpent eſt une eſpece d'acontias.

SERPENT MARIN, eſpece de poiſſon à nageoires molles qu'*Artedi* met dans le rang des murenes. *Rondelet* cite deux eſpeces de ſerpens marins, l'un qui a trois ou quatre coudées de long, le corps rond comme une anguille & la tête du congre; la mâchoire ſupérieure eſt plus longue que l'inférieure: on lui voit des dents aux mâchoires & au palais; il a deux pinnules aux ouies comme les anguilles; ſon dos eſt jaune, & le ventre cendré. L'autre eſpece eſt ſemblable aux ſerpens de terre; ſa couleur eſt jaune; le dos eſt garni de lignes tranſverſales; ſa bouche eſt petite & garnie de dents pointues qui ſe joignent exactement: il a des ouies couvertes comme celles des poiſſons à écailles: tout le deſſus du dos eſt garni d'une continuité de poils menus qui lui ſervent comme de nageoires. *Labat* dit avoir vu un ſerpent marin qui avoit dix pieds de longueur, deux de circonférence, la peau bleuâtre, tiquetée de noir & de jaune, & comme verniſſée; le dos garni d'une empennure de ſept pouces de hauteur, la queue fourchue,

& trois ailerons onglés de chaque côté; les yeux vifs, gros, à fleur de tête : les Pêcheurs le redoutent.

Un Capitaine, commandant un vaiſſeau du Roi de Dannemarck, dit auſſi avoir vu de fort près en 1746, ſur les côtes de Norwege, un ſerpent marin d'une groſſeur monſtrueuſe & d'une longueur démeſurée : la tête de cet animal que l'on voyoit hors de l'eau, avoit quelque reſſemblance avec celle d'un cheval : on remarquoit de grands crins blancs qui lui pendoient le long du cou; ſa marche paroiſſoit de loin une file de gros tonneaux qui ſe ſuivent en ligne droite. Lorſque les Pêcheurs de Norwege ſe trouvent en danger à l'approche de cette eſpece de ſerpent, comme ils ne peuvent l'éviter à cauſe de la rapidité avec laquelle il nage, ils lui jettent du *caſtoreum* ou de l'*aſſa fœtida*, dont l'odeur le fait fuir.

SERPENT DE LA MARTINIQUE. On en diſtingue de trois ſortes fort dangereuſes : les uns ſont gris, les autres ſont d'un beau jaune, & les troiſiemes ſont roux : leur tête eſt plate; quelquefois ils ſont plus gros que le bras; leur gueule eſt armée de quatre, & ſouvent de huit dents longues d'un pouce, pointues & courbées : ils ont à chaque dent un petit aiguillon qui pénetre depuis la racine juſqu'au bout; & c'eſt par là qu'ils font gliſſer le venin dans la plaie où ſe rencontre la dent. Ce venin eſt renfermé dans de petites veſſies qui environnent les dents, & qui ſont groſſes comme des pois. Les ſerpens jaunes de ce pays ont leur venin un peu jaunâtre & plus épais que les autres, & ce ſont les moins dangereux : les gris l'ont comme de l'eau un peu trouble; & les roux ont le leur clair comme de l'eau de roche; c'eſt le plus ſubtil. Quand on eſt mordu de ces ſerpens, il faut auſſi-tôt boire de l'infuſion du bois de couleuvre ou de caapeba, autrement dite *liane à ſerpent :* voyez CAAPEBA. Ce ſerpent avale ſans mâcher.

Il y a auſſi dans ce pays un ſerpent qu'on appelle *coule-ſang*, parce que le ſang coule par tous les conduits du corps de celui qui en a été mordu : c'eſt un petit ſerpent, grand comme une vipere, ayant les yeux fort ar-

dens, & la peau très-luiſante, tiquetée de noir & de blanc; ſon corps eſt étroit, & ſa queue menue.

Les Sauvages rapportent que les Acrouages, qui ſont des peuples de la Terre-ferme, ſe voyant continuellement tourmentés par les incurſions des habitans de cette île, pour ſe venger d'eux, ramaſſerent un grand nombre de ces différens ſerpens venimeux qu'ils renfermerent dans des paniers & des calebaſſes; & que les ayant apporté dans l'île de la Martinique, ils leur donnerent la liberté, pour leur nuire par le moyen de ces animaux.

M. *de Préfontaine* aſſure que la plante appellée *ouangue* à Cayenne, ou *gingiri* à la Martinique, (*digitalis ſeſanum dicta, rubello flore*, PLUM.) eſt un remede ſpécifique pour la morſure de quelque ſerpent que ce ſoit. L'Intendant de Cayenne (M. *de Chanvalon*) dit que l'*envers blanc*, qui eſt le *marantha* du P. *Plumier*, eſt auſſi un bon remede. Ce même Auteur a envoyé à la Martinique pour ce même traitement, de l'alkali volatil, afin d'eſſayer ſi le ſuccès en ſera égal à celui qu'a éprouvé M. *B. de Juſſieu* en Europe.

SERPENT DE MOCULO, en Amérique. *Séba* le repréſente allant à la chaſſe des araignées dont il ſe nourrit. Ce reptile a les écailles plombées, & marbrées de raies noires, tracées dans un ordre régulier.

SERPENT DE LA NÉGRITIE. *Séba* en décrit deux eſpeces: le premier a la tête rouge, traverſée de bandes ou de découpures blanches. On y diſtingue un petit quarré blanc, fait comme un petit dez: le reſte du corps eſt pâle, & traverſe ſa longueur par une bande jaune, puis bleue, enfin verte. La ſeconde eſpece eſt tachetée en deſſus & en deſſous: près de l'anus il ſort deux eſpeces de dards qui ſont peut-être les organes de la génération dans les mâles

SERPENT ORIENTAL. Son corps eſt long de ſix pieds & plus, gros de deux pouces & demi; ſes écailles ſont loſangées de diverſes couleurs vermeilles, & figurées en façon de rubans: il a un collier d'un beau rouge, & ſa tête eſt cuiraſſée de fortes écailles citrines: il y en a une eſpece dont la queue finit en une pointe auſſi piquante qu'une aiguille.

SERPENT DU PÉROU. *Séba* en décrit cinq eſpeces aſſez agréablement chamarrées : la premiere eſpece détruit ces ſcarabées dont le bourdonnement eſt inſupportable. Le troiſieme a des dents pointues à fleur de tête : il pouſſe des ſons auſſi harmonieux que quelques petits oiſeaux. Le cinquieme eſt un ſerpent qui porte un collier obſcur.

SERPENT POURRISSEUR. On le nomme ainſi, parce que la partie qu'il a mordue ſe pourrit incontinent, & cauſe de grandes douleurs. Ce ſerpent a la tête large, le cou étroit, le ventre gros, & la queue courbée : il chemine obliquement à la maniere des cancres : il a des taches ſéparées les unes des autres, bariolées & polies : on diroit que ſa peau eſt un tapis.

SERPENT DU ROYAUME DE DAMEL. Ces animaux ſont fort communs dans cette contrée de l'Afrique occidentale. On en voit de fort gros, dont la morſure eſt des plus dangereuſes : cependant les Negres n'oſent leur interdire l'entrée de leur caſe ; & quand ils en ſont mordus, ils mettent auſſi-tôt de la poudre ſur la plaie, & y appliquent le feu ; car, pour peu qu'ils different, le venin gagne les parties nobles, & la mort ſuit très-promptement. Les Negres tâchent auſſi d'appaiſer ces ſerpens par les gris-gris de leurs Marabous. Les Cercres, autre Nation negre, les prennent aux pieges pour les manger, parce que leur chair paroit fort bonne : il y a de ces ſerpens qui ont quinze & vingt pieds de longueur, & demi pied de diametre : il y en a de tout verts ; d'autres ſont noirs, tachetés & ondé de belles couleurs : les aigles en détruiſent beaucoup. Il ſe trouve encore en ce pays des ſerpens d'eau d'une groſſeur monſtrueuſe, ſur-tout dans les rivieres de Canoburi & de Quanza ; les Negres ne tuent ces ſerpens que quand ils ſont extrêmement raſſaſiés ; car alors ils ne peuvent ſe défendre : ils mangent leur chair rôtie.

SERPENT DU SÉNÉGAL : il eſt couvert d'écailles blanchâtres, ornées de bandelettes & de taches brunes, luiſantes, entrecoupées d'autres petites taches noirâtres.

SERPENT SERINGUE : nom donné à une eſpece d'*acontias* ou *ſerpent volant* : voyez ces mots.

SERPENT DE SÉVILLE : il eſt très-beau & d'un aſpect tout-à-fait agréable ; ſa peau eſt fort liſſe, quoiqu'ornée d'écailles blanches & noires ; les écailles tranſverſales du ventre ſont d'un jaune pâle.

SERPENT DE SIAM. Il y en a de toutes couleurs dans ce pays : on en voit qui ont plus de vingt pieds de long, & un pied & demi de diametre ; plus ils ſont gros, moins ils ſont venimeux. *Séba* en cite quatre eſpeces : le premier paroit être une eſpece de *ceraſte :* voyez ce mot. On trouve auſſi ce ſerpent aux environs du grand Caire, mais il n'a guere que cinq pieds de long : le ſecond eſt cerclé de bandes blanches & noires : le troiſieme a l'air fort doux ; ſes écailles ſont blanchâtres, rayées de bandelettes noires autour du corps : le quatrieme ſe nomme *Sybilla* à Siam : c'eſt un ſerpent de bonne augure pour les Habitans de ce pays : ſon corps eſt petit, jaune, couvert d'écailles minces & luiſantes.

SERPENT DE LA SIERRA MORENA : il y en a d'une groſſeur monſtrueuſe : les Maures leur font une guerre continuelle ; ils ont une eſpece de crête ſur la tête.

SERPENT A SONNETTES, *vipera caudi-ſona :* voyez BOICININGUA.

M. *le Beau*, Médecin au ſervice de la France à la Louiſiane, a rapporté un *ſerpent à ſonnettes* d'une eſpece différente du *boicininguа*, voyez ce mot : M. le Docteur *Mauduit* en a conſigné la deſcription dans le *Journal de Phyſique & d'Hiſt. Natur.* Ce ſerpent eſt du genre de la vipere, comme il eſt aiſé de s'en convaincre par la forme triangulaire & aplatie de ſa tête, & ſur-tout par l'inſpection des deux crochets entourés d'une véſicule à leur baſe, dont ſa mâchoire ſupérieure eſt armée : ſa longueur eſt de dix-ſept pouces ; le milieu du corps a dix-neuf lignes de circonférence : de ce point en s'éloignant vers les deux extrémités, il diminue conſidéralement de volume ; mais le côté de la queue ſe rétrécit ſubitement au-deſſous de l'anus, & finit en un fouet de la groſſeur d'une forte ficelle : le deſſus du dos depuis la baſe du crâne juſqu'à la queue, eſt relevé par une eſpece d'arête ou de crête, & les côtés étant déprimés, le dos entier paroit triangulaire ;

le ventre eſt arrondi & légérement déprimé, comme il l'eſt ordinairement dans les ſerpens; les écailles du dos ſont griſes ſur les côtes, mêlées de diſtance en diſtance de deux écailles noires à côté l'une de l'autre, qui forment une rangée de taches le long des flancs: les écailles qui recouvrent la ſaillie du dos, ſont brunes & mêlées par intervalles de trois écailles noires à côté l'une de l'autre, qui forment également une rangée de taches le long du corps; les écailles qui recouvrent le ventre ſont d'un blanc gris, traverſées par des bandes ou taches noires inegales & ſans ordre, ce qui fait paroître tout le ventre comme marbré: la queue qui eſt la partie la plus remarquable de ce ſerpent, eſt terminée par un appendice de ſubſtance cornée, compoſé de neuf anneaux, le tout de même que chez le *boiciningua*. Dans la proportion du corps & de la taille des deux eſpeces de ſerpens à ſonnettes, M. le Docteur *Mauduit* dit que dans celui dont il eſt mention ici, les anneaux ou ſonnettes ſont infiniment plus petites. Cet Obſervateur prétend abſolument que cette vipere à ſonnettes n'eſt point un jeune de l'eſpece commune: il y a des différences dans la robe & dans le nombre des taches noires.

Ce nouveau ſerpent à ſonnettes ſe trouve en Amérique, ſur-tout dans le Mexique; on le trouve encore en quantité dans les prairies de Barataria, dans le pays des Apelouſas & des Acatapas, peuples qui occupent l'eſpace ſitué entre la Louiſiane & le Mexique; mais il ne s'étend pas au-delà: la Louiſiane n'en nourrit point, & il n'eſt point connu dans la Guiane, où le ſerpent à ſonnettes ordinaire eſt commun.

M. *le Beau* qui a voyagé chez les Acatapas, certifie que la morſure de ce petit ſerpent à ſonnettes a des effets plus rapides encore & plus meurtiers que n'en a la morſure du ſerpent à ſonnettes ordinaire, toute dangereuſe & mortelle qu'elle eſt, ſi on n'y apporte un remede très-prompt. L'alkali volatil donné dans un véhicule convenable eſt l'antidote de la morſure de l'une & l'autre eſpece: plutôt le remede eſt adminiſtré, mieux il prévient l'infection du ſang. On s'en eſt ſervi avec ſuccès pour rappeller à la vie des perſonnes mor-

ques, il y avoit ſix heures, par un ſerpent à ſonnettes commun, (ce ſerpent avoit ſans doute peu de force); il ne faudroit pas attendre la moitié de ce tems pour la petite eſpece que nous venons de décrire.

Ce petit ſerpent à ſonnettes eſt donc beaucoup plus dangereux, plus à craindre; étant plus petit, on l'apperçoit de moins loin, il ſe gliſſe plus aiſément entre les herbes: le cliquetis de ſes grelots étant à peine ſenſible, n'eſt pas capable d'avertir à une certaine diſtance. Peut-être y a-t-il de ces petits ſerpens à ſonnettes dont le nombre des grelots devient plus conſidérable avec l'âge.

SERPENT DE SURINAM. Il y en a de ſept à huit eſpeces, entre leſquelles on diſtingue l'*acontias* ou *ſerpent à javelot* & le *boiciningua*, qui eſt le *ſerpent à ſonnettes*. Mademoiſelle *Merian*, dans ſon *Hiſt. des Inſectes de Surinam*, a repreſenté au bas d'un jaſmin un beau & rare ſerpent de Surinam, qui a l'habitude de s'entortiller, en cachant ſa tête au milieu de tous ſes replis. Le même Auteur parle d'un de ces ſerpens de Surinam dont les œufs ſont ſans coque dure: ces ſerpens ſont roux & d'un bleu d'outremer. *Séba*, qui en cite cinq eſpeces, dit que le cinquieme eſt d'un aſpect horrible & menaçant, & qu'il claque fortement des mâchoires.

SERPENT DE TERNATE. Il eſt magnifiquement tacheté d'eſpeces d'yeux bordés d'un anneau rouge ſur des écailles rhomboïdes & rouſſâtres.

SERPENT A TETE DE CHIEN. Il ſe trouve à la Dominique: il eſt long de neuf pieds & gros comme le bras: ſa tête eſt courte, groſſe; ſa gueule & ſes dents reſſemblent à ces mêmes parties du chien, & il mord de même: cependant il n'a point de crocs proprement dits, & eſt ſans venin. La peau des flancs eſt argentée; celle du dos eſt tachetée de noir, & celle du ventre comme nacrée. La graiſſe de ce ſerpent eſt ſpécifique contre les rhumatiſmes. Ce ſerpent eſt l'ennemi redoutable des oiſeaux du pays: replié autour des branches où ſe trouvent des nids, il ſe met à l'affut, les ſaiſit & les dévore. On dit que les oiſeaux qui l'apperçoivent jettent continuellement des cris, voltigent autour de lui, viennent au devant des Voyageurs, ſemblent im-

plorer du ſecours contre ce perturbateur. L'a-t-on tué, ils fondent ſur le ſerpent terraſſé, le frappent à coups de bec, planent au deſſus de leur protecteur & ſemblent marquer leur reconnoiſſance par de grands cris de joie.

SERPENT TIGRÉ. On le trouve dans l'île de Baly, ſituée au levant de celle de Java; ſes écailles ſont de couleur de ſafran, tiquetées de brun & de noir, celles du ventre ſont olivâtres; ſa tête eſt d'un brun ſombre; & ſa queue ſe termine en une pointe très-aiguë.

SERPENT DE LA VIRGINIE *Séba* en décrit deux eſpeces: la premiere a la peau d'un cendré jaune: tiquetée de brun; les écailles tranſverſales du ventre ſont blanchâtres; ſa tête eſt magnifiquement marbrée; ſon corps & ſa queue ſont longs & minces: ce ſerpent ſe nourrit d'oiſeaux. La ſeconde eſpece ſe nourrit de grenouilles; il a le deſſus du corps entouré de bandelettes jaunes & diſpoſées par ordre; les écailles du ventre entiérement blanches; la gueule garnie de dents pointues & les yeux perçans.

SERPENT VOLANT D'AMBOINE. *Séba* en donne deux eſpeces, qui ſont des eſpeces de *ſerpens à javelot* ou d'*acontias*; voyez ce mot. Le premier a chacune de ſes écailles iſolées, noires, tachetées de blanc, & frangées; celles du ventre ſont blanches. Le ſecond a les écailles du dos bleues, mêlées de blanc, l'extrémité de la queue eſt à chaînette. On trouve de ces ſerpens dans les Moluques & dans beaucoup d'autres pays. Il ne faut pas confondre ces ſerpens avec l'eſpece appellée *ſerpent ailé*; voyez ce mot.

SERPENT DE ZAGARA. C'eſt un beau ſerpent ceint ſur le ſommet de la tête d'une bande orangée, & ſur le front de deux autres bandelettes étroites, traverſant de grandes écailles couleur de ponceau, tachetées de jaune; les narines & la bordure de la gueule ſont jaunâtres; le dos eſt d'un jaune verdoyant, jaſpé de points verts, & embelli de taches rougeâtres qui repréſentent comme des armoiries; les écailles du ventre ſont d'un jaune pâle.

SERPENTAIRE, *dracunculus major*. Plante qui vient communément aux lieux ombrageux dans les pays chauds: on la cultive ici dans les jardins. Sa ra-

cine eſt groſſe, comme bulbeuſe, charnue, de couleur jaunâtre en dehors, blanchâtre en dedans, d'un goût âcre & brûlant; elle eſt plongée profondément en terre: il naît ordinairement à ſes côtés pluſieurs petites bulbes, par leſquelles elle ſe multiplie: elle pouſſe une ſeule tige haute de trois pieds, plus groſſe que le pouce, droite, ronde, liſſe, & couverte d'une peau tiquetée comme la peau des ſerpens: ſes feuilles ſont portées ſur des queues fongueuſes, & longues de neuf pouces; elles ſont découpées profondément en ſix ou ſept ſegmens en maniere de main. Du milieu de ces feuilles s'éleve une tige groſſe à peine comme le doigt, dont le ſommet eſt occupé par une gaîne qui étant ouverte forme une fleur d'une ſeule piece, irréguliere, de la figure d'une oreille d'âne ou de lievre. A cette fleur ſuccede une baie arrondie, ſucculente, diſpoſée en grappe, verte d'abord, enſuite rouge, d'un goût brûlant, & remplie d'une ou de deux graines arrondies, un peu dures. M. *Deleuze* obſerve que la fructification eſt la même que celle du *pied de veau*, dont la ſerpentaire eſt une eſpece: *Voyez à l'article* PIED DE VEAU.

Les racines & les feuilles de cette plante ont les mêmes vertus que celles du pied de veau; de ſorte qu'on peut les ſubſtituer l'une à l'autre. La ſerpentaire convient ſinguliérement pour déterger les cancers ulcerés, on l'emploie auſſi pour réſiſter au venin.

SERPENTAIRE DE VIRGINIE ou la VIPERINE VIRGINIENNE, *ſerpentaria Virginiana*, eſt une racine que l'on nomme auſſi *ſenagruel* ou *contrayerva de Virginie*. Elle eſt fibreuſe, menue, légere, brune, griſâtre en dehors, jaunâtre en dedans, d'une odeur agréable, aromatique, tirant un peu ſur celle de la zédoaire; d'un goût un peu âcre, amer & camphré: on nous l'apporte de Virginie, province de l'Amérique Septentrionale.

Quelques-uns confondent cette racine avec celle du *cabaret de Virginie*; mais le coup d'œil les diſtingue facilement, puiſque les racines de ce cabaret ſont noires.

*Thomas Johnſon*, qui a corrigé l'hiſtoire de *Gerard*, aſſure que la racine de *ſerpentaire de Virginie* appartient à une plante qui s'appelle *piſtolochia ſemper virens*: mais *Jean Ray* penſe différemment, & il dit que l'on nous apporte de Virginie les racines de trois plantes, ſous le nom de *ſerpentaires de Virginie*. La premiere s'appelle *ariſtolochia polyrrhizos auriculatis foliis*: ſa racine eſt un paquet de fibres & de chevelus attachés à une tête. La ſeconde ſe nomme *ariſtolochia violæ fruticoſæ foliis*: ſa racine eſt compoſée de fibres très-menues & blanches. La troiſieme s'appelle *ariſtolochia caule nodoſo*: ſa racine n'eſt qu'un compoſé de petites fibres jaunâtres, d'un goût & d'une odeur aromatiques.

La racine de *ſerpentaire de Virginie* paſſe pour diurétique, diaphorétique, carminative, & propre à réſiſter au venin & à la pourriture des humeurs. On la recommande comme un ſpécifique très-certain contre la morſure empoiſonnée du *ſerpent* appellé *boiciningua*: on mâche cette plante, on en avale le ſuc d'abord après la morſure, & on applique les feuilles pilées ſur la plaie. *Lémery* dit que pour faire mourir ce dangereux ſerpent, il ſuffit aux Indiens de lui donner à ſentir un morceau de cette racine, qu'ils ont attachée au bout d'un bâton, & qu'ils portent exprès toujours avec eux quand ils vont en campagne. On dit auſſi qu'elle guérit de la morſure des chiens enragés, & qu'elle empêche l'hydrophobie dans ceux qui ont été mordus. Elle fait mourir les vers & detruit la pourriture vermineuſe. M. *Cartheuſer*, qui a analyſé cette racine, avertit de l'employer avec beaucoup de circonſpection, car elle échauffe & irrite beaucoup.

SERPENTIN. Nom donné à un marbre d'un vert obſcur, avec des filets de couleur jaune, qui ſerpentent en veines: on ne le trouve point en blocs d'une groſſeur conſidérable. Les plus belles carrieres de ce marbre ſont en Egypte & en Grece. *Voyez* MARBRE.

SERPENTINE, *lapis ſerpentinus*. C'eſt une eſpece de pierre ollaire ou de ſmectite, ſolide, verdâtre, mouchetée de points noirs comme quelques laves & marbres. La *ſerpentine* eſt encore remarquable par ſon vert foncé, quelquefois nué de jaune: celle qui eſt opaque

opaque eſt la plus dure; celle qui a des endroits comme demi-tranſparens eſt la plus tendre: on la trouve à Sahlberg en Suede. On en fait des mortiers & autres vaſes à broyer, qui acquierent une grande dureté au feu. La ſerpentine ſe blanchit dans un feu ouvert; mais calcinée par un feu violent, dans un vaſe fermé, elle y devient jaune. On fait encore avec la ſerpentine, ſur-tout avec celle que l'on appelle improprement *marbre de Zœblitz*, (ſerpentine de Saxe) des taſſes, des cafetieres, des tabatieres, des boites, des caſſolettes & pluſieurs autres ouvrages qui ſont dans les mains de tout le monde. *Juſte Raben* fut le premier qui découvrit en 1546 la ſerpentine; mais ce fut *Chriſtophe Illgens*, qui vivoit en 1580, qui conçut l'idée de travailler cette pierre, que ſon garçon nommé *Brandel* avoit déjà l'art de racler & de tailler. Bientôt *Brandel* ſurpaſſa ſon Maître: il ſe perfectionna & enſeigna ſon art en 1600 à ſes quatre fils, qui gagnerent alors leur vie à ce métier. Ceux-ci furent ſuivis par ceux de *George Schiffle*, qui en firent d'abord, à force de bras, des uſtenſiles aſſez groſſiers, juſqu'au tems que *Michel Bosler*, qui mourut en 1634, âgé de ſoixante-dix ans, inventa l'art de travailler cette pierre au tour. Depuis ce tems on a continué de faire de la même maniere des vaſes de ſerpentine, de forme très-agréables. Cette pierre n'eſt pas plus dure que l'albâtre; & par conſéquent elle eſt plutôt tendre que dure. M. *Deſmarets* a trouvé en France une eſpece de ſerpentine remplie de grains durs & vitreux, & la regarde comme une matiere volcaniſée.

SERPILLIERE. Les Jardiniers donnent ce nom à un inſecte qui ronge la racine des plantes, ſur-tout celles des fleurs chéries & des légumes. C'eſt la *courtilliere*. Voyez INSECTE & TAUPE-GRILLON.

SERPOLET, *ſerpyllum*. Comme toutes les eſpeces de ſerpolet ont à-peu-près les mêmes propriétés, & que par cette raiſon elles pourroient être ſubſtituées les unes aux autres, nous ne parlerons que des deux ſuivantes, qui ſont le plus communément employées en Médecine. Ce ne ſont même que de ſimples variétés, dit M. *Deleuze*. Le ſerpolet eſt une eſpece de thym,

dont un des principaux caracteres ſpécifiques ſe tire de ſes feuilles, qui ſont ovales & bordées de quelques cils à leurs parties poſtérieures.

1°, Le SERPOLET ou PILLOLET CITRONNÉ, *ſerpyllum citratum.* Il croît dans les endroits montagneux, quelquefois mêlé avec le ſerpolet commun, & il fleurit comme lui en été : ſa racine eſt déliée & fibreuſe ; elle pouſſe pluſieurs tiges carées, longues comme la main, dures, ligneuſes, & couchées ſur terre : ſes feuilles ſont petites, un peu épaiſſes d'un vert noirâtre, d'une odeur de citron ou de méliſſe des jardins : aux ſommités des tiges naiſſent de petites fleurs purpurines, en forme de têtes ; il leur ſuccede quatre petites ſemences arrondies.

2°. Le PETIT SERPOLET ou THYM SAUVAGE ORDINAIRE, *ſerpyllum vulgare minus.* Cette plante, qui a une odeur fort agréable, naît aux lieux incultes, montagneux, ſecs, ſablonneux : même dans les champs, dans les pâturages, en un mot preſque par-tout. Sa racine eſt menue, ligneuſe, vivace & fibrée : ſes tiges ſont carrées, dures, rougeâtres, baſſes, & un peu velues ; les unes s'élevant droites à la hauteur de la main, les autres rampant çà & là : ſes feuilles ſont petites, vertes, un peu plus larges que celles du thym ; ovalaires, nerveuſes, d'un goût âcre & aromatique : ſes fleurs, qui paroiſſent pendant tout l'été, naiſſent au ſommet des tiges : elles ſont petites, diſpoſées en maniere de tête, de couleur purpurine ou blanche. Il leur ſuccede des ſemences arrondies, enfermées dans une capſule qui a ſervi de calice à la fleur.

Le *ſerpolet* panaché de *Parkinſon* ne differe de ce dernier que par la couleur de ſes feuilles. Non-ſeulement le petit ſerpolet change d'odeur, ſelon la diverſité des lieux & des climats, mais même ſes ſommités dégénerent aſſez ſouvent en petites têtes blanchâtres & veloutées, qui tiennent la place des fleurs, & logent des vermiſſeaux, la piqûre de certains inſectes donnant lieu à ces ſortes d'excroiſſances ou galles.

Le *ſerpolet* eſt âcre au goût, un peu amer, ſtyptique, odorant, & rougit un peu le papier bleu : c'eſt une plante ſtomachique, céphalique ; il bride ou dé-

truit cette matiere irritante qui cauſe les mouvemens convulſifs; il fournit au ſang des parties ſpiritueuſes: ſon uſage eſt intérieur & extérieur: on en prend l'infuſion pour les pâles couleurs. En Danemarck on eſt dans l'habitude d'en boire dans l'éryſipele: elle dépure le ſang, provoque les urines & fait ſuer, ce qui eſt auſſi fort utile pour la toux invétérée: ſi on en prend la poudre par le nez, elle produira le même effet que le tabac. La chair du gibier nourri de ſerpolet, eſt très-agréable.

SERRAN. On donne ce nom à deux animaux très-différens; 1°. au *verdier*: voyez ce mot; 2°. à un poiſſon de haute mer, & à nageoires épineuſes. *Rondelet* dit qu'il reſſemble beaucoup au *loup de mer* pour la figure du corps & la fente de la bouche. Il a la mâchoire inférieure plus longue & plus avancée que celle de deſſus; ce qui fait qu'il a toujours la bouche ouverte. Il a les dents aiguës & les yeux petits; par ſes nageoires, ſa queue, ſes aiguillons, ſes ouies, & par ſes parties intérieures, il reſſemble aux poiſſons nommés par quelques-uns *poiſſons de rocher*. Celui-ci eſt de différentes couleurs. Preſque tous les Auteurs diſent que ce poiſſon eſt toujours femelle; ce qui eſt difficile à croire.

SERREUR ou JAVELOT. *Voyez* ACONTIAS.

SERSIFI ou SALSIFI, *tragopogon*. Plante dont on diſtingue pluſieurs eſpeces. Nous parlerons ici de deux principales. A l'égard du ſerſifi noir ou d'Eſpagne, *voyez au mot* SCORSONERE.

1°. Le SERSIFI BLANC, ou SALSIFI CULTIVÉ, ou SARSIFI BLANC DES JARDINS, *tragopogon hortenſe*. Sa racine eſt groſſe comme le petit doigt, droite, tendre, laiteuſe, douce au goût, blanche en dedans & en dehors: elle pouſſe une tige à la hauteur d'environ deux pieds, ronde, creuſe en dedans, rameuſe, garnie de pluſieurs feuilles qui reſſemblent à celles du porreau: ſes fleurs naiſſent en été aux ſommités: chacune d'elle eſt un bouquet à demi-fleurons de couleur purpurine: leur calice n'eſt pas imbriqué, mais formé de quelques feuilles égales, longues & étroites: il leur ſuccede des ſemences oblongues, rondes, cannelées,

brunâtres, & couronnées d'une aigrette de plumes. Toute la plante rend abondamment un ſuc laiteux, viſqueux & doux, qui d'abord coule blanc, puis devient jaune : on la cultive dans les jardins, comme la ſcorſonere, à cauſe de ſa racine qui ſert dans les alimens.

2°. Le SERSIFI SAUVAGE OU DES PRÉS, la BARBE DE VIEILLARD, OU DE BOUC ORDINAIRE, *tragopogon pratenſe luteum majus*. Cette plante croit preſque par-tout, dans les prés & les pâturages un peu gras & humides : ſa racine eſt ſemblable à celle de la ſcorſonere : ſa tige eſt haute d'un pied & demi : ſes feuilles reſſemblent à celles du ſafran ; ſes fleurs, qui paroiſſent en Mai & Juin, ſont jaunâtres, de même ſtructure que celles de l'eſpece précédente ; ſes ſemences ſont d'une couleur cendrée, & s'envolent en l'air au moyen de leur aigrette, après quoi la plante repouſſe & fleurit tout de nouveau en Juillet & Août. *Jean Bauhin* obſerve que toutes les fleurs de cette plante ſe tournent du côté du Levant.

Les racines de ces plantes ſont apéritives & pectorales : elles fourniſſent une nourriture douce & de bon ſuc : les feuilles ſont vulnéraires & conſolidantes.

SERTULAIRE, *ſertularia*. M. *Linnæus* donne ce nom à différentes eſpeces de *corallines*. Voyez ce mot & celui de ZOOPHYTE.

SERVAL ou SERVAT. C'eſt le même animal que celui qui a été décrit par Meſſieurs de l'Académie ſous le nom de *chat-pard* ; dans le pays de Malabar il eſt nommé *maſaputé*, & on l'a vu à la Ménagerie du Roi ſous le nom de *chat-tigre*. Cet animal ſe trouve aux Indes, au Sénégal, au Cap de Bonne-Eſpérance : il reſſemble au chat par la figure, & au tigre, ou plutôt à la panthere & au léopard par les taches noires & blanches de ſon poil. Il eſt quatre fois plus gros qu'un chat ; il eſt carnaſſier, & ſe nourrit de rats, de ſinges, d'oiſeaux qu'il attrape avec la plus grande adreſſe ; car il ſaute ſur les arbres avec autant d'agilité pour le moins que le ſinge. On prétend ( ce qui eſt difficile à croire ) qu'il fait ſa bauge ſur les arbres : il eſt d'une nature ſauvage & ſi féroce, que les bons ni

mauvais traitemens ne le peuvent adoucir. Les fourrures que l'on tire de la peau de cet animal ſont très-belles. *Voyez maintenant à l'article* CHAT-PARD.

SERUM. Nom donné à la partie aqueuſe, fluide & tranſparente du lait, du ſang & des humeurs animales. *Voyez* LAIT & SANG.

SESAME ou SEMPSEN, ou GIRGELIN : *voyez* JUGOLINE. Le ſeſame d'Allemagne ou bâtard, eſt la *caméline*. Voyez ce mot.

SESAMOIE, *ſeſamoides fructu ſtellato*, c'eſt une plante qui croit aux pays chauds, ſablonneux & montagneux, & ſur-tout dans les Pyrénées : elle a une reſſemblance groſſiere avec le *ſéſame :* ſelon M. *Linnæus* c'eſt une eſpece de *reſeda :* ſes feuilles ſont étroites comme celles de la linaire : ſa tige porte aux ſommités de ſes rameaux une maniere d'épi, où ſont attachées de petites fleurs mouſſeuſes, frangées, jaunâtres, auxquelles ſuccedent des fruits formés en roſettes, coupés en étoiles, & remplis de ſemences menues & pâles. *Lémery* dit que cette plante eſt déterſive & réſolutive.

SESBAN. *Galega Egyptiaca, ſiliquis articulatis*, arbriſſeau qui croit en Egypte dans les haies : il eſt grand comme un myrte : ſes rameaux ſont droits, creux, moelleux : ſes feuilles ſont petites, oblongues, étroites, onctueuſes, de couleur verte pâle, ayant un petit nerf au milieu : ſes fleurs ſont diſpoſées en grappe, & preſque ſemblables à celles du genêt : elles ſont ſuivies par des gouſſes plus longues que le doigt, très-étroites & pointues, contenant des ſemences oblongues, aſſez ſemblables à celles du fenugrec, d'un goût âcre & piquant. On ſe ſert de ſa ſemence pour fortifier l'eſtomac, faciliter la digeſtion, arrêter le cours de ventre, & pour modérer le flux menſtruel.

SESELI DE MARSEILLE ou DE CANDIE, ou FENOUIL TORTU, *ſeſeli Maſſilienſe aut Creticum*, plante qui croit abondamment aux pays chauds, ſurtout autour de Montpellier, ſur les bords des vignes, le long des chemins, & dans les blés : on la cultive dans les jardins. Sa racine eſt peu groſſe, ſimple, blanche & aromatique : elle pouſſe une tige à la hauteur d'environ un pied & demi, cannelée, velue, ſe divi-

ſant en pluſieurs rameaux fermes, tortus, noués, aſſez gros & épars : ſes feuilles reſſemblent à celles du fénouil ; mais elles ſont plus groſſes, plus courtes & plus dures : les fleurs naiſſent en Juin & Juillet, aux extrémités ſur des ombelles, compoſées chacune de cinq feuilles blanches, diſpoſées en fleurs de lis, avec autant d'étamines capillaires. A ces fleurs ſuccedent des ſemences jointes deux à deux, arrondies, aplaties, relevées d'une bordure taillée en grain de chapelet, odorantes & d'un goût fort âcre.

La racine & la ſemence de cette plante conviennent pour l'aſthme humide, & pour exciter l'expectoration : la ſemence eſt ſur-tout diurétique, provoque les menſtrues des femmes, & diſſipe la colique venteuſe : c'eſt un des ingrédiens de la grande thériaque. Les Anciens eſtimoient fort le ſeſeli de Candie, d'Ethiopie & du Péloponeſe. *Tournefort* déſigne ainſi le ſeſeli d'Ethiopie, *buplevrum arboreſcens ſalicis folio.* Ce ſeſeli differe de celui de Marſeille ; c'eſt un bon carminatif.

SESELI DE MONTPELLIER, eſt la ſaxifrage des Anglois ou des prés : *voyez la ſuite du mot* SAXIFRAGE.

SESELI COMMUN & DE MONTAGNE : *voyez* LIVECHE.

SETIM : *voyez* BOULET DE CANON.

SE-TSE : *voyez à l'article* CHIST-SE.

SÈVE : *voyez à la ſuite de l'article* PLANTE.

SEXE : *voyez cet article dans l'alphabet ſecondaire du mot* PLANTE. *Voyez auſſi les mots* APHRODITE & HERMAPHRODITE.

SIBADILE : *voyez* CÉVADILLE.

SIBON, eſt le nom que les Hottentots donnent à un ſerpent d'Afrique. C'eſt le *coluber ſcutis abdominalibus* 180, *ſquamis caud.* 85. de M. *Linnæus.* Il a la tête ronde & les yeux grands : ſa couleur eſt d'un brun ferrugineux : il eſt appellé *ſerpent à pluſieurs couleurs*, tant il eſt marqué de taches de pluſieurs couleurs : ſa tête eſt ronde, blanche en dehors, couvertes de petites écailles : le reſte du corps eſt d'un jaune clair, & parſemé de taches rouſſes & rougeâtres : les écailles du ventre ſont griſes, & mêlées de roux.

SICKU, eſpece de poirier du Japon, dont les feuilles ſont ovales, pointues, d'un vert clair & finement dentelées. Le fruit de cet arbre eſt d'une figure extraordinaire, & d'un goût auſſi agréable que celui de la poire de bergamote. Ce fruit dont le pédicule eſt fort long, ſe diviſe d'abord comme en deux parties de la groſſeur d'une plume à écrire, enſuite en pluſieurs autres, réunies entr'elles, tortueuſes & longues de ſix lignes, terminées par une petite queue qui ſupporte deux grains ſemblables à celui du poivre, diviſés en trois parties, leſquelles renferment une ſemence ſemblable à celle du lin.

SIDERITE pierres dont les Lithographes ont beaucoup parlé : c'eſt l'*aimant brut :* voyez ce mot.

SIDOL, eſt chez les Indiens cette eſpece de ſaumure que les Européens appellent *garum :* voyez ce mot.

SIEGE, nom que *Rondelet* donne à une eſpece de *muge* d'eau douce, commun dans les rivieres & dans les ruiſſeaux du côté des Cevennes.

SIEUREL ou SICUREL, poiſſon à nageoires, du genre des maquereaux : c'eſt le *maquereau bâtard* des François, & le *chicarou* de Gaſcogne. Dans l'été on en prend en grand nombre en Languedoc & en Eſpagne, avec les maquereaux. Le *ſieurel* vit en troupe : il a la couleur du maquereau ; mais il a moins d'épaiſſeur, le muſeau moins pointu, le corps moins rond, & un peu écraſé ; la bouche peu grande, les mâchoires âpres, & les yeux grands & verts : il n'a point d'écailles, au moins elles ſont très-fines. Par le milieu du corps, depuis la tête juſqu'à la queue, il a un trait fait de petits os ſi rudes & ſi âpres, qu'il ſemble que ce ſoit une ſcie : la queue eſt tortue au milieu, plus âpre & plus haute que le reſte du poiſſon. Ce poiſſon a ſix nageoires ou ailerons, deux grandes proche des ouies, deux plus petites au deſſous, & deux autres au dos : la premiere & la ſeconde ont des aiguillons. On remarque une autre nageoire près de l'anus, qui va juſqu'à la queue, garnie de deux aiguillons à ſon commencement. La chair du *ſieurel* eſt plus dure que celle du maquereau, ſur-tout lorſqu'elle eſt ſalée. Il y a des Hollandois qui l'aiment quand elle eſt fumée.

M. *Gronovius* dit que ce poiſſon a des tablettes qui couvrent la ligne latérale : ces tablettes s'élevent de plus en plus, & rendent la partie poſtérieure de ce poiſſon preſque carrée.

SIFAC. Nom d'une eſpece de ſinge qui ſe trouve dans l'île de Madagaſcar ; il eſt blanc, ſa queue l'eſt auſſi : il a ſeulement deux petites tâches ſur les côtés : *voyez* SINGE.

SIFFLEUR. Cet oiſeau eſt ainſi nommé à Saint-Domingue, à cauſe des ſons aigus & perçans de ſa voix. Il eſt de la groſſeur d'un pinçon ; ſa queue eſt étagée. L'oiſeau en général eſt brun par deſſus, excepté les environs du croupion, & les petites couvertures des ailes, qui ſont d'un jaune verdâtre, comme tout le deſſous du corps ; mais cette derniere couleur eſt un peu plus rembrunie ſous la gorge, & elle eſt variée de roux ſur le cou & la poitrine ; les grandes couvertures & les pennes des ailes, ainſi que les douze pennes de la queue, ſont bordées de jaune.

On donne auſſi le nom de *ſiffleur* au *baltimore vert*, eſpece de troupiale de l'île Saint-Domingue : *voyez* BALTIMORE & TROUPIALE.

On donne encore le nom de *ſiffleur* au *ſinge voltigeur* d'Amérique : *voyez à l'article* SINGE.

SIGARAS, eſpece de mouche qu'on voit en Afrique : ſa tête eſt large & ſans bec. Cet inſecte s'arrête ordinairement ſur les arbres, & rend jour & nuit un ſon fort aigu. *Barbot*, *Hiſt. Génér. des Voy. L. IX.*

SIGILLAIRE, terre bolaire formée en petits gâteaux ſur leſquels ſont imprimés des cachets : *voyez* BOL & TERRE SIGILLÉE.

SIGNET : *voyez l'art.* SCEAU DE SALOMON.

SIGNOC ou SIGUENOC, eſpece d'écreviſſe de mer qui ſe trouve dans les Indes Orientales : elle eſt couverte de deux écailles fort dures dont celle de devant eſt boſſue & un peu épaiſſe, double autour du front & taillée en demi-lune à l'endroit où elle ſe rejoint à l'autre : le dehors eſt relevé de boſſes ou chargé de pointes obtuſes, diſpoſées par rangs. Cette derniere eſt plus déliée que l'autre, & en forme de loſange, dentelée des deux côtés & piquée de petits trous. La queue

de cette écreviſſe ſurpaſſe en longueur le reſte du corps, & depuis le milieu juſqu'au bout, elle eſt dentelée de pointes fort dures.

A la partie convexe du premier teſt, ſont ſitués les yeux de ce cruſtacée, aſſez apparens pendant qu'il vit, mais plus retirés & couverts d'une membrane ſemblable à de la corne quand il eſt mort. Il a pluſieurs jambes, à la maniere des cancres : les huit premieres ſont plus courtes que les autres, les deux qui ſuivent ſont plus longues, & les deux dernieres ſont plus courtes que les huit premieres. Ce poiſſon (ver cruſtacée), dit l'Auteur du *Dictionnaire des animaux*, n'a point de nageoires, mais il eſt muni de chaque côté d'un petit os obtus qui lui ſert comme de rame avec laquelle on croit qu'il nage. Ne pourroit-on pas regarder auſſi cet os prétendu, comme une protubérance épineuſe, & particuliere à cet animal, & croire qu'il nage à l'aide de ſa queue comme les *écreviſſes ?* voyez ce mot.

Auprès de la gueule il a deux petites pattes, dont il ſe ſert pour marcher, & deſſous le teſt inférieur, on lui voit quelques petites veſſies, qui s'enflent à la façon des grenouilles. Ce cruſtacée ſe plaît le long des rivages & dans les lieux peu profonds : on le prend plus communément à l'embouchure des fleuves. On voit des ſignocs de différentes groſſeurs dans l'Inde Occidentale, il y en a dont la queue eſt longue de plus d'un pied.

SILENE, *ſilenus*. Animal quadrupede qui a les oreilles courtes & rondes comme celle des ſinges : c'eſt l'*ai* ou *pareſſeux* de Ceylan, ſelon *Scba* qui en a parlé le premier. *Voyez* PARESSEUX.

SILEX. Nous avons parlé de cette pierre qu'on trouve abondamment répandue par toute la terre, au mot CAILLOU ; mais comme on déſigne par ce nom qui eſt latin une très-grande quantité de pierres aſſez différentes pour la forme & le tiſſu, nous croyons devoir dire ici que l'on entend par *ſilex* la pierre à fuſil ordinaire qui a un fauſſe tranſparence, qui eſt extérieurement d'une forme irréguliere, & analogue au trou où le ſuc pierreux qui l'a produite s'eſt moulé & endurci. Il y en a de couleurs différentes : tels que la *pierre fuſiliere* & le *caillou d'Egypte*, &c. Ceux qui ſont plus

purs & comme tranſparens, forment les agates, leſquelles, ſelon leurs couleurs & mélanges, prennent le nom de *cornaline*, de *jade* de *calcédoine*, de *ſardoine*, d'*onix*, &c. Voyez ces différens mots & celui de CAILLOU.

Pour peu qu'on deſcende dans une carriere de craie, on y trouve les pierres à fuſil diſperſées par maſſes informes, inégales & détachées, formant néanmoins des eſpeces de lits horizontaux entre les couches de cette terre marine. Ces *ſilex* ſont noirs en dedans, blancs en dehors; ils ſervent à paver les terraſſes, les baſſins des fontaines: on s'en ſert auſſi pour la conſtruction des bâtimens. On a même obſervé qu'un fragment le plus noir de cette pierre long-tems expoſé à l'air, ſe réduit en une ſubſtance blanchâtre, & qui s'amollit ou s'égriſe ſans faire effervescence avec les acides. M. *Swab* (*Mémoires de l'Acad. de Stockholm*, *Tom. XX. ann.* 1758,) a fait quelques expériences qui peuvent jeter un grand jour ſur la connoiſſance des pierres en général, & notamment ſur les cailloux. Ce Savant préſume que le *ſilex* pourroit bien être produit par la combinaiſon d'un acide minéral, avec une terre calcaire modifiée & élaborée par la Nature d'une façon particuliere, à laquelle il s'eſt joint quelque mélange étranger. On ne peut diſconvenir que le *ſilex* dans ſon origine a dû être mou & avoir un degré de fluidité: les mamelons qui ſe trouvent fréquemment ſoit à ſa ſurface, ſoit à ſon intérieur, nous conduiſent auſſi à croire que la matiere qui conſtitue cette pierre a été dans un état de viſcoſité, ou d'une eſpece de gelée. C'eſt ainſi qu'ont été formées les agates pommelées, &c. Nous indiquerons encore une preuve qui conſtate que le caillou a été fluide dans ſon origine: la voici. Chaque année lors de nos litholiſations, nous conduiſons nos Auditeurs dans la carriere de pierre calcaire, ſituée à Iſſy derriere la maiſon de feue S. A. Madame la Princeſſe de Conti: là nous faiſons obſerver un banc de ſilex d'un pouce & demi d'épaiſſeur ou environ, poſé horizontalement entre les couches de la pierre calcaire à bâtir. Le banc de ſilex n'eſt compoſé que de petites *cames* & *vis*, ou de noyaux de ces coquilles

remplies ou converties en agate : à l'inſpection on reconnoit ſans peine que la matiere du ſilex encore fluide s'eſt épanchée ſur ces coquilles, s'eſt moulée dans leurs cavités, en a pris parfaitement les empreintes, & en a conſervé la figure en paſſant à l'état de dureté. Faut-ils s'étonner ſi avec cette pierre dure, igneſcente & coquillere, & qui eſt ſuſceptible d'un beau poli, l'on fait tant de bijoux, comme tabatieres, &c. ? La théorie du ſilex fluide doit encore nous indiquer la maniere dont ont dû ſe former tous les autres corps organiſés devenus pétrifiés, tels que le bois, certains os. *Voyez l'article* PÉTRIFICATION.

Le ſilex appellé *pierre fuſiliere* ou *pierre à fuſil* eſt plus abondant dans les paroiſſes de Meunes & de Couſſy dans le Berry, à deux lieues de S. Aignan & à demi-lieue du Cher, qu'en tout autre endroit de la France. Au moins on regarde le ſilex de ce lieu comme le plus propre à être taillé en pierres à fuſil. On en tire de ce Canton qui a peu d'étendue pour l'uſage de preſque toute l'Europe ; dès qu'une carriere eſt vide on la ferme, & l'on prétend que pluſieurs années après on y trouve des *pierres à fuſil* comme auparavant. ENCYCL. Les Pays-Bas Autrichiens fourniſſent auſſi beaucoup de ſilex qui contiennent des coquilles.

SILIQUE, *ſiliqua*. C'eſt un fruit compoſé de deux panneaux, qui s'ouvrent de la baſe vers la pointe, ſéparés par une cloiſon membraneuſe, d'où pendent les petites ſemences attachées chacune par un cordon ombilical. Ces panneaux tombent par la maturité, en ſe ſéparant ou de haut en bas, ou de bas en haut. Ce qui diſtingue la ſilique de la capſule & de la gouſſe, c'eſt ſa cloiſon mitoyenne. (Comme cette cloiſon, dit M. *Deleuze*, ne paroît pas toujours dans les ſiliques, on peut ajouter à ce caractere, que dans la ſilique les ſemences ſont attachées alternativement aux deux ſutures, au lieu que dans la gouſſe légumineuſe elles ont leurs attaches toutes du même côté.) Toute la claſſe des fleurs en croix en fournit l'exemple. *Voyez au mot* PLANTE *& l'article* FLEURS.

SILPHIUM. Racine fort eſtimée dans l'Afrique Orientale par ſes propriétés médicinales, & par l'uſage

qu'on en fait dans les ragoûts. Quelques-uns croient que c'eſt la même dont les Anciens tiroient un ſuc qu'ils regardoient comme ſi précieux, qu'ils dépoſoient dans le tréſor public tout ce qu'ils en pouvoient acquérir : ils l'appelloient *gomme de cyrêne* ou *ſuc cyrénaïque*, & l'on ſait que Jules-Céſar ne manqua pas de s'emparer de ce tréſor dans le tems de ſa Dictature. Bien des perſonnes prétendent que ce n'étoit autre choſe que l'*aſſa fœtida*. On ſait que la mauvaiſe odeur & ſaveur que nous y trouvons paſſent pour être exquiſes en Perſe & dans tout l'Orient : les Romains aimoient auſſi les ragoûts où il en entroit. Toutes ces conjectures font croire que le *ſilphium* des Romains eſt le *laſer* des Anciens & l'*aſſa fœtida* des Modernes ; cependant comme il avoit la vertu d'enivrer & de rendre joyeux, ne ſeroit-ce point ce fameux *nepenthes* ſi vanté dans *Homere*, ou l'*opium* des Turcs ?

SILURE ou SIRULE ou SALUT ou SOM, *ſilurus*, eſt un grand poiſſon vorace de fleuve & de mer, qui ſe jette ſur les autres poiſſons & les dévore. Il eſt du genre des poiſſons à nageoires molles que les Méthodiſtes nomment *gadus*, nom ſous lequel ſont compriſes les morues, les lottes, &c. qui ont ſix oſſelets à la membrane qui couvre les ouies. La bouche du ſilure eſt armée de dents bien pointues & fortes, & accompagnée de deux longs barbillons ſur la mâchoire ſupérieure, & de quatre plus petits ſous l'inférieure : ſa peau eſt dure, noirâtre & ſans écailles ; ſes yeux ſont fort grands : il a deux nageoires au dos, une proche de l'anus & d'autres proche des ouies & au ventre. Sa chair eſt dure : il ſe jette ſur les chevaux qui nagent dans le Mein & dans le Danube : il remue toujours la queue. On prétend que le mâle de ce poiſſon, ainſi que celui de la carpe, garde quelquefois les œufs de ſa femelle pendant cinquante jours, de peur que les autres poiſſons ne les mangent.

SIMAROUBA, *evonimus fructu nigro, tetragono*, BARR. eſt l'écorce d'un arbre que les habitans de la Guiane, chez qui il croît, ont appellé ainſi : ils ſe ſervent communément de cette écorce pour les flux dyſſentériques, & ils en ont envoyé pour la premiere fois

dans nos ports en 1713. Cette écorce eſt d'un blanc jaunâtre, ſans odeur, d'un goût un peu amer, compoſée de fibres pliantes, attachées au bois blanc, léger, & inſipide des racines, des ſouches & des troncs, deſquels on la ſépare aiſément. (M. *Haller* dit qu'on a découvert que le ſimarouba eſt d'une claſſe très-différente de l'évonimus, & plus voiſine de la piſtache.

Le ſimarouba contient beaucoup de gomme-réſine, il donne à l'eau une teinture laiteuſe : il fortifie l'eſtomac, il appaiſe les coliques & les tranchées, il arrête les hémorragies & le flux de ventre. On lit dans la *Maiſon Ruſtique de Cayenne* que l'arbre du ſimarouba eſt grand, fort droit, ayant la feuille ſemblable à celle du pommier : on ne ſe ſert que de l'écorce de ſa racine qui eſt jaune & compacte : il faut ordinairement deux Negres pour faire un paquet marchand de ſoixante dix livres de cette écorce, l'un la coupe & l'autre la dépouille ; ce qui ne ſe fait qu'en battant la racine, le coup qu'on donne enleve l'écorce. Les Negres pour cette opération ſont obligés de mettre une culotte & une chemiſe ; ſans cette précaution le ſuc âcre qui ſort de la racine, leur donneroit la gale & des élevures ſur la peau, qui empêchent de marcher pendant quelques jours. On nous envoie quelquefois pour du vrai ſimarouba l'écorce d'un arbre appellé *coupaya :* voyez ce mot. Le bois du ſimarouba eſt fort léger, il eſt connu ſous le nom de *bois de Cayan.*

En 1718 M. *Antoine de Juſſieu* ſe ſervit fort heureuſement de ſimarouba. Pendant l'été il y avoit eu des chaleurs exceſſives, qui furent ſuivies de quantité de dévoiemens dyſſentériques, leſquels réſiſtoient non-ſeulement aux purgatifs, aux aſtringens, & à l'*ipécacuanha* même, mais devenoient encore plus conſidérables par l'application de ces remedes. Ce célebre & habile Médecin réuſſit parfaitement, & guérit ces dyſſenteries par l'uſage du ſimarouba. On fit d'abord bouillir cette écorce à la doſe de demi-once & d'une once dans une petite quantité d'eau, comme l'on fait dans la Guiane, mais cette décoction bue, cauſa ſouvent le vomiſſement, & preſque toujours des ſueurs incommodes, & quelquefois elle augmentoit le flux de

ſang & de ſéroſité : on corrigea la doſe, & on vint au point ſalutaire pour les tempéramens de notre climat, qui, comme nous l'avons dit ailleurs, exigent des remedes en beaucoup plus petite doſe, que ceux des pays chauds.

On donne le ſimarouba en décoction juſqu'à deux gros dans une pinte d'eau, qu'on fait bouillir juſqu'à la diminution d'un tiers, & que l'on avale en quatre doſes de trois en trois heures : on prend cette écorce en ſubſtance râpée & non pilée, à la doſe d'un demi gros, qu'on réduit en bol avec du ſirop de capillaire : on en répete la doſe juſqu'à ce qu'on ſoit guéri.

On parvient heureuſement à la guériſon ſans aucun dégoût pour la boiſſon, ſans aucun vomiſſement & ſans aucune évacuation par les ſelles : cependant les douleurs vives ſont appaiſées dans l'eſpace d'un jour ; le ſommeil revient auſſi-tôt, les urines deviennent plus copieuſes & plus limpides, les évacuations ſont plus rares, l'odeur fétide des excrémens ceſſe, leur couleur change, de liquides ils deviennent épais, le malade réprend de l'appétit & il eſt bientôt rétabli. Cette écorce priſe en décoction, fournit aux inteſtins un baume qui les reſſerre, elle fortifie l'eſtomac qui eſt affoibli par des flux de ventre immodérés & invétérés, elle provoque l'appétit & aide la digeſtion par ſes parties ameres & inciſives, & elle rend à la membrane des inteſtins, qui eſt comme raclée, le *mucus* que les excrémens trop âcres ont enlevé. Elle ſurpaſſe les autres remedes anti-dyſſentériques par ſa vertu ſinguliere, anti-ſpaſmodique, ſtomachique & adouciſſante ; elle vaut bien mieux que les aſtringens que l'on ne peut donner impunément, lorſque les hémorroïdes ou les regles coulent ; mais lorſque l'on a bu la décoction de ſimarouba, le flux ceſſe, & on fait évacuer librement & ſurement ce qui doit être évacué, & ce qui doit couler ; il eſt même prouvé par pluſieurs expériences que cette écorce eſt aſſez ſouvent anti-hyſtérique.

Elle convient ſur-tout dans les flux de ventre ſereux, bilieux, ſanguinolens & muqueux, invétérés à cauſe du mouvement convulſif continuel des inteſtins, quand il n'y a pas de fievre, ni de dérangement d'eſtomac,

& dans les teneſmes. Au reſte la doſe de ce remede varie ſelon le malade & les maladies ; car ſi l'eſtomac & les premieres voies ont déjà été vidés, & que le mal ſoit plus doux, il ſuffit d'en donner un demi gros en poudre une ou deux fois, & le mal cede. Mais s'il y a de la cacochymie avec les autres fâcheux ſymptômes, il faut pluſieurs doſes de cette décoction.

Ces détails intéreſſans ſur les vertus & les effets du ſimarouba ſont tirés des *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences*, *ann.* 1729 & 1731, & d'une *Theſe de Médecine* à laquelle M. *Antoine de Juſſieu* a préſidé à Paris le 16 février 1730.

Comme le ſimarouba porte dans quelques lieux de l'Inde le nom de *macre*, on a lieu de croire que cette écorce eſt le *macer* ou le *macir* des Anciens. *Voyez ces mots.*

SIMBOR, *ſimbor mangianum*, *ſeu cornu alcis*, eſt une plante vivace des Indes, qui a la figure d'une corne d'élan ; elle croît proche de la mer à Java, & principalement au Royaume de Boutan. Il ne paroît point, dit *Lémery*, qu'elle ait d'autres racines qu'une matiere fongueuſe, mollaſſe, d'où elle ſort. Il n'eſt point beſoin ni de la mettre en terre pour la faire croître, il ſuffit de la placer ſur une pierre ou dans le creux d'un arbre, où elle reçoive de l'humidité. Ses feuilles ſont ſemblables à celles de nos lis blancs, de ſubſtance viſqueuſe & d'un goût amer. Cette plante eſt émolliente, réſolutive, laxative, vermifuge, étant écraſée & appliquée ſur le nombril : on l'applique auſſi ſur les tumeurs froides.

SIMBOS. *Voyez* ZIMBIS.

SIMPLES. On donne vulgairement ce nom aux plantes ou herbes dont on ſe ſert en Médecine. *voyez* PLANTES & HERBES.

SIN, eſt un grand arbre du Japon, dont le bois eſt fort recherché dans le pays, pour en faire des coffres & d'autres meubles, parce qu'il eſt blanc, léger, à l'épreuve des vers & de la pourriture. Comme ce bois rend une mauvaiſe odeur lorſqu'il eſt plongé dans l'eau chaude, les Japonnois l'ont nommé *kſa-maki*, c'eſt-à-dire *maki-fétide.*

SIN ou SOASAI. C'eſt le nin-zin. *voyez à l'article* GENS-ENG.

SINDOC. Eſpece d'arbre qui croît aſſez bien dans les iles de la Sonde, & qui a beaucoup de reſſemblance avec le *coulilauvan*. Voyez ce mot. Son écorce eſt cependant un peu plus amere, plus dure, denſe & brune.

SINFIN, eſpece de ſinge de la Chine; on le repréſente de la grandeur d'un homme médiocre: il a plus de reſſemblance que les autres ſinges avec l'eſpece humaine, ſoit par ſes actions, ſoit par la facilité avec laquelle il marche ſur les pieds de derriere.

SINGE, *ſimia*. Animal quadrupede, à figure humaine, dit M. *Linnæus*, & qui peut former le ſecond rang des êtres animés. Son caractere, ſelon M. *Briſſon*, eſt d'avoir quatre dents inciſives à chaque mâchoire, cinq doigts onguiculés aux pieds, tous ſéparés les uns des autres, & le pouce bien diſtinct.

Ce que les ſinges ont de particulier, c'eſt qu'ils ont des cils aux deux paupieres; les jambes de derriere & celles de devant, ſemblables aux bras & aux jambes de l'homme; ces animaux ont des clavicules aux bras; leurs pieds de devant reſſemblent à la main de l'homme & en font l'office; ceux de derriere ſont comme de grandes mains, le talon n'eſt point ſemblable à celui de l'homme, mais leurs doigts ſont diſpoſés & reſſemblent aſſez à ceux de nos mains; celui du milieu eſt auſſi le plus long: ils ſe ſervent, ſelon le beſoin, & des pieds & des mains. Les femelles de ces animaux ont pour la plupart des menſtrues comme les femmes; mais on a obſervé généralement qu'il n'y avoit que les femelles des ſinges proprement dits, des babouins & guenons à feſſes nues, qui ſoient ſujettes à l'écoulement périodique. Les ſinges n'ont point de poils aux feſſes, excepté les ſapajous & les ſagouins; & dans l'organe de l'oreille, il manque l'étrier, l'enclume & le marteau, qui ſont trois petits os qui ſe trouvent dans les oreilles des autres animaux. On trouve dans les *Mémoires de l'Acad. Roy. des Sciences, T. III. Part. II, depuis l'année 1666 juſqu'à 1699*, la Deſcription anatomique de quatre ſortes de ſinges, *cercopitheques*, *ſapajous*, &c.

La

La plupart des ſinges ont, des deux côtés de la mâchoire, des poches appellees *ſalles* par les Naturaliſtes : c'eſt dans ces endroits qu'ils ſerrent tout ce qu'ils veulent garder : cette poche repond au jabot des oiſeaux & peut-être au premier eſtomac des ruminans. Ces animaux ſont par-tout d'un même naturel vif & d'un même tempérament laſcif ; ils ont peu de cerveau ; les mamelles pendent à leurs femelles ſur la poitrine. Ceux de l'Amérique, auſſi-bien que ceux d'Afrique & d'Aſie ; ſe reſſemblent par ces endroits ; mais ils different entr'eux, par leur forme & par leur couleur. Les uns ſont ſans queue ; les autres en ont une longue ; d'autres ont une téte de chien, avec des dents aigues. Il y en a qui étant debout ſur les deux pattes poſtérieures, ſont hauts de quatre ou cinq pieds, & qui ont les épaules larges comme celles des hommes. Ce ſont là les véritables ſinges.

*Mœurs, ruſes, habitation, nourriture & durée des Singes.*

Indépendamment de l'organiſation intérieure & extérieure qui préſentent aux Naturaliſtes des rapports frappans entre les ſinges & l'homme, il eſt certain que ces animaux frappent encore plus notre vue par leurs mœurs, leurs geſtes, leur maniere de vivre en particulier ou en république.

L'on ne peut diſconvenir que les ſinges en général ne ſoient fort laids : ils ont les membres très-forts, le tempérament fort lubrique, & ſont très-enclins à voler, à déchirer, caſſer, mais très-ingénieux dans toutes leurs fonctions ; ſenſibles au bien-être & à la détreſſe, ils témoignent en tout tems leurs paſſions par leurs trépignemens, & d'une maniere très-expreſſive. Si on les bat, ils ont l'art de ſoupirer, de gémir, de pleurer & de pouſſer, ſuivant les cas, des cris d'épouvante, de douleur, de colere ou d'irriſion ; ils ſavent faire des grimaces & des poſtures ſi ridicules, que l'homme le plus mélancolique ne pourroit s'empêcher de rire.

Ces animaux obſervent entr'eux une certaine diſcipline, & exécutent tout avec une adreſſe, une ſubtilité

& une prévoyance admirables. Quoiqu'habiles au pillage, ſur-tout les *babouins* & les *guenons*, ils ne font guere d'expédition importante qu'en troupe. S'agit-il de dévaſter une melonniere conſidérable, une grande partie d'entr'eux entre dans le jardin, ſe range en haie, à une diſtance médiocre les uns des autres; ils ſe jettent de main en main les melons que chacun reçoit adroitement & avec une rapidité extrême. La ligne qu'ils forment finit ordinairement ſur quelque montagne: tout cela ſe fait dans un profond ſilence. *Wafer* dit, qu'etant à l'île Gorgonia, il obſerva différens ſinges qui venoient cueillir des huitres lorſque la marée étoit baſſe, ils mettoient l'huitre ſur une pierre, & avec une autre pierre la frappoient juſqu'à ce qu'ils euſſent rompu l'écaille en morceaux.

Ces animaux ont un inſtinct particulier pour connoître ceux qui leur font la guerre, & chercher les moyens, quand ils ſont attaqués, de ſe ſecourir & de ſe défendre. Leur armes ſont des branches d'arbres qu'ils caſſent, des cailloux qu'ils amaſſent, & leurs excrémens qu'ils reçoivent dans leurs mains; ils jettent tout cela à la tête de leurs ennemis. Point de déſerteurs ni de traineurs: ils courent en plaine, ſautent d'arbre en arbre très-rapidement; ſi quelqu'un d'entr'eux eſt bleſſé, ils crient tous d'une maniere épouvantable, & redoublent d'ardeur. S'il s'agit de paſſer une riviere, les ſapajous s'aſſemblent en certain nombre, grimpent à un arbre, ſe prennent tous par la tête & par la queue: ils donnent beauconp de mouvement & de branle à cette chaîne; puis à un ſignal, ils s'élancent & ſe jettent en avant. Le premier ou dernier s'attache fortement à un tronc d'arbre de l'autre côté de la riviere & attire les autres. *Voyez* COAITA & CERCOPITHEQUE.

Les ſinges aiment à manger des fruits, ſur-tout du raiſin & des pommes, des fleurs, des vers, des araignées, des poux & d'autres vermines. Leur goût eſt très-fin: ils s'accommodent très-bien de la nourriture des hommes, & communément ils pillent dans les champs de millet & de riz les récoltes des habitans. C'eſt ainſi qu'ils s'emparent gratuitement des moiſſons. Il ſemble que le génie de cet animal ne ſoit pas flétri

par la captivité, car on le voit dans les maiſons également ruſé, audacieux, voluptueux, frippon & moqueur. Il s'aſſied ſur ſon derriere pour manger, & tient ſa nourriture de ſa patte, qui agit comme ſi c'étoit une vraie main. On leur apprend facilement à danſer ſur la corde & y faire des entrechats, à faire une toilette, à faire la roue, à attiſer le feu, à laver la vaiſſelle, à pouſſer la brouette, à jouer du tambour, à embraſſer, à rincer des verres, même à donner à boire: nous en avons vu un tourner la broche d'une patte, & de l'autre recevoir le ſuc du rôti ſur un morceau de pain, qu'il mangeoit enſuite. C'eſt dans les mains des Bouffons Moreſques & Indiens, qu'il faut voir les gentilleſſes de cette ſorte d'animaux.

Soit que les ſinges dorment, travaillent ou maraudent, il y en a toujours en ſentinelle ſur la cime de quelque lieu élevé, ou ſur un arbre, & dont l'oreille, la vue & le cri ſervent à la ſûreté commune: ils font un cri particulier qui ſert de ſignal; alors toute la troupe s'enfuit avec une viteſſe étonnante: les jeunes, qui ne ſont pas bien accoutumés au manege, montent ſur le dos des plus vieux, où ils ſe tiennent d'une maniere fort plaiſante: on cite des exemples qu'ils puniſſent de mort les ſentinelles qui n'ont pas fait leur devoir.

Les Européens du Cap prennent quelquefois de jeunes ſinges, en tuant auparavant les meres: ils les élevent & les nourriſſent avec du lait de chevre ou de brebis. Lorſque ces ſinges apprivoiſés ſont devenus grands, ils font une auſſi bonne garde dans la maiſon, pendant la nuit, que le meilleur chien qu'il y ait en Europe; mais leur malice naturelle ſe développe avec l'âge; leurs mouvemens ſont toujours bruſques.

Si le mâle eſt avec ſa femelle & ſes petits, en un mot quand ils ſont en ſociété, alors on peut voir un prodige dans les actions & l'éducation de ces animaux, qui ſuppoſent aux yeux de bien des Philoſophes un inſtinct infiniment ſupérieur à celui des autres brutes.

Ils comprennent le langage des hommes, mais ſans pouvoir le répéter; nous l'avons dit, leur face mobile ſe prête à mille grimaces, mille contorſions, qui, jointes

à leurs geſtes ridicules & extravagans, donnent le ſpectacle le plus riſible & le plus divertiſſant. Auſſi ſont-ils d'excellens pantomimes, & portés à l'imitation de tout ce qui ſe préſente devant leurs yeux : ils répondent avec intelligence, demandent ou grondent, affectent un geſte & une contenance qui reſſemblent beaucoup aux attitudes humaines : ils apprennent parfaitement ce qu'on leur enſeigne, même ce qu'on ne prétend pas qu'ils ſachent. Dans le ſéjour de MM. *de la Condamine & Bouguer* au Pérou, des ſinges privés examinerent ſi bien comment ces Académiciens faiſoient leurs obſervations ſur les montagnes, qu'on fut bien étonné, dans une comédie pantomime, exécutée par des ſinges, & où nos Aſtronomes furent invités, de voir les ſinges planter des ſigneaux, courir à une pendule, écrire, regarder les aſtres avec des lunettes, &c.

L'aventure qui arriva aux troupes d'Alexandre, à l'occaſion des ſinges, eſt trop ſinguliere pour la paſſer ici ſous ſilence. Comme ces troupes marchoient toujours en bon ordre, elles ſe trouverent dans des montagnes où il y avoit beaucoup de ſinges, & l'on y campa la nuit : le lendemain quand l'armée ſe mit en marche, elle apperçut à quelque diſtance une quantité prodigieuſe de ſinges qui s'étoient aſſemblés & rangés par eſcadrons. Les Macédoniens qui ne pouvoient rien ſoupçonner de pareil, crurent que c'étoit l'ennemi ; on ſonna la bataille, chacun prit les armes & ſe diſpoſa au combat : mais *Taxile* Prince du pays, qui s'étoit déjà rendu à Alexandre, lui apprit ce que c'étoit que cette prétendue armée ; & qu'il ne ſuffiſoit que d'avancer pour les mettre en fuite.

La queue ſert ſouvent aux ſinges cercopitheques de cinquieme jambe ou de main pour deſcendre des arbres. Si quelqu'un d'eux eſt bleſſé, ils fondent, dit-on, la plaie avec la patte antérieure, & y font entrer adroitement au lieu de charpie, des feuilles qu'ils ont mâchées.

Les femelles des ſinges portent leurs petits de la même maniere que les Negreſſes portent leurs enfans. Ces petits ſe tiennent ſur le dos de leur mere avec les pattes de derriere, ils leur embraſſent le cou avec les pattes de devant. Quand les femelles veulent donner

à teter à leurs petits, elles les prennent dans leurs pattes antérieures ou bras, & leur préſentent la mamelle comme les femmes. Les ſinges, ſur-tout les bleus & rouges, le long de la Gambra, grande riviere de Nigritie en Afrique, ſont toujours en troupe trois ou quatre mille enſemble; ils forment, dit-on, des Républiques, où la ſubordination eſt fort bien obſervée: ils voyagent en fort bon ordre ſous certains chefs qui ſont de la plus groſſe eſpece; l'arriere-garde eſt toujours compoſée d'un nombre des plus gros ſinges, entre leſquels, quand ils parlent leur langage, il y en a dont la voix forte prend au beſoin le deſſus, & réduit les autres au ſilence. Leur retraite eſt toujours un ſpectacle fort réjouiſſant pour un Européen; car certains Inſulaires les regardent comme une eſpece d'hommes vagabonds, qui ne veulent pas prendre la peine de ſe bâtir des caſes. Au reſte les familles de ces genres d'animaux ne ſe mêlent gueres, chaque eſpece habite un quartier différent. Les Negres qui n'ont pas l'uſage des armes à feu, ont ſoin de ne leur décocher des fleches que dans le viſage; les bleſſures qu'ils reçoivent en cet endroit, les font tomber infailliblement, parce qu'ils y portent d'abord leurs pattes. Il arrive quelquefois qu'en tombant, les cercopitheques ou ſinges à queue prenante accrochent une branche & y entortillent cette cinquiéme main, laquelle s'y roidit de maniere, qu'ils y demeurent ſuſpendus après qu'ils ſont morts, qu'ils y pourriſſent ou qu'ils y ſechent. Dès qu'un des ſinges eſt ainſi bleſſé à mort ou tué, d'autres ſinges vigoureux pourſuivent ſouvent les Negres juſques dans leurs caſes; & ſi on leur ferme la porte au nez, ils ont la malice de découvrir la maiſon, de briſer les calebaſſes, & d'emporter tout ce qui leur tombe ſous la patte. On trouvera aux articles CERCOPITHEQUE, HOMME SAUVAGE, d'autres détails ſur les geſtes & les façons d'agir de ce genre d'animaux quadrumanes. Il faut en convenir, le ſinge n'exécute que les intentions de la nature; on dit tous les jours, le ſinge n'eſt qu'une bête: ſoit, mais c'eſt une bête qui ſent, qui compare, qui ſemble juger, réfléchir, choiſir, & paroît guidée dans tous ſes mouvemens par un inſtinct ſupérieur, & moins mo-

notone que dans le reſte des animaux brutes. Malgré ces avantages, la privation de la parole & de la penſée met un intervalle immenſe entre les ſinges & l'homme. On avoit toujours cru juſqu'à préſent qu'il n'y avoit que l'homme parmi les animaux, qui fût réellement ſuſceptible de la petite vérole & de la rougeole; mais depuis que les hommes ont élevé dans leurs maiſons des ſinges, l'expérience nous a prouvé le contraire (*a*).

## *Diviſions des Singes.*

Beaucoup d'Auteurs diſtinguent deux genres de ſinges: ils appellent *cercopitheques* ceux qui ont une longue

(*a*) Tous les habitans de Saint-Germain-en-Laye, près Paris, furent témoins qu'en 1767 un ſinge prit la petite vérole en jouant avec des enfans; cet animal en porte même encore les marques. Un événement à-peu-près pareil vient d'être obſervé à Paris: M. *Paulet*, Bachelier de la Faculté de Paris, convaincu par l'expérience que la rougeole eſt contagieuſe auſſi, avant été appellé au mois de Mars 1770 dans une maiſon où une jeune fille étoit tombée malade à ſon retour d'une penſion où régnoit cette maladie, il eut grand ſoin de prévenir les perſonnes de la maiſon du danger de la communication, & il les invita à prendre quelques précautions tant ſur le ſinge que ſur la cohabitation des autres enfans avec la malade; mais il n'étoit plus tems, car une de ſes ſœurs qui lui avoit tenu compagnie, ainſi qu'un ſinge qui couchoit régulièrement tous les ſoirs ſur les pieds du lit de la malade, furent l'un & l'autre attaqués de la rougeole avec preſque tous les mêmes ſymptomes qu'avoit eus la malade. Ce ſinge fut traité avec les mêmes remedes que les enfans. M. *Paulet* ayant obſervé l'état du pouls du ſinge malade, les mouvemens de pulſation étoient, dit-il, ſi précipités, qu'il étoit preſque impoſſible de les compter. L'artere axillaire dans le ſinge eſt celle dont les pulſations ſont les plus ſenſibles, & il prétend qu'on pouvoit alors les évaluer à environ cinq cents par minute. Il faut remarquer que ce ſinge eſt de la petite taille, & que la viteſſe du pouls dans les animaux eſt toujours en raiſon inverſe de leur grandeur. Ces faits bien conſtatés démontrent que la petite vérole & la rougeole ne ſont pas des maladies excluſivement attachées à l'eſpece humaine, puiſque le ſinge en eſt ſuſceptible. Indépendamment de l'égalité de conformation intérieure & extérieure entre l'homme & cet animal, y auroit-il auſſi une analogie d'humeurs qui les rendroit capables l'un & l'autre de développer le levain des maladies citées ci-deſſus? Mais l'homme & le ſinge ne ſont pas encore les ſeuls individus ſuſceptibles de gagner le virus variolique. Nombre d'exemples nous ont fait voir que cette maladie ſe communique à d'autres êtres, d'un ſujet à un autre & par le ſeul contact. Des Bergers infectés de la petite vérole l'ont communiquée à une brebis, à un troupeau, & celui-ci à un autre: c'eſt ce qu'on appelle le *claveau*. Un Auteur (*Roder. à Caſtr. lib. 4. de Meteor. microc. cap. 6.*) rapporte avoir vu un cheval couvert de puſtules de petite vérole; & il n'eſt pas rare que les chevres en ſoient attaquées, & qu'un grand nombre en périſſe. On prétend que c'eſt la même contagion qui s'eſt étendue juſqu'en Laponie, (*Jo. Lindeſlope, lib. de venen. Lipſiæ*, 1739 *pag.* 311.) & qui a infecté les rhennes. C'eſt même la ſeule peſte que les Lapons craignent pour ces animaux.

queue : *voyez* CERCOPITHEQUE ; & *cynocéphales* ceux qui n'en ont point, mais qui ont une tête alongée. Ces deux genres comprennent une prodigieuſe quantité d'eſpeces, qui different entr'elles en grandeur, en couleur & en beaucoup d'autres manieres.

Parmi les ſinges qui n'ont point de queue, ou qui l'ont très-courte, on compte l'*orang-outang*, c'eſt-à-dire, l'*homme ſauvage*, ou l'*homme des bois*, qui eſt le même que le *barris*, l'*hommoncule*, ou *pygmée* de Guinée, & le *mamonet* ou *maimon*. C'eſt le *ſinge à queue de cochon*. Celui-ci n'a pas les bourſes à l'extérieur & la verge ſaillante comme les ſinges & les ſagouins, le tout eſt caché ſous la peau ; il en faut cependant excepter le tems de l'érection.

Entre les ſinges à queue, on place le *ſagouin*, la *tête de mort*, les *cébus* & le *babouin*.

M. *Briſſon* diviſe les ſinges en cinq races ; & cette diviſion nous paroît méthodique, curieuſe & inſtructive.

La premiere race comprend les ſinges qui n'ont point de queue & ont le muſeau court : il en cite trois eſpeces : 1°. un ſinge d'Afrique, qui a les oreilles, les ongles & le viſage ſemblables à ces mêmes parties de l'homme. Le poil qui couvre tout le corps, excepté les feſſes qui ſont nues, & mêlé de verdâtre & de jaunâtre ; le verdâtre domine dans la partie ſupérieure du corps, & le jaunâtre dans la partie inférieure. 2°. Le ſatyre ou l'homme des bois, nommé *orang-outang* à la Chine. Cet animal qui ſe trouve aux Indes orientales, dans les forêts du Domaine de l'aïa de Carnate, & qui porte à l'extérieur un maſque de figure humaine, eſt dénué à l'intérieur de la penſée & de tout ce qui fait l'homme. Ce n'eſt dans la vérité qu'un pur animal, brute, mais qui n'a ni l'impatience du magot, ni la méchanceté du babouin, ni l'extravagance des guenons : *voyez* HOMME DES BOIS. 3°. Un ſinge de Ceylan, c'eſt le *tardigradus major* ou *pareſſeux* de *Séba* : voyez PARESSEUX : ſa levre ſupérieure eſt fendue comme celle d'un lievre ; tous ſes ongles ſont plats & arrondis, excepté ceux de l'index qui ſont recourbés, longs & aigus. Son poil eſt doux & ſoyeux, noir en deſſus, & jaunâtre ſous le ventre.

La ſeconde race des ſinges comprend les *cynocéphales :* ils n'ont point de queue, mais ils ont le muſeau alongé. Il y en a deux eſpeces: 1°. un *ſinge d'Afrique*, dont le muſeau reſſemble tout-à-fait à celui du chien, tant il eſt alongé; ſes ongles ne ſont point courbés. 2°. Un *cynocéphale de Ceylan*. C'eſt un petit *pareſſeux* de *Séba:* il n'a que ſept pouces du ſommet de la tête à l'anus. Ses oreilles ſont rondes, larges, tranſparentes, glâbres & cendrees. Les jambes ſont longues, menues, & couvertes d'un peu de poil: tous les ongles ſont plats & arrondis: ceux de l'index ſont recourbés & pointus: les poils qui couvrent le corps, ſont longs, doux & ſoyeux, roux ſur le dos, & plus clairs ſous le ventre dans le mâle: c'eſt le contraire dans la femelle.

La troiſieme race renferme le *ſinge à queue très-courte;* tel eſt le *babouin* (*papio*). Cet animal ſe trouve dans les déſerts de l'Inde, & en grande quantité au Cap de Bonne-Eſperance, & dans le Royaume de Loango: il eſt à-peu-près de la grandeur du dogue; on le nomme auſſi *babon*. Sa tête reſſemble aſſez à celle d'un chien: il n'a point de mouſtaches, mais ſes traits ſont laids & affreux; les dents groſſes & bien tranchantes; les pattes armées d'ongles; tout le corps couvert de poils épais & d'un brun rouſſâtre; les feſſes pleines de cicatrices & d'égratignures.

Cette eſpece de ſinge a beaucoup de force: il grince continuellement des dents, s'agite & ſe debat avec colere; il eſt inſolemment lubrique, & affecte dit M. *de Buffon*, de ſe montrer dans cet état, de ſe toucher & de ſe ſatisfaire ſeul aux yeux de tout le monde. Comme la Nature n'a point voilé ces parties chez le babouin, que ſes feſſes ſont nues, & d'un rouge couleur de ſang, les bourſes pendantes & couleur de chair, l'anus ouvert, la queue toujours relevée, il ſemble faire parade de toutes ces nudités, préſentant ſon derriere plutôt que ſa tête, ſur-tout dès qu'il apperçoit des femmes, vis-à-vis deſquelles il déploie une telle effronterie qu'elle ne peut naître que du deſir le plus immodéré. (On a vu à Paris un de ces ſinges mâles ne donner des ſignes de pudeur qu'envers les hommes qui cherchoient à lui toucher les parties ſexuelles; ce ſinge portoit ſon eſ-

peee de main ſur ſa nudité, & de l'autre il appliquoit des ſoufflets ; l'on nous a aſſuré que les femelles de ces ſinges en font autant à l'égard des femmes qui ont la même curioſité.) En un mot l'impudence, ou plutôt la pétulance de cet animal ſe joignant à la mechanceté & à la férocité, rend redoutable cette eſpece, qui vit aſſez ſolitaire dans les bois aux Indes. Le babouin ſe nourrit principalement de fruits, de racines & de grains. Il eſt très-friand de raiſin : *voyez* PAPION.

La quatrieme eſpece comprend les *ſinges* qui ont la queue longue & le muſeau court ; ce ſont des *cercopitheques :* voyez ce mot

M. *Briſſon* en cite vingt-neuf eſpeces ; ſavoir, 1°. le *ſapajou brun.* 2°. Le *ſapajou noir :* il a ſous la gorge & le menton une eſpece de barbe ronde. 3°. Le *ſapajou cornu :* il a ſur la tête deux bouquets de poils qui lui font comme deux eſpeces de petites cornes. Sa couleur eſt d'un noir brunâtre ; ſa queue, qui eſt toujours roulée en ſpirale, s'attache fortement à tout ce qu'elle touche. 4°. Le *ſapajou à queue de renard :* ſes poils ſont noirs, excepté la pointe qui eſt blanche ; ſa gorge & ſon ventre ſont d'un blanc ſale. 5°. Le *petit ſinge negre.* Il eſt très-petit & tout noir : on le trouve au Bréſil ; c'eſt le *cay* des Topinamboux. 6°. Le *ſinge de Guinée.* Sa tête eſt petite, & ſa queue longue ; la couleur de ſon poil eſt mêlée d'ombre, de gris, de brun & de jaune, & reſſemble preſque à celle du dos de notre lievre. 7°. Le *ſinge muſqué :* il a la tête arrondie, le front très-petit & aplati ; le nez court & camus ; la queue arquée ; le poil long & d'un blanc jaunâtre : c'eſt le *caitaja* des Braſiliens ; il répand une forte odeur de muſc. 8°. Le *ſapajou jaune.* Ses oreilles ſont d'un blanc ſale ; le poil eſt blanchâtre près de la peau, & jaunâtre à ſon extrémité extérieure ; les pieds ſont d'un jaune rouſſâtre ; le bout de la queue eſt noir : on trouve cet animal dans la Guinée & dans l'île de Ceylan. 9°. Le *ſinge varié.* Sa face eſt noire ; les poils du deſſus de la tête ſont noirs, mêlés de jaune ; les joues & les côtés du cou ſont blancs à leur origine, enſuite mêlés de noir & de jaune ; ceux du dos ſont noirs & roux ; les pieds ſont noirs ; le deſſous du corps & l'intérieur des

jambes ſont blancs, & la queue eſt griſe : c'eſt la *mone*. 10°. Le *tamarind :* il a la face arrondie, le muſeau & les yeux noirs, les oreilles rondes, noires & ſans poils : la queue couverte de poils roux ; ceux du corps ſont longs, gris, mêlés de noir. Cet animal eſt le grand *cagvi* du Bréſil ; & le *pongi* de Congo. 11°. Un petit *ſinge-lion* du Bréſil, qui a été apporté en 1754, à feue Madame la Marquiſe de Pompadour : il a la tête ronde, couverte de longs poils, & aſſez ſemblable à celle d'un lion ; la face nue & brune ; les yeux roux ; les oreilles rondes, unies & cachées ſous les poils de la tête ; tous les ongles longs, crochus, aigus, excepté ceux des pouces des pieds de derriere, qui ſont larges, plats & arrondis. Tout ſon corps eſt couvert de poils longs, doux comme de la ſoie, d'un blanc jaunâtre & luiſans : les poils qui entourent la face ſont d'un roux foncé & jaunâtre ſur la poitrine ; ceux de la queue ſont d'un blanc jaunâtre ; les jambes ſont rouſſes ; il y a un peu de noirâtre aux pieds de devant. *Voyez* MARIKINA. 12°. Le petit *ſinge du Para.* Tout ſon corps eſt couvert de poils longs, ſoyeux, d'un gris blanc argenté ; ceux de la queue ſont d'un brun luſtré : toute ſa face & ſes oreilles ſont teintes d'un rouge extrêmement vif & éclatant. 13°. Le *ſinge à queue de rat.* On le trouve en Amérique : il eſt très-petit ; c'eſt le *cebus à tête de mort* de *Klein* ou le *monke-je* de *Séba :* il a le nez très-court ; les yeux très-enfoncés ; la tête ronde & couverte de poils d'un noir rougeâtre. Sa face eſt blanchâtre ; le bout de ſon nez & le retour de ſa bouche ſont noirs : il eſt fort ridé ; il a les oreilles glâbres & grandes ; la queue groſſe, longue & ſemblable à celle d'un rat. Les poils du dos d'un rouge moins foncé que celui de la tête. 14°. Le *ſagouin :* voyez ce mot. 15°. Le *ſinge à queue de lion :* il a le corps couvert de poils d'une longueur médiocre, d'un jaune brun par tout ; ceux de la gorge ſont blancs : la queue eſt nue dans toute ſa longueur, excepté ſon extrémité qui eſt garnie d'un bouquet de longs poils. 16°. Le *ſinge-lion :* il a des poils longs & blanchâtres, qui couvrent ſon cou & ſa poitrine, comme une criniere de lion. Son muſeau eſt tout-à-fait brun, & ſa tête eſt

couverte de poils blanchâtres. 17°. Le *ſinge vert :* il a les oreilles petites & longues ; les joues couvertes de longs poils blancs ; ceux de la tête & du dos ſont mêlés de gris & de jaunâtre. La queue & tout l'extérieur des jambes ſont gris, & l'intérieur blanc, ainſi que toute la partie inferieure du corps : ( le véritable ſinge vert a cependant le poil verdâtre. ) 18°. Le grand *ſinge de la Cochinchine :* il a un collier couleur de marron pourpre. Sa face, ſes jambes & ſes pieds de derriere ſont de la même couleur : il a une eſpece de barbe jaunâtre, mêlée de blanc ; le deſſus de la tête, le corps & le haut des jambes de devant ſont gris ; le front, le deſſus des épaules, les cuiſſes & les pieds de devant ſont noirs ; la queue & les jambes de devant ſont blanches. 19°. Le *ſinge de Guinée à barbe jaunâtre.* On le trouve en Guinée & au Breſil ; preſque tout ſon poil eſt noirâtre, excepté à ſon ventre, où il eſt d'un gris bleuâtre ; le bout de ſa queue & même la moitié, eſt d'un roux jaunâtre ; ſon muſeau eſt bleuâtre : il a une eſpece de barbe jaunâtre ; ſes jambes & ſes pieds ſont noirs. 20°. Le *ſinge rouge* de l'île de Cayenne ou de la Guiane : il eſt fort gros ; ſa couleur eſt d'un rouge bai foncé ; il fait en criant un bruit effroyable, par le moyen de l'os hyoïde, qui eſt d'une ſtructure ſinguliere. 21°. Le *ſinge blanc à barbe noire :* il ſe trouve dans le Ceylan : il eſt tout blanc, excepté ſa barbe qui eſt longue & noire. 22°. Le *ſinge noir à barbe blanche.* Les habitans de Ceylan le nomment *wandura :* il eſt tout noir, excepté ſa barbe qui eſt blanche & longue. 23°. Le *ſinge de Guinée à barbe blanche :* c'eſt l'*exquima* des Congois. On le trouve en Guinée & au Bréſil ; ſes poils ſont bruns & tiquetés de blanc ; ceux du dos ſont de couleur de rouille ; ſon menton & ſon ventre ſont blancs. Sa barbe, qui eſt de deux ou trois doigts de long, eſt très-blanche auſſi. 24°. Le *ſinge barbu :* il eſt tout couvert de poils noirs, liſſes & brillans ; le devant de ſa poitrine eſt blanc ; ſon menton eſt orné d'une barbe blanche, longue d'environ ſix pouces : elle ſe termine en pointe. 25° Le *ſinge barbu à queue de lion :* il a les oreilles petites, le nez camus ; la queue longue, groſſe & terminée par un bouquet de longs

poils, comme celle du lion. Le deſſus de ſon corps eſt couvert de poils noirs, mêles de poils bruns; ceux du ventre ſont blancs : il a au menton une barbe blanche, longue de neuf pouces, & pointue. 26°. Le *ſinge noir d'Égypte :* il eſt de la grandeur des grands cynocéphales : il eſt noir par tout le corps, & ſur-tout à ſa face, qui eſt entourée de longs poils noirs : on le trouve en Egypte. 27°. Le *ſinge roux d'Egypte :* il eſt de la grandeur d'un chat : il a la tête petite & ronde, la face ſemblable au viſage de l'homme ; le corps très-effilé vers les flancs, & la queue longue & rouſſe, tout ſon corps eſt couvert de poils roux ; ſa face eſt noire & entourée de tous côtés d'une chevelure blanche ; ce qui lui donne l'air d'un vieillard. 28°, Le petit *ſinge du Mexique.* Sa face eſt noire, & dénuée de poils juſqu'au-delà des oreilles ; le deſſus de ſon corps eſt varié de brun & de roux ; les poils du ventre & des quatre pieds ſont blanchâtres ; ſa queue eſt rouſſe, & le reſte eſt noir. 29°. Le *ſinge belzebut.* Cet animal, qu'on voit à préſent au jardin du Roi, reſſemble à l'homme par la face. Il l'a effectivement plus aplatie que celle des *babouins* & des *guenons*, ſur-tout au-deſſus des yeux. Sa face eſt de couleur rouſſâtre, & ſeroit entiérement nue, s'il n'y avoit par-ci par-là quelques poils aſſez longs : ſes oreilles ſont noires, nues & faites comme celles de l'homme. Sur les côtés de la tête, au-devant des oreilles, ſe voit un petit rang de poils. La levre ſupérieure a un peu de barbe, l'inférieure en a davantage. Les yeux ſont fort gros : le front n'a point de cils, mais il eſt élevé, & le poil qui y croît entre les yeux ſe dirige en bas & ſe termine en pointe. Le nez eſt aſſez large, long, aplati, & deſcend avec tout le muſeau en ligne oblique. Les narines ne ſont ouvertes que vers les côtés. Les dents antérieures ſont au nombre de quatre à chaque mâchoire, indépendamment des autres dents de chaque côté, qui, ſur-tout celles de deſſus, ſont plus pointues & la moitié plus longues que les autres. Une ſingularité c'eſt que ce ſinge n'a point de falles ou poches au-deſſous des joues, où il puiſſe garder ſes alimens. Preſque tout ſon corps eſt d'un beau noir ; les poils des côtés ſont roux ; toute

la partie inférieure du corps & l'intérieur des jambes, ſont d'un blanc jaunâtre : il manque de pouce aux pieds de devant ; ces ongles ſont noirs. On obſerve que ſa queue, qui eſt longue, eſt à ſon origine fort épaiſſe, couverte d'un poil ſerré, noir & ſe terminant en une pointe ; mais elle n'a point de poils en-deſſous vers l'extrémité : on y voit une eſpece de peau noire & ſemblable pour la dureté à celle de la plante des pieds de l'homme. Cette queue lui ſert comme d'une cinquieme jambe : elle fait, de même que la trompe de l'éléphant, l'office de main, & lui ſert pour porter ſa nourriture à la bouche, & pour tout ſaiſir. Ce ſinge parut, il y a quelques années à Paris, aux yeux du public, ſous les noms ſinguliers de *diable de l'Inde* ou de *belzebut*. C'eſt le *cercopithecus major niger faciem humanam referens* de Barrere, *Hiſt. Nat. de la France Equinox. p.* 150. On l'appelle *coaita* ou *quoata* à la Guiane, & *chamek* au Pérou. C'eſt le *quatto* de Surinam. Les Hollandois lui donnent le nom de *slinger-aap* (ſinge voltigeur) qui exprime très-bien l'allure de cet animal. D'autres l'ont appellé *diable des bois*, à cauſe de ſa couleur noire, &c.

Il y a quelques années que je vis un ſemblable ſinge à Amſterdam, dans la ménagerie de M. *Bergmeyer*. Il étoit attaché par une chaîne & un anneau, à une longue corde tendue, autour de laquelle il entortilloit ſa queue d'une maniere ſi ſerrée, que ſans autre appui il s'y ſuſpendoit, faiſoit toute ſorte de tours, & voltigeoit d'une maniere ſurprenante. Je me ſouviens que pour avoir voulu badiner avec cet animal, il ſaiſit ma main de ſa queue, & la ſerra aſſez fortement pour me faire de la douleur : on fut même obligé de frapper l'animal pour lui faire quitter priſe. J'eus le tems d'obſerver que cette eſpece de ſinge, ſans être méchant, eſt un peu traître. Je remarquai auſſi que le belzebut mange preſque de tout ce qu'on lui préſente ; mais il ſembloit préférer les fruits, ainſi que le font toutes les eſpeces de ſinges. *Dampier* dans ſes *Voyages*, *Edit. Franç. d'Amſt.* 1711. *in*-8. *T. III. p.* 91, & *Wafer* dont les Voyages ſont imprimés à la ſuite de ceux de *Dampier*, *T. IV. p.* 87, font mention de cette

eſpece de ſinges, & ce qu'ils en diſent mérite d'avoir place ici. En voici l'extrait.

Ces ſinges ſe trouvent à l'ile de Serles dans la baie de Campêche, &c. Ce ſont les plus laids du genre des quadrumanes. Tout le deſſus de leur queue eſt garni, ainſi que tout le reſte du corps, d'un poil rude, long, noir & hériſſé. Ils vont vingt ou trente de compagnie, roder dans les bois où ils ſautent d'un arbre à l'autre: s'ils trouvent une perſonne ſeule, ils font mine de vouloir la dévorer: c'eſt ce qui arriva à *Dampier*. Les uns craquettoient des dents & faiſoient beaucoup de bruit, tandis que d'autres faiſoient des grimaces de la bouche, des yeux & mille poſtures groteſques. Quelques-uns rompoient des branches & les lui jetoient; d'autres répandoient leur urine & leurs ordures ſur lui: le plus gros d'entr'eux deſcendit de branche en branche, & ſauta tout droit contre *Dampier*, ce qui le fit reculer en arriere: bientôt le ſinge belzebut ſe prit à une branche avec le bout de ſa queue; là il demeura ſuſpendu en ſe balançant & lui faiſant des mines. Il faut la préſence de pluſieurs hommes pour les faire enfuir. Les femelles ſont fort embarraſſées pour ſauter après les mâles avec leurs deux petits: elles en portent un ſous un de leurs bras, & l'autre, qui eſt aſſis ſur leur dos, ſe tient accroché à leur cou avec ſes deux pattes de devant. Quand ils veulent paſſer du ſommet d'un arbre à un autre, dont les branches ſont trop éloignées pour y pouvoir atteindre d'un ſaut, ils s'attachent à la queue les uns des autres, & ils ſe balancent ainſi juſqu'à ce que le dernier attrape une branche de l'arbre voiſin, & tire tout le reſte après lui. *Wafer* dit que ces ſinges ſont fort gras dans la belle ſaiſon, lorſque les fruits ſont mûrs: la chair en eſt bonne à manger.

M. *Voſmaër* vient de donner auſſi la deſcription d'un *ſinge voltigeur américain*, nommé le *ſiffleur*. Cette eſpece de ſinge, dit cet Obſervateur, eſt différent des *ſapajous à queue prenante* de M. *de Buffon*, & dont il eſt mention ci-deſſus ſous le nom de *diable des bois* ou *ſinge belzebut*, qui eſt le *ſinge voltigeur*. Le *ſiffleur* reſſemble plus au *ſajou brun* du même Auteur; cependant il

en differe tant par la forme que par cette propriété naturelle & remarquable qui lui fait donner le nom de *ſiffleur*. Cette eſpece de ſinge eſt naturellement aſſez bon, mais il ſe ſouvient des perſonnes qui l'ont offenſé, & alors il paroit méchant envers elles, & il crie lorſqu'il ſe met en colere : mais quand l'animal n'eſt point provoqué & qu'il eſt en paix, il ſiffle comme un homme, & à chaque inſtant, ce ſon eſt monotone, très-fort en commençant & s'afloibliſſant par degrés. Ce ſinge qui ſe voit aujourd'hui dans le cabinet du Stathouder à la Haye, eſt grand ou long de quatorze pouces, à prendre du ſommet de la tête juſqu'à l'origine de la queue : la face tout autour des yeux & du nez eſt nue ou pelée, mais un peu plus loin ſe voient des poils très-courts, gris-bruns, couchés à plat juſques ſur les levres : les oreilles ſont fort grandes & peu velues : les yeux gros & ſans ſourcils : le nez plat & les narines ouvertes : les dents antérieures ou inciſives ſont au nombre de quatre à la mâchoire inférieure, & de trois à la ſupérieure ; les canines ſont au nombre de quatre de chaque côté, tant en haut qu'en bas, & une fort groſſe défenſe, &c. Chaque pied eſt à cinq doigts fort longs & à trois articulations ; les deux doigts du milieu ſont les plus longs & les pouces les plus courts : les ongles ſont noirs, aplatis par les côtés, recourbés en bas & pointus ; ceux des pouces des pieds de derriere ſont un peu plus larges & mieux arrondis : les doigts ſont couverts de poils courts & noirs juſques ſur les ongles. La queue eſt aſſez longue & garnie juſqu'au bout d'un poil noir, fort ſerré : la couleur du dos eſt d'un brun obſcur, plus clairs aux flancs & à la poitrine : la tête & les pieds de derriere tirent plus ſur le noir : l'articulation ſupérieure des pieds antérieurs eſt en devant d'un jaune brunâtre-clair : la face chauve & d'un gris rouſſâtre, donne à ce ſinge une figure de maſque. Quoique ſa queue ſoit totalement velue, il en fait le même uſage que le précédent, pour tout ſaiſir, pour ſe tenir ferme en montant & en deſcendant, ou pour ſoulever ſa chaîne dans les maiſons lorſqu'il grimpe, & ſouvent on le voit au moyen de cette queue ramaſſer à terre & porter en haut pluſieurs choſes qu'on lui jette. Il prend

plaiſir à voltiger ſuſpendu uniquement à ſa queue, & la plupart du tems il marche en portant le bout de cette eſpece de main recourbe. Il eſt très-friand d'œufs & d'araignées, qu'il cherche par-tout. Au reſte il mange & boit volontiers de tout. Celui qui a vécu pendant pluſieurs annees à la ménagerie du Stathouder ne refuſoit pas l'eau-de-vie de genievre : c'étoit un mâle d'un temperament fort chaud ; ſouvent il ſe lavoit toute la face avec ſa propre urine, qu'il recevoit à cet effet dans ſes pattes antérieures.

La cinquieme race eſt compoſée de ſinges qui ont la queue & le muſeau alongés ; ce ſont les *cercopitheques cynocéphales* : il y en a trois eſpeces : 1°. le *cercopitheque cynocéphale d'Afrique*, il ne differe du ſinge ordinaire que parce qu'il a une queue & par ſon muſeau alongé comme celui d'un chien ; 2°. le *ſinge makaquo* ou *makaque*, voyez ce mot ; 3°. le *magot* ou *tartarin*, voyez MAGOT.

M. *de Buffon*, dont le pinceau philoſophique ſait exprimer d'une maniere forte & préciſe la différence ou les rapports d'identité des animaux quadrupedes, veut (dans ſon premier volume de l'Hiſtoire des Singes), que le nom de *ſinge* ne ſoit donné qu'à un animal ſans queue, dont la face eſt aplatie, dont les dents, les mains, les doigts & les ongles reſſemblent à ceux de l'homme, & qui, comme lui, ne marchent que ſur deux pieds, tels que le *gibbon*, le *pitheque*, le *pongos* ou l'*orang-outang*. Cette définition exclut de la famille des ſinges proprement dits, tous les animaux qui ont des queues, tous ceux qui ont la face relevée ou le muſeau long, tous ceux qui ont les ongles courbés, crochus ou pointus, tous ceux qui marchent plus volontiers ſur quatre que ſur deux pieds, en un mot tous ceux qui n'ont aucune relation à l'homme, tels que les *babouins*. Cette ſeconde famille eſt donc d'un genre différent ; elle a la queue courte, la face alongée, le muſeau large & relevé, les dents canines plus groſſes à proportion que celles de l'homme, & des calloſités ſur les feſſes ; tels que le *papion*, le *mandrill*, l'*ouanderou*. La troiſieme famille eſt compoſée d'individus ou d'eſpeces encore plus éloignées du ſinge ; elle comprend

comprend les *guenons*, les *ſapajous* & les *ſagouins*, qui ont la queue auſſi longue ou plus longue que le corps ; elle renferme auſſi les *makis* & les autres quadrumanes qui ont le muſeau mince & pointu ; & parmi les guenons on comprend les *makaques* de Congo, les *patas* du Sénégal, les *malbrouchs* de Bengale, les *mangabeys* de Madagaſcar, la *mone*, le *callitriche*, ou ſinge vert, le *mouſtac* de Guinée, le *talapoin* de Siam, & le *douc* ou ſinge de la Cochinchine.

M. *de Buffon* prétend que le *magot* fait la nuance entre les ſinges & les babouins ; il a le muſeau alongé & de groſſes dents canines, avec l'apparence d'une queue. De même cet Auteur dit que le *maimon* fait l'eſpece intermédiaire entre les guenons & les babouins : il ſe trouve à Sumatra ; ſa queue eſt dégarnie de poils, & les Auteurs l'ont déſigné par le nom de *ſinge à queue de cochon*, ou de *ſinge à queue de rat*.

Le même Obſervateur Naturaliſte prétend qu'il ne ſe trouve dans le nouveau Continent ni ſinges, ni babouins, ni guenons, & qu'il n'exiſte dans l'ancien Continent ni ſapajous, ni ſagouins. Les guenons ou monkies ont les feſſes pelées & les calloſités naturelles & inhérentes à ces parties. Ces eſpeces ont des abajoues, c'eſt-à-dire, des poches au bas des joues, où elles peuvent garder leurs alimens : les narines ſont ouvertes au deſſous du nez comme chez l'homme ; *voyez* GUENON. Les ſapajous & les ſagouins ont la cloiſon des narines fort épaiſſe, & ces mêmes narines ouvertes ſur les côtés du nez : ils ont du poil ſur les feſſes & point de calloſités ni d'abajoues. Tous les ſapajous ſe ſervent de leur queue comme d'un doigt pour s'accrocher, & même pour ſaiſir ce qu'ils ne peuvent prendre avec la main. On connoît ſix ou ſept eſpeces de ſapajous & ſix eſpeces de ſagouins, dont la plupart ont des variétés ; trois ſinges, trois babouins, neuf guenons & les deux intermédiaires cités ; en tout trente eſpeces.

Selon M. *de Buffon*, l'homme eſt le ſeul animal qui ſoit bimane & bipede, c'eſt-à-dire, qui ait deux mains & deux pieds ; le lamentin eſt bimane & le ſinge eſt quadrumane, ainſi que le ſarigue, la marmoſe, le cayo-

pollin, le tarſier, le phalanger, les makis, &c. Il paroît que les ours, les marmotes, le coatis, les agoutis, les écureuils, les rats & beaucoup d'autres qui ſe ſervent de leurs pieds de devant comme de mains pour ſaiſir & porter à leur gueule, doivent être des quadrumanes ou des quadrupedes ambigus, diſons des bimanes & des bipedes d'un genre particulier; ainſi les quadrumanes rempliſſent le grand intervalle qui ſe trouve entre l'homme & les quadrupedes, & les bimanes ſont un terme moyen dans la diſtance encore plus grande de l'homme aux cétacées. Les quadrupedes avec des ailes membraneuſes ſont la nuance des quadrupedes aux oiſeaux, & les fillipedes qui ſe ſervent de leurs pieds comme de mains, rempliſſent tous les degrés qui ſe trouvent entre les quadrumanes & les quadrupedes.

Il nous reſte maintenant à parler de pluſieurs ſortes de ſinges qui n'ont point de noms particuliers.

SINGES DES ANTILLES. Selon le Pere *Lecomte*, ce ſont les plus induſtrieux de tous les ſinges; ils ſemblent réunir toutes les eſpeces d'inſtincts qu'ont les diverſes ſortes de ſinges; ils ont ſur-tout un diſcernement particulier pour connoître ceux qui leur font la guerre, & ſe défendre.

SINGES BLANCS DU ROYAUME DE BAMBUCK: ils ſont d'une blancheur beaucoup plus éclatante que les lapins blancs d'Europe: ils ont les yeux rouges: on les apprivoiſe aiſément dans leur jeuneſſe; mais quand ils ſont vieux ils ſont fort méchans: dès qu'on les enleve de leur pays, ils deviennent triſtes, refuſent la nourriture, & meurent.

SINGES BLEUS ET ROUGES DE LA GAMBRA: il y en a une immenſe quantité de différentes eſpeces: ils ſautent d'arbres en arbres, & ne deſcendent point à terre, à moins qu'il n'y ait un voyage conſidérable à faire; alors ils ſe raſſemblent, & marchent au ſignal commun, dans le meilleur ordre poſſible: ils ſont très-hardis, crient beaucoup la nuit; ils entrelacent les branches de maniere à ſe former une ſorte d'habitation qui les garantit de la trop grande ardeur du ſoleil.

SINGES DU CAP-VERT, on ne les y trouve que dans la ſeule île de Saint-Jago: on les nomme *jacanapes*,

ils ſont très-bien proportionnés : ils multiplient dans les montagnes, où il y en a un fort grand nombre. *Hiſt. Génér. des Voy.*

SINGES DU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE. Il y en a un très-grand nombre : ils reſſemblent aſſez à ceux des autres contrées de l'Afrique : ils dévaſtent les jardins fruitiers avec acharnement & avec adreſſe ; & les précautions qu'ils prennent pour leur ſureté ſont admirables.

SINGE CAPUCIN : *voyez* SAJOU.

SINGES DE LA COCHINCHINE : *voyez* DOUC.

SINGES DE LA CÔTE D'OR : leur abondance eſt incroyable ; & *Smith* aſſure qu'on en compte plus de cinquante ſortes. Ils cauſent une infinité de déſordres, ſur-tout une eſpece qui eſt ſi féroce qu'on ne peut l'apprivoiſer : elle multiplie étrangement : les Negres ſont ſouvent obligés de faire la garde pour ſe défendre de leurs attaques ; & ſouvent les ſinges ont la malice, quand ils ſont ſupérieurs en force, de crever les yeux aux Negres : ils ſont puants & farouches. Les Hollandois leur donnent le nom de *ſinges barbus*. Il y en a qui ont la barbe blanche & le corps moucheté, le poil du ventre blanc, avec une raie brune ſur le dos, & les pieds blancs, ainſi que la queue. On y trouve auſſi le *ſinge monkeis* ou *manikins* : les Negres emploient leur peau à faire des *fitis*, eſpece de bonnets dont ils ſe couvrent la tête ; elles ſe vendent juſqu'à une guinée dans le pays. Quand ils ſont dans une piece de millet, leur friandiſe cauſe plus de dommage que leur larcin ; car en prenant les tiges ils examinent ſoigneuſement l'épi ; & s'ils n'en ſont pas ſatisfaits, ils le jettent pour en choiſir un autre. L'on y trouve encore le *ſinge boggo*, que les Blancs nomment *mandrill*. On accuſe les Negres de ſe livrer aux plus honteux déſordres avec les femelles de ces ſinges ; tandis que les mâles d'entre ceux-ci fourniſſent des exemples de leur paſſion pour les Négreſſes qu'ils trouvent à l'écart, & qu'ils careſſent juſqu'à l'excès, en les ſaiſiſſant de force. Ce ſinge-boggo, qu'on prendroit pour un petit homme, a la tête groſſe, le nez petit, les levres minces, la bouche grande, la peau du viſage blanche, mais très-ridée, les dents larges &

jaunes. Ces singes ne marchent que sur deux pieds : ils ont naturellement le nez morveux, & semblent prendre beaucoup de plaisir à se le lécher avec la langue : ces singes ont beaucoup de rapport avec ceux du Sénégal : *voyez* MANDRILL.

SINGES HURLEURS: on a donné ce nom à des especes de sapajous, tels que l'*ouarine* & l'*alouate:* voy. ces mots.

SINGE DE L'ILE DE CEYLAN : il y en a beaucoup, & il s'en trouve quelques especes particulieres à cette Ile, qui sont aussi grands que nos épagneuls: ils ont le poil gris & le visage noir, avec une grande barbe blanche qui va d'une oreille à l'autre: on les prendroit pour des vieillards. On en voit d'autres de la même grosseur, mais d'une couleur différente : on les nomme *Ouanderons :* voyez ce mot.

SINGES DE MADAGASCAR: il y en a de différentes especes ; ce sont des singes à longue queue : selon M. *de Buffon*, ils paroissent faire la nuance entre les makis & les guenons. On distingue sur-tout le *mangabey*. Ses paupieres sont nues & d'une blancheur frappante, ses sourcils sont d'un poil noir & hérissé, les oreilles noires & presque nues ; le museau gros, large & alongé, avec un bourrelet saillant autour des yeux. Ces singes varient pour les couleurs ; leur poil est long & touffu, brun sur les parties supérieures du corps, & gris sur les parties inférieures. Il y a des mangabeys, qui ont un cercle de poil blanc en forme de collier autour du cou, & en forme de barbe autour des joues ; ils marchent à quatre pieds, & ont à-peu-près un pied & demi de longueur, depuis le bout du museau, jusqu'à l'origine de la queue : ils ont des abajoues qui forment comme deux poches dans leurs joues, où ils peuvent conserver des provisions de bouche pour un jour ou deux ; ils portent la queue relevée ; ils ont aussi des callosités sur les fesses ; leurs ongles sont plats, & le bout des doigts fort gros.

SINGE MUSQUÉ ou SINGE PLEUREUR : *voyez à l'article* SAI.

SINGES DU PAYS DE BENGALE: ce sont la plupart des guenons, parmi lesquelles on distingue le *malbrouck* & le *bonnet chinois*. Ces deux especes sont habiles au butin, s'enfuient en courant à trois pieds, & tiennent

leur proviſion dans la main gauche : elles ne s'apprivoiſent qu'à demi, & ne produiſent pas dans l'état de ſervitude ou d'eſclavage ; il faut qu'elles ſoient en liberté dans les bois. Il n'eſt pas rare de voir ces quadrumanes deſcendre ſur les bords des fleuves & de la mer pour attrapper des poiſſons & des crabes ; ils mettent leur queue entre les pinces du crabe, & dès qu'elles ſerrent, ils l'enlevent bruſquement, & l'emportent pour le manger à leur aiſe. On les prend par le moyen des noix de cocos, où l'on fait une petite ouverture ; ils y fourrent la patte avec peine, à deſſein d'attirer la liqueur pour la boire, & le noyau pour le manger ; mais les gens qui ſont à l'affut les prennent avant qu'ils puiſſent ſe dégager. Dans les provinces de l'Inde habitées par les Bramans, ces ſinges entrent à toute heure dans les maiſons où l'on vend des fruits & des légumes : les habitans reſpectent trop ces animaux pour oſer rien leur faire. Croiroit-on que dans Amadabad, Capitale de Guzarate, il y a trois Hôpitaux d'animaux, où l'on nourrit les ſinges eſtropiés, invalides, & même ceux qui ſans être malades viennent y demeurer. Deux fois par ſemaines les ſinges du voiſinage de cette ville ſe rendent tous enſemble dans les rues, enſuite ils montent ſur les maiſons, qui ont chacune une petite terraſſe, où les habitans n'ont pas manqué de dépoſer du riz, du millet, des cannes à ſucre ; autrement les ſinges découvriroient les maiſons, & y cauſeroient un grand déſordre. Les ſerpens ſont les plus grands ennemis de ces ſinges : *voyez* MALBROUCH.

SINGES DU PAYS DE HONDURAS : on prétend que cette ſorte de quadrupedes eſt l'*ignavus* des Naturaliſtes, que quelques-uns ont nommé *ai* ou *pareſſeux* : voyez ce mot.

SINGES DE LA PARTIE OCCIDENTALE D'AFRIQUE : il y en a un très-grand nombre, ſur-tout dans les terres de la conceſſion de la Compagnie, depuis Arguim juſqu'à la rivierre de Serra-liona ; & les eſpeces différentes ne ſe mêlent point les unes avec les autres, de maniere que dans un même canton on n'en trouve jamais de deux ſortes.

SINGE DU PÉROU. Les Indiens les nomment *caro-*

*chupa.* Ils ont la queue pelée, les dents continues, deux peaux qui leur couvrent l'eſtomac & le ventre, comme une veſte, dans leſquelles ils mettent leurs petits quand ils fuient. *Frezier* dit que ces animaux ſont auſſi très-communs à la Louiſiane ; ce ne ſont peut-être que des eſpeces de *didelphes :* voyez ce mot.

SINGE A QUEUE : *voyez* CERCOPITHEQUE. Les ſinges ſans queue ſont deſignés ſous le nom de *cynocephales.* Le *ſinge à queue de rat* eſt le *ſaki :* voyez ce mot.

SINGES ROUGES. Les Negres les appellent *patas :* voyez ce mot.

SINGES DE SAINT-JACQUES : *voyez* SINGE VERT.

SINGES DU SÉNÉGAL : il y en a de pluſieurs eſpeces. Il y a les ſinges *ginous*, dont la queue eſt fort longue ; & quelques *magots :* ceux-ci n'ont point de queue. L'on donne le nom de *pleureurs* à ceux de la premiere eſpece, à cauſe de leur cri enfantin & gémiſſant. *Froger* aſſure que pluſieurs de ces ſinges enlevent ſouvent de jeunes filles Négreſſes de huit ou neuf ans, & qu'il eſt fort difficile de les délivrer d'entre leurs mains. Les Negres mangent la chair de ces ſinges, comme un mets delicieux : les uns la préparent avec du riz ; d'autres la font ſecher & fumer comme nos jambons. On trouve auſſi dans le pays du Sénégal le *quojavoran :* voyez ce mot. C'eſt peut-être le *orang-outang de Borneo*, & le *champanez des Anglois :* en ce cas ce ſeroit l'*homme des bois:* voyez CHAMPANZÉE.

SINGE VARIÉ ou SINGE VIEILLARD. C'eſt la guenon appellée *mone.* Elle a des calloſités ſur les feſſes ; ſa tête eſt petite & ronde, ſon muſeau gros & court, ſa face couleur de chair baſanée ; elle a un bandeau de poil gris ſur le front, une bande de poils noirs qui s'etend des yeux aux oreilles ; elle a une eſpece de barbe griſe formée par les poils de la gorge & du deſſous du cou, qui ſont plus longs que les autres, ce qui lui a fait donner le nom de *vieillard :* on l'a nommé auſſi *ſinge varié*, à cauſe de la diverſité de ſes couleurs ; ſon poil eſt d'un noir rouſſâtre ſous la poitrine, & blanchâtre ſous le ventre. La mone ſe trouve en Perſe, en Barbarie, en Arabie & dans les pays les moins chauds de l'Atrique & des Indes. Elle eſt vive, alerte, d'un

naturel assez doux, s'apprivoise aisément ; susceptible d'éducation, timide par nature, on la rend obéissante en la menaçant. Elle se nourrit de fruits, de viande cuite, de légumes & d'insectes ; elle est même si friande de ce dernier mets, qu'elle va quelquefois soulever & renverser des pierres pour découvrir & attraper des fourmis & autres insectes qui sont dessous, & qu'elle dévore aussi-tôt. Ses joues ou abajoues sont comme deux poches qui lui servent de magasin, pour conserver des provisions d'alimens pour un ou deux jours.

SINGE VERT ou CALLITRICHE, *callithrix*. Espece de guenon d'un beau poil verdâtre & de couleur vive. On le trouve dans la partie méridionale de la Mauritanie au Sénégal, & dans les îles voisines du Cap-Vert : nos Gens de Mer l'appellent *singe de S. Jacques*. Les callitriches vivent en société, grimpent très-lestement jusqu'au faîte des arbres, s'élancent de branche en branche, de cime en cime dans le plus grand silence. Ce n'est que lorsque ces animaux s'avisent de casser les branches & de les laisser tomber à terre, que le Voyageur les apperçoit. Au reste la chasse de ces animaux est facile & nullement dangereuse. Les premiers coups de fusil ne les effraient point, les blessures mêmes ne leur arrachent aucun cri ; ils voient tomber & périr leurs camarades sans effroi ; il n'y a que le feu le plus vif du Chasseur qui puisse leur inspirer de la terreur : alors les uns se cachent derriere les arbres, d'autres se réunissent en troupes, grincent des dents, frémissent de colere, & toute leur fureur se réduit à des menaces : il n'en est pas de même de toutes les especes de singes.

SINGE VIEILLARD : voyez *Singe varié*.

SINGES VOLANS. Divers Ecrivains, & sur-tout *Helbigius*, prétendent qu'il y a aux Indes des singes volans ; mais nous croyons que l'Auteur, enthousiasmé par une imagination vive, a ainsi nommé un animal qui n'est au plus qu'un *écureuil volant*, autrement appellé *chat volant* ; voyez ce mot. L'on vient de donner à S. A. S. Mgr. le Prince de Condé un véritable écureuil volant, qui est du volume du plus gros chat.

SINGE VOLTIGEUR. Voyez ci-dessus l'histoire du *Singe Belzebut*.

*Chaſſe des Singes, & propriété de leur chair en Médecine.*

Dans la deſcription hiſtorique que nous venons de faire de ces animaux, nous avons dit que les Negres les tuent, ou leur lancent des fleches dans le viſage; nous avons dit encore que leur inſtinct d'imitation en fait peut-être tout le merite & l'utilité. Dans les endroits où croiſſent le poivre & le coco, les Indiens ſe ſervent de cette adreſſe pour en recueillir ce qu'ils ne pourroient avoir ſans leur ſecours: ils montent ſur les premieres branches, ils en caſſent les extrémités où eſt le fruit, l'arrangent par terre comme par jeu & ſe retirent: les ſinges qui les ont examines, viennent auſſitôt après ſur les mêmes arbres, les dépouillent juſqu'à la cime & diſpoſent ces branches comme ils l'ont vu faire aux Indiens; ceux-ci reviennent pendant la nuit & enlévent la récolte. Les hommes ſe ſervent auſſi de cet inſtinct imitateur qu'ont les ſinges pour les prendre: les uns portent des coupes pleines d'eau ou de miel, s'en frottent le viſage devant eux, & y ſubſtituent adroitement de la glu, puis ils ſe retirent; les ſinges qui les ont vus de deſſus un arbre ou un rocher, s'approchent de ces coupes pour en faire de même; mais ils s'aveuglent & ſe mettent dans l'impoſſibilité de fuir. D'autres portent des bottes qu'ils mettent & ôtent pluſieurs fois, & ils y en laiſſent de petites enduites de glu; quand ils ſont retires les ſinges viennent pour les mettre; & ne peuvent guere les ôter ni éviter le Chaſſeur. Quelquefois on porte encore des miroirs où l'on ſe regarde à différentes repriſes, & l'on en laiſſe d'autres où il y a des reſſors qui ſe relâchant ſerrent dès qu'on les touche; le ſinge vient prendre ces miroirs pour s'examiner, & auſſi-tôt il ſe trouve les deux pattes de devant engagées & hors d'état de faire un pas. Les habitans de S. Vincent-le-blanc les prennent à la chaſſe avec des fauſſes trappes & autres machines; ils mettent les petits en cage pour pouvoir attrapper enſuite le pere & la mere; ils les traitent un peu rudement & les font crier, alors les ſinges accourent. D'autres fois on laiſſe près de leur domicile des boiſſons fortes & enivrantes, & dont on feint de boire devant eux;

dès qu'on s'eſt retiré ils viennent goûter de ce breuvage en criant *chin-chin*, & ils s'enivrent ſi bien qu'ils s'endorment ; alors les Chaſſeurs les prennent aiſément. On reconnoit les pays qui n'ont pas été habités par la familiarité de ces animaux.

La chair du ſinge eſt aſtringente ; quoique filandreuſe, bien des perſonnes en mangent, ſur-tout à Cayenne. M. *de la Condamine* nous apprend que les ſinges ſont le gibier le plus ordinaire & le plus du goût des Indiens & habitans voiſins de la riviere des Amazones. (*Mém. de l'Academ.* 1745.) Leur graiſſe eſt nervale & réſolutive ; on la recommande dans la rigidité des articulations. On trouve quelquefois dans la véſicule du fiel d'une eſpece de ſinge des Indes une pierre groſſe comme une noiſette, que les Indiens vendent plus de cent écus, *dit Tavernier :* les Indiens n'en permettent pas l'exportation ; ils en font des préſens aux Ambaſſadeurs. Ces pierres ont les mêmes propriétés que le bezoard le plus précieux : *Voyez* BÉZOARD.

SINGE DE MER. Poiſſon ou animal de mer qui ſe pêche dans la rade de Juida : il n'a point d'écailles, ſa peau eſt tiquetée comme celle du requin ; elle eſt d'un beau noir brillant quand l'animal eſt en vie, mais elle perd tout ſon luſtre dès qu'il eſt mort : ſa chair eſt bonne ſans être extrêmement délicate. Les Européens lui trouvent le goût du bœuf maigre. Cet animal ſe nourrit de poiſſons & d'herbes marines ; on le prend à la ligne, ou avec le harpon lorſqu'il approche aſſez d'un vaiſſeau pour recevoir le coup. Ce poiſſon eſt ordinairement fort gros ; il s'en trouve d'environ dix pieds de long, il eſt large de trois ou quatre pieds ; il ſe termine en queue ronde & fort longue. Son nom lui vient de la forme de ſa tête & de ſa queue : il a la tête ronde & les yeux petits ; le poil qui eſt entre le nez & les levres a l'apparence de deux mouſtaches ; le menton eſt fort court, & le cou parfaitement diſtingué du corps ; le ſommet de la tête eſt couvert d'une excroiſſance qu'on prendroit pour une couronne : il a quatre nageoires & deux autres excroiſſances, dont la plus grande qui eſt à l'extrémité du cou a la forme d'une ſpatule ; elle eſt longue, large & très-forte ; celle de la

queue eſt un peu trop petite : ces quatre nageoires reſſemblent à la barbe ou aux fanons d'une baleine ; on peut donner le nom de mains aux deux premieres, ſi l'on veut conſidérer leur uſage plutôt que leur forme ; elles peuvent ſe joindre au deſſous du ventre ou ſur le cou, & porter à la gueule tout ce qu'elles ſaiſiſſent ; les deux autres nageoires ſont placées au deſſous du ventre, & ſont plus petites que celles du devant.

Le *ſinge de mer* eſt un animal fort vif & qui nage avec beaucoup de legéreté, lorſqu'il ſe montre ſur la ſurface de l'eau, avant qu'il ait ſaiſi l'hameçon, ſes mouvemens & ſes ſauts ſont fort amuſans : il s'approche de l'amorce, il l'obſerve, y touche du bout des levres, ſe retire, & vient enfin pour l'avaler ; mais auſſi-tôt qu'il ſe trouve pris, il fait cent contorſions qui réjouiſſent beaucoup les ſpectateurs. Il y a des Auteurs qui font mention d'un autre ſinge de mer, qui eſt peut-être la petite eſpece. *Rondelet* dit qu'on peut donner ce nom au *perce-pierre*, poiſſon de la Méditerranée : *Voy. ce mot.*

SIN-KOO Arbre odoriferant du Japon, que *Kæmpfer* prend pour le *bois d'aigle*, & dont la partie la plus réſineuſe, la plus aromatique porte le nom de *calambac*. Cet arbre ne ſe trouve que dans les endroits les plus reculés des bois & des montagnes du Japon. Son tronc, dit *Kæmpfer*, eſt haut d'une coudée, droit, mince, d'un beau vert, fort garni de feuilles & diviſé en deux tiges principales ; ſes feuilles qui naiſſent alternes, reſſemblent à celles du pêcher ; elles ſont vertes, ſans découpure. L'odeur du ſin-koo ſi vantée & qui rend ſon bois ſi precieux, ne ſe fait bien ſentir que lorſqu'il eſt deſſéché & très-vieux : *voy.* BOIS D'AIGLE.

SINOPLE. C'eſt une mine de fer calciforme, mêlée à de la terre ſiliceuſe : elle eſt aſſez rare ; on la trouve en Boheme.

SINTER. Nom que les Mineurs Allemands donnent au guhr durci, mameloné, ou en végétation & blanc ; & qui eſt une ſorte de *flos ferri* : on en trouve beaucoup à Freyberg en Saxe & en Thuringe : *voy.* FLEUR DE FER.

SIOUANNA, eſt un très-bel arbriſſeau des Indes Orientales. Ses fleurs ſont en ombelles, & portées ſur

les branches inférieures ainſi que les baies, qu'on eſtime preſqu'autant que la racine de cet arbriſſeau contre le venin des ſerpens dangereux.

SIPANAOU. Arbre de la Guiane; il y en a de blancs & de rouges : on les emploie pour conſtruire des canots: ce bois eſt aſſez dur à travailler, mais très-facile à ſe fendre; on préfere le rouge : il a la propriété de cauſer de la démangeaiſon quand il eſt nouvellement employé. *Maiſ. Ruſt. de Cayenne.*

SIRAMANGHITS. Arbre aromatique de l'ile de Madagaſcar, dont les feuilles ont l'odeur du bois de ſantal & l'écorce celle du clou de girofle : il produit auſſi une réſine jaune, odoriférante : c'eſt une eſpece de *bois d'Inde* ou de *Malabathrum.*

SIRENES, *ſirenæ*; *nereides*, &c. ſont des monſtres marins fabuleux auxquels on a donné la tête & le corps de femme juſqu'à la ceinture, & la forme de poiſſon de la ceinture en bas: *Voyez* HOMME MARIN.

SIRINGA : *Voyez* SERINGAT.

SISON ou AMOME, *ſium aromaticum*, *aut amomum officinarum falſum.* Cette plante qui ſe multiplie aiſement, croit aux lieux humides, le long des haies & des foſſés : on la cultive auſſi dans les jardins; ſa racine eſt ſimple pour l'ordinaire, blanche, ligneuſe, d'un goût de panais, un peu aromatique : elle pouſſe une ou pluſieurs tiges hautes d'environ deux pieds, de moyenne groſſeur, rondes, moelleuſes, fermes, liſſes, noueuſes & rameuſes : ſes feuilles ſont ailées, comme celles du panais, rangées alternativement le long de la tige, du reſte ſemblables à celles du chervi, tendres, oblongues, crenelées à leurs bords : ſes fleurs naiſſent en été ſur des ombelles aux ſommets, elles ſont compoſées chacune de cinq feuilles blanches, taillées en cœur & diſpoſées en roſe; elles ſont ſuivies par des ſemences jointes deux à deux, menues, arrondies, cannelées ſur le dos, brunâtres & d'un gout aromatique : on nous apporte quelquefois cette ſemence du Levant; elle a l'odeur du véritable amome en grappes, dont nous avons parlé. C'eſt une des quatre ſemences chaudes mineures; qui ſont celles d'*ache* ou de *perſil*, d'*ammi*, de *panais ſauvage* & d'*amome* : cette graine qui

abonde en huile eſſentielle aromatique, eſt propre pour la colique venteuſe.

SKRABEN. C'eſt une eſpece d'oie des îles de Feroë, dont il eſt fait mention dans les *Actes de Coppenhague* 1671 & 1672, *obſ.* 49. & dans les *Collect. Academ. t. IV*, *p.* 199. Cet oiſeau fait ſon nid dans la terre, en grattant avec ſes ongles, & fouillant avec ſon bec : il ſe fait de la ſorte un trou ſous terre à la profondeur de huit ou dix pieds, & choiſit le voiſinage d'une pierre pour plus grande ſûreté ; il ne couve jamais qu'un œuf à la fois. Quand le petit eſt éclos, il le quitte pendant le jour, & lui donne à manger pendant la nuit : ſi par haſard il oublie de ſortir de ſon nid dès le matin, il y reſte toute la journée, & ne va que la nuit ſuivante chercher dans la mer la proviſion qui doit ſervir pour la nuit d'après. Quoique ce petit ne mange qu'une fois le jour, il devient cependant plus gras que l'oie commune, & les habitans de ces îles ſont obligés de les ſaler pour l'hiver, autrement ils ne pourroient les manger : ils ſe ſervent de ſa graiſſe pour mettre dans leurs lampes ; ils prennent volontiers le petit dans le nid, mais pour la mere ils ne s'en ſoucient pas.

SKUEN. Autre oiſeau aquatique de l'île de Feroë, dont les Auteurs cités ci-deſſus font mention Cet oiſeau eſt de la taille du corbeau ; il eſt très-redoutable quand il s'agit de défendre ſes œufs ou ſes petits : on doit alors prendre garde à ſoi en paſſant devant ſon nid ; car il fond ſur la tête des paſſans avec une intrépidité étonnante, & leur fait ſouvent beaucoup de mal avec ſes ailes, auſſi les habitans du pays qui connoiſſent le dangereux inſtinct de cet oiſeau, ont la précaution de mettre ſur leur tête un couteau la pointe en haut ; & l'oiſeau furieux venant fondre ſur eux, ſe perce lui-même de part en part.

SLAMI-MOKESKI, *Voyez à l'article* PELLETERIES.

SLANTZA. Arbuſte fort commun dans le pays des Kamtſchadales : on diroit un petit cedre rampant ; ſes cônes ou fruits ſont moitié plus petits que ceux du cedre ; les habitans du pays les mangent : ſouvent ils les font bouillir dans de l'eau qu'ils boivent enſuite pour arrêter le cours de ventre. Des Matelots Ruſſes re-

gardent cette boiſſon comme un ſpécifique contre le ſcorbut.

SLOANE, *sloana*. On a donné le nom d'un Savant Anglois à un genre de plante dont la fleur eſt ou monopétale en forme de cloche, profondément découpée, ou ſans pétales, & compoſée de pluſieurs étamines, au milieu deſquelles s'éleve un piſtil qui ſe change en un fruit arrondi, membraneux & hériſſé de pointes. La robe de ce fruit s'ouvre en quatre parties, & laiſſe ſortir des ſemences oblongues, enveloppées dans une capſule charnue (*Plumier*).

SMARAGDO-PRASE. Eſpece de *péridot* tendre. *Voyez ce mot*. Ce n'eſt ſouvent qu'un ſpath fuſible vert.

SMECTIS ou SMECTITE ou SMECTIN. Terre graſſe plus ou moins compacte, ou eſpece de pierre ſavonneuſe qui devient luiſante quand on la frotte, d'une couleur tantôt jaunâtre, tantôt noire, &c. on s'en ſert comme du ſavon. Les Cardeurs de laine en font uſage ſous le nom de *ſoletard*. On en trouve en France qui reſſemble à une terre à foulon ſavonneuſe & feuilletée. *Voyez les articles* TERRE SAVONNEUSE, PIERRE SAVONNEUSE & STÉATITE.

SNAK. Animal quadrupede des campagnes de Neiska en Tartarie, & qu'on ne voit point ailleurs. Selon *Geſner*, ſon poil eſt gris. Le ſnak eſt grand comme une brebis: il eſt armé de deux petites cornes; il court avec beaucoup de vîteſſe: on le voit paître en troupe ſur les frontieres de la Podolie. Quand le Kan des Tartares veut ſe donner le plaiſir de la chaſſe du ſnak, il fait environner les pâturages, où il y en a quelquefois des troupeaux de cinq cents & de deux mille; & au bruit des cors de chaſſe ces animaux courent çà & là, cherchent à fuir, & voulant forcer les paſſages tombent de laſſitude & meurent ſous les coups des Tartares. Cet animal eſt l'*akoim* des Turcs, le *ſalhac* des Polonois, l'*akkim-albo* des Tartares, le *ſeigak* des Ruſſes ou Moſcovites, & peut-être le *colon* des Anciens. Les Turcs font de ſa corne de fort beaux manches de couteaux & de ſabres.

Les petits du ſnak ſont de couleur rouſſe: ils ont le muſeau pointu comme le porc: la femelle fait deux

petits à la fois: ils ſouffrent plus patiemment la faim que le froid: ils craignent les loups quand la terre eſt couverte de neige; dans ce tems ils ſe retirent dans les forêts avec les buffles. Les femelles ont des cornes comme les mâles. Ces cornes ne ſont ni droites, ni tortues: trop long-tems expoſées au ſoleil & à la pluie elles deviennent comme du bois: elles ſont un peu courbées par le bout, ſolides, de la groſſeur d'un bâton par le bas, tranſparentes au ſoleil & à la lumiere d'une chandelle.

SOAJER & SOA-AGER. Eſpeces de lézards des îles de Ceylan & d'Amboine. *Voyez les art.* LÉGUANA & LÉZARDS D'AMBOINE.

SOCO. Eſpece de heron du Bréſil. *Voyez* HÉRON.

SOHIATAN. Nom que les Sauvages de l'Amérique donnent à une eſpece de rat dont ils ſe nourriſſent. On dit que ſa chair eſt auſſi bonne & auſſi delicate que celle des levrauts.

SOIE, *ſerica*. C'eſt le nom que l'on donne à cette ſubſtance ſoyeuſe que la chenille du pin, l'araignée & le ver à ſoie filent pour différentes néceſſités: voyez à chacun de ces mots l'hiſtoire de ces ſortes de ſoies. On dit auſſi *ſoie de cochon*; c'eſt une ſorte de crin: *voyez au mot* POIL. La ſoie de perles eſt l'ardaſſine: *voyez* ABLAQUE.

SOIE DE MER ou POIL AQUATIQUE. C'eſt le *gordius*. Voyez ce mot.

SOL, *ſolum*, ſe dit en Hiſtoire Naturelle d'un terrain, d'un fonds, d'une étendue de terre. On dit un ſol ſablonneux, &c.

SOLANOIDE ou DULCAMERE BATARDE, *ſolanoïdes Americana, circeæ foliis caneſcentibus.* (C'eſt le *rivina* de *Linnæus*.) Plante dont la fleur eſt en roſe à cinq pétales: ſon piſtil ſe change en un fruit rond & pulpeux qui renferme une ſemence dure: ce fruit broyé donne une teinture rougeâtre *Miller* aſſure que les *ſolanoïdes* ſont originaires des contrees les plus chaudes de l'Amérique, d'où l'on a apporté en Europe leurs ſemences. Ce genre de plante n'eſt pas rare aujourd'hui dans les jardins des Curieux.

SOLANUM. Genre de plante dont *Tournefort* compte trente-quatre eſpeces, entre leſquelles il y en a une principalement d'uſage en Médecine; *voyez* MORELLE: & une autre en aliment; *voyez* POMME DE TERRE & TOPINAMBOUR *à l'article*. BATATTE. A l'égard du ſolanum furieux, *ſolanum lethale ſomniferum*, voyez à l'article MORELLE.

SOLDANELLE ou CHOU DE MER, *ſoldanella marina*. Plante qui croit fréquemment ſur les rivages ſablonneux de la mer: ſa racine eſt menue & fibreuſe; elle pouſſe pluſieurs tiges grêles, pliantes, ſarmenteuſes, rougeâtres & rampantes ſur terre; ſes feuilles ſont preſque rondes, liſſes, luiſantes, ſemblables à celles de la petite chelidoine, mais plus epaiſſes, remplies d'un ſuc laiteux, attachées à des queues longues: ſes fleurs ſont des cloches à bords renverſés, comme dans les autres eſpeces de liſeron, aſſez grandes, de couleur purpurine: elles paroiſſent en été; leurs étamines ſont cinq filets plats: aux fleurs ſuccedent des fruits arrondis, membraneux, qui renferment des ſemences anguleuſes & noires pour l'ordinaire.

On nous envoie cette plante ſéchée toute entiere avec ſa racine: elle a un goût âcre, amer & un peu ſalé, on la regarde comme un bon purgatif hydragogue; & l'on s'en ſert avec ſuccès dans l'hydropiſie, la paralyſie & dans les rhumatiſmes. On donne la poudre de cette plante ſeche, depuis un demi-gros juſqu'à un gros: quelques-uns en donnent juſqu'à deux gros dans un bouillon.

M. *Haller* fait mention d'un *ſoldanella*, plante des Alpes, à feuilles rondes, à tige nue & à fleurs monopétales bleues, découpées comme de certains œillets: c'eſt, dit-il, une des premieres fleurs qui prennent la place des neiges fondues: il n'en connoit aucun uſage, & il lui donne une place ici, parce qu'on la confond quelquefois avec la précédente, il faut donc la déſigner ainſi, *ſoldanella montana aut Alpina*.

SOLDAT ou OISEAU DE COMBAT, eſt le héron étoilé. *Voyez à l'article* HÉRON.

SOLDAT MARIN. *Voyez* BERNARD L'HERMITE.

SOLDIDO. *Voyez* TAMOATA.

SOLE. Nom donné à une coquille du genre des peignes : on l'appelle auſſi l'*éventail ;* elle eſt peu bombée, preſque plate ; ſes valves ſont égales, minces ; l'inférieure eſt blanche, la ſupérieure d'un rouge-brun ou ventre de biche ; liſſes en dehors, & à ſtries longitudinales dans l'intérieur des deux valves, qui eſt nacré. On diſtingue à travers la couleur de la robe de la valve ſupérieure des raies longitudinales obſcures, & des apparences de cercles alternatifs & nuancés. L'eſpece qui nous vient des mers de la Chine eſt la plus belle. *Voyez* PEIGNE.

SOLE, *ſolea.* Poiſſon de mer à nageoires molles : il eſt plus long, plus plat & moins large que la plie : il devient grand dans l'Océan : la partie de deſſous eſt blanche, & celle de deſſus eſt noirâtre ; les yeux ſont placés ſur la face ſupérieure de la tête ; ſa bouche eſt de travers, & ſes mâchoires ſont ſans dents : il a quatre ouies & le cœur aplati ; des écailles petites, & un trait qui va droit de la tête juſqu'à la queue : le corps eſt environné d'ailerons ou de nageoires étroites, qui ont la même couleur que la partie du corps où elles ſe trouvent. On ſoupçonne que la ſole craint le froid, parce qu'elle ſe cache au fond de la mer pendant l'hiver. On appelle auſſi ce poiſſon *perdrix de mer*, à cauſe du bon goût de ſa chair, qui eſt très-ſaine & très-nourriſſante. Bien des perſonnes croient que la crevette vivifie les œufs de la ſole. Ces œufs, dit-on, ſont attachés, par une liqueur viſqueuſe, à l'eſtomac de la crevette. M. *Deslandes* a mis dans des barriques d'eau des crevettes chargées d'œufs de ſole ; ils ſont éclos. D'un autre côté des ſoles miſes dans une barrique y ont frayé ; mais le frai a été ſterile. Notre Obſervateur en conclut que le petit cruſtacée en queſtion étoit néceſſaire au développement de l'embryon de la ſole. Les vrais ſecrets de la nature ne peuvent être dévoilés que par des expériences réitérées & ſuivies avec toute l'attention d'un œil philoſophique & inſtruit. Il eſt difficile de concevoir qu'elle abandonne à un cruſtacée le ſoin de faire éclore les œufs de ce poiſſon.

SOLEIL, *ſol.* En Aſtronomie c'eſt le grand aſtre lumineux qui éclaire le monde, & qui par ſa préſence ſur l'horizon

l'horizon conſtitue le jour. Le ſoleil étant le luminaire de la nature, le centre du ſyſtême des *planetes* & des *cometes*, voyez ces mots.

SOLEIL. Nom d'un poiſſon ou monſtre marin, qui, au rapport de *Ruiſch*, fut pris en 1707, près Bagewale, aux environs d'Amboine, dans les Iles Orientales. Ce poiſſon ſingulier, qu'on conſerve dans l'Ile où il a été pris, a trois pieds & demi de long, une peau dure, des aiguillons à l'extrémité du corps & ſur ſa queue: cet animal eſt d'un bleu clair; mais ce qu'il a de ſingulier, c'eſt la figure d'un ſoleil bien marquée, brillante, & d'un blond doré, placée ſur le haut du dos, proche de la tête: il a encore deux taches de la même couleur, proche de la queue, & trois taches noires ſur la queue; il eſt armé d'aiguillons, tant ſur le haut de la tête, qu'au deſſous des nageoires; il en a deux autres ſous le ventre, dont les pointes ſont tournées du côté de la queue.

SOLEIL ou COURONNE DU SOLEIL. *Voyez* HERBE AU SOLEIL. La grande eſpece eſt une des plus hautes plantes herbacées.

SOLEIL MARIN. On donne ce nom à une eſpece d'étoile marine qui a au moins douze branches; mais ſouvent bien davantage. *Voyez* ÉTOILE MARINE.

SOLEN. Genre de coquillage bivalve dont nous avons parlé ſous le nom de *coutelier*: on l'appelle auſſi *manche de couteau*: M. *Adanſon* en donne trois eſpeces.

SOLENITES. Ce ſont les coquilles du genre des *couteliers* devenues foſſiles: on en trouve à Courtagnon, dans une matrice ſablonneuſe.

SOLETARD. Eſpece de terre ſavonneuſe dont on ſe ſert en Angleterre pour dégraiſſer les laines. *Voyez* SMECTITE.

SOLIPE ou SOLIPEDE. Animal dont le ſabot eſt d'une ſeule piece. *Voyez à l'article* QUADRUPEDE.

SOLITAIRE. Des Naturaliſtes ont donné ce nom à différens animaux, tantôt à une eſpece de dinde ſauvage de l'île de Madagaſcar, tantôt à une eſpece de merle, tantôt & plus communément au *tænia*, eſpece de ver cucurbitaire qui ſe trouve dans les inteſtins, &

qui eſt toujours ſeul de ſon eſpece : il ſe place dans le pylore & l'eſtomac, d'où il s'étend dans toute la ſuite des inteſtins ; & il en occupe toute l'étendue par ſa longueur : *voyez au mot* VER SOLITAIRE. Enfin, *Goëdard* donne encore le nom de *ſolitaire* à une mouche qui provient d'une fauſſe chenille qui ſe nourrit de feuilles d'abſinthe pendant qu'elles ſont vertes. Quand elle ſe diſpoſe à ſa transformation, elle ronge la tige de l'abſinthe juſqu'au milieu, pour la rendre plus facile à fléchir, & pour ſe conſtruire par ce moyen une demeure qu'elle ſe file elle-même.

Le ſolitaire dont parle *Leguat* eſt un oiſeau qui paroît avoir beaucoup de rapport avec le dronte, mais il en differe en pluſieurs points. Il ſe voit dans l'île de Rodrigue : il eſt très-gros, car on voit des mâles qui peſent juſqu'à quarante-cinq livres ; le plumage de ceux-ci eſt ordinairement mêlé de gris & de brun, mais dans les femelles c'eſt tantôt le brun & tantôt le jaune-blanc qui domine. *Carré* dit que le plumage de ces oiſeaux eſt d'une couleur changeante tirant ſur le jaune, ce qui convient à celui de la femelle, & il ajoute qu'il lui a paru d'une beauté admirable. Les femelles ont au-deſſus du bec comme un bandeau de veuve ; leurs plumes ſe renflent des deux côtés de la poitrine en deux touffes blanches, qui repréſentent imparfaitement le ſein d'une femme ; les plumes des cuiſſes s'arrondiſſent par le bout en forme de coquille, ce qui fait un bon effet ; & comme ſi ces femelles ſentoient leurs avantages, elles ont grand ſoin d'arranger leur plumage, de le polir avec le bec & de l'ajuſter preſque continuellement, en ſorte qu'une plume ne paſſe pas l'autre : elles ont, ſelon *Leguat*, l'air noble & gracieux tout enſemble, & ce Voyageur aſſure que ſouvent leur bonne mine leur a ſauvé la vie.

Cet oiſeau a quelque rapport avec le dindon ; il en auroit les pieds & le bec, ſi ſes pieds n'étoient pas plus élevés & ſon bec plus crochu ; il a auſſi le cou plus long proportionnellement, l'œil noir & vif, la tête ſans créte ni huppe, & preſque point de queue ; ſon derriere qui eſt arrondi à-peu-près comme la croupe d'un cheval, eſt revêtu de ces plumes qu'on appelle

*couvertures*. Le ſolitaire ne peut ſe ſervir de ſes ailes pour voler, mais elles ne lui ſont pas inutiles à d'autres égards; l'os de l'aileron ſe renfle à ſon extrémité en une eſpece de bouton ſphérique qui ſe cache dans les plumes, & qui lui ſert à deux uſages; premiérement pour ſe défendre, comme il fait, avec ſon bec; en ſecond lieu, pour faire une eſpece de battement ou de moulinet en pirouettant vingt ou trente fois du même côté dans l'eſpace de quatre à cinq minutes; c'eſt ainſi, dit-on, que le mâle rappelle ſa compagne, avec un bruit qui a rapport à celui d'une creſſelle, & qui s'entend de deux cents pas. On voit rarement ces oiſeaux en troupes, quoique l'eſpece ſoit aſſez nombreuſe, quelques-uns diſent même qu'on n'en voit guere deux enſemble; ils cherchent les lieux écartés pour faire leur ponte, ils conſtruiſent leur nid de feuilles de palmiers amoncelées à la hauteur d'un pied & demi; la femelle pond dans ce nid un œuf beaucoup plus gros qu'un œuf d'oie, & le mâle partage avec elle la fonction de couver.

Pendant tout le tems de l'incubation, & même celui de l'éducation, ils ne ſouffrent aucun oiſeau de leur eſpece à plus de deux cents pas à la ronde; l'œuf, car il paroit que ces oiſeaux n'en pondent qu'un à la fois, l'œuf n'éclot qu'au bout de ſept ſemaines, & le petit n'eſt en état de pourvoir à ſes beſoins que pluſieurs mois après : pendant tout ce tems le pere & la mere en ont ſoin, & cette ſeule circonſtance, dit M. *de Buffon*, doit lui procurer un inſtinct plus perfectionné que celui de l'autruche, laquelle peut en naiſſant ſubſiſter par elle-même, & qui n'ayant jamais beſoin du ſecours de ſes pere & mere, vit iſolée, ſans aucune habitude intime avec eux, & ſe prive ainſi des avantages de leur ſociété, qui eſt la premiere éducation des animaux & celle qui développe le plus leurs qualités naturelles; auſſi l'autruche paſſe-t-elle pour le plus ſtupide de tous les oiſeaux.

Lorſque l'éducation du jeune ſolitaire eſt finie, le pere & la mere demeurent toujours unis & fidelles l'un à l'autre, quoiqu'ils aillent quelquefois ſe mêler parmi d'autres oiſeaux de leur eſpece; les ſoins qu'ils ont

donnés en commun au fruit de leur union, ſemblent en avoir reſſerré les liens, & lorſque la ſaiſon les invite, ils recommencent une nouvelle ponte.

Le ſeul nom de *ſolitaire* indique un naturel ſauvage, & comment ne le ſeroit-il pas? comment un oiſeau qui compoſe lui ſeul toute la couvée & qui par conſéquent paſſe les premiers tems de ſa vie ſans aucune ſociété avec d'autres oiſeaux de ſon âge, & n'ayant qu'un commerce de néceſſité avec ſes pere & mere ſauvages eux-mêmes, ne ſeroit-il pas maintenu par l'exemple & l'habitude? On ſait combien les habitudes premieres ont d'influence ſur les premieres inclinations qui forment le naturel; & il eſt à préſumer, continue M. *de Bouffon*, que toute eſpece, dont la femelle ne couvera qu'un œuf à la fois, ſera ſauvage comme notre ſolitaire. Cependant il paroit encore plus timide que ſauvage; car il ſe laiſſe approcher & s'approche même aſſez familiérement, ſur-tout lorſqu'on ne court pas après lui, & qu'il n'a pas encore beaucoup d'expérience; mais il eſt impoſſible de l'apprivoiſer. On l'attrape difficilement dans les bois, où il peut échapper aux chaſſeurs par ſa ruſe & par ſon adreſſe à ſe cacher; mais comme il ne court pas fort vîte, on le prend aiſément dans les plaines & dans les lieux ouverts: quand on l'a arrêté il ne jette aucun cri, mais il laiſſe tomber des larmes & refuſe opiniâtrément toute nourriture. Le tems de leur donner la chaſſe eſt depuis le mois de Mars juſqu'au mois de Septembre, qui eſt l'hiver des contrées qu'ils habitent, & qui eſt auſſi le tems où ils ſont les plus gras. La chair, des jeunes ſur-tout, eſt d'un goût excellent.

SOMMITÉS. En Médecine, on ſe ſert de ce mot pour déſigner des plantes dont les fleurs ſont trop petites pour être conſervées ſéparément: on en prend ſeulement le haut des tiges garnies de fleurs, & ces bouts ſont les ſommités fleuries. On dit *ſommités d'abſinthe*, de *lavande*, d'*armoiſe*, d'*hyſope*, de *centaurée*, de *millepertuis*, de *fumeterre*, &c.

SON, *furfur*, eſt l'écorce, la peau des graines frumentacées moulues, qui eſt enlevée par la trituration, & qui reſte ſur le bluteau, le ſas ou le tamis. Quoique

le ſon ſoit la partie la plus maigre du froment, cependant on s'en ſert pour nourrir les animaux. Dans les années où la récolte n'a pas été abondante, on ne ſépare pas quelquefois le ſon de la farine; & les pauvres gens ſe contentent du pain fait avec cette farine, qui eſt beaucoup plus lourd & moins nourriſſant.

En Médecine on fait uſage du ſon nouveau pour les maladies de la poitrine & pour les rhumes invétérés. On fait une eau de ſon, qu'on boit tiede : elle convient auſſi en lavement & en cataplaſme, avec l'urine & la biere, pour appaiſer les douleurs de la goutte, Les Maréchaux font boire aux chevaux de la décoction de ſon, pour les rafraîchir : c'eſt ce qu'ils appellent *eau blanche*. Les Anciens donnoient au ſon le nom de *bran*. Les Teinturiers s'en ſervent quelquefois pour donner de la conſiſtance à leur teinture.

SONGO. Oiſeau qui ſe trouve dans les Royaumes de Congo & d'Abyſſinie. Il eſt fort friand de miel ſauvage, qu'il fait découvrir aux voyageurs par le cri qu'il fait lorſqu'il en a rencontré.

SONNEUR. On donne ce nom à cet oiſeau, du rapport qu'on trouve entre ſon cri & le ſon de ces clochettes qu'on attache au cou du bétail, dit M. *de Montbeliard*; le *ſonneur* eſt de la groſſeur d'une poule, avec des reflets d'un beau vert & variés : il a le bec & les pieds rouges, le bec long, menu, propre à s'inſinuer dans les fentes des rochers, dans les crevaſſes de la terre, pour y chercher les vers, les inſectes, les courtilleres, les larves de hanneton, ce qui le rend fort utile par la deſtruction qu'il en fait.

Les plumes qu'il a ſur le ſommet de la tête, ſont plus longues que les autres, & lui forment une eſpece de huppe, pendante en arriere; mais cette huppe qui ne commence à paroître que dans les oiſeaux adultes, diſparoit dans les vieux; ce qui les a fait appeller par quelques-uns *corbeaux chauves*; ils ont alors la tête jaune, marquée de taches rouges.

Cette huppe, qui a valu au ſonneur le nom de *huppe de montagne*, n'eſt pas la ſeule différence qui le diſtingue du coracias; il a encore le cou plus grêle & plus alongé, la tête plus petite, la queue plus courte, de

plus, il n'eſt connu que comme oiſeau de paſſage, au lieu que le *crave* ou *coracias* n'eſt oiſeau de paſſage qu'en certains pays & en certaines circonſtances.

Les ſonneurs ont le vol très-élevé, & vont preſque toujours par troupes ; ils cherchent ſouvent leur nourriture dans les prés & dans les lieux marécageux, & ils nichent toujours au haut des vieilles tours abandonnées ou dans des fentes de rochers eſcarpés & inacceſſibles, comme s'ils ſentoient que leurs petits ſont un met délicat & recherché, & qu'ils vouluſſent les mettre hors de la portée des hommes : mais il ſe trouve toujours des hommes qui ont aſſez de hardieſſe ou de mépris d'eux-mêmes pour expoſer leur vie, par l'appat du plus vil intérêt, & l'on en voit beaucoup dans la ſaiſon, qui, pour dénicher ces petits oiſeaux, ſe haſardent à ſe couler le long d'une corde, fixée au haut des rochers où ſont les nids, & qui ſuſpendus ainſi au deſſus des précipices, font la plus vaine & la plus périlleuſe de toutes les récoltes.

Les femelles pondent deux ou trois œufs par couvée, & ceux qui cherchent leurs petits, laiſſent ordinairement un oiſeau dans chaque nid, afin de s'aſſurer de leur retour pour l'année ſuivante. Lorſqu'on enleve la couvée, les pere & mere jettent un cri, *ka-ka-ka-ka*, le reſte du tems ils ſe font rarement entendre ; les jeunes ſe privent aſſez facilement, & d'autant plus facilement qu'on les a pris plus jeunes, & avant qu'ils fuſſent en état de voler.

Ils arrivent dans le pays de Zurich vers le commencement d'Avril, en même-tems que les cigognes : on recherche leurs nids aux environs de la Pentecôte, & ils s'en vont au mois de Juin, avant tous les autres oiſeaux.

Le ſonneur ſe trouve ſur les Alpes & ſur les hautes montagnes d'Italie, de Stirie, de Suiſſe, de Baviere & ſur les hauts rochers qui bordent le Danube aux environs de Paſſau & de Kelheym. Ces oiſeaux choiſiſſent pour leurs retraites certaines gorges bien expoſées entre ces rochers, d'où leur eſt venu le nom de *klauff-rappen*, corbeau des gorges.

SON-TO ou SON-LO. C'eſt une eſpece de thé qui eſt fort eſtimée, ſur-tout des Hollandois qui en tranſ-

portent beaucoup de Canton à Batavia : *Voyez l'article* THÉ.

SOPHIA des Chirurgiens : *Voyez* THALICTRON.

SORA. Nom que l'on donne à Madagaſcar au *hériſſon.*

SORBIER : *voyez* CORMIER. Le ſorbier des Alpes eſt l'*alouche de Bourgogne* : voy. à l'art. ALIZIER.

SORCIERE. Les Bretons donnent ce nom à une eſpece de *ſabot*, petit coquillage univalve. M. d'*Argenville* dit que c'eſt un limaçon de mer à bouche aplatie, ombiliqué, d'une couleur cendrée, tiquetée de brun.

SORGO ou GRAND MILLET ou BLÉ BARBU : *voyez au mot* MILLET. Le ſongo végétal de l'Inde eſt le *chou caraïbe* : voyez ce mot.

SORMET, eſpece de gondole, coquillage univalve dont M. *Adanſon* fait un genre. Cet Auteur eſt le premier qui ait parlé de cette eſpece de gondole ; il l'a trouvée au Sénégal ſur les bords du Niger, près de l'embouchure. Le ſormet vit de l'eau de la mer, enfoncé d'un à deux pouces dans les ſables. Rien, dit M. *Adanſon*, ne reſſemble davantage à un ongle, que la coquille du ſormet : *voyez* Planche premiere, N°. I, de l'*Hiſtoire des coquillages du Sénégal.*

SORRAT, poiſſon de mer cartilagineux, que *Rondelet* met dans le rang des chiens de mer : on le nomme *lamiole* à Rome. Il a les dents larges comme celles de la lamie, & le muſeau court : il reſſemble au milandre par le nombre & la poſition des nageoires, par la queue & par les parties intérieures ; mais il n'a point de taie devant les yeux : *voy.* CHIEN DE MER & MILANDRE.

SORY, *terra vitriolica cinerea*, eſt une eſpece de terre ou pierre vitriolique, d'un gris clair ; quelquefois un peu foncé. Cette matiere eſt poreuſe, peu dure, d'une odeur de ſuie, d'un goût ſtyptique vitriolique : elle tombe facilement en efflorescence. Cette ſubſtance eſt à peine connue des Naturaliſtes de l'Europe. Les Egyptiens prétendent qu'elle eſt la matrice du calchitis ou colcothar naturel : *voyez ce mot.*

Les droguiſtes du Caire, chez qui l'on trouve le ſory, diſent que cette matiere ſe rencontre dans les

mines de Chypre, d'Egypte & de la Lybie, même en Eſpagne : c'eſt un deſſicatif & un aſtringent.

SOUBUSE. Cet oiſeau a les jambes longues & menues, & eſt nommée par quelques-uns *faucon à collier* ; le mâle, ainſi que dans les autres oiſeaux de proie, eſt conſidérablement plus petit que la femelle, & il n'a point comme elle de collier, c'eſt-à-dire, de petites plumes hériſſées autour du cou. La femelle pond trois ou quatre œufs rougeâtres, dans des nids qu'elle conſtruit ſur des buiſſons epais : cet oiſeau vole bas, pour ſaiſir des mulots & des reptiles ; il entre dans les baſſes-cours, fréquente les colombiers, pour prendre les jeunes pigeons, les poulets ; il n'eſt point hardi, courageux, & n'attaque que les oiſeaux foibles.

SOUCHE, *ſtirps*, s'entend de cette partie de l'arbre qui tient au tronc & aux racines : elle eſt communément à fleur de terre : on l'appelle quelquefois *cepée*, ſur-tout quand il ſort de ſon tronc diverſes tiges.

SOUCHET, *cyperus*, plante dont on diſtingue pluſieurs eſpeces : nous ne ferons mention ici que de celles qui ſont d'uſage, après avoir dit que les ſouchets ſe diſtinguent facilement des autres plantes graminées, en ce que la gaine de leurs feuilles eſt entiere ſans aucune fente, que leurs tiges ſont ordinairement triangulaires, ſans articulations & ſans corolles. M. *Haller* dit que les ſouchets ont des fleurs en épi, dont chacune a dans ſon ſein une graine ſurmontée d'une trompe à trois cornes & trois étamines. Ils ſe diſtinguent du *carex* (*lêche*) par la ſituation de leurs fleurs, qui ſont à deux rangs oppoſés ſur le même plan.

1°. Le SOUCHET LONG ODORANT, *cyperus longus odoratus*, eſt une racine longue, menue, genouillée, tortueuſe, garnie de pluſieurs nœuds en forme d'olives & de fibres capillaires, difficile à rompre, noirâtre en dehors, blanchâtre en dedans, d'un goût ſuave, un peu âcre, aromatique, d'une odeur de nard. Ce ſouchet croît en Provence & en Languedoc, & c'eſt de-là qu'on nous l'apporte ſec.

La plante qui produit cette racine, naît auſſi abondamment dans les prairies d'Etampes & du petit Gentilly près Paris. De ces racines ſortent des feuilles gra-

minées, ſemblables à celles du porreau, mais plus longues & plus étroites. La tige de cette plante croît à la hauteur de deux pieds, droite, ſans nœuds, triangulaire, remplie de moelle blanche, portant en ſa ſommité des feuilles diſpoſées en étoiles, & placées au-deſſous des épis de fleurs qu'elles ſurpaſſent en longueur. Ces bouquets ſont amples, épars & comme flottans ſur le ſommet de la tige: ils ſont conpoſés d'épis ou de têtes écailleuſes, garnies de fleur à étamines ſans pétales. Des aiſſelles des écailles naiſſent les piſtils qui ſe changent enſuite en graines triangulaires, dures & revêtues d'une écorce noire.

2°. Le SOUCHET ROND DU LEVANT, *cyperus rotundus Orientalis*, eſt une racine de la groſſeur d'une aveline, raboteuſe, ſtriée, griſâtre en dehors, blanchâtre en dedans; pluſieurs racines ſont attachées à la même tête, & y pendent comme par des filets: elle a preſque le même goût & la même odeur que le ſouchet long. La plante a les feuilles, les fleurs & les graines ſemblables à la précédente: elle vient en abondance le long du Nil & dans les marais d'Egypte: on la trouve auſſi en France.

3°. Le SOUCHET D'AMÉRIQUE ou RACINE DE SAINTE-HÉLENE, *cyperus Américanus*, eſt une racine aſſez longue, groſſe comme le pouce, pleine de nœuds, noire en dehors, blanche en dedans, d'un goût aromatique, mais d'une odeur foible: on l'apporte ſeche du port Sainte-Hélene, qui eſt dans la Province de la Floride en Amérique, où elle naît. Dans les lieux humides elle pouſſe, quand elle eſt dans la terre, des rameaux qni s'étendent ſur terre & qui portent des feuilles larges & vertes.

Les Eſpagnols coupent les nœuds de cette racine, & les ayant arrondis & percés ils en font des chapelets. Ces nœuds étant deſſéchés, deviennent ridés & durs comme de la corne. Cette racine eſt apéritive & propre pour les douleurs de l'eſtomac.

Les racines des ſouchets longs & ronds atténuent & diviſent les humeurs, levent les obſtructions, excitent les urines & les regles, fortifient merveilleuſement l'eſtomac affoibli par le relâchement des fibres, & re-

médient à l'hydropiſie qui commence. *C. Hoffman* les recommande dans les maladies de la poitrine accompagnées de toux. Ces racines miſes en poudre avec la fleur de la lavande, à la doſe d'un gros, font ſortir le fœtus & l'arriere-faix.

Ces racines ne ſont odorantes que quand elles ſont ſeches : les meilleures viennent d'Egypte ; les Parfumeurs les macerent dans le vinaigre & les font ſécher pour les réduire en poudre, dont ils font des parfums : on en fait entrer dans la compoſition de l'eau de miel de Londres.

La graine de ſouchet long enivre comme l'yeble, lorſqu'on en mange avec le riz, dans lequel elle ſe trouve ſouvent mélée en Italie.

4°. Le SOUCHET SULTAN ou SUCRÉ, *traſi Italorum.* Ses racines ſont des fibres menues, auxquelles ſont attachés des tubercules charnus, gros comme les plus petites noiſettes, ronds, relevés d'une eſpece de petite couronne comme les nefles, couverts d'une écorce ridée, aſſez rude, jaunâtre ou rouſſe, ayant la chair blanche, ferme, d'un goût doux. Les feuilles de cette plante ſont arondinacées, ſemblables à celles des autres ſouchets ; ſes tiges ſont hautes d'un pied & demi, triangulaires ; ſes fleurs ſont ramaſſées en tête jaunâtre, entre des feuilles à écailles, diſpoſées en maniere d'étoiles ; les graines ſont triangulaires. Cette eſpece de ſouchet croît aux lieux humides dans le Veronois, dans la Sicile, dans la Provence & autres pays chauds : on eſtime ſa racine pectorale, adouciſſante, réſolutive, propre pour la dyſſenterie, pour les ardeurs d'urine. *Lémery* dit qu'elle eſt bonne pour exciter la ſemence, étant mangée ou priſe en décoction. On prétend que le ſuc des tubercules de ces racines ſucé, eſt un excellent remede pour les maux de poitrine.

A l'égard du *ſouchet des Indes*, appellé *curcuma* ou *ſafran des Indes*, ſa fleur eſt très-différente de celle du *cyperus*. Voyez TERRE MERITE.

SOUCHET. *Voyez à l'article* CANARD.

SOUCI, *calendula*. Sous ce nom on diſtingue pluſieurs eſpeces de plantes.

1°. Le SOUCI DE JARDIN, *caltha vulgaris*. Sa racine eſt branchue, longue & fibreuſe; ſes tiges ſont menues, un peu anguleuſes, velues, rameuſes, fongueuſes, laiſſant quelque viſcoſité aux doigts quand on les touche; ſes feuilles ſont ſans queue, oblongues, étroites vers la baſe, groſſes, velues, verdâtres, d'une ſaveur & d'une odeur forte; ſes fleurs naiſſent aux ſommets, belles, grandes, rondes, radiées, de couleur dorée, d'une odeur un peu forte & aſſez agréable: leur diſque eſt compoſé de pluſieurs fleurons, & la couronne de demi-fleurons, portés ſur des embryons qui ſe changent en des capſules courbes, bordées d'un feuillet & remplies d'une graine oblongue. On cultive cette plante dans les jardins pour l'agrément de ſes fleurs, qui ſont d'uſage en Médecine, ainſi que les feuilles.

2°. Le SOUCI DE VIGNE ou le SOUCI SAUVAGE, *caltha arvenſis*: il ne differe du précédent, que parce qu'il eſt plus petit: il croît naturellement dans les terrains de vignobles.

3°. Le SOUCI DES CHAMPS: *voyez* MARGUERITE JAUNE.

4°. Le SOUCI D'EAU ou de MARAIS, *caltha paluſtris, aut populago*: cette plante ne doit pas être regardée ni rangée avec les ſoucis; elle en eſt différente par ſon caractere; elle eſt voiſine de la renoncule & de l'hellebore, dit M. *Haller*. Le ſouci d'eau croît dans les marais, aux bords des ruiſſeaux, & autres lieux aquatiques; ſa racine eſt fibreuſe & blanchâtre; ſes feuilles reſſemblent à celles de la petite chelidoine, mais elles ſont quatre fois plus grandes & de plus longue durée, liſſes, vertes & peu crenelées: il s'éleve d'entr'elles des tiges hautes d'un pied, rondes, rameuſes, portant des fleurs plus ou moins grandes, à pluſieurs feuilles, diſpoſées en roſe & d'un beau jaune: il leur ſuccede des fruits, compoſés chacun de pluſieurs gaines recourbées en bas, entaſſées en tête, & diſpoſées en étoile; chaque gaîne contient pluſieurs ſemences, qui ſont ordinairement un peu longues.

Les feuilles de ſouci ſauvage, comme l'obſerve M. *de Tournefort*, ſont ameres, fétides, & rougiſſent légérement le papier bleu. Si on les brûle lorſqu'elles ſont

ſeches, elles fuſent un peu comme le nitre. Ces plantes ſont apéritives & réſolutives; elles guériſſent la jauniſſe, provoquent les regles & facilitent l'accouchement: on les met au nombre des alexipharmaques. La décoction des fleurs de ſouci dans du lait ou de la biere, eſt, ſelon *J. Ray*, très-en uſage en Angleterre, pour chaſſer la petite vérole. On fait avec les pétales de ſouci une teinture & une encre jaune. Les gens de la campagne en mettent quelquefois dans le beurre qui eſt trop blanc; c'eſt un moyen de lui donner une agréable couleur jaune. Cette plante eſt bonne contre la peſte, ainſi que le vinaigre de fleurs de ſouci.

SOUCI: *voyez* SOULCI.

SOUCIE, *trochilus*, eſpece de petit moineau ſauvage, dont les ſourcils ſont ornés de plumes noires, élevées ſur chaque côté des tempes au deſſus des yeux, au milieu deſquelles il y a une eſpece de crête de pluſieurs plumes dorées ſur le ſommet de la tête. Cet oiſeau étant jeune, a le bec légérement crochu, le plumage inférieur preſque jaunâtre, la queue & les ailes cendrées; mais le deſſus du dos eſt brun. Quand l'oiſeau eſt vieux, ſon bec eſt rond, pointu & noir, les jambes ſont noirâtres, le plumage du dos couleur d'ocre, le ventre & la gorge ſont blancs, les yeux noirs & ombrés de plumes cendrées: *voyez* MOINEAU.

SOUCY-FIGUE: *voyez à l'article* FICOIDES.

SOUDE, *ſoda*, plante dont on diſtingue nombre d'eſpeces. Nous décrirons ici les eſpeces les plus en uſage dans les Arts & dans la Pharmacie.

1°. La SOUDE appellée SALICOR: c'eſt une plante annuelle qui croît dans les pays chauds, ſur les bords de la Méditerrannée: on la ſeme auſſi exprès aux environs de Montpellier; elle s'eſt, pour ainſi dire, naturaliſée dans cette derniere contrée, & près de Marſeille; ſur-tout dans des terres imprégnées de ſel, & qui ont été autrefois couvertes par la mer, & attéries enſuite au moyen du limon & des ſables, &c. Ces terres après les grandes pluies ou les inondations, doivent, étant ſéchées, paroître blanches en leur ſurface, & parſemées de petites gerçures; par un tems de brouillard, leur couleur devient brune; elles ſont un peu

d'efferveſcence avec les acides. La culture de ces terres eſt à-peu-près la même que celle des autres. Pendant l'année de jachere on les laboure trois & quatre fois ; plus on multiplie les labours, & plus on les rend fertiles : on ne laboure cependant que ſuperficiellement, & l'on trace les ſillons à une grande diſtance.

La plante appellée *ſalicor*, dit M. *Marcorelle*, eſt utile par le revenu qu'elle rapporte ; précieuſe par ſes uſages ; curieuſe par ſes diverſes métamorphoſes ; & agréable à la vue par la variété de ſes couleurs & ſa forme réguliere : elle figureroit dans un parterre & y réuſſiroit très-bien, miſe dans une terre appropriée. Cette plante de ſalicor eſt connue en latin ſous le nom de *kali majus cochleato ſemine. C. B. Tournef. inſt. p.* 247, *ſalſola* (*kali*), *Linn. N°.* 1 : en Arabe ſous celui de *kali* : en François ſous celui de *ſoude*, & en Languedoc & dans le Rouſſillon, ſous celui de *ſalicor*. C'eſt le *boucar* des Poitevins & des Saintongeois.

La graine eſt roulée en ſpirale comme la coquille d'un limaçon, voilà pourquoi on l'appelle *cochleatum ſemen* : déroulée elle paroit terminée par deux queues qui ſont le germe : étant encore verte, on y diſtingue trois enveloppes ; la premiere eſt tranſparente & extrêmement fine ; la ſeconde eſt membraneuſe & ſavoureuſe ; la troiſieme eſt diviſée en cinq feuilles taillées en forme de côte & d'un jaune verdâtre. Dans la végétation la graine ſe développe ; les deux queues percent les enveloppes, ſe fichent dans la terre, tandis que la tête pouſſe ſes enveloppes au dehors & en eſt couverte comme d'un bonnet : quelques jours après elle les rejette & laiſſe voir deux branches en forme de fourche : du milieu de ces deux branches il en ſort deux autres égales, & la tige ſemble partagée en quatre : pluſieurs autres paroiſſent ſucceſſivement ; ainſi, au bout de quelques-jours, la plante reſſemble à une petite aigrette : elle s'éleve pendant quelques mois à la hauteur de plus de deux pieds. Sa racine eſt unie, un peu oblique, fibreuſe, brunâtre en dehors, longue d'environ ſix pouces.

Il part le long de la tige, à la diſtance d'environ deux pouces, deux branches paralleles qui ſortent de

deux nœuds égaux & qui deviennent rougeâtres; ces branches ſe ſoudiviſent dans leur longueur en pluſieurs petits rameaux alternes, articulés par des nœuds; chaque tige pouſſe juſqu'à dix & douze de ces branches, & vingt ou trente tiges ſortent quelquefois de la même racine: le tiſſu peu ſolide & leur propre poids, font qu'elles ſont inclinées vers la terre. Des nœuds des tiges & des branches ſortent les feuilles diſpoſées par paquets; ces feuilles ſont à trois faces, comme pyramidales, rangées trois à trois le long des tiges; celle du milieu eſt la plus grande; elles ſont bordées, juſqu'aux deux tiers de leur longueur par une membrane très-déliée; leur couleur eſt verdâtre; elles ſont charnues, ſpongieuſes & remplies d'eau ſalée; elles renferment un petit nerf blanc auſſi fin qu'un cheveu & caſſant: étant encore vertes, on peut facilement les écraſer dans les doigts, mais elles aquierent de la conſiſtance à meſure qu'elles approchent de la maturité. Ces feuilles ne ſont pas déſagréables au goût: les gens de la campagne en mangent avec du pain.

C'eſt vers la fin d'Avril ou dans les premiers jours de Mai, qu'on voit ſortir des aiſſelles des feuilles une, deux, trois & pluſieurs fleurs qui ſont petites, & fort peu apparentes: chacune d'elles eſt ſans pétales, ſeulement compoſée d'un calice à cinq feuilles ovales; d'abord vertes, & enſuite jaunes ou rouges, qui ne tombent point; elles renferment cinq étamines dont l'anthere eſt chargée d'une pouſſiere jaune: le germe eſt arrondi, placé au milieu & ſurmonté de deux ſtiles très-déliés, terminés par un ſtigmate un peu recourbé: la capſule qui eſt plus groſſe & enveloppée par le calice, n'a qu'une loge où ſe trouve une ſeule graine extérieurement noire & contournée en ſpirale. Cette graine eſt très-utile aux beſtiaux pendant l'hiver; les bœufs & les brebis en ſont avides à cauſe de la ſalure qui leur donne de l'appetit.

M. *Marcorelle* obſerve que M. *de Tournefort* a fait un genre de cette plante, qu'il a mis dans la VI claſſe de ſes Elemens de Botanique, qui comprend les plantes roſacées; mais comme celle du ſalicor a une fleur à étamine dénuée de pétales, ſon genre, dit-il,

doit être mis dans la XV classe des mêmes élémens, qui comprend toutes les fleurs à étamines. Le même Physicien a remarqué que dans cette plante, à chaque nœud, l'écorce, la moelle & le bois se divisent exactement en croix.

2°. La SOUDE SALICOR appellée SALSOVIE ou MARIE ÉPINEUSE, *kali spinosum :* elle nait aussi dans les pays chauds, sur les rivages sablonneux de la mer, le long des lacs salés, quelquefois même dans les champs éloignés de la mer. Semée dans les jardins, elle dégénere un peu, & devient moins épineuse ; elle differe de la suivante par ses tiges grosses, fort succulentes, d'un vert brun, & garnies de feuilles longues, étroites, épaisses, empreintes d'un suc salé, terminées par un aiguillon roide & piquant : ses fleurs, qui paroissent vers l'arriere-saison, naissent dans les aisselles des feuilles ; elles sont petites, & de couleur verte : il leur succede des fruits épineux, dont la graine est mure en automne.

3°. La SOUDE appellée la MARIE VULGAIRE ou la GRANDE SOUDE, est le *kali geniculatum majus*, *C. B. salicornia articulis apice crassioribus*, *Linn.* Il y en a de deux especes, l'une est le *salicornia annua*, l'autre est le *salicornia semper virens*. La soude jette de longues branches droites & paralleles, composées de plusieurs tuyaux, qui semblent sortir les uns des autres : les tiges sont seches, toutes articulées & deviennent par la suite comme ligneuses : leur couleur est d'un vert clair & leur goût peu agréable & moins salé que le salicor : ses feuilles sont arrondies, elles ne sont pas ramassées en aigrettes, elles tiennent à la tige par un nerf solide & blanc : le calice de la fleur forme quatre angles, il est tronqué, un peu renflé & ne renferme qu'une seule étamine : la graine n'est point tournée en spirale & n'a point de capsule propre, c'est le calice qui la renferme, dit M. *Marcorelle.*

La plante de la soude a un goût salé, & contient beaucoup de sel marin : elle est apéritive, diurétique, propre pour la gravelle, pour les vers & les obstructions ; il faut cependant éviter d'en donner aux femmes grosses, & à ceux qui ont des ardeurs d'urine,

ou une diſpoſition inflammatoire dans la veſſie. Cette plante convient extérieurement pour les maladies de la peau.

On ſeme & on cultive le *ſalicor* pour en faire la *ſoude* en pierre, appellée en françois *ſalicote* ou *alun catin*. On en fait les ſemailles après celles du blé, & même dans les mois de Février & de Mars; on le peut encore en Avril & Mai, ſi dans ce tems-là les pluies ſont légeres & fréquentes. On jette la graine ſur la terre à la volée, & on la recouvre par le herſage: on unit enſuite le terrain, & on briſe les mottes pour que le germe n'étouffe pas deſſous. On doit avoir ſoin de ſarcler les herbes paraſites. Quand le ſalicor eſt en ſa parfaite grandeur ou maturité, (ce qui arrive à la fin de Juillet ou au commencement d'Août) alors il eſt tout-à-fait jaune ou rouge, & il commence à ſécher. En cet état on l'arrache & on le laiſſe faner comme le foin, puis on le tranſporte au lieu deſtiné à le brûler: là on en détache la graine avec des fléaux, & l'on met l'herbe en gerbier, auquel on donne la forme d'un parallélipipede. On pratique enſuite près du gerbier, dans un terrain ferme, un creux circulaire dont le diametre & la profondeur doivent être proportionnés à la quantité du ſalicor qu'on veut y brûler: par exemple, pour cent quintaux de pierre de ſalicor, pour leſquels il faut deux mille cinq cens quintaux d'herbe, on fait un fourneau de 81 pouces de diametre, ſur 36 pouces de profondeur. On commence par échauffer la fournaiſe avec des fagots de menu bois, puis avec une fourche on y jette l'herbe du ſalicor: elle s'enflamme à l'inſtant; on continue ainſi à meſure qu'elle ſe conſume, d'en jeter des couches pendant trois heures ou environ, puis on unit avec un rateau les cendres embraſées. Alors des gens armés de grands pilons de bois vert pétriſſent le ſalicor en fuſion, le remuent autour du fourneau juſqu'à ce qu'il prenne conſiſtance: ils en retirent les pilons tout enflammés: on remet de l'herbe comme ci-devant, & on continue le même procédé juſqu'à ce que le fourneau ſoit à peu près rempli. Au moyen de ces opérations la terre & le ſel alkali contenus dans les cendres, s'uniſſent & s'accrochent

chent tellement les uns aux autres, qu'il s'en fait, à meſure que le total refroidit, une eſpece de pierre ſaline & fort dure.

Quand la cuite du ſalicor ſe fait de jour, on n'aperçoit de loin qu'une eſpece de fumée qui s'éleve dans l'atmoſphere, & de près cette herbe brûlée paroît une pâte noire : ſi la cuite ſe fait de nuit, les fournaiſes ſemblent de loin autant de points lumineux diſperſés dans la campagne, & de près on voit avec ſurpriſe dans la fournaiſe une matiere embraſée, liquide comme du métal fondu. Les Ouvriers employés à ce travail reſpirent une odeur peu agréable : ils ont le viſage d'une couleur ſoufrée ; mais cette fumée n'eſt point dangereuſe, comme on l'avoit cru : elle ne cauſe aucun dommage ſur les plantes voiſines, ainſi que l'ont obſervé MM. *Tillet* & *Fougeroux*.

La cuite du ſalicor, ou la pierre de ſoude, étant achevée, on fait avec la pointe d'une perche un trou vers le milieu de la pâte, & on la laiſſe refroidir ainſi pendant deux jours, prenant garde qu'il ne pleuve, auquel cas il faudroit couvrir le fourneau. Pendant le refroidiſſement la pâte devient d'un bleu noirâtre On met enſuite dans le trou, dont il eſt parlé ci-deſſus, un coin de fer qu'on enfonce avec une maſſe : par ce moyen on diviſe en parties la pierre ſaline qui ne faiſoit auparavant qu'un tout. On dépoſe les morceaux nouvellement tirés du fourneau, dans un lieu ſec. Bientôt il ſe forme en la ſurface de cette ſubſtance une croûte qui ſe réduit en pouſſiére ou efflorescence.

La ſoude en pierre qui réſulte de la *marie*, eſt d'un gris-bleu cendré, percée par une infinité de trous, & facile à briſer ; elle a plus de croûte & ſe conſerve moins que celle du ſalicor. Cette matiere qui eſt un mélange de beaucoup de ſel lixiviel & de terre, eſt cette maſſe ſaline dont on ſe ſert pour dégraiſſer les étoffes, & qui entre dans la compoſition des ſavons & du verre : elle eſt auſſi d'un très-grand uſage pour la leſſive dans les pays où on ne brûle que du bois flotté, dont les cendres ne contiennent que très-peu d'alkali fixe. On tire un ſel fixe de la *pierre de ſoude*, qui eſt cauſtique, & qui ſert auſſi à faire des pierres à cautere,

& pluſieurs autres préparations chimiques. On en retire du ſel de verre utile aux Fayenciers, aux Emailleurs, aux Verniſſeurs de terre, à ceux qui font de fauſſes pierres précieuſes, aux Teinturiers, &c. Le ſel de ſoude eſt la baſe du fameux ſel de *ſeignette* de la Rochelle, qui eſt fort d'uſage en Médecine. La propriété qu'a ce ſel de s'unir avec la graiſſe & l'huile pour en former un ſavon, rend raiſon de ſon effet, lorſque les Dégraiſſeurs & les Blanchiſſeuſes l'emploient pour nettoyer le linge ſale & les taches des étoffes.

La meilleure pierre de ſoude eſt celle qui vient des pays maritimes, d'Alicante, de Valence, de Murcie, de Grenade & de Carthagene : elle ſe tire d'une eſpece de ſoude herbacée (*ſoude d'Alicante*) plante annuelle, couchée ſur terre, à feuilles courtes, & appellée dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, *kali Hiſpanicum*, *ſupinum*, *annuum*, *ſedi minoris folio*. On pourroit cultiver la plupart des terrains ſtériles qui ſe trouvent ſur les côtes maritimes de la Normandie, au moyen des différentes eſpeces de ſoudes. Tout terrain maigre, ſablonneux & empreint de ſel marin, convient à ces ſortes de plantes.

La pierre de ſoude nous vient en balles, du poids de ſix à huit quintaux : on doit la choiſir ſeche, ſonnante, d'un goût ſalé, d'un gris bleuâtre, poreuſe, ſans croûte verdâtre, & ſans odeur puante, comme l'a celle qu'on appelle *ſoude de Bourde*. Plus elle ſera pure, plus il s'en diſſoudra dans l'eau. La *ſoude de barille* ou d'Alicante eſt eſtimée la meilleure. Plus cette ſorte de ſoude incinérée a ſubi l'action du feu, plus elle imprime à la langue une ſaveur cauſtique, & plus elle s'imbibe de l'humidité de l'air. Nous avons obſervé qu'ayant fait battre dans la rue, & par un temps couvert, une balle de ſoude qui peſoit huit cents cinquante livres, l'ayant peſée étant en poudre groſſiere, elle donna huit cents ſoixante-trois livres, & une autre fois elle avoit augmenté de dix-neuf livres : par ce moyen on ne ſera jamais la dupe du poids de la pouſſiere qui s'exhale quand on pulvériſe en plein air & en hiver la pierre de ſoude ; & il faut que l'on ait prévu cet inconvénient, car tous les Débitans de ſoude la font

piler à l'air libre. Il faut auſſi avouer que l'Ouvrier ne pourroit travailler long-temps, s'il faiſoit cette opération dans un lieu clos.

SOUDE BLANCHE. On donne quelquefois ce nom à la cendre de *roquette* calcinée & au *natron* : voyez ces mots.

SOUDE DE CHERBOURG Elle ſe tire du *varec* qui eſt très-abondant ſur les côtes maritimes de ce pays, ainſi qu'aux iſles Silieres en Angleterre. Cette ſoude donne une couleur verdâtre au verre. La ſoude d'Alicante ne produit pas le même effet ; c'eſt celle dont on ſe ſert pour le verre blanc. *V.* VAREC.

SOUFFLEUR ou MARSOUIN. Animal de mer cétacée, dont nous avons parlé au mot BALEINE, à l'article *Marſouin.* Voyez ce qui eſt dit des organes propres aux *ſouffleurs* à la ſuite de l'article POISSON.

SOUFRE, *ſulphur.* Subſtance ſolide, inflammable, liquéfiable & ſuſceptible de criſtalliſation, quand par le refroidiſſement elle paſſe de l'état de fluide à celui de ſolide. Le ſoufre differe des bitumes proprement dits, en ce qu'étant expoſé ſur le feu, dans des vaiſſeaux fermés, il commence par ſe liquéfier, enſuite il ſe ſublime en une poudre brillante plus ou moins jaune : à feu ouvert il s'enflamme facilement, & produit une flamme bleuâtre, qui exhale une vapeur acide, fort âcre au goût, & qui ſuffoque ou étouffe tout ce qui a vie. Cette ſubſtance minéraliſe les métaux & les demi-métaux ; elle ſe conſume entiérement dans le feu.

Le ſoufre ſe trouve tout formé ſous différentes formes, & dans des états bien différens ; tantôt il eſt vierge ou natif, tranſparent & de diverſes couleurs. Celui de Styrie & de Quito eſt rouge ; celui des Indes, d'Affinde en Hongrie, de Bex dans le Canton de Berne, eſt d'une couleur citrine ; celui de l'Archipel & de Conill près de Cadie eſt citrin auſſi, & en criſtaux demi-tranſparens Les Negres en vont ramaſſer à la bouche de la ſoufriere, à la Guadeloupe en Amérique, qui eſt de couleur jaunâtre, ſouvent opaque. Les ſoufres natifs de Rome, d'Ancone, de Mareme & de Sicile, ſont rarement bien tranſparens. On trouve

auſſi du ſoufre natif, mais en filets, dans les fentes des terres où il y a des volcans ; on le trouve en fleurs, & imitant quelquefois la forme des épis, dans les eaux thermales d'Aix-la-Chapelle, de Bade, de Tivoli. Quelquefois le ſoufre eſt impur, c'eſt-à-dire, mêlé à de la terre ou de la pierre; on le nomme alors *ſoufre minéral* : il eſt ou jaunâtre, ou vert, ou noir. On trouve dans les environs de Beſançon en Franche-Comté, des cailloux qui ſont d'une forme arrondie, irréguliere comme quelques geodes, & qui ſont remplis intérieurement d'un ſoufre natif très-pur & en poudre aſſez ſemblable à celui des eaux de Tivoli.

On préſume qu'il n'y a point de ſoufre foſſile pur, d'une formation primitive, en ce qu'on le trouve comme criſtalliſé & formant des couches, près des endroits où il y a ſoit des eaux thermales, ou des pyrites, ſoit des charbonnieres, ou des bitumes, ſoit des volcans, &c. tels ſont notamment deux Cantons d'Iſlande qui fourniſſent du ſoufre : ces diſtricts ſont *Huſcoin* & *Kriſevig* ; c'eſt-là, dit-on, qu'on peut charger dans une heure de temps 80 chevaux d'un ſoufre naturel tranſparent. On connoit encore les endroits où il y a du ſoufre, par une élévation de terre crevaſſée dans le milieu, d'où ſort une forte chaleur ; à meſure qu'on fouille, la chaleur du ſol devient très-forte, & le travail très-pénible : on ne peut même y travailler que la nuit, parce que la chaleur du ſoleil, jointe à celle du terrain incommoderoit trop les Ouvriers.

Le ſoufre foſſile eſt une combinaiſon de l'acide vitriolique avec le phlogiſtique minéral : plus le ſoufre eſt pur, plus il eſt beau, jaune & tranſparent ; au contraire, plus il s'y trouve d'hétérogénéités, plus il eſt groſſier, méconnoiſſable & opaque : *voyez* notre *Mémoire, lu à l'Académie des Sciences, en 1760, ſur les pyrites & les vitriols.* (*Savans étrangers, T. V, p 617.*)

Nous avons dit que le ſoufre eſt très-ſouvent la matiere qui minéraliſe les ſubſtances métalliques : c'eſt lui qui fait prendre aux métaux des formes qu'ils n'auroient point ſans cela : il leur donne auſſi quelquefois ces belles couleurs de gorge-pigeon qu'on y remarque ; on le trouve dans le cinabre. Il y a des cas où

ce minéral eſt nuiſible à la réduction des métaux ; mais communément il eſt utile qu'il s'y trouve, en ce qu'il facilite la formation de la matte dans la fonte : il ſe trouve auſſi dans l'arſenic rouge, dans l'orpiment, & abondamment dans la pyrite, d'un jaune pâle. Voici une des manieres dont on retire dans le Hartz, à quelque diſtance de Goſlar, une partie du ſoufre des pyrites. Les Ouvriers forment, avec les pyrites, des carrés longs, qu'ils arrangent ſur un lit de bois : ils entourent auſſi le bois de pyrites en poudre, & prêtes à s'enflammer par le contact humide de l'air : on ménage l'inflammation par le ſecours de l'eau. Ces tas de pyrites ſulfureuſes paroiſſent brûler pendant trois mois ; au bout des quinze premiers jours, la mine s'amollit & le ſoufre coule, & s'aſſemble dans des trous qu'on a ménagés exprès dans le milieu du tas. On retire le ſoufre fondu avec un grand inſtrument de fer fait en cuiller. Dès que le ſoufre eſt retiré de la pyrite, ſoit par la fuſion, ſoit par la combuſtion, ſoit par ſa décompoſition en vapeurs, alors la vitrioliſation ſe forme dans le tas qui reſte, & par ce moyen on retire adroitement les produits de la *pyrite*. Voyez ce mot & celui de VITRIOL.

Nous avons donné, dans le deuxieme Volume de notre *Minéralogie*, un détail aſſez circonſtancié de la maniere dont on retire le ſoufre en Italie, des terres & pierres qui en contiennent ; du procédé uſité à Marſeille pour purifier, mouler & ſublimer le ſoufre. Toute cette opération conſiſte à renfermer dans des pots, la pierre de *ſoufre brut* ou *caballin* qu'on a ramaſſée au pied de la ſolfatare : ces pots ſont ſurmontés ou emboîtés dans une file d'autres pots, ce qui forme une eſpece de tuyau ; dès que le feu donne, le ſoufre, faute d'air, ne s'embraſe pas, mais il monte dans l'état de vapeur, puis ſe condenſe dans le vaſe qui ſert de récipient. On retire le ſoufre de ce vaſe, dont les cercles de fer ſe démontent aiſément ; voilà le *ſoufre impur de la ſolfatare :* on l'envoie à Ancone, où on lui fait ſubir une nouvelle fuſion, &c. On le laiſſe coaguler, alors il eſt en beaux morceaux jaunes, luiſans & friables, tel eſt le ſoufre qu'on apporte par cargaiſon à Marſeille

& ailleurs, pour l'uſage de l'artillerie. On fait liquéfier pour la troiſieme fois, ſur un feu doux, ce ſoufre, dans de grands pots évaſés; & lorſqu'il eſt en fuſion, on en prend par cuillerées, qu'on verſe dans de grands moules de bois de buis fendus en deux, ou dans de petits moules de roſeau fendus en quatre; dès qu'ils ſont pleins, on les trempe dans l'eau, on ouvre les moules: c'eſt ainſi que ſe forme le ſoufre en canon. Il reſte dans les vaiſſeaux un ſoufre impur, dont on tire, au moyen d'une longue file de vaiſſeaux fermés, le ſoufre en fleurs. Le *caput mortuum* qui reſte dans le vaſe inférieur de cette derniere opération, eſt ce que l'on diſtribue dans le commerce, ſous le nom de *ſoufre vif*. Le ſoufre ſert aux Bonnetiers, aux Gaziers, pour blanchir les étoffes de laine & de ſoie; pour cela il faut l'enflammer, ſa vapeur enleve & détruit les taches des étoffes: on s'en ſert encore pour ſoufrer les tonneaux de vin: il eſt la baſe de la poudre à canon; il entre dans les feux d'artifices. Il eſt dit-on, propre pour l'aſthme, pour chaſſer l'air peſtilentiel. Le ſoufre vif mêlé à la graiſſe de porc forme un onguent excellent pour guérir la gale & les dartres, après avoir fait précéder les remedes internes; mais il tache le linge de même que l'onguent de Mercure; auſſi M. *Bourgeois* dit qu'il ne faut pas le mêler avec d'autre linge dans la leſſive.

L'acide ſulphureux qui ſe dégage du ſoufre pendant la combuſtion, étant chargé du principe phlogiſtique, eſt très-propre à faire périr les inſectes & autres animaux; c'eſt pourquoi il eſt très-ſage de brûler du ſoufre en fermant tout exactement dans le fond de cale d'un vaiſſeau qui revient de long cours. Par ce moyen on fait périr les rats, ſouris ou autres animaux malfaiſans, & on purifie l'air qui ſouvent y eſt d'une puanteur inſupportable, & dont les effets ſeroient très-nuiſibles à la ſanté de l'équipage; on doit employer les mêmes ſoins pour purifier les maiſons anciennement abandonnées, lorſqu'on veut les habiter. L'homme doit éviter cette vapeur du ſoufre en combuſtion.

SOUFRE VÉGÉTAL. *V. au mot* PIED DE LOUP *à la ſuite des articles* MOUSSE TERRESTRE & PIN.

SOUFRIERE. Nom donné à la miniere ou au lieu d'où l'on tire du ſoufre. Les ſoufrieres ſe trouvent communément dans les montagnes qui vomiſſent du feu ou des cendres, ou des laves, &c. Celle de la Cordilliere en fournit du très-beau & très-pur. *Voyez* SOUFRE & VOLCAN.

SOULCI ou POU, *avis calendula.* C'eſt le plus petit des oiſeaux, dit *Belon*, mais il faut en excepter la plupart des *colibris*, & notamment l'*oiſeau-mouche*: Voy. ces mots. Son corps eſt très-petit, mais ſes jambes & ſes pieds ſont aſſez forts: il a l'humeur gaie, ſon chant eſt peu éclatant, il ne gazouille que peu ou point: il vit d'inſectes, fréquente les haies, ſe perche ſur les plantes potageres, où il mange les mouches qui s'y trouvent. C'eſt une eſpece de petit roitelet, & une variété du *ſoucie*: voyez ce mot. Son bec eſt fort menu, & un peu crochu par le bout; ſa queue eſt fourchue comme celle des méſanges bleues. *Voyez* ROITELET.

SOULIER ou SABOT DE NOTRE-DAME. *Voyez ce dernier mot.*

SOUMOU. A la Chine on donne ce nom à une ſorte de bois qui reſſemble, pour la couleur & les propriétés, au *bois de Bréſil.* V. ce mot.

SOURCE. *Voyez au mot* FONTAINE.

SOURCICLE: *voyez* ROITELET HUPPÉ. Peut-être que le *ſoulci* eſt une variété de cet oiſeau.

SOURD ou MOURON. *V.* SALAMANDRE.

SOURDON. Coquillage bivalve, plus convexe & plus petit que la palourde; ſa longueur eſt d'environ quatorze lignes, & ſa largeur de dix. Cette coquille eſt cannelée longitudinalement à ſon extérieur, blanche & liſſe en dedans, excepté au bord: cet animal attire & rejette l'eau par deux tuyaux très-courts, ils lui ſervent de pompes foulantes & aſpirantes; il s'enfonce peu avant dans le ſable, cependant il en eſt couvert entiérement quand la mer s'eſt retirée: pendant ſon reflux, on connoît l'endroit où ſont les ſourdons, par les deux trous qui paroiſſent au-deſſus de chacun d'eux; mais mieux encore par une infinité de petits jets-d'eau

qu'on voit paroître ſur tout le terrain qui en eſt mouillé, à plus de deux pieds de diſtance. Ce coquillage a un mouvement progreſſif. *Conſultez le Mémoire de M. de Réaumur*, dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences* 1710, *pag.* 454.

SOURIS, *mus ſorex*. Petit animal du genre du rat. La ſouris, dit M. *de Buffon*, beaucoup plus petite que le rat, eſt auſſi beaucoup plus nombreuſe, plus commune & plus généralement répandue; elle a le même inſtinct, le même tempérament, le même naturel, & n'en differe guere que par la foibleſſe & par les habitudes qui l'accompagnent. Timide par nature, familiere par néceſſité, la peur ou le beſoin font tous ſes mouvemens; elle ne ſort de ſon trou que pour chercher à vivre; elle ne s'en écarte guere, y rentre à la premiere alerte, & ne va pas comme le rat de maiſons en maiſons, à moins qu'elle n'y ſoit forcée; elle fait auſſi beaucoup moins de dégât, a les mœurs plus douces, & s'apprivoiſe juſqu'à un certain point, mais ſans s'attacher: comment aimer en effet ceux qui nous dreſſent des embuches! Plus foible, elle a plus d'ennemis auxquels elle ne peut échapper, ou plutôt ſe ſouſtraire, que par ſon agilité & ſa petiteſſe même. Les chouettes, tous les oiſeaux de nuit, les chats, les fouines, les belettes, les rats même lui font la guerre: on l'attire, on la leurre aiſément par des appâts, on en détruit des milliers; la prudence lui manque ſouvent: cette eſpece ne ſubſiſte enfin que par ſon immenſe fécondité.

Les ſouris produiſent dans toutes les ſaiſons & pluſieurs fois par an; les portées ordinaires ſont de cinq ou ſix petits: en moins de quinze jours ils prennent aſſez de force & de croiſſance pour ſe diſperſer, grimper, trotter avec légéreté, & aller chercher à vivre; ainſi la durée de la vie de ces petits animaux eſt très-courte, puiſque leur accroiſſement eſt ſi prompt, & cela augmente encore l'idée qu'on doit avoir de leur grande multiplication. *Ariſtote* dit, qu'ayant mis une ſouris pleine dans un vaſe à ſerrer du grain, il s'y trouva peu de temps après cent vingt ſouris toutes iſſues de la même mere.

Ces petits animaux ne ſont pas laids; ils ont l'œil vif & même une figure aſſez fine, l'ouie fort ſubtile. La ſouris porte ſon manger à ſa petite gueule avec ſes deux pattes qui lui ſervent de mains: elle ſe tient aſſiſe ſur ſon derriere à la maniere des écureuils. L'eſpece d'horreur qu'on a pour ces animaux, eſt en général moins fondée ſur les petites ſurpriſes & ſur l'incommodité qu'ils cauſent, que ſur une eſpece d'antipathie qu'on a pour eux. Ne voit-on pas tous les jours des perſonnes qui ont la même horreur pour des araignées, des ſerpens, des crapauds, des léſards & des chats? Il eſt fort difficile de donner des raiſons ſatisfaiſantes de cette antipathie que nous avons pour certains objets, que ni l'âge ni la raiſon ne peuvent corriger. Les ſouris piſſent très-fréquemment, & leur urine exhale une fort mauvaiſe odeur. Toutes les ſouris ſont blanchâtres ſous le ventre, & il y en a auſſi de plus ou moins brunes, & de plus ou moins noires. Nous en nourriſſons une depuis un an qui eſt totalement blanche; elle s'eſt rendue aſſez familiere, ſur-tout avec ma femme; elle boit beaucoup. M. *Bourgeois* dit que ces ſouris à poil de lapin blanc, ſe trouvent en Suiſſe dans le canton de Berne.

L'eſpece de la ſouris eſt généralement répandue en Europe, en Aſie, en Afrique; mais on prétend qu'il n'y en avoit point en Amérique, & que celles qui y ſont actuellement en grand nombre, viennent originairement de notre Continent. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt qu'il paroit que ce petit animal ſuit l'homme, & fuit les pays inhabités, par l'appétit naturel qu'il a pour le pain, le fromage, le lard, l'huile, le beurre & les autres alimens que l'homme prépare pour lui-même.

Les rattes rouſſes, qui ſont les ſouris des champs, peuplent auſſi en abondance; elles font ainſi que les campagnols, un ſi grand dégât de blé en divers lieux, qu'elles mangent quelquefois en une nuit tout le blé d'un champ qu'on eſt prêt à moiſſonner: c'eſt le *mulot*; voyez ce mot.

M. *Briſſon* a parlé, d'après *Séba*, de la ſouris de l'Amérique: elle a le muſeau pointu, les oreilles grandes & larges, & le corps couvert de poils d'un bai rouge clair.

Il eſt fait mention dans l'*Hiſtoire générale des Voyages* d'une ſouris à ſonnette, plus groſſe que nos écureuils : ſa tête a la forme de celle d'un ours : le poil de ſon dos eſt brunâtre, & noirâtre ſur les côtés ; ſa queue fait du bruit quand elle marche. Cet animal ſe nourrit de noix & de gland ; il habite communément ſur les arbres ; on vante beaucoup ſa légéreté.

Entre les ſouris de la côte d'Or, on en diſtingue une eſpece dont la peau exhale une odeur de muſc extrêment agréable.

M. *Anderſon* ( *Hiſt. Nat. d'Islande, p.* 224, ) dit que les ſouris ſont rares dans cette iſle, à cauſe du froid pénétrant & du défaut de nourriture, qui leur ôtent tous les moyens de ſubſiſter dans la croûte mince de la terre qui couvre les rochers, & qui outre cela eſt remplie de ſoufre ; auſſi y a-t-il quelques endroits, entr'autres le cimetiere de Widoë, où lorſqu'on met des ſouris, elles meurent ſur le champ : ce lieu produit à-peu-près le même phénomene que la fameuſe grotte du chien en Italie. *V. l'art.* EXHALAISON.

De toutes les parties médicamenteuſes que fourniſſoit autrefois la ſouris, les Pharmacologiſtes ne font plus mention que de ſa fiente (*muſurda.*) Elle eſt miſe au rang des purgatifs & des émétiques ; des perſonnes en font uſage contre la dyſurie. Le haſard a fait connoître à M. *Bourgeois* qu'elle n'eſt pas ſans vertu contre la toux opiniâtre & invétérée.

SOURIS. Les Conchyliologiſtes donnent auſſi ce nom à un coquillage univalve du genre des porcelaines : ſa coquille tire ſur le gris, avec des points noirs à chaque extrémité, imitant les yeux de la ſouris : *voy.* PORCELAINE.

SOURIS DE MONTAGNE ou LAPIN DE NORWEGE *V.* LÉMING

SOURIS DE MOSCOVIE. C'eſt la *Marte zibéline.*

SOURIS DE TERRE, ou RAT DOMESTIQUE MOYEN. *Voyez à l'article* MULOT.

SOURY. *V.* TARI.

SOUS-ARBRISSEAU. *Voyez à la ſuite de l'article* PLANTE.

SOUSLIK. On trouve à Caſan & dans les provinces qu'arroſe le Wolga & juſques dans l'Autriche un petit animal, appellé *ſouslik* en Langue Ruſſe, dont on fait d'aſſez jolies fourrures. Il reſſemble beaucoup au campagnol pour la figure: le ſouſlik a comme lui la queue courte; mais ce qui le diſtingue des campagnols & de tous les autres rats, c'eſt que ſa robe qui eſt d'un gris fauve, eſt ſemée par-tout de petites taches d'un blanc vif & luſtré; ces petites taches n'ont guere qu'une ligne de diametre, & ſont à deux ou trois lignes de diſtance les unes des autres; elles ſont plus apparentes & mieux terminées ſur les lombes de l'animal que ſur les épaules & la tête. Ces rats ſe prennent en grand nombre ſur les barques chargées de ſel dans la riviere de Kama qui deſcend de Soliskamskie où ſont les ſalines, & vient tomber dans le Wolga; le Wolga eſt couvert de ces bateaux de ſel, & c'eſt dans les terres voiſines auſſi bien que dans les bateaux qu'on prend ces animaux. On leur a donné le nom de *ſouslik*, qui veut dire *friand*, parce qu'ils ſont très-avides de ſel

SOUTENELLE. *V. à l'art.* POURPIER.

SOUTERRAINE. *Goëdard* donne ce nom à une fauſſe chenille qui vit d'hyſope: on en trouve, dit-il, autour de cette plante dans le temps qu'elle fleurit; mais dès qu'on touche une feuille, cette chenille ſe jette en bas & entre dans la terre: elle ſe métamorphoſe en mouche.

On donne auſſi le nom de *ſouterraine* à l'eſpece de guêpes qui ſont les plus communes & les plus incommodes. *Voyez au mot* GUEPE.

SOYE. *V.* SOIE.

SOYEUSE. *V. à la ſuite du mot* APOCIN.

SPADON ou ESPADON. *Voyez à la ſuite du mot* BALEINE.

SPALME. *Voyez à l'article* ASPHALTE.

SPAR. *V. à l'art.* SPATH FUSIBLE.

SPARE, *ſparus*. Poiſſon de rivage à nageoires épineuſes, reſſemblant à la dorade par les écailles & par les ailerons ou nageoires; mais ſon corps eſt plus long, moins épais & plus plat; ſon muſeau eſt pointu, ſes nageoires ſont jaunâtres, principalement celles du ven-

tre, celles des ouies le ſont moins; il a une tache noire ſur la queue, la toile du ventre eſt noire. Le ſpare entre dans les étangs marins avec la dorade, où il fraie en été: il vit en troupe, évite le froid, reſte attroupé pendant l'hiver: au printems il frequente ſouvent les rivages & mange ce qu'il trouve. *Athenée* dit que le ſpare ou ſparaillon a la chair tendre, qu'elle eſt agréable au goût, & qu'elle provoque l'urine; étant bouillie elle facilite la digeſtion, mais étant rôtie elle eſt indigeſte; d'ailleurs elle eſt plus molle que la dorade, ce qui fait que celle-ci eſt beaucoup plus recherchée.

M. *Deleuze* dit que ce poiſſon a donné ſon nom a un genre de poiſſons ſous lequel on comprend, outre cette eſpece, la *dorade*, le *dentale*, le *pagre* & divers autres poiſſons à nageoires épineuſes, que les Méthodiſtes diſtinguent des autres genres de cette claſſe, parce qu'ils ont les couvercles des ouies écailleux & les dents molaires recouvertes par les levres.

SPARGELLE *geniſtella herbacea.* Plante ligneuſe ou eſpece de petit genêt qui croit à la hauteur d'un pied & demi, pouſſant de petites branches molles, velues & frangées; ſes tiges naiſſent l'une de l'autre comme articulées enſemble; ſes fleurs naiſſent à ſes ſommités; elles ſont petites, légumineuſes & jaunes; il leur ſuccede des gouſſes plates, velues: la racine du ſpargelle eſt rameuſe. Cette plante croît aux lieux montagneux & dans les bois; on l'emploie en fomentation; ſes fleurs ſont déterſives & apéritives. *Voyez* GENISTELE.

SPATAGUS. Eſpece d'*ourſin*: voyez ce mot. Les *Spatagoïdes* ſont ces mêmes ourſins devenus foſſiles.

SPATH ou SPALT, *ſpathum.* Eſt proprement une pierre calcaire, pure, criſtalliſée ſous différentes figures, aſſez ſouvent en rhombes, ayant preſque toujours les ſurfaces unies, brillantes, d'un tiſſu ordinairement feuilleté, de différentes couleurs, ſe diviſant en morceaux non flexibles qui gardent ſouvent la même figure juſques dans la portion la plus petite de leurs fragmens; variant pour la dureté & par la peſanteur ſpécifique, ſe briſant & petillant dans le feu, & s'y réduiſant en pouſſiere. Calciné, il n'attire pas ſi facilement l'humidité de

l'air, & ne s'échauffe pas auſſi promptement & auſſi vivement que la vraie pierre à chaux. Le ſpath ne ſe diſſout point dans l'eau, mais il fait une efferveſcenee des plus conſiderables avec les acides : il eſt communément plus dur que le gypſe, ſuſceptible du poli comme l'albâtre ; cependant on n'en peut faire aucunes figures avec le ciſeau, parce qu'il éclate trop, il eſt trop fragile.

L'on ne trouve les ſpaths durs criſtaliſés que dans les creux ſouterrains abreuvés d'eau : quelquefois ces creux ſont à ſec L'eau a donc charrié la matiere & l'a abandonnée, ſoit dans des vides entre les couches horiſontales des pierres calcaires, ſoit dans les écartemens ou fentes perpendiculaires des terrains crétacés, & qui lui ſont uniquement propres : ceux qui ſont tendres & colorés ſont communément l'indice du voiſinage d'une ſubſtance métallique. La couleur du ſpath dépend rarement de la ſaleté des terres, mais preſque toujours de la nature du minéral qui eſt entré dans ſa criſtalliſation. L'on pourroit donc regarder les ſpaths tantôt comme une eſpece de pierre à chaux épurée, tantôt comme une terre à baſe alcaline ſemblable à celle du ſel marin, & ſelon quelques-uns, mêlée de ſoufre ; l'une ou l'autre entiérement diſſoute & criſtalliſée avec lenteur dans un fluide qui aura changé quelque choſe à ſa nature & à ſa formation. Cette hypotheſe pourroit encore s'appliquer aux ſtalactites qui doivent auſſi leur origine à la diſſolution de la matiere calcaire de la craie ou de la pierre à chaux ; mais il faudra néceſſairement admettre une modification dans le degré de diſſolution ; ce qui, par le moyen de l'eſpece de fluide qui en eſt le véhicule, peut produire, ou une ſorte de décompoſition, ou une nouvelle combinaiſon; enfin une différence dans la configuration des parties intégrantes, & la maniere d'être de ces corps. *Voyez* PIERRE CALCAIRE *& l'art.* STALACTITES.

Nous diſons que les Naturaliſtes diſtinguent pluſieurs ſortes de ſpaths.

1°. Le SPATH GRENELÉ, *ſpathum arenaceum*. Il eſt ſouvent en petits cubes & fort léger, tant il eſt poreux : il y en a de différentes couleurs ; on le trouve ſous des lits de pierre à chaux : on en rencontre dans des mines en

Suede qui imitent des grains de ſel marin irréguliers.

2°. Le SPATH FEUILLETÉ, *ſpathum lamellatum*. Il offre un rhombe irrégulier; mais il ſe diviſe en écailles, en lames miroitées, tendres & qui s'égratignent plus ou moins facilement avec l'ongle; il accompagne quelquefois les mines d'argent & de cuivre; il eſt commun dans les mines de Saxe, d'Angleterre & de Dalécarlie: il n'eſt pas rare de le voir mêlé au baſalte de Suede. Souvent il ſe vitrifie dans le feu à raiſon du mélange qui l'accompagne; ſa couleur eſt peu conſtante. Il faut bien ſe donner de garde de confondre ce ſpath avec le gypſe.

3°. Le SPATH RHOMBOÏDAL, *ſpathum rhomboidale*. Il ſe diviſe toujours en rhomboïdes, il a un œil vitreux dans ſes fractures, compacte, aſſez peſant: il y en a de diverſes couleurs, blanc, tranſparent, laiteux, &c. On a obſervé que c'eſt l'eſpece de ſpath qui fait le moins bruſquement efferveſcence avec les acides, & qui cependant étant calciné, acquiert le mieux la propriété phoſphorique. On en diſtingue même deux eſpeces, ſavoir celui dont nous venons de parler & qui ne rend point les objets doubles, comme l'eſpece ſuivante appellée SPATH ou CRISTAL D'ISLANDE, *ſpathum Islandicum*: Il eſt clair, tranſparent, rhomboïdal. Il ſe diſtingue de toutes les eſpeces de ſpath par la propriété qu'il a de faire paroître double tous les objets qu'on voit au travers: on l'a nommé ſpath d'Iſlande, parce que le premier a été découvert dans cette iſle; mais on en trouve aujourd'hui en Saxe, en Suiſſe, dans le Valais: *voyez ce que nous avons dit de ce ſpath ſingulier à l'art.* CRISTAL D'ISLANDE.

4°. Le SPATH CUBIQUE TRANSPARENT, *ſpathum cubicum aut teſſulare pellucidum*. Ce criſtal ſpathique affecte de prendre une forme cubique; il eſt tendre, plus ou moins diaphane: on en trouve abondamment dans les mines de Suede, ſur-tout à Sahlberg, & à Dannemore: il y en a de vert, de rouge, de jaune, de veiné & ſans couleur.

5°. Le SPATH CRISTALISÉ EN GRAPPES ou SPATH DRUSEN, *druſa ſpathica*. On donne ce nom à des criſtaux de ſpath qui ont pris différentes figures, & qui ſe

trouvent groupés plusieurs ensemble sur une même base. On distingue le spath cristallisé transparent polygone, & un autre qui est ou hexagone, ou triedre terminé en pointes, & appellée par M. *Linnæus*, *dents de cochon*. Cette sorte de spath drusen forme deux couches, les pointes cristallisées de la couche supérieure s'engrenent dans les pointes des cristaux de la couche inférieure. On en trouve à Dannemore, en Uplande, au Hartz, &c. il y en a en pyramides octaëdres tronquées, ou en pyramides triangulaires, d'un blanc jaunâtre, ou en décaëdres, ou en prisme tétradécaëdres, ou en crête de coq, ou sans colonne, en rose, lenticulaire, ou en aiguilles rangées par faisceaux, ou étoilées, ou en filets, comme de l'asbeste & de diverses couleurs; toutes variétés qui peuvent provenir de l'équilibre des liqueurs au moment de la cristallisation. M. *Desmarets* a fait des observations importantes sur le spath en filet de Montmirail, qu'il a communiquées il y a quelques années à l'Académie des Sciences.

On trouve aussi presque toutes ces especes de spahts en France : *voyez notre Minéralogie, seconde édition, T. I.* A l'égard du spath gypseux, nous avons cru devoir abolir ce nom qui ne sert, ainsi que bien d'autres, qu'à embrouiller la science de l'Histoire Naturelle : le spath gypseux n'est qu'un *gypse*; s'il est très-pesant & compacte, c'est un fluor, connu sous le nom de *spath fusible* : voyez ces mots. Les spaths qui font effervescence avec les acides, & qui se trouvent dans les mines en filons, ont souvent pour base du mica, & une terre alcaline, & sont quelquefois sursemés, ainsi que les spahts fusibles, de cristaux pyriteux ou de marcassites.

Ce que l'on appelle improprement *spath-dur-quartzeux*, est le spath scintillant, ou le *feld-spath* : voyez ce mot. On peut consulter la *Spatogénésie* ou *Traité de la nature & de la formation du spath* par M. *Hill*.

SPATH FÉTIDE, *lapis suillus* : voyez PIERRE PUANTE.

SPATH FUSIBLE ou SPATH VITREUX ou SPATH SÉLÉNITEUX, *spathum vitreum fusibile*. Pour ôter toute confusion ou mépriſe dans l'histoire des spaths, on devroit encore changer le nom de celui-ci

(l'appeller proprement *ſpar*,)qui differe eſſentiellement des ſpaths, par ſon excès de peſanteur ſpécifique ſur toutes les pierres communes, par ſa dureté, par ſon éclat vitreux, &c. Le ſpath fuſible eſt compacte, ne fait point de feu avec l'acier, ne ſe diſſout point aux acides, mais entre en fuſion à un feu de verrerie: dans un feu ordinaire, il petille, ſe gerce & s'éclate, mais il ne ſe calcine pas comme la pierre à chaux. Il ſe pelotonne; eſt-il entré en fuſion, il bouillonne au feu comme le plâtre, & forme un verre qui a beaucoup de rapport avec celui des primes de pierreries; on voit que cette pierre a des propriétés qui lui ſont particulieres, & fort analogues au *petunt-ſe de Saxe*, & à la *pierre de Bologne*: voyez ces mots.

Auſſi la ſingularité des produits que cette eſpece de pierre nous a donnés à l'analyſe, nous a-t-elle obligé d'en faire un genre particulier dans notre Minéralogie; nous l'avons déſignée ſous le nom de *pierre gypſeuſe médiaſtine criſtalliſée.*

Le ſpath fuſible a différentes formes & eſt communément blanchâtre; tantôt opaque tantôt tranſparent: il n'eſt cependant pas rare d'en rencontrer de coloré, & ſa couleur nous paroît dépendre de la nature du phlogiſtique & terre métallique qui ſe ſont combinés dans ſa criſtalliſation. Le plomb lui donne la couleur jaune & la forme cubique, le fer le rend rouge & rhomboïdal ou octaëdre, l'étain le rend noir ou violet, couleur d'améthyſte & d'une figure quadrilatere, le cuivre le rend bleu & verdâtre, &c. Il y en a de toutes les couleurs de différentes pierreries, & on les appelle *fauſſe topaſe*, *faux rubis*, *faux ſaphir*, *fauſſe hyacinthe*, *fauſſe émeraude*, *fauſſe améthyſte*, *fauſſe aigue marine*, &c. On trouve beaucoup de beaux morceaux de ſpath fuſible dans les filons des mines de Saxe, de Suede & d'Angleterre: quantité ſont formés en petits carrés irréguliers, & d'un tiſſu feuilleté ou ſtrié, ſouvent ternis par des vapeurs arſenicales qui s'y ſont fixées; d'autres ſont ſurſemés de pyrites cuivreuſes, tétraëdres & qui donnent des iris très-vifs; chaque carré que forme la criſtalliſation de ce ſpath, eſt terminé à ſes bords par d'autres carrés dont les ſtries ſont d'un ſens oppoſé.

Les

Les Mineurs Allemands ne ſont pas fâchés de rencontrer des ſpaths vitreux dans leurs fouilles ou dans leur fourneau. Ils les appellent *fluſſ-ſpaths* : voyez MINES. Nous avons obſervé que quantité de criſtaux de ſpath fuſible ſe trouvent groupés, ou ſur des criſtaux de quartz, ou ſur des criſtalliſations ſolubles dans les acides; on préſume bien que ces différences ſont dues à la diverſité des baſes déjà criſtalliſées, & ſur leſquelles les fluides propres à former les ſpaths fuſibles ont eu une arrivée ou intervention poſtérieure. Il y a auſſi des ſpaths fuſibles en ſtalactites par zones ou par couches nuées de blanc & de violet: *voyez* ALBATRE VITREUX & FLUORS MINÉRAUX.

Voici le ſommaire des expériences ſur deux eſpeces de ſpaths fuſibles, faites par le ſavant M. *Marcgraf*. Cet habile Chimiſte dit, 1°. que les ſpaths fuſibles, dont les lames groupées enſemble d'une maniere ſinguliere qui n'ont aucune tranſparence, mais dont la couleur tire ſur le blanc de lait, ſont les *ſpaths fuſibles, phoſphoriques & ſéléniteux*; 2°. que ceux qui ſont criſtalliſés en cubes, ſont plus ou moins tranſparens & diverſement colorés: voilà les *fluors* connus ſous le nom de *fauſſes topazes*, *&c.* & il les nomme *ſpaths fuſibles vitreux*. Ces dernieres eſpeces de ſpaths ſe trouvent plus ordinairement dans les filons des mines, & ſervent de matrice aux minéraux qu'ils renferment: ils ſont outre cela un peu plus durs que les *ſpaths phoſphoriques*, & ils ſe laiſſent plus difficilement entamer par l'acier trempé.

Les *ſpaths fuſibles vitreux* ſoumis au feu juſqu'à l'incandeſcence, jettent quelques étincelles dans l'obſcurité; mais leur lueur eſt fort foible: après quoi ils ſe diviſent par petits éclats; tandis que les *ſpaths fuſibles phoſphoriques*, ſoumis à la même chaleur, jettent une lumiere très-vive & très-foncée; enſuite ils ſe briſent en pluſieurs morceaux qu'on a beaucoup plus de peine à réduire en poudre que les éclats des ſpaths fuſibles vitreux: l'une & l'autre poudre étant calcinées & incorporées ſéparément avec un mucilage de gomme Arabique, miſes en petits pelotons, puis calcinées dans des charbons ardens, on obſerve après le refroidiſſement,

que les ſpaths fuſibles & phoſphoriques ſeront les ſeuls pénétrés d'une très-vive lumiere & exhaleront une forte odeur de ſoufre. Les ſpaths fuſibles vitreux ſe volatiliſent dans la retorte par leur mélange avec les acides, ce que ne font pas les ſpaths fuſibles phoſphoriques ou ſéléniteux, qui ſont une combinaiſon d'une terre *calcaire & de l'acide vitriolique :* telle eſt auſſi la pierre de Bologne que l'on peut regarder comme un ſpath fuſible phoſphorique ou ſéléniteux.

Quelques-uns ſoupçonnent que la terre des ſpaths fuſibles eſt alumineuſe.

Voici les expériences que nous nous contentons de faire depuis quelques années, dans nos leçons ſur cette matiere, c'eſt-à-dire, ſur le lithophoſphore; ſi on expoſe un fragment de fluor blanc ſur un charbon rouge & iſolé, il jette une lueur pâle : la lueur paroît émeraudée, ſi le fluor étoit vert; bleuâtre ou violet, s'il étoit pourpre, nué de noir ou couleur d'améthyſte : on voit diſtinctement paſſer ſucceſſivement cet éclat entre chaque petite lame qui compoſe le morceau de fluor, avec différens accidens dans ces couleurs; & comme la chaleur du charbon ardent n'augmente point, l'effet de cette pierre phoſphorique ſe ſoutient aſſez long-tems, juſqu'à ce qu'elle vienne à décrépiter comme du ſel marin : alors les lames s'éparpillent ſans couleur, & preſque toujours ſans tranſparence.

SPATH PERLÉ. Il n'eſt pas rare de rencontrer ſur des morceaux de mines en filons qui ont pour gangue du quartz, des fluors, &c. une eſpece de ſpath laiteux en petits grains chatoyans, durs & diſperſés en druſen; on leur a donné le nom de *ſpath perlé*, à cauſe de leur couleur d'un blanc gris, de leur dureté & de leur chatoyement; leur figure criſtalline eſt tumultuaire, aſſez irréguliere : on en trouve aſſez communément en Saxe, à Saalfeld en Thuringe, à Sainte-Marie-ès-Mines, &c. C'eſt en général une eſpece de ſélénite.

SPATH VITREUX ou SPATH SÉLÉNITEUX : *voyez* SPATH FUSIBLE. Un Auteur moderne place le *cauk* des Anglois parmi les ſpaths ſéléniteux.

SPATULE ou ESPATULE. Oiſeau dont nous avons parlé au mot PALETTE.

SPATULE. Nom que les Européens établis ſur les bords du Miſſiſſipi donnent à un poiſſon que l'on pêche dans ce fleuve, où il eſt abondant; ce nom lui convient très-bien relativement au prolongement qui termine ſa tête & qui a la forme d'une ſpatule. M. *Mauduit*, Docteur en Médecine, a donné la deſcription d'un de ces poiſſons rapporté de ce pays, par M. *le Beau*, Docteur en Médecine, employé au ſervice de France, d'abord en Canada, enſuite à la Louiſiane. Cette ſpatule eſt un poiſſon cartilagineux, du genre des requins; il n'avoit guere que cinq pouces de longueur, mais l'eſpece devient beaucoup plus grande & offre des individus qui ont juſqu'à vingt pouces de long: la peau eſt liſſe & ſans écailles. Il n'a qu'une nageoire ſur le dos, & qui prend ſon origine près celle de la queue; les fibres en ſont inclinées de devant en arriere; il y a cinq nageoires en deſſous du ventre; ſavoir, quatre ſur les côtés & une au milieu: les deux premieres qui ſe correſpondent ſont placées à la partie antérieure du ventre, très-peu au-deſſus de la jonction avec la tête. Les ſecondes nageoires qui ſe correſpondent auſſi, prennent naiſſance à peu de diſtance des premieres. Enfin, la cinquieme nageoire, qui eſt unique, eſt à égale diſtance entre les ſecondes & la queue, ſes fibres ſont inclinées auſſi de devant en arriere; la queue eſt comme celle de tous les poiſſons de mer de ce genre, c'eſt-à-dire en *croiſſant*, dont une des cornes excede la longueur de l'autre. La membrane qui recouvre les ouies, mérite une attention particuliere & par ſa forme & par ſon extrême longueur. La bouche eſt placée en deſſous, preſque au milieu du corps. La mâchoire inférieure eſt arrondie ſur les coins & pointue au milieu antérieur: le palais paroit être de l'eſpece de ceux qu'on nomme *palais pavés*. C'eſt à la mâchoire ſupérieure qui contient le crâne, que ſe trouve le prolongement en forme de ſpatule & remarquable par une éminence alongée qui s'étend en deſſus aux deux tiers de ſa longueur. Cette piece en forme de ſpatule eſt moins large à ſa baſe, elle ſe termine par un arrondiſſement aplati, & ſon épaiſſeur va toujours en di-

minuant de la baſe à la poitrine. Une duplicature de la peau, qui borde la mâchoire ſupérieure, forme un bourrelet dans lequel eſt reçue la mâchoire inférieure. L'on voit en deſſus à l'origine de la mâchoire ſupérieure deux petits trous ronds qui ſont les narines, & ſur les côtés un peu plus bas, les yeux qui ſont deux points arrondis, peu ouverts & peu ſaillans.

SPEAUTRE ou ÉPEAUTRE. *Voyez* FROMENT LOCAR.

SPEISS. Les Mineurs Allemands donnent ce nom à la partie du cobalt la plus pure & la mieux vitrifiée.

SPERJULE ou ESPARGOULE, *alſine*, *ſperjula dicta major*. Cette plante, qui croît naturellement aux environs de Paris, principalement dans les bois, ſert à faire des *prairies artificielles*.

L'*eſpargoule* s'éleve à la hauteur d'environ un pied: il part de ſa racine pluſieurs tiges, dont les unes ſont droites, & les autres s'inclinent de côté & d'autre: ces tiges ſont noueuſes, & de chaque nœud ſortent pluſieurs feuilles qui entourent les tiges; ces feuilles ſont longues, étroites comme celles du caillelait; le haut de la tige, ainſi que les feuilles, ſont chargés de poils très-fins, & doux au toucher; les feuilles ſont blanches, en roſe: il leur ſuccede des capſules à cinq loges qui contiennent des ſemences menues; la plante eſt annuelle; c'eſt le *ſpergut* des Flamands.

La *ſperjule* ou *ſpergule* n'eſt point délicate ſur la nature du terrain, pourvu qu'il ſoit un peu humide; elle ne ſe refuſe pas même aux champs les plus ſablonneux. Dans la Flandre, où l'on cultive cette plante pour l'uſage des beſtiaux, on la ſeme en Mai, ſur-tout lorſqu'on ſe propoſe d'en ramaſſer la graine, & qu'on veut en faner l'herbe; mais on n'eſt guere dans l'uſage d'en faire du foin: il eſt plus ordinaire d'en répandre la graine ſur le chaume du froment, immédiatement après la récolte. Quand la plante eſt élevée à une certaine hauteur, on la laiſſe paître avant les froids, par les beſtiaux, ſur le champ même. Cet herbage eſt très-nourriſſant, il faut le faire conſommer de bonne heure; car cette plante gele fort aiſément. Les Flamands prétendent que cette nourriture engraiſſe la volaille & augmente

conſidérablement le lait des vaches ; que le beurre qui provient de ce lait en eſt infiniment meilleur, qu'il ſe conſerve ſalé beaucoup plus long-tems, & qu'il eſt plus propre à être tranſporté pour l'uſage des *Marins* qui font des voyages de long cours : on ſeme auſſi avec avantage la ſpergule mêlée de ſeigle.

SPERMA CETI. *Voyez au mot* BALEINE, *à l'article* CACHALOT, *celui du* BLANC DE BALEINE.

SPERME, *ſperma.* Nom donné à la liqueur ſéminale des animaux : on prétend qu'on y découvre, à l'aide du microſpope, quantité de corps mouvans, connus ſous le nom de *molécules organiques :* voyez ce mot & l'article ANIMALCULE. M. *Erneſt Aſch* de Petersbourg, qui vient de ſoutenir à Gottingue une Theſe *ſur la nature du ſperme*, dit avoir examiné avec un excellent microſcope le ſperme de l'homme, des chiens, des chats, des lapins, des coqs, la laite des poiſſons, même toutes les liqueurs du corps humain, & la ſemence de pluſieurs plantes, & n'avoir pu obſerver dans tous ces corps, tant frais & dans leur nature, que mis dans l'eau, &c. aucuns animalcules, mais ſeulement des globules ſans principes de mouvement & de vie, & très-ſemblables aux petits corps ronds que l'on voit dans les autres liqueurs. *Voyez à l'article* SEMENCE.

SPERNIOLE ou SPERME DE GRENOUILLES. *Voyez à l'article* GRENOUILLE.

SPET, *ſphyræna.* Poiſſon de mer qu'*Artedi* dit être du genre du maquereau. A Livourne & dans toute l'Italie, on lui donne le nom de *luzzo marine.* Rondelet en diſtingue deux eſpeces. Ils ſont longs, & ont le muſeau pointu. Ils ſont aſſez ſemblables au brochet pour la figure : de ſorte qu'à Rome & à Montpellier, ceux qui ignorent leur propre nom, les appellent *brochets de mer.*

Le *ſpet* de la premiere eſpece a le corps long & menu, le muſeau pointu & avancé, la mâchoire inférieure plus grande que la ſupérieure : elle finit en pointe, & reçoit celle de deſſus. Ces mâchoires ſont ſi bien jointes enſemble, qu'on diroit qu'il n'y a aucune fente, quoiqu'elle ſoit grande ; car c'eſt un poiſſon

goulu : le dedans de la bouche eſt jaune ; les dents ſont fort aiguës, & courbées en dedans : on en compte quatre à la mâchoire de deſſus. Au milieu de la mâchoire de deſſous ſe trouve une dent plus grande que toutes les autres : elle entre dans un trou qui eſt à la mâchoire ſupérieure. Ses yeux ſont grands & précédés de deux trous : de la tête juſqu'à la queue eſt un ſeul trait, ſitué au milieu du corps, qui eſt fait d'écailles ; le ventre eſt blanc, le dos tendre & les ouies aſſez ouvertes ; la premiere de ces deux nageoires du dos a cinq aiguillons ; ſa chair eſt blanche, agréable au goût, dure & ſeche.

La ſeconde eſpece de *ſpet* eſt ſemblable, dit *Rondelet*, au *hautin-harins* ; ſa queue eſt d'abord en pointe, & finit par une élargiſſure ; ſa chair & ſes os ſont aſſez tranſparens ; il a par le milieu du corps un trait droit qui va des ouies juſqu'à la queue. Ce *ſpet* eſt plus petit & plus blanc que le précédent : la toile de ſon ventre eſt noire, & il a au ventre une longue veſſie pleine d'air.

SPHINX. Nom donné à quelques papillons à cauſe de l'attitude ſinguliere de leurs chenilles, qui appliquent la partie poſtérieure de leur corps contre une branche d'arbre, & ont le reſte du corps élevé comme le ſphinx de la fable ; la plupart font leurs coques dans la terre avec des mottes & des grains entrelacés de fils. Il n'y en a qu'une eſpece, dont la coque liſſe, ſoyeuſe & en fuſeau, eſt appliquée contre quelques tiges de plantes. On nomme le papillon qui en proſient *ſphinx-belier*, à cauſe de ſes antennes renflées dans leur milieu, & un peu courbées. Le *ſphinx-bourdon* n'a point de trompe, ou n'en a qu'une très-courte. Celle du *ſphinx-épervier* eſt longue & roulée en ſpirale. La chenille la plus curieuſe de cette claſſe, eſt la chenille du *tithymale* ; voyez ce mot. Le ſphinx le plus curieux ou le plus intéreſſant, eſt le *papillon à tête de mort*. Voyez ce mot.

SPIAUTIER ou BEAUTER. Nom donné au zinc jaune d'Angleterre. *Voyez* ZINC.

SPIC. Nom donné à la grande *lavande*. Voyez ce mot.

SPICANARD ou NARD INDIEN. *Voyez à l'article* NARD.

SPICIFERE. Cet oiſeau a été nommé par les uns *paon du Japon*, & par d'autres, *faiſan*; il eſt vrai qu'il a avec ces oiſeaux pluſieurs traits de conformité, mais il en a auſſi aſſez de diſſemblance pour ne pouvoir être réuni ni avec les uns, ni avec les autres. Le ſpicifere a une aigrette en forme d'épi qui s'éleve ſur ſa tête: cette aigrette eſt haute de quatre pouces, & paroît émaillée de vert & de bleu; le bec eſt de couleur cendrée plus long & plus menu que celui du paon; l'iris eſt jaune, & le tour des yeux eſt rouge, comme dans le faiſan; les plumes de la queue ſont en plus petit nombre, le fond en eſt plus rembruni & les miroirs plus grands, mais brillans des mêmes couleurs que dans notre paon d'Europe; la diſtribution des couleurs forme ſur la poitrine, le dos & la partie des ailes la plus proche du dos des eſpeces d'écailles qui ont différens reflets en différens endroits, bleus ſur la partie des ailes la plus proche du dos, bleues & vertes ſur le dos, bleus, verts & dores ſur la poitrine; les autres pennes de l'aile ſont vertes dans le milieu de leur longueur, enſuite jaunâtre & finiſſent par être noires à leur extrémité: le ſommet de la tête & le haut du cou ont des taches bleues mêlées de blanc ſur un fond verdâtre; on ne dit point ſi le ſpicifere étale ſa queue comme le paon.

SPIGELIA. Plante originaire de la Jamaïque, & ſurnommée *anthelmia*, à cauſe de ſa propriété antivermineuſe: on la cultive aujourd'hui dans quelques jardins en Europe, elle eſt naturelle auſſi aux îles de Saint-Domingue, de la Martinique & du Bréſil. M. *Linnæus* dit que ſa racine eſt petite, fibreuſe, traçante & annuelle: ſa tige eſt herbacée, droite, cylindrique, branchue & glabre; ſes feuilles ſont oppoſées deux à deux, excepté vers le ſommet où elles ſont rangées au nombre de quatre en forme de croix. Les fleurs ſont en épi au haut de la tige, on y compte cinq étamines. Les ſemences qui leur ſuccedent ſont petites, arrondies. Cette plante eſt plus connue dans les provinces de l'Amérique méridionale ſous le nom *indian-*

*pink*. On fait uſage de cette plante en décoction, on y joint un peu de ſuc de limon & de ſucre. Ce remede provoque un ſommeil à-peu-près pareil à celui que procure l'opium; mais après le reveil, les yeux paroiſſent brillans & étincelans, bientôt le malade jette des vers en quantité. Quelquefois il eſt utile de joindre à la décoction du *ſpigelia* un léger purgatif.

SPIRÉE: *voyez* BUKKU DES HOTTENTOTS. On ne ſait pas encore ſi le bukku eſt la même choſe que notre *ſpiræa*, arbuſte à feuilles d'obier ou de ſaule. Voici la deſcription du ſpirée que l'on cultive dans les jardins aux lieux ſombres & ombrageux. Le ſpirée, *ſpiræa ſalis folio*, eſt un arbriſſeau qui croit à la hauteur de trois à quatre pieds: ſes rameaux ſont grêles, très-flexibles, & leur écorce eſt rougeâtre; ſes feuilles ſont longues & étroites comme celles du ſaule, un peu dentelées, vertes en deſſus, légérement rougeâtres en deſſous, d'une ſaveur aſtringente mêlée d'amer: ſes fleurs naiſſent au bout des branches, en maniere de grappes; elles ſont compoſées de cinq feuilles incarnates, diſpoſées en roſe, & ſoutenues par un calice découpé en étoile; le piſtil de ces fleurs devient un fruit compoſé de quelques gouſſes ramaſſées en maniere de tête, & remplies de ſemences menues & jaunâtres. On eſtime les fleurs, les fruits & les feuilles du ſpirée, propres à reſſerrer & à déterger.

SPODE, *ſpodium*. Nom donné à différentes ſubſtances. Le *ſpode* des Modernes eſt l'ivoire brûlé; le *ſpode en grappe* des Anciens Grecs eſt la tuthie; le *ſpode* des anciens Arabes étoit une cendre de roſeaux brûlés; on l'appelloit *anti-ſpode*. Les Sauvages de la Guiane font uſage de cette cendre pour ſe noircir le corps, & ſe garantir de la piqûre des inſectes. *Voyez à l'article* ROSEAU CULTIVÉ.

SPONDYLE. Coquillage bivalve, dit M. *d'Argenville*, qui ne differe de l'huître ordinaire que dans ſa charniere, conſiſtant en deux boutons arrondis dans chaque valve, qui renferment le ligament, diſpoſés de façon que les boutons de la valve ſupérieure ſont reçus dans les cicatrices de l'inférieure, & que pareillement les boutons de cette derniere ſe logent dans les trous

de la ſupérieure. Le ligament, qui eſt de nature coriace, ſe trouve entre les boutons & à la charniere commune aux deux valves.

Les ſpondyles les plus recherchés ſont ceux qui ſe trouvent hériſſés de piquans, & que l'on appelle communément *huîtres épineuſes*. Ces epines ou piquans ſont plus ou moins longues, plus ou moins groſſes & recourbées; elles ſont implantées ſur les ſtries longitudinales de la valve ſupérieure, & ſont, ainſi que la robe de la coquille, de couleur ou rouge ou blanche, ou jonquille ou violette. La valve inférieure eſt plus communément feuillée. La tête des ſpondyles eſt prolongée, & forme un plan triangulaire avec un ſillon noir en ſon milieu: le ſommet ſe recourbe en-deſſous. On diſtingue deux eſpeces d'oreilles ſituées aux deux côtés de chaque valve. Les ſpondyles de la Chine ont les bords interieurs de couleur orangée. *Voyez à l'article* HUÎTRE.

SPONDYLE ou SPHONDYLE, *ſpondylus ſeu verticillus*. Eſpece de chenille très-pernicieuſe, & qui ſe métamorphoſe en un phalene de la grande eſpece. Cet inſecte, dans l'état de chenille, s'entortille comme un crochet autour des racines des plantes, quelque âcres & ameres qu'elles ſoient, & les font périr. Divers Auteurs ont parlé de pluſieurs *chenilles ſpondyles*, en diſant qu'elles ſont de la groſſeur du petit doigt, qu'elles ont la tête rouſſâtre, & le reſte du corps blanchâtre, excepté quand elles ont pris leur nourriture, alors elles s'enflent & deviennent noires: elles ont ſix pieds. Ces chenilles ne peuvent guere ſupporter l'air: elles languiſſent hors de terre, auſſi les trouve-t-on toujours en terre. Il y en a une eſpece qui, lorſqu'on la bleſſe, jette une liqueur auſſi noire que de l'encre.

SPONDYLES ou ARTICLES, *ſpondylolithes*. Nom que l'on donne aux articulations, ou jointures, ou vertebres foſſiles de différens animaux. Toutes ces gravures herboriſées que l'on remarque ſur certaines cornes d'ammon, ſont les ſutures de leurs concamérations: on leur donne le nom de *ſpondylolithe*. Il y a bien d'autres ſortes de *ſpondyles*: on en voit d'orbiculaires, en zig-zag, d'arrondis, de comprimés, de pointus: on

donne auſſi le nom de *ſpondyle* à une eſpece d'huitre pectiniforme & épineuſe. *Voyez ci-deſſus* SPONDYLE COQUILLAGE.

SPONDYLOLITHES. *Voyez à l'art.* SPONDYLES.

SPONGITE. Sous ce nom on déſigne une pierre légere & poreuſe: ce n'eſt qu'une incruſtation formée dans l'eau ſur des végétaux. Cette pierre eſt de la nature du *tuf* Voyez ce mot & celui d'INCRUSTATIONS, à l'article STALACTITE.

SPONTON. Nom donné par quelques Marins au poiſſon narhwal, à cauſe de ſa défenſe. *Voyez* NARHWAL, *à la ſuite du mot* BALEINE.

SQUACIO ou SQUAJOTTA. *Voyez à l'article* HÉRON.

SQUALE, *ſqualus*. Eſpece de grand chien de mer dont la peau eſt fort rude: on en trouve qui ont plus de vingt pieds de longueur ſur neuf de circonférence, & qui peſent plus de trois mille livres: c'eſt le *galeus glaucus, dentibus granulosis, foraminibus circa oculos*. L'organe le plus ſingulier de ces ſortes de poiſſons, eſt un filtre placé entre la pointe du muſeau & du cerveau, de la conſiſtance & de la couleur du corps vitré: c'eſt de là que l'humeur tranſſude par quantité de petits trous de la peau. Les ſquales ſont encore doués à la partie antérieure du corps, deſtinée à fendre l'eau, d'un réſervoir abondant d'une matiere huileuſe qui ſert ſans doute à lubrifier cette partie, à lui donner de la ſoupleſſe, & à le rendre impénétrable à l'eau. *Voyez à l'article* POISSON.

SQUAMMEUX, *ſquamoſus*. Terme dont on ſe ſert pour exprimer ce qui a du rapport à l'écaille (*ſquama*). *Voyez* ÉCAILLE.

SQUATINE, *ſquatina*. Poiſſon qui tient le milieu entre les chiens de mer & les raies: c'eſt ce que nous nommons *ange*: voyez ce mot.

SQUELETTE, *ſceletum*. On donne ce nom à la charpente oſſeuſe d'un animal quelconque. Nous avons donné *au mot* Os l'hiſtoire du ſquelette humain. On dit auſſi le ſquelette d'une plante, lorſqu'elle eſt deſſéchée & dépourvue de ſes ſucs & de ſon parenchyme. *Voyez à l'article* HERBIER. On trouve beaucoup de

ſquelettes de différentes eſpeces d'animaux devenus foſſiles, & même pétrifiés. M. J. *Geſner* a raſſemblé la deſcription que divers Auteurs ont faite des *ſquelettes foſſiles*, dans ſa Diſſertation *De Petrificatis*, *Chap. XXI*, *pag.* 68, *édition de* 1759.

SQUILLE, oignon : *Voyez* SCILLE.

SQUILLE, *ſquilla*. Eſpece de cruſtacée de mer & de riviere. Ceux de mer ſont plus larges que ceux de riviere : on en diſtingue de pluſieurs ſortes qui portent des noms différens, dont nous avons parlé à chacun de leurs articles. *Voyez* CIGALE DE MER, &c. Nous ajouterons ici l'hiſtoire de la ſquille mante, & celle de la ſquille de riviere.

La *ſquille mante* a les bras fourchus : elle a un aiguillon à la queue ; ſon corps eſt long comme celui de l'eſpece de ſauterelle appellée *mante*, menu, large vers la queue, couvert d'une croûte mince, blanche & tranſparente ; ſes deux premiers bras ſont longs, découpés en dedans comme une ſcie. Les premieres dents ſont petites ; celles du bout ſont ſi grandes qu'on doit plutôt les appeller aiguillons. Cette ſquille a deux cornes fort longues : près de leur bout ſortent deux petites branches ; il en a deux autres plus petites devant les yeux. Ses yeux ſont larges & clairs : tout proche ſont deux eſpeces d'ailes ou membranes longues & velues à l'entour ; elle eſt pourvue de douze pieds. Les trois premiers de chaque côté ont au bout une groſſeur comme une lentille, ronde & un peu plate : de cette groſſeur ſort un aiguillon crochu. Les trois autres pieds ſont petits & menus : le reſte du corps, après la tête, eſt couvert de dix tablettes inégales, dont les premieres ſont petites & plus étroites ; les autres ſont plus grandes & plus larges : chaque tablette eſt garnie d'aiguillons tous de la même façon. Le bout de la queue eſt un os large, qui eſt entouré d'aiguillons : ſur cet os il y a comme deux yeux peints : de la troiſieme tablette ſortent de chaque côté trois ailerons. Par toutes les autres parties cette *ſquille* eſt ſemblable aux animaux du même genre : ſon corps eſt tranſparent ; ſa chair eſt molle, douce, délicate & de bonne nourriture.

La *ſquille de riviere* eſt un petit cruſtacée qui a pluſieurs découpures ſur le corps : elle reſſemble à la *chevrette* ou *ſquille de mer* ; elle a trois pieds de chaque côté : deux petits filets longs & menus forment ſa queue : elle eſt de la longueur du doigt. Sa tête eſt longue & plate comme une lentille : elle a quatre cornes. Cette ſquille, dit *Mouffet*, ſe retire dans les roſeaux au pied des racines du glayeul : elle s'accouple auſſi promptement que la *ſquille de mer*. Le mâle ſe prend avec la femelle, à la maniere des cancres.

SQUINE ou ESQUINE, *china radix*. Racine qui tire ſon nom du pays de la Chine, d'où elle a d'abord été apportée dans les Indes Orientales, & de-là dans toute l'Europe ; il en croit auſſi une eſpece en Amérique. On trouve chez les Droguiſtes les deux eſpeces de cette racine ; l'une eſt Orientale & l'autre Occidentale.

La SQUINE ORIENTALE, *china Orientalis*, eſt une groſſe racine noueuſe, genouillée, peſante, ligneuſe, à tubercules inégaux, d'un brun rougeâtre en dehors & d'un blanc rougeâtre intérieurement, un peu réſineuſe. Quand elle eſt récente, elle a un goût un peu âcre & pâteux ; mais lorſqu'elle eſt ſeche, ſon goût eſt terreux & légérement aſtringent. Elle n'a point d'odeur : on choiſit celle qui n'eſt point cariée ; elle naît d'une plante appellée *ſmilax aſpera Chinenſis* : cette plante s'éleve d'une ou de deux coudées, quand elle n'eſt pas ſoutenue ; mais elle devient beaucoup plus grande, quand elle trouve de quoi grimper ou s'appuyer.

Ses ſarmens ſont ligneux, de la groſſeur d'une paille d'orge près de la terre : ils ſont d'un rouge brun-obſcur, noueux de deux en deux pouces : les parties compriſes entre les nœuds ſont alternativement courbées & un peu réfléchies : chaque nœud a quelquefois deux petites épines crochues & oppoſées ſur le même côté. De chacun de ces nœuds s'éleve une feuille mince, membraneuſe, noirâtre, nerveuſe, & deux vrilles qui ſervent à la plante pour s'attacher à tout ce qu'elle touche. De l'aiſſelle des queues de chaque feuille naiſſent des bouquets de fleurs ou de bourgeons : ces fleurs ſont petites & au nombre de dix au même endroit, d'un

jaune verdâtre, disposées en parasols autour d'un embryon, qui en grossissant devient un fruit. Ce fruit a la figure, la grosseur, la couleur & l'éclat de la cerise : il est plus spongieux que charnu, d'un goût de nefles ; il contient cinq ou six semences de la grandeur d'une petite lentille, & d'une substance qui a l'apparence de la corne. Cette plante, dit *Kæmpfer*, croit dans le royaume de la Chine parmi les cailloux. M. *Deleuze* observe que le célebre Herboriste *Dillenius* nous donne pour la squine une espece de *seneçon* à racine extrêmement grosse & ligneuse.

Des Marchands Chinois ont donné de la vogue pour la premiere fois à cette plante en 1535 : ils la vendoient alors sous le nom de *fou-ling*, comme un spécifique contre les maladies vénériennes, bien plus efficace & moins gênant que le remede de gayac. Les Espagnols la vanterent tant sous cette qualité à l'Empereur Charles-Quint, que ce Prince en fit usage de son propre mouvement à l'insu de ses Médecins : d'autres Princes ne tarderent pas d'inviter l'Empereur de rendre sa recette publique. Au reste, on lui préfere, avec raison, l'usage du mercure, quand il s'agit de guérir les maladies vénériennes. Les Médecins de nos jours estiment la squine propre à purifier le sang, & utile contre les tumeurs squirreuses, la jaunisse & la goutte. On sait que Charles-Quint s'en servit pour cette derniere maladie, & *Vesal* son Médecin attribue au peu d'exactitude que ce Prince y apporta, la médiocrité de son succès.

La SQUINE D'OCCIDENT, *china spuria nodosa*, est le *jupicanga* de *Pison* : elle semble être la même que la précédente, & n'en differe que par le lieu où elle croit ; elle est un peu moins bien nourrie : sa racine est oblongue, noueuse, tubéreuse, d'un roux noirâtre en dehors, & rougeâtre en dedans. On nous l'apporte de la Nouvelle Espagne, du Pérou, du Brésil, & d'autres pays de l'Amérique.

SSI ou GUS. Fruit d'un oranger sauvage du Japon : son odeur est aussi désagréable que son goût est détestable. Les Japonois le célebrent comme un grand remede.

SSIO, c'eſt le nom du camphrier du Japon : *voyez à l'article* CAMPHRE.

STACHYS ou ÉPI FLEURI, *ſtachys major Germanica.* Plante qui croît aux lieux montagneux & incultes : ſa racine ligneuſe, fibrée & jaunâtre, pouſſe pluſieurs tiges hautes de deux pieds, groſſes, comme carrées & articulées ou nouées, velues, blanches & aſſez moelleuſes ; ſes feuilles reſſemblent à celles du marrube, mais plus grandes ; ſes fleurs ſont en gueule, dont la levre ſupérieure eſt creuſée en cuilleron, & diſpoſées en maniere d'épis entre les feuilles aux ſommités de la plante, velues, purpurines, rarement blanches : à chaque fleur ſuccede un fruit en forme de capſule qui contient quatre ſemences arrondies noirâtres. Le ſtachys eſt apéritif & hyſtérique On s'en ſert peu en Médecine.

STACTEN ou STACHTÉ : eſpece de myrrhe liquide : *voyez au mot* MYRRHE.

STALACTITES & STALAGMITES, *ſtalactites aut lapides aquei.* Elles ſont compoſées de ſubſtances terreuſes ou pierreuſes, qui ſe ſont formées dans l'eau, ou qui ont été chariées par ce fluide dans des cavités ſouterraines, y ont pris de la liaiſon, & s'y ſont durcies ſous différentes figures & couleurs.

Ces concrétions *terro-aqueuſes*, communément calcaires, & qui ne ſont peut être que des marbres paraſites, ſont ou compactes, ſolides & d'une ſurface continue, tels que les albâtres, les ſtalactites proprement dites ; ou friables & poreuſes, telles que les incruſtations ; elles ſe forment par des progrès plus ou moins ſenſibles. Si l'on imagine des gouttes ou de petits filets d'eau qui, par leur infiltration au travers des terres ou pierres poreuſes, ſe ſont chargés de molécules pierreuſes, (ſans pour cela que la tranſparence du fluide en ſoit entiérement altérée,) & qui enſuite ont été chariés avec une rapidité relative à leur fluidité, à leur peſanteur ſpécifique & à la pente du ſol, dans des canaux pratiqués par la nature entre des rochers & des ſouterrains, on aura une idée de leur formation.

L'eau en gouttes eſt le véhicule de ces parties pierreuſes, mais elle s'en ſépare facilement par l'évapo-

nation : ces ſortes de corps pierreux s'attachent intimément & toujours par *juxta-poſition* aux parois des lieux abreuvés par l'eau ; tantôt c'eſt aux voûtes des grottes, quelquefois aux parois des galeries de mines ; tantôt ces concrétions s'adoſſent contre la pente d'une montagne ou d'une carriere dont le ſol eſt plus ou moins expoſé à l'air libre ; d'autres fois le ſuc pierreux (ſi on peut parler ainſi) s'attache & s'incruſte ſur les corps ſolides, prend de la conſiſtance, différentes formes, & quelquefois différentes couleurs.

On peut trouver des ſtalactites & des concrétions, de la nature de tous les corps que l'eau peut diſſoudre, ou par elle-même, ou par le moyen de quelqu'intermede, & qu'elle a chariés enſuite avec un *gluten* propre à les unir enſemble. Il y en a de *gypſeuſes*, telles ſont les *alabaſtrites*; & de *ſpath fuſible*, tels ſont les *albâtres vitreux*. Au reſte, c'eſt peut-être moins à la nature du ſuc pierreux que nous devons la bizarrerie & la variété des figures qu'on remarque dans toutes les eſpeces de concrétions dont nous allons faire mention, qu'à la différence des milieux dans leſquels ces ſucs pierreux ſe ſont congelés ou criſtalliſés, ainſi qu'à la rapidité de l'eau, à ſa fréquence & à ſa continuité.

On donne proprement le nom de *ſtalactites* aux criſtalliſations rameuſes qui ont la forme de quilles ou de culs de lampes pyramidaux ou de cierges renverſés & coniques avec une large baſe qui les attache au rocher en contre-bas. Les *ſtalactites*, comme nous venons de le dire, ſont produites par des eaux pierreuſes, intercalaires, qui, dans les inſtans de leur infiltration ſouterraine, ont eu la facilité de produire des criſtalliſations de figure ſymétrique : elles ſont ordinairement compoſées de couches tantôt excentriques & tantôt concentriques ; leur dureté, leur degré d'accrétion, tout eſt dû au haſard. Les *ſtalactites* qui ſe trouvent toujours ſuſpendues aux voûtes ſouterraines, ont en général leur tiſſu plus ou moins blanc, fin & ſerré : elles s'alongent par la même raiſon qu'elles groſſiſſent, ſemblables en cela aux glaçons qui pendent des toits en hiver : quand elles commencent à ſe former, elles ne ſont pas plus groſſes qu'un tuyau de plume ; la goutte

d'eau en eſt la meſure; elles ſont alors percées dans leur milieu, mais elles s'obſtruent bientôt & ſe bouchent en partie. On peut voir cette opération de la Nature dans les grottes de Caumont près de Rouen, dans celle d'Arcy près Auxerre, dans celle de la caverne de l'île de Minorque, &c.

Si les ſtalactites continuoient à recevoir leur accrétion par ce tuyau, on pourroit appeller cette croiſſance *intus-ſuſception*, quoiqu'elle ne fit que l'imiter; & c'eſt cette apparence qui avoit induit en erreur *Tournefort* dans ſon ſyſtême ſur la végétation des ſucs pierreux. Mais que le creux des ſtalactites s'obſtrue ou non, c'eſt toujours par *juxta-poſition* qu'elles augmentent de volume, tant en longueur qu'en groſſeur.

Les *ſtalactites* ne montrent pas toujours dans l'endroit de leurs fractures des ſtries circulaires & unies; elles ſont compoſées d'aiguilles perpendiculaires à l'axe de la criſtalliſation, d'où elles vont en s'élargiſſant & en divergeant vers la ſurface, en faiſant voir cependant leur progrès par des couches ſucceſſives qui ſont plus ou moins intimement appliquées les unes ſur les autres: ſouvent la ſtalactite s'alonge tellement, qu'à la fin ſa pointe gagne le ſol inférieur: il n'eſt pas rare d'en voir pluſieurs dans des grottes, formant une colonnade dont le coup d'œil eſt très-agréable.

M. l'Abbé *de Sauvages* dit avoir remarqué que les ſtalactites étoient en toutes ſaiſons ſeches dans toute leur ſurface, à la réſerve de la pointe où la goutte pendoit. Nous avons fait la même obſervation dans pluſieurs grottes tant en Angleterre & en Corſe, qu'aux Pyrenées & aux Alpes; ces grottes ſont ſur le flanc des montagnes & remplies de ſtalactites très-longues, fort menues & humides par la pointe: ces criſtalliſations nous ont toujours paru avoir été formées par le moyen des eaux intercalaires peu chargées de ſuc pierreux, & il y a lieu de ſoupçonner que ces ſortes d'eaux ſont plus ſujettes que les autres à faire varier les ſtalactites de forme & de figure: nous avons obſervé auſſi que les eaux qui contiennent beaucoup de molécules pierreuſes, forment très-promptement des ſtalactites qui ne ſont mouillées par le bout pyramidal que dans

les

les premiers tems de leur accroiſſement, & au contraire, toute la ſurface eſt mouillée lorſque le trou du centre eſt obſtrué, & que la ſtalactite prend plus d'empattement. Si le canal, qui fait l'axe de la ſtalactite, avoit pluſieurs petites gorges dans ſa continuité, alors l'*eau pierreuſe* venant à refluer, s'épancheroit par ces différentes iſſues, & formeroit en ſe coagulant des baguettes ou petites branches pierreuſes qui s'entre-croiſeroient plus ou moins régulièrement: tout ceci ſe fait très-bien obſerver dans les ſortes de ſtalactites blanches & brillantes des Pyrenées que les Curieux nomment auſſi *flos ferri*: voyez FLEUR DE FER.

On nomme *ſtalagmites* les concrétions protubérancées, c'eſt-à-dire, qui ſont globuleuſes ou mamelonnées comme des choux-fleurs ou des truffes: chaque mamelon eſt extérieurement ou arrondi, ou inégal; mais dans l'intérieur il eſt toujours compoſé d'aiguilles criſtalliſées & convergentes au centre par leur pointe. Ces concrétions globulaires, que l'on nomme auſſi *loupes pierreuſes* ou *ſtalactites en grappe*, ſont plus ou moins groſſes, dures, d'un grain fin & ſerré; quelquefois elles imitent des grouppes de criſtaux informes; tantôt elles ſont tranſparentes, tantôt elles ſont opaques. Les ſtalagmites en globules opaques, parmi leſquelles il y en a qui ſont compoſées de couches circulaires, ont été formées probablement par des grains qui ont ſervi de point d'appui & ont acquis leur volume par une eſpece d'incruſtation, en roulant dans de pareilles eaux lapidifiques; tels ſont peut être les corps connus ſous les noms d'*oolites*, de *piſolites*, d'*orobites*, de *bézoard minéral*, d'*amygdalites*, de *phacites*, de *meconites*, &c.

Les *ſtalagmites* ne ſont pas indifféremment attachées ou à la voûte, ou ſur les parois des grottes, à la maniere des ſtalactites, mais preſque toujours ſur la baſe du ſol ou plancher ſouterrain, c'eſt-à-dire, en contre-haut, ou à l'oppoſite des ſtalactites, quoique formées également par l'eau qui tombe de la voûte goutte à goutte. Les ſtalagmites ſont ſujettes, comme les ſtalactites, à groſſir de jour en jour, & même à tel degré, qu'elles rempliſſent bientôt l'eſpace où elles s'accumulent; c'eſt de cette maniere que ſe forme l'albâtre,

qui eſt proprement une ſtalactite ou une ſtalagmite calcaire : les taches irrégulieres qu'on y remarque quelquefois, ne proviennent que des gouttes colorées qui ont diſtillé par des routes ſéparées & alternativement, &c. *Voyez* ALBATRE.

Lorſque les ſucs pierreux propres aux ſtalactites ont acquis une grande denſité avant leur ſtillation, ils ne tardent pas à ſe coaguler, ainſi qu'on le remarque près de quelques rochers en Suiſſe, d'où il tombe des gouttes d'eau ſi impregnées de matieres terreuſes, que pendant l'eſpace du tems qu'elles mettent à tomber, elles ſont converties en globules pierreux. C'eſt ainſi qu'ont pu ſe former les dragées foſſiles & poreuſes, *confetti di Tivoli*. Ce même mixte *terro-aqueux* venant à couler & à ſe coaguler en même tems contre les parois raboteux des cavités ſouterraines, il forme alors ce qu'on nomme *congelation veineuſe*, c'eſt l'albâtre ondé ou onice : le plus beau ſe forme ainſi dans les grottes de Paros & d'Anti-Paros. M. *Haller* dit qu'il y en a auſſi de très-beaux dans le Nebellach, grotte du Würtemberg.

Si au contraire l'eau pierreuſe, mais ſtagnante, arroſe une multitude de petites plantes, il ſe formera une eſpece de criſtalliſation lapidifique, opaque, poreuſe & pleine de trous irréguliers ; c'eſt ce qu'on appelle *tuf*.

Enfin, ſi l'aſſemblage des particules terreuſes non diſſoutes, qui ſont chariées par les eaux courantes, viennent à ſe dépoſer ſur des roſeaux ou ſur d'autres parties de plantes aquatiques, en un mot ſur une ſubſtance végétale ou animale, on lui donne le nom *d'incruſtation*. Pluſieurs Curieux ont pris plaiſir à faire baigner dans de ſemblables eaux des fruits, des ſquelettes d'animaux, des nids d'oiſeaux, des écreviſſes, des artichauts, &c. & toujours ces différens objets ont été recouverts après un certain tems d'une fauſſe pétrification : l'incruſtation prend aſſez bien la configuration des corps qu'elle renferme ; mais ces corps reſtent toujours les mêmes qu'ils étoient auparavant. Dans l'état d'une véritable pétrification ils ſeroient au contraire pénétrés juſqu'en leur centre, &c. *voyez à l'article* PÉTRIFICATION.

Lorſque la concrétion pierreuſe eſt creuſe & en tubes rameux, on l'appelle *oſteocolle*; on y voit ordinairement des empreintes ſur les parois intérieures des tuyaux. C'eſt ainſi que ſe font les incruſtations à Etampes, à Albert, à Meaux, en Heſſe, & dans les grottes du Hartz & des Monts Krapacks. On fait un grand cas en Allemagne de cette derniere ſorte de concrétion tubuleuſe, qui pour l'ordinaire eſt ou ſableuſe ou marneuſe, & par conſequent plus ou moins ſolide & de differentes couleurs. On l'emploie en medecine, quelquefois pour l'interieur, mais plus ſouvent dans l'intention d'opérer la réunion des os rompus.

Les eaux mêmes les plus limpides dépoſent encore d'une autre maniere les molécules terreuſes dont elles ſont chargées; il ſuffit de leur faire ſubir le degré d'ébullition ſur le feu, auſſi-tôt on verra ſe précipiter dans le fond de la chaudiere la ſubſtance terreuſe & opaque, qui s'y amaſſera par couches; c'eſt ce que les Allemands nomment *keſſel-ſtein*, en François, *pierre de chauderon*.

On appelle *ſédiment*, *réſidu* & *dépôt*, toutes les concrétions formées par la voie de la précipitation dans les canaux des aqueducs, ſur le ſol des grottes, des cavernes, des fiſſures des rochers ou des galeries des mines. Le pont de S. Allyre, à Clermont en Auvergne, eſt connu de tout le monde, il a été formé par les eaux pierreuſes de la fontaine du même nom, & qui ſe jettent dans un ruiſſeau voiſin. Ce pont n'eſt donc qu'un tuf, qu'une concrétion pierreuſe produite par les dépôts ſucceſſifs de cette fontaine.

Les *ſédimens* offrent par un côté l'empreinte des corps ſur leſquels ils ſe ſont dépoſés. Nous avons dans notre cabinet un dépôt formé dans le canal à auges de la fontaine du Moutier, & qui eſt ſi parfaitement ſemblable à une planche de ſapin, qu'il n'eſt perſonne qui ne s'y trompe au premier coup d'œil; on le prendroit même en le touchant pour une planche de ce bois pétrifié: on voit ſur l'une des ſurfaces de longues fibres longitudinales, les nœuds & même la couleur du ſapin: l'autre ſurface reſſemble à une planche de ce bois mal polie.

On peut conſidérer les concrétions pierreuſes qui ſe forment dans les eaux, ſoit ſtillantes goutte à goutte, ſoit courantes, ſoit ſtagnantes, ou par la couleur & par la tranſparence, ou par la figure, & par leur ſituation. On conçoit aiſément, d'après ce que nous avons dit, comment ſe forment les *guhrs* terreux & métalliques : *voyez* GUHR, & que la nature peut offrir auſſi des ſtalactites de ſels, de pyrites & de matieres métalliques.

STALAGMITES : *voyez à l'article* STALACTITES.

STAPHIS-AIGRE, ou HERBE AUX POUX, ou HERBE A LA PITUITE, *ſtaphis-agria* : plante qui croît aux lieux ſombres dans les pays chauds, comme en Dalmatie, en Provence & en Languedoc, d'où la graine nous eſt apportée ſeche : on la cultive auſſi dans les jardins à cauſe de la beauté de ſa fleur : on la ſeme au printems : elle demande une terre cultivée & arroſée, qui ne ſoit pas trop expoſée au ſoleil du midi. Sa racine eſt longue, ligneuſe & annuelle, elle pouſſe une tige à la hauteur d'un pied & demi, droite, ronde, velue & rameuſe : ſes feuilles ſont grandes, larges, découpées profondément en pluſieurs parties, vertes, reſſemblantes à celles du platane, attachées à des queues longues : ſes fleurs naiſſent en été aux ſommités & dans les aiſſelles des feuilles, compoſées chacune de cinq feuilles inégales, & diſpoſées en rond, d'un bleu foncé, ſemblables à celles du pied d'alouette, mais beaucoup plus amples ; la ſupérieure s'alonge ſur le derriere, & reçoit dans cet éperon, l'éperon d'une autre feuille : aux fleurs ſuccedent des fruits compoſés de trois ou quatre gaines verdâtres qui renferment des ſemences groſſes comme de petits pois, de figure triangulaire, ridées, rudes, unies étroitement enſemble, noirâtres en dehors, blanchâtres en dedans, d'un goût âcre, brûlant, amer, fort déſagréable.

Cette plante tire ſon nom de ſes différentes propriétés : ſa graine qui eſt très-huileuſe, eſt la ſeule partie d'uſage en médecine ; on ne l'emploie qu'extérieurement, car ſon uſage intérieur n'eſt pas ſans danger, puiſqu'elle purge violemment par haut & par bas à la ſeule doſe de douze à vingt-quatre grains : elle eſt très-

âcre, échauffe & enflamme le goſier à un tel point, qu'elle fait craindre la ſuffocation; c'eſt pourquoi on l'a abandonnée pour employer d'autres purgatifs plus doux. Quant à ſon uſage extérieur, on en concaſſe un gros qu'on enferme dans un nouet, & que l'on ſuce à deſſein d'irriter les glandes ſalivaires, & faire cracher beaucoup de pituite, même dans le mal de dents, c'eſt pourquoi on l'appelle auſſi *pituitaire:* on pourroit également en faire la décoction & s'en gargariſer la bouche: on s'en ſert encore comme d'un vulnéraire déterſif, pour conſumer les chairs baveuſes des vieux ulceres; mais ſon plus grand uſage eſt pour faire mourir les poux: on en poudre les cheveux le ſoir, & l'on ſe bande bien la tête avec un linge; la ſueur de la tête s'impregne des qualités de la graine, & en peu de tems cette vermine eſt détruite.

STAPHYLIN, *ſtaphylinus.* Genre d'inſecte coléoptere, qui a cinq pieces aux tarſes de toutes les pattes. Ses antennes ſont ſimples & filiformes; ſon corps eſt fort alongé; ſes étuis ne couvrent qu'une partie du corps; ſes ailes ſont grandes & artiſtement repliées ſous ſes étuis, quoique fort courts; l'extrémité de ſon ventre eſt nue. Il eſt bon d'obſerver que la larve de cet inſecte differe peu de l'animal parfait. Quand on touche la queue du ſtaphylin, il la redreſſe auſſi-tôt en l'air comme s'il vouloit ſe défendre & piquer: cependant ſa queue ne pique point; mais en revanche il mord & pince fortement avec ſes mâchoires, qui ſont fortes, & dont on doit ſe méfier. Voilà ſes armes offenſives & défenſives: il s'en ſert pour prendre & dévorer ſa proie, ou pour ſe battre contre ceux de ſon eſpece. Il y a des ſtaphylins bleus, d'un noir liſſe, de velus (le *ſtaphylin bourdon*), de jaunes, de bronzes, &c. On les trouve dans les bois, dans le ſable humide, & dans les bouſes de vache.

STATICE ou STATICÉE, ou GAZON D'ESPAGNE, ou D'OLYMPE, ou ŒILLET DE PARIS, ou HERBE A SEPT TIGES, *ſtatice.* Plante qui croît dans les ſables le long de la mer, & dans les ſables encore de la vallée d'Aoſte, & juſqu'aux Alpes mêmes: il y en a auſſi quantité dans les ſables de l'Allemagne, les plus ſecs,

ſous la ſorteresſe de Régenſtein. On en trouve auſſi dans le Forez, dans le Soiſſonnois & aux environs de Mantes. Sa racine eſt longue, aſſez groſſe, ronde, rougeâtre, ligneuſe, vivace, & diviſée en pluſieurs têtes: elle pouſſe un grand nombre de feuilles longues & étroites, comme celles du *gramen*, d'un vert de mer: il s'eleve d'entr'elles des tiges hautes d'environ un pied, droites, ſans nœuds, creuſées, portant en leur ſommet un bouquet ſphérique de petites fleurs à cinq feuilles, blanches, diſpoſées en œillet, & ſoutenu par un calice formé en entonnoir: ce peloton de fleurs eſt encore ſoutenu par un calice général écailleux; à chaque fleur ſuccede une graine pointue par les deux bouts. Cette plante eſt employée dans l'ornement des jardins: elle fleurit en été; & comme ces fleurs ne s'ouvrent que les unes après les autres, elle reſte long-tems fleurie, même juſqu'à la fin de l'automne.

La *ſtatice* eſt eſtimée vulneraire, & propre pour arrêter la dyſſenterie: deſſéchée & réduite en poudre, ſi l'on en met ſur les plaies, elle les mondifie, ainſi que les ulceres malins.

STÉATITES ou SPECKSTEIN. On donne ce nom à une pierre argileuſe, graſſe au toucher & à la vue. (*Stéatites* dérive du mot grec στεάρ, qui ſignifie graiſſe ou lard). Les Naturaliſtes modernes ſyſtématiques regardent, pour ainſi dire, les noms de *ſmectites*, de *pierres ollaires* & de *ſtéatites*, comme ſynonymes; mais les ſmectites ſe diſſolvent preſque dans l'eau comme du ſavon: c'eſt à proprement parler, une *terre* ou *pierre ſavonneuſe*: voyez ce mot. La pierre ollaire eſt plus dure: on en forme des vaſes ſur le tour, avec des outils d'acier: *voyez* PIERRE OLLAIRE. A l'égard de la ſtéatite, ce que nous avons vu ſous ce nom étoit tantôt du *crayon rouge* très-gras, ou de la *molybdene* très-fine, ou de la *craie de Briançon* marbrée, ou une terre cimolée rouge, ou une pierre verte ollaire d'Eſpagne.

Pluſieurs Auteurs, trompés par les propriétés extérieures de la ſtéatite, ont confondu avec elle pluſieurs autres pierres: c'eſt ainſi que *Cardan* l'a regardée comme une eſpece de *pierre à raſoir*; *Piſaurens*, comme une eſpece d'*ophite*; *Burnet*, comme une pierre

huileuſe & écailleuſe, du genre des *ardoiſes*; *Geſner*, comme une ſorte d'*onyx*; *Buchman*, comme une ſorte de *calcédoine* graſſe au toucher, & non tranſparente; *Wormius* a dit que c'eſt une eſpec de *talc*, & *Bromel* une *pierre à chaux*.

Le célebre M. *Pott* dit, dans ſa *Lithogéognoſie*, *p.* 278, qu'il a cherché à connoître à quel genre de pierres la ſtéatite des Anciens devoit ſe rapporter; & il a reconnu par l'expérience que les *pierres ollaires*, dont parlent *Wallerius* & *Gronovius*, la *ſmectite* de *Wolterſdorf*, la *ſerpentine* & la *pierre de côme* de divers Auteurs, avoient beaucoup de rapports enſemble.

Par toutes les propriétés que nous fait voir la *ſtéatite*, ou pierre ollaire, elle doit être rapportée au genre des argiles, puiſqu'elle ſe durcit au feu, ce qui n'arrive qu'aux ſeules pierres argileuſes: l'unique choſe en quoi elle differe de l'argile pure, ou de la terre à foulons, ou de la terre ſavonneuſe, c'eſt qu'elle ne ſe délaie pas de même dans l'eau; mais d'ailleurs toutes ſes qualités ſont les mêmes, & il n'y a de différence que dans le degré de dureté: ainſi toutes les pierres tellement molles, qu'elles puiſſent être coupées au couteau, ou travaillées au tour, gliſſantes à l'attouchement, & ſurtout qui ſe durciſſent au feu, appartiennent à l'eſpece des ſtéatites, car ce ſont là ſes vrais caracteres. Ainſi, à proprement parler, la ſtéatite n'eſt autre choſe qu'une pierre argileuſe, c'eſt-à-dire, une argile ſavonneuſe qui ſe durcit naturellement, juſqu'au point de ne pouvoir plus ſe délayer dans l'eau comme les argiles ordinaires. Au reſte, la ſtéatite eſt plus ou moins dure, & plus ou moins tranſparente: l'eſpece qui nous vient de la Chine eſt ordinairement plus claire; elle devient, ainſi que celle de la Suiſſe, plus compacte au feu, & plus propre à retenir l'eau: celle du territoire de Bareuth, appellée *ſchmoerſtein*, reçoit plus aiſément au feu des fentes, au travers deſquelles l'eau tranſſude dans la ſuite. Il y a donc bien peu de différence entre nos ſtéatites de l'Europe & celles de la Chine. On donne aux nôtres des noms tirés des uſages auxquels on les emploie. La ſtéatite blanche de la Chine eſt la *pierre de lard*. Voyez ce mot.

STÉCHAS, *ſtœchas*. Plante dont on diſtingue deux eſpeces, ſavoir, le ſtéchas à feuilles dentelées, *ſtœchas folio ſerrato*, & le ſtechas Arabique, *ſtœchas purpurea, Arabica vulgò dicta*. Nous ne parlerons que de ce dernier.

Le *ſtéchas Arabique* eſt un ſous-arbriſſeau haut d'une à deux coudées; ſes tiges ſont ligneuſes & quadrangulaires; ſes feuilles naiſſent deux à deux à chaque nœud : elles ont la figure de celles de la lavande; elles ſont blanchâtres, âcres, & d'une odeur aromatique: les ſommités des tiges ſoutiennent des épis ou têtes écailleuſes, longues d'un pouce, ſurmontées chacune par un bouquet de feuilles en aigrette, blanchâtres & fort ſerrées, d'entre leſquelles ſortent des fleurs d'une ſeule piece, en gueules, purpurines ou bleues, diſpoſées par quatre rangs le long de la tête: le piſtil, qui eſt attaché à la partie poſtérieure de la fleur en maniere de clou, eſt environné de quatre embryons qui ſe changent en autant de graines arrondies & renfermées dans le fond du calice : la petite tête eſt couronnée de quelques petites feuilles d'un pourpre violet.

Toute la plante a une odeur aromatique & un goût âcre un peu amer : elle croît abondamment en Languedoc, en Provence, aux îles d'Hieres, appellées par les Anciens, îles *Stécades*. Nous avons obſervé dans ce pays qu'elle ſe plaît dans les lieux ſecs & arides: c'eſt même de là qu'on nous apporte aujourd'hui les épis de ſtéchas (*flores ſtœckados*) ſecs & garnis de fleurs, pour l'uſage de la médecine: elle ne nous venoit autrefois que de l'Arabie. On cultive aujourd'hui dans nos jardins & nos ſerres le ſtéchas, & il s'y éleve aſſez bien. On choiſit ſes têtes écailleuſes les plus nouvelles, odorantes & un peu ameres, car elles perdent en vieilliſſant leur couleur & leur odeur. Par la diſtillation, on retire du ſtéchas fleuri une huile eſſentielle aromatique en aſſez grande quantité: c'eſt de-là que dépend ſon odeur & ſon efficacité; on fait principalement uſage du ſtéchas pour les maladies des nerfs : de plus, il excite l'urine & les regles, & réſiſte au poiſon.

Il y a une autre plante que l'on appelle dans les bou-

tiques, STÉCHAS CITRIN, *ſtœchas citrina*; mais elle n'a ni la figure, ni les vertus de celle dont il eſt mention ci-deſſus. C'eſt l'eſpece d'immortelle à bouton d'or. *Voyez* IMMORTELLE.

STÉLECHITE, *ſtelechites*. Concrétion pierreuſe que vendent les Droguiſtes en Allemagne; ce n'eſt qu'une eſpece d'*oſtéocolle*. Voyez ce mot.

STELLION. Eſpece de lézard que l'on trouve en quelques endroits de l'Italie; il ſe rencontre ſur-tout en Toſcane, dans les maiſons & dans des trous près de terre: les Italiens l'appellent *ſtellione-tarentole*. Ce lézard chaſſe ordinairement les araignées: il a ſur le dos des taches étincelantes en façon d'étoile, d'où lui eſt venu le nom de *ſtellion*. Il ſe niche pendant l'hiver dans les maiſons aux coins des fenêtres & des portes. Ceux qui chaſſent les ſtellions, ayant remarqué le trou où ils ſe retirent, lorſque le printems commence à venir, mettent au-devant certaines trappes de roſeaux pour les prendre & pour en avoir la peau, qui paſſe pour être bonne contre le mal caduc. Les ſtellions changent de peau comme les ſerpens: la morſure de cet animal, dit *Lémery*, épaiſſit les humeurs & engourdit les ſens. La thériaque & les ſels volatils ſont bons pour en opérer la guériſon: on aſſure que la chair du ſtellion excite la ſueur & réſiſte au poiſon.

STELLITES. Nom donné aux étoiles de mer à queue de lézard & devenues foſſiles. *Voyez* ÉTOILE DE MER.

STELSTEIN. Les Minéralogiſtes Suédois déſignent ſous ce nom, une pierre de roche compoſée, ſablonneuſe, quartzeuſe, &c. Nous en avons vu dont la ſuperficie offroit du mica ſémé par petites écailles régulieres, plates, & brillantes.

STENCORE, *ſtenocorus*. Genre d'inſecte coléoptere à antennes poſées devant les yeux, & qui vont en diminuant de la baſe à la pointe. Ses étuis vont auſſi en ſe rétréciſſant par le bout; il a quatre articles aux tarſes. Du reſte, même façon de vivre, mêmes habitudes que les *capricornes* & les *leptures*. On trouve des *ſtencores*, dont le corſelet eſt armé d'une pointe mouſſe

ou d'un tubercule latéral ; d'autres ont le corſelet nu & uni. L'eſpece la plus curieuſe de ce genre eſt celle dont la larve ſe nourrit de feuilles & de racine d'iris, qui viennent dans l'eau.

STERCORAIRE. Nom que l'on donne quelquefois au *ſcarabée fouille-merde*, mais plus communément à la *mouche des latrines :* voyez ces mots. On donne encore ce nom à un genre d'oiſeaux aquatiques, dont on diſtingue trois eſpeces, & dont le caractere eſt d'avoir trois doigts antérieurs & palmés : celui de derriere eſt ſans membranes ; le bec dentelé ; le bout de la mâchoire ſupérieure crochu, & celui de l'inférieure arrondi.

Le STERCORAIRE VULGAIRE, *ſtercorarius avis & vulgaris*, eſt de la groſſeur du puffin cendré ; ſon plumage eſt brunâtre ; ſes narines ſont ſur les côtés du bec. Cet oiſeau ſe trouve dans les Pays ſeptentrionaux. Le *ſtercoraire ſtrié* eſt de la groſſeur du petrel cendré, ainſi que le *ſtercoraire à longue queue*, qui eſt le *larus parasiticus* de *Linnæus ;* l'*oiſeau arctique* d'Edwards, & le *ſtrud-jager*, *id eſt* κοπροθήρης, de *Ray*.

STI-FISCH ou SCY, ou GRASEY, ou OFS. *Voyez à l'article* MORUE.

STIGMATE. *Voyez ce mot à l'article* INSECTE *& à celui de* PLANTE.

STIGMITES. Des Naturaliſtes ont donné ce nom aux pierres remplies de taches ou de petits points. *Pline* a nommé *ſtigmites* un porphyre rouge, orné de taches noires.

STIL DE GRAIN. On donne ce nom à une terre calcaire ou marneuſe, détrempée par une décoction de graine d'Avignon, jointe à de l'alun ordinaire : de ce mélange pâteux on en forme des trochiſques pour l'uſage des Peintres à l'huile & en miniature : ces trochiſques donnent un jaune agréable, mais moins ſolide que s'ils étoient préparés avec du blanc de plomb ou de ceruſe.

STINC ou STINX. *Voyez* SCINQUE.

STOCH-FISCH ou STOS-FICH. Nom Hollandois qui ſignifie *poiſſon de bâton :* c'eſt la morue deſſéchée,

qu'on bat avec un bâton pour l'attendrir & la rendre mangeable. *Voyez l'article* MORUE.

STOMOX, *ſtomoxis.* Inſecte vigoureux que l'on trouve par-tout, particuliérement en automne : dans cette ſaiſon il moleſte beaucoup les hommes & les chevaux; il s'élance ſur eux, s'y attache, les pique juſqu'au ſang : il ſe déſaltere de cette liqueur. Le ſtomox reſſemble à la mouche commune pour la couleur, la forme & groſſeur, mais il en differe par ſa bouche qui eſt une trompe dure, noire, pointue par le bout comme une lancette : il differe auſſi de la mouche aſile par ſes antennes à palettes, & velues latéralement. Le ſtomox eſt à proprement parler la *mouche d'automne.*

STOPAROLE, *ſtoparola.* Oiſeau du genre des *bergeronettes* ou *hoche-queues.* Voyez ces mots.

STORAX CALAMITE & en SARILLES. *Voyez au mot* STYRAX.

STORM-FINCK. Oiſeau aquatique de l'île de Fara, un peu plus grand que le moineau : ſon plumage eſt gris & ſans taches; ſon bec eſt menu : cet oiſeau va d'une viteſſe extrême ſur les eaux; il annonce le gros tems & la tempête. ( *Ruiſch de Avib. p.* 129. )

STRAHL-BLENDE. *Voyez à l'article* BLENDE.

STRAMOINE. *Voyez* POMME ÉPINEUSE.

STRATHIUM. Plante fameuſe chez les Anciens, & que l'on ſoupçonne être la *gaude.* Voyez ce mot.

STRINCZA ou BOTRISSA. Noms que l'on donne dans la Lombardie & dans l'Italie à un fort bon poiſſon de riviere & de lac, ſemblable à la lotte ou à la barbotte, & qui n'en differe que par la grandeur. Le peuple s'en nourrit dans tout le Milanez.

STROMATHÉE. C'eſt le même poiſſon que le *fiatole.* Voyez ce mot.

STROMBITES, *turbinites.* Sont des coquilles foſſiles, univalves, contournés en ſpirales moins profondes que celles des buccins : elles vont d'ailleurs en diminuant comme les limaçons foſſiles ou *trochilites :* voyez ce mot. Enfin, les ſtrombites ſont plus longues, plus menues, & non renflées vers le milieu. *Dictionn. d'Oryctologie.*

STROMLING. Eſpece de petit hareng, très-délicat, & d'un goût fort exquis, qui ſe trouve dans le Golfe Bothnique, où l'on en pêche des quantités incroyables. *Voyez à l'article* HARENG.

STRONGLES. *Voyez les articles* VER CYLINDRIQUE & ASCARIDES.

STRUND-JAGER ou CHASSE-MERDE. Les Navigateurs Hollandois donnent ce nom à une eſpece de mouette qui ſe trouve ſur les côtes de Spitzberg, & qui ſuit opiniâtrément l'oiſeau appellé *kutyeghef*, afin de ſe nourrir de ſa fiente. Le bec du ſtrund-jager eſt noir, crochu & épais : ſes jambes ſont courtes, & les trois doigts de chaque patte ſont palmés comme aux canards; ſa queue forme un eventail : il a les yeux noirs, ainſi que le deſſus de la tête; le cou cerclé de jaune, le ventre blanc, les ailes & le dos de couleur brune. *Voyez* MOUETTE.

STUC. Pierre factice, dont le plâtre calciné fait la baſe. Les différentes couleurs que l'on y mêle & que l'on y incorpore, au moyen d'une diſſolution de gomme ou de colle, & ſouvent d'huile de lin, rendent cette compoſition propre à repréſenter les différentes bigarrures des marbres les plus précieux ou des moſaïques : elle renchérit même ſur leur beauté; mais elle leur cede en dureté. Il y a quelques années que l'on voyoit au Louvre des tableaux de fleurs & de fruits de la plus grande beauté; ils étoient faits de ſtuc. *Voyez l'article* MARBRIER dans le *Dict. des Arts & Métiers*.

STYRAX ou STORAX CALAMITE. Réſine précieuſe qui découle d'un arbre connu ſous le nom d'ALIBOUFIER, *ſtyrax folio mali cotonei*. Cet arbre eſt de la grandeur d'un olivier, & croît dans les forêts de la Provence, autour de la Chartreuſe de Monrieu, à Baugencier, à Soliers, & entre la Sainte-Baume & Toulon : il reſſemble au cognaſſier par ſon tronc, ſon écorce & ſes feuilles, leſquelles ſont vertes en-deſſus, blanches & velues en deſſous; ſes fleurs ſont d'une ſeule piece, ſemblables à celles de l'oranger, blanches, odorantes; ſon fruit eſt une baie peu charnue, qui contient deux noyaux. Ces arbres, en Provence, ne donnent que très-peu de réſine : on en retire beau-

coup de ceux qui croiſſent dans les pays plus chauds, tels que la Syrie & la Silicie.

Cet arbre, très-recherché dans le printems par la beauté de ſes fleurs, l'eſt encore davantage pour une réſine qui découle d'inciſions que l'on fait à ſon tronc & à ſes branches, & que l'on vend dans les boutiques des Droguiſtes & des Parfumeurs. M. *Duhamel* nous apprend qu'il tient d'un voyageur, qu'un petit vermiſſeau s'attache à l'*alibouſier*, ronge ſon écorce, & laiſſe en ſe retirant un trou qui donne iſſue au ſtorax en larmes, qui, par cet accident, découle de l'arbre, tout ſolide & couvert d'une ſubſtance farineuſe.

La réſine du *ſtorax calamite* eſt brillante, griſâtre, aſſez ſolide, un peu graſſe, s'amolliſſant ſous les dents, compoſée de grumeaux ou de miettes blanchâtres, ſemblables à des amandes caſſées, blanches, enclavées dans une réſine grumeleuſe, d'un goût réſineux un peu âcre, aſſez agréable, d'une odeur de baume du Pérou, très-pénétrante & ſuave. Quand cette réſine eſt nouvellement caſſée, ou que l'on en jette ſur les charbons, elle ſe fond promptement ſur le feu, s'enflamme dès qu'on l'approche d'une bougie allumée, & forme une lueur très-claire. L'épithete de *calamite* lui a été donnée, parce qu'on l'apportoit autrefois à Marſeille de la Pamphilie, enveloppée dans des roſeaux.

Le *ſtorax ſtacté* eſt gras, comme mielleux, & on n'y reconnoît aucunes larmes blanches de ce même ſuc réſineux.

On trouve dans les boutiques du *ſtorax en ſarilles*, lequel n'eſt autre choſe qu'une ſciure de bois rouge mêlée avec un peu de ſtyrax liquide & de ſtorax ſtacté: en cet état c'eſt le plus exquis des parfums réſineux; on le préfere même pour brûler, au ſtorax pur, mais on choiſit ce dernier pour l'uſage médicinal; on croit que c'eſt le véritable *thus Judæorum* que les Mages préſenterent au Sauveur du monde.

Le ſtorax en larmes eſt plus pénétrant que le benjoin: on l'emploie dans l'aſthme humoral; on le recommande à cauſe de ſa douce odeur, pour fortifier le cerveau, pour récréer les eſprits animaux, & pour

en calmer les mouvemens déréglés : on l'emploie utilement dans les antidotes cordiaux & en fumigation. On en forme par liquéfaction des tablettes ou paſtilles, pour parfumer les Egliſes. Les Chimiſtes tirent du ſtorax une teinture & des fleurs, comme ils font avec le benjoin. Enfin le ſtorax eſt préféré au ſtyrax pour être la baſe des pilules qui portent ſon nom, & dont on fait un grand uſage dans la pratique, pour calmer la toux convulſive, ſur-tout celle des phythiſiques, & leur procurer quelque tranquilité.

STYRAX LIQUIDE, *ſtyrax liquidus*. C'eſt le ſuc réſineux que les Arabes appellent *mitia*, les Turcs *cotter-miza*, les Chinois *roca malha*, & les Européens *faux ſtorax ſtacté*. Cette réſine eſt liquide, gluante, peu ou point tranſparente, d'un gris brun, d'une odeur forte de ſtorax ſolide, mais preſque déſagréable, d'un goût un peu âcre & aromatique : ce ſtyrax nous parvient rarement pur.

Il y a une grande diverſité de ſentimens concernant l'origine de cette ſorte de baume réſineux ; les uns veulent que ce ſoit une térébenthine compoſée, ou cuite avec de l'huile, du vin, &c. d'autres prétendent que c'eſt l'extrait fait par la décoction des parties de l'arbre du liquidambar. Cependant *Jacques Petivier*, Apothicaire de Londres & habile Naturaliſte, rapporte, dans les *Tranſactions Philoſophiques de Londres*, n°. 313. que c'eſt le ſuc d'un certain arbre qui s'appelle *roſa mallos*, qui naît à l'île de Cobras, dans la Mer Rouge, éloignée de trois journées de la ville de Suez. On enleve, dit cet Auteur, l'écorce de cet arbre tous les ans : on la pile, & on la fait bouillir dans de l'eau de mer, juſqu'à la conſiſtance de glu ; enſuite on recueille la ſubſtance réſineuſe qui nage deſſus : pour la purifier on la diſſout de nouveau dans de l'eau de mer, & on la paſſe ; on renferme ſéparément dans de petits tonneaux cette réſine ainſi purifiée ; & le réſidu épais qui reſte après la purification : on tranſporte ces deux ſortes de ſtyrax à Moka, lieu où ſe tient la célebre foire d'Arabie.

Ce parfum eſt beaucoup eſtimé chez les Orientaux qui en font grand uſage. Le tonneau qui contient qua-

tre cents vingt livres, ſe vend depuis cent quatre-vingt, juſqu'à trois cents ſoixante livres d'argent, ſelon la pureté du ſtyrax. Nous avons vu dans un vaiſſeau Turc un baril de bois de ſtyrax : ce baril avoit été forme, à ce qu'on nous aſſura, du tronc de l'arbre qui produit le ſtyrax même. Il avoit deux pieds de diametre : c'étoit un tronc creuſé longitudinalement juſqu'à l'épaiſſeur du fond inférieur; le fond ſupérieur étoit fait de morceaux rapportés. Ce bois étoit peu dur, odorant, jaunâtre; on nous aſſura encore que parmi les Orientaux on fait les ſarcophages (cercueils) des Grands avec cette ſorte de bois.

Le ſtyrax convient ſur les contuſions, les plaies & les ulceres externes, ſur-tout les ſcorbutiques: il eſt la baſe d'un onguent qui porte ſon nom, & dont on ſe ſert fort heureuſement dans les grands Hôpitaux, &c. pour empêcher la pourriture & pour prévenir le ſphacele: on le preſcrit intérieurement quand il eſt purifié, depuis quatre grains juſqu'à ſeize, pour déterger & guérir les ulceres internes.

Le ſtyrax d'Amérique eſt le *liquidambar* : voyez ce mot.

SU. *Nieremberg, Hiſt. exot. L. IX*, c. 47, dit que c'eſt un animal qui habite proche des fleuves, & qu'on trouve chez les Patagons : au premier aſpect il paroît avoir quelque choſe de la figure d'un lion; il a une eſpece de barbe au menton & aux joues juſqu'aux oreilles. Ses poils ne ſont pas fort longs: il a la poitrine large, les reins ramaſſés, la queue large & longue comme celle de l'écureuil. Dans la Sibérie on ſe couvre de la peau de cet animal. Quand il prend la fuite, il porte ſes petits ſur ſon dos & les couvre de ſa queue. On le prend avec ſes petits dans des foſſes que l'on pratique en terre, & qu'on couvre de branches d'arbres : quand il y eſt tombé, il y égorge ſes petits, & il ne ſuccombe ſous les coups des Chaſſeurs qu'après les avoir effrayés par des cris horribles qui portent au loin l'épouvante. On nomme auſſi cet animal *ſuruccaraté*.

SUBSTANCES INFLAMMABLES. En Minéralogie on comprend ſous ce nom les *bitumes* & les *ſoufres*. Voyez ces mots.

SUC, *ſuccus*. On donne ce nom aux fluides qui ſe trouvent dans les différens corps de la Nature. Dans le regne animal on trouve les ſucs nourriciers, gaſtriques, pancréatiques & nerveux. Dans le regne végétal on trouve les baumes, la matiere extractive, la matiere de la gomme, & les huiles. Dans le regne minéral on trouve les ſucs bitumineux, tels que les pétroles, les guhrs métalliques, des eaux chargées de parties ou terreuſes, ou pierreuſes, ou ſalines. *Voyez* BITUME, EAUX, GUHR, HUILE, *& l'article* ÉCONOMIE ANIMALE *à la ſuite du mot* HOMME.

SUCCIN. *Voyez* AMBRE JAUNE.

SUCCISE ou MORS DU DIABLE. *Voyez à la ſuite du mot* SCABIEUSE.

SUCE-BŒUF. On donne ce nom à des oiſeaux qui ſe trouvent en grand nombre dans l'île de Biſeſcha, près de l'embouchure du Sénégal : ils ſont de la groſſeur d'un merle, noirs, & ont le bec dur & pointu. Le ſuce-bœuf s'attache ſur le dos des beſtiaux dans des endroits ou leur queue ne peut le toucher, & à coups de bec il leur perce la peau pour ſucer leur ſang. Si les Bergers & les Pâtres ne veillent pas ſoigneuſement à le chaſſer, il eſt capable à la fin de tuer l'animal le plus vigoureux. *Hiſtoire Générale des Voyages, Liv. VII. page* 416.

SUCE-SANG. *Voyez* SANGSUE.

SUCET ou ARRÊTE-NEF. *Voyez* REMORA.

SUCEUR DE MIEL. *Voyez* COLIBRI.

SUCRE DE ROSEAU ou DE CANNE. *Voyez* CANNE A SUCRE. Nous avons parlé du ſucre d'érable à la ſuite du mot ÉRABLE ; du ſucre de bambou, au mot BOIS DE BAMBOU ; & du ſucre de bouleau au mot BOULEAU, &c. Les Anciens ont encore fait mention d'autres ſortes de ſucre naturel ; ſavoir, du *tabaxir*, c'eſt le *ſaccar-mambu* des Indes ou le ſucre du *roſeau en arbre*, plus connu ſous le nom de *bambou* ; le ſucre *alhuſar* ou *alhaſſer*, eſt la *manne* de l'apocin : voyez ces mots.

SUCRIER DE MONTAGNE. *Voyez* BAUME A COCHON.

SUCRIER. C'eſt le grimpereau de la Martinique & de la Jamaïque. *Voyez* GRIMPEREAU.

SUCRION.

SUCRION. Nom donné à l'eſpece d'orge qui quitte ſa balle, & qui ſe cultive de temps immémorial dans les diverſes provinces de la France.

SUCTOLT, *ſcutatus orbis*. Poiſſon de mer, de figure ronde, mis par *Artedi* dans le rang de ceux dont les nageoires ſont cachées : on le nomme auſſi BUFOLT.

SUCU. Eſpece de pommier fort commun dans la Province de Canton en Chine. Son fruit a le goût, la figure & la couleur de nos pommes de calville : on le ſeche comme nos figues, afin de le conſerver toute l'année ; c'eſt un très-bon manger.

SUGGARDS. C'eſt le nom que les habitans du Cap de Bonne-Eſpérance donnent à un millepede, dont la morſure eſt auſſi dangereuſe que celle d'un ſcorpion : les vignes y ſont infeſtées d'une petite eſpece de millepedes, difficile à trouver, parce qu'elle ſe renferme dans une ſorte d'enveloppe qui reſſemble à la feuille de vigne flétrie. *Hiſtoire des Voyages.*

SUGLACURU ou FLUGACURU. Ver ainſi nommé chez les Maynas, & à Cayenne *ver macaque* : il prend ſon accroiſſement dans la chair des animaux & des hommes ; il croît juſqu'à la groſſeur d'une feve, & cauſe une douleur inſupportable. On trouve cette eſpece de ver aſſez rarement. M. *de la Condamine* dit avoir deſſiné à Cayenne l'unique qu'il ait vu ; & il l'a conſervé dans de l'eſprit de vin. On dit qu'il naît dans la plaie faite par la piqûre d'une ſorte de mouſtique ou de maringouin ; mais juſqu'ici l'animal qui dépoſe l'œuf n'eſt pas encore connu, dit l'Académicien ci-deſſus cité.

SUGUNTUS. Nom que l'on donne au Pérou à l'eſpece de corbeau du Mexique, nommé *aura* : voyez ce mot.

SUIE ou SUGE, *fuligo*. Subſtance volatile, inflammable, comme charbonneuſe, un peu ſaline, d'un roux noirâtre, d'un goût fort amer & d'une odeur vapide, qui ſe trouve enlevée & condenſée contre les parois intérieures des tuyaux de cheminées, ſous leſquels on a brûlé du bois, &c. & dont elle eſt un des produits : elle reſſemble beaucoup à une huile brûlée & empyreumatique ; on s'en ſert en teinture, ſous le nom de

*bidanet* : elle donne une couleur fauve qui eſt aſſez belle, mais qui ſent fort mauvais, en récompenſe elle conſerve les étoffes de laine contre les *teignes*; voyez ce mot. La ſuie entre dans les onguens pour la teigne ou pour la gale invétérée : on en fait auſſi avaler pour l'épilepſie Les Anglois regardent la ſuie comme très-bonne pour l'engrais des terres, pour faire périr les mauvaiſes herbes & les plantes aquatiques, telles que les joncs & les roſeaux dans les prairies baſſes. Les ſuies animales different des ſuies végetales. Le *noir de fumée* n'eſt que de la ſuie des matieres réſineuſes qui brûlent avec flamme.

SUIF, *ſebum*. C'eſt une des eſpeces de *graiſſe*; voyez ce mot. Le belier, la brebis, le mouton, de même que le bœuf, le cerf, le daim, le bouc & tous les ruminans produiſent du ſuif.

SUINT ou LAINE GRASSE. *V. au mot* LAINE.

SUISSE ou VANDOISE. *V.* DARD.

SUKOTYHO ou SUCOTAHIO. Les Chinois appellent ainſi un très-gros quadrupede, remarquable par ſes cornes. Cet animal eſt de la grandeur d'un bœuf : ſon muſeau reſſemble à celui d'un cochon; ſes oreilles ſont longues & rudes; ſa queue eſt épaiſſe & touffue; ſes yeux ſont placés perpendiculairement dans la tête. Proche de chaque œil ſort une longue & groſſe défenſe oſſeuſe, un peu arquée, aplatie, ſillonnée : voyez le détail de cette arme, par M. *Sloane*, dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences année* 1727. *Geſner* penſe que c'eſt une eſpece d'*urus* : voyez l'art. AUROCHES.

SULLA ou SILLA, *hediſarum flore rubente*. C'eſt une eſpece de ſainfoin originaire de l'iſle de Malthe, & dont la plupart des papiers publics ont fait mention en 1766 & 1767. Les habitans de Seminara dans la Calabre ultérieure, royaume de Naples, forment des prairies artificielles au moyen de cette plante. Sa culture eſt ſinguliere; elle réuſſit dans les terres fortes, argileuſes, crayeuſes & blanches, même dans celles qui ſont humides: on en fait la moiſſon à la fin de Juin ou au commencement de Juillet. La graine eſt jetée au haſard par-deſſus le chaume, auquel on met le feu le lendemain, ſans

y apporter après cela aucun ſoin ni culture : cette graine couverte ſeulement des cendres des chaumes brûlés, pénétre d'elle-même dans la terre, & commence à végéter au mois de Novembre, quatre mois après avoir été ſemée. Chaque graine produit pluſieurs tiges qui croiſſent lentement pendant tout l'hiver; mais au printems la terre ſe trouve ſemblable à une prairie la plus épaiſſe. Si le mois d'Avril eſt un peu pluvieux, la ſulla s'élevera juſqu'au-deſſus de la hauteur d'un homme. En trempant la graine dans de l'eau avant de la ſemer, on en hâte la germination & la végétation. La fleur de la ſulla eſt d'un aſſez beau rouge & à-peu-près de la forme de celle du genêt; chaque fleur eſt contenue par un calice dentelé. On peut commencer à faucher cette plante au mois de Mai, dans le temps même de ſa fleur; alors on la donne en vert aux mulets, aux chevaux, qu'elle purge légérement & engraiſſe très-promptement, & même trop le bétail qu'on ne feroit pas travailler; elle procure beaucoup de lait aux vaches & aux brebis. Cet excellent fourrage eſt ſi recherché; qu'on n'eſt point dans l'uſage de le faner. On en ſeme un peu, de temps à autre pour ſe procurer la graine qui eſt plus petite, mais aſſez reſſemblante à celle de l'eſparcette.

Après la récolte de la ſulla, qui dure dans ce pays juſqu'à la mi-Juillet, on laiſſe repoſer la terre juſqu'en automne, on la laboure alors, & l'on y jette la ſemence de ſulla; la moiſſon eſt à proportion plus riche dans les champs qui ont ſullé, *ſullati*. Il ſuffit qu'après la moiſſon on mette de nouveau le feu au chaume, pour que ſans autre culture qu'un ſeul labour très-ſuperficiel, le mois de Novembre ſuivant, la ſulla recouvre de nouveau le champ, après avoir été une année entiere, pendant le temps de la culture & de la récolte du blé, cachée dans l'intérieur de la terre, ſans nuire à la qualité de ce dernier, & ſans qu'il en ait paru la moindre apparence, même à fleur de terre, avant le mois de Novembre de l'année de repos ou de jachere; temps où la ſulla germe & croît avec le même ſuccès que la premiere année qu'on l'a ſemée. C'eſt ainſi que des champs une fois ſullés, donnent pendant l'eſ-

pace de plus de quarante années conſécutives, régulié-rement & alternativement de deux années l'une, une récolte abondante de ſulla, & l'autre une moiſſon du plus beau blé, ſans que pour conſerver une prairie auſſi ſinguliere, il faille d'autres ſoins que de répandre de la graine la premiere année, ainſi qu'il eſt dit ci-deſſus d'après le Mémoire préſenté ſur ce ſujet, le 12 Septembre 1766, à la Société des Georgofili de Genes, par M. le Marquis *de Grimaldi :* ce Mémoire a été publié à Parme par ordre du Gouvernement; il a été auſſi traduit de l'Italien, & inſéré dans les *Mémoires de la Société Économique de Berne, année* 1768.

La méthode facile de ſemer la ſulla, la qualité ſupérieure de ce fourrage, celle de contribuer à préparer les terres pour la récolte des grains, ſa fécondité, ſa longue durée dans les terres les plus compactes qu'elle pénetre ſans les épuiſer; toutes ces circonſtances ſingulieres prouvent aſſez ſon utilité, pour exciter l'attention des Cultivateurs.

Les Malthois choiſiſſent la graine de ſulla de deux ans, & qui vient de la petite iſle de Goro. On peut répandre cette graine un à deux jours ſur le blé avant de le ſcier, les pieds des Moiſſonneurs, des Glaneurs & du bétail ſuffiſent pour l'enterrer; ſi elle étoit miſe en terre trop profondement, elle riſqueroit de ne pas lever. Si la ſulla ou *ſilla* pouſſe trop fort avant l'hiver, on peut la faire pâturer par les beſtiaux, on l'empêchera par ce moyen de pouſſer des tiges fortes & vigoureuſes que le betail auroit peine à bien broyer.

La racine de la ſulla eſt groſſe, rameuſe, un peu pivotante; ſes tiges ſont herbacées, cannelées & ſe diſtribuant en rameaux; ſes feuilles au nombre de neuf ou onze, ſont alternes, ovales, épaiſſes, ailées, terminées par une impaire plus grande; ſa fleur eſt papilionacée; ſon fruit eſt long, aplati, droit, comme hériſſé; en un mot des Botaniſtes regardent la ſulla comme un *ſainfoin d'Eſpagne.*

SUMACH, *rhus.* Arbriſſeau dont on diſtingue pluſieurs eſpeces : les unes ſont d'utilité, les autres ſont de curioſité.

Le SUMACH ORDINAIRE ou COMMUN, *rhus culinaria*, appellé le *roux* ou *roure des Corroyeurs*, eſt un arbriſſeau qui nous vient de la Syrie & de la Paleſtine, qui croît quelquefois à la hauteur d'un homme : ſes feuilles ſont oblongues, velues, ailées, dentelées à leurs bords, rougeâtres, aſſez ſemblables à celles du ſorbier. Il nait d'entre les feuilles aux ſommités des branches des fleurs ramaſſées en épi, de couleur blanche, compoſées chacune de fleurs diſpoſées en roſe. Aux fleurs ſuccedent des baies preſque ovales, membraneuſes, verdâtres, qui renferment une ſemence arrondie en forme de petite lentille, de couleur rougeâtre. Ce fruit eſt d'un goût acide & aſtringent.

Ce ſumach s'eſt naturaliſé dans nos climats ; il croît dans les lieux ſecs & pierreux, ſur les collines & aux environs de Montpellier. En Eſpagne, dans le territoire de Salamanque on cultive cet arbriſſeau avec autant de ſoin que la vigne, parce que les habitans en font un commerce aſſez conſidérable. On coupe tous les ans ſes rejetons au pied de la racine, puis on les fait ſécher pour les réduire en une poudre fine ; c'eſt un tan dont on ſe ſert pour préparer les cuirs, & ſur-tout pour les apprêts des peaux de bouc, de chevre, de marroquin noir. *V. l'art.* MARROQUINIER *dans le Dictionnaire des Arts & Métiers.* Les Anciens s'en ſervoient au même uſage. On employoit ſon fruit autrefois dans les cuiſines pour aſſaiſonner les viandes : cela ſe pratique même encore chez les Turcs. C'eſt de la différence de ſes uſages qu'il a reçu différens noms : le *ſumach des Cuiſiniers* eſt le fruit ; il noircit les dents & les cheveux ; le *ſumach des Corroyeurs* ſont les feuilles & les branches ; la plus grande quantité de ce qu'on en conſomme en France ſe tire du Portugal ; & le *ſumach rouge de Galien* eſt la graine du même arbriſſeau.

Le SUMACH DES JARDINS OU DE VIRGINIE ſe cultive dans les jardins où il s'éleve aiſément & produit un très-bel effet ; il porte de beaux épis veloutés rouges ; il fleurit de bonne heure : aux fleurs ſuccedent des fruits fort rouges, arrondis, preſſés, qui contiennent chacun une ſemence aplatie comme une lentille, d'un goût aigrelet : ſes fruits ſont rafraîchiſſans ; on en met

macérer une grappe dans une pinte d'eau froide qu'on fait boire enſuite par verrées dans toutes ſortes d'hémorragies : cette infuſion eſt encore recommandée contre les deſcentes ; les feuilles de ſumach pilées & appliquées ſur le panaris réſiſtent à la pourriture, & empêchent la gangrene.

Ces deux eſpeces de ſumachs ſont propres à garnir des remiſes & certaines parties des parcs : elles font un bel effet dans les boſquets d'été & d'automne. Il y a deux autres eſpeces de ſumach de la Caroline, l'un à fruit noir, l'autre à fruit de couleur rouge orangé, qui peuvent auſſi paſſer très-bien l'hiver en terre.

Il découle, dit M. *Duhamel*, des inciſions qu'on fait aux troncs des gros ſumachs, une ſubſtance réſineuſe qui paroît mériter qu'on eſſaie d'en faire un vernis analogue à celui de la Chine. Je crois, continue-t-il, que la décoction des grappes eſt employée à préparer les étoffes pour quelques eſpeces de teintures : au reſte, ces grappes, bouillies dans le vin, calment l'inflammation des hémorroïdes.

Le bois de ſumach eſt fort tendre, principalement celui de ſumach de Virginie, que l'on appelle *vinaigrier* en Canada : il eſt d'une très-belle couleur verte, & de deux nuances qui ſont aſſez agréables.

Il y a une autre eſpece de ſumach dont on ſe ſert en teinture du grand & du petit teint vert, ſous le nom de *rédoul* : voyez ce mot.

Enfin, on diſtingue ſix ſortes de ſumachs qui ſont originaires de l'Afrique, & qui n'ont d'autre agrément que d'être toujours verts.

SURA : *Voyez au mot* COCO.

SUREAU ou SUZEAU, *ſambucus*. Le ſureau eſt un arbriſſeau dont il y a pluſieurs eſpeces, qui different par la couleur de leurs fruits, & par leurs feuilles.

Les fleurs de ſureau ſont blanches & raſſemblées en ombelles. Chaque fleur eſt en roſette : il leur ſuccede des baies ſphériques, qui ſont noires, dans certaines eſpeces, & blanches, rouges ou vertes dans d'autres : les feuilles ſont compoſées de grandes folioles pointues, découpées & dentelées ſur les bords, oppoſées

deux à deux ſur les branches : il y a une eſpece de ſureau dont les feuilles ſont profondement laciniées.

Les ſureaux ſont de grands arbriſſeaux très-jolis, ſur-tout dans le mois de Juin, quand ils ſont chargés de fleurs : ainſi, ils ſont propres à être employés à la décoration des boſquets de la fin du printems & de l'été. Il y a peu d'arbres qui ſoient moins délicats ſur la nature du terrain : ils reprennent très-facilement de boutures, ainſi que tous les arbres qui ont beaucoup de moelle. On ſait que les jeunes branches de ſureau ſont remplies de moelle : leur bois eſt peu épais ; elles ſont vertes d'abord, puis grisâtres: elles peuvent ſervir à faire des ſarbacannes. On ne trouve point de moelle dans les gros troncs qui ſont couverts d'une écorce rude, crevaſſée, de couleur cendrée : ſous cette écorce il s'en trouve une ſeconde qui eſt verte & d'uſage en Médecine. Le bois de ſureau eſt aſſez dur & liant : il ſert à faire différens ouvrages. Les Tourneurs en font des boîtes & des tabatieres, des peignes communs ; après le buis, c'eſt un des meilleurs bois qu'on puiſſe employer à cet uſage. Le jeune bois creux ſert à faire des canonnieres.

On fait un vinaigre aromatique avec les fleurs vertes de ſureau, on l'appelle *vinaigre ſurard* : il eſt très-agréable pour l'uſage de la table, & moins contraire à l'eſtomac que le vinaigre ſimple. On conſeille la décoction des fleurs & des branches de ſureau pour détérger les ulceres, & pour faire des fomentations ſur les parties affligées d'éryſipeles. La fleur de ſureau infuſée dans de l'eau bouillante en façon de thé, eſt excellente pour les coliques d'indigeſtion : c'eſt encore un bon ſudorifique, dont on fait uſage avec ſuccès dans toutes les maladies cauſées par une ſuppreſſion de l'inſenſible tranſpiration, & ſur-tout dans les maladies inflammatoires de la poitrine, dit M *Bourgeois*. Son eau diſtillée a les mêmes vertus, mais elle eſt moins échauffante : ſon écorce & ſes fleurs fraîches infuſées dans du vin blanc, ſont purgatives & puiſſamment diurétiques : l'écorce moyenne eſt ſpécifique pour la brûlure, l'inflammation des hémorrhoïdes & la goutte. Quelques perſonnes mettent des fleurs de ſureau ſeches

dans le moût de raiſin, pour donner au vin un goût de muſcat. Si on ſe contente de mettre des pommes ſur des lits de fleurs de ſureau deſſéchées, & qu'on les enferme ainſi dans une boite, elles contracteront un goût de muſcat. On fait avec de la farine de ſeigle & les baies de ſureau, qu'on appelle dans les boutiques *grana actes*, des gâteaux qui ſont très-eſtimés pour arrêter les diarrhées & les dyſſenteries. On fait auſſi un *rob* avec le ſuc de ce fruit. Le ſureau eſt depuis long-temps célebre en Médecine, même du temps d'*Hippocrate*. *Martin Blokwitzius* a écrit un livre entier des vertus de cet Arbriſſeau ſous le titre d'*Anatomie du Sureau*. Il croit ſur le ſureau une eſpece de champignon, que l'on appelle *oreille de Judas*. Voyez ce que nous en avons dit à la ſuite du mot CHAMPIGNON. En Chine on ſe ſert de la moelle & de la pulpe des baies du ſureau dont on fait une eſpece de papier, où ces belles fleurs artificielles qui nous viennent de ces contrées.

On donne le nom de petit ſureau à l'*yeble*, & celui de ſureau aquatique à l'*obier* : voyez ces mots.

SURELLE : *voyez* OSEILLE.

SURFS : *V. à l'art.* HARENG.

SURIKATE. Eſpece de quadrupede qui ſe trouve dans l'Amérique Méridionale : il eſt de la grandeur à peu près d'un lapin ; & par la partie ſupérieure du muſeau, il reſſemble au *coati*. Cet animal a un caractere qui le diſtingue de tous les quadrupedes, & qui ne lui eſt commun qu'avec l'*hyene* ; ce caractere eſt d'avoir également quatre doigts à tous les pieds. Cet animal a une phyſionomie jolie, vive & eſt fort adroit. il ſe ſoutient aiſément ſur ſes pattes de derriere, & marche de cette maniere. Il ſe place auprès du feu dans cette attitude : il aime beaucoup le poiſſon, la viande & les œufs. Un de ces animaux, que M. *de Buffon* avoit, ſe ſervit de ſes pattes réunies pour tirer des œufs de l'eau où on les avoit mis pour les faire cuire : le même animal ne buvoit point d'eau à moins qu'elle ne fût tiede, ſa boiſſon ordinaire étoit ſon urine, dont l'odeur étoit cependant fort déſagréable : il étoit apprivoiſé au point d'obéir à la voix de ſon maître lorſ-

qu'il l'appelloit ; gai, leſte, agile, il jouoit avec les chats ſans leur faire de mal. Lorſque le ſurikate a peur, ou qu'il s'ennuie, ſa voix reſſemble alors à l'aboiement d'un jeune chien, mais lorſqu'il eſt affecté par quelque ſenſation de plaiſir, il s'exprime par d'autres accens ; il fait un bruit vif & ſemblable à celui d'une creſſelle de bois que l'on tourne avec rapidité.

SURMULET, BARBARIN, MOIL. Poiſſon mis dans le genre des poiſſons à nageoires épineuſes : on en diſtingue de pluſieurs ſortes.

Le *ſurmulet barbu* a juſqu'à un pied de long : il eſt orné de lignes dorées depuis la tête juſqu'à la queue. On apperçoit au travers de ſes écailles une couleur pourprée : ces écailles ſont grandes, découpées à l'entour, & placées de travers ; elles tombent aiſément. Ce poiſſon a le dos & la tête voûtés, les yeux rouges, la bouche petite & ſans dents ; au bout de la mâchoire inférieure, pendent deux filets blancs & mous : c'eſt ce qui a fait nommer ce poiſſon *barbeau de mer* : il a deux nageoires dorées près des ouies, & deux autres blanches au deſſous ; il en a une autre proche de l'anus, & deux au dos ; ſa queue eſt rouge. Le ſurmulet barbu a le paſſage du goſier petit : il a quatre ouies de chaque côté. Il ſe corrompt facilement ; ce qui fait qu'on ne le tranſporte guere loin de la mer.

*Rondelet* dit que les ſurmulets barbus ſe prennent ſur les rivages, & que les non-barbus ſe prennent en haute mer : leur chair eſt eſtimée, ſur-tout ceux de la Méditerranée.

Les *ſurmulets d'étang* habitent toujours dans la fange : leur chair ſent la bourbe. Ils ſont plus grands que ceux de mer, & n'en ſont pas pour cela meilleurs ; mais leurs écailles tiennent davantage, & leurs traits dorés ſont plus éclatans.

Le *ſurmulet de mer ordinaire*, eſt plus grand que le ſurmulet barbu ; ſes écailles ſont plus épaiſſes & plus adhérentes à la peau : il a aux côtés trois ou quatre lignes dorées, & les nageoires qu'il a ſur le dos ſont d'un jaune mêlé d'un beau vermillon. Ce ſurmulet reſſemble beaucoup au ſurmulet d'étang.

Le ſurmulet ſans barbillons eſt l'*imbriaco*.

SURMULOT. Cet animal qui n'eſt connu que depuis quelques années, a été nommé improprement, *rat des bois*; car il differe autant du rat, que le mulot differe de la ſouris. Il a été nommé, à plus juſte titre, *ſurmulot*, c'eſt-à-dire, *grand mulot*, parce qu'en effet il reſſemble plus au mulot qu'au rat, par la couleur, par les mœurs & par les habitudes naturelles.

Le ſurmulot, dit M. *de Buffon*, eſt plus fort & plus méchant que le rat: il a le poil roux, la queue extrêmement longue & ſans poil; l'épine du dos arquée comme l'écureuil, & le corps beaucoup plus épais: il a auſſi des mouſtaches comme le chat.

Ce n'eſt que depuis douze à quinze ans, que cette eſpece s'eſt répandue dans les environs de Paris: on ne ſait d'où ces animaux ſont venus, mais ils ont prodigieuſement multiplié; & l'on n'en ſera pas étonné, lorſqu'on ſaura qu'ils produiſent ordinairement depuis huit juſqu'à douze petits, & qu'ils engendrent juſqu'à trois fois par an.

Les endroits où les ſurmulots ont paru pour la premiere fois; & où ils ſe ſont bientôt fait remarquer par leurs dégâts, ſont Chantilly, Marly-la-Ville & Verſailles.

Les mâles ſont plus gros, plus hardis & plus méchans que les femelles. Lorſqu'on les pourſuit, & qu'on veut les ſaiſir, ils ſe retournent & mordent le bâton ou la main qui les frappe: leur morſure eſt non-ſeulement cruelle, mais dangereuſe; elle eſt promptement ſuivie d'une enflure conſidérable, & la plaie, quoique petite, eſt long-temps à ſe refermer.

Les chiens chaſſent les ſurmulots comme ils chaſſent les rats d'eau, c'eſt-à-dire, avec un acharnement qui tient de la fureur. Lorſque les ſurmulots ſe ſentent pourſuivis & qu'ils ont le choix de ſe jeter à l'eau, ou de ſe fourrer dans un buiſſon d'épine à égale diſtance, ils choiſiſſent l'eau; ils y entrent ſans crainte, & nagent avec une merveilleuſe facilité. Cela leur arrive toutes les fois qu'ils ne peuvent regagner leurs terriers; car ils ſe creuſent, comme les mulots, des retraites ſous terre, ou bien ils ſe gîtent dans celles des lapins. On peut, avec les furets, prendre les ſurmulots dans leurs

terriers : ils les pourſuivent comme les lapins, & ſemblent même les chercher avec plus d'ardeur.

Ces animaux paſſent l'été dans la campagne ; & quoiqu'ils ſe nourriſſent principalement de fruits & de grains, ils ne laiſſent pas auſſi d'être très-carnaſſiers. Ils tuent, dévorent le gibier, lapereaux, perdreaux, égorgent la jeune volaille ; & quand ils entrent dans un poulailler, ils y font preſque autant de ravage que le *putois*.

Vers le mois de Novembre les meres, les petits & tous les jeunes ſurmulots quittent la campagne & ce peuple de brigands va en troupes s'établir dans les granges, où ils font un dégât infini : ils hachent la paille, conſomment beaucoup de grains, & infectent le tout de leur ordure. Les greniers étant dévaſtés, ils rongent les portes. Les vieux mâles reſtent à la campagne : chacun d'eux habite ſeul dans ſon trou : ils y font, comme les mulots, proviſion pendant l'automne de gland, de farine, &c. Ils rempliſſent leur trou juſqu'au bord, & demeurent eux-mêmes au fond : ils ne s'y engourdiſſent pas comme les loirs ; ils en ſortent l'hiver, ſur-tout dans les beaux jours. Ceux qui vivent dans les granges, en chaſſent les ſouris & les rats. L'on a même remarqué, depuis que les ſurmulots ſe ſont ſi fort augmentés aux environs de Paris, que les rats & les ſouris y ſont beaucoup moins communs qu'ils ne l'étoient autrefois. Ils les pourſuivent dans les lieux de leur domaine, & les détruiſent.

SURON. Les Droguiſtes donnent ce nom à certains cuirs de bœufs, qui recouvrent les ballots de marchandiſes que l'on nous envoie de la Nouvelle-Eſpagne & de Buenos-Ayres dans l'Amérique méridionale. Ces cuirs ſont couſus avec des filets & lanieres de la même peau fraîche. On dit aujourd'hui un *ſuron* de quinquina, un *ſuron* de jalap, un *ſuron* de canelle, &c.

SUSERRE ou SISERRE. *Voyez* GRIVE.

SYCOMORE. *V. l'art.* ÉRABLE. Le ſycomore faux eſt l'*azédarac*. Voyez ce mot.

SYLPHIUS. *Voyez* SILPHIUM.

SYLVIE, *anemonoïdes*. M. *Deleuze* dit que *Vaillant* donnoit ce nom à quelques eſpeces d'anemones dont

il faiſoit un genre à part, parce que leurs ſemences n'ont point de queue comme celles des autres eſpeces : elles croiſſent dans les bois & les près ombragés. La ſylvie à fleur blanche a été décrite ſous le nom de *renoncule des bois :* il y en a une jolie eſpece à fleur jaune, dit M. *Deleuze.* Voyez l'article RENONCULE.

SYRINGA *Voyez* SERINGAT.

SYRIOT. *Voyez* GRISETTE.

SZEINAN. Suivant M. *Pallas* c'eſt une eſpece d'antilope. *Voyez à l'article* GAZELLE.

# T

TABAC, *tabacum*. Plante uſuelle, médicinale pour les uns, de pur agrément pour les autres, dont le luxe ou la mode a ſéduit toutes les Nations, en ſe répandant de l'Amérique juſqu'au Japon. Les eſpeces de tabacs qu'on emploie actuellement dans les Manufactures de France, ſont les feuilles de la Louiſiane, de Virginie, de Flandres, de Hollande, du Palatinat, d'Alſace, de Pologne, d'Ukraine & du Levant. Il faut que les raiſons qui nous empêchent de nous procurer cette denrée par nous-mêmes, comme il étoit permis autrefois, ſoient très-fortes. (En France, il eſt défendu d'en faire des plantations, & la Ferme du tabac a le privilege excluſif du débit.) Je voudrois ignorer qu'en 1750, on eſtima que le Maryland & la Virginie produiſoient chaque année aux Anglois plus de cent milles tonnes ou boucauts de tabac, dont ils gardoient à-peu-près la moitié pour leur conſommation, & faiſoient exporter en France une grande quantité du reſte, ce qui les enrichiſſoit annuellement d'une ſomme de neuf millions deux cents mille livres de France. Quel objet de commerce; Par les préparations qu'on fait ſubir au tabac, & dont on trouve le détail circonſtancié dans le *Dict. des Arts & Métiers*, il paroît qu'on peut regarder le tabac comme une matiere végétale à demi-putréfiée. Que n'uſe-t-on des plantes de notre pays? il y en a qui procurent des poudres ſternutatoires plus agréables, & dont l'uſage eſt moins dangereux que ne l'eſt celui du tabac. Quant à la deſcription du tabac, *voyez à l'article* NICOTIANE.

TABAC DES VOSGES. On a donné ce nom à l'*arnica*. Voyez à l'article DORONIC.

TABACOS ou POLYLT. Les Eſpagnols du Mexique donnent ce nom à des morceaux de roſeaux longs de trois pieds, & remplis d'un mélange de tabac, d'ambre liquéfié, d'épices, & d'autres plantes fort échauffantes. Ils allument ces roſeaux par un bout, & ils

aſpirent par l'autre la fumée, dont la narcoticité les endort en leur ôtant toute ſenſation de laſſitude & de travail : c'eſt-là l'opium des Mexicains.

TABAQUEUR. *Goëdard* donne ce nom à un papillon qui vole fort vite, & qui provient d'une chenille qui ſe nourrit des grandes feuilles du tabac, lorſqu'elles ſont en maturité.

TABAXIR. C'eſt la ſubſtance concrete que produiſent naturellement certaines cannes Indiennes nommées *mambous*, c'eſt un remede fort célebre en Aſie pour la dyſſenterie & les fievres chaudes : on l'appelle dans ces régions, *ſacar-mambus* ou *ſucre de manbou*. Voyez aux articles CANNE A SUCRE & BAMBOU.

TABOURET ou MALETTE A BERGER. *Voyez* BOURSE A PASTEUR.

TABROUBA. Grand arbre qui croît à Surinam : ſes fleurs ſont d'un blanc verdâtre, & ſuccédées de fruits qui renferment des graines blanches ſemblables à celles des figues. On en tire un ſuc qui noircit au ſoleil, & qui fournit aux Indiens une teinture dont ils ſe peignent le corps. Les branches du tabrouba inciſées, diſtillent un ſuc laiteux & fort amer, qui ſert aux Sauvages pour ſe frotter la tête à deſſein d'en écarter les inſectes incommodes.

TABURIN. *V.* TIBURON.

TACAMAQUE ou TACAMAHACA. *V.* RÉSINE TACAMAQUE.

TACATACA. Au Bréſil on donne ce nom à un oiſeau que nous appellons *toucan*. Voyez ce mot.

TACHAS ou THACHASCH. Moyſe a employé ce nom dans l'Exode, pour exprimer un gros animal qu'*Artedi* croit être le poiſſon cétacée que les Anglois nomment *manalee*, les Eſpagnols *manati* ou *monati*, les Portugais *peixe-mouller* ou *muger*, & les habitans d'Amboine *dujong ;* c'eſt le *lamentin* des Naturaliſtes. M. *Jault*, Savant dans les Langues Orientales, dit que la peau du tachas ſervoit chez les Juifs pour couvrir le Tabernacle & les vaſes ſacrés.

TACON. Nom donné au jeune ſaumon. Le *bécard* eſt la femelle du ſaumon. *V.* SAUMON.

TACLOVO. Eſpece d'huître des Indes orientales, & qui peſe pluſieurs livres. Il y a des barris ( ſinges des bois ) qui en ſont fort friands, & vont les chercher ſur les rivages. Comme ces huîtres ſont ſouvent ouvertes, & que le ſinge craint que quand il veut les manger, elles ne lui attrappent la patte en ſe refermant, il jette une pierre dans la coquille qui l'empêche de ſe fermer, & enſuite il mange l'huître ſans peine.

TADORNE ou TARDONE, *tadorna*. Eſpece d'oiſeau qui tient du canard ; il eſt peu commun en France.

La tadorne, dit *Belon*, eſt plus grande que le canard, & approche de la grandeur d'une moyenne oie : elle a le plumage de la tête noirâtre, ainſi que les yeux ; ſon bec, qui eſt auſſi court que celui d'une canne & auſſi large que celui d'une oie, eſt rouge par-deſſus, & comme enflé : il a une tache noire de chaque côté, & une autre au bout, avec un tubercule charnu à la naiſſance du bec. Cet oiſeau a les jambes plus longues que le canard : la couleur de ſes jambes & de ſes pieds tire ſur le rouge : ſa poitrine eſt ornée d'un collier de couleur rouſſe : le devant de l'eſtomac & le tour du cou eſt blanc ainſi que le corps ; le deſſus des ailes eſt noir & barré d'une ligne rouſſe ; le bout de la queue & des ailes eſt noir. Il plonge rarement entre deux eaux, mais il aime à être ſur l'eau & porte ſa queue comme les cannes ; ſon cri eſt ſemblable à celui du canard : ſes ailes étendues, quoique noires, paroiſſent ſur-ombrées d'un vert brillant ; mais étant pliées, ce vert devient roux. La tadorne ſemblablement au renard, fait ſon nid dans des trous en terre, c'eſt pourquoi quelques Naturaliſtes l'ont nommée *vulpenſer* : on la trouve dans le Nord, & même en Angleterre près des rivages de la mer.

TÆDA. Nom donné aux branches inférieures du pin des montagnes, leſquelles ſont remplies de réſine, & ſervent pour cela de torches à éclairer.

TAELPE. C'eſt une eſpece de rat, qu'on trouve fréquemment dans certains cantons des Kalchas dans la Tartarie orientale. Cet animal creuſe en terre des trous pour s'y loger : chaque mâle fait le ſien ; parmi ces animaux il y en a toujours un qui fait ſentinelle, & qui ſe précipite dans ſon trou, lorſqu'il voit appro-

cher quelqu'un ; mais la troupe n'échappe pas pour cela aux chaſſeurs. Lorſqu'ils ont une fois découvert le gîte, ils l'environnent ; ils ouvrent la terre en deux ou trois endroits, & ils y jettent de la paille enflammée, qui les oblige auſſi-tôt de ſortir pour ſe ſauver : c'eſt alors qu'ils en prennent facilement un très-grand nombre, qu'ils écorchent ; les peaux en ſont à fort bon marché dans le pays. On emploie à Pékin la peau de ces animaux pour faire des mantilles.

TÆNIA ; *V.* RUBAN MARIN. On donne auſſi le nom de tænia ou *ténia* au *ver ſolitaire* qui prend naiſſance dans le corps des animaux. *V.* VER SOLITAIRE.

TAFIA. Nom que les Naturels des Antilles donnent à l'eau-de-vie de cannes, c'eſt-à-dire, à celle qui ſe fait avec les écumes & les gros ſirops du ſucre : les François l'appellent *guldive*, & les Anglois *rhum*.

TAGUAN. Nom que des habitans des iſles Philippines donnent au *chat-volant*. Voyez ce mot.

TAJAÇU ou PECARI, *porcus moſchiferus*. Eſpece de ſanglier ou de cochon naturel à l'Amérique : c'eſt une des eſpeces d'animaux les plus nombreuſes & les plus remarquables qui ſe voient dans le Nouveau Monde ; les François de la Guiane l'appellent *cochon noir*. Cet animal reſſemble au premier coup d'œil à notre ſanglier, ou plutôt au cochon de Siam, qui, comme on le ſait, n'eſt, ainſi que notre cochon domeſtique, qu'une variété du ſanglier ou cochon ſauvage. Le tajacu a le cou court & épais ; les oreilles droites, pointues, longues d'environ trois pouces ; les yeux petits ; il ne paroît point avoir de queue. Tout ſon corps eſt couvert de ſoies, plus groſſes que celles des cochons ordinaires, & ſi roides, qu'elles reſſemblent plutôt aux piquans du porc-épic : elles ſont noires, mêlées d'un peu de blanchâtre. Ces ſoies ſont courtes au bas des flancs, & de plus en plus longues à meſure qu'elles s'approchent du dos, où il y en a qui ont cinq ou ſix doigts de longueur.

Le tajacu differe principalement des autres eſpeces de ſon genre, par une ſorte de bourſe qu'il a ſur le dos vers la partie poſtérieure, d'où ſuinte & découle une liqueur d'une odeur déſagréable. Ainſi ce quadrupede

eſt

eſt de tous les animaux le ſeul qui ait une ouverture dans cette région du corps (car cette bourſe ou glande odoriférante eſt ſituée ſur le dos près de la croupe, & préſente une fente de deux ou trois lignes de largeur, mais qui pénetre à plus d'un pouce de profondeur.) Les *civettes*, le *blaireau*, la *genette*, ont le réſervoir de leur parfum au-deſſous des parties de la génération. L'*ondatra* ou *rat muſqué*, le *muſc* ou le *chevreuil du muſc*, l'ont ſous le ventre. Le tajacu eſt le *caaiguara* de *Marcgrave*: *Edouard Tiſon* en a donné la deſcription anatomique dans les *Tranſact. Philoſoph. n.* 133, *pag.* 379. Ray dit qu'il a la mâchoire inférieure plus alongée que la ſupérieure, & le ventre nu. Il a, au milieu de la tête, entre les oreilles un paquet de poils hériſſés, la plupart noirs; les ongles du pied de derriere plus longs que ne les ont ordinairement les animaux à pied fourchu.

On trouve le tajacu ou tajaſſu dans la Nouvelle Eſpagne, au Mexique, dans la Terre-Ferme & dans le Bréſil. Ces animaux ſont très-nombreux dans tous les climats chauds de l'Amérique méridionale: ils vont ordinairement par troupes, & ſont quelquefois deux ou trois cents enſemble; ils ont le même inſtinct que les cochons pour ſe défendre, & même pour attaquer, ſur-tout les perſonnes qui veulent enlever leurs petits; ils ſe ſecourent mutuellement; ils enveloppent leurs petits, les défendent avec vigueur, & bleſſent ſouvent les chiens & quelquefois les Chaſſeurs; ils habitent les montagnes, les forêts où ils ſe nourriſſent de fruits ſauvages, de graines & de racines. *Bolivar* dit qu'ils mangent auſſi les ſerpens, les crapauds, les lézards, qu'ils écorchent auparavant avec leurs ongles. On peut aiſément priver ou rendre domeſtiques les petits, en les prenant jeunes: ils perdent leur férocité naturelle, ſans devenir familiers, car ils ne connoiſſent perſonne, ne s'attachent point à ceux qui les ſoignent; mais ils reviennent d'eux-mêmes au gite. Cette eſpece de ſanglier craint le froid, & ne pourroit ſubſiſter ſans abri, dans notre climat tempéré, comme notre ſanglier ne peut lui-même ſubſiſter dans les climats trop froids. Le tajacu eſt une eſpece très-

diſtincte de notre cochon d'Europe; car ils ne produiſent point enſemble, quoique cependant ces eſpeces paroiſſent voiſines en apparence.

Selon *Joſeph d'Acoſta*, lorſque le tajacu eſt tué, il eſt neceſſaire de couper ſur le champ la groſſeur ou bourſe odoriferante qu'il a ſur le dos; parce qu'en moins d'une demi-heure la chair de l'animal ſe gâteroit, & ne ſeroit plus bonne à manger. *Tiſon* prétend au contraire qu'en comprimant cette partie avec le doigt, il en a fait ſortir une liqueur dont l'odeur muſquée étoit fort agréable. Mais, ainſi que le dit M. *de Buffon* d'après l'épreuve qu'il en a faite, on auroit plutôt dû comparer cette odeur à celle du *caſtoreum*, qu'à celle du muſc. Il faut auſſi néceſſairement enlever au mâle, dans le même inſtant qu'on le tue, les parties de la génération, comme on le fait au ſanglier; car ſans cela il en réſulteroit le même inconvénient. La chair de cet animal eſt plus ſeche & moins chargée de lard que celle de notre cochon, mais elle n'eſt pas mauvaiſe à manger, & pourroit devenir meilleure par la caſtration.

TAJIBI. Eſpece de philandre du Bréſil, que les Portugais appellent *cachorro de mato*, & les Hollandois *boſchatte*; c'eſt le tlaquatzin de *Klein*. On prétend que ſa femelle n'a pas de poche pour y retirer ſes petits qui ſont au nombre de quatre. *Voyez* DIDELPHE.

TAILLEURS. *Goëdard* donne ce nom à des mouches à deux ailes, qui ſont de grandes eſpeces de tipules. *Voyez* TIPULES.

TAILLIS. On nomme ainſi une certaine étendue de bois, depuis ſa premiere pouſſe juſqu'à vingt-cinq ans: on appelle *gaulis* le même bois âgé depuis vingt-cinq ans juſqu'à cinquante ou ſoixante ans. Chaque fois qu'on coupe un *taillis*, il eſt dans un danger évident, ſi on ne le préſerve pas pendant deux ans de la dent des lapins, & pendant quatre de celle de la bête fauve. Ces ennemis des bois qu'ils habitent, dévorent les germes tendres deſtinés au rétabliſſement des forêts. Quelques eſpeces d'arbres, tels que le charme, le frêne, le hêtre, ſont en danger du côté des lapins

pendant ſix ou ſept ans. Mais par-tout où la quantité de gibier ne ſera pas trop grande, les plantations que les Ecrivains économiques rendent ſi effrayantes, deviennent très-faciles, & ſe font à peu de frais: l'on peut auſſi, par cette raiſon, ſe ſervir de plant élevé en pépiniere. Si l'on veut un taillis à couper tous les quinze ans, il faut planter à quatre pieds de diſtance; ou à cinq ſi l'on ſe propoſe de couper les bois à trente ou quarante ans; & plus encore ſi on le deſtine à devenir une futaie: à l'égard du choix de l'eſpece de plante, il doit répondre à la conſommation & au beſoin du pays Depuis que les vignes ſe ſont multipliées, & que le luxe a introduit dans nos jardins une immenſe quantité de treillages, le châtaignier eſt devenu celui de tous les bois dont le taillis produit le revenu le plus conſidérable. Si un taillis eſt mangé par les lapins à la premiere pouſſe, il ne faut point le réceper: les rejetons dépouillés meurent; mais il en revient un petit nombre d'autres qui ſont plus vigoureux que ceux qui repouſſeroient ſur les jeunes tiges. Si le taillis a deux ans lorſqu'il eſt mangé, & qu'il ſoit entiérement dépouillé, il faut le réceper. *Voyez les articles* FORÊT, FUTAIE, BOIS & ARBRE.

TAIPARA. Joli petit perroquet du Bréſil, de la groſſeur d'une alouette. Son plumage eſt d'un jaune citron; ſa queue eſt fort courte. Il a le bec rouge: ſes jambes ſont griſes; il perche dans les lieux peu habités, ſur des arbres où ſe trouvent beaucoup de fourmis dont il eſt fort avide.

TAIRA. *Voyez* TAYRA.

TAISSON. *Voyez* BLAIREAU.

TALAPOIN. Eſpece de petite guenon d'une aſſez jolie figure, & qui ſe trouve dans les Provinces de l'Aſie orientale à Siam. *Voyez* SINGE.

TALC, *talcum*. Eſpece de pierre réfractaire flexible, élaſtique, dont les particules n'ont point de figure déterminée: elles ſont très-déliées, & ſemblent cependant n'être qu'un amas de feuilles très-courts, brillans, inégaux, doux & gras au toucher, aſſez friables & caſſans. Cette pierre eſt différente du mica de Moſ-

covie, qu'on appelle improprement *talc de Ruſſie.* Voyez MICA.

Le talc eſt peſant : il réſiſte à l'action d'un feu où le marbre ſe réduiroit en chaux, & ſans que ſa couleur qui lui eſt étrangere, ni ſa peſanteur ſpécifique s'alterent ſenſiblement : il ne ſe diſſout point dans les acides.

Cette ſubſtance forme ordinairement dans la carriere une maſſe continue : on en diſtingue pluſieurs ſortes, ſoit par la couleur, l'opacité, la peſanteur, ſoit par la dureté & par la fineſſe du grain, ſoit par l'arrangement & par la grandeur des parties feuilletées.

Le TALC BLANC, *talcum argenteum*, eſt très-tendre, fort friable, à demi tranſparent, gras au toucher & à la vue. On dit qu'il s'en trouve dans le Canada & en Normandie.

Le TALC JAUNE, *talcum aureum*, eſt opaque juſques dans ſes plus petites parties, compoſé de pluſieurs petits feuillets jaunâtres, quelquefois rouſſâtres, courbés & fort caſſans. Cette eſpece de talc accompagne ſouvent la mine d'étain, & ſe trouve communément dans la matrice pierreuſe des grenats.

Le TALC VERDATRE, *talcum virideſcens*, eſt compoſé d'un nombre de feuillets courts à peine tranſparens, comme entrelacés, argentins, luſtrés ou d'un œil vitreux comme perlé, verdâtres, peu ou point flexibles, mais friables. Ce talc vient du royaume de Naples, & ſe tranſporte à Veniſe où il s'en fait un grand commerce. On en trouve auſſi en Dalmatie.

Le TALC COMMUN, *talcum commune*, eſt dur, compacte, ſouvent de diverſes couleurs & opaque, au plus d'une tranſparence de cire, tantôt blanchâtre & ſtrié, tantôt verdâtre & écailleux, ſemblable à de l'huile congelée, traçant facilement des lignes comme de la craie. C'eſt de cette eſpece de talc en maſſes blanches qu'on prépare le fard, qui eſt une poudre blanche, graſſe au toucher, un peu écailleuſe & comme perlée ; les Dames l'emploient en poudre pour rehauſſer l'éclat de leur teint, & pour conſerver la fraîcheur de la jeuneſſe. Ce talc forme auſſi le fond ou la baſe du rouge de la toilette, après avoir été coloré

avec du carmin, & qu'on y a joint quelques gouttes d'huile de ben, afin de lui donner du corps. *Voyez l'article* FARD *au mot* PIERRE A FARD.

Le talc commun ſe trouve en groſſes maſſes dans des carrieres dont les lits ſont inclinés à l'horizon. Les Epiciers Droguiſtes le vendent tantôt ſous le nom de *craie de Briançon* ou d'*Eſpagne*; tantôt ſous celui de *pierre à fard* ou de *talc ordinaire*, ou de *ſtéatite ſavonneuſe*, ou de *talcite* quand il eſt veiné ou noirâtre. Le nom de *craie* lui vient de ce qu'il ſert aux Tailleurs, comme la craie, à tracer des lignes blanches & légeres, qui s'effacent facilement avec la mie de pain.

En général ce que l'on appelle improprement *craie de Briançon*, eſt gras au toucher, compoſé de lames courtes, mais ſolides & compactes, tantôt blanches ou rouſſâtres, d'autres fois ardoiſées ou verdâtres. Des perſonnes ordonnent ſouvent cette terre réfractaire comme abſorbant ou comme aſtringent; mais elle ne peut nullement remplir ces vues, puiſque c'eſt une ſubſtance talqueuſe, inſoluble dans les acides des premieres voies, & incapable par conſéquent de paſſer dans l'économie animale, en s'uniſſant aux humeurs.

La molybdene ou mine de plomb des Peintres, *ſterile-nigrum*, eſt une ſorte de talc paraſite, &c. *Voyez* MOLYBDENE.

TALCHICUATLI. Oiſeau de proie de la Nouvelle Eſpagne, qui paroit être le *petit duc*. Voyez ſon article à la fin du mot Duc.

TALERA ou TALEVA. C'eſt un oiſeau de riviere, de la grandeur d'une poule: on le trouve à Madagaſcar. Il a le plumage violet; mais le front, le bec & les pieds ſont rouges.

TALETEC. C'eſt un lézard de Virginie, d'un cendré gris, garni de minces écailles, & joliment peint ſur le dos d'un mélange de blanc & de roux: le reſte du corps eſt marqué de petits carreaux blancs; la queue eſt longue, pointue & cerclée de bandelettes en forme d'anneaux. *Séba*, *Theſ. I*, *Tab.* 76, *n.* 11.

TALIIR-KARA, *arbor Indica ſpinoſa, flore & fructu vidua. Hort. Malab.* Grand arbre du Malabar toujours vert: ſa racine eſt couverte d'une écorce obſcure,

d'une odeur forte & d'un goût aſtringent ; ſon tronc eſt fort élevé, blanchâtre, & couvert d'une écorce unie & poudreuſe ; ſes branches ſont nombreuſes & s'étendent fort au loin : elles ſont armées d'épines oblongues & très-dures ; ſes feuilles ſont vertes, oblongues, un peu dentelées par les bords, épaiſſes, luiſantes, très-aromatiques & fort âcres au goût. Les feuilles qui naiſſent aux ſommets ſont pour la plupart tendres & d'un rouge purpurin. On prétend n'avoir point encore vu de fleurs ni de fruits ſur cet arbre.

TALLIPOT. C'eſt un arbre fort célebre dans l'île de Ceylan : ſes feuilles ſont ſi grandes, qu'une ſeule eſt, dit-on, aſſez vaſte pour mettre pluſieurs hommes à couvert de la pluie ; elles ſe conſervent ſi ſouples même en ſéchant, qu'elles ſe plient à volonté comme des éventails : elles ſont d'ailleurs fort légeres. Auſſi les Inſulaires ne ſortent-ils jamais ſans une feuille de tallipot, qui leur ſert de paraſol, & même de tentes dans leurs voyages.

TAMACHIA. Séba, *Theſ. II, Tab.* 28, *n°.* 2, donne ce nom à une belle vipere du Bréſil : ſes écailles ſont d'un jaune-pâle, treilliſſées & vergetées de taches ovales qui ſont d'un châtain brun, & ſurſemées d'autres taches en arc, qui imitent la figure de la lettre C. Enſuite, vers le bas du ventre, regne une moucheture de taches diverſement figurées ; les écailles du deſſous du ventre ſont d'un jaune cendré.

TAMACOLIN. Eſpece de lézard goîtreux. *Voyez ce que nous avons dit à l'article* LEGUANA.

TAMACUILLA-HUILLA ou SERPENT A CENT YEUX. *Fernandez* en donne la deſcription dans ſon *Hiſtoire des Reptiles de la Nouvelle Eſpagne*, ainſi que Séba, *T. II, Theſ.* 98, *n°.* 1. Tout le corps de ce ſerpent eſt ſemé d'une infinité d'anneaux ronds ou angulaires, qui ont quelque reſſemblance à des yeux : les plus grands, qui ſont marqués de noir, ſont ſur le dos ; & les plus petits ſont du côté du ventre, d'un châtain clair à bordure noire, & ceux du milieu entiérement blancs : le dos eſt garni d'amples écailles rhomboïdes, d'un brun ſombre, & d'un cendré rouge ;

les écailles tranſverſales du ventre ſont larges, cendrées & tirant ſur le jaune; ſa tête eſt oblongue, rouſſâtre, couverte d'écailles elliptiques, qui ſont rayées au-deſſus de quelques bandelettes d'un brun obſcur; le chignon du cou eſt cerclé d'un demi-anneau; ſa gueule eſt très-grande, & elle eſt fendue juſqu'au cou; ſes deux mâchoires ſont garnies de longues dents, recourbées intérieurement; la babine ſupérieure eſt cerclée d'une large bordure, & le bord de la babine inférieure porte une liſiere en forme d'une ſimple bandelette.

TAMALAPATRA. C'eſt l'arbre qui donne la feuille Indienne, connue ſous les noms *malabathrum* & *folium Indum*. Voyez FEUILLE INDIENNE.

TAMAMACAME. Les Indiens de la Nouvelle Eſpagne donnent ce nom à une eſpece de petite *chevre*. Voyez ce mot.

TAMANOIR ou TAMANDUA ou L'OURS AUX FOURMIS: *voyez* FOURMILLIER. On lui donne auſſi le nom de *myrmécophage*.

TAMARIND. Eſpece de ſinge cercopitheque, que l'on trouve à la Guiane & au Bréſil. C'eſt le *pinche* des Maynas. *Voyez* SINGE.

TAMARINIER. *Voyez ci-deſſous* TAMARINS.

TAMARINS, *tamarindi*. C'eſt une ſubſtance pulpeuſe ou médullaire, comme graſſe, gluante & viſqueuſe, réduite en maſſe, molle, de couleur noirâtre & rouſſe, d'un goût acide & vineux, mêlée d'écorces & de membranes, de ſiliques, de filamens cartilagineux, & même de graines dures, de couleur rouge-brun, luiſantes, plus grandes que celles de la caſſe ſolutive, preſque quadrangulaires & aplaties, approchant des pepins de la caſſe ou des lupins. (Des Particuliers diſtinguent ſur la tranche des graines d'un tamarinier qui croit au Port-au-Prince à Saint-Domingue, un maſque de Negre formé par des tubercules qui avancent plus ou moins.) On nous apporte la pulpe de tamarins de l'Egypte, des deux Indes, de l'Afrique, ſur-tout du Sénégal & de l'Ethiopie.

L'arbre qui porte les fruits d'où l'on tire cette ſubſtance, s'appelle TAMARINIER, *tamarindus*: il eſt grand

comme un noyer, mais plus touffu; ſa racine eſt branchue, fibreuſe & chevelue, s'etendant de tous côtés; ſon tronc a quelquefois dix pieds de circonférence: il eſt revêtu d'une ecorce epaiſſe, brune, cendrée & gercee; ſon bois eſt dur & d'un brun rouſſâtre: il pouſſe des branches rameuſes qui s'etendent de tous côtés & ſymétriquement; les feuilles ſont placées ſur ces rameaux alternativement, & compoſees de neuf, dix, & quelquefois de douze paires de petites folioles attachees ſur une côte, & accompagnées de ſtipules; elles ſont d'un vert gai, un peu velues en deſſous, traverſées dans leur longueur par un petit filet; leur ſaveur eſt acide.

Les fleurs ſortent neuf ou dix enſemble des aiſſelles des feuilles comme en grappes, portees par des pédicules grêles, compoſées de trois petales de couleur de roſe, parſemés de veines ſanguines; le piſtil qui ſort du milieu de la fleur, eſt crochu, accompagné ſeulement de trois étamines: il ſe change en un fruit ſemblable par ſa grandeur & par ſa figure aux gouſſes des feves, relevé par trois ou quatre protubérances, & muni de deux écorces, dont l'extérieure eſt rouſſe, caſſante, & de l'épaiſſeur d'une coque d'œuf, & l'intérieure eſt verte & plus mince. L'intervalle qui ſe trouve entre ces écorces, eſt occupé par la pulpe & les ſemences dont nous avons parlé.

Le tamarinier produit quelquefois, dans les étés fort chauds, une certaine ſubſtance viſqueuſe, acide & rouſſâtre, qui, lorſqu'elle eſt ſeche, imite la crême de tartre par ſa dureté & par ſa blancheur. Cet arbre ne croît aux îles de l'Amérique, que parce que les Eſpagnols l'y tranſporterent au commencement de leurs conquêtes. Le tamarinier eſt originaire des Indes orientales & d'Afrique.

Les fruits du tamarinier abondent en acide. *Belon* dit que lorſque les Turcs & les Arabes ſont ſur le point de faire un long voyage pendant l'été, ils font proviſion de tamarins pour ſe déſaltérer: ils font confire dans le ſucre ou dans le miel des gouſſes de tamarins, ſoit vertes, ſoit mûres, pour les emporter avec eux, lorſqu'ils voyagent dans les déſerts de l'Arabie. Les

Marins ſe ſervent auſſi de cette confiture qu'on prépare aujourd'hui en Amérique. Les Negres en Afrique, mettent du tamarin dans leur riz, leur couſcou & leur manger.

La pulpe de ce fruit eſt non-ſeulement rafraîchiſſante, mais légérement laxative, & cependant aſtringente. Les Medecins d'Europe diſent que le tamarin tempere l'acrimonie des humeurs; le petit lait fait avec les tamarins eſt un excellent & léger purgatif; il calme le bouillonnement de la bile & du ſang, guérit les fievres aiguës, ardentes, inflammatoires, putrides, malignes, peſtilentielles & la dyſſenterie accompagnée de fievre, & ils ſont auſſi très-recommandables pour la diarrhée bilieuſe, la jauniſſe, & corrigent ſinguliérement les vices des purgatifs trop âcres & trop violens. M. Geoffroy, *Mat. Médic.* dit qu'ils augmentent la vertu des médicamens émétiques.

Dans le commerce on diſtingue deux ſortes de pulpe de tamarins: l'une rougeâtre, qui vient de la Perſe, de Bengale; & l'autre noire-brunâtre, qui vient du Levant & d'Amérique. L'acide de l'une & de l'autre ſorte de tamarin bien naturel, perd ſa qualité purgative lorſqu'on l'étend dans beaucoup d'eau, & donne une boiſſon auſſi délicate & auſſi agréable que celle du limon.

TAMARIS ou TAMARISC, *tamariſcus*. On en diſtingue deux eſpeces principales; ſavoir, le tamariſc d'Allemagne & le tamariſc de Narbonne.

Le TAMARISC D'ALLEMAGNE ou le PETIT TAMARIX, *tamariſcus Germanica*, eſt un arbriſſeau qui croît naturellement en Hongrie, le long des rives & dans les graviers du Rhin, aux environs de Strasbourg, de Sandaw, du Danube, de l'Iſer, du Rhône, de l'Aare & ailleurs: il ne ſouffre pas aiſément la culture des jardins, a moins qu'on ne le plante près de l'eau; alors il ſoutient bien l'hiver, mais il ne monte jamais en arbre. Sa racine eſt à-peu-près de la groſſeur de la jambe, revêtue d'une écorce un peu épaiſſe & fort amere: elle pouſſe quantité de tiges fragiles, couvertes d'une écorce rougeâtre, rameuſes & ornées d'un grand nombre de feuilles ſemblables à celles de la

bruyere commune ou à celles du cyprès, d'une couleur de vert de mer, & d'un goût aſtringent. Ses fleurs ſont diſpoſées en épi à l'extrémité des tiges & des rameaux, compoſées chacune de cinq feuilles ovales, d'un blanc purpurin, avec autant d'étamines à ſommets arrondis & jaunâtres. A ces fleurs ſuccedent de petits fruits oblongs, pointus, triangulaires, qui contiennent pluſieurs ſemences menues & aigretées: ces fleurs & ces graines durent preſque tout l'été.

Le TAMARISC DE NARBONNE ou le TAMARIX COMMUN, *tamariſcus vulgaris*, croît principalement dans les pays chauds, comme en Italie, en Eſpagne & en Languedoc: il pouſſe pluſieurs tiges, qui pour l'ordinaire, ſont en arbriſſeau ou buiſſon; mais quelquefois elles forment un arbre de la grandeur du cognaſſier. Cet arbre a le tronc couvert d'une écorce griſe en dehors, rougeâtre en dedans & le bois blanc: ſes feuilles ſont plus petites que celles du tamariſc précédent. Cet arbriſſeau fleurit d'ordinaire trois fois l'année, au printems, en été & en automne: il eſt d'un aſſez bel aſpect, à cauſe de ſes fleurs blanches purpurines, groupées en épi; il ſe dépouille de ſes feuilles pendant l'hiver, & tous les ans il en repouſſe de nouvelles au printems; il demande une terre humide, & cependant légere: les grands froids lui ſont contraires; il ſe multiplie de boutures & de rejetons; ſon bois, ſa racine, ſon écorce & ſes feuilles ſont d'uſage en Médecine.

On ſe ſert également des deux eſpeces de tamariſc: on fait avec leur bois de petits barils, des taſſes, des gobelets & autres vaiſſeaux, dont on ſe ſert pour contenir la liqueur qu'on doit boire, laquelle y acquiert, dit-on, une vertu déſopilative. Toutes les parties de l'arbre ſont eſtimées apéritives, fébrifuges, ainſi que le ſel lixiviel qu'on en retire, & qui eſt uſite dans l'opilation de la rate, du foie & du méſentere. La nature de ce ſel a été inconnue juſqu'au commencement de 1759, tems auquel M. *Montet*, célebre Chimiſte de Montpellier, démontra que c'étoit un vrai ſel de Glauber abſolument pur. On prétend que le bois de tamaris eſt auſſi bon que celui de gayac dans les ma-

ladies vénériennes : il convient encore contre toutes les maladies de la peau. Les Teinturiers ſe ſervent quelquefois des fruits de tamaris à la place de noix de galle, pour teindre en noir.

TAMARIS DE MER. C'eſt, dit M. *Ellis*, une coralline véſiculeuſe, qu'il nomme *corallina veſiculata, ſparſim & alternatim ramoſa, denticulis oppoſitis cylindricis, oribus crenatis, patulis.* Les branches de ce polypier ſont placées aſſez irréguliérement, mais cependant alternativement, de differens côtés ; ſon tiſſu reſſemble à celui de la corne, & il eſt tranſparent ; ſes denticules ſont grandes, cylindriques, ouvertes & oppoſées les unes aux autres, & chaque paire paroît attachée au ſommet de celle qui eſt au-deſſous. On trouve cette ſorte de coralline adhérente aux rochers, aux coquilles & aux fucus : voyez *au mot* CORALLINE, ce que nous avons dit de ces ſortes de productions animales.

TAMARU-GUACU. Eſpece de langouſte de mer du Bréſil, que les Portugais nomment *caramon de ſaldago :* elle n'eſt point d'uſage en aliment. *Ruiſch* lui donne neuf doigts de longueur ; ſa tête eſt longue de deux ; ſes yeux ſont élevés & oblongs : il a huit filets comme les cancres. Ce cruſtacée devient de plus en plus étroit vers la tête, qui eſt triangulaire & de la groſſeur d'une olive ; la partie poſtérieure a onze anneaux, ſemblables à ceux de la queue des crabes & des écreviſſes. Cette partie poſtérieure du corps de chaque côté avance & eſt hériſſée de poils. Tout ſon corps eſt couvert d'une croûte blanche & brillante comme de la corne ; proche des jointures elle tire ſur le noir ou le pourpre : il y a de chaque côté trois pieds (il doit y en avoir quatre) qui ſont menus & longs. Proche de la tête, de chaque côté, il y a un bras compoſé de quatre jointures ; l'extrémité du bras, à la derniere jointure, eſt courbée comme une faux & garnie de dents fort aiguës. Cet animal frappe avec ſes bras, & les plaies qu'il fait ſont difficiles à guérir.

TAMATIA. Nom que l'on donne à deux eſpeces d'oiſeaux du Bréſil : l'une eſt une eſpece de *cuillere*, & l'autre une ſorte de *poule d'eau.* Voyez ces mots.

TAMBAC. *Voyez* BOIS D'ALOÈS.

TAMBOURE[illegible]E. C'eſt un arbre de Madagaſcar, dont le fruit eſt une eſpece de pomme qui s'ouvre en quatre parties dans ſa maturité : de la peau orangée de ce fruit on tire une teinture qui, évaporée, donne un extrait ou plutôt une fécule ſemblable au roucou d'Amérique. *Voyez* ROUCOU.

TAMOATA. Poiſſon de riviere du Bréſil, que les Portugais nomment *ſoldido :* il eſt de couleur de fer, ſur-tout à la tête ; il eſt long de cinq doigts : ſa tête eſt faite à-peu-près comme celle d'une grenouille ; ſa bouche eſt petite & ſans dents, garnie de chaque côté de deux barbillons longs d'un doigt ; ſes yeux ſont petits, l'iris en eſt dorée ; ſa peau eſt une eſpece de cuiraſſe garnie d'écailles oblongues, finement dentelées tout autour, & diſtribuées en quatre rangs. Ce poiſſon paſſe pour être un manger délicieux. *Marcg. Hiſt. Braſil.*

TAN ou ÉCORCE A CORROYEUR : *voyez à la ſuite du mot* CHÊNE, *& celui de* RÉDOUL. Quelques-uns donnent encore le nom de *tan* à la pouſſiere du bois tombé en pourriture. Dans la Laponie on ſe ſert de la groſſe écorce du bouleau pour tanner les peaux.

TANAISIE. *Voyez* TANÉSIE.

TANCHE ou TENCHE, *tinca.* Poiſſon de lac, d'étang & de marais à nageoires molles : il a la tête & le muſeau petits à proportion du corps, qui eſt large, gros & court ; l'ouverture de la bouche eſt médiocre, les dents ſe trouvent au nombre de cinq ſur deux rangées dans le goſier : les couvercles des ouies ſont compoſés, de part & d'autre, de quatre lames & de trois arêtes courbées : la ligne latérale du corps eſt courbe, & plus proche du ventre, comme dans tous les poiſſons du genre des carpes.

On remarque quelques petits conduits ou trous à la tête de ce poiſſon, au-deſſus & au-deſſous des yeux : les yeux ſont petits, ſitués aux côtés de la tête ; l'iris eſt rouge : on compte quatre ouies de chaque côté, peu larges, dont chacune eſt garnie d'une double rangée de nœuds mollets, & faits en forme de peigne : le dos eſt un peu élevé au-deſſus de la tête : mais épais.

& nullement tranchant; le ventre eſt aſſez large & plat par tout; les écailles oblongues, petites, étroitement adhérentes, noires ſur le dos, noirâtres ſur les côtés, & mêlées d'un peu de doré ou de vert-jaunâtre; mais de couleur blanchâtre au ventre, de façon néanmoins que tout le corps eſt d'une teinture foncée. Les écailles ſont extérieurement enduites d'une mucoſité viſqueuſe, ce qui rend ce poiſſon gliſſant comme l'anguille: toutes les nageoires & la queue ſont noirâtres & à rayons; la queue n'eſt point fourchue, mais plutôt carrée. Enfin, la longueur ordinaire de la tanche eſt de neuf pouces un quart; elle reſſemble extérieurement à la *truite ſaumonée*.

La tanche a la peau épaiſſe, le palais charnu comme la carpe, & dans le fond du palais eſt un oſſelet triangulaire. Le mâle a les nageoires du ventre beaucoup plus grandes que la femelle. Ce poiſſon ſe plaît dans les eaux bourbeuſes, ſtagnantes, ou au moins qui coulent lentement. On amorce facilement la tanche avec de petits vers & des eſcarbots. Ce poiſſon dépoſe ſes œufs au printems & en été; & quoique les œufs ſoient moins nombreux dans la tanche que dans la carpe, elle peuple beaucoup, & parvient promptement à ſa grandeur naturelle.

*Lémery* dit que ce poiſſon eſt ſi vivace, que malgré qu'on l'ait coupé par morceaux & fait frire à demi, il s'élance hors de la poële. *Liger* obſerve que c'eſt le poiſſon qui réſiſte le mieux au charroi; mais il ruine le fond d'un étang, car l'on aſſure qu'il faut plus de terrain pour nourrir cent tanches que pour engraiſſer cinq cents carpes: c'eſt pourquoi il faut avoir bien du terrain de reſte, pour empoiſſonner un étang de tanches.

M. *Geoffroy* le jeune fit voir à l'*Académie des Sciences*, *en* 1710, un *ténia*, trouvé dans une tanche fort ſaine & fort graſſe. Ce ténia étoit ſemblable à ceux qui ſe trouvent dans l'homme, à cela près qu'il n'étoit pas découpé par anneaux; il avoit ſeulement des plis perpendiculaires à ſa longueur, ſelon laquelle une autre grande raie alloit depuis la tête juſqu'à la queue.

en diviſant cet animal en deux parties égales ; il étoit entier & avoit deux pieds & demi.

La tanche eſt d'aſſez bon goût, ſur-tout lorſqu'elle habite une eau claire & courante ; mais ſa chair eſt fade, nourrit médiocrement & n'eſt pas bien ſaine ſi elle a vécu dans les foſſés des marais, parce qu'alors elle eſt remplie de ſucs viſqueux & groſſiers. Des Auteurs en interdiſent même l'uſage parmi nos alimens : rien n'eſt cependant ſi ordinaire que de la voir ſervir ſur nos tables. Les Anciens nommoient ce poiſſon *piſcis ignobilis*, *vilis & pauperiorum cibus* ; le Poëte *Auſone*, qui ſelon *Willughby*, eſt le premier qui a parlé de la tanche, lui a donné le nom de *vulgi ſolatium* : ces expreſſions prouvent le peu de cas qu'on faiſoit autrefois de ce poiſſon.

On trouve dans la tête de ce poiſſon, deux petites pierres, qu'on eſtime abſorbantes, déterſives & diurétiques : on en prend pour arrêter le cours de ventre. Les Continuateurs de la Matiere Médicale diſent que la vertu des tanches eſt célebre pour la cure de la jauniſſe : on les applique vivantes ſucceſſivement ſur la région ombilicale & ſur celle du foie, juſqu'à ce qu'elles meurent. On prétend qu'après cette opération, le poiſſon eſt jaune & enflé du côté par lequel il a été appliqué.

TANCHE DE MER, *tinca marina*. Ce poiſſon ſaxatile a la chair très-molle, & reſſemble beaucoup à la perche de mer par ſon muſeau pointu & alongé, la ſituation, le nombre & la figure de ſes nageoires ; mais ſa bouche eſt plus grande : la mâchoire ſupérieure eſt auſſi munie de dents plus grandes que celles de la perche de mer, & la tête eſt plus groſſe ; ſes nageoires ne ſont point marquées de petites taches rouſſes, & elle n'a point auſſi les lignes tranſverſales noires qu'on remarque ſur la perche de mer. On voit à ſa tête & aux opercules des ouies, de petites lignes & des points bleus. Le mâle eſt couvert d'écailles plus larges & plus noires que celles de la femelle. La tanche de mer vient frayer dans l'algue, où ſes œufs éclo-ſent à l'abri des tempêtes. On fait rarement uſage de ce poiſſon dans les alimens.

Digitized by Google

TANÉSIE ou TANAISIE, *tanacetum*. Cette plante, qu'on nomme auſſi *herbe aux vers*, croît preſque partout, le long des chemins & des prés, dans les champs & aux bords des lieux humides : ſa racine eſt longue, ligneuſe, fibrée, ſerpentante & vivace ; elle pouſſe des tiges rondes, rayées, moelleuſes & un peu velues : ſes feuilles ſont grandes, longues, ailées, ornées de découpures qui ſont diſpoſées par paires, & dentelées en leurs bords ; leur couleur eſt verte jaunâtre ; elles ont une odeur forte & une ſaveur amere : ſes fleurs naiſſent en Juillet & Août aux ſommets des tiges par gros bouquets arrondis, rangés comme en ombelle, compoſés chacun de pluſieurs fleurons évaſés & dentelés par le haut, d'une belle couleur jaune dorée, luiſante, rarement blanche, & ſoutenus par un calice écailleux : à ces fleurs ſuccedent des ſemences menues, ordinairement oblongues, & qui noirciſſent en mûriſſant.

Toute la plante a une odeur forte, déſagréable, & un goût amer. On trouve quelquefois des pieds de tanéſie, dont les feuilles ſont découpées, menues & comme friſées, qu'on appelle *tanaiſie Angloiſe* ou *crépue*. Ce n'eſt qu'une variété de la précédente ; on la cultive dans les parterres à cauſe de ſa beauté. La couleur des feuilles de cette plante varie auſſi ; de là le *tanacetum verſicolor* de *Parkinſon*, qui fait une autre variété panachée de blanc & de vert.

La tanaiſie eſt regardée comme ſtomacale, fébrifuge, ſudorifique, carminative & déſobſtructive. On a des exemples que l'infuſion de ſes feuilles provoque les menſtrues & nettoie très-bien les conduits urinaires, & que ſon ſuc, pris à la doſe de quatre onces, convient dans les pâles couleurs & l'hydropiſie. On trouve dans les boutiques, une eau diſtillée de cette plante, dont on fait uſage dans les potions antivermineuſes. On fait avec ſes feuilles, une conſerve utile pour l'épilepſie & pour le vertige. Dans quelques pays du Nord, on fait, vers le temps de Pâques, des gâteaux où l'on fait entrer le ſuc & les jeunes feuilles de cette plante : on s'en ſert, diſent les Continuateurs de la *Matiere Médicale*, pour fortifier l'eſtomac & diſ-

ſiper les vents que les alimens du Carême engendrent ordinairement. Bien des perſonnes ſubſtituent les ſommités & notamment la ſemence de tanaiſie à celle de la poudre aux vers ; mais elle eſt bien moins amere, par conſéquent moins anti-vermineuſe Au reſte il eſt très-difficile de faire prendre ces remedes aux enfans, à cauſe de leur amertume & de leur mauvaiſe odeur.

Quant à l'uſage extérieur de la tanaiſie, on eſtime ſon ſuc pour les engelures des mains, pour les dartres & pour la teigne : en cataplaſme elle convient pour les foulures & les entorſes. On prétend à Paris, que cette plante étant miſe autour du lit ou entre deux matelas, tue & chaſſe les puces & les punaiſes. On fait un vin de tanaiſie, utile pour les rhumatiſmes, & pour fomenter les jambes des Hydropiques.

TANGARA. Dans le Bréſil & à Cayenne on donne ce nom à un oiſeau gros comme un chardonneret ou un pinſon : il y en a de diverſes couleurs. Celui qu'on appelle l'*évêque* eſt d'un bleu-verdâtre. Le *tangara de Canada* eſt d'un beau rouge, ſes ailes & ſa queue ſont noires. Celui qu'on appelle le *pape* a la tête bleue, le cou & la poitrine rouge, le dos & les ailes vertes & la queue brune. On voit auſſi dans le Pérou & dans les Indes orientales des tangaras d'un très-beau vert nuancé d'aurore. On en voit à Cayenne & aux Barbades de tout bleus, de tout verts & de noirs, de cendrés, ainſi que dans d'autres contrées de l'Amérique. Il y en a auſſi à couleurs pictées & de huppés. En un mot, les variétés des tangaras ſont nombreuſes, & pour s'en convaincre il ſuffit de jeter un coup d'œil ſur les planches enluminées de M. *Daubenton*. Le bec de cet oiſeau eſt conique, mince & effilé. On trouve encore des tangaras à Amboine, à la Nouvelle France, au Mexique, à S. Domingue, &c.

TANGEDOR. *Voyez* BOICININGUA.

TANGUE DE MER. C'eſt un ſable marin, léger & terreux, que les Riverains des côtes maritimes de la Baſſe-Normandie, de la Baſſe-Bretagne, &c. ramaſſent ſur les terres baſſes de la mer, pour la culture & l'engrais de leurs terres, ou pour en former le ſel au feu. Les Laboureurs bordiers des côtes de la mer diſtinguent

tinguent quatre eſpeces de tangue. La premiere eſt d'un gris-blanc ou cendré clair, & ne forme guere que deux lignes d'épaiſſeur ſur le rivage. La deuxieme ſe nomme *tangue forte*: elle eſt peſante, d'une couleur d'ardoiſe, & forme une couche de quinze à dix-huit pouces d'épaiſſeur. La troiſieme eſt la *tangue légere*, dont on a retiré le ſel: on la tranſporte durant les chaleurs ſur le fond des marais ſalans qu'on laboure. & qu'on herſe pour unir ces deux terres enſemble. La quatrieme eſt la *tangue uſée*, celle dont on a retiré deux fois le ſel: il reſte à cette derniere aſſez de qualité pour l'uſage des labours. Cette ſorte d'engrais, qui devroit être libre, cauſe quelquefois beaucoup de déſagrément aux Cultivateurs.

TANIERE. Nom donné à la retraite des bêtes ſauvages: c'eſt ou le fond d'un rocher, ou quelque cavité ſouterraine, ou le touffu d'une forêt On dit la *taniere* d'un ours, d'un lion, d'un renard; on dit auſſi la bauge du loup.

TANREC ou TENRAC. Petit animal un peu ſemblable à notre *hériſſon*, qui ſe trouve aux Indes orientales. Il differe du hériſſon par pluſieurs caracteres diſtinctifs: il ne ſe met point en boule comme lui; il ſe plaît dans l'eau, & y ſéjourne plus long-temps que ſur terre. Cet animal eſt de la grandeur de notre hériſſon, & n'a de piquans que ſur la tête, le cou & le garrot; le reſte de ſon corps n'eſt recouvert que d'un poil rude. Il differe auſſi par ces caracteres d'un autre animal qu'on trouve dans le même pays, qui n'eſt que de la grandeur d'un rat, & dont le corps eſt tout couvert de piquans plus petits, mais auſſi ſerrés que ceux du hériſſon: on le nomme *tendrac*. L'un & l'autre grognent comme les pourceaux, ſe plaiſent à ſe vautrer dans les lagunes de la mer: ils ne peuvent marcher que fort lentement, leurs jambes étant très-courtes. Ils ſe creuſent des terriers où ils reſtent pendant l'hiver dans un état de torpeur, ainſi que le *loir*: alors le poil leur tombe & renaît après leur réveil; leur chair, quoiqu'aſſez fade, eſt du goût des Indiens & des habitans de Madagaſcar. Les tanrecs ſont très-ardens en amour & multiplient beaucoup.

TANTALE ou PÉLICAN D'ARBRE DE L'AMÉRIQUE, *tantalus foculator*, *aut pelicanus Americanus arboreus*. Oiſeau à long bec, & monté ſur de grandes jambes : il approche de l'oie pour la grandeur ; ſon bec a neuf pouces & demi de long : il eſt conique & courbé au bout ; il l'ouvre de plus d'un pied de large ; il a la queue & les pieds noirs, & les premiers articles des doigts joints par une membrane. C'eſt un oiſeau ſtupide auſſi bien que le flamand & la palette : il fréquente les arbres, & y fait ſon nid. *Chardin* dit que les Perſans donnent au tantale le nom de *tulah* & de *miſe*. *Voyez* PÉLICAN.

TANTAMOU. Plante qui croit dans l'iſle de Madagaſcar : elle reſſemble au nénuphar ; mais ſa fleur eſt violette. On fait cuire la racine dans l'eau ou ſous la braiſe. Les habitans en font uſage lorſqu'ils veulent s'exciter à l'acte vénérien. C'eſt un philtre amoureux qui leur rend les forces épuiſées par la jouiſſance.

TANTE. C'eſt le *calmar* : voyez ce mot.

TAON, *tabanus*. Inſecte à deux ailes, qui eſt armé d'un aiguillon avec lequel il ſuce en été le ſang des rhennes & des bœufs qu'il rend furieux par ſes piqûres. Le taon eſt non ſeulement la terreur des bêtes à corne, mais encore des chevaux & des ſerpens. Cet inſecte differe de la *mouche aſile* par la ſtructure de la bouche, ainſi que nous le dirons plus bas.

Le taon, pour le port extérieur, reſſemble aſſez à une mouche extraordinairement groſſe. Ses yeux ſont gros ; & lorſque l'animal eſt vivant, ils ſont panachés (du moins dans pluſieurs eſpeces) de raies d'un jaune vert, & de bandes brunes rougeâtres. Son ventre eſt gros & large ; ſes ailes ſont aſſez fortes & ornées de nervures conſidérables. Dans quelques eſpeces ces ailes ſont joliment panachées de taches blanches & de bandes noires. Les couleurs de ces inſectes ſont en général aſſez obſcures.

Les taons ont deux caracteres bien diſtinctifs ; ſavoir, des antennes articulées qui reſſemblent à un fil court qui ſe termine en pointe par le bout ; l'autre caractere eſt celui de la bouche, laquelle eſt armée de deux dents aiguës, qui ſe meuvent de droite à gauche, & dont

la mouche ſe ſert comme de crocs aigus pour percer la peau épaiſſe des chevaux, des bœufs, des rhennes, des ſerpens, & même de l'homme, afin d'en ſucer avidement le ſang avec ſa trompe. La ſtructure de cette trompe eſt très-curieuſe: elle eſt la même que celle de la trompe du *couſin*: voyez ce mot; mais toutes les parties en ſont bien plus groſſes & bien plus diſtinctes. *Swammerdam* ajoute qu'au défaut du ſang d'animaux, leur trompe peut leur ſervir à pomper le miel des fleurs. On diſtingue pluſieurs eſpeces de taons qui différent par la grandeur, la couleur, &c. C'eſt dans les grandes chaleurs que ces inſectes ſont plus redoutables; ils s'acharnent ſur les beſtiaux. Les bœufs ſont quelquefois tellement incommodés de leurs piqûres, qu'ils s'agitent & en deviennent furieux. Mais le vil inſecte ſe moque de la fureur du taureau, il revient à la charge, le harcele; enhardi par l'impunité, il ſemble le défier au combat, & tout glorieux des mugiſſemens qui retentiſſent dans la plaine, il brave la force du quadrupede irrité, le pique, le ſuce, ſe gorge de ſon ſang, & ſe donne ainſi les honneurs & les fruits d'une victoire qu'il ne doit qu'à ſa petiteſſe mépriſable. On les trouve abondamment dans les prés bas & les bois humides.

L'aſile, que quelques-uns appellent MOUCHE ASILE, *aſylus*, differe du taon, parce que ſa bouche n'eſt armée que d'une ſimple trompe aiguë, dure, piquante & plus longue. (C'eſt ſelon d'autres *la mouche à corſelet armé* de M. *de Réamur*: cependant la mouche à corſelet armé ne pique point, dit M. *Deleuze*, & differe eſſentiellement par là, ainſi que par d'autres caracteres, de la mouche aſile.) Elle s'attache auſſi avec fureur aux ânes & à tous les troupeaux. *V.* MOUCHE A CORSELET ARMÉ. Le taon a, ainſi que la mouche aſile, les antennes cétacées, coniques, trois petits yeux liſſes ſur la tête; une bouche formée par une trompe, mais accompagnée de deux dents qui ſe joignent, & que n'a point la mouche aſile.

En général ces inſectes ſont aſſez variés: ils ont deux ailes & le corps alongé, leur ventre ſur-tout eſt long & mince; leur corps eſt velu.

On doit prendre toutes les eſpeces de taons avec précaution, car ils piquent aſſez fortement avec leur arme aiguë, pour produire une douleur vive.

Il y a lieu de croire que les vers d'où naiſſent les taons & les mouches aſiles vivent dans l'eau, où ils ont été dépoſés dans l'état d'œufs par la mere; car c'eſt toujours dans les endroits aquatiques que ſe trouvent ces mouches. Il ne faut pas les confondre avec l'œſtre, dont la larve prend naiſſance dans le nez des animaux ruminans, ou dans le fondement des chevaux, ou qui habitent tout l'hiver ſur le dos des bœufs. Les eſpeces de ce genre ſont aſſez nombreuſes. L'inſecte qui s'attache particuliérement aux rhennes, ſur-tout l'eſpece à ventre jaune, que les Lapons appellent *curbma*, & que les Naturaliſtes ont regardée comme une véritable eſpece de taon, n'eſt pas un aſile, mais un œſtre: c'eſt l'*œſtrus rangiferinus* de *Linn. Faun. Suecic.* 1225. Cet inſecte, dit M. *Linnæus*, reſte tout l'hiver en nymphe ſur le dos des rhennes, entre cuir & chair: il fait à ces animaux des tumeurs & des plaies qui les maigriſſent, & les font conſidérablement ſouffrir: les jeunes rhennes en ſont communément chargés de ſix ou huit; en un mot, le curbma moleſte tellement ces animaux, qu'il les fait fuir tout furieux à travers les montagnes, les précipices & les vallons; ils ſe déchirent contre le tronc des arbres, ou contre les rochers. La piqûre de l'inſecte pour dépoſer ſes œufs, cauſe une cicatrice qui gâte le cuir: *voyez aux articles* RHENNE, OESTRE & VER DE LA MOUCHE ASILE.

TAON MARIN. *Rondelet* parle d'un taon qu'il dit être un petit animal marin, de la grandeur d'une araignée, lequel tourmente les dauphins, les thons, &c. Il eſt de la figure d'un ſcorpion, & s'attache aux nageoires du thon.

Ce taon marin, au lieu de bouche, a un petit tuyau longuet, qui reſſemble, pour la forme, à la queue du ſcorpion; il eſt armé de deux eſpeces de mains, qui ſe tournent vers ſa bouche: il a ſix pattes. Cet animal s'attache aux nageoires des poiſſons par le bout du tuyau qui lui ſert de bouche; & il s'y applique de maniere, qu'il n'eſt pas poſſible de l'en arracher. Il

ſuce le ſang des poiſſons ; & quand il eſt plein, il tombe comme mort. Il tourmente quelquefois ſi cruellement les poiſſons qu'il ſuce, qu'on en voit ſauter & s'élancer de douleur dans les navires ou ſur le rivage.

TAPAYAXIN, *lacertus orbicularis*. Lézard de la Nouvelle-Eſpagne, très-rare & fort ſingulier ; ſon corps, ainſi que ſa tête, ſes pieds & ſa queue, ſont comme hériſſés d'épines blanchâtres & piquantes comme des aiguilles. Cet animal, qui eſt auſſi large que long, eſt revêtu d'écailles de diverſes couleurs ; les pieds ſont écailleux en deſſus & en deſſous, & armés d'ongles très-pointus, crochus & marbrés de belles écailles qui les couvrent juſqu'au bout. Il a la tête courte, dure, triangulaire, aſſez ſemblable à celle du caméléon, & obtuſe par devant. Depuis la pointe du nez s'avance une eſpece de bouclier qui va juſques ſur les yeux, qui ſont grands & brillans. Son corps eſt rond, le deſſus eſt couvert de petites écailles uniformes & barrées de raies rhomboïdes, artiſtement rangées & tirant ſur le jaune. La queue, qui eſt faite en anneaux, eſt écailleuſe tout autour : on en voit la figure dans *Séba*, *Theſ.* 1. *Tab.* 80, *n.* 1. & 2. Le même Auteur donne encore la figure, *Tab.* 8. *n.* 7. d'une ſeconde eſpece de *tapayaxin*, qui ſe voit au Cap de Bonne-Eſpérance. Ce lézard eſt plus petit que le précédent : le deſſus de ſon corps eſt peint très-agréablement de blanc, de noir, &c.

On dit que le tapayaxin eſt froid au toucher, & ſi pareſſeux, qu'il ſe remue à peine de ſa place, même quand on l'y excite. Quoiqu'armé de piquans, c'eſt néanmoins un animal doux, très-apprivoiſé, familier & qui paroît aimer à être touché & manié ; mais ce qui eſt fort extraordinaire, c'eſt que ſi on le bleſſe à la tête ou aux yeux, il ſort avec précipitation quelques gouttes de ſang de la partie bleſſée.

TAPECON ou RESPONSADOUX. Poiſſon de mer, qui eſt l'*uranoſcopus* des Naturaliſtes : *Voyez ce mot & celui de* RASPECON.

TAPERA Hirondelle du Bréſil, nommée par les Portugais *andorinha* : elle reſſemble à l'*hirondelle jacobine* de notre pays ; *Voyez* HIRONDELLE.

TAPERIER. Nom que l'on donne en Provence au *taprier* : voyez ce mot.

TAPETY : *Voyez* TAPITI.

TAPIA ou TAPIN. Arbre des Indes, grand comme un hêtre : ſon bois, facile à rompre & plein de moelle comme le ſureau, eſt couvert d'une écorce liſſe, cendrée ; ſes feuilles ſont diſpoſées trois enſemble ſur une queue, vertes, liſſes & luiſantes ; ſa fleur eſt compoſée de quatre pétales, blanches, longues d'un doigt, & accompagnées de quatre autres petites feuilles courtes, verdâtres, & de pluſieurs étamines rougeâtres ; ſes fruits ont la figure, la couleur & la groſſeur des oranges : leur écorce eſt auſſi aſſez ſemblable, mais d'une odeur dégoûtante ; cependant les fruits ſont bons à manger, & d'un goût doux.

Les feuilles de cet arbre, écraſées, ſont un excellent remede & fort uſité parmi les Sauvages Indiens contre les inflammations de l'anus, auxquelles ces peuples ſont ſujets. On les applique en cataplaſme : on en met auſſi dans les oreilles pour calmer les douleurs de tête, qui proviennent d'une grande chaleur.

Le tapia vient avec & ſans culture aux environs d'Olinde, & aux iſles d'Amérique.

TAPIR, *tapirus*. Eſpece de quadrupede qui ſe trouve communément au Bréſil, dans le Paraguay, notamment près de Vera-Crux & dans l'iſle de Maragnan. Les Eſpagnols du Pérou diſent que le *dante* eſt le plus grand des quadrupedes de l'Amérique méridionale ; ils l'appellent *danta* ; les Portugais établis au Para & au Bréſil le nomment *anta* ; les Braſiliens *tapir* & *tapira* : c'eſt le *tapiier-été* de *Marcgrave* & de *Piſon*, le *tapihire* de *Thevet*, le *tapirouſſou* de *Léry*, l'*ante* de *Herrera*, le *béori* de la Nouvelle Eſpagne, l'*âne-vache* du Bréſil de quelques voyageurs, l'*élan* de Quito de M. *de la Condamine*.

M. *de la Condamine* dans ſon *Voyage de l'Amérique méridionale* (Mémoire de l'Acad. des Sciences, 1745, pag. 468,) dit que le *danta* ne ſe rencontre au Pérou que dans quelques cantons boiſés de la Cordiliere orientale ; mais qu'il n'eſt pas rare dans les bois de l'Amazone, ni dans ceux de la Guiane : on l'appelle *vagra*

dans la langue du Pérou, *tapyra* dans celle du Bréſil, *maypouri* dans la langue Galibi ſur les côtes ou bords de la Guiane, & *manipouris* à Cayenne, dit *Barrere*.

Le tapir, dit auſſi M. *de Buffon*, eſt l'animal le plus grand de l'Amérique, de ce nouveau monde où la Nature vivante ſemble s'être rapetiſſée, ou plutôt n'avoir pas eu le temps de parvenir à ſes plus hautes dimenſions : au lieu des maſſes coloſſales que produit la terre antique de l'Aſie, au lieu de l'éléphant, du rhinocéros, de l'hippopotame, de la giraffe & du chameau, nous ne trouvons dans ces terres nouvelles, dit notre Auteur, que des ſujets modelés en petit ; des tapirs, des lamas, (*thamas*) des vigognes, des cabiais, tous vingt fois plus petits que ceux qu'on doit leur comparer dans l'ancien Continent ; & non-ſeulement la matiere eſt ici prodigieuſement épargnée, mais les formes mêmes ſont imparfaites & paroiſſent avoir été négligées ou manquées. Les animaux de l'Amérique méridionale, qui ſeuls appartiennent en propre à ce nouveau Continent, ſont preſque tous ſans défenſes, ſans cornes & ſans queue ; leur figure eſt biſarre, leur corps & leurs membres mal proportionnés, mal unis enſemble, & quelques-uns, tels que les fourmilliers, les pareſſeux, &c. ſont d'une nature ſi miſérable, qu'ils ont à peine les facultés de ſe mouvoir & de manger : ils traînent avec douleur une vie languiſſante dans la ſolitude du déſert, & ne pourroient ſubſiſter dans une terre habitée, où l'homme & les animaux puiſſans les auroient bientôt détruits. Telle eſt la réflexion de notre grand Philoſophe.

M. *Briſſon* dit que l'eſpece du tapir fait un genre à part : cet animal eſt de la grandeur d'une petite vache ou d'un zebu ; la figure de ſon corps eſt arquée & approche de celle d'un cochon ; ſa tête eſt groſſe, longue & ne porte point de corne, ainſi que pluſieurs Auteurs l'ont dit ; à la levre ſupérieure eſt un appendice que l'animal peut étendre & contracter à volonté, preſqu'à la maniere de la trompe de l'éléphant ou du rhinocéros : cette levre eſt infiniment plus longue que la mandibule inférieure, elle eſt auſſi très-élevée & ſillonnée dans ſa longueur. Sa bouche qui eſt garnie de

quarante dents, ſavoir, dix dents inciſives & tranchantes à chaque mâchoire, & autant de molaires, ſéparent abſolument le tapir du genre des animaux ruminans. Ses yeux ſont petits, ſes oreilles arrondies; peu grandes, quelquefois droites, d'autres fois pendantes, ſuivant l'âge; la queue, à peine apparente, pyramidale & ſans poils; les jambes ſont courtes & à peu près comme celles du ſanglier; les pieds antérieurs garnis chacun de quatre ongles noirâtres, & ceux de derriere de trois ſeulement: le poil du corps eſt très-court; dans les jeunes il eſt de couleur d'ombre brillante, variée de taches ou de bandes blanches, & dans les adultes il eſt brun ou noirâtre. Ainſi le tapir porte une livrée dans ſa jeuneſſe comme le cerf, & enſuite un pelage uniforme d'un brun foncé.

Cet animal nage & plonge fort bien, gagne le fond; & quand il a nagé fort loin ſous l'eau, il en retire ſa tête pour reſpirer. *Ray* (*Quad. paq.* 126.) dit qu'il dort tout le jour dans des forêts épaiſſes, & que la nuit il va butiner. D'autres prétendent que dans le jour il broute l'herbe dans ſon enceinte, & va la nuit mâcher & ſucer du limon ſalé. Les tapirs quoique forts, ne ſont point dangereux, ne ſe ſervent point de leurs armes contre les autres animaux; ils ſont d'un naturel doux, timides, évitent tout combat, tout danger. On aſſure que leur cri tient du ſifflement du chamois: avec des jambes courtes & le corps maſſif, quand on les chaſſe, ils fuient en courant même avec aſſez de légéreté; ils cherchent à ſe cacher en ſe faiſant jour au milieu des bois les plus épais. Des Voyageurs diſent que les chaſſeurs ſe rendent la nuit près des marais & autres endroits où l'on s'eſt aſſuré que les tapirs viennent après le coucher du ſoleil ſucer du limon argileux; quand ils reconnoiſſent l'arrivée ou l'approche de ces quadrupedes, ils découvrent tout d'un coup des torches ou flambeaux allumés qui les éblouiſſent & les étonnent de telle ſorte, qu'ils ſe renverſent les uns ſur les autres, ce qui donne le temps de les charger à coups de fleches & de les tuer: on les prend auſſi dans des chauſſes-trappes. Il paroît que le tapir, dit auſſi M. *de Buffon*, eſt un animal triſte & ténébreux, qui ne ſort

que de nuit, qui ne ſe plaît que dans les eaux, où il habite plus ſouvent que ſur la terre ; il vit dans les marais, & ne s'éloigne guere du bord des fleuves ou des lacs. Dès qu'il eſt menacé, pourſuivi ou bleſſé, il ſe jette à l'eau, où il nage très-bien, s'y plonge & y demeure aſſez de temps pour faire un grand trajet avant de reparoître : ces habitudes lui ſont communes avec l'hippopotame ; mais il differe autant de ce coloſſe du Nil par la nature, qu'il en eſt éloigné par le climat. En un mot, il ne ſe nourrit point de poiſſon, il n'eſt point carnaſſier, il vit de plantes & de racines ; & il marche ordinairement de compagnie, & quelquefois en grande troupe.

La chair du tapir eſt fade & groſſiere ; mais elle eſt au goût des Sauvages, ſemblable à celle du bœuf : ils couvrent leurs rondaches ou boucliers de guerre & leurs caſques de la peau de ces animaux ; ils la préparent en l'étendant en long & en la faiſant ſécher au ſoleil : les fleches & les balles entament difficilement ces cuirs deſſéchés, dont le tiſſu eſt très-ferme & très-ſerré.

TAPITI ou TAPETY ou CILTI. Petit quadrupede ſauvage du Bréſil, qui reſſemble beaucoup à nos lapins ; ſon poil eſt brun-rougeâtre, excepté autour du cou, où eſt une eſpece de collier blanc : il abboie à la maniere des chiens, ſur-tout de nuit. Il y en a de différentes eſpeces ; les unes n'ont point de queue, les autres en ont une de trois à quatre pouces de longueur. Quoique les femelles de ces animaux faſſent trois à quatre petits à la fois, on en voit pourtant fort peu au Bréſil, parce qu'ils ſervent de proie aux bêtes ſauvages & aux bêtes de rapine, qui par ce moyen en détruiſent une grande quantité C'eſt le *cuniculus Americanus* de quelques Zoologiſtes. Certains Auteurs le regardent comme une eſpece d'*agouty* : voyez ce mot.

Le *tapiti* eſt un animal, dit M. *de Buffon*, qui paroît être une eſpece très-voiſine, ou peut-être une variété de celle du lievre & du lapin ; on le trouve non-ſeulement au Bréſil, mais auſſi dans pluſieurs autres endroits de l'Amérique ; il reſſemble au lapin d'Europe par la figure, au lievre par la grandeur & par le poil,

qui eſt ſeulement un peu plus brun ; il a les oreilles très-longues & de la même forme ; ſon poil eſt roux ſur le front & blanchâtre ſous la gorge, quelques-uns ont un cercle de poil blanc autour du cou ; tous ſont blancs ſous la gorge, la poitrine & le ventre ; ils ont les yeux noirs, & des mouſtaches comme nos lapins.

Le *tapety* reſſemble encore au lievre par ſa maniere de vivre, par ſa fécondité & par la qualité de ſa chair qui eſt très-bonne à manger ; il demeure dans les champs ou dans les bois comme le lievre, & ne ſe creuſe pas un terrier comme le lapin.

TAPSIE, *thapſia*. Plante qui croît communément aux lieux montagneux, & aux bords de la mer dans nos provinces méridionales, on l'appelle *turbith bâtard :* elle eſt haute de deux ou trois pieds ; ſa tige & ſes feuilles ſont férulacées ; ſes fleurs ſont diſpoſées en ombelles, comme celles de l'anet, de couleur jaune ; on peut s'en ſervir en teinture. Il leur ſuccede un fruit compoſé de deux graines longues, griſes, cannelées ſur le dos & ailées. Sa racine eſt peu groſſe, longue, chevelue vers la tige, griſe ou blanchâtre, quelquefois noire en dehors, empreinte d'un ſuc laiteux, très âcre, un peu corroſif & amer. On fait ſécher cette racine pour la conſerver, après en avoir ôté le cœur ; elle a à-peu-près la même figure que celle du véritable turbith ; mais elle eſt plus légere, plus blanche & beaucoup plus âcre : elle purge la pituite, & agit avec tant de violence & d'irritation, qu'on n'oſe pas la mettre beaucoup en uſage, ſinon à l'extérieur dans les onguents pour la gratelle, & pour les autres maladies de la peau.

TAPYRA-COAYNANA. C'eſt le caſſier du Bréſil, *caſſia fiſtula Braſiliana*. Sa pulpe purge mieux que celle du caſſier d'Egypte : *voyez* CASSE.

TARA. Cet arbriſſeau eſt le *poinciana ſpinoſa* du Pere *Plumier :* il ſe trouve abondamment dans la vallée de Lima, où il s'éleve à plus de deux toiſes. Sa tige eſt droite, couverte d'une écorce griſe, ridée & garnie d'épines rangées régulierement ſur ſa longueur juſqu'à la naiſſance des branches qui en ſont auſſi garnies, mais en petite quantité & irrégulierement. Ses branches ſont fort

rameuſes, & chargés de ſept ou huit paires de feuilles ovales & vertes. Les fleurs ſont en bouquet, à cinq pétales, diſpoſées en roſe; les étamines en ſont blanches & à ſommets rouges. Aux fleurs ſuccedent des ſiliques longues de trois à quatre pouces, remplies de ſemences arrondies & ameres. Les Teinturiers ſe ſervent des coſſes du *tara* pour teindre en noir : on en fait auſſi de fort bonne encre. Le tara eſt différent de la *poincillade* : voyez ce mot.

TARABÉ. Eſpece de perroquet du Bréſil, dont le plumage eſt vert : il eſt plus grand que celui qu'on appelle *paragua*. Sa tête eſt rouge de même que ſa poitrine & le commencement de ſes ailes; ſon bec & ſes pieds ſont d'un cendré obſcur. *Ruiſch. de Avib. p.* 142. *Ray* en parle auſſi *pag.* 33.

TARA-FRANCA. Nom donné *à l'aigle de mer*, poiſſon qui eſt une eſpece de *paſtenaque* : voyez le dernier article de ce mot.

TARAIJO. Eſpece de laurier ceriſe du Japon, dont les fleurs ſont à quatre pétales, odorantes, jaunâtres & ramaſſées en grand nombre ſous les aiſſelles des feuilles; ſon fruit, qui reſſemble à une poire, eſt rouge & contient quatre ſemences : on le cultive dans les jardins.

TARAKAN. Nom qu'on donne en Ruſſie, dit M. *Linnæus*, à des eſpeces de mites qui ſe retirent dans des fentes de bois, & qui ne ſortent que la nuit : *Voyez* MITES.

TARANDE ou TARANTE. Animal quadrupede du genre des cerfs, qui eſt le même que le rhenne de la Laponie : *Voyez* RHENNE.

TARANIOLO. Nom que l'on donne à Veniſe à une eſpece d'oiſeau aquatique, mais fiſſipede : il eſt de moitié plus petit que le grand corlieu; c'eſt auſſi une eſpece de *courlis* : voyez ce mot.

TARAQUIRA ou TARAGUIRA. Eſpece de léſard du Bréſil non goîtreux, qui ſe trouve proche des maiſons & des jardins, diſent *Marcgrave* & *Ruiſch*; les plus grands ſont longs d'un pied : la tête eſt ronde, couverte d'écailles triangulaires de couleur cendrée & unies. Il eſt très-agile, court avec une grande

rapidité, mais toujours en tortillant ſon corps; & dès qu'il apperçoit quelque choſe, il a une maniere ſinguliere de branler ſa tête avec une extrême viteſſe.

Quand le mâle veut s'accoupler avec ſa femelle, il la mord légérement à la tête, & la couche ſur le côté; la femelle levant la queue reçoit le mâle, qui par derriere embraſſe ſon corps avec ſes pieds. Ce léſard eſt d'une beauté ſinguliere: il a, dit *Séba*, tout le deſſus du corps couvert de bandes étroites, dont celle du milieu eſt plus large; elle eſt de couleur blanche, jaſpée dans le milieu de petits points d'un rouge vermeil: les autres bandes ſont bleues, jaunes & brunes; les écailles des côtés ſont minces, brunes, blanches, marquetées par deſſus de taches blanchâtres & rangées tranſverſalement avec ſymétrie: il en eſt de même des jambes de derriere; il a le ventre, les pattes de devant & le cou couverts d'écailles d'un bleu turquin; le haut du cou eſt tiqueté de blanc; la couleur de la queue, qui eſt formée par anneaux, tire ſur le bleu.

On trouve encore dans le Bréſil une autre eſpece de taraquira, que l'on appelle *taraguico-aycuraba*: il eſt ſemblable à l'*ameyva*, au rapport de *Ruiſch*, excepté que ſa queue eſt garnie de petites écailles triangulaires, marquetées de quatre taches brunes irrégulieres; ſon dos eſt joliment ondé de rayures brunes.

TARASPIC: *Voyez* THLASPI.

TARBIKIS. Animal de la Tartarie orientale, dont la forme & la grandeur ſont comme celle du caſtor: il fait des trous dans la terre, où il ſe retire pendant l'hiver pour y vivre d'une proviſion d'herbe qu'il a amaſſée pendant l'été. Il a le poil de la même couleur que celui de nos loups, mais plus doux & plus fin. *Dictionnaire des Animaux.*

TARC: *Voyez ſon article au mot* PIN *& à celui de* SAPIN.

TARDIVE. *Goëdard* donne ce nom à une fauſſe chenille qui prend ſa nourriture ſur du jonc marin, ou autres arbuſtes qui croiſſent dans les lieux humides, ou ſur le bord des foſſés: elle ſe transforme en une mouche dont les ailes ſont ſi ſerrées contre le coprs, qu'on a de la peine à les diſcerner.

TARDONE : *voyez* TADORNE.

TAREFRANKE ou TAREFRANCHE. Nom qu'on donne à Bordeaux à l'*aigle de mer*. V. PASTENAQUE.

TAREIBOYA. Serpent du Bréſil qui ſe trouve, tantôt dans l'eau, & tantôt ſur terre. *Ray* dit qu'il n'eſt pas ſi dangereux que les Européens le prétendent. Ce ſerpent eſt noir & de moyenne grandeur; quand on l'irrite il mord, mais ſa bleſſure eſt facile à guérir. Sa partie poſterieure eſt de couleur de boue : il eſt moins à craindre par ſon poiſon, qui n'eſt pas mortel, que par la deſtruction qu'il fait de la volaille : c'eſt le fleau d'une baſſe-cour. *Ray. Quad. p.* 329.

TAREIRA. Poiſſon du Bréſil, dont *Marcgrave* diſtingue deux eſpeces ; ſavoir, l'un de mer appellé *tareira d'alto*, *ſeu marina*, & l'autre de riviere nommé *tareira de rio*, *ſeu fluviatilis*.

Le premier tareira eſt de figure ronde, long de huit pouces & épais de cinq ; ſa groſſeur va en diminuant vers la queue ; ſa tête, qui reſſemble à celle d'une couleuvre, eſt garnie au deſſus des yeux de deux tubercules ; ſes yeux ont l'iris de couleur jaune ; ſa bouche eſt pointue & grande, jaune en dedans & munie de dents pointues ; toutes ſes nageoires ſont auſſi minces que des feuilles de pavot, & bordées d'aiguillons mous ; ſes écailles ſont ſi bien arrangées, que ſa peau paroît unie au toucher : il a le ventre blanc ; les côtés & le dos ſont ſtriés en long de lignes jaunes & vertes ; la nageoire du dos eſt marquée de lignes brunes, les autres ſont jaunes, & ſa queue eſt ſtriée de brun.

Le ſecond tareira, qui eſt un poiſſon de riviere, eſt long d'un pied : il a le corps oblong, le dos droit, le ventre élevé, la mâchoire inférieure plus longue que la ſupérieure ; toutes deux ſont armées de dents fort aiguës, la tête reſſemble aſſez à celle du brochet ; ſes yeux ſont grands & élevés ; la nageoire du dos eſt grande & droite ; ſes écailles ſont aſſez grandes & brunes ſur le dos, celles des côtés ſont brunes & argentées ; ſa tête eſt couverte d'une peau brune : tout ſon ventre eſt blanc, & ſes nageoires ſont brunes &

ondées de noir en travers, ainſi que ſa queue ; la chair de ce poiſſon eſt bonne à manger.

TARENTOLE ou TARANTOLA. Eſpece de léſard que l'on voit en Toſcane, & qui fait la chaſſe aux araignées ; c'eſt le même que le *léſard étoilé* ou *ſtellion*. On lui donne auſſi le nom de *tarentule* ; mais il ne faut pas le confondre avec la véritable *tarentule* qui eſt une araignée : *V. ce mot.*

TARENTULE, *tarantula*. Inſecte dangereux, dont la morſure a donné le nom à la maladie appellée *tarentiſme*. V. ARAIGNÉE ENRAGÉE. Quelques-uns mettent auſſi dans la claſſe des tarentules, de groſſes araignées de la Martinique, veloutées, très-belles, & qu'on peut manier ſans danger : il y en a de petites à Saint-Domingue, qu'on appelle *araignées à cul rouge*, dont la morſure eſt, dit-on, ſi vive, que pluſieurs perſonnes n'en ont pu ſupporter la douleur & en ſont mortes : *voyez les mots* ARAGNÉE & PHALANGE. On donne encore, mais improprement, le nom de tarentule ou *ſtellion* au *léſard étoilé*.

TARERONDE. *V.* PASTENAQUE.

TARET. *V.* TARIERE & *l'art.* VERS RONGEURS DE DIGUES ET DE VAISSEAUX.

TARI ou SOURY. Nom donné à une liqueur agréable qu'on tire des palmiers & des cocotiers ; elle tient lieu de vin dans la plus grande partie des Indes orientales ; elle fortifie, elle enivre même : mais elle n'eſt bonne qu'étant récente ; car dans l'eſpace de vingt-quatre heures elle devient aigre.

TARIER. C'eſt, ſelon *Belon*, un petit oiſeau de la Lorraine, de la grandeur du traquet ; mais différent de tous les autres petits oiſeaux, par ſes mœurs, ſa façon de vivre & de faire ſon nid. Il vit dans les buiſſons comme le traquet ; ſon bec eſt grêlé, propre à prendre les mouches & les vers dont il ſe nourrit ; il a les jambes, les pieds & les ongles noirs ; le reſte du corps reſſemble au pinſon montain : il a une tache blanchâtre au travers des ailes. Le mâle a des taches ſur le dos, autour du cou & de la tête, comme la grive : le bout des ailes & de la queue eſt un peu purpurin. Cet oiſeau eſt rare & difficile à attraper : *Belon*

croit cependant, & avec raiſon, que le tarier eſt une eſpece de *traquet* : Voyez ce mot.

TARIERE ou VER QUI PERCE LE BOIS, ou TARET ſelon M. *Adanſon*, en latin, *teredo*.

On compte pluſieurs eſpeces de vers qui rongent & percent les bois : les uns nuiſent aux arbres, comme aux chênes, poiriers, pommiers ; les autres ſe trouvent dans les mers, rongent & percent les vaiſſeaux & les digues. Ils ſont connus ſous le nom de *vers rongeurs de digues & de vaiſſeaux* : voyez ce mot, où nous parlons des véritables *tarets*.

Les vers ſurnommés *tarieres*, qui ſe trouvent dans les bois durs, tels que les chênes, poiriers, pommiers, châtaigniers, noyers, frênes, néfliers, ormes, même le gayac, le tilleul & l'ébene, &c. & qui s'en nourriſſent, ſont produits par de grands & forts ſcarabées. Lorſque les œufs du ſcarabée femelle ont été fécondés par le mâle, elle va les dépoſer non-ſeulement dans les fentes & dans les crevaſſes des arbres déja coupés, & qui commencent à ſe gâter dans quelques endroits, mais encore dans les fentes du bois mort, & même dans la fente de l'écorce de ces mêmes arbres, lorſqu'ils ſont en pleine végétation. Au bout de trois ou quatre jours, il ſort de ces œufs de petits vers, ou plutôt des mites, qui rongent l'arbre peu-à peu, & qui, à meſure qu'elles acquierent de la force, ſe creuſent de larges & profondes cavités dans la ſubſtance de l'arbre. On prétend qu'elles rongent plus les arbres dans la pleine lune que dans tout autre temps, à cauſe de la trop grande humidité de l'air : l'hiver & le froid les font perir.

On voit quelquefois, dans les bois, des vers de la longueur du petit doigt, de couleur blanche & preſque ſemblables à des chenilles : ces vers ſont ſurnommés *coſſons blancs*.

TARIN, *linaria viridis, aut ligurinus*. Cet oiſeau, nommé ainſi parce qu'il ſemble prononcer ce mot en chantant, eſt très-commun en France & du genre du *chardonneret* : voyez ce mot ; il differe du ſerin commun & de Canarie, 1°. par ſon cou, qui eſt de couleur cendrée ; 2°. par ſon ventre, qui eſt tout vert ;

vins groſſiers & très-acides ; tels que ſont certains vins de Languedoc. Cette ſubſtance ne ſe diſſout guere que dans vingt-deux fois ſon poids d'eau bouillante, tandis qu'à la température du dixieme degré au-deſſus de zéro du thermometre de M. *de Réaumur*, une once d'eau diſtillée ne peut, ſelon M. *Spielmann*, tenir en diſſolution que trois grains de tartre purifié.

Il y a du tartre gris blanc & du tartre rouge : on conçoit aiſément que le premier provient du vin blanc, & le ſecond d'un vin dont la partie colorante eſt rouge ; les gros vins d'Allemagne produiſent beaucoup de ce dernier : *voyez à la ſuite de l'art.* VIGNE. Autant les morceaux de tartre blanc ou gris ſont communément minces & petits, autant ceux du tartre rouge ſont épais, ce ſont autant d'amas de criſtaux pointus, durs, brillans, groupés tumultuairement par couches, & mêlés avec une ſubſtance terreuſe. On trouve dans le Dictionnaire de Chimie le détail des propriétés & des uſages que l'on fait du tartre en Chimie & en Teinture. Le tartre purifié eſt auſſi d'un grand uſage en médecine, dans les maladies bilieuſes, putrides & malignes ; mais il faut l'éviter, dit M. *Bourgeois*, dans la pleuréſie & dans la péripneumonie bilieuſe ; elle irrite la toux & cauſe une criſpation dans les bronches, & une ſuppreſſion de l'expectoration qui rend ordinairement, dit-il, la maladie plus fâcheuſe & ſouvent mortelle.

M. *Montet*, habile Apothicaire de Montpellier, & bon Chimiſte, a donné à l'Académie des Sciences de Paris, un Mémoire très-circonſtancié ſur la maniere de purifier le tartre, pour en faire, par la voie de la criſtalliſation, ce que l'on appelle *criſtaux de tartre*, & *crême de tartre*. Voyez ce que nous en avons dit dans notre *Minéralogie*, *T. I*, dans l'obſervation générale en forme d'Appendix ſur les ſels eſſentiels, à la fin de ce volume.

TARUGA ou TARUCA. C'eſt une eſpece de *glama* ou de *vigogne* : voyez à l'article PACO. *Ruiſch* dit que c'eſt dans cet animal qu'on trouve le plus grand bézoard. *Voyez* BÉZOARD.

TASSART ou TAZARD. Selon *Ruiſch*, c'eſt une eſpece de grand brochet de mer des plus goulus : ſa

chair eſt blanche, & quoique dure & difficile à cuire, d'un goût excellent & nourriſſante. On pêche communément ce poiſſon entre deux Iles, ſur les côtes de l'Amérique, & dans les Iles ſituées ſous la Zone Torride, parce qu'il ſe plaît dans les endroits où la marée eſt la plus forte, & où la mer eſt plus agitée qu'ailleurs. Le Pere *du Tertre* dit que ceux qui mangent trop de ce poiſſon, ou qui le mangent à demi-cuit, ſont ſujets à des coliques bilieuſes, ou à des dégorgemens de bile.

TATABULA, en latin *luſorius*. Poiſſon des Indes Orientales. Les Hollandois l'appellent *ſpeelviſch*. Il a ſur le dos quelques taches carrées, oſſeuſes & marquées de petits points reſſemblans à des dés : on remarque encore quelques aiguillons qui ſortent des nageoires de deſſous le ventre. Ruiſch. *Collect. Amb. p.* 39, *n.* 3, *T. XX.*

TATAUBA ou TATAJIBA, *arbor baccifera Braſilienſis, fructu tuberculis inæquali, mori ænudo.* Arbre qui croît dans les bois par-tout au Bréſil, ſur-tout dans les lieux maritimes : ſon écorce eſt grisâtre, & ſon bois de couleur de ſafran ou rougeâtre ; ſes feuilles ſont pointues & dentelées ; ſon fruit qui reſſemble à celui du mûrier, eſt pâle, charnu & rempli d'une infinité de petits grains blanchâtres : il ſort de ſes tubercules pluſieurs filamens noirâtres & peu longs ; on mange ce fruit, ou ſeul, ou au vin, ou au ſucre : il eſt d'un goût exquis. Le bois du tatauba eſt fort dur : il ſe conſerve long-tems dans la terre & dans l'eau ; il donne, lorſqu'il eſt vieux, une teinture d'un très-beau jaune.

TATI Petit oiſeau des Indes, curieux par ſa petiteſſe & par la ſtructure de ſon nid : c'eſt l'*oiſeau-mouche*. Voyez ſon article au mot COLIBRI.

TATOU ou ARMADILLE. Quadrupede digité des plus ſinguliers : ſon corps eſt cuiraſſé & couvert d'un têt oſſeux, diviſé par pluſieurs bandes mobiles. C'eſt un de ces animaux dans leſquels la nature ſe plaît à nous faire connoître qu'elle marche par des nuances inſenſibles dont elle ſe ſert pour lier les manieres d'exiſter qui nous paroiſſent les plus éloignées.

Ici le quadrupede eſt recouvert d'un têt oſſeux au lieu de poil ; là le *porc-épic* eſt recouvert de plumes piquantes & ſans barbe, mais dont le tuyau eſt pareil à celui des plumes d'oiſeaux, &c. *Voyez l'hiſtoire des* Tatous *au mot* ARMADILLE.

TATUETE. C'eſt le tatou à ſept bandes. *Voyez à l'article* ARMADILLE.

TAUMALIN. *Voyez au mot* POUPART.

TAUPE, *talpa*. C'eſt un petit quadrupede long d'environ cinq pouces, dont la peau, couverte de poils courts & épais, chatoie comme du velours : quoique dure, elle en a la douceur & la chaleur ; ſa queue eſt fort courte, ainſi que ſes pattes ; ſes yeux ſont noirs, ſon muſeau eſt effilé ; en effet ſon nez avance de quatre lignes, & même davantage, au-delà de la mâchoire ſupérieure : il eſt propre à forer la terre.

La taupe ſans être aveugle, dit M. *de Buffon*, a les yeux ſi petits, ſi couverts, qu'elle ne peut faire grand uſage du ſens de la vue : en dédommagement la nature lui a donné avec magnificence l'uſage du ſixieme ſens, un appareil remarquable de réſervoirs & de vaiſſeaux ſpermatiques, une quantité prodigieuſe de liqueur ſéminale, des teſticules énormes, un membre génital exceſſivement long ; tout cela exactement caché à l'intérieur, & par conſéquent plus actif & plus chaud. La taupe, à cet égard eſt de tous les animaux la plus avantageuſement douée, la mieux pourvue d'organes, & par conſéquent des ſenſations qui y ſont relatives : elle a de plus le toucher délicat ; ſon poil eſt doux comme de la ſoie, elle a l'ouie très-fine, quoique cachée ſous la peau, elle entend juſqu'au moindre frémiſſement ; elle a de petites mains à cinq doigts, bien différentes de l'extrémité des pieds des autres animaux, & preſque ſemblables aux mains de l'homme ; beaucoup de force pour le volume de ſon corps, le cuir ferme, un embonpoint conſtant, un attachement vif & réciproque du mâle & de la femelle, de la crainte ou du dégoût pour toute autre ſociété, les douces habitudes du repos & de la ſolitude, l'art de ſe mettre en ſureté, de ſe faire en un inſtant un aſile, un domicile, la facilité de l'étendre, & d'y trouver ſans en ſortir une abondante

ſubſiſtance. Voilà, dit M. *de Buffon*, ſa nature, ſes mœurs & ſes talens, ſans doute préférables à des qualités plus brillantes & plus incompatibles avec le bonheur, que l'obſcurité la plus profonde.

Elle ferme l'entrée de ſa retraite; n'en ſort preſque jamais qu'elle n'y ſoit forcée par l'abondance des pluies d'été, lorſque l'eau la remplit, ou lorſque le pied du Jardinier en affaiſſe le dôme: elle ſe pratique une voûte en rond dans les prairies, & aſſez ordinairement un boyau long dans les jardins, parce qu'il y a plus de facilité à diviſer & à ſoulever une terre meuble & cultivée, qu'un gazon ferme & tiſſu de racines ligneuſes; elle ne demeure ni dans la fange, ni dans les terrains durs, trop compactes ou trop pierreux: il lui faut donc une terre douce, meuble, fournie de racines eſculentes & ſurtout bien peuplée d'inſectes & de vers, dont elle fait ſa principale nourriture. L'expérience journaliere nous apprend que dans un eſpace de vingt-trois pieds de longueur, ſur dix de large, une taupe forme en trois jours vingt taupinieres, & ſi l'on ne s'oppoſe à ſon activité laborieuſe, elle bouleverſe en peu de tems un eſpace conſidérable; voici comme elle s'y prend pour travailler. Couverte ordinairement de cinq à ſix pouces de terre, la taupe, dit M. *de la Faille*, Auteur d'un *Mémoire ſur l'Hiſtoire naturelle de la taupe*, détache pour aller en avant, celle qui ſe préſente à ſon paſſage, & la laiſſe ſur le côté juſqu'à ce que gênée dans ſon ſouterrain par cette matiere ſurabondante, particuliérement lorſqu'elle ſe creuſe une route, elle ne penſe plus qu'à s'en débarraſſer. Elle gagne alors la ſurface de la terre, ſur laquelle par différens coups de tête, & aidée du ſervice de ſes mains nerveuſes, elle rejette peu-à-peu & à différentes repriſes, ces débris incommodes, & forme des monticules. Dégagée par là, elle part de ce point pour ſe livrer de nouveau à l'ouvrage, & plus elle avance ou perce profondément, plus elle multiplie les taupinieres; elle en fait quatre ou cinq à chaque repriſe. La taupe en fouillant de la ſorte, ſemble ne chercher qu'à ſatisfaire ſes premiers beſoins, ceux de la nourriture ou de l'accouplement; la commodité vient enſuite; pour ſe mettre au large elle dé-

blaie ſa retraite. Dans l'été, ſoit caprice, ſoit délaſſement, on la voit quelquefois ſortir de ſon ennuyeuſe & ſombre demeure, ſans ſuivre aucune route, & donnant au contraire toutes les marques de l'inconſtance & de la légéreté. On lui voit faire pluſieurs culbutes, courir en zig-zag d'une maniere ſi bruſque & ſi rapide, que l'œil a de la peine à la ſuivre. Mais par une crainte naturelle, elle quitte bientôt un ſéjour qui ne lui eſt point deſtiné. Dans le moment elle creuſe un trou qui la dérobe aux yeux & la met à couvert.

Comme les taupes ne ſortent que rarement de leur domicile ſouterrain, elles ont peu d'ennemis, & échappent aiſément par leur viteſſe aux animaux carnaſſiers. Leur plus grand fléau eſt le débordement des rivieres: on les voit, dans les inondations, ſortir de leur domaine, fuir en grand nombre à la nage, & faire tous leurs efforts pour gagner les terres les plus élevées; mais la plupart périſſent excédées de fatigue ou entraînées par leur propre poids. Cette mort violente que tous les animaux cherchent à éloigner, produit dans celui-ci un ſentiment de colere qui va ſouvent juſqu'à la fureur. Irrité par l'élément fluide qu'il voudroit éviter, on le voit tourner, revenir ſur ſes pas, s'inquiéter & ne finir cet exercice qu'en ſoufflant vivement contre l'eau qui le gagne & le ſubmerge. Ce même élément fait auſſi perir leurs petits qui reſtent dans les trous: ſans cela les grands talens que les taupes ont pour la multiplication nous deviendroient trop incommodes. La taupe animée par le vœu de la nature ſuſpend ſes opérations ordinaires pour ne s'occuper que de ſes amours, & ſe livrer toute entiere aux ſoins de ſa famille. C'eſt vers la fin de l'hiver que cette paſſion commence à ſe faire reſſentir. Le mâle recherche ſa femelle avec ardeur: dans le tems de l'accouplement ils ſortent de terre pendant la nuit. Le mâle ne ſouffre point de rival: il l'attaque, le chaſſe & le pourſuit avec ardeur; il ne ſe contente pas de l'éloigner de ſa compagne pour aſſurer la paix dans ſon petit ménage; il l'oblige à ſortir de ſon ſouterrain, & ils s'expoſent alors à devenir l'un & l'autre, dans un combat acharné, la victime des hommes & de quelques brutes. Quelquefois l'ac-

couplement ſe fait ſous terre. Les femelles ne portent pas long-tems : car on trouve déja beaucoup de petits au mois de Mai. Il y en a ordinairement quatre ou cinq à chaque portée ; & il eſt aſſez aiſé de diſtinguer parmi les mottes qu'elles élevent, celles ſous leſquelles elles mettent bas. Ces mottes ſont faites avec beaucoup d'art, & ſont ordinairement quatre à cinq fois plus groſſes & plus élevées que les autres. M. *de Buffon* croit que ces animaux produiſent plus d'une fois par an. Ce qu'il y a de certain ; c'eſt qu'on trouve des petits depuis le mois d'Avril juſqu'au mois de Septembre : peut-être auſſi que les unes s'accouplent plus tard que les autres. Les petits croiſſent fort vite : un eſpace de tems auſſi long deſtiné à la multiplication de l'eſpece, annonce une très grande fécondité. La taupe allaite ſes petits à la maniere des rats & des ſouris. Elle les garde dans leur enfance ; mais quelles ſont les bornes de cet attachement ? quel eſt le terme de leur vie, l'âge de leur fécondité ? Tout eſt conjecture : c'eſt pour nous un myſtere d'autant plus difficile à pénétrer, que les entrailles de la terre en receleront toujours le ſecret. Si quelque choſe peut nous faire juger de ſa tendreſſe & de ſes ſoins, c'eſt l'attention que prend la taupe à préparer à ſa famille un lit commode. Ce domicile où elles font leurs petits, mériteroit une deſcription particuliere ; il eſt édifié avec une intelligence & des précautions infinies. Toute l'induſtrie des autres animaux n'offre rien de plus ſolide, ni de plus recherché. Elles commencent par pouſſer la terre, & en former une voûte aſſez élevée ; elles laiſſent des cloiſons & des eſpeces de piliers de diſtance en diſtance ; elles preſſent & battent la terre, la mêlent avec des racines & des herbes ; & la rendent ſi dure & ſi ſolide par-deſſus, que l'eau ne peut pénétrer la voûte, à cauſe de ſa convexité & de ſa ſolidité : elles élevent enſuite une terre par-deſſous, & y apportent de l'herbe, des racines & des feuilles pour faire un lit à leurs petits.

Dans cette ſituation ils ſe trouvent au-deſſus du niveau du terrain, & par conſéquent à l'abri des inondations ordinaires, & en même tems à couvert de la pluie, par la voûte qui recouvre la terre ſur laquelle ils

repoſent. Ce tertre eſt percé tout autour de pluſieurs chambres qui communiquent les unes aux autres ; c'eſt une eſpece de labyrinthe. Ce ſont des boyaux ou trous en pente qui s'étendent plus bas, & deſcendent de tous côtés, comme autant de routes ſouterraines par où la mere taupe peut ſortir & aller chercher la ſubſiſtance néceſſaire à ſes petits. Ces ſentiers ſouterrains ſont fermes & battus, s'étendent à douze ou quinze pas, & partent tous du domicile comme du rayon d'un centre. On y trouve, auſſi-bien que ſous la voûte, des parties de racines tendres & délicates, & ſur-tout celles qui ſont bulbeuſes ; des débris d'oignons de colchique, qui ſont apparemment la premiere nourriture qu'elle donne à ſes petits.

La femelle a donc ſoin dans le tems de ſes portées de choiſir des terrains où les douceurs de la vie & l'abondance des vivres ſe préſentent ſans peine. Rien ne diſtingue mieux les vieilles taupes des jeunes, que la différence de leurs ouvrages. Celles-ci, ſans s'aſſujettir aux travaux refléchis d'un âge plus mûr, ſe livrent entiérement au premier feu d'une jeuneſſe vagabonde & ſans expérience. Ardentes à la continuation d'un manege auſſi bizarre que défectueux, elles ne font que de légeres trainaſſes, ſans ordre & ſans ſuite, & pour ne point s'arrêter, ſelon toute apparence, dans leur courſe rapide ou perdre le tems à rejeter une terre incommode, elles en effleurent la ſuperficie qui ſuffit à peine pour les couvrir.

On voit bien par cette diſpoſition que la taupe ne ſort jamais qu'à une diſtance peu conſidérable de ſon domicile, & que la maniere la plus ſimple & la plus ſure de la prendre avec ſes petits, eſt de faire autour une tranchée qui l'environne en entier, & qui coupe toutes les communications. Mais comme la taupe fuit au moindre bruit, & qu'elle tâche d'emmener ſes petits, il faut trois ou quatre hommes qui, travaillant enſemble avec la bêche, enlevent la motte toute entiere, ou faſſent une tranchée preſque dans un moment, & qui enſuite les ſaiſiſſent & les attendent aux iſſues.

A juger du caractere & des qualités de ce petit qua-

drupede, il ſemble devoir être placé au nombre de ces êtres malfaiſans mis ſur terre pour exercer la patience des hommes. Les bois, les vignes, les jardins, les champs & les prés en devenant ſucceſſivement le lieu de ſa demeure, le ſont auſſi de ſes déſordres. Auſſi actif que volage, dit M. *de la Faille*, cet animal tranſporte à chaque inſtant ſon domicile d'un lieu à un autre; pour cet effet il franchit tout obſtacle, murs, foſſés, canaux, & pour éviter de périr au milieu des flots ou de conſumer ſes forces contre des retranchemens qui lui coupent ſouvent le paſſage, il ſait par une induſtrie merveilleuſe conduire ſes galeries à une profondeur très-grande ſous les rivieres & ſous des fondemens épais. Rencontre-t-il un obſtacle inſurmontable, en ingénieur habile on le voit alors ſonder les voies & le terrain, tourner autour des rochers ou des montagnes, & employer toutes les reſſources de ſon génie pour ſe frayer une route; mais nous l'avons déja dit, la taupe eſt un ennemi deſtructeur qui ne marche jamais ſans répandre la déſolation par-tout où il paſſe: il endommage le terrain, il bleſſe ou coupe les racines les plus profondes des arbres. Tout annonce que cet animal eſt ſauvage par nature, méchant & nuiſible par tempérament; habitant les ténebres, il mene une vie errante & cachée.

Quelques Auteurs ont dit mal-à-propos que la taupe & le blaireau dormoient ſans manger pendant l'hiver entier. La taupe dort ſi peu pendant tout l'hiver, qu'elle pouſſe la terre comme en été, & que les gens de la campagne diſent, comme en proverbe: *les taupes pouſſent, le dégel n'eſt pas loin*; elles cherchent, à la vérité, les endroits les plus chauds: les Jardiniers en prennent ſouvent autour de leurs couches aux mois de Décembre, de Janvier & de Février. Si elles ont un tems d'inaction ou de repos, ce n'eſt que dans les momens où il gele fort, ou que la chaleur eſt exceſſive. *Childrey*, dans ſon Hiſtoire des Singularités d'Ecoſſe & du pays de Galles, dit, qu'il y a auprès de Portſmouth une race de chiens, petits, & dont on ſe ſert en ce pays-là pour faire la chaſſe aux taupes. Outre le chien, la taupe a encore pour ennemi le chat,

le renard, le hériſſon & quelques oiſeaux de proie qui la ſaiſiſſent au ſortir de ſon clapier. Il n'en eſt pas de même de la belette, ſa conformation lui permet d'y entrer aiſément. Des Economes propoſent pour détruire les taupes dans leur retraite, d'y jeter des noix entamées par un côté & qu'on aura fait bouillir dans une forte leſſive; dès que la taupe a mangé de ces noix elle périt.

La taupe ne ſe trouve guere que dans les pays tempérés & cultivés: il y en a peu dans les déſerts arides & brûlans, & point dans les climats froids, où la terre eſt gelée pendant la plus grande partie de l'année. On en diſtingue pluſieurs eſpeces, qui dans les qualités nuiſibles portent toutes le même caractere, mais qui varient ſuivant les climats moins dans la forme que dans la couleur: celles d'Europe offrent cinq variétés. 1°. La taupe vulgaire, *talpa noſtras*, *caudata*, *nigricans*; ſon poil eſt d'un noir plus ou moins foncé. 2°. La taupe blanche, *talpa albica*; elle eſt d'un blanc de lait: elle eſt plus commune en Hollande qu'en France: on en conſerve une dans le cabinet des curioſités naturelles à Chantilly, laquelle a été priſe dans l'Artois. 3°. La taupe du pays d'Aunis, *talpa major*, *Ruppellenſis*, *cervicolor*; ſon poil eſt roux, fort clair & tirant ſur la couleur de ventre de biche, ſans mélange ni tache; elle eſt plus groſſe que la taupe vulgaire. 4°. Du territoire d'Alais, *talpa citrina Aleſienſis*; toute ſa robe eſt d'une belle couleur de citron; on la trouve dans la partie du Bas-Languedoc qui touche aux Cevennes. 5°. La taupe variée, *talpa maculata*; elle offre une variété de couleurs qui la rend curieuſe & agréable à la vue; celles de l'Ooſt Friſe ont tout le corps parſemé de taches blanches & noires.

La taupe de l'île de Java a les quatre pieds, ainſi que la moitié des jambes, d'un blanc mat.

L'animal qu'on a appellé *taupe de Sibérie*, qui a le poil vert & or-roux, eſt d'une eſpece différente de nos taupes vulgaires, qui ne ſe trouvent en abondance que depuis la Suede juſqu'en Barbarie. La taupe de Sibérie, *talpa Siberica*, *ecaudata*, *verſicolor*, a les pieds de la taupe rouge d'Amérique: tout ſon corps eſt plus

ramaſſé ſur le train de derriere ; elle n'a point de queue, ſon muſeau eſt étroit & court.

La taupe qu'on trouve au Cap de Bonne-Eſpérance, *talpa Africana, monſtroſo volumine*, eſt trois fois plus groſſe que notre taupe Européenne ; elle creuſe ſous terre des boyaux ou galeries qui rendent les voyages fort difficiles tant à pied qu'à cheval. Voyez le *Journal hiſtorique du Voyage de M. l'Abbé* de la Caille, *p.* 299.

La taupe de Virginie eſt cependant aſſez ſemblable à la nôtre, à l'exception de la couleur du poil, qui eſt mêlé de pourpre foncé ; mais la taupe rouge d'Amérique eſt un autre animal, *talpa Americana rubra* ; elle reſſemble à notre taupe commune par la groſſeur & la figure du corps, mais elle en differe par celle des pieds ; ceux de devant ont trois doigts, & ceux de derriere en ont quatre ; le doigt extérieur des pattes de devant eſt le plus long, plus fort & crochu ; ſon poil eſt roux.

La derniere eſpece eſt la taupe du Canada, *talpa Canadenſis, caudâ nodoſâ longiſſimâ, naſo multiplicibus muſculis, tamquam ſpinis, coronato.* Cet animal qui eſt nouvellement connu & décrit par M. *de la Faille*, tient du rat & de la taupe vulgaire. Sa queue longue de trois pouces eſt noueuſe & preſque nue ; ſes pieds ont chacun cinq doigts armés d'un ongle ou écaille fauve. Cet animal eſt plus élevé de terre, moins rampant que la taupe, & a la légéreté du rat : ſon corps eſt effilé, couvert d'un poil noir, groſſier & aſſez long ; le muſeau eſt relevé d'une mouſtache, ou bordé de vingt-cinq muſcles charnus, très-déliés, qui ont l'air & l'effet d'autant d'épines : toutes ces pointes d'une belle couleur de roſe, agiſſent à la volonté de l'animal, de façon qu'elles ſe rapprochent & ſe réuniſſent au point de ne former qu'un corps aigu & très-délicat ; quelquefois auſſi ces muſcles épineux s'ouvrent & s'épanouiſſent à la maniere du calice des fleurs, ils enveloppent & renferment le conduit nazal auquel ils ſervent d'abri. De quelle utilité peut être à la taupe du Canada une telle organiſation ? Cet animal ſe trouve dans les contrées du Canada ; il n'y eſt pas très-commun. Il paſſe la plus grande partie de ſa vie ſous la neige, ſort très-peu de ſa taniere, même dans le beau

tems : il manœuvre comme nos taupes, mais avec lenteur ; auſſi ſes taupinieres ſont-elles peu abondantes & aſſez petites. Il ſemble qu'une inclination ſédentaire l'attache & le fixe au moins pour quelque tems au lieu qu'il s'eſt choiſi, tandis que nos taupes Européennes condamnées par une loi de la Nature à vivre ſous terre, à éviter le grand jour, ſavent ſe dédommager de cette proſcription par l'aiſance & la commodité de leurs demeures.

L'Auteur des Obſervations ſur l'Hiſtoire Naturelle (M. *Gautier*) a donné la deſcription de toutes les parties intérieures & extérieures de la taupe. Il dit auſſi que cet animal jouit de l'organe de la vue, & que ſes yeux ne paroiſſent petits, que parce qu'ils ſont cachés par les poils qui les couvrent, leſquels environnent le muſcle cutané de leurs globes : que cet habitant des ténebres ne ſe ſert que de l'odorat dans les routes obſcures & tortueuſes qu'il ſuit pour chercher ſa retraite & ſa nourriture. (A voir l'air hébété, la démarche gauche & incertaine de cet animal, on juge facilement que la lumiere n'eſt pas faite pour lui, & qu'il n'a peut-être dans le mécaniſme oculaire que la partie matérielle. En effet les taupes voient ſi peu diſtinctement qu'elles ſe heurtent contre les corps qu'elles rencontrent, & en ſuivant leur route, elles ſe precipitent ſouvent ſans deſſein.) Sa chair a l'odeur de celle du lapin, & la ſubſtance de ſa peau eſt epaiſſe comme celle du chamois. Les parties de la génération ſont bien configurées & beaucoup plus compoſées que celles de l'homme & des animaux quadrupedes. M. *Gautier* penſe que la conſtruction de ces parties dans la taupe lui fournit à propos la ſemence, ſans qu'il ſoit beſoin d'aucun mouvement : cette obſervation eſt nouvelle & mérite l'attention des Naturaliſtes. Ses pattes antérieures qui ſont plus larges que celles de derriere, & armés d'ongles fort tranchans, & toujours tournés en dehors, ont une force extraordinaire : la ſupination & la pronation en ſont ſupprimées, par conſéquent toute la force des muſcles ſe réduit au mouvement de flexion & d'extenſion, ce qui augmente ces deux actions ſi néceſſaires à la taupe pour creuſer la terre. Ses

pattes poſtérieures ont beaucoup moins de force, & ſont plus flexibles : ſes muſcles ſont raccourcis, épais, charnus, & aux extrémités ils ſont tendineux & preſque oſſeux ; ſes os ſont bien articulés & ſolides ; ſon *ſternum* eſt élevé & tranchant comme celui des oiſeaux.

Les vers & divers inſectes ſont la principale nourriture des taupes : c'eſt pour cela qu'elles aiment les fumiers de nature & qu'elles ſe plaiſent dans les terres fumées : elles mangent beaucoup de racines potageres : elles deviennent à leur tour la pâture des ſcarabées foſſoyeurs. *Agricola* prétend que l'on fait des chapeaux de peaux de taupe, qui ſont d'une extrême beauté. Cet Auteur dit avoir vu des habits fourrés de la peau de ces animaux : *Pline, liv.* 8, *chap.* 58 *de ſon Hiſt. Nat.* cite les couvertures de lit faites de peaux de taupe, qu'il a vu à Orchomene. On eſtime le ſang de la taupe pour rétablir les poils ; il eſt auſſi d'un uſage merveilleux dans pluſieurs ſortes de maladies cutanées, comme par exemple, pour guérir les ulceres qui ſe forment à la racine des ongles ; ſa graiſſe, au contraire, contribue, dit-on, à faire tomber la trop grande quantité de cheveux ; enfin, le bouillon de taupe eſt un remede de bonne femme pour guérir les enfans de l'incommodité de piſſer au lit. Toutes ces vertus de la taupe, en médecine, ſont fabuleuſes ou négligées.

TAUPE. Des Conchyliologiſtes donnent ce nom à un coquillage univalve de la famille des porcelaines, & dont la coquille offre ſur ſon dos quatre zones ou faſcies violettes ſur un fond fauve.

TAUPE-GRILLON. Inſecte coléoptere appellé *courtille* ou *courtilliere*, & dont nous avons parlé au mot GRILLON-TAUPE.

TAUPE DE MER. Nom qu'on donne en Normandie à une *ſcolopendre de mer* : voyez ce mot.

TAUPIN, ou ESCARBOT SAUTERELLE, ou MARÉCHAL, ou SCARABÉE A RESSORT, ou NOTOPEDE : *elater aut notopeda.* Genre d'inſecte coléoptere, dont les antennes, en ſcie chez les mâles & à filets chez les femelles, ſe logent dans une rainure formée en deſſous de la tête. Le corſelet de ces petits animaux eſt terminé en deſſous par une pointe longue & dure, qui

entre comme par reſſort dans une cavité du ventre: c'eſt par le moyen de ce reſſort, que ces inſectes, lorſqu'ils ſont renverſés ſur le dos, peuvent s'élancer aſſez facilement en l'air; & en retombant, ſouvent ils ſe trouvent retournés ſur leurs pieds. Le corps du taupin eſt alongé; ſes étuis ſont durs; ſes tarſes ont cinq articles à toutes les pattes. Sa larve ſe trouve dans les trous de ſaules & d'autres arbres pourris où elle vit & ſe métamorphoſe. Il y a le *taupin rouge*, le *jaune à corſelet velouté*, le *porte croix*, le *cuivreux*, le *bédeau*, &c.

TAUPINIERE. Petit monceau de terre, qu'une taupe a élevé en creuſant deſſous: *voyez à l'article* TAUPE.

TAURACO. On donne ce nom à l'oiſeau appellé le *Roi de Guinée*, & par *Albin*, l'*oiſeau couronné* du Mexique, quoiqu'il ſe trouve dans l'Afrique Méridionale, vers le royaume de Congo, ſur les confins du Cap de Bonne-Eſpérance: il a deux doigts devant & autant derriere.

TAURE. Nom donné à la *lunaire*, à la *geniſſe* & même à la *vache* qui n'a point encore vêlé: *voyez ces mots.*

TAUREAU, *taurus.* Quadrupede biſulce, ongulé & cornupede, dont le caractere, dit M. *Briſſon*, eſt de n'avoir point de dents inciſives à la mâchoire ſupérieure, d'en avoir huit à l'inférieure, d'avoir le pied fourchu & les cornes ſimples, tournées vers les côtés. Le taureau, que nous voyons à la tête de nos troupeaux, étant un animal d'une très-ancienne domeſticité, a néceſſairement dégénéré du taureau ſortant des mains de la Nature, & jouiſſant de toute ſa force & de toute ſa liberté: on a lieu de penſer que le taureau domeſtique vient originairement de l'*aurochs* ou *urus*, qui lui eſt ſupérieur par la force, la grandeur, &c. *voyez le mot* AUROCHS.

Le taureau ſert, de même que l'aurochs, à la propagation de l'eſpece; & quoiqu'on puiſſe auſſi le ſoumettre au travail, on n'en eſt pas plus ſûr de ſon obéiſſance, & il faut être en garde contre l'uſage qu'il peut faire de ſa force. La Nature, dit M. *de Buffon*, a fait le taureau indocile & fier. Dans le tems du rut,

il devient indomptable, & ſouvent furieux : mais par la caſtration l'on détruit la ſource de ces mouvemens impétueux, & l'on ne retranche rien à ſa force ; il n'en devient que plus gros, plus maſſif, plus peſant, & plus propre aux ouvrages auxquels on le deſtine : il devient auſſi plus traitable, plus patient, plus docile & moins incommode aux autres. Un troupeau de taureaux ne ſeroit qu'une troupe effrénée que l'homme ne ſauroit dompter ni conduire ; mais un nombreux troupeau de bœufs ſuit paiſiblement le chemin du pâturage ; s'ils s'écartent, dociles à la voix d'une femme, d'un enfant, ils reviennent auſſitôt. On les conduit de même & ſans réſiſtance de leur part, aux travaux les plus pénibles.

L'âge le plus convenable à la caſtration, eſt celui qui précede immédiatement la puberté ; pour le bœuf c'eſt dix-huit mois ou deux ans : ceux qu'on y ſoumet plutôt, périſſent preſque tous ; cependant les jeunes veaux, auxquels on ôte les teſticules quelque tems après leur naiſſance, & qui ſurvivent après cette opération, ſi dangereuſe à cet âge, deviennent des bœufs plus grands, plus gros, plus gras que ceux auxquels on ne fait la caſtration qu'à deux, trois ou quatre ans ; mais ceux-ci paroiſſent conſerver plus de courage & d'activité, & ceux qui ne la ſubiſſent qu'à l'âge de ſix, ſept ou huit ans, ne perdent preſque rien des autres qualités du ſexe maſculin : ils ſont plus impétueux, plus indociles que les autres bœufs ; & dans le tems de la chaleur des femelles, ils cherchent encore à s'en approcher, mais il faut avoir ſoin de les en écarter. L'accouplement, & même le ſeul attouchement du bœuf, fait naître à la vulve de la vache des eſpeces de carnoſités ou de verrues, qu'il faut détruire & guérir, en y appliquant un fer rouge. Ce mal peut venir de ce que ces bœufs, qu'on n'a que biſtournés, c'eſt-à-dire, auxquels on a ſeulement comprimé les teſticules, ſerré & tordu les vaiſſeaux qui y aboutiſſent, ne laiſſent pas de répandre une liqueur apparemment à-demi-purulente.

Le taureau, ainſi que le rhinocéros, entre en fureur à la vue de la couleur rouge : effet bien ſingulier, mais que l'expérience démontre. Il combat généreuſement

pour le troupeau, & marche volontiers le premier à la tête, en s'annonçant par un mugiſſement grave, ainſi qu'on l'obſerve dans les premiers jours du printems, où ils viennent prendre poſſeſſion du pâturage. S'il y a deux troupeaux de vaches dans un champ, les deux taureaux s'en détachent & s'avancent l'un vers l'autre; animés par le ſentiment de jalouſie, les mugiſſemens ſont le ſignal de l'action: alors les deux rivaux fondent l'un ſur l'autre avec impétuoſité & ſe heurtent avec violence; le premier choc eſt ſuivi d'un ſecond, d'un troiſieme, &c. ils ſe battent avec acharnement, & ne ceſſent le combat que lorſqu'on les ſépare, ou que le plus foible eſt contraint de céder au plus fort. Alors le vaincu ſe retire tout triſte & tout honteux: au lieu que le vainqueur retourne avec nobleſſe & orgueil vers ſon ſérail, tête levée, triomphant & tout fier de ſa victoire. Le plus foible n'oſe alors approcher les femelles en chaleur que lorſque l'autre eſt éloigné, ou que, fatigué de ſes travaux, il ne diſpute plus la jouiſſance.

L'homme ſait uſer en maître de ſa puiſſance ſur les animaux: il choiſit ceux dont il peut tirer le plus d'avantages pour l'aider dans ſes travaux, ainſi que ceux dont la chair flatte ſon goût; il en a fait des eſclaves domeſtiques; il les a multipliés plus que la Nature ne l'auroit fait; il en a formé des troupeaux nombreux: c'eſt ainſi qu'il a multiplié les chevaux, les bœufs, les vaches, les moutons, les chevres, les cochons, &c.

Le bœuf, le mouton & les autres animaux qui paiſſent l'herbe, ſont non-ſeulement les meilleurs, les plus utiles, les plus précieux pour l'homme, puiſqu'ils le nourriſſent, mais ce ſont encore ceux qui conſomment & dépenſent le moins. Le bœuf ſur-tout eſt, à cet egard, l'animal par excellence; car il rend à la terre tout autant qu'il en tire, & même il améliore le fond ſur lequel il vit: il engraiſſe ſon pâturage: au lieu que le cheval, & la plupart des autres animaux, amaigriſſent en peu d'années les meilleures prairies. Le mouton & la chevre coupent l'herbe de ſi près, qu'ils détruiſent la tige & gâtent les racines; le cheval choiſit l'herbe la plus fine, & laiſſe grener & multiplier la grande herbe,

dont les tiges ſont dures : au lieu que le bœuf, qui ne peut brouter que l'herbe longue, à cauſe de ſes groſſes levres, & qui n'a point de dents inciſives à la mâchoire ſupérieure, ne coupe que les groſſes tiges, & détruit peu-à-peu l'herbe la plus groſſiere ; ce qui fait qu'au bout de quelques années la prairie, ſur laquelle le cheval a vécu, n'eſt plus qu'un mauvais pré ; au lieu que celle que le bœuf a broutée devient un pâturage fin.

Mais ce ne ſont pas les ſeuls avantages que ce bétail procure à l'homme ; ſans le bœuf, les pauvres & les riches auroient beaucoup de peine à vivre ; la terre demeureroit inculte ; les champs & même les jardins ſeroient ſecs & ſtériles : c'eſt ſur lui que roulent tous les travaux de la campagne ; il eſt le domeſtique le plus utile de la Ferme ; il fait toute la force de l'agriculture ; autrefois il faiſoit toute la richeſſe des hommes.

Les Germains en faiſoient ſi grand cas, qu'au rapport de *Tacite*, ils donnoient pour dot des bœufs à leurs filles. Les Athéniens, qui s'en ſervoient auſſi pour le labourage & pour mettre à leurs chars, furent très-long-tems ſans immoler de ces animaux dans leurs ſacrifices. *Elien* rapporte que Phrygès fut condamné à mort pour avoir tué un bœuf qui travailloit à la charrue. Le bœuf eſt encore aujourd'hui la baſe de l'opulence des Etats, qui ne peuvent ſe ſoutenir & fleurir que par la culture des terres & par l'abondance du bétail, qui ſont les ſeuls biens réels, puiſque tous les autres, & même l'or & l'argent, ne ſont que des biens arbitraires, des repréſentations, des monnoies qui n'ont de valeur qu'autant que le produit de la terre leur en donne.

Le bœuf, ainſi que l'obſerve M. *de Buffon*, ne convient pas autant que le cheval, l'âne, le chameau, &c. pour porter des fardeaux. La forme de ſon corps & de ſes reins le démontre ; mais la groſſeur de ſon cou, la largeur de ſes épaules, indiquent aſſez qu'il eſt propre à tirer & à porter le joug. C'eſt auſſi de cette maniere qu'il tire le plus avantageuſement, & il eſt ſingulier que cet uſage ne ſoit pas général, & que dans des

des Provinces entieres on l'oblige à tirer par les cornes. La ſeule raiſon qu'on a pu m'en donner, dit M. *de Buffon*, c'eſt que quand il eſt attelé par les cornes, on le conduit aiſément. Il a la tête très-forte, & ne laiſſe pas de tirer aſſez bien de cette façon, mais avec beaucoup moins d'avantage que quand il tire par les épaules. Il ſemble avoir été fait exprès pour la charrue; la maſſe de ſon corps, la lenteur de ſes mouvemens, le peu de hauteur de ſes jambes, ſa tranquillité même & ſa patience dans le travail, ſemblent concourir à le rendre propre à la culture des champs, & plus capable qu'aucun autre de vaincre la réſiſtance conſtante & toujours nouvelle que la terre oppoſe à ſes efforts. Le cheval, quoique peut-être auſſi fort que le bœuf, eſt moins propre à cet ouvrage: il eſt trop élevé ſur ſes jambes; ſes mouvemens ſont trop grands, trop bruſques, & d'ailleurs il s'impatiente & ſe rebute aiſément. On lui ôte toute la légéreté, toute la ſouplеſſe de ſes mouvemens, toute la grace de ſon attitude & de ſa démarche, lorſqu'on le réduit à ce travail peſant pour lequel il faut plus de conſtance que d'ardeur, plus de maſſe que de viteſſe, & plus de poids que de reſſort.

Les bœufs, comme les autres animaux domeſtiques, varient pour la couleur; cependant le poil roux paroit être le plus commun; & plus il eſt rouge, plus il eſt eſtimé. On fait cas auſſi du poil noir, & l'on prétend que les bœufs ſous poil bai durent long-tems; que les bruns durent moins, & ſe rebutent de bonne heure; que les gris, les pommelés & les blancs ne valent rien pour le travail; les mouches & les taons les attaquent & les tourmentent auſſi beaucoup plus que les roux & les noirs; auſſi dit-on qu'ils ne ſont propres qu'à être engraiſſés. Mais de quelque couleur que ſoit le poil du bœuf, il doit être luiſant, épais & doux au toucher; car s'il eſt rude au toucher ou dégarni, on a raiſon de ſuppoſer que l'animal ſouffre, ou du moins qu'il n'eſt pas d'un fort tempérament.

Un bon bœuf, pour la charrue, ne doit être ni trop gras, ni trop maigre: il doit avoir la tête courte & ramaſſée; les oreilles grandes, bien velues & bien unies; les cornes fortes, luiſantes, de moyenne grandeur; le

front large, les yeux gros & noirs, le muffle gros & camus, les naſeaux bien ouverts, les dents blanches & égales, les levres noires, le cou charnu, les épaules graſſes & peſantes, la poitrine large; le *fanon*, c'eſt-à-dire la peau du devant, pendant juſques ſur les genoux; les rèins fort larges, le ventre ſpacieux & tombant, les flancs grands, les hanches longues, la croupe épaiſſe, les jambes & les cuiſſes groſſes & nerveuſes, le dos droit & plein, la queue pendante juſqu'à terre, & garnie de poils touffus & fins, les pieds fermes, le cuir groſſier & maniable, les muſcles élevés, & l'ongle court & large. Il faut auſſi qu'il ſoit ſenſible à l'aiguillon, obéiſſant à la voix, & bien dreſſé; mais ce n'eſt que peu-à-peu & en s'y prenant de bonne heure, qu'on peut accoutumer le bœuf à porter le joug volontiers, & à ſe laiſſer conduire aiſément.

Dès l'âge de deux ans & demi ou trois ans, il faut commencer à l'apprivoiſer & à le ſubjuguer: ſi l'on attend plus tard, il devient indocile & ſouvent indomptable. La patience, la douceur, & même les careſſes, ſont les ſeuls moyens qu'il faut employer; la force & les mauvais traitemens ne ſeroient propres qu'à le rebuter pour toujours. Il faut donc lui frotter le corps, le careſſer, lui donner de tems en tems de l'orge bouillie, des feves concaſſées & d'autres nourritures de cette eſpece, dont il eſt plus friand, & toutes mêlées de ſel, qu'il aime beaucoup. En même tems on lui liera ſouvent les cornes; quelques jours après on le mettra au joug, & on lui fera traîner la charrue avec un autre bœuf de même taille, & qui ſera tout dreſſé. On aura ſoin de les attacher enſemble à la mangeoire, de les mener de compagnie au pâturage, afin qu'ils ſe connoiſſent & s'habituent à n'avoir que des mouvemens communs. On n'emploïera jamais l'aiguillon dans les commencemens: il ne ſerviroit qu'à le rendre plus intraitable. Il faudra auſſi le ménager, & ne le faire travailler qu'à petites repriſes; car il ſe fatigue beaucoup, tant qu'il n'eſt pas tout-à-fait dreſſé; & par la même raiſon, on le nourrira alors plus largement que dans tout autre tems.

Le bœuf ne doit ſervir que depuis trois ans juſqu'à

dix: on fera bien de le tirer alors de la charrue pour l'engraiſſer & le vendre, la chair en ſera meilleure que ſi on attendoit plus long-tems. On connoit l'âge de cet animal par les dents & par les cornes. Les premieres dents de devant tombent à dix mois, & ſont remplacées par d'autres qui ne ſont pas ſi blanches & qui ſont plus larges. A treize mois les dents voiſines de celles du milieu tombent, & ſont auſſi remplacées par d'autres; & à trois ans, toutes les dents inciſives ſont renouvellées; elles ſont alors égales, longues & aſſez blanches; à meſure que le bœuf avance en âge, elles deviennent inégales & noires. C'eſt la même choſe pour le taureau & pour la vache.

Ainſi la caſtration ni le ſexe ne changent rien à la crue & la chute des dents; cela ne change rien non plus à la chute des cornes, car elles tombent ou ſe déchauſſent également à trois ans au taureau, au bœuf & à la vache; & elles ſont remplacées par d'autres cornes, qui, comme les ſecondes dents, ne tombent plus: celles du bœuf & de la vache deviennent ſeulement plus groſſes & plus longues que celles du taureau. L'accroiſſement de ces ſecondes cornes ne ſe fait pas d'une maniere uniforme, ni par un développement égal. La premiere année, c'eſt-à-dire la quatrieme année de l'âge du bœuf, il lui pouſſe deux petites cornes pointues, nettes, unies & terminées vers la tête par une eſpece de bourrelet: l'année ſuivante ce bourrelet s'éloigne de la tête, pouſſé par un cylindre de corne, qui ſe forme & qui ſe termine auſſi par un autre bourrelet, & ainſi de ſuite; car tant que l'animal vit, les cornes croiſſent. Ces bourrelets deviennent des nœuds annulaires, qu'il eſt aiſé de diſtinguer dans la corne, & par leſquels l'âge ſe peut aiſément compter, en prenant pour trois ans la pointe de la corne juſqu'au premier nœud, & pour un an de plus chacun des intervalles entre les autres nœuds. Maintenant il convient de dire que cette chute ou déchauſſement de la corne ongulée dans les individus de l'eſpece du taureau, arrive plus rarement dans certains pays que dans d'autres. Ce déchauſſement ne ſeroit-il pas l'effet de frottemens accidentels, ou d'une maladie particuliere?

Le cheval mange nuit & jour lentement, mais preſque continuellement : le bœuf au contraire mange vîte, & prend en aſſez peu de tems toute la nourriture dont il a beſoin, après quoi il ceſſe de manger & ſe couche pour ruminer.

La rumination dépend de ce que les deux premiers eſtomacs du bœuf, c'eſt-à-dire la *panſe*, & le *bonnet* qui n'eſt qu'une portion de la panſe, étant remplis d'herbes, autant qu'ils peuvent en contenir, cette membrane tendue, réagit alors avec force ſur l'herbe qu'elle contient, qui n'eſt que très-peu mâchée, à peine hachée, & dont le volume augmente beaucoup par la fermentation. L'animal remâche ces herbes, les macere, les imbibe de nouveau de ſa ſalive, & rend ainſi peu-à-peu l'aliment plus coulant; il le réduit en une pâte aſſez liquide pour qu'elle puiſſe couler dans le conduit étroit qui communique du ſecond au troiſieme eſtomac, où elle ſe macere encore avant que de paſſer dans le quatrieme, & c'eſt dans ce dernier eſtomac que s'acheve la décompoſition du foin qui y eſt réduit dans un parfait mucilage. Ce qui confirme la vérité de cette explication, c'eſt que tant que ces animaux tettent & ſont nourris de lait & d'autres alimens liquides & coulans, ils ne ruminent pas; & qu'ils ruminent beaucoup plus en hiver & lorſqu'on les nourrit d'alimens ſecs, qu'en été pendant lequel ils paiſſent l'herbe tendre. *Voyez à l'article* RUMINANS.

On prétend que les bœufs qui mangent lentement, réſiſtent plus long-tems au travail, que ceux qui mangent vîte; que les bœufs des pays élevés & ſecs ſont plus vifs, plus vigoureux & plus ſains que ceux des pays bas & humides; que tous deviennent plus forts lorſqu'on les nourrit de foin ſec, que quand on ne leur donne que de l'herbe molle; qu'ils s'accoutument plus difficilement que les chevaux aux changemens de climat, & que par cette raiſon on ne doit jamais acheter des bœufs pour le travail que dans ſon voiſinage.

On doit nourrir les bœufs & les vaches avec du foin, de la paille, & même leur donner un peu de ſon & d'avoine; en été on leur donnera de l'herbe fraîchement coupée, ou bien de jeunes pouſſes de feuil-

les de frêne, d'orme, de chêne, &c. mais en petite quantité, ſur-tout de celle du chêne; l'excès de cette nourriture, qu'ils aiment beaucoup, leur cauſant quelquefois un piſſement de ſang, dont ils périſſent: peut-être ſeroit-il prudent de ne leur en point donner. M. *Bourgeois* obſerve qu'on ne doit point même laiſſer paître les vaches & les bœufs dans les bois où ces végétaux croiſſent, juſqu'à ce que leurs pouſſes ſoient formés en feuilles, & même déjà un peu dures; alors cette nourriture devient beaucoup moins dangereuſe. La luzerne, la veſce, les lupins ſont de très-bons alimens pour les bœufs; il n'eſt pas néceſſaire de régler la quantité de leur nourriture, ils n'en prendront jamais plus qu'il ne leur en faut. La grande chaleur incommode ces animaux, peut-être encore plus que le grand froid; ainſi on doit éviter de les faire travailler à la grande ardeur du ſoleil. Ils ne demandent pas autant de ſoins que les chevaux; cependant ſi on veut les entretenir ſains & vigoureux, on ne peut guere ſe diſpenſer de les étriller tous les jours, de les laver, de leur graiſſer la corne des pieds & de leur donner de bonne litiere, &c.

## *De la Vache & du Veau.*

Dans les eſpeces d'animaux dont l'homme a fait des troupeaux, & où la multiplication eſt l'objet principal, le nombre des femelles eſt plus néceſſaire & plus utile que celui des mâles. Le produit de la vache eſt un bien qui croît & qui ſe renouvelle à chaque inſtant; ce qui rend ſa vie plus précieuſe encore à l'eſpece humaine, c'eſt qu'elle eſt le ſoutien du ménage champêtre. Sa fécondité nous enrichit, augmente nos troupeaux, étend notre domaine, fournit des ſecours pour l'agriculture, ou des vivres pour notre ſubſiſtance. La chair du veau eſt une nourriture auſſi abondante que ſaine & délicate; le lait eſt l'aliment des enfans; le beurre l'aſſaiſonnement de la plupart de nos mets; le fromage la nourriture la plus ordinaire des habitans de la campagne. Que de pauvres familles ſont aujourd'hui réduites à vivre du produit de leurs vaches!

On peut auſſi faire ſervir la vache à la charrue ; & quoiqu'elle ne ſoit pas auſſi forte que le bœuf, elle ne laiſſe pas de le remplacer ſouvent ; elle en a la docilité, l'inſtinct & les bonnes qualités ; mais lorſqu'on veut l'employer à cet uſage, il faut avoir attention de l'aſſortir, autant qu'on le peut, avec un bœuf de ſa taille & de ſa force, afin de conſerver l'égalité du trait & de maintenir le ſoc en équilibre entre ces deux puiſſances ; moins elles ſont inégales, & plus le labour de la terre eſt facile & régulier. Au reſte on emploie ſouvent ſix & juſqu'à huit bœufs dans les terrains fermes, & ſur-tout dans les friches caillouteuſes, ou qui ſe levent par groſſes mottes & par quartiers. Deux vaches ſuffiſent pour labourer dans les terrains meubles & ſablonneux. On peut auſſi dans ces terrains légers pouſſer à chaque fois le ſillon beaucoup plus loin que dans les terrains forts. Les Anciens qui conſervoient avec tout le ſoin poſſible les animaux de labour, avoient borné à une longueur de cent vingt pas la plus grande étendue du ſillon que le bœuf devoit tracer par une continuité non interrompue d'efforts & de mouvemens ; après quoi, diſoient-ils, il faut ceſſer de l'exciter, & le laiſſer reprendre haleine pendant quelques momens, avant que de pourſuivre le même ſillon ou d'en commencer un autre.

Le printems eſt la ſaiſon où les vaches ſont le plus communément en chaleur ; la plupart dans ce pays-ci reçoivent le taureau depuis le 15 Avril juſqu'au 15 Juillet ; mais il ne laiſſe pas d'y en avoir beaucoup dont la chaleur eſt plus tardive, & d'autres dont elle eſt plus précoce : elles portent neuf mois, & mettent bas au commencement du dixieme. On a donc des veaux en quantité depuis le 15 Janvier juſqu'au 15 Avril ; on en a auſſi tout l'été aſſez abondamment, & l'automne eſt le temps où ils ſont le plus rares. Les ſignes de la chaleur de la vache ne ſont point équivoques : elle mugit alors très-fréquemment & plus violemment que dans les autres tems ; elle ſaute ſur les bœufs, ſur les vaches & même ſur les taureaux ; la vulve eſt gonflée & proéminente au-dehors. Il faut profiter du tems de cette forte chaleur, pour lui donner

le taureau; ſi on laiſſoit diminuer cette ardeur, la vache ne retiendroit pas auſſi ſurement. Le taureau doit être choiſi, comme le cheval étalon, parmi les plus beaux de ſon eſpece. Il peut faillir les vaches depuis trois ans juſqu'à neuf; mais on ne doit pas lui en livrer plus de quinze par mois. On lui fait manger alors de l'avoine, de l'orge & de la veſce, pour lui donner de l'ardeur & lui procurer une plus grande abondance de liqueur ſéminale.

Les vaches retiennent ſouvent dès la premiere, ſeconde ou troiſieme fois; & ſitôt qu'elles ſont pleines le taureau refuſe de les couvrir, quoiqu'il y ait encore apparence de chaleur: mais ordinairement la chaleur ceſſe preſqu'auſſi-tôt qu'elles ont conçu, & elles refuſent auſſi elles-mêmes les approches du taureau.

Les vaches ſont aſſez ſujettes à avorter, lorſqu'on ne les ménage pas. Six ſemaines ou deux mois avant qu'elles mettent bas, on les nourrira plus largement qu'à l'ordinaire: on ceſſera auſſi dans ce même tems de les traire; le lait leur eſt alors plus néceſſaire que jamais pour la nourriture de leur fœtus; auſſi y a-t-il des vaches à qui le lait tarit abſolument, un mois ou ſix ſemaines avant qu'elles mettent bas. Celles qui ont du lait juſqu'aux derniers jours, ſont les meilleures meres & les meilleures nourrices; mais ce lait des derniers tems eſt généralement mauvais & peu abondant. Il faut les mêmes attentions pour l'accouchement de la vache, que pour celui de la jument, & même il paroît qu'il en faut davantage; car la vache qui met bas paroît être plus épuiſée, plus fatiguée que la jument. On doit la mettre dans une étable chaude, ſur une bonne litiere, & lui donner abondamment de bonne nourriture. Une attention très-importante, dit M. *Bourgeois*, c'eſt de prendre garde qu'elle ne mange ſon arriere-faix ou délivre, dont elle eſt très-avide. Le fait eſt certain, dit-il, quoiqu'il ſoit très-difficile d'en rendre une raiſon phyſique ſatisfaiſante, que les vaches qui le mangent, tombent à vue d'œil dans un amaigriſſement dont elles périſſent à la longue, malgré tous les ſecours qu'on leur donne.

On laiſſe le jeune veau auprès de ſa mere pendant

les cinq ou ſix premiers jours, afin qu'il ſoit toujours chaudement, & qu'il puiſſe teter auſſi ſouvent qu'il en a beſoin. Mais il croît & ſe fortifie aſſez dans ces cinq ou ſix jours, pour qu'on ſoit dès lors obligé de l'en ſéparer, ſi l'on veut la ménager; car il l'épuiſeroit s'il étoit toujours auprès d'elle. Il ſuffira de le laiſſer teter deux ou trois fois par jour; & ſi l'on veut lui faire une bonne chair & l'engraiſſer promptement, on lui donnera tous les jours du lait bouilli, dans lequel on mettra de la mie de pain & des œufs. Au bout de quatre ou cinq ſemaines ce veau ſera excellent à manger. On pourra ne laiſſer teter que trente ou quarante jours les veaux qu'on voudra livrer au boucher; mais il faudra laiſſer au lait pendant deux mois au moins, ceux qu'on voudra élever. On doit ſevrer les veaux à trois ou quatre mois: il faut beaucoup de ſoins pour leur faire paſſer le premier hiver; c'eſt le tems le plus dangereux de leur vie; car ils ſe fortifient aſſez pendant l'été ſuivant, pour ne plus craindre le froid du ſecond hiver.

La vache eſt à dix-huit mois en âge de puberté, & le taureau à deux ans: mais quoiqu'ils puiſſent déjà engendrer à cet âge, on fera bien d'attendre juſqu'à trois ans pour leur permettre de s'accoupler. Ces animaux ſont dans toute leur plus grande force depuis trois ans juſqu'à neuf; après cela les vaches & les taureaux ne ſont plus propres qu'à être engraiſſés. Comme ils prennent en deux ans la plus grande partie de leur accroiſſement, la durée de leur vie eſt auſſi, comme dans la plupart des autres eſpeces d'animaux, à-peu-près de ſept fois deux ans; & communément ils ne vivent guere que quatorze ou quinze ans.

Dans tous les animaux quadrupedes la voix du mâle eſt plus forte & plus grave que celle de la femelle; c'eſt auſſi ce qui eſt dans le taureau. Ce qui fait croire qu'il a la voix moins grave, c'eſt que ſon mugiſſement n'eſt pas un ſon ſimple; mais un ſon compoſé de deux ou trois octaves, dont la plus élevée frappe le plus l'oreille. Mais en y faiſant attention, on entend en même tems un ſon grave, & plus grave que celui de la vache, du bœuf & du veau.

Le taureau ne mugit que d'amour: la vache mugit plus ſouvent de peur que d'amour; & le veau mugit de douleur, de beſoin de nourriture, & de deſir de ſa mere.

Les animaux les plus peſans & les plus pareſſeux ne ſont pas ceux qui dorment le plus profondément, ni le plus long-tems. Le bœuf dort, mais d'un ſommeil court & léger: il ſe réveille au moindre bruit; il ſe couche ordinairement ſur le côté gauche, & le rein ou rognon de ce côté-là eſt toujours plus gros & plus chargé de graiſſe que le rognon du côté droit.

On doit donner à la vache le même ſoin & la même nourriture qu'au bœuf: mais la vache à lait exige des attentions particulieres, tant pour la bien choiſir, que pour la bien conduire. On dit que les vaches noires ſont celles qui donnent le meilleur lait, & que les blanches ſont celles qui en donnent le plus.

De quelque poil que ſoit la vache à lait, il faut qu'elle ſoit en bonne chair, qu'elle ait l'œil vif, la démarche légere, qu'elle ſoit jeune, & que ſon lait ſoit abondant & de bonne qualité. On les traira deux fois par jour tant en été qu'en hiver, & une fois ſeulement par jour le dernier mois qu'on les trait, lorſqu'elles portent le veau; c'eſt-à-dire environ dix ſemaines avant qu'elles accouchent. Si on ne les trait qu'une fois par jour n'étant pas pleines, elles perdent inſenſiblement leur lait, dit M. *Bourgeois*; & ſi l'on veut augmenter la quantité du lait, il n'y aura qu'à les nourrir avec des alimens plus ſucculens que l'herbe.

Le bon lait n'eſt ni trop épais, ni trop clair; ſa conſiſtance doit être telle que lorſqu'on en prend une petite goutte, elle conſerve ſa rondeur ſans couler: il doit être d'un beau blanc; celui qui tire ſur le jaune ou ſur le bleu ne vaut rien: ſa ſaveur doit être douce, ſans aucune amertume & ſans âcreté; il faut auſſi qu'il ſoit d'une bonne odeur ou ſans odeur. Il eſt meilleur au mois de Mai & pendant l'été, que dans l'hiver, & il n'eſt parfaitement bon que quand la vache eſt en bon âge & en bonne ſanté. Le lait des jeunes geniſſes eſt trop clair: celui des vieilles vaches eſt trop ſec, & pendant l'hiver il eſt trop épais. Ces différentes qua-

lités du lait ſont relatives à la quantité plus ou moins grande des parties butireuſes, caſéeuſes & ſéreuſes qui le compoſent. Le lait trop clair eſt celui qui abonde trop en parties ſéreuſes; le lait trop épais eſt celui qui en manque, & le lait trop ſec n'a pas aſſez de parties butireuſes & ſéreuſes. Le lait d'une vache en chaleur ne vaut rien; non plus que celui d'une vache qui approche de ſon terme, ou qui a mis bas depuis peu de tems.

On trouve dans le troiſieme & le quatrieme eſtomac du veau qui tette, des grumeaux de lait caillé. Ce lait caillé contient beaucoup de ſel volatil acide, & ſert de levain pour la digeſtion des alimens que le veau prend. Ces grumeaux de lait ſéchés à l'air ſont la préſure dont on ſe ſert pour faire cailler le lait. Plus on garde cette préſure, meilleure elle eſt, & il n'en faut qu'une très-petite quantité pour faire un grand volume de fromage.

On voit, quoique rarement, des vaches qui ont la mauvaiſe habitude de ſe tetter elles-mêmes; & comme il n'eſt guere poſſible de les corriger de ce défaut, on eſt obligé de les engraiſſer pour s'en défaire. On en a vu d'autres qui ſe laiſſoient tetter par des ſerpens ou par des couleuvres.

Les vaches & les bœufs aiment beaucoup le vin, le vinaigre, le ſel, qui leur excite beaucoup l'appétit; auſſi lorſqu'ils ſont dégoûtés leur donne-t-on de l'herbe trempée dans du vinaigre & ſaupoudrée d'un peu de ſel. M. *Bourgeois* a obſervé que le vin produit le même effet ſur les vaches que ſur les hommes; il les fortifie & leur donne de la gaieté & du courage. Lorſque nos Vachers de Suiſſe, dit-il, conduiſent nos vaches ſur nos montagnes, il s'en trouve pluſieurs qui ſont ſi fatiguées, qu'elles ne peuvent plus marcher; alors ils ont ſoin de leur faire avaler un verre de vin, & auſſitôt elles reprennent leurs forces & leur vigueur, & ſuivent le reſte du troupeau.

C'eſt ordinairement à l'âge de dix ans qu'on met les bœufs & les vaches à l'engrais; ſi l'on attend plus tard, on eſt moins ſûr de réuſſir, & leur chair n'eſt pas ſi bonne. L'été eſt la ſaiſon la plus favorable pour

les engraiſſer, parce que les herbages ſont abondans. En commençant au mois de Mai ou de Juin, on eſt preſque ſûr de les voir gras à la fin d'Octobre. Dès qu'on voudra les engraiſſer, on ceſſera de les faire travailler : on les fera boire beaucoup plus ſouvent ; on leur donnera des nourritures ſucculentes en abondance, quelquefois même mêlées d'un peu de ſel ; on les laiſſera ruminer à loiſir, & dormir à l'étable pendant les grandes chaleurs. En moins de quatre ou cinq mois ils deviendront ſi gras qu'ils auront de la peine à marcher, & qu'on ne pourra les conduire au loin qu'à très-petites journées. Les vaches & même les taureaux biſtournés peuvent s'engraiſſer auſſi ; mais la chair de la vache eſt plus ſeche, & celle du taureau biſtourné eſt plus rouge & plus dure que la chair du bœuf, & elle a même toujours un goût déſagréable & fort.

Les bœufs du bas Poitou ont ordinairement une graiſſe jaune : on les engraiſſe tout jeunes, & même ſans les avoir fait travailler ; ils ſont aſſez doux, mais extrêmement peureux : & comme ils s'effarouchent aiſément, on a la précaution de les faire marcher plutôt le jour que la nuit. Quelquefois l'épouvante les prend au marché ou dans une foire, alors on court riſque d'être bleſſé ou tué par ces animaux, qui n'écoutent plus rien, & ne ceſſent de courir à perte d'haleine, que lorſqu'ils ſont épuiſés de laſſitude. Les bœufs de l'Auvergne, notamment ceux qui ſe vendent dans les foires du Limouſin & de la Marche, ſont les plus beaux & les meilleurs que nous ayons en France. On prétend avoir obſervé dans le Limouſin, que les bœufs que l'on y engraiſſe avec du grain, quelque tems avant de les vendre, maigriſſent dès la premiere route qu'on leur fait faire en les menant au marché : ſi on ne les y vend pas auſſitôt, on a de la peine enſuite à les rétablir dans leur premier état.

La plûpart des bœufs que l'on tue ſe laiſſent aſſommer ſans pouſſer aucun murmure, un ſeul coup ou deux tout au plus ſuffiſant pour les abattre ; mais il y en a qui réſiſtent aux coups d'aſſommoir d'une maniere ſurprenante ; ce qui vient ſans doute de l'extrême dureté ou épaiſſeur de leur crâne. Il y en a auſſi qui ſemblent

menacer de leurs cornes le bras nerveux du boucher mercénaire; celui-ci ne voit alors dans ſa victime que le produit de la chair & de la peau d'un animal, qui robuſte & vigoureux, a enduré patiemment toute ſa vie le joug de l'eſclavage & de la tyrannie. Ce n'eſt pas aſſez, il faut encore l'égorger; l'uſage a prévalu en faveur des beſoins, les réflexions ſeroient inutiles. On lit dans les *Mémoires de l'Académie*, que M. *Dimerney* le jeune fit voir à l'Académie le cerveau d'un bœuf, pétrifié preſque en toutes ſes parties, & pétrifié juſqu'à égaler la dureté d'un caillou: il reſtoit ſeulement en quelques endroits un peu de ſubſtance molle & ſpongieuſe. La moelle de l'épine s'étoit conſervée dans ſon état naturel, auſſi bien que les nerfs qui étoient à la baſe du crâne, le cervelet étoit auſſi pétrifié que le cerveau: la pie-mere étoit auſſi compriſe dans ce changement général. Ce bœuf étoit fort gras & ſi vigoureux, que quand le Boucher avoit voulu le tuer, il s'étoit échapé juſqu'à quatre fois.

Les taureaux, les vaches & les bœufs ſont forts ſujets à ſe lécher, ſur-tout dans le tems qu'ils ſont en plein repos; & comme l'on croit que cela les empêche d'engraiſſer, on a ſoin de frotter de leur fiente tous les endroits de leur corps auquel ils peuvent atteindre. Lorſqu'on n'a pas cette précaution, ils s'enlevent le poil avec la langue, qu'ils ont fort rude; ce poil, qui ne peut être digéré, s'amaſſe dans leur eſtomac en forme de boule: c'eſt ce que l'on nomme *égagropile*: voyez ce mot.

L'eſpece de nos bœufs, qu'il ne faut pas confondre, dit M. *de Buffon*, avec celles de l'*aurochs*, du *buſle* & du *biſon*, paroît être originaire de nos climats tempérés, la grande chaleur les incommodant autant que le froid exceſſif: d'ailleurs cette eſpece, ſi abondante en Europe, ne ſe trouve point dans les pays méridionaux, & ne s'eſt pas étendue au-delà de l'Arménie & de la Perſe en Aſie, & au-delà de l'Egypte & de la Barbarie en Afrique. Aux Indes, auſſi bien que dans le reſte de l'Afrique, & même en Amérique, ce ſont des *biſons* que l'on trouve au lieu de bœufs: *voyez l'article* BISON à la ſuite du mot AUROCHS.

Les bœufs qu'on trouve au Cap de Bonne-Eſpérance, & en pluſieurs contrées de l'Amérique, y ont été tranſportés d'Europe par les Hollandois & par les Eſpagnols. En général il paroît que les pays un peu froids, tels que la Suiſſe, conviennent mieux à nos bœufs que les pays chauds, & qu'ils ſont d'autant plus gros & plus grands, que le climat eſt plus humide & plus abondant en pâturage. Cette eſpece d'animal ſe plaît ſi bien en Danemarck, qu'on aſſure que les Hollandois tirent tous les ans de ce pays un grand nombre de grandes vaches maigres qui donnent en Hollande beaucoup plus de lait que les vaches de France. C'eſt apparemment, dit M. *de Buffon*, cette même race de vaches à lait qu'on a tranſportée & multipliée en Poitou, en Aunis & dans les marais de Charante, où on les appelle *vaches flandrines*.

Ces vaches ſont en effet beaucoup plus grandes & plus maigres que les vaches communes, & elles donnent une fois autant de lait & de beurre: elles donnent auſſi des veaux beaucoup plus grands & plus forts. Il faut des pâturages excellens pour ces vaches; mais comme elles reſtent toujours maigres, toute la ſurabondance de la nourriture ſe tourne en lait: au lieu que les vaches ordinaires deviennent graſſes, & ceſſent de donner du lait dès qu'elles ont vécu pendant quelque tems dans des pâturages gras. Avec un taureau de cette race & des vaches communes, on fait une autre race, qu'on appelle *bâtarde*, & qui eſt plus féconde & plus abondante en lait que la race commune. Ces *vaches bâtardes* donnent ſouvent deux veaux à la fois, & fourniſſent du lait pendant toute l'année. Ce ſont ces bonnes vaches à lait qui font une partie des richeſſes de la Hollande, d'où il ſort tous les ans pour des ſommes conſidérables de beurre & de fromage. Ces vaches qui fourniſſent une ou deux fois autant de lait que les vaches de France, en donnent ſix fois autant que celles de Barbarie.

*Maladies des Taureaux, des Bœufs & des Vaches.*

Les maladies des bœufs viennent preſque toutes d'excès dans le travail: on lit dans la nouvelle Maiſon Ruſtique la deſcription des maladies qui proviennent de

cet excès; on les guérit aiſément la plupart avec des ſoins & du repos. Mais les plus terribles de toutes, ce ſont les maladies épizootiques, ces contagions épidémiques, ces peſtes qui ont cauſé en France, & dans les pays du Nord, pendant les années 1745, 1746 & 1747, la mortalité de pluſieurs millions de bêtes à cornes. De tous les remedes qu'on a employés juſqu'à préſent contre la maladie des beſtiaux, qui a affligé il y a quelques années preſque toute l'Europe, il n'y en a aucun qui ait été trouvé efficace, ſoit pour prévenir ou pour guérir le mal des bêtes infectées: on a même découragé ceux qui auroient été en état de faire des expériences ſur les beſtiaux malades, par la publication d'une loi qui ordonnoit de les tuer au moment que la maladie ſe déclaroit, & cela ſous peine d'une groſſe amende; cependant un Gentilhomme de la Province d'York, en Angleterre, a tenté avec ſuccès, dit-on, une ſorte d'inoculation pour préſerver ſes beſtiaux des ſuites de la contagion.

Pour préparer la bête à cornes à cette inoculation, il faut la faire ſaigner, & lui donner deux ou trois purgations rafraîchiſſantes; faire enſuite une inciſion dans le *fanon*; mettre dans cette plaie des étoupes trempées dans l'humeur qui coule des yeux & des narines des bêtes malades, & les y laiſſer deux ou trois jours: c'eſt tout le tems qu'il faut à la maladie pour ſe manifeſter. Enſuite il faut mettre la bête dans un pré, & l'y laiſſer juſqu'à ce que la criſe du mal ſoit paſſée: les vaiſſeaux de l'animal étant déſemplis, & la maſſe des humeurs diminuée, la maladie devient bénigne, & l'animal ſe tire aiſément d'affaire. Il ne faut point pendant cette maladie lui donner de nourriture ſeche, mais de tems en tems du ſon détrempé (*a*).

Il a régné derniérement (en 1763) une maladie ſur les bêtes à cornes, qui, dit-on, a commencé ſes ra-

(*a*) M. *Bourgeois* dit que la prétendue analogie que ce Gentilhomme Anglois trouvoit ſans doute entre l'inoculation de la petite vérole & celle des maladies contagieuſes des bêtes à cornes, lui avoit ſuggéré cette idée abſurde par un défaut de connoiſſances médicinales. J'aimerois autant, dit-il, qu'un Médecin conſeillât à tous les habitans d'un pays l'inoculation des maladies épidémiques malignes, de la peſte même, lorſqu'elle régneroit, afin de ſe préſerver de la contagion.

vages dans le Poitou & dans le Berri : on a perdu des beſtiaux ; mais par la ſageſſe des Intendans des Provinces qui ont fait diſtribuer la recette du remede propre à cette maladie, le mal ne s'eſt point étendu avec autant de force qu'on avoit lieu de le craindre, & beaucoup de pays en ont été préſervés. La même épizootie a régné dans la Guienne en 1774.

Suivant les obſervations diſtribuées en 1763 par les Intendans, cette maladie s'annonçoit par une ou pluſieurs veſſies qui paroiſſoient ſur la langue de la bête malade. Ces veſſies étoient d'abord blanches; elles rougiſſoient enſuite, & enfin devenoient preſque noires; elles crevoient, & laiſſoient après elles un ulcere chancreux qui creuſoit dans l'épaiſſeur de la langue du côté de la racine, la coupoit en entier, & faiſoit peu de tems après, périr l'animal. Dans l'eſpace de vingt-quatre heures on voyoit le commencement, le progrès & la fin de cette maladie, qui étoit d'autant plus dangereuſe, qu'elle ne ſe manifeſtoit par aucun ſymptôme extérieur, & que la bête buvoit, mangeoit & travailloit à ſon ordinaire, juſqu'à ce que ſa langue fût tombée: On a même dit que les chevaux avoient été auſſi attaqués de cette contagion. (M. *Bourgeois* obſerve que cette maladie de la langue eſt même plus commune aux chevaux qu'aux bêtes à cornes; mais quoiqu'elle paroiſſe être la même, quant à ſa nature & à ſes effets, il ne paroît pas qu'elle ſe communique des chevaux aux vaches : j'ai vu plus d'une fois, dit-il, des chevaux attaqués de cette maladie, dans la même étable où il y avoit des vaches ſans qu'elles en aient été attaquées).

Cette maladie, quoique des plus dangereuſes, n'étoit rien, lorſqu'elle étoit traitée dès ſa naiſſance. Pour cet effet, il falloit viſiter la langue des animaux deux ou trois fois par jour. Auſſi-tôt qu'on appercevoit une ou pluſieurs veſſies adhérentes à la langue, on les faiſoit crever ſur le champ, en la ratiſſant avec une piece d'argent, à laquelle on avoit fait des dents, & on étuvoit la plaie avec du fort vinaigre, dans lequel on avoit mis du poivre, du ſel, de l'ail & des herbes fortes. On paſſoit ſur les levres de la plaie un morceau de vitriol de Chypre : ce remede guériſſoit tous les animaux at-

taqués ; mais on étoit quelquefois obligé de le réitérer plusieurs fois.

On avoit grand soin de séparer les bestiaux sains des malades ; car ce mal étoit contagieux : il paroît même que c'étoit un poison subtil qui se communiquoit par la circulation ; l'on a prétendu que l'on a vu quelques personnes mourir, pour avoir eu l'imprudence de mettre dans leur bouche les pieces d'argent qui avoient servi à crever ces vessies : mais ce fait est-il bien vrai ?

Nous ajoutons à cet article l'extrait de diverses observations très-intéressantes sur les maladies épizootiques qui affecterent les bestiaux de la Hollande en 1744, 1745 & 1746 : ces observations nouvelles sont dues à M. *Clerc*, ancien Médecin des Armées du Roi, &c. &c. Cet homme utile, après avoir parlé de la contagion humaine, traite de la contagion des brutes, ou de la mortalité des bêtes à cornes. Les premiers signes de la contagion sont, la perte de l'appétit, le poil hérissé, les yeux enflammés ou sanieux, les narines très-morveuses, les membres convulsifs, les grincemens de dents, (quelquefois l'animal paroît abattu d'une tristesse profonde), un bubon aux aines ou au fanon : les cornes & les oreilles deviennent froides ; la langue ou aride, ou couverte d'une écume ou mucosité blanchâtre ; tout l'intérieur de la bouche ulcéré, le ventre tendu.

Les excrémens sont d'abord jaunes, noirs, puis liquides & putrides ; la difficulté de respirer, la rigidité ou l'extrême foiblesse de ces animaux qui ne peuvent plus se coucher ou se tenir sur leurs jambes : voilà les symptomes, les périodes qui précédent la mort, laquelle arrive vers le quatrieme ou cinquieme jour de la maladie.

M. *Clerc* prétend que chaque partie du corps animal offre des milliers de routes à la contagion, mais qu'il y en a deux par où elle se transmet plus généralement : par la bouche & par les narines, ou par l'inspiration & la déglutition. Il dit aussi que les propriétés de ce venin septique dépendent essentiellement d'une âcreté alkaline, unie à un principe de feu phlogistique, universellement répandu dans la Nature.

Voici

Voici les moyens que notre Auteur propoſe pour remedier à la mortalité du bétail. Dès que la bête paroît malade, il faut la ſaigner abondamment par une grande inciſion faite au cou ou à la poitrine : répéter la ſaignée les deux jours ſuivans, en cas que la maladie devienne opiniâtre. On ne ſaignera pas au-delà du troiſieme jour : la ſaignée ſeroit inutile & même mortelle ; donner quelques lavemens compoſés chacun avec deux livres d'huile de lin, une once de ſel commun diſſous dans un verre de fort vinaigre ; ceſſer les lavemens s'il y a un cours de ventre. On nourrira l'animal avec le ſon, la farine de ſeigle : on peut lui donner auſſi des pommes & des citrouilles bouillies avec un verre de vinaigre. Il faut ſe garder de lui donner du foin, mais lui faire avaler d'heure en heure du lait tiede & aigre. Il faut auſſi faire avaler à l'animal, de trois en trois heures, une demi-once de poudre compoſée avec le nitre, le tartre blanc, de chacun demi-livre ; crême de tartre deux onces, & camphre une once. Entre chaque priſe de poudre, on donnera à l'animal un breuvage compoſé de boiſſon tiede, & de deux cuillerées d'un mélange fait ſur le feu avec ſix livres de vinaigre de vin, autant de miel cru, demi-livre de nitre, & demi-once d'huile de vitriol. On ne négligera pas de frotter pluſieurs fois le jour la bouche, la langue, les gencives des bêtes malades avec un mélange de vinaigre, d'eau-de-vie, d'huile de lin, parties égales de chaque, & y joindre un peu de nitre : on ne doit quitter l'uſage de ce remede que peu-à-peu, à meſure que l'animal ſe rétablit. M. *Clerc* ordonne encore de frotter deux fois le jour les bêtes malades avec une étrille. Il recommande auſſi l'uſage d'un cautere au fanon : on le fait avec une groſſe aiguille d'acier enfilée d'un ſéton ou corde faite avec huit ligneuls très-poiſſés & non retors. On doit changer ſouvent la litiere & l'éloigner du village ; aérer l'étable du côté de l'Orient ; la parfumer fréquemment avec du fort vinaigre verſé ſur des briques bien chaudes ; y mettre du fumier de cheval ; y tirer quelques coups de piſtolet, & y brûler des baies de genievre & de lauriers concaſſés. L'on doit proſcrire l'uſage

de l'ail, de l'eau-de-vie, du ſoufre, de la thériaque, qui, ſelon notre Auteur, favoriſent & perpetuent la mortalite.

On doit ſur-tout empêcher toute communication d'hommes & d'animaux avec la communauté qui eſt affligee de la contagion. Il faut avoir peu de commerce avec les bouchers & les Tanneurs; enterrer profondément & dans un lieu éloigné du village, les bêtes mortes; avoir ſoin de battre la terre de la foſſe. Les perſonnes qui auront ſoigné ces bêtes malades, doivent quitter leurs habits s'ils ſont de laine, & les expoſer à la vapeur du ſoufre en combuſtion. Au reſte il convient de répéter ici que la contagion n'attaque que les animaux de la même eſpece; M. *Bourgeois* prétend que les maladies contagieuſes des animaux dépendent de trois cauſes générales, 1°. des viciſſitudes de l'air de l'athmoſphère; 2°. des exhalaiſons putrides & vemineuſes, dont il eſt chargé; 3°. de la mauvaiſe qualité des nourritures dont ils font uſage. Or, comme ces trois cauſes peuvent varier à l'infini, agir conjointement ou ſéparément, attaquer différens viſceres & cauſer des altérations ſur les liquides, qui different quant à leur nature & à leur degré: il n'y a point de remede univerſel qui puiſſe être ſalutaire & efficace dans les différentes maladies contagieuſes qui les attaquent; mais M. *Clerc* n'a voulu probablement indiquer ci deſſus que les remedes ſpécifiques dans l'eſpece de contagion dont il a été queſtion.

*Divers avantages que l'on retire du Bœuf & de la Vache.*

On a publié il y a quelques années un nouveau remede pour la guériſon des maladies de poitrine; c'étoit le ſéjour dans l'étable des vaches. Ce remede a eu quelques ſuccès; tous les phthiſiques à *face hippocratique* n'en ont pas toujours été guéris.

Outre les avantages que l'homme retire de ces animaux domeſtiques pendant leur vie, ils lui ſont encore d'une très-grande utilité après leur mort: on en mange la chair bouillie, rôtie & en ragoût. En Irlande, en Angleterre, en Hollande, en Suiſſe & dans le Nord, on ſale & on fume des quantités immenſes de chair

de bœuf, ſoit pour l'uſage de la marine, ſoit pour l'avantage du commerce : pour cela on commence par le dépecer en gros morceaux, qu'on ſaupoudre de ſel blanc ; on le laiſſe dans le ſel pendant deux ou trois jours, puis on le met en preſſe entre deux planches ; on le ſuſpend enſuite dans une cheminée, aſſez loin de la flamme, pour que la graiſſe n'en ſoit pas fondue, & l'on fait deſſous un feu qui donne beaucoup de fumée : pour cet effet, on préfere le bois vert de genévrier, qui donne au bœuf fumé une ſaveur aromatique : on le prépare mieux à Hambourg & dans le Duché de Gueldres que par-tout ailleurs. Quand il eſt fumé on le coupe en tranches fort minces, & on le mange cru ou cuit, ſur des beurrées, &c. Il ſort auſſi de ces pays une grande quantité de cuirs. La peau du bœuf & même celle du veau, ſervent, comme l'on ſait, à une infinité d'uſages : *voyez* aux mots PEAU & POIL. La graiſſe eſt auſſi une matiere utile : on la mêle avec le ſuif du mouton. Le fumier du bœuf eſt le meilleur engrais pour les terres ſeches & légeres. La corne, dont eſt armée la tête de cet animal, eſt vraiſemblablement le premier vaiſſeau dans lequel on ait bu, le premier inſtrument dans lequel on ait ſouffié pour augmenter le ſon, la premiere matiere tranſparente que l'on ait employée pour faire des vitres, des lanternes, & que l'on ait ramollie, travaillée, moulée pour faire des boites, des peignes & mille autres ouvrages. On fait une colle forte, *tauraucolla*, avec les nerfs, les cartilages, les rognures de peau & les pieds de bœuf, qu'on fait macérer, bouillir & diſſoudre dans de l'eau ſur le feu, juſqu'à ce que le tout devienne liquide : on jette ce mucilage animal & épaiſſi ſur des pierres plates ou dans des moules ; & étant congelé, on le coupe par morceaux, & on lui donne la forme que l'on veut. Cette colle, qui eſt la véritable *taurocolle* ou *xilocolle*, eſt claire, nette, tranſparente, de couleur rouge-brun, & ne ſent point mauvais ; elle ſert aux Menuiſiers pour coller & joindre leur bois, pour les ornemens de carton pour les chapeaux, &c. on la tire de Hollande ou d'Angleterre, car celle que l'on fait à Paris eſt bien inférieure, elle eſt obſcure & ſent mauvais. La colle

forte que l'on fabrique en Flandres eſt encore plus pure, plus tranſparente que celle d'Angleterre: elle ſe fait avec plus de choix & de propreté : on l'emploie dans les groſſes peintures en détrempe. M. *Tenon*, de l'Acad. Royale des Scienc. de Par. a préſenté en 1766, à cette ſavante Compagnie les premiers eſſais d'une toile animale faite au moyen des tendons du bœuf. Cette eſpece de toile eſt groſſiere à la vérité, mais d'une force & d'une élaſticité ſingulieres : il eſt probable que les fibres tendineuſes de pluſieurs autres animaux ont la même propriété.

Le lait de vache eſt un des meilleurs alimens que l'on connoiſſe : il eſt vrai qu'il ne convient pas également à tous les tempéramens. En général ce lait eſt une nourriture medicamenteuſe, très-excellente, & qui convient dans toutes les maladies où il s'agit d'adoucir l'âcreté du ſang. Le lait employé extérieurement eſt un puiſſant anodin ; il calme les douleurs aiguës qui accompagnent les tumeurs inflammatoires & les conduit à la ſuppuration. C'eſt dans cette vue, dit M. *Bourgeois*, qu'on fait uſage des cataplaſmes de mie de pain ou de riz, avec le lait de vache, qu'on applique ſur ces ſortes de tumeurs & ſur les panaris.

Tout le monde ſait que la ſéroſité que l'on retire du lait, ou qui s'en ſépare naturellement, eſt le *petit lait*, qui eſt ſi propre à rafraichir & à calmer l'effervescence du ſang : on lui aſſocie quelquefois les ſucs de diverſes plantes, ſuivant le genre des maladies, comme les anti-ſcorbutiques ou l'infuſion de fumeterre, pour purifier le ſang Le petit-lait ne peut jamais être nuiſible, lorſqu'il paſſe bien dans les premieres voies : il convient dans preſque toutes les maladies chroniques qui proviennent d'obſtructions produites par l'épaiſſiſſement du ſang ou de la lymphe : il eſt auſſi très-efficace dans toutes les maladies des reins & de la veſſie, & dans toutes celles qui ont pour cauſe la trop grande abondance, & la dépravation de la bile. On retire du petit-lait par criſtalliſation une eſpece de *ſel*, qu'on nomme *ſucre de lait*, à cauſe de ſa douceur : on en fait uſage dans tous les cas où le petit-lait convient ; mais il a moins de vertus que le petit lait. Quelques Médecins ont beaucoup célébré les vertus de ce *ſucre de*

*lait*, pour toutes les maladies qui avoient pour cauſe un acide âcre & corroſif répandu dans les humeurs. Il paroit qu'il y a beaucoup de ſucre dans ce ſel.

Le beurre que l'on retire du lait en le battant, eſt propre, lorſqu'il eſt bien frais, à tempérer toutes ſortes d'acrimonies, à raiſon de ſa ſubſtance graiſſeuſe & huileuſe. *Voyez l'article* LAIT.

Le fiel de bœuf eſt préféré au fiel des autres animaux, comme plus âcre, plus volatil & plus pénétrant: on l'emploie dans les lavemens laxatifs pour y ſervir d'aiguillon, lorſque le ventre eſt dur & conſtipé. La teinture de ce fiel eſt auſſi un coſmétique très-eſtimé: on la tire du fiel deſſéché peu-à-peu au ſoleil, & infuſé enſuite dans l'eſprit de vin. On ſait que les Teinturiers ſe ſervent du fiel de bœuf pour nettoyer les étoffes avant que de les teindre, & que les Dégraiſſeurs l'emploient pour emporter les taches de deſſus les habits. Les Peintres en font auſſi uſage pour relever leurs couleurs & pour nettoyer leurs tableaux. La pierre de fiel de bœuf eſt encore utile en peinture. *Voy.* PIERRE DE FIEL

La fiente de bœuf a une vertu diſcuſſive & anodine, qui la rend très-propre à appaiſer les inflammations, ſur-tout dans la goutte: on en tire par ſublimation le *ſibethum occidentale*. C'eſt ſans fondement que les Anciens avoient dit que le ſang de taureau étoit un poiſon: on a reconnu au contraire qu'il eſt utile dans la dyſſenterie, les crachemens de ſang & dans les potions vulnéraires aſtringentes. Dans les ſucreries, on s'en ſert pour purifier le ſucre: on l'emploie auſſi dans la préparation du bleu de Pruſſe. Quant à l'extérieur, il a les propriétés communes au ſang des animaux: on s'en ſert en liniment, lorſqu'il eſt queſtion d'amollir & de diſcuter les tumeurs, d'effacer les taches de la peau, & de diſſiper les verrues. Mais ſon uſage principal eſt lorſque quelque membre eſt foible & atrophié: on fait alors plonger la partie affligée dans la gorge du taureau ou d'un bœuf nouvellement tué; ce qui la ranime, la rend plus ſouple & plus propre au mouvement.

L'uſage de l'urine de vache en Médecine n'eſt pas nouveau: on lui a donné le nom d'eau *de mille-fleurs*, pour

ôter l'idée ſale & dégoûtante que fait naître le nom *d'urine*. Cette urine eſt purgative, & évacue les ſéroſités ſans tranchées.

La baudruche, dont les Batteurs d'or font uſage pour interpoſer entre les lames ou feuilles du métail qu'ils aminciſſent à coups de marteau, n'eſt que la pellicule d'un boyau de bœuf apprêtée. Aujourd'hui des perſonnes font uſage de la peau mince qui a été deſtinée par la Nature à contenir l'urine de cet animal, c'eſt la *veſſie* : on en prend un morceau lavé deſſéché, on le ramollit un peu & on le met entre les deux ſemelles de ſoulier ; par ce moyen l'humidité ne perce point au travers de la ſeconde ſemelle dans le ſoulier. Enfin, combien d'ouvrages ſemblables à ceux d'ivoire ne fait-on pas avec les os de bœufs ! *Voyez à l'article* Os.

TAUREAU ÉLEPHANT ou TAUR-ÉLÉPHANT. C'eſt, dit *Ludolphe*, un animal du double plus grand que nos taureaux : on en a amené un d'Afrique à Conſtantinople. Le taur-éléphant a la figure du taureau ; mais, par la peau, par la couleur & la grandeur, il a un certain rapport avec l'éléphant : c'eſt ce que *Bernier* confirme ; il dit même qu'il a vu une des cornes du taur-éléphant chez le Grand Mogol. Cependant M. *de Buffon* croit, avec beaucoup de vraiſemblance, que ce n'eſt qu'un fort bœuf d'Ethiopie.

TAUREAU DE MER. Poiſſon qui ſe trouve à la côte d'Yvoire : on le nomme auſſi *poiſſon cornu*. Quelques Naturaliſtes ſoupçonnent que ſi cet animal exiſte véritablement comme l'atteſtent divers Voyageurs, ce peut être ou le *lamentin* ou l'*hippopotame*, ou le *narhwal*.

TAUREAU VOLANT. On donne ce nom aux gros cerfs volans, ſur-tout à l'eſpece qui ſe trouve dans le Bréſil : *Voyez*. CERF VOLANT. Quelques Naturaliſtes diſent que le vrai taureau volant eſt la groſſe eſpece de ſcarabée, dont les élytres ſont d'un vert jaunâtre & qui eſt apellée improprement *mouche taureau* ou *mouche cornue* : voyez ce dernier mot. M. *le Beau*, docteur en Médecine, a apporté de la Louiſiane, une eſpece de ſcarabée qui paroît appartenir à la mouche taureau ; il a plus de deux pouces de long, & environ un pouce

de large. M. le Docteur *Mauduit*, qui en a donné la deſcription dans le *Journal de Phyſique & d'Hiſt Nat.* mois de Novembre 1774, le déſigne ainſi : *ſcarabæus Americæ meridionalis virideſcens nigro maculatus naſicornis, tauri-volantis congener.*

TAUTE. A Marſeille l'on donne ce nom au *calmar* & à la ſeche. *Voyez ces mots.*

TAYBAYBA. Petit arbriſſeau qui croît dans l'île de Ténérife : on en exprime un jus laiteux qui s'épaiſſit en peu de momens, & qui forme une excellente glu. *Hiſt génér. des Voyages, T. II.*

TAYOVE. C'eſt le chou Caraïbe que l'on cultive à Cayenne ; ſa racine eſt une des meilleures denrées de la Guiane : elle nourrit plus que l'igname ; elle ſe plante par morceaux, & rapporte, pour ainſi dire, trois fois l'année. Quatre mois après qu'elle a été plantée, on fouille au pied avec précaution, pour ne prendre que les racines formées : on recouvre celles qui ne le ſont pas, pour ne les prendre que quatre mois après. Enfin, au bout de l'année on arrache le pied en entier : on en fait de la bouillie ; on la met auſſi, au défaut de navets ou d'autres légumes, dans la ſoupe, à laquelle, dit M. *de Préfontaine*, elle donne un bon goût : *voyez la deſcription de cette plante au mot.* CHOU CARAÏBE.

TAYRA ou GALERA. Cet animal qui paroit être une groſſe belette ou une eſpece de petite fouine brune noirâtre du Bréſil, eſt de la grandeur d'un petit lapin : il a l'art de ſe creuſer un terrier ; il a beaucoup de force dans les pieds de devant, qui ſont conſidérablement plus courts que ceux de derriere ; ſon muſeau eſt alongé, un peu pointu & garni d'une mouſtache : la mâchoire inférieure eſt plus courte que la ſuperieure ; il a ſix dents inciſives & deux canines à chaque mâchoire, ſans compter les mâchelieres ; ſa langue eſt rude comme celle du chat ; ſa tête eſt oblongue ; ſes yeux qui ſont auſſi un peu oblongs, ſont à une égale diſtance des oreilles & de l'extrémité du muſeau ; ſes oreilles ſont plates, aſſez ſemblables à celles de l'homme ; ſes pieds ſont forts & faits pour creuſer ; les métatarſes ſont alongés, il y a cinq doigts à tous les pieds ; la queue eſt longue & droite & va toujours en diminuant ; le corps

eſt oblong & reſſemble beaucoup à celui d'un gros rat; il eſt couvert de poils bruns, dont les uns ſont aſſez longs, & les autres beaucoup plus courts. On prétend que cet animal ſe trouve auſſi dans la Guiane, & qu'en ſe frottant contre les arbres, il y laiſſe une eſpece d'humeur onctueuſe, dont l'odeur approche beaucoup de celle du muſc.

TAZARD : *voyez* TASSARD.

TCHA-CHERT : *voyez* LANGRAIEN.

TCHA-HOA. Plante qui fait l'ornement des jardins en Chine : on en diſtingue quatre ſortes, dont les fleurs ſont très-agréables. Les tcha-hoa ont du rapport à notre laurier d'Eſpagne par le bois & par le feuillage : le tronc eſt gros comme la jambe, le bois eſt blanchâtre & liſſe, les feuilles ſont alternes, les fleurs ont la grandeur d'un double louis d'or : elles ſont rougeâtres & doubles.

TCHUCHA. C'eſt le cinabre des Chinois : le plus beau ou le plus pur vient de la ville de Chienteou dans la Province de Houguang. On le vend fort cher : les groſſes pieces ſont de grand prix ; leur couleur ne s'altere pas ſenſiblement à l'air. *Voyez* CINABRE.

TECHICHI : *voyez à l'article* CHIEN.

TECHNOMORPHITES. Les Naturaliſtes donnent ce nom aux pierres qui portent l'empreinte de figures techniques, c'eſt-à-dire, qui reſſemblent à des corps faits par l'art. *Voyez à l'article* LITOGLYPHITES.

TECOIXIN. *Séba* donne ce nom à deux eſpeces de lézards goitreux du Mexique, qui ſont ſaxatiles (habitans des rochers), & qui reſſemblent par la tête à la ſalamandre. Le premier a le ſac petit, mais le peigne fort dentelé, la langue épaiſſe, les écailles bleues & comme ondées ſur les cuiſſes, & blanches ſur le corps. La ſeconde eſpece a une groſſe queue, les écailles griſes, ombrées de roux, & hériſſées d'épines blanchâtres, ainſi que la tête & les cuiſſes : les pieds de devant ont quatre doigts, & ceux de derriere cinq.

TECUNHANA. Lézard du Bréſil, dont le deſſus du corps, de la tête & de la queue eſt orné de bandes de pluſieurs couleurs : celle qui va le long du dos eſt blanche, & tiquetée de points bruns ; les autres bandes

ſont bleues, tiquetées de noir, & barrées de raies jaunes; la tête eſt d'un bleu clair, marquetée de taches noires; les cuiſſes, les pieds & les doigts ſont d'un bleu pâle, tachetés de blanc; ſa queue eſt clerclée d'un grand nombre d'anneaux d'un brun foncé *Séba*, *Theſ.* 1, *Tab.* 91, *n.* 4.

TEGUIXIN: *voyez à la ſuite du mot* TEJUGUACU.

TEGUMENT, *tegumen*. Nom donné à la peau, à l'épiderme, au corps réticulaire, à la graiſſe: en un mot, aux parties qui recouvrent le corps de tous les animaux dont les os ſont à l'intérieur: *voyez ce que nous en avons dit aux articles* PEAU, GRAISSE & NEGRE.

TEIGNE, *tinea*. L'hiſtoire des teignes nous préſente des faits fort curieux, & il eſt d'autant plus intéreſſant de connoître ces ſortes d'inſectes, qu'il y en a des eſpeces qui font un grand dégât dans nos meubles & dans nos pelleteries; c'eſt pourquoi nous detaillerons auſſi la maniere de les diſtinguer, de s'en garantir & de les détruire: en un mot, nous donnerons une idée de leur origine, de leurs métamorphoſes, de leur travail, de leurs dégâts, de leur habitation, de leur nourriture & de leur induſtrie, d'après ce qu'en a dit M. *de Reaumur*. Quelque communes que ſoient les teignes, il y a peu de gens qui les connoiſſent, parceque ces inſectes vivent à couvert: ce ſont des ennemis d'autant plus dangereux, qu'ils nuiſent ſans être apperçus. Ces teignes ſont des eſpeces de chenilles qui, ayant une peau raſe, tendre & délicate, ont beſoin de ſe faire des habits en forme de fourreau pour ſe couvrir, & elles le ſont en effet. Les unes ont l'induſtrie de ſe faire des fourreaux qu'elles tranſportent par-tout avec elles, & celles-là ſont les *véritables teignes*. D'autres ſe font des fourreaux plus ou moins longs, qu'elles ne tranſportent point avec elles: ils ſont ordinairement fixés ſur le corps, dont elles ſe nourriſſent, & quelquefois ils leur ſervent de galeries où elles marchent à couvert. M. *de Réaumur* appelle ces dernieres *fauſſes teignes*.

La plupart des teignes ſont de véritables chenilles qui ſe changent en papillons; car il y a auſſi certaines eſpeces de teignes, ou fauſſes teignes, qui ſont des vers, dont les uns ſe changent en mouches, & les autres en

ſcarabées, tels que les charanſons; mais on diſtingue les vers, (diſons les larves, d'où doivent naître des mouches, parce qu'ils n'ont point de pattes; ceux d'où doivent naître des charanſons, parce qu'ils n'ont que ſix pattes écailleuſes: au lieu que ceux d'où doivent ſortir des papillons en ont quatorze. Et pour ne pas confondre ſous une même dénomination générique des inſectes de genres ſi différens, qui n'ont de commun qu'un rapport encore aſſez imparfait, entre leurs larves, il convient, dit M. *Deleuze*, de reſtreindre le nom de *teignes* à ceux de ces inſectes qui deviennent des phalenes à antennes en filets.

Parmi les véritables teignes, il y en a qui ſe tiennent ſur des matieres très-differentes de celles que d'autres teignes emploient au même uſage. Les teignes les plus connues, & les ſeules preſque qui le ſoient, ſont celles qui décelent les déſordres qu'elles font dans les meubles, les habits & les fourrures: on peut nommer ces teignes *teignes domeſtiques.*

*Teignes domeſtiques qui ſe font des habits, de la laine & du poil de nos pelleteries.*

Ces teignes ſont de véritables chenilles, mais qui ſont très-petites. Leur tête, leurs ſerres, leurs ſix jambes, ſituées proche de la tête, & une partie de leur premier anneau eſt tout ce qu'elles ont d'écailleux.

Leur premier ſoin, dès qu'elles ſont nées, eſt de ſe vêtir: elles ne peuvent ſouffrir d'être nues; elles s'établiſſent ſur une étoffe de laine, ou ſur une pelleterie; elle filent autour d'elles-mêmes un petit tuyau ſoyeux, renflé par le milieu comme un fuſeau; enſuite elles arrachent avec leurs ſerres les poils de l'étoffe, & elles les collent ſur cette gaze de ſoie, avec une gomme ſoyeuſe qu'elles tirent de leur corps. Leur habit ſe trouve avoir la forme d'un fourreau ouvert par les deux bouts; ſon tiſſu eſt de laine, tantôt bleue, tantôt verte, tantôt rouge, &c. ſelon la couleur de l'étoffe que l'inſecte a dépouillée: quelquefois ces couleurs ſont mêlées ſur leurs fourreaux, quelquefois rapportées par bandes, lorſque l'étoffe mangée eſt compoſée de pluſieurs couleurs combinées.

À meſure que la teigne prend de l'accroiſſement, ſon fourreau devient trop court & trop étroit; auſſi l'inſecte travaille-t-il à l'alonger & à l'élargir : il fait ſortir ſa tête par un des bouts ouverts, arrache les poils de laine qui ſont le plus à ſon gré, & les colle à ſon fourreau : il ſe retourne enſuite dans ce fourreau, & il l'alonge de même par le bout oppoſé; veut-il l'élargir, il le coupe dans ſa longueur, & y rajoute une piece de la couleur de l'étoffe ſur laquelle on a tranſporté la teigne; & ſi on la tranſporte d'une étoffe ſur une autre d'une autre couleur, lorſqu'elle eſt prête à élargir ſon habit, on a le plaiſir de lui voir faire un habit d'arlequin.

La teigne n'a que ſa mâchoire pour tout inſtrument, tant pour fabriquer ſon étoffe, que pour la tailler, la fendre & la coudre : cet inſtrument conſiſte en deux dents écailleuſes qui lui ſervent à faire la trame & garnir le tiſſu : ce ſont ſes ciſeaux & ſa navette. Il paroît que les teignes, pour conſtruire leurs habits, préferent de certaines couleurs à d'autres, apparemment parce que les matieres dont les couleurs ſont compoſées peuvent être plus ou moins agréables à leur goût.

Les laines de nos étoffes ne leur fourniſſent pas ſeulement de quoi ſe vêtir; elles leur ſervent auſſi de nourriture, & ces inſectes digerent; en ſorte que les couleurs de l'étoffe ſe trouvent dans leurs excrémens, & même ſi bien conſervées, que l'on peut les en retirer très-facilement. En ramaſſant ces excrémens tels que les teignes les rendent, & en les délayant dans un peu d'eau, on peut en faire de ces laques ou pâtes dont les Peintres en miniature ſe ſervent dans leurs ouvrages.

Lorſque la teigne eſt parvenue à ſon parfait accroiſſement, elle abandonne ordinairement les étoffes ſur leſquelles elle a vécu & pris ſa pâture, & va s'établir, attacher ſon fourreau dans les angles des murs, & même au plafond de nos appartemens, c'eſt-là qu'elle étale à nos yeux les trophées de ſon induſtrie & de ſon brigandage, nous parlons de ſon fourreau; elle s'y change en chryſalide, & reſte ſous cette forme environ trois ſemaines, après leſquelles elle ſort ſous

la forme de papillon nocturne ou phalene. Depuis le milieu du printems, juſques vers le milieu de l'été, & ſur-tout le ſoir, on voit voler dans les appartemens ces petits papillons, d'un blanc un peu gris, mais argenté: ils cherchent à s'unir & à pondre enſuite ſur nos meubles: l'éclat de la lumiere les attire, & ils viennent s'y brûler.

Les procédés de ces inſectes pour la conſervation de leur eſpece, ne differe des procédés ordinaires que dans la durée de leur union, pour laquelle il faut aſſez communément une nuit entiere. Les œufs qu'ils dépoſent ſont extrêmement petits: les petites teignes en éclоſent environ trois ſemaines après, & trouvent à leur tour, en naiſſant ſur nos meubles, la nourriture & le logement.

Les teignes font un bien plus grand ravage ſur les pelleteries, que ſur les étoffes: elles y trouvent beaucoup plus de facilité; elles coupent le poil à fleur de peau. Le crin du cheval n'eſt point, par ſa dureté, à l'abri de leurs dents: on n'a que trop d'exemples de teignes qui s'établiſſent dans le crin dont les fauteuils ſont rembourés, & qu'elles hachent & mettent en pieces. On ſait encore que les teignes domeſtiques attaquent auſſi les plumes des oiſeaux empaillés, & en emploient les débris, comme elles font ceux des laines & des pelleteries à la conſtruction de leurs fourreaux. En général les teignes ſont un fléau dans les cabinets où l'on conſerve des oiſeaux.

Ces inſectes préferent communément l'obſcurité au grand jour; c'eſt à la faveur des ténebres qu'ils exercent leur brigandage, qu'ils pillent & fourragent tout à leur aiſe: ils ſe repaiſſent dans les garderobes: ils ſe tiennent plus ſouvent ſur le dos de nos fauteuils, que ſur le devant; c'eſt ce qui a fait abandonner l'uſage de la ſerge pour faire ces dos: ainſi les fauteuils ſont bien plutôt à l'abri des teignes, en reſtant ſans être couverts, que lorſqu'on les enveloppe.

Le moyen de faire périr les teignes, eſt d'empoiſonner l'air qu'elles reſpirent; pour cet effet on prend une cuillerée d'huile eſſentielle de térébenthine, on y ajoute le double d'eſprit-de-vin, & on frotte de cette

liqueur avec une broſſe les meubles & les tapiſſeries que l'on veut garantir. Cette vapeur, en tuant les jeunes teignes, externine en même tems les puces & les punaiſes, ſoit qu'elles ſoient déjà nées, ſoit qu'elles ſoient encore dans les œufs: car cette odeur agit auſſi puiſſamment ſur les œufs, que ſur les inſectes mêmes. On peut mettre dans les armoires des feuilles imbibées de cette même huile: on doit faire cette opération en Avril & au milieu de l'été. Cette huile eſſentielle, bien loin de gâter les meubles, eſt d'uſage pour enlever de deſſus les étoffes les taches de graiſſe, de cambouis, & de toute autre ſorte d'huiles. On propoſe encore un autre procedé pour garantir les étoffes de laine, du ravage des teignes; il conſiſte à enduire légérement les étoffes de laine, ou les laines avec la même eſſence avant de les mettre à la teinture; & par ce moyen ſimple on garantit les étoffes & les laines pour toujours du dégât de ces inſectes. Ce même procédé, dit M. *Bourgeois*, ne pourroit-il pas être mis en uſage, avec le même ſuccès pour les pelleteries? il n'y auroit qu'à enduire les peaux, en les préparant, avec la même huile eſſentielle de térébenthine.

Le mercure & le ſoufre produiſent le même effet, mais le premier eſt dangereux pour notre ſanté, & le ſecond eſt fatal aux couleurs: l'odeur de la fumée de tabac fait auſſi périr les teignes; mais il faut faire durer cette fumée pendant vingt-quatre heures, & elle eſt pluſieurs jours à ſe diſſiper: celle de la térébenthine au contraire, ſe diſſipe en très-peu de tems.

Les toiſons des moutons ne ſont point attaquées des teignes ſur l'animal, parce qu'elles ſont enduites d'une graiſſe, dont l'odeur déplait aux teignes. Une tapiſſerie ou une pelleterie qu'on frotteroit avec cet antidote, ſe trouveroit par là aſſez bien défendue contre les teignes qui voudroient en approcher, mais celles qui y ſeroient ne lâcheroient peut-être pas priſe.

Une obſervation importante, c'eſt que les teignes s'attachent de préférence aux étoffes dont le tiſſu eſt le plus lâche. Plus la laine des étoffes eſt torſe & plus le tiſſu eſt ſerré, moins elles ſont recherchées par ces animaux, parce qu'ils ont plus de peine à en arracher

les poils. On voit d'anciennes tapiſſeries qui ſe ſont conſervées bien entieres, parce que leur fabrique a ces deux avantages, que leur laine eſt bien torſe, & que leur tiſſu eſt bien ſerré : au lieu qu'on en voit de nouvelles qui ſont entiérement mangées, parce qu'elles n'ont pas ces qualités. C'eſt par cette raiſon que les tapiſſeries d'Auvergne ſont bien plus ſujettes à être mangées des vers, que les tapiſſeries de Flandres ; c'eſt auſſi ce qui nous fait abandonner le plus qu'il eſt poſſible les meubles de cadis & de ſerge.

Le travail des *teignes des laines*, & celui des *teignes des pelleteries*, ne différe aucunement : elles ſe font des fourreaux de même forme, & les conſtruiſent de la même maniere ; ces fourreaux ne different que par la qualité des matieres dont ils ſont faits. Ceux des teignes des fourrures, ſont des eſpeces de feutres : ils approchent de la qualité des étoffes de nos chapeaux, au lieu que ceux des autres approchent plus de la qualité de nos draps. Le travail des teignes des pelleteries n'eſt pas facile à voir, parce qu'elles s'attachent immédiatement contre la ſurface des peaux, & qu'elles y ſont entiérement couvertes par les poils qui s'en élevent : elles y font bien d'autres dégâts, & plus prompts que ceux que les autres font dans les étoffes de laine ; celles-ci ne détachent des laines des étoffes, que ce qu'il leur en faut pour ſe nourrir & ſe vêtir, & leur travail eſt difficile, au lieu que celui des teignes des pelleteries ne l'eſt pas. L'inſecte coupe çà & là les poils à fleur de peau, & il ſemble qu'il prenne plaiſir à cette manœuvre : il les coupe & les arrache ſi bien, qu'il n'en reſte aucun brin ſur la peau, ainſi qu'on le voit dans les Cabinets des Curieux où il y a des animaux à poil empaillés.

*Teignes champêtres.*

La claſſe des inſectes qui ſe conſtruiſent des habits eſt très-nombreuſe en eſpeces différentes : la forme, la matiere de leurs vêtemens, & l'art avec lequel il les conſtruiſent, varient pareillement. Si ces inſectes étoient d'une grandeur propre à frapper nos yeux, les hommes ſeroient bien étonné de voir porcher ſur nos arbres &

paître dans nos campagnes des insectes qui paroissent avoir la forme de poissons, de fagots, de crosses, & d'autres figures singulieres. Nous parlerons seulement des especes les plus propres à piquer la curiosité.

Les teignes champêtres passent leur vie dans les bois, dans les champs, dans les jardins : elles se tiennent sur les feuilles des arbres & des plantes, & s'en nourrissent. Ce sont des animaux sédentaires, qui marchent très-rarement, & qui ne quittent leurs fourreaux que pour en changer, lorsque le besoin l'exige absolument. Ces fourreaux sont couverts de feuilles seches, & ils en sont fabriqués, ce qui fait qu'on les confond souvent avec tous ces petits fragmens de feuilles que le vent disperse, & qui s'arrête indifféremment sur tous les corps qu'ils rencontrent. Ces teignes se fixent presque toujours sur le revers des feuilles.

Leurs fourreaux sont, comme ceux des teignes domestiques, des especes de tuyaux, mais bien autrement travaillés, & avec bien d'autres précautions. Les teignes que l'on trouve sur différentes especes d'arbres, sur-tout sur les plus grands, comme les chênes, les ormes, les hêtres, &c. different aussi, tant en especes, que dans la forme qu'elles donnent à leurs fourreaux; mais ce qu'elles ont de commun, c'est d'être de véritables chenilles. Les teignes qui habitent les ormes, sont celles dont les fourreaux sont les mieux façonnés. La forme de ces fourreaux présente à la premiere vue celle d'un poisson : ce qui aide le mieux à tromper l'œil, c'est qu'outre cette forme, on y voit une queue plate & large, & des dentelures sur le dos, qui imitent cette arête que l'on appelle *pinne*, dont le dos de certains poissons, tels que la perche, est hérissé.

Lorsqu'une teigne naissante veut faire son premier habit, elle se fixe sur une feuille dont elle perce simplement l'épiderme : elle se glisse entre les deux membranes qui composent la feuille, & se fait place en mangeant la pulpe ou le parenchyme de la feuille; elle coupe alors ces membranes, & les réunit avec des fils de soie : cette espece de pinne ou arête qu'on y remarque est formée par les dentelures de la feuille, &

cette figure de queue de poiſſon dépend de ce que l'inſecte laiſſe plus de largeur à la partie poſtérieure.

L'inſecte ainſi vêtu ſe tranſporte ailleurs pour percer de nouveau une feuille & ſe couler de même entre deux membranes, mais ce n'eſt plus dans le deſſein de ſe retirer, c'eſt ſeulement pour y vivre caché. Ces membranes ſont ſi minces & ſi tranſparentes, que l'on voit l'inſecte comme entre deux verres. On le voit s'avancer à meſure pour manger, traîner avec lui ſon fourreau. Si l'on veut ſe procurer le plaiſir de voir un de ces inſectes ſe tailler un habit, il ne faut que lui arracher ſon fourreau & le mettre à nud, on le verra preſque auſſi-tôt ſe mettre à l'ouvrage; mais la conſtruction de cet habit eſt pour cet inſecte une affaire de douze heures.

La teigne champêtre n'ayant point l'art d'élargir & d'alonger ſon habit comme les teignes domeſtiques, eſt obligée de ſe faire un habit neuf toutes les fois que le ſien devient trop étroit; mais elle n'en a que trois à faire dans tout le cours de ſa vie.

Les teignes, comme toutes les chenilles ſe changent en chryſalides ſans ſortir de leurs fourreaux, puis en papillons, qui ſont ſi petits qu'on a beſoin de la loupe pour les voir en détail.

Il y a d'autres inſectes que les teignes qui ſe nourriſſent du parenchyme des feuilles, & qui travaillent dans leur épaiſſeur: tels ſont ceux qu'on nomme *vers mineurs*; voyez ce mot. On ne ſauroit confondre les endroits d'où ceux-ci tirent le parenchyme avec ceux d'où il a été tiré par les teignes; car les endroits ſucés & deſſéchés par les teignes, ont toujours une de leurs membranes percée par un trou de grandeur ſenſible, qu'on ne voit point à ceux qui l'ont été par les vers mineurs.

*Teignes à falbalas.*

C'eſt une eſpece de teigne qui perce les feuilles de la plante nommée *aſtragale*, pour vivre de la pulpe qu'elle en tire. Le fond de ſa robe eſt comme celui des autres teignes, une étoffe de pure ſoie, qu'elle file elle-même, mais la garniture eſt faite de membranes de l'aſtragale

l'aſtragale appliquées ſur l'étoffe en maniere de falbalas ondoyans. L'habit entier, lorſqu'il eſt complet, repréſente la forme d'un cornet recourbé, très-évaſé par un bout & pointu par l'autre. Ces falbalas ſont d'un blanc ſale : on ne voit dans tout le fourreau que trois rangs de cette eſpece d'ornement, qui ſe ſurpaſſent chacun en diametre, parce que la teigne n'alonge ſon habit que trois fois dans ſa vie ; c'eſt auſſi ce qui lui donne la forme d'un cornet.

*Teignes ligni-perdes.*

Il y a un autre genre de teignes, dont parlent *Ariſtote* & *Pline*, & que les Latins ont nommés *ligni-perdæ*. Ce nom leur a été donné parce qu'on croyoit qu'elles gâtoient & corrompoient le bois. Mais elles ne font que ſe ſervir de celui qui ſe perd pour en couvrir leurs habits ; encore la plupart des eſpeces de ce genre ſe couvrent-elles plus volontiers de brins d'herbes & de petits morceaux de feuilles que de bois. Les unes recouvrent leurs fourreaux de ſoie de petits morceaux de *gramen*, qu'elles coupent avec regularité & les arrangent comme des tuiles ſur un toît. D'autres eſpeces y font moins de façon, & ſe ſervent des premieres feuilles qu'elles rencontrent. C'eſt toujours ſur le revers des feuilles que l'on trouve ces inſectes ſuſpendus : on en rencontre ſur-tout très-ſouvent ſur les charmilles.

Une autre eſpece de teigne choiſit les tiges du *gramen*, qu'elle préfere à toute autre plante, parce que ce ſont de petits tuyaux creux & légers ; elle en couvre ſon habit de ſoie. De ces bâtons les uns ſont longs, les autres ſont courts ; & l'inſecte ainſi ajuſté, a vraiment l'air d'un petit fagot ambulant. Toutes ces teignes ſe changent en petits papillons.

*Teignes aquatiques.*

Ces teignes ſont auſſi du genre des *ligni-perdes* ; ce ſont de vraies chenilles : elles habitent dans les eaux où elles ſe conſtruiſent un fourreau, dont l'intérieur eſt à l'ordinaire liſſe, poli & ſoyeux. Enſuite les unes recouvrent leurs fourreaux de fragmens de feuilles ou

de bois & de brins d'herbes, d'autres les recouvrent de petites coquilles de moules, principalement de plan-orbis & de buccins fluviatiles, & les ajuſtent ſur elles comme elles les trouvent, auſſi voit-on beaucoup de ces petites garnitures qui ſont vivantes.

Une autre ſorte de teigne aquatique rapporte ſur ſon fourreau des grains de ſable. Les teignes chargées de cette matiere peſante, ſeroient obligées de ramper au fond de l'eau & ne pourroient s'élever à ſa ſurface, ſi elles n'avoient l'induſtrie de ſe procurer des contre-poids. L'inſecte colle donc ſur ſon fourreau de petits morceaux de bois léger ou de plantes, juſqu'à ce qu'il ait trouvé l'équilibre exact, qui lui permette de monter & de deſcendre dans l'eau avec facilité. On en rencontre aſſez ſouvent qui ſe contentent de deux grandes pieces de bois qu'elles ajuſtent aux deux côtés de leur fourreau, comme les apprentis nageurs s'attachent des calebaſſes ſous les bras. Rien de plus ſingulier que cet affublement, on diroit que ce ſont autant de petits fagots ambulans: on eſt tout étonné de voir dans le courant d'une petite riviere ces morceaux remonter contre le fil de l'eau.

Ce dernier genre de teignes aquatiques n'eſt point de la claſſe des chenilles, ce ſont des vers à ſix pieds: ces vers ont deux crochets à leur extrémité poſtérieure, par le moyen deſquels ils retiennent leur fourreau & empêchent qu'il ne s'échappe lorſqu'ils en font ſortir toute la partie antérieure de leur corps pour nager & chercher leur nourriture qui conſiſte en petites feuilles de plantes. Lorſque l'inſecte ſera changé en nymphe, il ne pourra fuir la pourſuite d'un nombre prodigieux d'ennemis voraces, dont les eaux fourmillent, entre autres les vers aſſaſſins; mais il prévient ce danger d'une maniere fort ingénieuſe. Des grillages faits de gros fils de ſoie & placés à chaque bout du fourreau, interdiſent toute entrée aux inſectes & laiſſent un libre paſſage à l'eau qui lui eſt auſſi néceſſaire dans cet état de nymphe. De cette nymphe ſort un individu qui devient habitant de l'air; C'eſt une mouche du genre des *mouches papilionacées*, ainſi nommées parce que leurs ailes ont quelque apparence de celles des papil-

lons, ſans en être : elles manquent de ces pouſſieres ou plutôt de ces écailles farineuſes qui caractériſent les ailes des papillons. En un mot, c'eſt une *phrygané*, dit M. *Deleuze*; voyez PHRYGANÉ.

*Teignes de murailles.*

Cette eſpece de teigne de la claſſe des chenilles terreſtres, ſe fait un habit garni du ſable qu'elle tire de nos murs : elle mérite une attention particuliere, tant par rapport à des ſingularités qui lui ſont propres, que pour avoir donné lieu à un Savant du dernier ſiecle d'avancer comme un fait certain, qu'il y a des inſectes qui vivent de pierres, & qui dévorent nos édifices les plus ſolides. Ces trous que l'on obſerve dans les pierres, & que ce Savant attribuoit à ces inſectes, & dont le peuple nous donne communément la lune pour auteur, ſont l'effet d'une forte gelée, lorſqu'elle ſurprend les pierres dans le temps que leur ſurface eſt imbibée de l'eau de la pluie.

Ces chenilles ne ſe nourriſſent véritablement que des mouſſes & des lichens qui croiſſent ſur les vieux murs : elles ſe conſtruiſent des fourreaux de ſoie, auxquels elles donnent la forme d'une chauſſe d'hyppocras; elles les recouvrent de petits grains de ſable qu'elles détachent avec leurs mâchoires : voilà tout le tort qu'elles font à nos murs. La rareté de cet inſecte, ſa petiteſſe, la courte durée de ſa vie, le peu de pouſſiere qu'il lui faut pour couvrir un pareil habit, peut faire juger qu'il lui faudroit bien des ſiecles, & peut-être des centaines de ſiecles, pour réduire en poudre la valeur d'une pierre de taille. M. *de Réaumur* a trouvé de ces teignes ſur le petit mur de la terraſſe des Tuileries du côté du manege où ſont plantés des jaſmins : il a obſervé, il y a plus de trente-cinq ans, que ce mur eſt très-peuplé de ces inſectes, & il n'a point apperçu qu'ils l'aient aucunement dégradé.

Lorſque ces teignes ſe préparent à leur métamorphoſe, elles attachent à demeure la large embouchure de leur fourreau ſur la pierre où elles ont vécu : elles s'y changent en nymphe & enſuite en un petit papillon

qui ſort par le bout oppoſé. Le mâle de ce papillon vole, eſt vif & leger; la femelle eſt lourde, maſſive & ſans ailes; elle pond des œufs à travers un long canal compoſé de pluſieurs pieces, comme une lunette d'approche; elle a été pourvue apparemment de ce tuyau pour placer ſes œufs avantageuſement & avec choix.

*Teignes qui ſe font des habits de pure ſoie, en forme de croſſe, & qu'elles recouvrent d'un manteau.*

D'autres teignes ſe font des habits de pure ſoie. Le tuyau dans lequel les unes ſont logées, a un de ſes bouts contourné en quelque ſorte en croſſe; c'eſt celui qui eſt occupé par la partie poſtérieure de l'inſecte. Quelques eſpeces recouvrent cette croſſe d'une piece de ſoie, qui peut bien paſſer pour un manteau ou plutôt pour une capote, n'étant point appliqué contre le fourreau, mais attaché ſimplement au ſommet de la croſſe, ſur laquelle il poſe. La tiſſure de cette étoffe eſt très-ſinguliere. Lorſqu'on la regarde à la loupe ou même avec les yeux ſeuls, on apperçoit que cette ſoie forme de petites écailles tranſparentes & arrangées à-peu-près comme celles des poiſſons: on obſerve que tout l'ouvrage eſt enduit d'un glacé qui le fortifie & lui donne le luiſant d'un certain taffetas que nos ouvriers enduiſent de gomme. On trouve aſſez communément ces eſpeces de teignes ſur les chênes: on en rencontre auſſi ſur les ceriſiers, ſur les charmilles & ſur quelques autres arbres.

Lorſque leurs habits deviennent trop étroits, ces teignes les élargiſſent de la même maniere que s'y prennent les teignes de la laine & des fourrures. Dans les mois de Juin, de Juillet & d'Août, toutes ces teignes ſe transforment en de petits papillons blancs.

*Teignes du coton.*

C'eſt une eſpece de teigne qui appartient à la claſſe des vers qui ſe transforment en mouches à deux ailes. Ces vers reſſemblent aſſez à ceux de la viande: ils ne ſont pas pourvus des organes propres à faire de la ſoie, & ils ne ſont pas en état de lier enſemble des brins

ou des pieces de certaines matieres, pour s'en façonner les habits ou fourreaux dont ils ont beſoin. Ces teignes ſe forment donc des fourreaux avec le coton ou duvet qui ſe trouve attaché aux graines de ſaule : elles en diſpoſent les poils circulairement comme ſont ceux d'un manchon ſur lequel on a paſſé la main pour les coucher. Cet habit eſt chaud & très-léger : la tête de l'inſecte ſort par l'ouverture dont le diametre eſt le plus grand. Le coton dont ces teignes ſe ſervent, n'eſt pour nous d'aucun uſage, non plus que celui de beaucoup d'autres plantes, parce que les poils en ſont trop courts pour être filés. Ces vers ſe métamorphoſent à la maniere de ceux de la viande : leur propre peau devient une coque, dans laquelle la nymphe ſe trouve logée, & d'où l'inſecte ſort ſous la forme d'une mouche à deux ailes.

*Teignes des lis, de l'orge & de l'avoine.*

Les prétendues teignes des lis ſont des inſectes qui paroiſſent d'abord revêtus d'une maniere fort hideuſe, mais qui deviennent enſuite de très-jolis ſcarabées. (M. *Deleuze* dit avec raiſon que ces inſectes ſont de genre & de claſſe fort différens des teignes, avec leſquelles la maniere dont ils ſont couverts ne leur donne qu'un rapport bien éloigné. M. *Geoffroy* leur a donné le nom de *criocere*. Voy. ce mot). Cette fauſſe teigne ſe tient ſur les lis, ronge les pétales des fleurs, & n'en laiſſe quelquefois pas un ſeul. Sur les feuilles qu'elle a attaquées, on voit de petits tas d'une matiere humide, de la couleur & de la conſiſtance de feuilles un peu macérées & broyées. Lorſqu'on vient à les examiner, on reconnoit qu'ils contiennent les teignes ; (ce ſont les larves du criocere). La Nature a enſeigné à cet inſecte une façon ſinguliere de mettre ſa peau tendre à couvert des impreſſions de l'air extérieur, & de celle des rayons du ſoleil : elle lui a appris à ſe couvrir de ſes propres excrémens : auſſi ſon anus eſt-il placé ſur le dos à la partie poſtérieure. Il ne faut que quatorze ou quinze jours à ces fauſſes teignes pour croître ; alors elles ne ſont plus couvertes de leurs excrémens : elles deſcendent dans la

terre aux pieds des lis, ſe forment une coque recouverte des grains de terre qui les environnent, & ſe changent en nymphe, d'où ſort enſuite un très-joli ſcarabée.

Les fourreaux de ſes ailes & le deſſus de ſon corſelet ſont d'un beau rouge qui approche du vermillon. Sa tête, ſes antennes, qui ſont à filets grenés, & les autres parties de ſon corps, ſont d'un noir luiſant. Son corſelet eſt cylindrique, & il a quatre articles aux tarſes. Quand on le tient & qu'on l'enferme dans la main, il fait entendre un petit cri produit par le frottement des derniers anneaux du ventre contre les fourreaux des ailes; car plus on preſſe les fourreaux des ailes contre le corps, & plus le cri eſt fort. Le mâle pour s'accoupler, monte ſur ſa femelle: leur accouplement dure au moins une heure, ou peut-être pluſieurs. La femelle fécondée dépoſe ſes œufs ſur les feuilles: ils y adherent par le mucilage dont ils ſont enduits: ils ſont d'abord rougeâtres, enſuite bruns; & au bout de vingt jours il en ſort des vers qu'on voit paroître ſur les lis; on doit détruire cette petite famille grouillante, ſi l'on veut conſerver ces fleurs & les plantes.

Il y a ſur l'orge & ſur l'avoine de fauſſes teignes qui ſe nourriſſent de leurs feuilles, & qui s'enveloppent de même de leurs excrémens: ce ſont auſſi des *criocères*. On reconnoît les tiges ſur leſquelles il y a de ces inſectes, parce qu'on y remarque des bandes longues & étroites, dirigées dans la longueur de la feuille, qui paroiſſent ſeches, & ſont de couleur jaunâtre, parce qu'elles ont été rongées par ces inſectes. M. *Deleuze* dit qu'on trouve des inſectes de ce genre ſur diverſes plantes. L'aſperge en nourrit une fort jolie eſpece, dont les fourreaux ſont marqués d'une croix d'un bleu foncé luiſant, ſur un fond jaune.

*Teignes des chardons, qui ſe forment des paraſols avec leurs excrémens.*

La figure du corps de cette eſpece de fauſſe teigne eſt plus plate que celle des autres. A ſon extrémité poſtérieure ſont deux eſpeces de fourches, qu'elle éleve plus ou moins, à volonté, ſur ſon dos. C'eſt ſur ces fourches qu'elle fait couler ſes excrémens qui ſont

une maſſe de grains noirs, & qui lui forment, étant ſoutenus de la ſorte, une eſpece de toit ou de paraſol, ſous lequel l'inſecte ſe trouve à l'abri de la pluie & du ſoleil. Il ſubit ſes métamorphoſes ſur les feuilles mêmes des plantes: on le trouve aſſez fréquemment ſur les feuilles de l'artichaut. Lorſqu'il ſe métamorphoſe, il quitte, avec ſa peau, les fourchons qui lui avoient ſervi à ſoutenir ſa couverture: il quitte auſſi les épines qui tenoient à ſa peau; mais le contour de ſon corps eſt hériſſé de nouvelles épines. Au bout de douze à quinze jours, il ſort un ſcarabée de l'enveloppe de la chryſalide ou de la nymphe de cette ſorte de teigne. Ce ſcarabée ou inſecte coléoptere s'appelle *caſſide*. Voyez ce mot.

### *Teignes du Faucon.*

On appelle encore *teignes*, des eſpeces de vers qui ſe mettent ordinairement aux pennes des oiſeaux de proie ou de fauconnerie. Les unes rongent les pennes par le bout du tuyau; les autres les font tomber. Les Fauconniers ont des ſecrets pour remédier à ces accidens.

### *Fauſſes Teignes, ou Teignes fauſſes.*

M. *de Réaumur* donne ce nom particuliérement à des inſectes qui, pour ſe couvrir, ſe font des fourreaux qu'ils ne tranſportent point avec eux quand ils marchent. Il y a nombre d'inſectes qui ſe font de ces ſortes de fourreaux avec des grains de ſable, & avec des fragmens de coquilles; tels ſont des inſectes de mer, qui ſe tiennent, ſoit ſur le ſable, ſoit ſur des pierres, ſoit ſur divers coquillages, comme, par exemple, les vers de mer, ſurnommés *vers à tuyau*. Voyez ce mot.

Il n'eſt pas auſſi facile aux Obſervateurs de ſaiſir les circonſtances qui mettroient à portée de ſuivre les procédés de ces inſectes de mer: il leur a été plus aiſé d'examiner quelques eſpeces de fauſſes teignes, dont nous avons plus à nous plaindre: c'eſt ce qu'a fait très-exactement M. *de Réaumur*.

*Fauſſe Teigne des blés.*

*Voyez* ſon article intéreſſant au mot PAPILLON DE LA FAUSSE TEIGNE DU BLÉ.

*Fauſſe Teigne de la cire.*

*Voyez* ſon article au mot ABEILLE, *pag.* 29, *T. I.*

*Fauſſes Teignes des cuirs.*

Les fauſſes teignes des cuirs ſont des chenilles à ſeize jambes, & de médiocre grandeur; elles ſont de couleur d'ardoiſe foncée, & quelquefois même d'un beau noir. Comme les fauſſes teignes de la cire, elles ſe font un long tuyau, qu'elles attachent contre le corps qu'elles rongent journellement: elles recouvrent ce fourreau ſoyeux de grains qui ne ſont preſque que leurs excrémens. Il y a de fauſſes teignes qui ſe trouvent dans l'écorce des ormes, & qui ſont ſemblables à celles-ci; de ces fauſſes teignes vient un phalene de la troiſieme claſſe.

*Fauſſes Teignes du Chocolat.*

Ces fauſſes teignes ſont de petites chenilles à ſeize jambes, dont la tête eſt couleur de marron. Ces inſectes choiſiſſent le chocolat pour ſe nicher: ils donnent la préférence à celui qui eſt le mieux conditionné, & ſur-tout à celui qui eſt le mieux parfumé. C'eſt en Septembre que ces fauſſes teignes ſe changent en papillons.

TEIGULGHITCH. Nom que les habitans de la Péninſule de Kamtſchatka donnent à une eſpece de rats voyageurs, ou qui changent d'habitation comme les hordes errantes des Tartares. M. *Krakeninicoff* en a donné une deſcription, où l'on lit que quand ces animaux ne trouvent plus rien pour ſubſiſter, ils ont l'inſtinct de s'étrangler en preſſant leur cou entre des rameaux fourchus; c'eſt ainſi qu'ils réuſſiſſent à ſe pendre. Il nous paroît que ces petits quadrupedes ſont ceux dont nous avons parlé ſous le nom de *léming*; voyez ce mot.

TEINTURIER, *tinctoria arbor.* Grand arbre du Royaume de Jenago en Ethiopie ; il porte un fruit ſemblable à la datte, dont on tire une ſubſtance huileuſe qui donne une couleur d'un beau jaune ; les habitans en teignent leurs chapeaux qui ſont tiſſus de paille & de jonc : ils l'emploient auſſi pour aſſaiſonner tous leurs alimens. *Ray*, *Hiſt. Plant.*

TEITEI ou TEITET. Oiſeau du Bréſil, qui eſt de la grandeur d'une rouge-gorge ou d'un ſerin de Canarie : ſon bec eſt noir, gros & court ; ſon plumage ſupérieur eſt d'un noir bleuâtre, très-brillant ; le plumage des parties inférieures eſt d'un beau jaune doré : ſa tête eſt variée. La femelle differe du mâle par des mouchetures vertes, jaunes & griſes. On éleve cet oiſeau en cage à cauſe de la beauté de ſon plumage & de la douceur de ſon chant. Cet oiſeau ſe trouve auſſi à l'île Ste. Catherine, où on l'appelle *guranthé-engera.*

TEJUGUACU. Eſpece de lézard du Bréſil, qu'on ſoupçonne être une eſpece de *temapara*, & qui a une certaine reſſemblance avec le *ſenembi* : il en differe cependant par ſa couleur noire, tiquetée de blanc vers les extrémités de ſa queue ; il a comme des aiguillons blancs & dentelés ; ſa queue eſt groſſe à l'origine ; ſa langue eſt fourchue : il ſe nourrit volontiers d'œufs, mais il ſouffre patiemment la faim. *Marcgrave* dit qu'au Bréſil l'on mange la chair de cet animal. Ce même Auteur rapporte avoir conſervé un tejuguacu en vie pendant ſept mois ſans lui avoir donné aucune nourriture : il dit auſſi que ſi l'on coupe la queue de ce lézard, elle renaît de nouveau.

*Séba* donne le nom de *tejuguacu* à pluſieurs eſpeces de lézards de différens pays, parmi leſquels il compte entre autres le lézard de mer des François, & le teguixin, eſpece de lézard à qui les Orientaux ont donné le nom de *ſauve-garde.* M. *Linnæus*, en parlant du *teguixin*, dit que ce lézard a la queue ronde, plus longue du double que le corps & compoſée d'environ deux cents ſegmens : ſes quatre pieds ont chacun cinq doigts ; les ongles ſont très-aigus & un peu courbés ; (l'orteil extérieur du pied de derriere eſt plus éloigné & plus court que les autres) ſa couleur eſt blanche,

mêlée de bleu, ſur laquelle ſont des bandes d'un brun gris; le dos & les cuiſſes ſont tiquetés de taches blanches ovales.

TEJUNHANA. Lézard d'Amérique, qui eſt de la groſſeur du petit doigt; il a le nez fort pointu, la queue effilée, fort longue & couverte d'écailles carrées très-minces & fort fines; ſa tête eſt couverte d'écailles brunes, celles de la gorge & du ventre ſont carrées, blanches & tiquetées de rouge; ſes flancs & ſes jambes ſont couverts d'une peau membraneuſe comme ſatinée, rayée de brun & de vert, parſemée de taches noires, qui courent ſur toute la longueur du corps. *Ray*, *Sinopſ. Quadruped.* Ce lézard paroît différer peu de celui appellé *thecunhana* de *Séba* & de *Klein.* Voyez TECUNHANA.

TEK ou THEK. Arbre de la famille des ciſtes: il croît aux Indes Orientales: comme ſon bois eſt fort dur, on l'emploie dans l'Inde à la conſtruction des vaiſſeaux; c'eſt peut-être le même arbre que le teka; *voyez* THECA.

TELLEGIE. Les habitans du Ceylan donnent ce nom à une liqueur douce, très-agréable & fort ſaine, qu'on tire en abondance d'un arbre qu'ils appellent *kétule*, lequel paroît être une eſpece de *cocotier.*

TELLINE, *tellina.* Eſpece de coquillage bivalve du genre des moules, ſuivant M. d'*Argenville*, mais qui ſelon M. *Adanſon*, differe peu des cames: nous en faiſons la ſixieme famille des bivalves.

En général les tellines ont une forme oblongue, elles ſont plus évaſées, plus minces & plus légeres que les moules; leur charniere & le ſommet des valves ſont toujours plus ou moins éloignés du milieu de leur longueur; & elles ont la plupart, dit *Liſter*, à l'extrémité de la partie la plus courte une eſpece de bec qui s'éleve tant ſoit peu: il y en a auſſi dont une extrémité eſt cambrée; telle eſt l'eſpece qu'on appelle *épaulée.* On remarque que les tellines, à la différence des moules, ont deux muſcles qui les attachent à leurs coquilles: on les nomme en Normandie *ſlions*, & en quelques provinces *tenilles.*

On peut diviſer les *tellines* en trois genres:

1°. Le genre des *tellines* de forme oblongue assez plate, dont les côtés sont inégaux ou plus larges d'un côté que de l'autre, & la charniere ainsi que la tête, en sont placées près du milieu. Ces tellines sont exactement fermées ou tronquées, béantes seulement à l'une des extrémités : telles sont la *langue d'or*, elle est dentée & violette ou jaune en dedans ; c'est la *telline-feuille* de *Rumphius*, la *griblette* bariolée de violet & de blanc ; la *pince de chirurgien*, elle forme un bec alongé à l'une des extrémités ; la *telline de la Chine* à stries fines, couleur de rose, la *volsselle*, couleur de citron ; la *telline rude*, appellée la *langue de chat* ; la *telline blanche* & chagrinée.

2°. Les *tellines* oblongues, dont les côtés sont égaux en largeur, peu bombées dans toute leur longueur ; la charniere assez éloignée du milieu, béante aux deux extrémités ; telles sont la *telline violette*, qui a plusieurs zones blanches tant en dehors qu'en dedans, on l'appelle le *soleil levant* ; la *telline blanche* des Indes ; la *lanterne* ou la *papyracée* ; la *telline unie* & bariolée de fascies blanches & couleur de rose ; les *tellines chevelues* ou revêtues de leur épiderme, de la Méditerranée & de l'Océan ; le *bec de canard* à valves contournées & se joignant uniquement près de la tête ; le reste de leur contour reste toujours béant, la charniere a une dent fort singuliere. Les *tellines* du Canada, des Açores, du grand banc de Terre-Neuve, & celle de Saint-Savinien : on voit cette derniere communément polie dans les Cabinets des Amateurs, & alors elle est d'un beau couleur de rose & argent.

3°. Le genre des *couteliers* ou *manches de couteau*, dont la forme est extrêmement longue, également large & bombée dans toute leur longueur. Ces coquilles sont béantes aux deux bouts, dans l'un desquels est située la charniere : *voyez* COUTELIER. M. *de Réaumur* a expliqué l'allure de ce coquillage dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, *ann.* 1710. On prétend que les tellines parviennent en peu de tems au période de leur grandeur.

TELLINITE. C'est la telline devenue fossile ou même pétrifiée. *Voyez* TELLINE.

TEMAMACAME. *Voyez* MAZAME.

TEMAPARA. Magnifique lézard d'Amérique, dont la queue eſt très-longue : il a la peau d'un gris rouge ; la tête grande, blanchâtre & ſurſemée de grandes écailles noirâtres, mêlées de brun ; les yeux étincelans ; l'intérieur des oreilles eſt rouge ; la mâchoire inférieure, tout le bas-ventre & les jambes ſont d'un cendré clair, ainſi que les écailles de deſſus le corps & de la queue. Séba, *Theſ. Tab.* 88, *n.* 4.

TEMBOUL. *Voyez* BETELE.

TEMOCHOLI. *Voyez à l'article* HOCOS.

TEMPETE, *tempeſtas*. C'eſt un mouvement violent des *vents* qui agitent fortement l'eau de la mer : ce nom ſe donne auſſi à un *orage* de pluie, accompagné de *grêle*, de *neige*, d'*éclairs* & de *tonnerre*. Voyez ces mots, & ceux d'OURAGAN, GOUFFRE, NUÉES.

Il y a des endroits dans la mer plus ſujets que d'autres aux tempêtes. Par exemple, vers la partie ſeptentrionale de l'Equateur, entre le quatrieme & le dixieme degrés de latitude, on a toujours, entre les mois d'Avril & de Septembre, des ondées, des éclairs, des ouragans qui ſe ſuccedent fort rapidement les uns aux autres. Les côtes d'Angola ſe reſſentent auſſi ſouvent des tempêtes. Quiconque ſur terre ou ſur mer a reſſenti les déſordres d'une affreuſe tempête, eſt dans le cas de réfléchir ſur ce phénomene de la Nature : il ſemble qu'en un inſtant tous les vents ſortent impétueuſement de leurs cavernes ; le jour ſemble fuir ; des nuages épais dérobent le ciel au Spectateur, qui ſe trouve plongé dans les ténebres : des éclairs enflamment inceſſamment l'air, alors tout eſt dans l'étonnement, la crainte & le ſilence : le tonnerre qui ſuit ces météores terribles ſe fait entendre avec fracas à travers les nuages ; la tempête augmente, déracine & briſe les arbres ; fait mugir la mer, & fait de ſes ondes écumantes autant de gouffres où les vaiſſeaux s'engloutiſſent. Mais quand l'orage de pluie approche, les vents ſifflent & forment des tourbillons ; les éclairs tracent alors des ſillons plus larges, & le tonnerre gronde encore avec plus d'éclat ; auſſi-tôt une flamme livide ſe déploie ; le nuage s'ouvre & ſe ferme ſans ceſſe, s'étend, ſe cul-

bute, ſe déchire; la foudre tombe, écraſe ou détruit tout ce qui reſpire; un déluge de grêle bruyante & de pluie chaude en groſſes gouttes, ſe précipite avec fracas: alors les nuages ouverts forment une cataracte qui verſe des torrens dans les campagnes, les déſole, & fait encore treſſaillir ſes habitans ou les fait errer en déſordre. Après cette grande ſcene, qui nous imprime une religieuſe horreur, la Nature ſe pare de nouveau de tout ſon éclat; & le calme ſe répandant en peu de temps; l'air s'éclaircit, & nous laiſſe revoir l'azur le plus pur du firmament. *Voyez* CIEL.

TENAGODE, *tenagodus*. M. *Guettard* donne ce nom à un genre de vermiculaire dont l'animal eſt inconnu. Le tuyau eſt conique, contourné en ſpirale plus ou moins parfaite, & qui ſe diſtingue par une fente longitudinale, en quoi conſiſte le caractere eſſentiel de ce genre de tuyau.

TENAILLE, *piſcis forcipinus*. Poiſſon des Indes orientales, nommé ainſi, parce qu'il a la bouche faite en forme de tenaille: cette partie eſt dure & recourbée par en haut. *Ruiſch* dit qu'on ne pêche ce poiſſon que près de l'*île des Lions*, voiſine d'Amboine. Ce même Auteur dit que la gueule ou mâchoire de la tenaille n'eſt pas cartilagineuſe comme ſes nageoires: c'eſt une boule de chair.

TENDRAC. Eſpece de hériſſon ou de porc épic de l'île de Madagaſcar: les Inſulaires trouvent ſa chair excellente. *Flacourt* dit cependant qu'elle eſt flaſque, longue & mollaſſe. Nous avons obſervé à l'article TANREC que cet animal a les mœurs & les habitudes du tanrec, dont il ne paroît différer que par le poil. *Voyez* TANREC.

TENDRE A CAIOU ou TENDRE A CAILLOU. Nom d'un arbre de l'Amérique, ainſi appellé de ſon extrême dureté: il eſt haut de vingt-cinq à trente pieds, & même davantage; mais il n'a pas plus de douze à ſeize pouces de diametre; ſon écorce eſt aſſez unie, blanchâtre, griſe & peu adhérente; il a peu de branches & de feuilles, & ſa ſeve ſe ſeche bientôt lorſqu'il eſt abattu. M. *Dujacquellin* nous mande que ſes fleurs ſont des eſpeces de chatons fort alongées. Sa feuille eſt den-

telée & étroite. Son bois eſt très-propre pour bâtir: on en fait des poteaux qu'on met en terre & qui durent ſoixante & quatre-vingts ans: cet arbre mort ſur pied, les outils d'une trempe commune plient ou caſſent en le travaillant. Cet arbre vient dans les terrains arides que l'on nomme *fredoches* dans le pays de Saint-Domingue. Il y a une autre eſpece de tendre à caïou, & qui vient dans les montagnes & les terrains gras. Son écorce tire ſur le brun & eſt raboteuſe, même galeuſe. Sa feuille & ſon fruit reſſemblent aſſez à l'autre; mais ſon bois ne dure pas en terre. On l'appelle *tendre à caïou de montagne.*

TÉNEBRES, *tenebræ.* C'eſt la privation de la lumiere. Lorſque le ſoleil n'éclaire plus notre horizon, que la nuit eſt fort ſombre, que l'obſcurité eſt grande, enfin, que nous ſommes entiérement privés de clarté; alors on marche dans les ténébres. *Voyez* JOUR & NUIT.

TÉNÉBRION, *tenebrio.* Genre d'inſecte coléoptere à antennes filiformes: les deux premieres paires de pattes ont chacune cinq articulations aux tarſes; la derniere en a quatre: ſon corſelet eſt uni & garni d'un rebord. La plupart des ténébrions volent; cependant il y en a, qui manquant d'ailes, ne volent point du tout, mais en récompenſe ils courent aſſez vite. On diſtingue encore les ténébrions: les uns dont les antennes, à articles globuleux, ſont un peu plus groſſes vers le bout; les autres dont les antennes à articles longs ſont égales par-tout. En général les *ténébrions* ſentent aſſez mauvais: on les trouve communément dans les campagnes & dans les jardins parmi les ordures. Dans l'état de vers ils reſtent cachés dans la terre & s'y métamorphoſent.

TÉNIA. *Voyez* VER SOLITAIRE.

TENJA-TU. *Palmier à coco.*

TENILLES ou FLIONS. *Voyez* TELLINES & *le mot* FLIONS.

TENRAC. *Voyez* TANREC.

TENTELLE. Nom que les habitans de l'île de Madagaſcar donnent au miel, dont leur pays produit pluſieurs eſpeces *Voyez à l'article* ABEILLE.

TEPETOTOLT *Voyez à l'article* HOCOS.

TERCOL ou TERCOU. *Voyez* TORCOL.

TÉRÉBENTHINE & TÉRÉBINTHE *Voy.* THÉRÉBENTINE & THÉRÉBINTE.

TÉRÉBRATULE ou ANOMIE, *concha anomia.* On donne auſſi à cette coquille bivalve les noms de *coq* & *poule* ou *poulette*, ou *bec de perroquet;* cette coquille qui ſemble être du genre des huîtres, eſt ordinairement compoſée d'écailles unies, dont l'une eſt plus petite que l'autre; la grande, qui eſt l'inférieure, a un petit bec crochu & un peu recourbé par-deſſus l'autre, comme celui d'un perroquet: ce bec eſt percé d'un trou plus ou moins rond par où paſſe un petit nerf qui fixe cette coquille à un autre corps. Telles ſont les *térébratules* de mer, que l'on voit aujourd'hui dans les collections de coquilles. La charniere eſt dans la valve inférieure, compoſée de deux petits crochets, qui embraſſent des ſinus correſpondans de la valve ſupérieure; il y a auſſi deux petits appendices intérieurs recourbés & fixés vers le haut de celle-ci. Parmi les anomies de mer, tant des Indes que de la Méditerranée, on en diſtingue dont la robe eſt de couleur obſcure & à ſtries longitudinales très-fines; d'autres ſont liſſes, blanches, papyracées.

On trouve beaucoup de *térébratulites*, c'eſt-à-dire d'anomies foſſiles; mais elles ſont plus communément ſtriées. Les variétés de ces coquilles foſſiles ſont très-nombreuſes & très-uniformes dans chaque eſpece. Il y en a, dit M. *Bertrand*, de rondes & de renflées dans le milieu; d'autres ſont oblongues, d'autres aplaties, d'autres ſillonnées & liſſes, ou avec des ſtries; d'autres ſont à lacunes plus ou moins profondes ou redoublées, ou à trois lobes, comme ſi elles avoient été mutilées; d'autres ſont alongées vers le bec, ou fort évaſées en forme d'ailes: enfin il s'en trouve dont les ſtries ſont ſimples ou mêlées de raies plus profondes & plus larges, comme les coquilles tuilées. On en trouve beaucoup de toutes les variétés de forme & de grandeur dans les environs de Caen en Normandie, & dans les Pays-Bas Autrichiens. Quelques-uns ſoupçonnent que l'hyſtérolithe eſt le noyau d'une ſorte de

grande térébratule (*oſtréopectinite*). Voyez HYSTÉROLITHE.

TÉRÉGAM. Grand figuier du Malabar, dont la racine broyée dans du vinaigre, préparée avec du cacao & priſe le matin à jeun, paſſe pour rafraîchiſſante. Le térégam eſt le *ficus Malabarica, foliis rigidis, fructu rotundo, lanuginato flaveſcente, ceraſi magnitudine*, de *Commelin*.

TÉRÉNIABIN. C'eſt la manne de Perſe. *Voyez à l'article* MANNE.

TERFEZ. Nom que l'on donne à la truffe d'Afrique: elle eſt de la groſſeur d'une orange; ſon écorce eſt blanchâtre. *Lémery* dit qu'elle naît dans les déſerts de la Numidie parmi le ſable: on la fait cuire ſous les cendres, ou bouillir dans l'eau; on en fait de la bouillie avec du lait: elle eſt ſaine & fort nourriſſante; ſon goût approche de celui de la chair. *Voyez* TRUFFE.

TERNIER. *Voyez* PIC DE MURAILLE.

TERRA MERITA. *Voyez* TERRE MÉRITE.

TERRE, *terra*. Nous avons déjà fait mention de la terre conſidérée comme planete, dans l'article du Syſtême planétaire. Les Aſtronomes conviennent généralement que le globe de la terre a deux mouvemens: l'un *diurne*, par lequel il tourne autour de ſon axe, dont la période eſt de vingt-quatre heures, & qui forme le jour; l'autre annuel, & autour du ſoleil, ſe fait dans une orbite elliptique, durant l'eſpace de trois cents ſoixante-cinq jours cinq heures quarante-neuf minutes, qui forment l'année. C'eſt du premier mouvement que ſuit la différence de la *nuit* & du *jour*; voyez ces mots; & c'eſt par le dernier qu'on rend raiſon de la viciſſitude des ſaiſons, tels que le printems, l'été, l'automne & l'hiver: *voyez l'article* PLANETE. Maintenant nous conſidérerons le globe terreſtre comme l'un des quatre élémens compoſé de parties ſolides & fluides, & comme l'édifice que le Créateur a aſſigné à l'homme pour le lieu de ſa demeure, & comme l'élément qui fournit notre ſubſiſtance tant par les végétaux qu'il produit, que par les animaux qu'il nourrit.

On

On diviſe géographiquement la terre en quatre parties principales ; ſavoir, 1°. l'Aſie, 2°. l'Afrique, 3°. l'Europe, 4°. l'Amérique : celle-ci porte auſſi le nom de *Nouveau Monde ;* les trois autres ſont compriſes dans l'ancien Continent.

On diſtingue dans la terre trois parties principales, 1°. celle qui produit les végétaux, dont les animaux ſe nourriſſent ; 2°. la partie du milieu ou intermédiaire qui eſt remplie par les foſſiles, leſquels s'étendent plus loin que le travail des hommes n'a jamais pu pénétrer ; 3°. la partie intérieure ou centrale qui nous eſt inconnue. Il y en a qui diviſent auſſi le corps du globe terreſtre en deux parties : la premiere ou la partie extérieure qu'ils appellent *écorce*, & qui renferme toute l'épaiſſeur des couches ſolides ; & l'intérieure qu'ils appellent *noyau*, qui eſt probablement d'une nature différente de la premiere : celle-ci, quoique creuſée en canaux, en fentes, paroit compoſée de différens lits, qu'on ſuppoſe être des ſédimens. Nous donnerons à la ſuite de cet article une diviſion ſynoptique des différentes terres : mais entrons en matiere.

*Théorie de la Terre.*

Il ne s'agit pas abſolument de tout ce que les Phyſiciens & les Naturaliſtes ont imaginé de la formation premiere de la terre : ce que j'en dirois d'après leurs idées ou les miennes, laiſſeroit toute entiere la difficulté du problême : *voyez cependant le mot* CHAOS.

Contentons-nous de la conſidérer en général dans ſon état préſent, & dans l'arrangement que nous lui voyons. Ce globe immenſe, dont la figure eſt un ſphéroïde applati vers les Pôles, nous offre dès ſa ſurface ; des hauteurs, des profondeurs, des plaines, des mers, des marais, des grottes, des gouffres, des volcans ; tout paroît irrégulier : ſi nous pénétrons dans ſon intérieur, nous y trouverons, dit M. *de Buffon*, des métaux, des minéraux, des pierres, des bitumes, des ſables, des terres, des eaux & des matieres de toute eſpece, placées comme au haſard : on y voit auſſi des montagnes affaiſſées, des rochers fendus & briſés ; des contrées englouties, des iſles nouvelles, des terrains ſubmergés ; des cavernes

& des vallées comblées. Nous trouvons ſouvent des matieres peſantes poſées ſur des matieres légeres, des corps durs environnés de ſubſtances molles, des ſubſtances ſeches, humides, chaudes, froides, ſolides, friables, toutes mêlées, & dans une eſpece de confuſion qui ne nous préſente d'autre image que celle d'un chaos informe, & d'un monde en ruine, mais dont nous reconnoiſſons bientôt l'utilité & la néceſſité.

Il eſt évident que la terre actuelle n'eſt qu'un amas de corps entaſſés les uns ſur les autres; & il paroit auſſi que pluſieurs de ces corps ont appartenu à la mer, & qu'ils ont dû autrefois ſervir d'habitation à des animaux, ou que ce ſont des plantes qui ont flotté dans cet élément.

On ne peut ſe diſſimuler que cet amas de matiere qui ne nous eſt connu qu'à une petite profondeur ne ſoit la ſuite d'une grande révolution qui, ayant dérangé l'harmonie ou plutôt la ſtructure de l'ancien Monde, annonce en même temps que la terre, ou au moins ſa ſurface, a ſouffert prodigieuſement: voilà le point où nos lumieres atteignent, & où le flambeau de l'évidence s'éteint.

J'en appelle à la variété & à la contrariété des ſentimens: ſelon les uns, des inondations particulieres ont tout fait; ſelon d'autres; c'eſt un déluge univerſel & un changement du centre de gravité dans le noyau ſolide du globe terreſtre qui ont cauſé des changemens ſi conſidérables dans la nature, que nous ne trouvons ſur nos Continents aucun débris des habitations & des travaux des premiers hommes, ni aucuns veſtiges ſenſibles du ſéjour primitif de l'eſpece humaine; ou, comme le prétendent quelques autres Naturaliſtes, la mer, qui a ſes lois de mécanique, en ſe retirant de certains endroits pour en envahir d'autres. a rongé peu-à-peu les bords du Continent, & entraîné dans ſon ſein ce qu'elle a arraché de la terre ſimple & homogene, pour en reformer une autre, nouvelle, groſſiere & compoſée. (*Voyez* les *Obſervations* de Celſius. *Mémoires de Suede, Vol. V.* 1743.)

D'autres ont recours à des cauſes plus violentes & plus terribles dans leurs effets: ils embraſent la terre

juſqu'au centre ; ils font concourir avec le feu, l'eau & l'air renfermés dans des ſouterrains.

Tous ces élémens agités, & luttant les uns contre les autres, écartent, ſoulevent, bouleverſent tout, diſperſent la mer & ſes habitans, lancent les montagnes dans les airs, & les portent au loin, creuſent les vallées, rempliſſent les cavernes de monumens étrangers à l'intérieur de la terre, & forment au milieu de la confuſion une eſpece de régularité.

Peu ſatisfait de toutes ces ſuppoſitions, un Auteur illuſtre de nos jours n'entrouvre point le ſein de la terre ; mais il appelle du haut de notre tourbillon un globe enflammé qui a dû verſer ſur notre ſéjour un déluge de feu. Le voilà embraſé, vitrifié & tout-à-fait dénaturé ; enſuite la mer intervient, & ce que la comete a commencé dans un inſtant, les eaux l'achevent pendant une ſuite innombrable de ſiecles qui iront ſe perdre dans l'éternité.

Quelques-uns, moins admirateurs de ce phénomene rapide, que du ſublime & hardi génie qui le propoſe, admettent pour cauſe unique de toutes les révolutions qui ſont arrivées, & qui arrivent journellement à notre globe, la nutation de l'axe. Ce ſeul moyen, diſent-ils, a ſuffi pour en changer la ſtructure générale, & ſurtout la forme extérieure.

D'autres prétendent que notre globe, avant que la ſéparation de ſes parties fût faite, étoit une terre ou diſſoute ou détrempée, qui nageoit dans une maſſe immenſe d'eau. A la voix du Créateur, cette terre ſe dépoſa par couches paralleles & horizontales, & l'eau ſe retira en partie dans la mer, dans les lacs, & en partie dans l'abyme que l'on place au centre de notre globe : la terre détrempée & précipitée ne tarda pas à ſe ſécher & à ſe durcir par le laps du temps, & fût bientôt compoſée de plaines, de vallées, de fentes perpendiculaires, & de montagnes que nous voyons encore actuellement, (*& appareat arida ; & factum eſt ita.*)

*Wiſton*, qui ne regarde le déluge que comme une des cauſes principales du déplacement des corps, fait concourir avec ce phénomene l'effet de la preſſion ſur les mers, produite tantôt par une comete, & tantôt par

une colonne d'eau, ce qui produisit des marées excessives, & fit déborder ces mers : alors les êtres qui y faisoient leur séjour, forcés, comme par une loi naturelle, de sortir avec elles, eurent pour nouvel asyle les terres que les eaux détrempoient ; la retraite tranquille de ces eaux forma de nouveaux lacs, de nouvelles mers, & laissa à la terre encore molle, de nouveaux habitans : mais le desséchement & l'endurcissement de la terre les fit périr, & les y ensevelit comme dans un sépulcre éternel. Telle est, selon lui, l'origine des corps marins qu'on trouve dans la terre.

M. *de Maillet* (ou *Telliamed*) prétend, avec un autre Auteur célebre, que la terre que nous habitons, a servi pendant un nombre prodigieux de siecles de bassin à la mer ; & qu'ainsi les vastes amas de corps marins que nous y trouvons, ne doivent être considérés que comme le produit d'un nombre infini de générations de ces animaux. La profondeur ordinaire de la mer étant de cent cinquante brasses ; & sa plus grande profondeur d'environ trois mille, il suivroit de ce système, dit M. *Wright*, que les coquilles pelagiennes ne devroient se rencontrer qu'à cette profondeur ; au lieu qu'elles se trouvent souvent à la superficie de la terre & aux faites de certaines montagnes, ainsi que les coquilles littorales. M. *Wright* va même plus loin, il prétend qu'avant le déluge, il n'y avoit, ni marbre, ni craie, ni pierre calcaire ; que ces différens corps ne proviennent que des débris ou de la décomposition des coquillages ; & que dans l'ancien monde ou les montagnes primitives, on ne rencontre aucun de ces corps.

*Lazare Moro* dit, d'après *Ray*, que la terre fut d'abord créée parfaitement ronde & égale, c'est à-dire, environnée d'une croûte pierreuse & uniforme qui existe encore à présent, & que *Marsili* appelle le *fond essentiel de la mer*. Il ajoute que les feux souterrains ont soulevé, élevé, crevé & bouleversé cette croûte avec tout ce qui étoit de dessus, de la même façon que nous voyons des volcans le faire encore de nos jours. Le même Auteur soutient aussi que c'est à ces mêmes feux souterrains que les montagnes doivent leur origine : le Pere *Générelli*, qui se déclare partisan de l'opinion de *Moro*, tâche de

mettre ce ſyſtême en évidence par des raiſons phyſiques tirées des exemples journaliers de montagnes & d'iſles nouvellement produites par des volcans, & de la quantité de corps calcinés & vitrifiés qui ſe trouvent dans d'autres; & M. *de la Condamine*, dans ſa lettre au Docteur *Mathy* au ſujet de la ſtructure de la terre, paroît pancher auſſi pour l'opinion de *Moro*.

Enfin, quelques Auteurs plus circonſpects dans leurs hypotheſes, ou meſurant la capacité de leurs vues avec la vaſte étendue de l'Univers, n'ont pas voulu ſuivre les démarches de la nature en grand: ils n'ont cru voir que barrieres poſées par la main de l'Etre ſuprême. Leur penſée & leur foi leur ont fait dire que la terre eſt ſortie des mains du Créateur telle que nous la voyons; & que ſi nous y remarquons des corps ſemblables à ceux qui nagent dans l'Océan, c'eſt que l'Auteur qui a tout créé s'eſt plû à établir cette eſpece d'analogie entre les diverſes productions.

Au milieu de ces opinions, quel parti prendre? Sera-ce celui de *Pline*, qui n'en prit aucun, ou celui de quelques Naturaliſtes & Phyſiciens, tels que *Woodward*, *Scheuchzer*, *Leibnitz*, *Burnet*, *Newton*, *&c*, qui ont attribué à l'univerſalité du déluge, les monumens que renferment les montagnes & les autres endroits de la terre, en un mot, l'état actuel de notre globe, & qui prétendent que la terre a été faite pour que l'homme en jouit, & non pour qu'il en diſcutât la formation.

L'habile Traducteur de *Lélmann*, & de pluſieurs autres Ouvrages utiles, obſerve avec jugement que l'Ecriture Sainte ne dit rien qui limite les ſentimens des Naturaliſtes ſur les effets phyſiques que le déluge, ou le mouvement naturel des mers, & le repos des eaux ſur les terres, ou d'autres cauſes, ont pu produire, & nous penſons avec lui que c'eſt une queſtion que l'Auteur de la Nature paroit avoir abandonnée à nos diſputes.

Nous avons dit que le Continent que nous habitons ne montroit à chaque pas que des inégalités à ſa ſurface, de longues chaînes de montagnes, des collines, des vallées, en un mot, des ruines & des débris. A l'aſpect des traces marquées de révolutions, & ſur-tout d'inonda-

tions, rien ne ſemble plus naturel, au premier coup d'œil, que de recourir tout ſimplement à la plus grande, la plus ancienne, & la plus générale cataſtrophe dont il ſoit mention dans l'hiſtoire : cependant ceux qui s'en tiennent à cette apparence n'ont pas bien peſé toutes les circonſtances du phénomene à expliquer. Pour peu qu'on ait obſervé, on demeure convaincu que la multiplicité des couches de la terre, les différens corps marins & les coquilles qu'elles renferment, tous dépoſés aſſez régulièrement dans le même ſens & par familles, le paralléliſme que les couches gardent aſſez conſtamment entre elles, ſont l'ouvrage paiſible de pluſieurs ſiecles, & non pas ſeulement l'effet d'une cauſe ſubite, paſſagere, violente, & troublée dans ſon action. En vain diroit-on que les corps organiſés devenus foſſiles, appartiennent de toute antiquité à la terre. Suivant l'Ecriture, notre globe n'a été généralement couvert des eaux que deux fois; au temps de la création & dans le déluge : quant à l'effet phyſique de ce dernier phénomene, nous venons de l'expoſer en partie. Remonte-t-on aux premiers jours de la création; il n'y avoit, ni poiſſons, ni plantes, ni aucuns corps organiſés détruits, ou, s'il y en avoit, il faudroit les regarder comme les reſtes d'un monde antécédent; rien ne nous le dit : tout ceci paroit démontrer qu'on ne peut en trouver dans les couches antédiluviennes. Expoſons d'autres faits qui tendent à étayer la probabilité de notre ſyſtême.

Des orages, des pluies infiniment moins générales que celles du déluge, ont cauſé des changemens ſenſibles, ſans s'étendre ſur la totalité de la terre. On découvre tous les jours avec étonnement des rochers calcaires, des carrieres de plâtre, des mines de fer & de cuivre, dont des parties ſont facilement atténuées & comme diſſoutes par l'agitation des eaux : cela produit en peu d'années des fentes de roches, des grottes, des labyrinthes, des fondrieres & des précipices; mais les matieres réduites en pouſſiere, ou comme diſſoutes, entraînées au loin dans des cavités, s'y précipitent en forme de ſédiment, & forment bientôt des tufs, des incruſtations, des ſtalactites, des ochrieres, des ſablieres, &c. auſſi eſt-il poſſible de fixer l'époque de

l'accrétion de quantité de minieres, de pierres à chaux, de grès, &c. Les ſtalactites ſeules, que nous avons dit être produites par des eaux gouttieres des carrieres, ſuffiroient pour en donner un exemple.

Quand on voyage dans des vallées arides & ſeches, éloignées de la mer & des rivieres, & qu'on obſerve ces vallées remplies de ſable, de gravier, de petites pierres de différentes natures; ſi on jette enſuite un coup d'œil ſur les montagnes qui bordent & entourent ces vallées, on reconnoîtra que ces rochers eſcarpés comme déchirés ou culbutés les uns ſur les autres, ſont l'origine des ſubſtances qui recouvrent les vallées. Ce ſont les débris de ces groſſes maſſes de rochers que des averſes d'eau, en ſe précipitant en torrens momentanés, ont bouleverſé & dégradé. On trouve vers la baſe de ces montagnes, les traces plus ou moins profondes des ravins, remplies de quartiers de pierre, les graviers ſont chariés plus loin, les ſables fins le ſont encore davantage. Ces dégradations dans toutes les montagnes exiſtent, & elles ſe font d'une maniere moins lente & plus ſenſible dans celles dont la maſſe eſt principalement compoſée de ſable, ainſi qu'on peut le voir aux environs d'Etampes. Les roches qui ont pour aſſiſe une couche de ſable, écroulent après que l'eau a dégradé la couche : d'autres fois les roches englobées dans le ſable ſe trouvent à découvert par cette même cauſe qui a mis auſſi à l'air ces amas de roches de grès dont les montagnes d'Etampes, de Palaiſeau, de Fontainebleau & de pluſieurs autres endroits en France ſont recouvertes. L'infiltration des eaux à travers les montagnes, d'où proviennent les ſtalactites, eſt encore une des cauſes de la dégradation de ces montagnes; elles s'inſinuent quelquefois juſqu'à la baſe de ces lieux élevés, d'où elles ſortent en formant des fontaines : on préſume bien que les eaux en s'inſinuant ainſi à travers les bancs de terre ou de ſables qui peuvent entrer dans la compoſition de ces montagnes, elles en détachent & entraînent peu à peu des quantités qu'elles portent au loin, ces parties qui ſervent de ſoutien ou de lien aux maſſes de pierres renfermées dans l'intérieur de ces montagnes n'exiſtant plus, ces pierres

s'affaiſſent, s'écroulent ou s'étendent dans les vallées ou dans les plaines adjacentes. On peut citer en exemple l'écroulement d'une partie de la montagne où étoit ſitué le village de Pardines, près d'Iſſoire en Auvergne, & qui arriva le 24 & 25 Juin 1733 : il commença dès le 23 ſur le ſoir; ce n'étoient d'abord que quelques légers indices qui n'effrayoient point les habitans parce qu'ils s'y étoient accoutumés depuis pluſieurs années. On vit la terre s'entr'ouvrir de temps à autre, ſans cauſer un dégât conſidérable, juſqu'à ce qu'enfin une partie de la montagne ſe ſépara de l'autre : quelques maiſons & les rochers qui les portoient, s'engloutirent comme dans un abyme affreux, ſans qu'il en reſtât la moindre trace ; auſſi-tôt le terrain des environs n'étant plus ſoutenu, & chargé de quantité d'autres rochers, s'éboula ſur le premier, & pouſſa par ſon propre poids, à plus de 300 toiſes de long ſur 200 de large, la colline dont la pente étoit fort douce : tout ce qui ſe trouva ſur ſa route fut ravagé. Le lendemain on vit ſe détacher un autre quartier de terre de la montagne, qui, tombant avec un fracas épouvantable ſur les premiers rochers, cauſa, par ſon poids énorme, une ſecouſſe qui renverſa quelques autres maiſons, & ébranla juſques dans leurs fondemens, celles qui n'avoient pas été encore endommagées. La ſouſtraction des terres & des ſables, occaſionnée par l'infiltration des eaux dans le corps de cette montagne fut la cauſe d'un tel événement : c'eſt encore à l'action de ſemblables eaux ſouterraines qu'on doit rapporter ces affaiſſemens de terres moins conſidérables qui ſe font ſubitement au milieu des champs, & offrent des trous aſſez ronds plus ou moins remplies d'eau dont on ne peut pas toujours trouver le fond ; c'eſt ſouvent en vain que l'on tente de combler ces trous, l'eau courante ſouterraine travaille ſans ceſſe & renouvelle les affaiſſemens.

L'eau recelée dans les ſouterrains produit de grands phénomenes : le 18 Décembre 1596, près de Wafram dans le Comté de Nortingham, un terrain de 80 perches de long & de 28 de large s'enfonça d'environ ſix pieds, avec tous les arbres dont il étoit couvert, ſans qu'ils euſſent changé de ſituation ; le lendemain il s'abaiſſa

de 15 pieds, le troiſieme jour, il avoit 80 pieds de profondeur ; il continua de même pendant onze jours, juſqu'à ce qu'on ne put voir aucun veſtige de la terre ni des arbres, les eaux ayant rempli ce précipice en 1692 Une montagne près de Portmoran dans la Jamaïque, fut tout-à-fait engloutie lors du terrible ouragan qui ravagea cette iſle, & la place qu'elle occupoit, n'offre aujourd'hui qu'un grand lac de quatre ou cinq lieues.

C'eſt ainſi que le ſol extérieur change dans ſa figure & ſes propriétés. Des alluvions ou averſes d'eau, en dépouillant ſucceſſivement & à chaque inſtant le ſommet, la circonférence des hautes montagnes, de leur croûte de terre fertile ou poreuſe, même de leur matiere compacte & volumineuſe, ne nous offrent plus qu'un pic ou le noyau de la montagne elle-même ; ce ſont des roches pelées, arides & comme iſolées, ou des maſſes de mines ; (telle eſt peut-être la montagne de Taberg en Suede ; *voyez à l'article* FER.) Mais la baſe de ces montagnes, toujours évaſée, eſt compoſée de nouvelles couches de terre plus ou moins liée & dure : phénomene ſingulier, qui, pour le dire en paſſant, prouve clairement la dégradation & la diminution de la hauteur des montagnes, & leur élargiſſement en leur baſe, ſans ceſſer de détruire le faux ſyſtême de l'accrétion ſenſible & générale de la terre. La diminution univerſelle de l'eau n'eſt peut-être pas plus conſtante. Enfin, en multipliant les ſiecles à venir, les montagnes actuelles doivent diſparoître, & des circonſtances locales donneront naiſſance à d'autres élévations.

Ces mêmes alluvions ſont déborder les fleuves, les rivieres & les lacs, & produiſent des inondations ſur différentes terres, dont la ſuperficie eſt bientôt dégradée, détrempée & emportée avec ces eaux juſqu'à la mer. Le 16 Juillet 1750, le ruiſſeau qui traverſe la petite ville de Sirkes, ſituée en Lorraine ſur le bord de la Moſelle, & qui n'a ordinairement à ſon embouchure que deux ou trois pieds d'eau, s'enfla tout-à-coup ſi prodigieuſement, que l'eau s'éleva à la hauteur de 22 pieds, ſur la largeur d'environ 40 toiſes : cette crue d'eau renverſa le gros mur d'enceinte, une tour

& toutes les maiſons qui étoient ſur ſon paſſage à l'endroit où ce ruiſſeau ſe jette dans la Moſelle ; il ſuſpendit pendant quelques momens le cours de cette riviere, & porta de l'autre côté de la Moſelle les décombres des bâtimens qu'il venoit de renverſer. Conſultez les *Mémoires de l'Académie royale des Sciences*, *année* 1750, *pag.* 34, *de l'Hiſtoire*. Les alluvions ſont encore une descauſes des attériſſemensd'eſpeces d'iſles, de ces couches extraordinaires de gravier lavé & arrondi ou des bancs de ſables, qui ſouvent ſe forment à une legere diſtance du lieu où le cours d'un fleuve eſt ralenti, & où il fait confluent (*Voyez l'Hiſtoire de l'Académie*, *ann.* 1722.) C'eſt ainſi que l'on peut conjecturer que les eaux du Rhin ont formé peu-à-peu le terrain vaſeux & ſablonneux de la Hollande, & les eaux du Rhône celui de l'iſle de la Camargue. Le Volga, qui a plus de ſoixante & dix embouchures dans la mer Caſpienne, le Danube qui en a ſept dans la mer noire, & le Nil qui en a autant dans la Méditerranée, nous perſuaderont ſans peine de ces aſſertions : on peut dire auſſi que des vallées ſe trouvent comblées ainſi. Parmi ces ſables & graviers, on trouve, ſans ordre, ſans diſpoſition réguliere, des coquilles fluviatiles, des coquilles marines, mais foſſiles, briſées & iſolées, des débris de cailloux, des pierres dures, des morceaux de marne arrondis, des os d'animaux terreſtres, des inſtrumens de fer, des morceaux de bois, des feuilles ; & les différentes parties de cet aſſemblage ſe lient quelquefois avec un ciment naturel produit par la décompoſition de certains graviers, &c. Si de telles eaux ſe répandent dans des endroits bas & marécageux, dont le fond eſt un mélange de végétaux, alors la terre limoneuſe, comme diſſoute, ſe précipitera & ſe moulera ſur les roſeaux qui s'y rencontreront : de-là les *incruſtations* & les *empreintes*. En un mot, on obſerve par-tout que les grandes inégalités de la ſurface du globe n'ont pas d'autre cauſe que celle du mouvement des eaux de la mer, des fleuves & des éruptions ſouterraines. Après ce que nous avons dit des montagnes, ſur-tout de celles qui courent parallélement, il eſt aſſez évident que les courans qui ont d'abord ſuivi les di-

rections de ces inégalités ( même les courans dont les mouvemens combinés rejettent l'eau, tantôt d'un côté & tantôt de l'autre ) leur ont donné cette correſpondance des angles ſaillans toujours oppoſés aux angles rentrans : *voyez l'article* COURANS.

Ajoutons à cela ce qu'une expérience journaliere & funeſte nous apprend. Les vents orageux, ſecondés de pluies d'une longue durée, ſe font un paſſage entre les lits de pierres : ils en déſuniſſent la matiere viſqueuſe & argileuſe, qui leur ſert de lien commun ; ces pierres s'alterent à la ſuperficie, par l'action du ſoleil & de l'air, une partie devient friable & eſt emportée & diſperſée par les vents, d'autres parties s'amolliſſent enfin au point de s'affaiſſer, de s'unir, & de former un nouveau corps. Des vents orageux de mer emportent auſſi des nuages de ſable, & des fragmens de petites coquilles qu'ils dépoſent ſur les bords des mers, & y forment des dunes. La nature rend par-tout témoignage de ces révolutions.

De-là on préſume, avec aſſez de fondement, que ce ſont des vents déchaînés qui, ayant agité trop violemment les eaux de la mer, arracherent autrefois la Sicile de l'Italie, les iſles de l'Archipel du Continent de l'Aſie, & la Grande-Bretagne du Continent de la France. Si l'on ſe promene dans un Canton du Brabant Hollandois, voiſin de la Gueldre Pruſſienne & Autrichienne ( Canton nommé *Péeland*, & qui eſt entiérement tourbeux ) on ne verra point ſans étonnement le phénomene ſingulier que préſente ce grand marais : ſous la tourbe ſe trouve une grande quantité d'arbres & ſur-tout de ſapins, enſevelis quelquefois à une très-grande profondeur, & cependant très-bien conſervés : ces arbres ſont tous couchés vers le Sud-Eſt ; ce qui ſemble prouver que c'eſt un vent de Nord-Oueſt qui les a renverſés, & qui a cauſé la révolution & le déluge de ſable dont tout ce pays a été inondé. La tourbiere de Langenſaltza en Thuringe ; n'eſt pas moins curieuſe : elle offre des couches de terre végétale, de tuf en tuyaux, de ſable mêlée de coquilles de riviere, de pierres à bâtir, de bois, de tourbe, d'argile griſe, des plantes, des coquilles de mer, des fruits, des mâchoires & des oſſemens. En Picardie, près de Péquigny, on a trouvé

une chauſſée entiere enſevelie ſous de la tourbe. Enfin, on lit dans les *Mémoires de l'Académie de Suede*, *Tom. VII*, *année* 1745, que dans le territoire d'Hiulſoé en Weſtmanie, on rencontre dans la tourbe la plus compacte de ce pays, des racines de ſapin; & même il eſt arrivé de trouver une fois au fond de la tourbière, la charpente entiere d'une grange, qui ne peut y avoir été enfouie que par une grande inondation. Le briquetage de Marſal, cette eſpece de maſſif fait de briques de différentes figures formées à la main, non moulées & qui n'ont pas été cuites: ce maſſif élevé, ſuivant M. *d'Artese de la Sauvagere*, dès le temps des Romains, ne le fut que pour bâtir deſſus Marſal, & rendre ainſi le ſol du marais ſolide & ferme; ce briquetage eſt actuellement en différens endroits, chargé d'un nouveau marais qui l'a recouvert, & dans la ville même de Marſal, il ne ſe rencontre quelquefois qu'à plus de vingt pieds de profondeur au-deſſous du ſol actuel de la ville, qui eſt à dix lieues de Metz.

Qu'il nous ſoit permis de citer encore quelques autres particularités non moins frappantes que les précédentes, & qui démontrent évidemment que les changemens ſurvenus au globe terreſtre procedent de cauſes & d'effets très-différens entr'eux, ſoit que ces effets aient été produits par pluſieurs cauſes combinées, qui dans certaines circonſtances ont frayé la route aux ravages ou aux altérations terreſtres. On a vu pluſieurs lieux maritimes qui, ſans avoir eu l'apparence de volcans, ont enfanté les iſles de Santorin ou de Théraſie, Rhodes & Delos, les Terceres, les Açores, &c. On a vu des terrains très-ſolides privés d'éruptions ſouterraines, qui cependant ont été arrachés au continent, moins par le flux & reflux de la mer que par ſes inondations extraordinaires, & qui ont formé des iſles, des preſqu'iſles, des promontoires ou des caps: ailleurs l'on a vu le Dollart (aujourd'hui le golfe Doſſart entre Groningue & Embden) & pluſieurs autres pays & villes entiérement ſubmergés. Toute l'Europe ſait que la mer a englouti la moitié de la Friſe: on voit encore une partie des clochers de dix-huit villages près le Mordich, qui s'élevent au-deſſus de ſes inondations &

qui céderont bientôt à l'effort des vagues. Le bras de mer (le Hondt) qui s'eſt introduit entre la Flandre & la Zélande par l'embouchure occidentale de l'Eſcaut, n'étoit qu'un canal dans ſon origine en 980, mais une terrible inondation qui ſurvint en 1377, & qui ſubmergea pluſieurs villages dans cet endroit, en fit un bras de mer tel qu'on le voit aujourd'hui. On ſait encore que depuis la Rochelle juſqu'à Luçon on compte près de trente lieues de pays que la mer a miné. Si l'on examine les Dunes du Poitou dans un lieu appellé la Tranche, on reconnoit que des attériſſemens faits à la droite d'une auberge bâtie ſur un rocher, ont forcé la mer d'anticiper un peu ſur le continent à la droite de l'Auberge, de ſorte qu'on a été obligé de porter l'Egliſe de la Tranche un peu plus loin dans le continent: la mer a recouvert de ſable l'endroit où étoit anciennement cette Egliſe, & elle découvre quelquefois une allée d'arbres qui conduiſoit à ladite Egliſe. C'eſt encore un ſemblable attériſſement qui a enfoui une allée d'arbres de plus de deux cents pas ſur la côte de Baſſe-Bretagne; dans les baſſes marées on apperçoit la cime de ces arbres qui ſont enſevelis dans une greve dont le ſable naturellement offre des endroits noirs. On a fait fouiller, & on a reconnu que les uns de ces arbres ſont bien ſains, & d'autres ſont réduits en pourriture. Parmi les mieux conſervés & qui avoient encore plus de quinze pieds de longueur, garnis de leurs racines, quelques branches & leur tronc recouvert d'écorce, on reconnut que c'étoit du chêne. Voyez la *Gazette de France du 15 Juin* 1767. Combien d'autres échancrures dans toutes les terres que l'Océan baigne; combien d'Archipels ſemés au milieu des eaux; combien de fois encore n'a-t-on pas vu des affaiſſemens ſubits des toîts de quelques vaſtes cavernes aqueuſes dans l'intérieur du globe, faire baiſſer ou écrouler les montagnes, & produire en peu de temps un déluge local des plus conſidérables, en faiſant remonter les eaux ou former un lac dormant, ou une mer morte, ou un golfe. Si quelquefois nous voyons en ruine le pied des montagnes qui eſt baignée par un grand fleuve, pendant que la pente qui eſt à l'autre bord du fleuve

eſt beaucoup plus douce, c'eſt que les eaux portées contre le pied de ces montagnes ne minent peu à peu que la partie plus ou moins dure & réſiſtante : c'eſt là qu'à force de détruire il ſe prépare un écueil où les eaux viennent avec effort ſe briſer & ſe réfléchir à une diſtance peu conſidérable contre les montagnes du côté oppoſé, qui les rejettent auſſi contre d'autres parties de montagnes qu'elles ſapent encore ; ces effets produiſent auſſi des inégalités de montagnes qui ſe correſpondent. L'on ſent bien que dans ces vallées coupées à pic il doit ſe trouver preſque toujours au pied des rochers des pierres dangereuſes pour les vaiſſeaux. Quand l'agitation des eaux de la mer a détruit, uſé, rongé, diminué le terrain ou aſſiſe des côtes à la hauteur des eaux, ce qui eſt au-deſſus n'y étant plus ſoutenu, tombe par grandes maſſes qui ſe caſſent dans leur chute, & dont la mer emporte les débris çà & là. C'eſt des ces mêmes débris que ſortent les cailloux connus ſous le nom de *galet* : voyez ce mot.

Ainſi les eaux produiſent, auſſi bien que les feux ſouterrains ou les volcans, des cavernes, des précipices, des abymes, des affaiſſemens de terre conſidérables, des éboulemens, des chutes de rochers, des renverſemens de montagne, dont on peut encore donner pluſieurs exemples nouveaux, 1°. ſoit en citant le renverſement ſubit & affreux de la montagne de Diableret en Valais, arrivé en 1714, qui fit périr quantité d'animaux, même pluſieurs hommes, & écraſa plus de cinquante-cinq cabanes en couvrant de ſes débris propres plus d'une lieue carrée de terrain : ces amas ont arrêté à leur tour des eaux qui forment de nouveaux lacs fort profonds ; 2°. ſoit en rapportant l'exemple remarquable des collines de Folkoſten dans la Province de Kent, leſquelles ont baiſſé de diſtance en diſtance par un mouvement inſenſible & ſans aucun tremblement de terre local ; mais elles ont jeté dans la mer des rochers & des terres qui en étoient voiſins. En 1618, la ville de Pleurs en Valteline fut enterrée ſous les rochers au pied deſquels elle étoit ſituée. En 1678, il y eut une grande inondation en Gaſcogne, cauſée par l'affaiſſement de quelques morceaux de montagnes dans les

Pyrénées, qui firent ſortir les eaux qui étoient contenues dans les cavernes ſouterraines de ces montagnes. En 1680, il en arriva encore une plus grande en Irlande, qui avoit auſſi pour cauſe l'affaiſſement d'une montagne dans des cavernes remplies d'eau. Nous répétons qu'on peut concevoir aiſément la cauſe de tous ces effets par le moyen des eaux ſouterraines qui entraînent peu à peu les ſables & les terres à travers deſquelles elles paſſent, & par conſéquent elles peuvent détruire peu à peu la couche de terre ſur laquelle porte cette montagne; & cette couche de terre qui lui ſert de baſe venant à manquer plutôt d'un côté que de l'autre, il faut que la montagne ſe renverſe: ou ſi cette baſe manque à peu près également par tout, la montagne s'affaiſſe ſans ſe renverſer. Liſez le *Mémoire ſur la dégradation des montagnes faite de nos jours par les fortes pluies ou averſes d'eau, par les fleuves, les rivieres & la mer*, dans le troiſieme volume de l'ouvrage intitulé, *Mémoires ſur différentes parties des Sciences & Arts.*

Tous ces bouleverſemens & affaiſſemens que la ſurface de la terre a eſſuyés, & tout ce qui porte l'empreinte du travail de la Nature, ne peuvent être cachés qu'à ceux qui ne veulent pas les voir.

Ces obſervations fortifiées d'une infinité d'autres, ont renverſé, il y a long-temps, l'hypotheſe de *Woodward* & de ſes Sectateurs, & aſſigné la préférence au ſentiment de quelques Phyſiciens qui ont imaginé que depuis la création du monde, & pendant des ſiecles dont aucun Peuple ne nous a conſervé le ſouvenir, la partie ſeche la plus conſidérable du continent que nous habitons aujourd'hui, a été le lit de la mer qui la couvroit de ſes eaux. On peut même dire que la mer a couvert la terre en différens temps, & que toutes les parties du globe ont été ſucceſſivement terre & mer.

Le ſyſtême du ſéjour de la mer ſur notre continent eſt d'une très-grande antiquité: les premiers Philoſophes (*Xénophane*, ce Fondateur de la Secte Eléatique, *Hérodote*, le Géographe *Strabon*, *Avicenne*) ont eu cette idée; des modernes (*Jérome Fracaſtor* & *Odoardi*) l'ont renouvellée & miſe dans une grande évidence. L'hiſtoire de la Bible nous dit en termes clairs que *tout*

*le globe terreſtre a ſervi de fond aux mers.* Aigues-mortes, Fréjus, Ravenne, qui ont été des ports & qui ne le ſont plus, ſont des preuves évidentes que la mer abandonne en peu de temps ſes anciens rivages. La mer ſe retire tous les jours de Roſette & de Damiette, où l'on abordoit du temps des Croiſades, & eſt actuellement à dix milles au milieu des terres. Suivant M. *Aſtruc*, il eſt viſible que les étangs qui s'étendent le long de la côte du Bas-Languedoc depuis Aigues-mortes juſqu'à Agde, ont fait partie autrefois de la mer, dont ils n'ont été ſéparés que par un long banc de ſable qui s'eſt formé entre deux, connu ſous le nom de *la plage*; leur ſituation, leur niveau avec la mer, la ſalure de leurs eaux ne permettent pas de douter de ce fait. On doit aſſigner la même origne aux étangs d'Eſcamandre & d'Eſconte, des grands marais qui ſont auprès le long de la Robine & du Viſtre, &c. Il paroît que ce ſont les eaux du Rhône & d'autres rivieres adjacentes qui ont apporté les matieres de ces attériſſemens, & que c'eſt la mer qui en les rejetant aura produit ces ſéparations: ainſi les dépôts preſque continuels de ces rivieres ont en cet endroit comblé & reculé les bords de la mer Méditerranée. On ſait que le Roi Saint Louis s'embarqua à Aigues-mortes pour la Terre Sainte l'an 1269: la mer en ſe retirant n'a point baiſſé, mais les dépôts des rivieres ont formé une nouvelle plage, diſtante de celle du temps de S. Louis de trois à quatre mille toiſes; à cette nouvelle plage les vagues & l'agitation des hautes mers ont amoncelé les ſables & ont formé des dunes: on voit même près d'Aigues-mortes les dunes de l'ancienne plage. Preſque tout l'eſpace que la mer a laiſſé entre l'ancienne & la nouvelle plage eſt reſté d'abord en étang; des dépôts limoneux dans le temps de grandes eaux ne ceſſent de diminuer continuellement l'étendue & la profondeur de ces étangs, dont des parties ſe ſont déja changées en marais & même ſont devenues des terres labourables ou des prairies. On demandera peut-être ce que deviennent les cailloux que le Rhône & les rivieres qui ſe jettent dedans y charient, puiſqu'on ne trouve pas un de ces cailloux dans les attériſſemens dont il s'agit;

voici

voici l'explication de ce fait : les cailloux que l'on voit & que l'on entend deſcendre & rouler dans le Rhône dans le temps des grandes eaux, diſparoiſſent au deſſous d'Arles & prés de Fourques où le Rhône n'a plus qu'une pente fort douce ; les cailloux par leur propre peſanteur ſe précipitent, s'arrêtent & ſervent de barriere aux ſuivans, ce qui forme bientôt en différens endroits des amas de ces cailloux qui ſont couverts par les ſables, ainſi qu'on l'obſerve en faiſant ſonder & fouiller ces ſortes d'attériſſements : les eaux en diminuant laiſſent d'abord & ſouvent à ſec, 1°. les cailloux, 2°. le ſable, 3°. le limon ou la terre glaiſeuſe. Conſultez les Obſervations de M. *Pitot* dans les *Mémoires de l'Acad. ann.* 1741, *pag.* 265 *& ſuiv.* Preſque généralement embraſſée de nos jours par tous ceux qui ont examiné la Nature avec attention, toute cette théorie paſſe pour la ſeule qui rende raiſon de la quantité d'animaux, de corps marins & de végétaux qu'on trouve dans le ſein de la terre, de la formation ou accrétion de diverſes terres, ainſi que d'un grand nombre de phénomenes : les gros anneaux de fer, pour amarrer les vaiſſeaux, que l'on a trouvés dans les montagnes, les ancres, les débris de navires, les poteaux, les chaînes, les haches, le deſſéchement des pêcheries & des ports &c. n'ont pas d'autre origine,

La ſeule ſuppoſition du ſéjour de la mer a donc paru ſuffiſante à la plus ſaine partie de nos Philoſophes pour expliquer les plus étranges mutations & les altérations les plus marquées qui ſe ſont produites à la ſurface de la terre, & pour détruire le préjugé de ceux qui prétendent que l'Océan eſt un monde nouveau.

Si nous entrons dans un plus grand détail ſur l'arrangement des matieres qui compoſent notre globe, nous trouverons que *l'humus* ou la premiere couche qui l'environne, n'eſt pas par-tout d'une même ſubſtance : ici c'eſt du granite, là c'eſt du ſable, ailleurs c'eſt de l'argile : ſi nous pénétrons plus avant, on trouve des couches de pierres à chaux, de marne, de coquillages, de falun, de gravier, de craie & de plâtre : *Warenius* dit qu'on en a rencontré de plus de vingt eſpeces en creuſant un puits à Amſterdam, juſqu'à la

profondeur de deux cents trente-deux pieds. Ces couches ſont toujours poſées parallélement les uns ſur les autres : chaque lit, pris à part, a la même épaiſſeur dans toute ſon étendue. Dans les collines voiſines les unes des autres, quoique ſéparées par des gorges ou des vallons, les mêmes matieres ſe trouvent au même niveau. Quelquefois un lit de terre participe, juſqu'à une petite épaiſſeur, de la couleur de la couche ſupérieure. Si nous fouillons à une grande profondeur de la terre, nous y rencontrerons, comme ſur la cime de certains monts, & dans les lieux les plus éloignés de la mer, ou des coquilles, ou des ſquelettes de poiſſons de mer & d'animaux terreſtres, ou des plantes marines, &c. on trouvera toujours que les rochers affaiſſés ou éboulés ſont portés ſur des glaiſes ou ſur des ſables ; que les lits de pierres à chaux ſont horizontaux ; tandis que le grés ſe rencontre en maſſes plus ou moins groſſes & irrégulieres : les laves, les ponces, les cendres & les terrains calcinés, ne ſe trouvent que prés des volcans. On voit combien les grands travaux de la Nature ſont frappans pour un Obſervateur.

En quelque lieu que l'on voyage, on remarque que les couches ou lits du globe terraqué, ont des courbures, des inflexions, & alors des épaiſſeurs différentes. Ces lits, dit M. *Bertrand*, s'inclinent ſous les lacs & les mers, s'élevent avec les montagnes qu'ils forment & s'abaiſſent avec les vallées qu'ils ſoutiennent. Il eſt des couches, dit le même Auteur, qui doivent leur origine à la création : ce ſont des *couches primitives* ; d'autres tirent leur origine du déluge univerſel, ce ſont les *couches diluviennes* ; enfin, un grand nombre ont été formées par des inondations, & d'autres révolutions locales, ce ſont les *couches marines* ou *accidentelles*. Inſiſtons ſur la théorie de ce paragraphe.

Lorſqu'au ſommet d'une montagne les couches ſont de niveau, toutes les autres qui compoſent ſa maſſe ſont auſſi de niveau ; mais les lits du ſommet penchent-ils, les autres couches de la montagne ſuivent la même inclinaiſon Dans certains vallons étroits, formés par des montagnes eſcarpées, les couches que l'on y apperçoit coupées à plomb & tranchées, ſe correſpondent

par rapport à la hauteur, à l'épaiſſeur, à la diſpoſition, à la matiere qui les compoſe, comme ſi la montagne eût été ſéparée par le milieu : ainſi ces phénomenes de la ſurface de la terre paroiſſent liés avec ceux de la configuration intérieure, & nous la découvrent. En général on peut diſtinguer ſept ſituations & formes différentes dans les couches terreſtres : 1°. de paralleles à l'horiſon ; ce ſont les plus étendues ; 2°. de perpendiculaires ; 3°. de diverſement inclinées ; 4°. de courbées en arc ou convexe ou concave ; 5°. d'ondoyantes ; 6°. d'arrondies ; 7°. d'angulaires. Ces différentes formes paroiſſent dépendantes des baſes ſur leſquelles les lits ou aſſiſes ſont poſés. Nous diſons encore que lorſqu'on voyage ſur la partie ſeche du globe, on apperçoit ſans peine que les diverſes portions des Continens affectent des pentes aſſez régulieres depuis leur centre, ou depuis les ſommets élevés des chaînes de montagnes qui les traverſent, juſques ſur les côtes de la mer, où le terrain s'abaiſſe ſous l'eau pour former la profondeur de ſon baſſin : réciproquement en remontant des rivages de la mer vers le centre des Continens, on trouve que le terrain s'éleve juſqu'à certains points qui dominent de tous côtés ſur les terres qui les environnent : & ces élévations ſont les points de partage dont il eſt mention à l'article FLEUVES & RIVIERES, inſéré à la ſuite du mot FONTAINE. Si l'on ſonde la profondeur des mers, on trouve qu'elle augmente à meſure qu'on s'éloigne d'avantage des côtes, en ſorte que le fond de la mer gagne, par une élévation inſenſible, les roches à fleur d'eau, les îles & toutes les terres qui s'élevent au-deſſus des flots : dans le même examen, on découvre que la vaſte étendue du baſſin de la mer, offre des inégalités correſpondantes à celles des Continens ; il a ſes vallées & ſes montagnes : on obſerve en outre que la direction des fleuves dans tout leur cours, eſt aſſujettie aux configurations des montagnes & des vallons où ils coulent ; enfin, ſi nous obſervons les bords de la mer Baltique, la figure des côtes de la Méditerranée & de la mer Noire, les différens endroits qui aboutiſſent à ces mers, & les Iles de l'Archipel, on

ſera tenté de croire que ces lieux, & notamment celui que la Méditerranée occupe, étoient anciennement un Continent dans lequel l'Océan s'eſt précipité, ayant enfoncé les terres qui ſéparoient l'Afrique de l'Eſpagne.

Avant de finir cet article diſons encore que les troncs de palmiers trouvés dans les pays froids, & les os d'éléphans déterrés vers la mer glaciale, prouvent très-évidemment que l'axe de notre globe a changé, ainſi que la poſition de toutes ſes parties. Ces faits préparent aux Aſtronomes, comme aux Géographes & aux Naturaliſtes un travail auſſi continu que l'exiſtence de la terre.

Il réſulte de tout cet expoſé, qui eſt la deſcription raiſonnée des grands phénomenes de notre globe, que la terre nouvelle doit différer abſolument de la terre ancienne, au moins dans ſon arrangement: que les changemens arrivés a la ſurface du globe, peuvent être dus à cinq cauſes principales; ſavoir, 1°. au déluge univerſel; 2°. aux flux & reflux de la mer, & aux autres mouvemens de ſes eaux le long des côtes ou des falaiſes, mais ſur-tout à leur déplacement total; 3°. à la nutation de l'axe, & à la diminution de l'obliquité de l'écliptique d'une portion de degré par ſiecle: diminution qui, changeant la diſpoſition de notre planete, doit changer auſſi par degrés le lit des eaux & découvrir toujours quelques terres, tandis qu'elle en couvre d'autres; 4°. à l'effet des trompes, des pluies, des gelées, des vents, à la fonte des neiges, à la chûte des torrens & inondations ſubites, & à l'action conſtante, continue & permanente des eaux courantes, tant ſupérieures que ſouterraines; 5°. aux tremblemens de terre & aux écroulemens des montagnes qui jettent du feu, & qui doivent ce phénomene aux embraſemens de l'aſphalte & des couches de charbons de terre, aux décompoſitions & inflammations des pyrites, en un mot, à la dilatation de l'air comprimé. S'il y a encore dans cette ſolution quelque difficulté phyſique, c'eſt aux ſiecles, aux tems & aux progrès de nos connoiſſances à les réſoudre, & nous croyons, avec M. *de Buffon*, que les changemens qui ſont arrivés au globe terreſtre, depuis deux & même trois mille ans, ſont

fort peu conſidérables en comparaiſon des révolutions qui ont dû ſe faire dans les premiers tems, après la création. Au reſte, la Nature eſt un grand livre qui parle aux hommes le même langage, & qui écrit en caracteres uniformes pour tous ceux qui veulent y lire. Ils y reconnoîtront auſſi que la ſuite des corps foſſiles dont notre globe eſt compoſé, forme un grand cercle qui rentre toujours en lui-même ; que le nombre des corps primitifs eſt très-petit ; que les divers mélanges de ces corps forment pluſieurs différens foſſiles compoſés, & le mélange de ces derniers forme des ſurcompoſés : ceux-ci rendent quelquefois à l'eau leurs principes primitifs ; l'eau, ce grand véhicule de la Nature, les porte ailleurs pour y former de nouveaux mixtes : ainſi l'étude de celui qui veut connoître philoſophiquement les corps foſſiles dont l'origine n'eſt due ni à un œuf ni à une ſemence, doit ſuivre les traces de ces formations, de ces altérations, de ces révolutions, de ces combinaiſons locales & ſucceſſives.

Comme ce que nous avons dit des vents, des *tremblemens de terre*, des *volcans*, de *l'air*, des *pyrites*, des *bitumes*, des *eaux*, des *montagnes*, des *îles*, même du *feu* & de la *mer* eſt néceſſairement lié avec les différens phénomenes, ou la théorie de l'architecture de la terre, nous prions le Lecteur de jeter un coup d'œil ſur ces différens mots, ainſi que ſur ceux de *craie*, *ſtalactites*, *falun*, *filons*, *ſable*, *empreintes*, *foſſiles*, *grottes*, *cataractes*, *tourbes*, *mines* ; même les mots *déluge*, *glaciers*, & celui de *fleuve* ou de *riviere*, inſéré à la ſuite de l'article FONTAINE.

*Diviſion des Terres.*

Nous donnons aujourd'hui le nom de *terre* à des ſubſtances foſſiles, peu compactes, ſeches de leur nature, qui n'ont point de ſaveur, de couleur ni d'odeur ; qui ſont compoſées de particules impalpables, nullement liées les unes aux autres, qui s'amolliſſent & ſe gonflent un peu dans l'eau, ſans y être ſolubles, & ſans contracter une forte adhérence avec elle ; enfin, qui réſiſtent au feu, & qui ne ſont mêlées d'aucuns corps étrangers.

Tel eſt le caractere que nous aſſignons à la terre ſimple, ou au moins à celle qui approche le plus de la terre primitive, élémentaire ou ancienne, laquelle ſe trouve encore quelquefois à une très-grande profondeur dans le globe, & qui ſert de baſe à tous les autres corps de la nature. Mais comme preſque toutes les eſpeces de terres actuelles ſont entremêlées de particules pierreuſes, ſalines, bitumineuſes & métalliques, ce qui produit une grande différence entr'elles, on ne peut les conſidérer que comme des corps compoſés, & en marquer les différences relativement à leurs mélanges : cela poſé, on ne doit regarder la craie ou terre marine, la glaiſe, la terre gypſeuſe, même les ſables, les marnes, & toutes les eſpeces de terres calcaires & argileuſes, que comme des terres nouvelles & accidentelles.

Nous nous aſtreindrons à conſidérer ici les terres par leurs propriétés principales ou générales, & nous les diviſerons en deux ordres; c'eſt-à-dire en terres argileuſes & en terres calcaires.

1°. Les TERRES ARGILEUSES, *terræ argilloſæ*. Elles ne ſont point attaquées par les acides; elles empâtent la langue & s'endurciſſent au feu. On en diſtingue de pluſieurs qualités principales : la premiere eſt compoſée des terres en pouſſiere, *terræ diſſipabiles*; ce ſont celles dont les parties ſont friables & ſans liaiſon, même dans l'eau. La deuxieme renferme les terres poreuſes qui ſe gonflent dans l'eau, & s'embraſent dans le feu, *terræ inflammabiles*. Voy. les articles TERREAU & TOURBE. La troiſieme comprend les terres graſſes, *terræ glutinoſæ*. Voyez les mots ARGILES, TRIPOLI & BOLS. La quatrieme renferme les terres minérales, *terræ pictoriæ*: elles ſont pour l'ordinaire colorées & peſantes; elles entrent en fuſion au grand feu. *Voyez* OCHRE.

2°. Les TERRES CALCAIRES, *terræ calcareæ*. Elles ſont compactes, abſorbantes, ſe diſſolvent dans les acides & s'attachent à la langue. On en diſtingue auſſi de pluſieurs eſpeces, leſquelles ſont connues ſous le nom de *craie*, d'*agaric minéral*, & de *marne*. Voyez ces différents mots.

Tel eſt l'extrait de notre diviſion ſynoptique & gé-

nérale des terres. Voyez notre *Minéralogie*, *Vol. I. Edit. II.* A l'égard de l'hiſtoire particuliere des différentes terres, &c. qui entrent dans la compoſition du globe terreſtre, *voyez à chacun des noms qui leur ſont particuliers.*

On voit que cette diviſion chimique des terres eſt fondée ſur les mêmes principes que celle des pierres: *voyez à l'article* PIERRES. A la rigueur toutes les terres actuelles, comme toutes les pierres, ſont vitrifiables, ou par elles-mêmes, ou par des fondans, ou par des degrés de feu conſidérables: mais en employant des degrés de feu relatifs, tels qu'on doit raiſonnablement les admettre en cas d'expériences comparées, l'on diſcernera facilement celle qui s'y durcit, celle qui s'y calcine, &c. Conſultez les *Recherches ſur la nature de la terre qui ſe tire de l'eau, des plantes & des animaux*, par M. Wallerius, imprimées dans les *Mémoires de l'Académie de Suede, en* 1760, & le *Mémoire de M.* Lavoiſier, *lu à l'Acad. des Scienc. en* 1770.

TERRE ADAMIQUE, *terra adamica.* On a donné ce nom tantôt à une terre rouge & ferrugineuſe appellée *almagra*, c'eſt une eſpece d'ochre rouge qui ſe trouve en Angleterre: *voyez* OCHRE; tantôt à une ſorte de terreau ou d'*humus* limoneux; tantôt à la vaſe mucilagineuſe, ſalée & gluante que laiſſent les eaux de la mer ſur les lieux d'où elles ſe retirent après le reflux: ce terrain eſt ſi gliſſant qu'on n'y avance qu'avec peine. On conjecture qu'outre la grande quantité de poiſſons & de plantes qui meurent continuellement, & qui ſe pourriſſent dans la mer, l'air contribue encore de quelque choſe à l'augmentation du limon dont il s'agit: car on obſerve que cette terre adamique ſe trouve en plus grande quantité dans les vaiſſeaux qui ſont remplis d'eau de mer priſe au moment du flux, & que l'on a couverts ſimplement d'un linge, que dans ceux qui ont été ſcellés hermétiquement. *Mémoir. de l'Académie, an.* 1700. *pag.* 29.

TERRE ALCALINE. C'eſt celle qui contient des parties de ſels dont la nature eſt de faire effervescence avec les acides, & de produire alors un *ſel neutre.* Voyez ce mot.

TERRE CALAMINAIRE. Nom donné à une terre d'ochre de fer, ſurchargée d'ochre de zinc: *voyez* OCHRE & ZINC. On trouve de la terre calaminaire dans le Hartz, qui contient quelquefois des cryſtaux de vitriol blanc.

TERRE CALCAIRE, *terra calcarea.* Nom donné à la *craie*, à la *marne*, au *cron* ou *falun*, au *lait de lune*, à l'*agaric minéral*, à la *farine foſſile* & à toutes les ſubſtances calcinables, ou qui font efferveſcence avec les acides: *voyez ces différens mots.* On trouve auſſi la *terre calcaire* dans le marbre, le ſpath, la pierre de Judée, la bélemnite, dans le corail, les madrépores, les coquilles, &c. c'eſt elle qui fait la baſe des os des animaux, où elle ſe trouve liée par une eſpece de *gluten* qui leur donne la conſiſtance néceſſaire. (*Voyez* les *Nouvelles obſervations de* M. Hériſſant, *Mémoires de l'Acad. des Scienc.* 1766.) C'eſt ce même *gluten* ou *lien* qui met auſſi la différence que nous remarquons entre la craie & toutes les autres ſubſtances calcaires que nous venons de citer en exemple: différence qui ne s'y trouve plus lorſque le *gluten* a été chaſſé par l'action du feu. C'eſt encore ce *lien* qui empêche quelquefois les acides d'agir d'abord ſur les *terres calcaires*, comme on peut le voir dans certaines pierres à chaux qui ne ſe diſſolvent que peu ou point dans les acides avant d'être calcinées; & dans l'eau forte qui n'agit point ſur l'ivoire, quoiqu'il ait été calciné, parce que l'action du feu n'a pu entiérement détruire le *gluten* qui y lie la *terre calcaire.* Voyez PIERRE A CHAUX, & *l'article* OS.

TERRE DE LA CHINE. Nom que l'on donne au *kaolin.*

TERRE DE CHIO ou SELINUSIENNE, *terra Ciha, ſive Chia, aut Selinuſia.* Elle eſt argileuſe & bolaire, d'un blanc cendré; on l'eſtime aſtringente & réſolutive, propre pour effacer les taches & les cicatrices de deſſus la peau, pour ramollir les tumeurs des mamelles, des aines, des teſticules, & pour les réſoudre.

TERRE CIMOLÉE, *cimolia.* Terre fameuſe chez les Anciens, qui s'en ſervoient en peinture: elle étoit blanche, molle, peu denſe & comme onctueuſe au toucher. *Tournefort* penſe que c'étoit une craie; cette

terre étoit tirée de l'île *Cimolus*, l'une des îles de l'Archipel, & qui eſt nommée aujourd'hui *Argentaria*. Ce que l'on trouve actuellement dans le Commerce ſous le nom de *cimolée du Levant*, eſt une eſpece de *terre à pipes*. Voyez ce mot.

La terre cimolée des Couteliers, autrement dite *moulard* ou *moulée*, eſt une ſorte de *lutum* ochracé, qui ſe trouve dans le fond des auges des Couteliers ou Rémouleurs, lequel eſt produit par le frottement du fer & du grais, lorſqu'ils aiguiſent leurs uſtenſiles ſur la roue. Cette ſubſtance ſert quelquefois aux Teinturiers, aux Peauſſiers & aux Corroyeurs pour colorer en noir: on l'emploie auſſi en Médecine comme aſtringente.

TERRE DE COLOGNE. *Voyez à l'article* OCHRE.

TERRE-CREPE. *Voyez au mot* LAITRON.

TERRE DE CRETE. *Voyez* TERRE CIMOLÉE.

TERRE-FORTE. Eſpece de terre ſableuſe d'un grain égal, quelquefois tenace, peſante & de couleur jaune, laquelle ſert aux Fondeurs: *voyez* SABLE DES FONDEURS *à l'article* SABLE. La *terre forte* dont on ſe ſert pour les baſſins, eſt ou argileuſe ou glaiſeuſe.

TERRE A FOULONS, *argilla fullonum*. Eſpece d'argile fine ou de glaiſe, quelquefois feuilletée, ſouvent ſans figure déterminée, ſavonneuſe à l'œil, graſſe, onctueuſe, douce au toucher, devenant polie étant frottée avec l'ongle, s'étendant entiérement dans l'eau, où elle ſe diſſout en partie, & produit une eſpece de mouſſe & quelques bulles ſavonneuſes qui s'étendent au-deſſus de la ſurface de l'eau; elle a même quelques propriétés du ſavon. On ſe ſert de cette eſpece d'argile qui eſt toujours trop rare, pour fouler les étoffes de laine; il y en a de pluſieurs couleurs. On trouve cette eſpece d'argile ou de marne très-glaiſeuſe, en fouillant certaines terres, même au bord de quelques collines eſcarpées ou d'un ravin.

On appelle *marne à foulon* une terre qui s'emploie quelquefois dans les Manufactures d'étoffes de laine, pour nettoyer & repomper toute l'huile néceſſaire à la préparation des étoffes de laine. Cette terre fait un peu d'effervescence avec les acides: les Foulonniers l'eſtiment peu.

On retire une grande quantité d'excellente terre à foulon de certaines foſſes proche Brick-Hill en Staffordshire, province d'Angleterre, de même que près de Riégata en Surrey, proche Maidſtone, dans le Comté de Kent; près Nutley & Petworth, dans le Comté de Suſſex; près de Wooburn en Bedforshire, & dans l'île de Skies en Ecoſſe. On ſait que cette terre eſt abſolument néceſſaire pour bien préparer les draps ou les étoffes de laine: c'eſt pourquoi les Etrangers qui peuvent faire venir clandeſtinement des laines d'Angleterre, ne peuvent jamais atteindre à la perfection des draps de ce même royaume, ſans cette terre à foulon, qui eſt la meilleure qu'on connoiſſe en Europe, & dont les Anglois ſont ſi jaloux: c'eſt l'unique raiſon qui a déterminé à en faire une marchandiſe de contrebande; & les voyageurs commerçans ſavent qu'il y a les mêmes peines afflictives établies contre ceux qui tranſportent de cette terre en pays étrangers, que pour l'exportation des laines. Dans la province de Surrey on creuſe la terre à foulon en forme de puits, dont les côtés ſont ſoutenus comme ceux des mines de charbon. Entre Brick-Hill & Wooburn eſt une grande bruyere qui couvre les collines où ſe trouve cette même terre: le trou eſt conſidérable & creuſé en forme de cône renverſé, où l'on diſtingue ſenſiblement la couleur & l'épaiſſeur des différentes terres qui l'accompagnent. Sous la ſurface de la terre, à un pied de profondeur, eſt une couche de ſable fin, jaune-rougeâtre, de l'épaiſſeur de neuf à dix-pieds; enſuite pendant trente à quarante pieds il y a divers lits de ſable gris & blanc; plus bas une couche de deux pieds & demi de ſable gras mêlé de veines rougeâtres; puis un pied de terre médiocrement graſſe, encore un peu ſableuſe; enfin la *terre à foulon* pure pendant ſept à huit pieds. Ce banc de terre à foulon eſt diſtingué en différentes couches: l'aſſiette de ces bancs eſt ſur un plan horizontal; on les fouille à la pioche. Cette terre eſt d'une couleur gris-verdâtre; cette teinte ſe détruit à l'air, mais la terre y devient dure comme du ſavon. *Voyez* TERRE SAVONNEUSE.

En certains endroits de la France, &c. on fait un très-grand uſage d'urine en place de terre à foulon qui

ne ſeroit peut-être pas introuvable dans ce Royaume ; car il eſt très-vraiſemblable, dit M. *Bourgeois*, qu'un pays auſſi vaſte ne manque pas de terre à foulon ; & il eſt ſurprenant, dit-il, qu'on n'ait pas employé plus de ſoins juſqu'à préſent pour en découvrir, & que les Sociétés d'Agriculture & de Commerce ne ſe ſoient pas aſſez occupées de cet objet, qui mériteroit certainement leur attention : car les draps dégraiſſés avec l'urine, ne ſont ni auſſi beaux, ni auſſi doux, ni auſſi durables que ceux qui ſont dégraiſſés avec une bonne terre à foulon, & ils ont d'ailleurs moins de corps. Nous devons cependant dire ici qu'on ſe ſert de terre à foulon dans la plupart de nos grandes manufactures, telles qu'à Louviers. La terre à foulon a encore la propriété d'accélérer la végétation des plantes & d'améliorer les terrains. Quand elle eſt mélangée dans le vinaigre, elle diſſipe les boutons ou les puſtules, les élevures, &c. elle guérit les brûlures & arrête les inflammations. Conſultez le *Mémoire ſur la terre à foulon*, par M. *Bourgeois ;* Mémoire qui a remporté le prix, & qui eſt inſéré dans les *Mémoires de la Société Economique de Berne*, *ann.* 1764.

TERRE FRANCHE. *Voyez* TERREAU.

TERRE GLAISE. *Voyez* ARGILE & GLAISE. La terre maigre eſt ſablonneuſe, ſeche & ſtérile, elle ne vaut pas la peine d'être cultivée.

TERRE GRASSE. C'eſt l'*argile*. Voyez ce mot.

TERRE DU JAPON. Des Auteurs ont donné ce nom à l'extrait de l'arec. *Voyez à l'article* CACHOU.

TERRE JAUNE. *Voyez* OCHRE.

TERRE LABOURABLE ou DE CULTURE, *terra agromanorum*. C'eſt la terre la plus commune & la plus généralement répandue ſur la ſurface de notre globe. Une bonne terre labourable doit être d'un jaune noirâtre ou brunâtre, ſubſtantielle, c'eſt-à-dire ni ſerrée, ni légere, & tenir un peu aux doigts quand on la manie ; mais être douce au toucher, & répandre une odeur non fétide après la pluie ; n'être pas trop liante quand elle eſt arroſée d'eau, avoir au moins un à deux pieds de bons fonds, être meuble ; car quand elle eſt trop

gluante & maſſive, en un mot qu'elle approche trop de l'argile, elle n'a pas grand mérite pour les enſemencemens, étant trop froide & trop peſante.

Plus les terres ſont fortes, plus on doit les labourer ſouvent & profondément : on choiſit pour cela un beau tems, & on les fume légérement. Les terres humides ſont ſtériles dans les années pluvieuſes, à moins qu'on n'y faſſe des tranchées pour écouler les eaux. Dans les terres légeres & ſablonneuſes, la plante périt ſouvent pendant les grandes chaleurs : un ſol de cette nature demande des labours légers & de forts engrais. Si la terre eſt très-pierreuſe, il faut labourer profondément & par un tems humide. Les *terres meubles* ſont celles qui ſont faciles à labourer, & qui néanmoins ont de la ſubſtance : on augmente leur fertilité en multipliant & renouvellant leurs ſurfaces à l'aide des labours, & on les réchauffe à l'aide des fumiers. Des expériences faites tout récemment par M. *Kirchberguer*, membre de la Société Économique de Berne, démontrent que le gypſe calciné, ſemé en poudre ſur les terres, eſt un excellent engrais. Voyez le *Journal de Phyſique & d'Hiſtoire Naturelle*, *pag.* 18. *Juillet* 1774. On appelle *terre neuve*, celle que l'on tire d'un endroit où la végétation n'a pas eu lieu depuis long-tems.

Les principes de l'agriculture & de la végétation doivent être établis ſur l'analyſe des terres, ſur les différens engrais, & ſur les phénomenes que nous préſentent leurs combinaiſons. L'air & l'intempérie des ſaiſons, comme nous l'avons dit à l'article PLANTE, ne laiſſent pas que de contribuer eſſentiellement à la végétation, ainſi que l'eau. M. *Home* a expoſé quelques faits chimiques relativement à cette queſtion ; & il prétend que la méthode d'élever la terre d'un champ en différentes murailles, afin qu'elle préſente plus de ſurface à l'air, & qu'elle en reçoive mieux les influences, eſt très-utile. Des expériences réitérées en Ecoſſe, ont mis à portée d'affirmer qu'une pareille méthode épargne les frais de l'engrais ordinaire, & rend les terres beaucoup plus fertiles.

M. *Zacharie Weſtbeck* nous propoſe une maniere de ſemer & de fumer plus promptement les terres que par

la voie ordinaire. Il conſeille de jeter enſemble la ſemence & le fumier dans la terre en labourant : par ce moyen, dit-il, on épargneroit beaucoup de travail.

M. *Tull* nous a auſſi donné un Traité de l'Agriculture des terres, qui a d'abord été adopté par M. *Duhamel*, mais cet Académicien a enfin abandonné cette doctrine, & a publié une autre méthode qui établit que plus on diviſe les molécules de la terre, plus on multiplie ſes pores intérieurs, & plus on met le terrain en état de fournir de la nourriture aux plantes ; mais cette diviſion de la terre ne peut s'opérer que par des labours réitérés & faits dans des circonſtances convenables, dans des terres dont la nature ſoit de bonne qualité, & ſoutenue par de bons engrais. Les principes fondamentaux de cette culture ſe réduiſent donc, 1°. à rendre la terre très-meuble par des labours fréquens & faits à propos ; 2°. à choiſir de bonne ſemence ; 3° à ne point la jeter avec profuſion, comme l'on fait ordinairement, mais au moyen de bons ſemoirs, & à la diſtribuer uniformément, afin que chaque grain ſe nourriſſe également : 4°. à l'enterrer à une médiocre profondeur, de façon qu'elle ſoit exactement recouverte ; 5°. enfin, à bien cultiver les plantes tant qu'elles ſont en terre, comme l'on fait dans les potagers. En apportant toutes ces précautions, même dans les travaux en grand, on épargne la moitié ſur la ſemence, & on ne laiſſe pas ſouvent de doubler ſa récolte. On ſait que la *géoſcopie*, c'eſt-à-dire la connoiſſance des qualités de la terre, eſt une ſcience très-utile : c'eſt ſous ces points de vue que le Gouvernement de France a créé tout récemment des Sociétés d'agriculture dans chaque Province de ce Royaume. Nous conſeillons à notre Lecteur de conſulter les articles TERREAU, MARNES, LANDES & CENDRES.

TERRE DE LEMNOS. Terre dont les Anciens & les Modernes ont dit beaucoup de merveilles. Qui croiroit que *Busbecq* en 1686, crut devoir envoyer ſur les lieux un Savant éclairé pour ſavoir à quoi s'en tenir ! *Galien* fit plus autrefois, il y alla lui-même en perſonne. Voyez ce que c'eſt que la *terre de Lemnos* au mot BOL.

TERRE DE MAQUI-MAQUI. *Voyez ci-deſſous* TERRE DE MASQUIQUI.

TERRE DE MASQUIQUI. Sous ce nom on nous apporte communément du Levant une préparation de cachou fort friable : *voyez* CACHOU. Souvent auſſi le *maſquiqui* n'eſt qu'une terre farineuſe, un *guhr marneux* que les Naturels Algonquins ramaſſent ſur le haut des montagnes : ils la pétriſſent avec de l'eau, & lui donnent la forme ſous laquelle nous la recevons.

On prétend que la terre appellée *maqui-maqui* eſt très-bonne pour toutes ſortes de dartres vives & farineuſes. Pour s'en ſervir il faut la bien pulvériſer ; enſuite la mettre tremper dans du vinaigre, le plus fort que l'on pourra trouver, & l'appliquer ſur la dartre. Auparavant il faut frotter les dartres avec un gros linge juſqu'au vif, afin que la terre détrempée puiſſe s'introduire dans la peau.

Si ce ſont des dartres invétérées, il faut ſe faire ſaigner & purger avant de l'appliquer ; cela eſt, dit-on, immanquable.

TERRE MÉRITE, *TERRA MERITA*, ou SOUCHET DES INDES, ou CURCUMA, ou SAFRAN DES INDES, c'eſt une racine dont il y a deux eſpeces, l'une longue, & l'autre ronde.

Le TERRA MERITA LONG, *curcuma longa*, eſt une petite racine oblongue, tubéreuſe, noueuſe, peſante, compacte & coudée, de la groſſeur du petit doigt, garnie de quelques fibres, pâle en dehors, & de couleur jaune ou de ſafran en dedans, & donnant la couleur jaune, qui devient pourpre par la ſuite, aux liqueurs dans leſquelles on l'infuſe : elle eſt d'une ſaveur un peu âcre & amere, d'une odeur foible de gingembre ; elle naît attachée à une plante que l'on nomme *curcuma radice longâ* : de chacun des nœuds de la racine ſortent des feuilles d'un beau vert, aplaties, pointues, ſemblables aux feuilles du baliſier. De la plus vigoureuſe tubéroſité de cette racine, il s'éleve une tige de neuf pouces de longueur, épaiſſe, cylindrique, pleine de ſuc, groſſe comme une plume à écrire, d'un vert pâle, nue en ſa baſe ; mais à commencer du milieu de ſa hauteur elle eſt garnie de petites feuilles

vertes, pâles d'abord, enſuite jaunes-rougeâtres, larges de deux doigts, terminées inſenſiblement en maniere de pointe, recourbées & diſpoſées en maniere d'écailles, les unes ſur les autres, entres les jointures deſquelles eſt une humeur tenace & viſqueuſe. Ces feuilles donnent à la ſommité de la tige la forme d'un épi cylindrique: de plus, d'entre chaque écaille ſortent ſucceſſivement de longues fleurs ſemblables à celles du baliſier, mais trois fois plus petites, communément d'un jaune pâle ou purpurines, & compoſées, ſelon *Hermann*, de quatre feuilles; une ſupérieure, qui s'éleve obliquement en haut, les deux inférieures en lignes droites, & une intermédiaire, comme tortillée & frangée. M *Linnæus* a donné une deſcription détaillée de cette fleur d'après la plante deſſéchée, dans ſes *genres de plantes*, *pag.* 829. Il réſulte, ſelon ce Botaniſte, que le calice de cette fleur eſt formé par pluſieurs ſpathes; que la fleur eſt un pétale irrégulier dont le tuyau eſt fort étroit: le *nectarium* eſt d'une ſeule piece, les étamines ſont au nombre de cinq; le piſtil eſt un embryon arrondi qui ſupporte la fleur, & pouſſe un ſtyle de la longueur des étamines, ſurmonté d'un ſtigmate ſimple & crochu. Le péricarpe ou fruit eſt cet embryon qui devient une capſule arrondie, à trois loges ſéparées par des cloiſons, laquelle contient pluſieurs graines.

On ne retire de la terre la racine du *terra merita* qu'après la maturité de ſa racine, & que ſes fleurs ſont ſéchées. Cette plante eſt ſi familiere aux Indiens, qu'à peine peut-on trouver un jardin en Orient où elle ne ſoit cultivée, & même pour en faire uſage; car tous les habitans emploient cette racine, comme un bon aſſaiſonnement, dans leur riz & dans tous leurs mets, qu'il colore en jaune; de-là vient que quelques-uns l'ont nommé *ſafran Indien*: ils en mettent avec des fleurs odorantes dans les pommades, dont ils ſe frottent tout le corps; ils l'emploient, ainſi que nous, pour la teinture. Les feuilles de l'eſpece de *curcuma*, que l'on appelle *vanhom* au Japon, ſont, ainſi que celles du gingembre ſauvage, regardées comme alexipharmaques. En Médecine, on l'eſtime un excellent remede pour

pour réſoudre les obſtructions : il provoque les regles & ſert dans les accouchemens difficiles. Mais, diſent les Continuateurs de la *Matiere Médicale*, c'eſt ſur-tout un remede ſingulier & ſpécifique dans la jauniſſe : on le prend en ſubſtance depuis un ſcrupule juſqu'à un gros, & on le preſcrit juſqu'à deux en infuſion ou en décoction.

L'autre eſpece de *curcuma*, que l'on appelle *terra merita rond*, *curcuma radice rotunda*, eſt le *raiz de ſafrao* des Portugais ; il eſt aſſez rare dans les boutiques. Cette racine qui a les mêmes propriétés en Médecine que la précédente, eſt ronde, groſſe comme une prune moyenne, compacte, fort dure, comme ſi elle étoit pétrifiée : lorſqu'elle eſt coupée tranſverſalement, on y remarque différens cercles d'un jaune rougeâtre. Les Teinturiers, les Gantiers, les Parfumeurs & pluſieurs autres Artiſans ont éprouvé que le *terra merita rond* coloroit ou teignoit moins bien en jaune que le *curcuma long*, qui, mis en poudre, eſt d'un jaune-rouge. Nos Teinturiers trouvent que le *terra merita* ordinaire ne donne pas un jaune auſſi durable que la gaude ; mais il eſt admirable pour rehauſſer la couleur rouge des étoffes teintes avec la cochenille ou le kermés ; comme les écarlates. On prétend que quelques Artiſtes ont l'art de fixer ſa teinte jaune ſur certains métaux (notamment ſur le cuivre) pour leur donner une couleur d'or : on s'en ſert auſſi pour jaunir les boutons de bois qu'on veut couvrir de fil ou de trait d'or.

TERRE MÉTALLIQUE. *Voyez* OCHRES.

TERRE MIRACULEUSE, *terra miraculoſa*. Voyez à l'article FARINE FOSSILE.

TERRE MOULARD, *Voyez à l'article* TERRE CIMOLÉE.

TERRE NITREUSE. *Voyez à l'article* NITRE.

TERRE DE NOCERA ou TERRE D'OMBRE. *V. à l'art.* OCHRE.

TERRE NOIRE DES JARDINS. *Voyez à l'article* TERREAU.

TERRE-NOIX, *bulbo-caſtanum*. Plante qui croît dans les lieux humides & dans les terres à blés. Sa racine eſt un tubercule gros comme une groſſe noix,

charnu, noir au dehors, blanc en dedans, jetant plusieurs fibres, d'un goût doux & agréable, approchant de celui de la châtaigne : ſa feuille eſt ſemblable à celle du perſil, mais d'un goût bien plus foible ; ſa tige eſt rameuſe, portant à ſes ſommets des ombelles garnies de fleurs blanches à cinq feuilles, & diſpoſées en roſe : à la fleur paſſée ſuccede un fruit compoſé de deux graines menues, un peu longues, noires, d'un goût aromatique & âcre. On mange ſa racine cuite ſous la cendre ou à l'eau, ſur-tout dans le Nord & en Angleterre : elle eſt aſtringente & propre pour arrêter le ſang ; ſa ſemence eſt apéritive.

TERRE NOVALE, *terra novalis*. C'eſt celle qui ne portoit que du bois & de l'herbe, & que l'on change par le labour en terre à grain. On dit *terre neuve* ou *terre nouvelle*, d'une terre ſortant des mains de la nature qui n'a point encore été éventee ni fouillée ; en un mot qui n'a encore rien produit : on la tire communément à cinq ou ſix pieds de profondeur.

TERRE D'OMBRE. *Voyez* OCHRES.

TERRE D'OR, ou PIERRE D'OR, ou TERRE SOLAIRE. Des Auteurs ont donné ces noms à la terre martiale & pyriteuſe qui ſe trouve dans le pays de Heſſe, *terra ſolaris Haſſiaca*. La terre d'or de Modene, *terra vergine d'oro*, eſt une terre abſorbante, blanche à laquelle on attribue autant de vertus qu'il y a de maux.

TERRE DE PATNA. Eſpece de terre argileuſe bolaire qui ſe trouve ſur le bord du Gange, & avec laquelle on fait ces bouteilles légeres appellées *gargoulettes du Mogol*. Voyez au mot BOL.

TERRE DE PERSE ou ROUGE D'INDE, ou ROUGE-BRUN, ou ALMAGRA. C'eſt l'*Indian red* (rouge Indien) des Anglois. On dit qu'elle ſert à des Dames Indiennes pour ſe rougir le viſage. *Voyez* ROUGE-BRUN *à la ſuite du mot* OCHRES.

TERRE A PIPE : c'eſt une terre tendre, liante & légere, douce au toucher ; on la travaille aiſément ſur le tour, quand elle a été humectée : elle blanchit au feu. Il y en a de différentes couleurs : celle qui eſt griſe ſert à faire de la fayence ; celle qui eſt blanchâtre

ſert à faire des pipes. Cette terre eſt argileuſe, & contient quelquefois, mais accidentellement, un peu de craie : ſi on lui fait ſubir un degré de feu violent & continu, elle prend alors à ſa ſurface un enduit qui eſt une eſpece de vernis vitreux.

M. *Wallerius* dit que la *terre de Samos*, dont on faiſait anciennement tant de vaſes, étoit une terre à pipe blanche.

Les Hollandois ont été long-temps dans la réputation de connoître ſeuls la maniere de préparer la *terre à pipe* & d'en poſſéder les meilleures carrières ; tandis qu'en effet ils n'avoient que le ſecret de la venir prendre où elle étoit, ſans que les gens du pays ſe doutaſſent de ſon utilité. Ils venoient aux environs de Rouen avec de petites barques, & enlevoient la terre à pipe de ce canton, ſous prétexte de prendre de quoi leſter leurs navires. J'ai appris qu'ils la tirent aujourd'hui des environs de Cologne & de Namur. C'eſt à Gouda (Tergoë) que ſont établies les Manufactures de pipes : on y compte trois cents Maîtres, & plus de trois mille Ouvriers. Une pipe paſſe par les mains de vingt-deux Ouvriers avant d'être entiérement façonnée. On prépare la terre en la diſſolvant en quelque ſorte dans l'eau : on paſſe cette bouillie par un tamis de fil de laiton : on décante l'eau, & le réſidu ou plutôt le précipité eſt une pâte qu'on pétrit en la battant ſans ceſſe. Voilà l'ouvrage des hommes : celui des femmes ouvrieres conſiſte à prendre cette pâte terreuſe, à la rouler & à lui donner la forme groſſiere d'une pipe ; une autre perce ce rouleau avec une longue aiguille de laiton : enſuite on le met dans un moule de cuivre jaune à charniere ; c'eſt alors qu'on arrondit ſa tige, qu'on creuſe ſa tuyere avec un cylindre de cuivre : une autre pare les rainures. La pipe eſt liſſée, ſe ſeche, puis on la met cuire pendant quatorze heures dans un fourneau, dont l'intérieur eſt en cône On verſe ſur ces pipes d'autres pipes briſées & réduites en ſable : ceci leur ſert de bain pendant la cuite.

TERRE A PORCELAINE, *marga porcellana*, eſt communément une ſorte de terre à argile rarement pure, très-ſouvent mélangée, & dans laquelle l'argile

eſt la partie dominante : elle eſt grisâtre ou blanchâtre, fort légere, molle au toucher, quelquefois compacte & dure. L'action du feu la change en unverre demi-tranſparent, foncé & bleuâtre : ainſi cette terre qui eſt compoſée, s'endurcit d'abord dans le feu, & finit par s'y demi-vitrifier, à raiſon de ces mélanges. Au reſte, il eſt difficile d'aſſigner un caractere conſtant à la *terre à porcelaine*, en ce que des terres de différentes natures & non vitrifiables, priſes ſéparément, acquierent la propriété de ſe vitrifier lorſqu'on les a mélangées. Nous dirons ſeulement qu'une bonne terre à porcelaine ne doit éprouver au feu qu'une demi-vitrification entre l'état de terre cuite & celui du verre : *voyez ce que nous en avons dit à la ſuite du mot* VASES.

TERRE DE PORTUGAL. Nom donné à un bol rouge : *voyez* BOL.

TERRE POURRIE : *voyez* PIERRE POURRIE.

TERRE DE POUZZOL : *voyez* POZZOLANE.

TERRE PRIMITIVE ou ANCIENNE, *terra primogænea, aut antediluviana* : voyez TERRE VIERGE.

TERRE ROUGE ou ROUGE DE MONTAGNE : *voyez à l'article* OCHRE.

TERRE RUBRIQUE, *terra rubrica*. On en trouve en France & en Angleterre. La meilleure nous venoit autrefois de l'Arménie, de Grece, d'Egypte & de Sinope. C'eſt cette terre rouge, plus connue ſous le nom de *crayon rouge* : voyez ce mot. Ce ſont les Anglois qui pulvériſent cette terre rouge, l'incorporent avec une eau gommée, & en font les crayons.

TERRE DE SAMOS ou TERRE SAMIENNE, *terra Samia*. Terre dont les Anciens ſe ſervoient en Médecine & en Peinture comme de la terre de Lemnos. Cette terre eſt argileuſe, denſe, peſante, onctueuſe, tantôt blanche & tantôt griſe : c'eſt une eſpece de *terre à pipe* : voyez ce mot. La terre érétrienne des Anciens, que l'on faiſoit venir de l'iſle Eubée, avoit la même propriété que la *terre* de *Samos* & de *Lemnos*.

TERRE SAVONNEUSE ou SMECTITE, *terra ſaponaria*. Le ſmectis ou la terre ſavonneuſe dont parle Wormius, ſe trouve en Angleterre au détroit de l'iſle Swectis : la couleur en eſt variée. Ses propriétés con-

ſiſtent à dégraiſſer plus ou moins bien les étoffes. Celle que l'on appelle *terre à foulon* eſt auſſi de cette nature : elle eſt d'un vert jaunâtre, ou d'un rouge marbré de blanc. Celle qui vient de l'iſle de Cornouaille porte quelquefois le nom de *terre cimolée graſſe* : elle eſt d'un blanc cendré. Il en vient du même endroit ſous le nom de *terre noire de Tripoli* : elle eſt un peu noirâtre. Le *ſmectis* des iſles de Feroë ou de l'iſle de Fer, eſt aſſez dur, vert, tendre. La *cendrée de Tournai* eſt une fauſſe *ſmectite*, qui devient quelquefois au feu d'un blanc merveilleux. La vraie *pierre* ou *terre ſavonneuſe* ou *ſmectite*, a plus ſenſiblement que la terre à foulon, toutes les propriétés mécaniques, même le goût, & tous les caracteres du ſavon ; elle ne produit aucun mouvement d'effervescence avec les acides : elle eſt toujours en maſſes, graſſe au toucher, marbrée, & rarement feuilletée ; telle eſt celle qu'on trouve en Suede, en Angleterre, à Plombieres en France. Il nous en vient auſſi de la même eſpece de Sicile, de Rome, de Naples & de la Chine.

Les Anglois font grand cas de leurs terres ſavonneuſes & à foulon : ils s'en ſervent pour nétoyer le linge ; les Cardeurs de laines ſont ceux qui en font le plus grand uſage. La terre ſavonneuſe de Smyrne eſt le *natron* : voyez ce mot, & l'article TERRE A FOULONS.

TERRE SIGILLÉE, *terra ſigillata*, eſt une terre bolaire détrempée, enſuite formée en paſtilles, & marquée d'un cachet. On donne le nom de *terre bénite de S. Paul*, ou de *Malthe*, ou de *terre de Conſtantinople*, à l'eſpece dont la couleur tire ſur celle de la chair : *voyez notre Minéralogie*, *Tom. I.* Voyez auſſi ce que nous en avons dit à l'article BOL de ce Dictionnaire.

TERRE DE SINOPE, *terra ſynopica*. Terre bolaire, ochracée & d'un rouge brun, qu'on tiroit autrefois de cette ville de la Natolie. On en diſtribuoit à Rome une grande quantité pour les arts : c'eſt en quelque ſorte le *rubrica fabrilis* des Auteurs, ou la ſanguine, appellée le *crayon rouge* des Auteurs.

TERRE DE SMYRNE. C'eſt le *natron* : voyez ce mot.

TERRE A SUCRE, eſt une argile blanche : *voyez* ARGILE.

TERRE SULPHUREUSE, *terra ſulphurea.* Elle à une couleur verte-griſâtre : elle s'enflamme facilement; mais elle eſt difficile à ſe liquéfier.

TERRE TOURBE BITUMINEUSE, *terra bituminoſa tufacea.* Des Auteurs donnent ce nom à une terre noire, brunâtre & inflammable, laquelle ſe trouve, dit-on, à deux lieues de Grenoble : elle eſt comme grenelée. fort tenace & extenſible : on en trouve auſſi en Suiſſe, près de Zurich.

TERRE TREMBLANTE, *terra tremulans.* On donne ce nom à des terrains mous, comme élaſtiques & compoſés de roſeaux & de plantes mêlées de terre. On trouve des prairies tremblantes au deſſus de tous les endroits qui renferment de la tourbe.

TERRE TUFFIERE, *terra tophacea.* Terre qui approche du tuf : elle eſt fort maigre, très-ingrate; il eſt difficile de l'améliorer pour le jardinage: *voyez* TUF.

TERRE VÉGÉTALE : *voyez* HUMUS. La terre des vallées eſt la tourbe : *voyez ce mot.*

TERRE DE VENISE. C'eſt une très-belle ochre rouge, fort fine, & bonne en peinture : *voyez* OCHRE.

TERRE VERTE DE VÉRONE, *terra viridis Veronenſis.* On la trouve par couches en grands morceaux plats, qui ont quatre ou cinq pieds de diametre : on les diviſe irrégulièrement en les coupant dans la carriere, ce qui fait qu'on nous l'apporte en pieces de différentes groſſeurs. Nous avons parlé de cette terre, qui donne un vert durable en peinture, à la ſuite du mot OCHRE.

M. *de la Follie*, de l'*Académie de Rouen*, a fait l'examen d'une terre verte, que l'on trouve en abondance aux environs du Pont-Audemer en Normandie : cette terre verte offre au premier coup d'œil le tiſſu d'une *mine de cuivre ſoyeuſe.* En effet, on y apperçoit diſtinctement un précipité vert, mélangé avec de petits grains de quartz; mais d'après quelques expériences, l'illuſion ceſſe, & l'on ne voit dans cette terre qu'un mélange de fer très-phlogiſtiqué, de l'acide vitriolique & trois eſpeces de terre, une vitrifiable, une calcaire, une argileuſe. On y trouve auſſi de la pyrite martiale jaune :

l'alkali volatil n'ayant point changé en bleu cette terre, indique qu'il n'y a point de cuivre : cette terre calcinée au feu devient rouge ou jaune, ſuivant le degré & la durée de la chaleur : arroſée d'acide nitreux, elle s'eſt diſſoute en petites parties, & cette diſſolution ayant été expoſée à l'air pendant quelques jours, enſuite décantée, puis mêlée avec autant d'eau commune, & enfin d'eau de ſoude, ce mélange eſt devenu jaune, enſuite rouge, puis vert, & a paſſé au bleu ; ce bleu s'eſt précipité & a formé un *bleu de Pruſſe* très-beau. Les pyrites que contient cette terre, traitées ſeules, n'ont fourni qu'un ochre jaune. Il eſt donc conſtant que la terre verte du Pont-Audemer ne doit elle-même ſa couleur, dit M. *de la Follie*, qu'au bleu de Pruſſe qu'elle contient, & par conſéquent au fer phlogiſtiqué uni à d'autres portions de fer moins phlogiſtiquées, & de couleur jaune.

En conſidérant cette formation de couleur que préſente la nature dans cette terre, & connoiſſant quel en eſt le principe, ne peut-on pas préſumer avec plus d'évidence, dit le même Obſervateur, que cette belle couleur verte de toutes les plantes, & même les autres couleurs de toutes les fleurs ne ſont que le réſultat de précipités ferrugineux ? On ſera moins étonné que ces précipités puiſſent pénétrer dans les pores des fleurs, en obſervant que toutes les teintures qui ſont elles-mêmes pour la plupart des précipités ferrugineux, entrent dans des pores très-étroits : la méthode pratiquée en grand pour teindre avec le fer phlogiſtiqué & précipité, ( qui eſt le bleu de Pruſſe ) les matieres végétales en couleur bleue d'outremer, en eſt un exemple : nous avons dit à l'article *Ochre*, que les ſubſtances métalliques qui ſubiſſent la vitrioliſation offrent différentes nuances entre elles; il y a plus, une ſeule de ces ſubſtances métalliques offrira des précipités de diverſes teintes, ſuivant la nature des menſtrues qui l'aura attaquée. Ce jeu chimique connu des Phyſiciens peut avoir lieu dans le laboratoire de la nature, & préſenter à l'homme des ſubſtances auſſi variées par la couleur que par les propriétés, &c. *Conſultez le curieux Mémoire de Monſieur* de la Follie, *inſéré dans le Journal de Phyſique &*

*d'Hiſtoire Naturelle, mois de Novembre* 1774, *p.* 349.

TERRE VEULE. Terrain où les plantes ne peuvent prendre racine, parce quelle eſt trop légere, & qui s'amende avec de la terre franche. On dit qu'une *terre* eſt *amendée*, quand elle a été pluſieurs fois labourée & fumée, à deſſein d'en corriger les mauvaiſes qualités & de la rendre propre à recevoir certains enſemencemens ou plantations. La *terre rapportée* ſe dit d'une bonne terre qu'on met dans les endroits d'où l'on a ôté la mauvaiſe.

La *terre* eſt *repoſée* quand elle a été deux ans en jacheres; enfin elle eſt *uſée*, quand elle a travaillé longtemps ſans être amendée. Il y a cependant des terres qui ne s'épuiſent preſque jamais, quoiqu'on ne leur mette aucun amendement; ce ſont celles qui ſont mélangees de bonne marne. On en trouve dans pluſieurs pays, dit M. *Bourgeois*, ſur-tout en Pologne & en Flandres: il ſuffit de les bien labourer pour avoir des récoltes très-abondantes.

TERRE VIERGE, *terra primogænea*, ſe dit d'une terre primitive qui eſt encore dans ſon état naturel, que l'on n'a point tranſportée, & qui n'a ſouffert le mélange d'aucuns corps étrangers. Cette terre homogene & élémentaire, s'il en exiſte, doit être très-rare, & ne ſe trouver, dans notre globe, qu'à des profondeurs très-conſidérables: *Voyez l'article* TERRE. Cette même terre ſimple & dure doit poſſéder, dans le degré le plus éminent, la propriété de réſiſter aux puiſſances du feu & des acides.

TERRE A VIGNE. On donne ce nom à l'*ampelite* & au *crayon noir*: voyez ces mots. La terre propre à la culture de la vigne doit être un peu maigre, ſeche, ſituée en pente, & mélangée de petits cailloux ou de pierres à fuſil: *Voyez* VIGNE.

TERRE VITRIFIABLE, *terra vitreſcens*. M. *Darcet*, Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris, a fait un travail ſuivi ſur la nature des terres & pierres. Il réſulte de ſes obſervations, lues à l'Académie des Sciences, que la plupart des corps regardés comme apyres, réfractaires, non fuſibles par eux-mêmes, ſont exactement vitrifiables & ſans addition, tels

que les gypſes, les ſélénites, la pierre de Boulogne, la pierre à chaux de marbre, les ſtalactites calcaires, les ſpaths, les marnes, les argiles colorées, le tripoli, la craie de Briançon, le mica, l'ardoiſe, les ſables ſpatheux, les granites, l'amiante, la pierre ponce & les laves. Il n'y a que le criſtal de roche, les grès à paver, le ſilex, le *nihil album minerale*, le quartz, la pierre à l'huile de Turquie, le caillou d'Alençon, & tous les cailloux en général, qui n'ont reçu aucune alteration, quoique expoſés à la plus grande violence du feu technique. Nous avons lu & relu avec beaucoup d'attention les expériences faites par M. *Darcet*: elles ſont très-importantes, & nous rendons avec bien du plaiſir hommage à leur Auteur. Nous convenons que la diſtribution adoptée juſqu'à ce jour par les Naturaliſtes & les Chimiſtes eſt, rigoureuſement parlant, fautive; ainſi il n'y a plus que deux ordres de terres & pierres, les apyres & les vitrifiables: il ſeroit ſeulement à deſirer qu'on trouvât le moyen de déterminer extérieurement celles qui ſont fuſibles, ſans avoir recours à la puiſſance d'un feu ſouvent très-conſidérable, diſpendieux & embarraſſant; au reſte, il paroît que les pierres qui ſont infuſibles par elles-mêmes, ſont preſque toutes igneſcentes, c'eſt-à-dire, qu'elles font feu avec le briquet: ces pierres doivent être dures & aſſez homogenes. Quant aux terres ſemblablement infuſibles, il y en a très-peu: elles doivent être très-blanches, ſans mélange, ſans conſiſtance, & de la nature des argiles pures. A cette connoiſſance acquiſe joignez-y l'habitude de dire, toutes les pierres calcinables qui ſe réduiſent en poudre au feu ordinaire comme les gypſes, ou qui font effervescence avec les acides comme les chaux de marbre impur, ou qui s'endurciſſent beaucoup au feu comme les ſubſtances argileuſes colorées & mélangées, ou qui ſont dures, igneſcentes en partie, mais compoſées & agrégées comme les granites, les porphyres, les poudingues, &c. tous ces quatre grands ordres de pierres qui ont leurs genres, leurs eſpeces très-diſtinctes, ſont de la claſſe des *pierres fuſibles*: celles qui ſont ſimples & igneſcentes compoſent l'ordre ou le genre des *pierres infuſibles*. Alors

vous aurez le tableau d'une nouvelle diviſion : c'eſt même celle que, pour quelques raiſons particulieres, nous avons adoptée en partie depuis quelques années dans nos Démonſtrations Lithologiques. Ce ſyſtême, fortifié par les expériences de M *Darcet*, ſera développé dans nos *Elémens d'Hiſtoire Naturelle*, qui ſeront inceſſament ſous preſſe. *Voyez l'article* PIERRES.

TERRE VITRIOLIQUE, *terra vitriolica.* On donne ce nom au produit d'une pyrite ſulphureuſe, tombée en efflorescence, & quelquefois aux eſpeces de *calchitis* : il y a auſſi la terre du vitriol de fer, celle du vitriol de cuivre, &c. *Voyez l'article* VITRIOL.

Dans le Beauvoiſis en France eſt une eſpece de terre que l'on regarde, mais à tort, comme une véritable tourbe ; on la brûle à l'air libre pour en obtenir les cendres, que l'on jette ſur les terres de culture pour les fertiliſer. Cette terre prétendue tourbeuſe contient beaucoup de vitriol martial : on peut même la regarder comme une mine de vitriol de fer terreuſe, & des Cultivateurs ont obſervé qu'en la jetant dans ſon état de nature ſur des terres labourables, celles-ci ſe deſſechent, ſe brûlent & ne produiſent rien ou peu de choſe. S'il eſt vrai, comme quelques-uns l'aſſurent, que cette terre vitriolico-tourbeuſe devient propre à l'engrais des terres quand la combuſtion en a été faite, il faut donc admettre que l'action du feu dénature ſes principes, en la réduiſant dans l'état de cendres.

Nous diſons que cette terre des environs de Beauvais eſt en certains endroits abondante en vitriol ; ce ſel minéral y eſt même tout formé : on le trouve diſperſé en flocons brillans dans une terre grenelée, peſante, charbonneuſe, tachetée d'ocre noire rougeâtre : les vapeurs qui s'en exhalent quand on la brûle, même à l'air libre, ont une odeur puante, ſuffoquante, en un mot, nuiſible à tous les corps organiques tant animaux que végétaux. Pluſieurs habitans de la paroiſſe S. Paul ont été tellement incommodés de ces exhalaiſons : qu'ils ſe ſont déterminés d'en porter leurs plaintes à la Police de Beauvais, & on n'a permis d'en brûler qu'en hiver. J'ai ſoumis à l'analyſe pluſieurs échantillons de cette terre vitriolique, dont la ſaveur eſt

très-ſtyptique : pluſieurs morceaux ſont diſpoſés par couches, & on les prendroit au premier coup d'œil pour une mine de charbon vitrioliſée. Ces morceaux étant ſéchés, ſe diviſent en fragmens irréguliers : on y diſtingue facilement des parties luiſantes : pluſieurs de ces échantillons ont été coupés dans la miniere, à la bêche ; d'autres ſont dans l'état d'une poudre groſſiere ou en grumeaux : cette derniere ſorte s'échauffe peu dans le feu. L'eſpece qui eſt compacte, paroit s'y embraſer entiérement, mais ſans s'enflammer & ſans exhaler une fumée épaiſſe comme la plupart des charbons minéraux ; on y reconnoit ſeulement l'odeur ſuffocante du ſoufre en combuſtion : retirée du feu, elle paroit encore embraſée pendant quelque temps, & offre enfin comme une terre de colcothar rouge, qui alors n'a plus de mauvaiſe odeur. Huit onces de cette terre vitriolique, qui n'eſt point magnétique, miſes dans une capſule de verre expoſée dans une cave humide pendant huit jours, ont augmenté d'un gros en peſanteur, & la liqueur d'un thermometre qui y étoit plongé, a monté ſenſiblement, ſur-tout à l'inſtant que des parties ſubiſſoient la vitrioliſation. J'en ai obtenu par la diſſolution & filtration une liqueur brunâtre d'un goût d'attrament, & qui m'a donné auſſi-tôt avec un peu de noix de galle râpée une véritable encre. Une barre de fer polie trempée dans la ſimple diſſolution de cette terre vitriolique, n'a offert preſque aucun indice de cuivre de cémentation, & il ne s'eſt point précipité de terre blanche, preuve qu'il n'y point d'alun & peu ou point de cuivre. En effet, l'alkali volatil que j'ai verſé dans une autre portion de la diſſolution vitriolique étendue dans une plus grande quantité d'eau, n'eſt point devenue bleuâtre : le ſurplus de la diſſolution mis à évaporer, a fourni environ un tiers du poids de la terre de beaux criſtaux rhomboïdaux d'un vitriol vert martial. Enfin il m'a paru que la terre vitriolique des environs de Beauvais eſt ainſi minéraliſée par la décompoſition des pyrites ſulfureuſes & martiales qui devoient y exiſter auparavant, qu'elle contient une petite portion d'un bitume formé par de l'acide vitriolique uni à une terre tourbeuſe, très-graſſe & inflam-

mable. Cette terre m'a fourni à la diſtillation un peu de pétrole, précédée de vapeurs en parties volatiles, mais qui ont été promptement abſorbées par l'eau que j'avois eu la précaution de mettre dans le récipient. La terre leſſivée pluſieurs fois & deſſéchée, brûle encore dans le feu, n'a preſque plus d'odeur, & ne paroît pas devoir nuire à la ſanté : telle eſt la baſe analytique d'un Mémoire circonſtancié que j'ai lu en 1769, à la Société Royale d'Agriculture de Paris, & depuis à quantité de Citoyens. On trouve auſſi dans les *Obſervations ſur la Phyſique, ſur l'Hiſtoire Naturelle & ſur les Arts*, mois d'Octobre 1774, pag. 330, une *Lettre ſur les tourbes du Beauvoiſis & ſur le vitriol qu'on en retire*, par M. *Briſſon*, Inſpecteur du Commerce & des Manufactures à Lyon ; cet Obſervateur dit que près de ces tourbieres ſe trouvent des fontaines d'eaux minérales chargées de fer, dont on a conſeillé l'uſage avec ſuccès en pluſieurs circonſtances. Dans les prés bas & humides à une lieue à l'oueſt de Beauvais ſe trouvent à la ſurface, des terres légeres qui ont véritablement la couleur & le tiſſu d'un feutre ou de la tourbe, on y diſtingue des débris de plantes, feuilles, filamens, racines, même des morceaux de charbon de bois ; il y en a qui étant allumées, produiſent une chaleur dont l'intenſité eſt plus forte que celle des tourbes ordinaires : les grilles, les fourneaux & les chaudieres en ſont promptement corrodées. Il paroit qu'il y a aux environs de Beauvais des tourbes corrodantes ou vitrioliques, & d'autres qui ſont ſimplement combuſtibles ; ces dernieres contiennent ſeules des débris de végétaux. Deux manufactures établies aujourd'hui près de Beauvais fourniſſent enſemble, dit-on, trois milliers par jour de couperoſe verte ou vitriol martial, tiré des tourbes corrodantes.

TERREAU ou TERROT ou TERRE FRANCHE, *humus atra*. C'eſt une terre d'un noir jaunâtre, communément graveleuſe, poreuſe, friable & un peu graſſe : dans l'eau elle ſe gonfle, on peut la pétrir ; mais deſſéchée elle ne conſerve ni dureté, ni liaiſon : elle ſouffre un degré de feu aſſez violent ſans ſe vitrifier, ni ſe calciner ; quelquefois elle s'y embraſe, y

devient blanche, ou y reçoit des nuances de couleurs, dont l'intenſité & les propriétés ſont le réſultat de ſes parties conſtituantes : elle ne fait point d'efferveſcence avec les acides,

Le terreau eſt, ainſi que le gazon, cette terre qui ſert d'enveloppe à notre globe (excepté tout ce qui eſt couvert par les eaux;) elle en couvre la ſurface juſqu'à demi-pied d'épaiſſeur ou environ : elle eſt formée en grande partie par la décompoſition journaliere & locale des ſubſtances propres à d'autres regnes, communément par la pourriture des végétaux, quelquefois par la deſtruction des animaux. Ces terres ſont en général très-propres à la végétation lorſqu'elles ſont en plaine; car ſi elles ſont en pente le long d'un côteau, elles ſe ſechent bientôt ; mais ſi le terreau ſe trouve dans un bas fond, alors l'eau qui a amené les débris des végétaux & des animaux, venant à ſe retirer, il réſulte de ce mélange une terre qui augmente tous les jours en qualité, en épaiſſeur ou profondeur, & paſſe peu à peu à l'état de glaiſe ou d'argile s'il y a du ſable.

*Woodward* & *Scheuchzer* ont prétendu que la fertilité du globe antédiluvien étoit dûe à une ſemblable couche de terre noire. Le dernier de ces Auteurs aſſure qu'on trouve au ſommet des Alpes (où aucune plante ne végete à cauſe des vents, du froid & de la ſubtilité de l'air) un terreau noir qui paroît homogene : il lui attribue trois propriétés : 1°. d'avoir plus d'élaſticité, & d'être plus ſuſceptible d'extenſion; 2°. de n'être point du tout vitrifiable ; 3°. de paroître, au microſcope, compoſé de parties égales.

Des Auteurs ont voulu déterminer la durée du monde, ou le temps qui s'eſt écoulé depuis le déluge, par l'accroiſſement annuel du terreau végétal. On a choiſi pour cela des lieux déſerts : on a ſuppoſé cet accroiſſement d'un quart de pouce par ſiecle; & en ſuppoſant auſſi que la profondeur de cette eſpece de terre eſt de huit pouces, (il y a des endroits où il y en a dix) cela donneroit trois mille deux cents ou quatre mille ans depuis cette cataſtrophe.

Il eſt impoſſible que les terreaux ſoient conſtamment

les mêmes par-tout : leur expoſition, leur ſituation, les differentes matieres qui peuvent les former, les travaux que les hommes & les animaux y emploient, tout concourt à en changer la nature & les propriétés : néanmoins on ne diſtingue que deux véritables eſpeces de terreaux : l'un qui réſulte des végétaux pourris, & l'autre d'animaux détruits également par la putréfaction, (l'un & l'autre participant toujours de beaucoup de terre plus ou moins pure; ) les autres eſpeces ne ſont que des modifications de leur mélange : les tourbes ſont auſſi des eſpeces de terreaux, ainſi que la terre des cimetieres, des gibets & des voieries.

Les terreaux, ſelon le langage des Jardiniers, eſt un vieux fumier entiérement pourri, uſé & changé en une eſpece de terre noire. Ils s'en ſervent pour faire des couches dans les potagers, afin de fertiliſer leurs terres & d'avancer la végétation de leurs plantes & de leurs légumes. Les Fleuriſtes, dit M. *Bourgeois*, font auſſi un grand uſage du terreau, qu'ils préparent en mettant dans un creux qu'ils font en terre des couches alternatives de fumier & de bonne terre neuve criblée, qu'on méle de temps en temps lorſque le fumier eſt conſumé.

Le terreau des laboureurs eſt la terre améliorée par les fumaiſons : elle eſt poreuſe, légere & très-propre à la végétation ; les végétaux y tracent plus facilement & y pompent mieux leur nourriture : mais il y a du choix pour la ſituation du terrain & la baſe même du terreau. L'on ſait bien qu'un terrain ſitué à l'adoſſement d'une côte, eſt facilement dépouillé de ſa partie fécondante par l'eau de pluie ; tout au contraire de celui des vallées, où l'eau ſéjournant occaſionne la pourriture & la fermentation des différens végétaux ; ce qui produit de la tourbe : *voyez ce mot.* Un terreau ſableux n'a pas aſſez de conſiſtance ; mais un terreau argileux étouffe le grain qu'on y ſeme. Le terreau de forêts, qui eſt compoſé de feuilles & de mouſſe, eſt trop limoneux ; cependant il convient ſur les terres maigres des pays plats. *Voyez les articles* TERRE LABOURABLE, MARNE & LANDES.

TERRETTE ou LIERRE TERRESTRE. *Voyez ce mot.*

TERRIBLE. *Goëdard* a donné ce nom à un phalene qui provient d'une chenille, laquelle ſe nourrit de feuilles d'aune *Voyez* CHENILLE.

TERTRE. Eminence au milieu d'une plaine, en forme d'un monticule qui eſt détaché des côtes voiſines. *Voyez* CÔTE & MONTAGNE.

TESSIO. Eſpece de palmier du Japon, dont on fait dans ce pays la pâte appellée *ſagou*. Voyez ce mot.

TEST, *teſta*, ſe dit de la ſubſtance dure & épaiſſe qui forme le corps d'une *coquille*. Voyez ce mot & celui de TESTACÉE. On dit le teſt d'une huître & le têt d'un crabe. *Voyez* CRUSTACÉES.

TESTACÉES, *teſtacea* ou *teſtata*. Nom donné à des animaux qui ſe renferment & vivent dans des coquilles dures, & dont les couleurs ſont auſſi variées que les figures : *voyez ce que nous en avons dit au mot* COQUILLAGE.

On peut placer parmi les vers teſtacées, les vers qui ſe conſtruiſent des tuyaux à l'intérieur deſquels ils ſe retirent; tuyaux que leurs habitans qui en ſont les architectes, agrandiſſent à meſure qu'ils croiſſent, qu'ils ne quittent jamais, & ne changent point eux-mêmes de forme pendant leur vie, ce qui les diſtingue des teignes & des différens vers ou larves qui ſe changent en inſectes. On ne conſidere guere ces vers que par rapport à leurs ouvrages. Ils habitent ou ſeuls, ou ils ſe conſtruiſent, en ſe réuniſſant, des tuyaux qu'on trouve ſouvent en grand nombre, à côté les uns des autres. Ils attachent leurs tuyaux à des corps ſolides & ſtables, & ils ne changent jamais de lieu; ou bien ils ne les fixent point, & ils les traînent aprés eux, vers les endroits où ils veulent ſe tranſporter. Enfin leurs tuyaux ſont ou de fortes parois, & alors ils les conſtruiſent à l'épreuve du contact de l'eau; ou ils ſont frêles, & ils les dirigent à travers des corps qui les couvrent & les défendent, tels que le bois, le ſable & la vaſe. De-là les diſtinctions, les diviſions de ces ſortes de teſtacées. *Conſultez les articles* VERS DE MER appellés *vermiculaires*, *vers rongeurs de digues*, &c.

On ne peut trop le répéter, on ne conſidere guere dans ces différentes eſpeces de vers teſtacées que leurs

tuyaux. Voici la maniere de ſe les procurer & de les conſerver. S'ils ſont forts & ſolides, on les enleve ſeuls, on en retire les vers, quand ils ſont fort gros, de la même maniere qu'on retire ceux des *coquilles*; ſi au contraire les tuyaux ſont frêles & pouſſés à travers le bois ou la pierre, les coquilles mortes, ou autre ſubſtance ſolide, on arrache une partie des corps même qui contiennent les tuyaux, & on les envoie dans leur matrice pour laquelle on prend des ménagemens, ſuivant ſa fragilité. Si les tuyaux enfin ſont grêles & conduits à travers un corps ſans conſiſtance, ou mobile, comme le ſable, la vaſe, &c. il faut les ramaſſer avec beaucoup d'attention, & ſuppléer à la matiere dont on les tire, une ſubſtance qui puiſſe en remplacer l'effet; c'eſt ce qu'on exécutera en arrangeant avec du coton ces tuyaux fragiles dans des boîtes. Si avec les tuyaux on veut conſerver les animaux qui les habitent, il faut plonger & enfermer le tout dans une liqueur ſpiritueuſe.

Mais il en eſt des vers qui vivent dans les tuyaux, comme de ceux qui habitent les coquilles: les Voyageurs ne les recherchent communément que par rapport à leur dépouille, c'eſt-à-dire à leur coquille: en effet ces animaux ſe retirent en mourant au centre de leur demeure; la liqueur les deſſeche; ils perdent leur forme; ils deviennent, de mous & pulpeux qu'ils étoient, cartilagineux & coriaces; & l'œil même d'un Anatomiſte en peut à peine retrouver les parties différentes après les avoir amollies, en les faiſant tremper long-temps dans l'eau tiede. Pour bien connoître ces animaux, il faudroit donc les obſerver vivans; nous ne pouvons pas les attirer à nous, il faut aller à eux; & les deſcriptions, accompagnées de deſſins, ſont les ſeuls moyens de les faire connoître aux autres; mais leurs dépouilles ſont faciles à conſerver, & les couleurs dont elles ſont très-ſouvent embellies, la ſingularité, la variété de leur forme ont fait attacher, preſque dans tous les temps, un aſſez grand prix à ces dépouilles qui ſurvivent à l'être auquel elles ont appartenu.

Nous avons expoſé, à la fin de l'article *coquillage*, la

la *maniere de pêcher, de ramaſſer les coquilles & de les encaiſſer*, pour les envoyer dans des pays plus ou moins éloignés : quoique cet objet qui eſt de pratique n'eſt pas difficile à ſaiſir par la deſcription, je crois cependant devoir en rappeller les principaux moyens, & même en ajouter d'autres, ou qui ne ſe ſont pas préſentés à nos idées à tems, ou dont nous avons eu connoiſſance depuis l'impreſſion de cet article.

Les coquillages vivans offrent chacun un animal, ou renfermé, ou plus ou moins recouvert d'une coquille, & ces coquillages, ſur-tout ceux de mer ou ſont attachés aux rochers comme les huitres, où ils rampent ſur le ſable & la vaſe, s'y meuvent & y cheminent comme les moules, ou ils s'élevent à travers la maſſe des eaux, y nagent ou flottent à ſa ſurface, à la faveur de certaines parties que le ver qui les habite, gonfle ou déprime à volonté, comme les nautiles : parmi ces coquillages vivans & marins les uns ſont continuellement balgnés des eaux de la mer ou de ſes flots ; d'autres ſe trouvent dans des endroits qu'elle inonde réguliérement dans le tems du flux. Si l'on en trouve quelquefois ſur la greve, ce n'eſt qu'après des orages, de fortes tempêtes, des coups de mer, dont la violence les a arrachés du fond de la mer & pouſſés loin des lieux qui leur conviennent. Les coquilles, dont l'animal eſt mort & a été détruit, qui ne contiennent plus rien, ou des corps qui leur ſont étrangers, roulent, ſur-tout ſi elles ſont vides, au gré incertain des flots, dont elles ſont le jouet : c'eſt ainſi qu'une grande quantité de ces dépouilles, & ſouvent de familles différentes ſe trouvent dépoſées pêle-mêle, & que par la ſuite des tems, des Obſervateurs plus ou moins inſtruits venant à les rencontrer dans des endroits aſſez éloignés de la mer, ils ſe livrent aux hypotheſes, aux conjectures, ſur l'origine de ces coquilles devenues foſſiles ; *voyez ce mot.* Les Navigateurs inſtruits ſavent que la mer a un mouvement qui tend à purger continuellement ſon ſein des corps inutiles qu'elle contient ; elle les repouſſe, les accumule & les laiſſe dépoſés ſur ſes rivages. C'eſt ſur-tout à l'embouchure des rivieres qu'elle a coutume de former des

bancs, des lits, qui ont ſouvent pluſieurs toiſes de profondeur, & une étendue proportionnée en ſuperficie. Ces lits de coquilles n'ont quelquefois pas ſous les eaux moins de profondeur, & n'occupent pas moins d'eſpaces, que des montagnes médiocres ſur terre. Pour avoir des coquilles bien conſervées, il ne faut que rarement les ramaſſer ſur la plage, ou ſeulement après de violens coups de mer; car alors on en peut trouver de vivantes, c'eſt-à-dire avec leur animal. Pour s'en procurer avec abondance & en rencontrer des eſpeces variées, il faut les chercher en mer, & en différens parages. Celles qui s'attachent aux rochers ou qui vivent autour de leurs baſes, ſont différentes de celles qui ſe plaiſent ſur le ſable, & celles-là ne ſont pas les mêmes qu'on tire de la vaſe. Nous le répétons, il faut donc chercher les coquillages ſur les différens fonds, dans les anſes, autour des promontoires, parmi les rochers ſous marins, dans leurs cavités, ſur leurs flancs, & toujours en mer, & non ſur ſes bords ou greves. On en prend plus par la pêche à la *drague*, eſpece de filet qu'on traine au fond de la mer, que par le moyen des Plongeurs. Il n'eſt pas difficile de retirer les animaux-vers qui habitent les coquilles, mais on doit prendre quelques précautions pour conſerver ces dépouilles oſſeuſes. On tranſporte les coquillages qu'on a pêchés à ſon habitation; on les met dans de l'eau douce ſur le feu, la chaleur fait bientôt périr les vers, alors les coquillages qui s'étoient tenus exactement fermés depuis qu'on les avoit pêchés, s'ouvrent d'eux-mêmes, ou il eſt très-aiſé de les ouvrir ſans les gâter: dès que les animaux ſont morts & que l'eau a reſté quelque tems ſur le feu, mais ſans éprouver une forte ébullition, on retire du feu le vaſe: on prend les coquillages les uns après les autres; ſi c'eſt une eſpece *univalve*, on a un crochet de fer pointu, on l'enfonce dans la coquille par ſon ouverture, on ſaiſit avec la pointe du crochet l'animal, qui ſe détache & s'enleve très-aiſément. Si c'eſt une eſpece *bivalve*, on en jette facilement l'animal, en produiſant une ſecouſſe avec les mains qui tiennent les deux valves ouvertes. A meſure qu'on vide ces coquilles, on les met tremper dans de l'eau douce frai-

che; on les y laiſſe baigner pendant pluſieurs jours, en la renouvellant chaque jour, afin de la dépouiller entiérement des parties ſalines & des pellicules de l'animal qui pourroient y être reſtées. On fait ſécher ces coquilles. Si par hazard on avoit caſſé ou détaché la charniere, le cartilage denſe de celles qui ſont bivalves, & même le cartilage qui réunit les pieces des *multivalves* (nous exceptons de ces dernieres les oursins; *voyez ce mot*,) il faudroit contenir les pieces dans leur poſition naturelle, avec un cordon noué autour de la coquille. N'omettons pas de dire que ceux des coquillages univalves, dont l'orifice eſt bouché par une piece qui ſouvent eſt de la même ſubſtance, & que l'on nomme *opercule*, paroiſſent offrir un peu plus de difficulté à les vider: on y parvient cependant ſans peine; car en penchant ce coquillage ſortant de l'eau chaude, l'orifice en bas, & en le ſecouant, alors le poids de l'animal & celui de l'opercule l'entraine aſſez pour que l'on puiſſe enſuite introduire un crochet de fer entre la coquille & l'opercule, qu'il ne faut pas perdre; c'eſt ainſi qu'on en retire l'animal: on a ſoin de placer l'opercule à côté de ſa coquille pendant qu'elle trempe dans de l'eau douce & fraîche: on doit auſſi avoir ſoin quand on les fait ſécher d'adapter l'opercule à l'orifice de la coquille: on les fait tenir enſemble avec un peu d'eau de gomme Arabique. Nous n'avons pas oublié de dire à l'article COQUILLES, que la plupart d'entre elles, quand on les pêche, & qu'on les a même lavées dans l'eau douce, ne ſont pas telles qu'on les voit dans les cabinets. Une ſubſtance membraneuſe, connue ſous le nom de *drap-marin*, plus ou moins épaiſſe, & ſouvent recouverte d'une écorce ou matiere pierreuſe étrangere, en enveloppe le plus grand nombre, & cache, dérobe à nos regards, ces belles couleurs, ces taches, ces compartimens, cet émail, ce poli, ce brillant, qui font aux yeux de quelques Amateurs la plus grande partie du mérite qu'ils y attachent.

A l'égard des *coquilles fluviatiles*, & qui ſont moins nombreuſes que celles de la mer, on les trouve dans les fleuves, les rivieres, les lacs & les étangs: les ruiſſeaux en fourniſſent auſſi. Ces coquilles fluviatiles

de même que les *coquilles terreſtres*, (ces dernieres ſe trouvent communément dans les lieux bas, dans les prairies, aux pieds des montagnes, aux endroits humides, même dans les terres plantées de vigne) exigent, pour être conſervées, les mêmes précautions, les mêmes ſoins indiqués pour les coquilles de mer.

Il ne faut pas confondre les cruſtacées avec les teſtacées, ceux-ci ſont les animaux à coquilles; les cruſtacées ſont d'un autre ordre d'animaux, & paroiſſent tenir à l'ordre général des inſectes. Les *cruſtacées* ſont ou arrondis, ou cordiformes tels que les *cancres*, ou ovales ou oblongs tels que les *crabes*, ou fort alongés tels que les *écreviſſes*, les *langouſtes*, les *homards*, &c. *Voyez ces mots & l'article* CRUSTACÉES. Comme ce que nous avons dit de la maniere de préparer ces animaux à l'article *cruſtacées*, eſt infiniment trop ſuccinct, nous devons réparer ici ces omiſſions, en faveur de ceux qui veulent conſerver des cancres, des crabes, des homards, &c. pour l'uſage des cabinets.

On prépare les *crabes* & les *cancres*, en détachant le teſt qui les couvre; en enlevant par l'ample ouverture qui ſe préſente, les viſceres & les chairs, même celles qui ſont contenues dans les pieds. Cette opération eſt fort aiſée; on remet enſuite le teſt en place, & on le fixe avec un ruban qui entoure le corps, & qu'on peut ôter quand on n'a plus deſſein de remuer l'animal.

On ſépare le corps des homars en deux, ainſi que celui de tous les animaux du même genre, dont le corps eſt fort long: cette ſéparation ſe fait à l'endroit où la queue tient au corps, par une peau qu'on inciſe dans toute ſa circonférence. On vide enſuite chacune des deux pieces, puis on les rapproche, & on peut les contenir par le moyen d'un bâton qui entre à force dans l'une & l'autre & qui ſoit de longueur proportionnée. Il reſte les pinces que ces animaux ont très-volumineuſes, & qui contiennent beaucoup de chairs; elles peuvent s'y deſſécher, même après avoir fermenté, ſans attaquer leur enveloppe qui eſt aſſez dure: cependant ſi on veut éviter la mauvaiſe odeur, on peut

arracher de force la plus petite piece de la pince ou mordant ; puis par l'ouverture qu'elle laiſſe, arracher avec un crochet les chairs renfermées dans la plus groſſe piece, & qui tiennent peu. On obſerve qu'en arrachant la piece la plus petite, on tire avec elle une ſubſtance élaſtique, un appendice aplati, ovale & taillé à-peu-près en queue d'aronde ; cette piece eſt telle qu'en la faiſant rentrer & la remettant à ſa place, elle retient la partie qu'on avoit arrachée.

Voici la maniere d'encaiſſer ou emballer les cruſtacées pour les envoyer dans un pays plus ou moins éloigné, ſans que leurs longs & frêles appendices ſe briſent dans la route. Etabliſſez au fond d'une boîte, une couche épaiſſe de pluſieurs pouces de ſciure de bois ou de ſon, que ces ſubſtances ſoient bien ſeches ; arrangez les cruſtacées qui ont un certain volume ſur cette couche, recouvrez-les enſuite entièrement de ſciure ou de ſon que vous y verſerez doucement pour qu'ils s'introduiſent, ſe coulent & ſe gliſſent plus aiſément dans tous les vides. Frappez doucement & par intervalles avec un petit marteau ſur les parois extérieures de la boîte, pour que ces ſubſtances en rempliſſent mieux tous les interſtices. Vous pouvez arranger d'autres cruſtacées ſur le lit qui recouvre les premiers, & remplir ainſi toute la boîte ; ayez ſoin qu'elle ſoit bien pleine, & que la derniere couche ſoit de ſon ou de ſciure en aſſez grande quantité pour que le couvercle les comprime & qu'il ne puiſſe pas y avoir de mouvement en dedans ; ayez ſoin de mettre les petits cruſtacées à part dans une boîte & les emballez de même. On doit, avant de faire deſſécher ces animaux avoir donné à leurs membres les attitudes au naturel. Ils n'ont pas beſoin d'yeux factices comme les poiſſons, &c. ceux des cruſtacées ſe deſſechent, & ils ſuffiſent. On peut auſſi envoyer les cruſtacées dans une liqueur conſervatrice.

On trouve quantité de robes de teſtacées, foſſiles & même pétrifiées : il y en a auſſi de minéraliſées. On les appelle toutes *teſtacées*. Le nombre en eſt très-étendu : il y en a de toutes les familles que nous offre le ſein des mers. Cependant quelque reſſemblance qu'il

y ait entre les coquilles marines & foſſiles, le Naturaliſte y trouve ſouvent ou preſque toujours des différences ſenſibles. Il eſt prouvé que pluſieurs de nos foſſiles ont leurs analogues vivans dans des mers très-eloignées, de même nos coquilles vivantes ont leurs analogues foſſiles dans des terres étrangeres; à meſure que le monde vieillira, on découvrira de nouvelles mers, de nouvelles terres, & par conſéquent les analogues des coquilles tant marines que foſſiles. Chaumont en Normandie, & Courtagnon en Champagne abondent en teſtacites. La décoloration des coquilles devenues foſſiles peut avoir été occaſionnée par la corroſion des différens acides dans l'intérieur de la terre, où ils ſont dans une fermentation continuelle.

TETARD ou TESTAR, *gyrinus*, On appelle ainſi la nymphe ou le ver de la grenouille qui nage dans la glaire ou frai dont il tire ſa nourriture, & où il fait ſon aſile quand il eſt las de nager. Sa tête, ſa poitrine & ſon abdomen forment enſemble une maſſe globuleuſe ſous une enveloppe commune, dit *Swammerdam*: le reſte, dit *Harvey*, n'eſt autre choſe que la queue dont l'animal ſe ſert pour nager. Quand cette nymphe va paſſer à l'état de grenouille, ſa peau ſe fend ſur ſon dos près de la tête: c'eſt par cette fente effectivement que la tête paſſe, & l'on voit alors la bouche du têtard qui fait partie de ſa dépouille, & qui differe notablement de la bouche énorme de la grenouille. Les jambes antérieures, qui juſques-la étoient cachées ſous la peau, commencent à ſe déployer au-dehors, & la dépouille eſt toujours repouſſée en arriere; le reſte du corps, les jambes de derriere & la queue elle même ſe tirent ſucceſſivement de cette dépouille; après quoi la queue va toujours en diminuant de volume, au profit des jambes, juſqu'à ce qu'elle diſparoiſſe entiérement. Lorſque c'eſt un mâle, il a aux deux côtés de la bouche, derriere les yeux, une véſicule d'air, & le pouce des pieds antérieurs eſt plus gros & plus grand que dans les femelles. *Voyez ce que nous avons déjà dit du têtard, à la ſuite du mot* GRENOUILLE.

TETARD ou TETU. Eſpece de *meunier*. Voyez ce mot.

TETE, *caput*. C'eſt la partie la plus haute du corps d'un animal : elle contient le crâne & la face appellée VISAGE, *vultus*. C'eſt le ſiege des principaux organes des ſens. En effet elle renferme les ſens admirables de la vue, de l'ouie, de l'odorat, du goût, & le cerveau que quelques-uns regardent comme le principe des ſenſations. La tête varie beaucoup ſuivant l'eſpece d'animal. *Voyez l'art.* HOMME, *& celui de* SQUELETTE, *inſéré à la ſuite du mot* OS : *voyez auſſi à l'article* INSECTE.

TETE D'ANE. Nom qu'on donne dans le Languedoc à un petit poiſſon de riviere que nous nommons *chabot*. Voyez ce mot.

TETE BLEUE. Sorte de chenille qui ſe nourrit de feuilles de cerifier. Dans le mois de Juin il en ſort un petit papillon d'une couleur aſſez bizarre, ſemblable à un habit compoſé de pieces, & ayant un cou mêlé de blanc & de noir.

TETE DE BŒUF. Eſpece de limaçon de lac, de riviere & de marais : c'eſt la neuvieme eſpece de M. *Linnæus :* Voyez LIMAÇON.

TETE DE CHIEN. Eſpece de ſerpent non venimeux de la Dominique, nommé ainſi parce qu'il a la tête ſemblable au chien, & qu'il mord comme cet animal : il fait une guerre continuelle aux rats & aux poulets. Ce ſerpent monte ſur les arbres pour manger les petits oiſeaux dans le nid, ou pour ſe mettre à ſec pendant la pluie. *Voyez* SERPENT A TETE DE CHIEN.

La graiſſe du ſerpent *à tête de chien*, eſt, dit-on, infiniment meilleure que celle des viperes pour les douleurs froides, les foulures de nerfs, pour la paralyſie & la goutte : on y mêle quelquefois un peu d'eſprit de vin pour que la friction ſoit plus pénétrante. Le ſerpent à tête de chien n'eſt peut-être qu'une variété du *ſerpent cros de chien*. Voyez ce mot.

TETE DE CLOU. Les Epiciers Droguiſtes donnent ce nom au *poivre de la Jamaïque*. Voyez ce mot.

TETE DE DRAGON, *draco-cephalon Americanum*. Plante d'Amérique fort ſinguliere & unique de ſon eſpece. Elle eſt naturelle à la Virginie : on la nomme auſſi *kataleptique*. Ses feuilles ſont plus étroites que

celles du pêcher : ſes fleurs, qui croiſſent en petites guirlandes, ſont placées aux nœuds des tiges, & repréſentent en quelque maniere, la gueule ouverte d'un ſerpent.

M. *de la Hire* prétend que ſi l'on fait aller & venir horizontalement ces fleurs dans l'eſpace d'un demi-cercle, elles reſtent en quelque endroit que ce ſoit de cet eſpace, ſitôt que l'on ceſſe de les pouſſer, comme ſi leur pédicule étoit articulé à deſſein de ſe prêter à ces poſitions extraordinaires, & comme il arrive aux perſonnes attaquées de la maladie appellée *catalepſie*. Ce phénomene dépend donc de la ſeule ſituation des fleurs, de leur figure, & de la maniere dont elles ſont attachées à la tige de la plante qui les porte. On trouve la repréſentation de cette plante dans les *Mémoires de l'Academie des Sciences*, 1712. On peut voir auſſi à l'article PLANTE, & à celui de SENSITIVE, la théorie de ces ſortes de mouvemens bizarres dans les végétaux.

TETE JAUNE. C'eſt, ſelon *Goëdard*, une ſorte de papillon dont la couleur eſt jaunâtre, & qui provient d'une eſpece de chenille qui ſe nourrit de feuilles de roſier.

TETE DE MÉDUSE, *caput meduſæ*. Eſpece de zoophyte de la claſſe des étoiles de mer. *Voyez à l'article* ÉTOILE DE MER ; *voyez auſſi l'art.* PALMIER MARIN.

TETE DE MORT. Singe de l'Amérique que l'on nomme auſſi *monkie*. Séba qui en donne la figure, *Theſ. I*, *Tab.* 33, *n.* 1, dit que ſon nez camus, qui paroît comme tombé, & ſes yeux profondément enfoncés dans leur orbite, le faiſant reſſembler à une tête de mort, lui en ont fait donner le nom. Sa tête eſt ronde en devant, toute velue juſqu'à la racine du nez, d'un poil noir rougeâtre : le viſage eſt velu & d'une couleur blanchâtre, excepté au milieu du nez & de la bouche, où il y a une nuance noirâtre : beaucoup de rides contribuent à l'enlaidir. Il a les oreilles ſans poils & aſſez grandes, les dents petites, la langue large ; les bras, les mains, les jambes & les pieds, tels que dans l'homme ; de petits ongles qui ſemblent comme

coupés; les pieds de derriere garnis d'un talon & de très-longs doigts. Les poils du dos ſont moins nuancés de rouge que ceux de la tête; mais depuis le menton juſqu'au ventre, ſous les bras, à la partie interne des cuiſſes, la peau eſt entiérement chauve; la partie extérieure des cuiſſes, les pieds & les reins n'ont que très-peu de poils, qui ſont d'un jaune clair: ſa queue eſt longue & aſſez groſſe. Sa femelle a deux mamelles ſemblables à celles de la femme. *Voyez l'art.* SINGE.

En quelques endroits, le peuple donne le nom de *tête de mort* à la graine du faux piſtachier. C'eſt auſſi le nom d'un papillon du genre des *ſphinx*: voyez l'article PAPILLON A TÊTE DE MORT.

TETE ROUGE, *caput rubrum.* Oiſeau très-petit, mais joliment orné de plumes. La tête & la poitrine du mâle ſont d'un beau rouge: la femelle n'a que la tête de cette couleur. Le chant de cet oiſeau, quoique peu remarquable, forme cependant une eſpece de ramage ou de gazouillement aſſez agréable; ce qui le fait rechercher pour l'élever en cage. On le nourrit comme les linottes & les chardonnerets. On voit le tête rouge en Angleterre, mais il n'y pond point; il quitte ce pays au printems. *Albin*, *Tome III*, *n°.* 45, croit que c'eſt le même oiſeau que celui dont parle *Willughby*, ſous le nom de *petite linotte.* C'eſt peut-être le petit *linot rouge.*

TETHYE, *tethys aut tethya.* Eſpece de zoophyte qui s'attache aux rochers; & quelquefois ſur les huîtres. Sa peau eſt dure comme celle des holothuries: il a deux trous à chaque bout, dont un preſque imperceptible, & par lequel il reçoit & rejette l'eau; ſa figure eſt oblongue; le plus petit trou lui ſert à ſe vider, & le plus grand à recevoir. Ce ſont comme deux corps de pompes, dont l'un aſpire & l'autre foule. Cet animal marin eſt roux ou ſafrané: quand on le comprime, l'eau jaillit par les deux trous. *Donati* dit que ces corps ſont analogues aux *alcyonium*; mais que leur ſtructure eſt bien plus organique, car ils ont la propriété de changer de place & ſe meuvent d'eux-mêmes. Il eſt curieux de voir ces productions, conduites par la ſeule néceſſité de leur nature & de leur mécaniſme, ſuivre des mou-

vemens qu'elles ne connoiſſent pas, puiſqu'elles ſont privées de têtes & d'yeux, parties indiſpenſables pour ſe mouvoir avec connoiſſance. Notre Auteur dit qu'elles ſont mêmes deſtituées de ces viſceres qui ſemblent les plus néceſſaires pour vivre, & pour multiplier l'eſpece. Ces êtres ſon bien réellement des animaux quant au ſentiment & au mouvement; & ils reſſemblent aux plantes par la ſimplicité de leur ſtructure & de leur méchaniſme: c'eſt pourquoi on range les téthyes parmi les *zoophytes*: voyez ce mot.

M. *Donati*, dans ſon *Hiſtoire Naturelle de la Mer Adriatique*, donne la deſcription de deux eſpeces de téthyes.

La premiere eſt ſphérique, & ſa ſurface eſt formée par des tubercules demi ronds, avec une vertebre au centre. Dès que cette téthye eſt tirée de l'eau, ſa ſurface eſt molle & gliſſante; elle devient rude & raboteuſe après avoir été expoſée à l'air pendant quelques heures: elle a la figure & la groſſeur d'une balle ou paume à jouer. Cet animal eſt compoſé de deux ſubſtances, l'une eſt oſſeuſe & l'autre eſt charnue: ſa vertebre eſt ſphérique, compoſée d'épines très-déliées; elles ont à-peu-près la figure d'un fuſeau, & ſont placées ſans ordre; des fibres tendineuſes les lient étroitement les unes aux autres: de la ſphere ſe détachent des rayons ſans nombre, garnis d'épines paralleles, qui, pendant que l'animal eſt en vie, ſe rendent à la circonférence par le chemin le plus court: ces rayons ſont à-peu-près cylindriques, & forment, par la longueur réguliere d'une certaine portion, un cône épineux.

La partie de cet animal, qui eſt entre la vertebre & la ſubſtance qui ſert d'enveloppe, & dans laquelle entrent & ſe cachent les rayons, eſt charnue & molle, forte & un peu ſpongieuſe: ſes cavités renferment une lymphe claire; la chair eſt beaucoup plus ſolide & ferme; de plus, entre un cône & l'autre ſont poſés des faiſceaux de fibres tendineuſes. Quand ces fibres ſe contractent toutes à la fois, la téthye devient moins volumineuſe; & dès que les fibres ſe relâchent, elle reprend ſa groſſeur ordinaire par l'élaſticité des rayons. C'eſt ainſi qu'on voit dans cet animal un mouvement

de ſyſtole & de diaſtole : mais ſi les faiſceaux des fibres ſe raccourciſſent ſucceſſivement, alors deux ou pluſieurs cônes ſe rapprochent, la téthye perd l'équilibre, & tombe en roulant du côté oppoſé ; mais ce mouvement de rotation n'a pas lieu dans tous les âges de la téthye. En voici un exemple dans l'eſpece ſuivante.

La ſeconde eſpece de téthye eſt ſphérique ; mais ſa ſurface eſt garnie de tubercules inégaux, & ſa vertebre eſt petite & hors du centre. Cet animal ne reſſemble pas mal à la racine de l'iris : ſes rayons & les cônes qui les terminent ſont inégaux en longueur, & l'eſpece de peau ou enveloppe répond à la longueur des cônes ; elle eſt fort épaiſſe d'un côté, très-mince de l'autre.

Ce mécaniſme n'empêche point le mouvement de rotation, ſur-tout dans la jeuneſſe de l'animal, dont alors la ſurface eſt encore unie, propre & flexible: Dans la vieilleſſe au contraire l'animal eſt ſouvent incapable de ſe mouvoir lui-même : c'eſt peut-être en reſtant long-temps ſans ſe rouler, que la téthye donne lieu aux teſtacées, aux pierres & à d'autres corps peſans de s'attacher autour d'elle. Ces corps l'empêchent abſolument de ſe rouler, & de paſſer d'un lieu à l'autre. Enfin, devenue immobile, dit M. *Donati*, elle paſſe de l'état parfait d'animal, à celui de plante-animal.

M. *Bianchi* dit qu'on devroit ranger la téthye dans la claſſe des *holothuries*. Voici la deſcription de cet animal, qu'il a découvert dans les plages de la mer Adriatique. *Tethyum plerumque ſphericum, malum aurantium luſitanicum formâ & colore referens, quod horizontaliter diſſectum, fibras radiatim oſſeas oſtendit.*

TETHYPOTEIBA, *vitis arbuſtina Piſonis*. Plante du Bréſil, qui naît ſur les orangers, quand certains petits oiſeaux, qu'on appelle *tétyns*, dit *Lémery*, y font leurs excrémens, leſquels contiennent, en apparence, la ſemence non digérée qu'ils ont avalée ſur d'autres plantes, & qui s'y implante à la maniere du gui & des autres plantes paraſites. Ses feuilles reſſemblent à celles du myrte. Cette plante ſe lie aux branches de l'arbre, quelquefois au point de l'étouffer : on s'en ſert au Bréſil pour diſſiper les enflures des jambes, pour

l'hydropiſie, pour fortifier les nerfs, & pour les maux des yeux.

TÉTINE, ſe dit du pis de la vache, de la truite, & de tous les animaux qui allaitent leurs petits. Chez la femme, cette même partie s'appelle *mamelon*.

TETLATHIAN : *voyez à l'article* GUAO.

TETRAO ou TETRAS, eſt le nom Latin ſous lequel on a d'abord connu le coq de bruyere, ainſi les deux eſpeces de *tetrao* de *Pline*, ſont de vrais coqs de bruyere : le beau noir luſtré de leur plumage, leurs ſourcils couleur de feu, qui repréſentent des eſpeces de flammes dont leurs yeux ſont ſurmontés : leur ſéjour dans les pays froids & ſur les hautes montagnes ; la délicateſſe de leur chair, ſont autant de propriétés qui ſe rencontrent dans le grand & le petit tétras, & qui ne ſe trouvent réunies dans aucun autre oiſeau ; ainſi l'on doit diſtinguer le tétras ou grand coq de bruyere, le petit tétras ou coq de bruyere à queue fourchue, & le petit tétras à queue pleine. C'eſt une opinion commune parmi les chaſſeurs, que les coqs de bruyere n'ont point de langue ; elle eſt fondée ſur ce que lorſqu'on a tué ces oiſeaux, leur langue ſe retire dans leur goſier avec toutes ſes dépendances ; peut-être l'aigle noir, dont parle *Pline*, & l'oiſeau du Bréſil dont parle *Scaliger*, que les chaſſeurs diſent n'avoir point de langue, ſont-ils dans le même cas. On a obſervé dans le géſier des tétras que l'on a ouverts, de petits cailloux ſemblables à ceux que l'on voit dans le géſier de la volaille ordinaire, preuve certaine qu'ils ne ſe contentent pas des feuilles & des fleurs qu'ils prennent ſur les arbres ; mais qu'ils vivent encore des grains qu'ils trouvent en grattant la terre. Lorſqu'ils mangent trop de baies de genievre, leur chair, qui eſt excellente, contracte un mauvais goût ; & ſuivant les remarques de *Pline*, elle ne conſerve pas long-temps ſa bonne qualité, dans les cages & les volieres où l'on veut quelquefois les nourrir par curioſité.

En Courlande, en Livonie, en Lithuanie, pour faire la chaſſe à ces oiſeaux, on ſe ſert d'un tétras empaillé, ou bien on fait un tétras artificiel avec de l'étoffe de couleur convenable, bourré de foin ou d'étoupe, ce

qui s'appelle dans le pays une *balvane*. On attache cette balvane au bout d'un bâton, & l'on fixe ce bâton ſur un bouleau, à portée du lieu que ces oiſeaux ont choiſi pour leur rendez-vous d'amour; car c'eſt le mois d'Avril, c'eſt-à-dire, le tems où ils ſont en amour que l'on prend pour faire cette chaſſe; dès qu'ils apperçoivent la balvane, ils ſe raſſemblent autour d'elle, s'attaquent & ſe défendent d'abord comme par jeu; mais bientôt ils s'animent & s'entrebattent réellement, & avec tant de fureur, qu'ils ne voient ni n'entendent plus rien, & que le chaſſeur qui eſt caché près de là dans ſa hutte, peut aiſément les prendre même ſans coup férir; ceux qu'il a pris ainſi, il les apprivoiſe dans l'eſpace de cinq à ſix jours, au point de venir manger dans la main. L'année ſuivante au printems on ſe ſert de ces animaux apprivoiſés, au lieu de balvanes, pour attirer les tétras ſauvages qui viennent les attaquer & ſe battent avec eux, avec tant d'acharnement, qu'ils ne s'éloignent point pour un coup de fuſil. Lorſque la ſaiſon des amours eſt paſſée, comme ils s'aſſemblent moins réguliérement, il faut une nouvelle induſtrie, pour les diriger du côté de la hutte du tireur de ces balvanes. Pluſieurs chaſſeurs à cheval, forment une enceinte plus ou moins étendue, dont cette hutte eſt le centre, & en ſe rapprochant inſenſiblement & faiſant claquer leur fouet à propos, ils font lever les tétras & les pouſſent d'arbre en arbre du côté du tireur, qu'ils avertiſſent par un coup de ſifflet. On prétend que lorſque ces oiſeaux volent en troupes, ils ont à leur tête un vieux coq, qui les mene en chef expérimenté; & qui leur fait éviter tous les pieges des chaſſeurs, enſorte qu'il eſt fort difficile dans ce cas de les pouſſer vers la balvane. On prétend avoir remarqué que lorſque les tétras ſe poſent ſur la cime des arbres & ſur les nouvelles pouſſes, c'eſt ſigne de beau tems; mais lorſqu'on les voit ſe rabatre ſur les branches inférieures & s'y tapir, c'eſt ſigne de mauvais tems, ce qui annonceroit dans ces oiſeaux une ſenſibilité ſinguliere, pour preſſentir la température du lendemain: dans le tems des grandes pluies, ils ſe retirent dans les forêts les plus touffues

pour y chercher un abri, & comme ils ſont alors fort peſans & qu'ils volent difficilement, on peut les chaſſer avec des chiens courans, qui les forcent ſouvent & les prennent même à la courſe : *voyez au mot* COQ DES BOIS OU DES BRUYERES, d'autres particularités curieuſes ſur leurs amours, &c.

TÉTRAPHOÉ. Les habitans de Guinée donnent ce nom à une plante célébre dans leur pays pour les cours de ventre. Les peuples de Malabar, chez qui elle croit auſſi, l'appellent *wellia cadavalli*. Petiver qui la range parmi les eſpeces de glouteron, la déſigne ainſi, *xantium Malabaricum, capitulis lanuginoſis*. Sa tige eſt ligneuſe & cotonneuſe : ſes feuilles ſont attachées par paires ſur de courtes queues, velues dans leur primeur & devenant enſuite rudes & âpres : les fleurs qui naiſſent en bouquets ſont compoſées de pétales d'un beau vert : les étamines ſont d'un beau rouge écarlate ; aux fleurs ſuccedent des fruits ligneux, ſemblables à ceux de nos grateculs, mais d'un tiers moins gros. La racine de cette plante eſt employée pour les hémorrhoïdes.

TETTE-CHEVRE ou CRAPAUD VOLANT ou CHAUCHE-BRANCHE, *capri-mulgus*. Nom d'un genre d'oiſeau de nuit, qui eſt en général de la grandeur du coucou : ſon cri eſt un roucoulement qui n'eſt nullement effrayant, ni diſgracieux.

Le TETTE-CHEVRE VULGAIRE, *capri-mulgus Europæus*. Selon *Albin*, cet oiſeau a dix pouces de longueur & vingt-quatre d'envergure ; la tête large & le bec extrémement menu, aplati & un peu recourbé ; la bouche large & grande, ainſi que le goſier ; les narines ont pour plumes huit eſpeces de ſoies de cochon, qui, ſelon M. *Linnæus*, lui ſervent à attraper facilement ſa proie, telle que papillons & autres inſectes : ſes yeux ſont grands comme dans tous les oiſeaux de nuit ; la poitrine & le deſſus du corps ſont ondés de gris, de noir, de blanc & de brun ; le derriere de la tête eſt de couleur de frêne, tiqueté de brun & ondé de noir ; la queue a cinq pouces de longueur, & eſt de la couleur du dos & des ailes avec des barres triangulaires, noires & couleur de feu, qui traverſent & pointent par en haut : elle eſt marquetée de noir & de rouge. Le mâle a une grande

tache blanche, preſque au milieu des ailes : les cuiſſes ſont petites, bien emplumées, d'un rouge brun ; les griffes noires & petites ; les pieds petits & velus, le doigt du milieu fort long, & l'ongle qui y tient eſt marqué d'écailles dentelées ; les doigts ſont unis enſemble par une membrane juſqu'à la premiere jointure ; le bord intérieur de la griffe eſt gluant comme dans le héron.

Cet oiſeau pond ſes œufs qui ſont longs, blancs & tiquetés de noir, dans le premier trou qu'il trouve en terre ; il les couve dans ce nid formé par le haſard ; & quand on l'inquiete, il emporte ailleurs ſes petits : on en voit beaucoup dans la forêt d'Eppingen en Angleterre ; il n'eſt pas rare en France, mais il eſt très-commun en Suede, &c. On diſtingue le mâle de la femelle par quelques bouts de plumes qui ſont blanches ; les yeux ſont très-grands, & les pennes lâches & égales.

M. *Klein* fait mention de pluſieurs tette-chevres. *Catesby* dit qu'à la Caroline l'air eſt rempli de ces oiſeaux avant la pluie ; c'eſt alors qu'ils guettent & qu'ils pourſuivent les mouches & les eſcarbots. La queue du tette-chevre de la Caroline eſt plus longue que dans les eſpeces de notre pays ; il a des taches jaunes au cou & aux ailes, il a auſſi une tache blanche ſur les plumes rectrices des ailes. Il y a auſſi des tette-chevres dans la Virginie, dans le Bréſil, qui ſont de la groſſeur d'un hibou.

M. *Sloane* fait auſſi mention d'un tette-chevre de la Jamaïque ; il eſt petit, de couleur pâle & varié de brun. M. *Linnæus* met le tette-chevre dans le genre des hirondelles ; la queue de cet oiſeau n'eſt point fourchue, toutes les plumes en ſont égales. On prétend qu'en Candie cet animal a le ſingulier inſtinct de chercher les étables des chevres pour ſucer le pis de ces animaux, parce qu'il eſt friand de leur lait ; & que c'eſt delà que lui eſt venu le nom de *tette-chevre* ; on ajoute qu'il pique ſi cruellement les mamelles de ces quadrupedes, qu'elles en meurent : mais ceci a beſoin de confirmation ; chez nous les tette-chevres ſe nouriſſent d'inſectes.

TETTIGOMETTRE. On donne ce nom au ver de la cigale, qui dans l'état de nymphe porte ſur le dos les tubercules ou fourreaux de ſes ailes : *voyez* CIGALE.

TETZAUHCOALT. Les Indiens appellent ainſi un beau ſerpent de l'Amérique, long d'environ vingt-ſept pouces, gros comme le doigt & dont la morſure eſt venimeuſe ; il a le dos noir, le ventre blanc pâle, la queue rouge par deſſous, & le ventre & le deſſus de la queue tachetés de petits points noirs. *Séba*, *Theſ. II*, *Tab.* 77, *n.* 2 & 3 ; & *Tab.* 80, *n.* 1, donne la figure & la deſcription de deux tetzauhcoalts. Le premier eſt une vipere rare du Bréſil ; la robe du mâle, quoique magnifique, eſt inférieure à celle de la femelle, mais ſa tête eſt moins groſſe que celle du mâle : le ſecond ſe trouve dans le Mexique, ſa gueule béante ne peut qu'inſpirer de la terreur ; cependant il n'attaque que les animaux plus foibles que lui ; il fuit à la vue d'un homme ; ſon habit ſemble être une riche broderie.

TEUCRIUM. Les Botaniſtes donnent ce nom à la *germandrée en arbre* & à la *ſauge amere*. Voyez ces mots.

TEXOCTLI, *arbor texoctlifera Mexicana*. Arbre qui croît ſans culture aux lieux montagneux du Mexique ; il eſt de la grandeur de nos pommiers. Ses branches ſont garnies d'une infinité de piquans ; les pommes & les feuilles qu'il porte reſſemblent aux nôtres, les feuilles ſont cependant plus rudes & plus dentelées ; les fruits ſont de la groſſeur d'un marron, jaunes & durs étant verts, mais devenant très-mous par la maturité ; ils contiennent trois ſemences fort dures. Les Mexicains laiſſent mûrir entiérement les fruits de cet arbre, après quoi ils les arroſent de nitre pour les conſerver. Ils prétendent que plus ces pommes ont une ſaveur déſagréable pour les Européens, plus elles ſont du goût des habitans du pays.

THA. Nom que l'on donne dans les îles d'Afrique au caméléon ; *voyez ce mot*.

THALICTRUM. *Voyez* RUE DES PRÉS.

THALITRON, *ſophia Chirurgorum*. Cette plante, qu'il ne faut pas confondre avec le *thalictrum* commun

mun qui eſt la *rue des prés*, croit ſur les vieux murs aux lieux rudes & incultes, même parmi les décombres des bâtimens où elle revient tous les ans, & ſe multiplie fort aiſément de graines; ſa racine eſt annuelle, blanche, ligneuſe & fibreuſe; elle pouſſe des tiges à la hauteur d'un pied & demi, rondes, dures & rameuſes, revêtues de feuilles aſſez amples, mais découpées très-menu, blanchâtres & un peu velues; d'un goût d'herbe potagere: ſes fleurs naiſſent en Juin & Juillet aux ſommités des tiges & des rameaux; elles ſont nombreuſes, petites, à quatre feuilles diſpoſées en croix & de couleur jaune pâle. A ces fleurs ſuccedent des gouſſes longues, gréles & déliées, remplies de ſemences menues, rondes, dures & rougeâtres.

M. *Guettard*, dans ſes *Obſervations ſur les Plantes*, fait un genre à part de cette plante, à cauſe de la différence de ſes pétales & de ſes filets; il l'a appellée *Deſcurea*, du nom de feu ſon grand pere, M. *Deſcurain*.

Le thalitron eſt d'un goût un peu aſtringent, mais âcre, & qui approche de celui de la moutarde; cette plante eſt vulnéraire, déterſive, anti-vermineuſe & fébrifuge; on donne ſa ſemence à la doſe d'un gros dans un potage ou dans du vin pour arrêter le cours de ventre; c'eſt un remede fort familier aux pauvres. Le ſuc, la conſerve & l'extrait des feuilles & des fleurs ſont propres pour le crachement de ſang, pour les fleurs blanches & pour le flux immodéré des hémorrhoïdes & des menſtrues.

Quant à ſon uſage extérieur, toute la plante pilée & appliquée ſur les bleſſures & les ulceres, les guérit en très-peu de temps; c'eſt pourquoi on l'a appellée *Sophia Chirurgorum*, la ſcience des Chirurgiens.

THÉAMEDE. Pierre dont les Anciens ont fait mention, & qui a la propriété de repouſſer le fer: on ſoupçonne que c'eſt ou la tourmaline, ou une pierre d'aimant dont le pôle eſt variable ou incertain.

THÉ, *thea*. Nom qu'on donne vulgairement à des feuilles de plantes deſſéchées & roulées, dont on fait uſage en infuſion ou décoction pour différens beſoins,

ainſi qu'on le verra ci-après à la ſuite de l'article des différentes eſpeces de thé.

THÉ D'AMÉRIQUE ou THÉ DE LA RIVIERE DE LIMA *voyez l'article* THÉ DE LA MARTINIQUE.

THÉ DES ANTILLES. Herbe qui croît abondamment entre les fentes des rochers, ſur les vieilles murailles, ainſi que dans les ſavannes & les jardins de ce pays, où on l'arrache comme une mauvaiſe herbe nuiſible. Cette plante s'éleve à trois pieds de hauteur; ſes branches ſont chargées de petites feuilles d'un vert foncé, longues & étroites, terminées en pointe & dentelées ſur les bords comme celles du thé de la Chine: on les eſtime ſudorifiques.

THÉ DES APALACHES ou APALACHINE ou CASSINE, *cacina Floridanorum*, eſt une feuille d'un vert brun, ferme & caſſante, longue d'un pouce & large de trois à quatre lignes, dentelée ſur les bords, d'un goût de thé léger: cette feuille eſt diſpoſée alternativement ſur un arbriſſeau qui reſſemble à l'alaterne, & dont les fruits ſont des baies quadrangulaires. (C'eſt l'*alaternoïdes Africana, lauri ſerratæ folio* de Commelin, *Præl.* 61.) On dit qu'il naît abondamment dans la Caroline. Depuis quelques années on nous apporte l'apalachine du Miſſiſſipi, & elle prend ſon nom des Apalaches, Nation Indienne qui fait un grand uſage de l'infuſion de cette feuille. *Ximenès* & *Laët* ont parlé de cette boiſſon, qu'ils nomment *caſſine* & qu'ils eſtiment propre contre la goutte & la néphrétique. *Voyez* THÉ DE LA MER DU SUD & THÉ DU PARAGUAY.

THÉ DE BOERHAAVE. *Voyez* ARBRE LAITEUX DES ANTILLES.

THÉ DU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE. Nom que que l'on donne auſſi à l'*apalachine*: voyez ce mot.

THÉ DE LA CHINE & DU JAPON, *thea officinarum*. On trouve ſous ce nom dans les boutiques différentes ſortes de thés qui ont été ramaſſés ſur des arbriſſeaux qui croiſſent dans l'empire de la Chine & du Japon.

Les Chinois diſtinguent quatre arbuſtes principaux à thés; ſavoir, le *ſong-lo*, le *wou-y*, le *pou-cul* & le *long-an*. Des Botaniſtes déſignent l'arbriſſeau du thé par

cette phraſe latine : *Evonimo affinis arbor, orientalis, nucifera, flore roſeo* ; on dit plus communément *the Sinenſium, ſive tſia Japonenſibus.* M. *Haller* pretend que le thé de la Chine eſt d'une claſſe aſſez voiſine des ronces, qui en différent cependant par le fruit : une eſpece de thé de la Chine eſt dit-il, à ſix pétales, & une autre à neuf. Voici la deſcription de cet arbuſte.

Les racines de l'arbuſte à thé ſont menues, fibreuſes & traçantes ; l'arbriſſeau eſt haut de cinq à ſix pieds, touffu & fort rameux : ſes feuilles ſont d'un vert foncé, pointues, longues d'un pouce, larges de cinq lignes, & dentelées à leur bord en maniere de ſcie ; ſes fleurs ſont en grand nombre, ſemblables à celles du roſier ſauvage. compoſées ordinairement de ſix pétales d'un blanc pâle, portées ſur un calice partagé en ſix pétites feuilles rondes, obtuſes & qui ne tombent pas.

Le centre de ces fleurs eſt occupé par environ deux cents étamines jaunâtres ; le piſtil ſe change en un fruit ſphérique, tantôt à trois ou à deux angles, & à trois ou deux capſules, ſouvent à une ſeule ; chaque capſule contient une graine dont la figure reſſemble à une aveline, elle eſt un peu moins groſſe, couverte d'une coque mince, liſſe, rouſſâtre (excepté la baſe qui eſt blanchâtre) laquelle contient une amande d'un blanc pâle, ridée, huileuſe, couverte d'un pellicule mince & griſe, d'un goût douceâtre d'abord, mais enſuite amer, & excitant des nauſées, enfin brûlant & très-deſſéchant.

On cultive cette plante dans le Japon & dans la Chine : elle ſe plaît dans des plaines baſſes & ſur le revers des montagnes tempérées & expoſées au ſoleil, & non dans des terres ſablonneuſes ou trop graſſes.

Le thé eſt devenu d'un uſage ſi fréquent dans l'Europe, qu'on s'intéreſſe néceſſairement à ſon hiſtoire. Voici la maniere dont on cultive cet arbriſſeau dans le Japon : on creuſe des foſſes rondes dans la terre à la profondeur de ſept à huit pouces, dans chacune deſquelles on jette pêle-mêle quarante ou cinquante follicules qui contiennent la graine de thé ; on recouvre enſuite ces foſſes : une partie de ces petites graines ſe développe bientôt ; elles pullulent & forment ſix, dix

ou douze petits arbriſſeaux, quelquefois plus, quelquefois moins. Les Cultivateurs n'y font pas d'autres façons, ſi ce n'eſt qu'ils ôtent les herbes inutiles qui s'y mêlent.

Il eſt rare que l'on recueille des feuilles de thé dans les trois premieres années; mais après ce temps, on en fait tous les ans une récolte abondante, obſervant néanmoins de ne pas laiſſer trop grandir les arbuſtes; car, abandonnés à eux-mêmes, ils s'éleveroient de plus de huit à dix pieds de haut: on ne doit pas non plus les laiſſer vieillir, parce que leurs feuilles deviennent trop épaiſſes & trop dures,

Vers la fin du premier mois de l'année Japonoiſe, c'eſt-à-dire, dans les premiers jours de Mars, les meres de famille, les enfans & les ſervantes ſortent du logis, viſitent les arbres à toutes heures, cueillent les feuilles qui viennent de paroître, lorſque le temps eſt ſec, & ſur-tout lorſque la chaleur eſt la plus grande; & ſur le ſoir elles les emportent chez elles dans des paniers; enſuite elles les mettent toutes ſur une platine de fer poli & chaude: elles les retournent continuellement avec la main juſqu'à ce qu'elles ſe fanent; elles les placent enſuite ſur des nattes ou ſur du papier, & elles les éventent pour les refroidir: après cela, elles les froiſſent dans des corbeilles plates, faites de roſeaux Indiens, juſqu'à ce quelles ſe rident davantage; elles les remettent de nouveau ſur une platine de fer, nette & modérément chaude; elles les retournent continuellement comme auparavant, avec les mains, juſqu'à ce qu'elles ſoient médiocrement dures; elles les retirent & les refroidiſſent en faiſant du vent; elles les retournent encore une troiſieme & une quatrieme fois ſur la platine de fer, en diminuant la chaleur par degré, afin qu'elles deviennent plus ſeches & plus dures: enfin elles les renferment & les conſervent dans des bouteilles de verre bien bouchées, & plus communément dans des boîtes d'étain groſſier enfermées dans des étuits de ſapin dont les jointures ſont bouchées avec du papier.

Après les avoir gardées pendant ſix jours environ dans ces vaſes, elles les en retirent & les trient, en

ſéparant les plus petites parties & les plus tendres, de celles qui ſont les plus grandes & les plus dures : elles les ſechent une cinquieme fois ſur la platine de fer, pour une plus grande ſûreté, & alors elles peuvent ſe conſerver un grand nombre d'années, ſi on les renferme exactement.

On apporte plus de ſoin & plus d'attention pour le thé de l'Empereur & des grands Seigneurs Chinois : on fait un choix ſcrupuleux de ces feuilles dans la ſaiſon convenable : on cueille les premieres qui paroiſſent à peine déployées au ſommet des plus petits rameaux : on les réſerve ( ſous le nom de *thé Impérial Chinois* ) pour ceux du pays qui ont le moyen de les acheter à grand prix : on en conſerve pour l'Empereur dans des vaſes de porcelaine. Les autres feuilles qu'on récolte en dernier ſur l'arbre, ſont d'un prix médiocre ; on les ſeche toutes à l'ombre, & on les renferme pour l'uſage du Peuple, dans de grands pots de terre dont l'ouverture eſt étroite. Parmi ces feuilles on retire encore celles qui ſont plus petites, car le prix varie ſelon la grandeur des feuilles ; plus elles ſont grandes, moins elles ſont cheres. On donne encore à ce thé le nom de *thé mandarin* & de *thé bourguemeſtre*, ſelon ſon odeur, ſa couleur & la grandeur des feuilles. On prétend que le thé des Courtiſanes Orientales n'eſt compoſé que de la fleur de l'arbuſte à thé. Le plus eſtimé au Japon eſt celui d'Udſi, petite ville aſſez proche de Meaco. Tout le thé qui ſert à la Cour de l'Empereur & dans la famille Impériale, doit être cueilli ſur une montagne qui eſt proche de cette ville, & qui forme un beau point de vûe : on le cultive avec une précaution inconcevable ; le plant eſt environné d'un vaſte & profond foſſé ; les arbriſſeaux y ſont diſpoſés en allées qu'on ne manque pas un ſeul jour de balayer : ceux qui en font la récolte doivent s'abſtenir de manger du poiſſon & de certaines viandes ; il faut auſſi qu'ils ſe lavent au moins deux fois par jour dans un bain chaud & dans la riviere ; l'on ne doit même toucher les feuilles qu'avec les mains gantées. Le premier Pourvoyeur de la Cour Impériale entretient des Commis qui veillent à la culture, à la récolte & à la préparation de cette ſorte de

thé, qu'on envoie bien empaqueté à la Cour ſous bonne & ſûre garde avec une nombreuſe ſuite.

On vend en Europe une eſpece de *thé Impérial* fort cher, non-ſeulement à cauſe du choix de ſes feuilles, mais à cauſe de leur odeur ſubtile & agréable qui eſt tant eſtimée des Indiens mêmes. Ce thé n'eſt pas le même qui porte ce nom en Chine & qui eſt réſervé pour les Grands du pays. Le thé Impérial d'Europe a la feuille aſſez grande, lâche ou moins roulée, & ſa couleur eſt d'un aſſez beau vert. M *Haller* obſerve que le thé le plus agréable eſt celui qui nous vient de la Chine par terre & que la Caravane apporte à Petersbourg. Il a une odeur de violette fort douce, que les thés arrivées par mer n'ont pas.

Le *thé vert* des boutiques eſt en feuilles longuettes, plus fortement roulées, tirant ſur le vert: quand elles ſont nouvellement préparées, leur infuſion eſt claire & verte, d'une ſaveur agréable, d'une douce odeur de foin nouveau, ou d'iris ou de violette; mais les Chinois prétendent que cette odeur ne lui eſt point naturelle; toujours eſt-il vrai qu'en Europe on ſe plaît à lui procurer ou conſerver, ou augmenter ce parfum, en mettant dans les caiſſes remplies de thé, des chapelets de racines d'iris de Florence: ce thé eſt légérement aſtringent; le ſucre que nous y mettons en corrige l'âcreté; mais à la Chine, l'uſage eſt de le boire pur.

Le *thé-bohea*, ou *thé-bout*, ou *thé-roux*, eſt d'un roux-noirâtre; la feuille en eſt petite, arrondie ou très-roulée: elle a été plus froiſſée & plus rôtie que le thé vert; on n'en fait la récolte qu'en Avril & Mai: cette eſpece de thé donne à l'eau une couleur jaunâtre: elle a peu d'âcreté; elle a le goût & l'odeur du thé vert: celui-ci ſe prend volontiers à l'eau, & le thé-bout au lait.

On diſtingue encore le *thé-pekao*, dont les pointes ſont blanchâtres: ſes feuilles ſont longues & petites, aſſez tendres; on ne ne s'en ſert guere en France qu'en médicament; & je me ſouviens qu'en Iſlande c'eſt la ſeule eſpece de thé dont on faſſe uſage en boiſſon avec du lait, du miel, & quelquefois un peu d'eau-de-vie

de genievre. Le *thé heyſven-skine* eſt rouſsâtre & comme bleuâtre. Le *thé ſaor-chaon* eſt d'un noir fauve. Le *thé ſon-lot*, ou plutôt *ſong-lo*, eſt d'un vert-brun. Le *thé kamphou* eſt verdâtre.

Au reſte, toutes les ſortes de thé du commerce ne proviennent pas d'autant d'arbuſtes différens, puiſqu'il n'y en a guere que quatre ſortes, dont nous avons fait mention; mais la plus grande différence de ces feuilles conſiſte dans le temps qu'on les a recueillies, & dans la maniere dont on les a préparées, laquelle eſt partituliere à chaque Province; enfin, le terroir, l'âge de l'arbuſte, &c. préſentent auſſi des différences dans les diverſes eſpeces de thé.

Il y a une Province en Chine & à Siam ou l'on expoſe les feuilles de thé nouvellement recueillies à la vapeur de l'eau bouillante, afin de les amollir: on les étale enſuite ſur des plaques de cuivre, ſous leſquelles on entretient du feu: les feuilles, en ſe ſéchant, acquierent une couleur brune, & ſe roulent d'elles-mêmes.

La grande conſommation utile & agréable que l'on fait en Europe & dans toute l'Inde, du thé (puiſqu'il s'en débite actuellement en Europe, par les diverſes Compagnies, huit à dix millions de livres par an) juſtifie aſſez les Chinois de la préférence qu'ils donnent à ces arbuſtes. Les feuilles de thé ſont d'autant meilleures, qu'elles forment une boiſſon plus douce. En France, les Payſans, le commun du Peuple, & même beaucoup d'autres Particuliers, ſont dans l'uſage de faire bouillir les feuilles de thé; mais cette méthode eſt mauvaiſe. En Angleterre, en Hollande, dans tout le Pays-Bas, en Allemagne & dans tout le Nord, on verſe de l'eau bouillante ſur le thé, & à diverſes repriſes, juſqu'à ce qu'on en ait retiré toute la teinture, enſuite on les jette, & on en met auſſi-tôt de nouvelles: ſi la premiere teinture eſt trop chargée, on la coupe avec de l'eau chaude, pour en tempérer l'amertume & la rendre plus agréable. On ſuit en cela la méthode des Chinois, qui ont, ainſi que les Hollandois, des théieres & des fourneaux faits exprès: ces derniers, en buvant cette teinture, tiennent du ſucre candi dans leur bouche.

Les Japonois pilent, ou plutôt font moudre leur *tchia* ou thé en une poudre fine, par le moyen d'une meule d'ophite ; ils mettent avec de petites cuillers cette poudre verdâtre, & qui a une aſſez bonne odeur, dans leurs taſſes ; ils verſent deſſus de l'eau bouillante avec un petit ſceau fait exprès ; ils agitent enſuite cette poudre avec de petits pinceaux de roſeaux Indiens, découpés avec art, juſqu'à ce qu'il s'éleve de l'écume ; ils prennent ainſi cette liqueur ſans ſucre. Leur thé, qu'ils appellent *chaa*, a les feuilles petites, d'un vert jaune, mais d'une odeur & d'une ſaveur agréable : nous lui donnons le nom de *fleur de thé*. Les Japonois & les Chinois font auſſi uſage de l'extrait de thé & de paſtilles de thé aromatiſées qui ſont d'un goût aſſez agréables.

A la Chine il y a certaines eſpeces de thé dont les feuilles, dans toute leur grandeur, & mêlées ſans choix, ſont vendues aux Tartares qui s'en accommodent très-bien : quoique la décoction qu'on en tire ſoit âpre, elle facilite la digeſtion des viandes crues dont ils ſe nourriſſent ; s'ils en ceſſent l'uſage, ils ont des indigeſtions continuelles.

Pluſieurs Marchands Chinois vendent quelquefois pour du thé, des feuilles de diverſes autres plantes : ils joignent au mot *thé* une épithete priſe du pays où croît la plante. C'eſt ainſi que nous appellons *thé de Suiſſes* un mélange d'herbes vulnéraires, connues ſous le nom de *falltranchs*, *&c.*

Les Chinois diſent que le mot *thé* eſt un mauvais mot de la Province de Fokien, & qu'on devroit prononcer *tcha*, qui eſt le terme de la Langue Mandarine. Ils attribuent au thé des vertus excellentes ; il rétablit, diſent-ils, la conſtitution du ſang, & diminue les vertiges ; il convient dans la néphrétique & aux hydropiques, parce qu'il eſt diurétique, il guérit les rhumes catarreux ; mais il empêche le ſommeil, ſur-tout dans ceux qui en boivent beaucoup lorſqu'ils n'y ſont pas habitués : le thé facilite la digeſtion. On prétend que les Chinois ſont exempts de la goutte, de la ſciatique & de la pierre, par le grand uſage qu'ils font du thé : c'eſt encore le premier antidote dans le Japon, contre la

foibleſſe de la vue & les maladies des yeux, qui ſont très-fréquentes dans ce pays.

Quoique cette plante ne ſoit pas dépourvue de toute vertu, comme le prétendent quelques perſonnes, il eſt conſtant qu'elle ne poſſede pas les propriétés ſans nombre que les Chinois lui-aſſignent. On ſait par experience que le thé, pris en ſubſtance ou en infuſion dans l'eau ou dans du lait, eſt utile dans les flux de ventre & dyſſentériques, & qu'il excite la ſueur; mais d'un autre côté on a obſervé dans les Indes & en Hollande, que les grands buveurs de thé à l'eau ſont maigres, & ont quelquefois des mouvemens convulſifs: ceux au contraire qui ne prennent du thé au lait que comme remede, en ſont très-ſoulagés dans les rhumes. L'uſage fréquent du thé ou plutôt de l'eau chaude, détruit l'eſtomac, le ton & le reſſort du genre nerveux. Cette boiſſon détruit auſſi les digeſtions de ceux qui en font un uſage habituel & journalier.

On doit encore obſerver que le thé contient des parties volatiles qu'il eſt utile de conſerver, ſoit en le deſſéchant lentement quand on l'a recueilli, ſoit en le faiſant infuſer dans des théieres couvertes, avec de l'eau bouillante, comme nous avons dit ci-deſſus. Ceci étant, on ſeroit tenté de croire que les feuilles fraîches du thé devroient être préférées dans l'uſage qu'en font les Chinois & les Japonois; mais, ſuivant *Kæmpfer*, les feuilles non deſſéchées ſont d'une amertume déſagréable, narcotiques, ennemies du cerveau qu'elles troublent, & des nerfs auxquels elles cauſent des tremblemens. Ce n'eſt que par l'exſiccation qu'elles perdent toutes ces mauvaiſes qualités. M. *Haller* prétend que le thé par lui-même eſt aſtringent, puiſqu'il donne de l'encre avec le vitriol de mars: mais ce n'eſt pas de la nature de la plante que dépend, dit-il, l'effet de la boiſſon.

THÉ D'EUROPE. *Voyez* VÉRONIQUE MALE.

THÉ DE FLANDRES. Les Colporteurs appellent ainſi une eſpece de thé de la Chine, dont on a déja tiré une légere teinture dans le Pays-Bas, & même en Angleterre: on en vend beaucoup en France & en Allemagne, aux gens du peuple dans les campagnes où

l'on fait un grand uſage de thé. Ce thé eſt à grand marché : ſes feuilles ſont grandes, & reſſemblent à celles du thé vert infuſé ; quelquefois on y mélange des feuilles de *ſainfoin*. Voyez ce mot.

THÉ DE FRANCE ou DE PROVENCE. Les Hollandois donnent ce nom, tant à Batavia qu'à la Chine, & dans le reſte de l'Inde Orientale, à la petite ſauge qu'ils font ramaſſer ſur nos côtes de Provence. On fait dans l'Inde un grand cas de ce thé François ; & les Hollandois le vantent extraordinairement aux Indiens. *Voyez à l'article* SAUGE.

THÉ DU FORT SAINT-PIERRE, *cuambu*. C'eſt une eſpece de *cariophyllata*, qui pouſſe une tige haute de trois ou quatre pieds, droite, grêle, carrée & connelée, rameuſe & d'un vert pourpre : ſes feuilles ſont oblongues, pointues, s'élargiſſant vers le milieu, & ayant la figure d'un fer de pipe, un peu velues, dentelées en leurs bords, diſpoſées par cinq le long d'un nerf, de couleur verte obſcure ; ſes fleurs naiſſent aux ſommets des branches : elles ſont en bouquets à fleurons jaunes ; il leur ſuccede de petites têtes rondes, garnies de deux crochets qui s'attachent aux habits des paſſans : elles contiennent des ſemences longuettes & dentées à leur ſommet ; ſes racines ſont menues, rameuſes & filamenteuſes, d'une odeur de girofle quand on les concaſſe. Cette plante eſt déterſive, inciſive, atténuante, céphalique, vulnéraire, propre pour diſſoudre le ſang caillé, priſe en décoction ou en poudre : on s'en ſert à la Martinique, ſur-tout au Fort Saint-Pierre, comme nous nous ſervons ici du thé.

THÉ DE LA MARTINIQUE. On y donne ce nom à deux eſpeces de plantes dont l'une s'appelle *cuambu*, & dont nous venons de parler dans l'article précédent ; l'autre eſt appellée THÉ D'AMÉRIQUE ou THÉ DE LA RIVIERE DE LIMA, *capraria Peruviana agerati*, *foliis abſque pediculis*. C'eſt un arbriſſeau originaire du Pérou, mais qui n'y eſt connu que depuis 1709 : ſes qualités qui ſont les mêmes que celles du thé de la Chine, firent bientôt abandonner celui-ci aux Péruviens, pour ne ſe ſervir que de celui qu'ils avoient

chez eux. Le Pere *Feuillée* assure qu'en 1711, on n'y parloit plus dans ce pays que du thé de la riviere de Lima. La racine ligneuse de cet arbrisseau, de même que les fibres & le chevelu dont elle est chargée, est couverte d'une écorce grisâtre & fort mince. Sa tige ligneuse est haute d'environ deux pieds, poussant plusieurs rameaux à la hauteur de sept ou huit pieds, grêles, d'un vert cendré, chargés de beaucoup de petites feuilles alternes, dentelées en leurs bords, verdâtres, succulentes, d'un goût foible de cresson. Ses fleurs naissent des aisselles des feuilles : elles sont d'une seule piece, découpées profondement en cinq parties, blanches ; leur pistil devient un fruit divisé en deux loges qui renferment des semences menues comme de la poussiere & grisâtres. Cet arbrisseau croit aux lieux pierreux, & près du rivage de la mer : les habitans de la Martinique & du Pérou se servent de sa feuille comme nous nous servons du thé ordinaire ; mais elle ne donne pas à l'eau une teinture si forte que celle du *cuambu*.

THÉ DU MEXIQUE ou AMBROISIE DU MEXIQUE, *botrys aut chenopodium ambrosioïdes Mexicanum*. Plante étrangere, fort utile pour les femmes en couche, & pour les crachemens de sang. Nous en avons parlé à la suite du mot BOTRYS, à l'article BOTRYS DU MEXIQUE.

THÉ ou CASSINE DE LA MER DU SUD. *Miller* dit que les Indiens de ces contrées en font grand cas, & que c'est presque le seul remede dont ils fassent usage à la Caroline. Dans un temps fixe de l'année, ils accourent de fort loin sur les bords de la mer, dont cette sorte de *cassine* n'est jamais éloignée : ils prennent sa feuille, la mettent dans une chaudiere pleine d'eau, qu'ils font bouillir sur le feu. Quand la décoction en est suffisamment faite, ils s'asseient autour de la chaudiere, & chacun en avale dans une grande tasse qui fait la ronde : ils continuent l'usage de cette infusion pendant deux ou trois jours ; elle a la propriété de les faire vomir sans effort, sans douleur, sans tranchées, & sans qu'ils soient obligés de se baisser. Lorsqu'ils se croient assez purgés, ils se chargent tous d'une brassée

des feuilles de *caſſine*, & s'en retournent dans leurs habitations.

M. *Frezier* dit que les Eſpagnols uſent de ce remede contre les exhalaiſons des mines du Pérou, & qu'on en fait grand uſage à Lima, où on l'apporte ſeche & preſque réduite en poudre. On met ſa feuille dans une taſſe de calebaſſe montée en argent, qu'on appelle *maté*: on y ajoute du ſucre, & l'on arroſe le tout d'eau chaude, qu'on boit ſans donner le temps à l'infuſion de ſe faire. Pour ne pas avaler les feuilles, on ſe ſert d'un chalumeau qui a une boule percée de trous à ſon extrémité. Ce chalumeau fait la ronde : on remet du ſucre & de l'eau ſur la feuille, quand la taſſe eſt vide : au lieu du chalumeau, qu'on appelle *bombilla*, d'autres enlevent les feuilles avec une petite écumoire appellée *apartador*. Cette liqueur eſt préférée au thé : elle a un goût plus agréable ; l'uſage en eſt ſi commun, que les habitans les plus pauvres en prennent le matin & même à toute heure du jour. Le commerce de ce *thé du Sud*, ſe fait à Santa-fé : on l'apporte par la riviere de la Plata. On en diſtingue deux eſpeces : l'une appellée *yerva de Palos*, & l'autre *yerva de Camini* ; celle-ci, qui vient du Paraguay, ſe vend la moitié plus cher que l'autre. On aſſure qu'on en tire tous les ans plus de deux cents cinquante mille livres peſant : ce détail nous porte à croire que l'*apalachine* & l'*herbe du Paraguay* ſont les deux plantes qui forment les deux eſpeces de *caſſine* ou *thé de la mer du Sud*. Voyez THÉ DES APALACHES & THÉ DU PARAGUAY. *Voyez auſſi* YERVA CAMINI.

THÉ ou HERBE DU PARAGUAY ou MATTE. Plante, qui, ſelon quelques-uns, pourroit être miſe au nombre des caſſines ou thé des Apalaches, parce qu'elle en a l'odeur & le goût.

Les Miſſionnaires établis dans le Paraguay en font un commerce ſi conſidérable avec leurs voiſins méridionaux, & ſur-tout avec les Eſpagnols, qu'ils en tirent en échange de quoi fournir à toutes les eſpeces de beſoin de leur pays ; ils ont l'attention de ne le vendre qu'en poudre groſſiere, afin de déguiſer la forme des feuilles qui compoſe ce thé dont on fait tant d'uſage

dans le Pérou, en Eſpagne, &c. Il paroît cependant que c'eſt le *thé de la mer du Sud*, peut-être celui qu'on appelle *thé de la riviere de Lima;* voyez ces mots. M. *de Bougainville* nous a donné une boîte de ce thé dont il a rapporté une grande proviſion en France, lors de ſon voyage dans la mer du Sud & à l'iſle Taïti; il nous a fait boire de ce thé à la maniere des Paraguays, c'eſt-à-dire, avec le chalumeau, comme il eſt dit à l'article ci-deſſus, & nous l'avons trouvé d'une odeur & d'une ſaveur très-agréables.

Comme cette herbe eſt très-rare en Europe, l'on peut y ſubſtituer le *viburnum piuni-folium* de *Linnæus*, comme ayant les mêmes vertus. Souvent dans le Paraguay & dans le Chili on y ſubſtitue l'herbe appellée *accioca;* voyez ce mot Voici ce qu'on lit dans l'Encyclopédie concernant l'*herbe du Paraguay*. Ce thé croît dans le Maracayan au Paraguay; c'eſt la feuille d'un arbre grand comme un pommier, elle reſſemble à la feuille d'un oranger, & ſon goût approche de celui de la mauve; on appelle *caacuys* la feuille en bouton, *caamini* la feuille parfaite, & *caaguazu* ou *yerva de palos* la feuille avec ſa côte: l'arbre croît dans des fonds marécageux.

THÉ DE LA RIVIERE DE LIMA. *V. à l'art.* THÉ DE LA MARTINIQUE.

THE DE SUISSE ou THÉ DE GLARNER. *Voy.* FALLTRANCHS.

THÉCA. Faux chêne du Malabar, dont on trouve des forêts; ſon tronc eſt gros & grand, revêtu d'une écorce rude, épaiſſe & cendrée; il pouſſe beaucoup de branches noueuſes & quadrangulaires; ſa racine eſt rougeâtre; ſes feuilles qui naiſſent par paires, ſont grandes, épaiſſes & d'un goût acide; ſes fleurs ſont petites, odorantes, blanches & à ſix pétales arrondies; elles ſont ſuivies par des fruits ſiliqueux qui contiennent chacun quatre ſemences d'un goût amer. Les Indiens emploient ſon bois, qui eſt blanchâtre & dur, dans la conſtruction de leurs Temples. La feuille du théca donne une liqueur qui ſert à teindre leurs cotons & leurs ſoies en pourpre; on mange cette même feuille, & on en fait un ſirop qui guérit les aphtes.

Les fleurs de cet arbre bouillies dans le miel du pays, ſont un remede contre la rétention d'urine & l'hydropiſie.

THÉRÉBENTINE ou TÉRÉBENTHINE DE CHIO ou DE SCIO & DE VENISE : *Voyez à l'article* MÉLEZE *& à la ſuite du mot* PISTACHIER. A l'égard des autres ſortes de térébenthines ordinaires : *V. aux mots* PIN *&* SAPIN. Le bijon & la perine vierge ne ſont que des térébenthines très-pures & très-fluides, qu'on retire du pin. Le térébinthe fournit auſſi une eſpece de térébenthine.

On trouve quelquefois dans les boutiques une térébenthine de Perſe ; mais toute celle que nous avons vue ſous ce nom eſt fort inférieure à celle qui eſt en uſage parmi les Orientaux, & qui n'eſt pas différente de celle de Chypre ou de Chio : on la recueille dans les montagnes & dans les déſerts aux environs de Smachia dans la Médie, de Schiras dans la Perſe, dans les territoires de Luriſtan & de Larens, & ſur-tout dans la montagne qui eſt auprès du village célebre de Majin, éloigné d'une journée de Sjiraſo, où il naît des térébinthes ou des piſtachiers ſauvages en grande abondance.

Les habitans retirent beaucoup de cette liqueur réſineuſe qui découle pendant la grande chaleur, de l'arbre auquel on a fait une térébration ( trou de tariere, ) ou d'elle-même par les fentes & les nœuds des ſouches qui ſe pourriſſent. Ils font un peu cuire cette liqueur à un feu lent, & ils la verſent avant qu'elle commence à bouillir ; étant refroidie, elle a la couleur & la conſiſtance de la poix blanche.

Cette térébenthine ne ſert aux Orientaux, dit *Kæmpfer*, que de maſticatoire. Les femmes qui demeurent en deçà du fleuve Indus en ont toujours dans la bouche, de ſorte qu'elles ne peuvent guere s'en paſſer quand une fois elles y ſont accoutumées. On dit qu'en attirant la lymphe, elle ôte les fluxions, donne de la blancheur & de la fermeté aux dents, excite l'appétit & procure à l'haleine une odeur agréable ; on en trouve par-tout dans les boutiques & chez les Parfumeurs en Turquie, en Perſe & en Arabie ſous le nom Turc de *ſakkis*, & ſous le nom Perſan de *konderuum*.

Les habitans du mont Benna en Perſe retirent la réſine du térebinthe en brûlant le bois même ; de ſorte qu'elle acquiert par-là une couleur d'un rouge-brun. Les Peintres du pays ſe ſervent de cette réſine qui eſt dure friable & brillante. On en trouve dans les boutiques ſous le nom de *ſijah Benna*, c'eſt-à-dire, noir du mont Benna, ou *rengi ſulah*, c'eſt-à-dire, couleur de ſulah.

Toutes les térébenthines ſont diſcuſſives, réſolutives, déterſives & propres à réunir les levres des plaies récentes : elles ſont intérieurement balſamiques & vulnéraires, & conviennent dans les exulcérations des viſceres ; elles excitent l'urine & lui donnent l'odeur de violette, quand même on ne toucheroit cette réſine que du bout du doigt, ou qu'on reſteroit pendant quelque temps dans un endroit où il ſe trouveroit de cette ſubſtance à decouvert ou employée en vernis. La térébenthine eſt auſſi d'un grand uſage dans la gonorrhée, les fleurs blanches & les engelures.

THÉRÉBINTE, *terebinthus vulgaris*. Arbre de hauteur médiocre, & qui croît naturellement dans l'iſle de Chio, dans l'Italie & dans les parties méridionales de la France & de l'Eſpagne ; ſon bois eſt dur, très-réſineux & reſſemble à celui du lentiſque ; ſon écorce eſt griſe & cendrée, on la vend quelquefois pour du véritable *narcaphte ;* voyez ce mot. Ses feuilles ſont vertes, annuelles & tombent en hiver ; elles ſont rangées pluſieurs ſur une côte qui eſt terminée par une ſeule feuille ; les fleurs ſont des eſpeces de chatons ou grappes : les fruits naiſſent ſur des pieds ou tiges qui ne portent point de fleurs, ce ſont des baies griſâtres, ovalaires, viſqueuſes au toucher, & qui teignent les mains d'une couleur bleue verdâtre. Parmi ces arbres il en vient plus de mâles que de femelles ; auſſi a-t-on ſoin de les enter pour avoir plus de fruits : il réuſſit également dans les terrains pierreux & entre les rochers. On fait des inciſions au tronc qui a quinze à dix-huit pouces de tour, & aux groſſes branches de cet arbre pour en retirer la réſine aromatique & fluide qui en découle alors ; cette opération ſe fait en Juillet. Souvent cette réſine diſtille naturellement des veſſies

qui paroiſſent comme autant de loupes à l'extérieur de l'arbre ; mais il paroit plus qu'eſſentiel de faire des ſaignées à tous les arbres qui abondent en ſuc propre & réſineux, autrement cette liqueur venant à ſe répandre dans l'intérieur de l'arbre, en arrête la végétation & le fait mourir. On eſtime le fruit, les feuilles & l'écorce du térébinthe propres à arrêter le cours de ventre, pour exciter l'urine & la ſemence ; il y a des contrées où l'on ſale le fruit pour le conſerver & le manger enſuite. Il paroit que le térébinthe eſt d'une longue durée, on en voit en Italie qui ſont très-vieux ; & *Joſeph*, l'Hiſtorien, rapporte au *Livre* 5, *chapitre* 31 *de la Guerre des Juifs*, que l'on voyoit de ſon temps à ſix ſtades de la ville d'Ebron un térébinthe qui exiſtoit depuis la création du monde. Le térébinthe n'eſt véritablement que l'arbre deſigné ſous le nom de *piſtachier ſauvage* ; voyez ce mot.

THÉOMBROTION. Eſpece de ſimple qui entroit dans la potion que *Démocrite* preſcrivoit aux femmes & aux hommes pour avoir de beaux & bons enfans. *Leclerc*, *Hiſtoire de la Médec. p.* 97. *Edit. de* 1729.

THERMES, *thermæ*. Nom donné en Hiſtoire naturelle aux citernes où ſe trouvent des bains tiedes ou des eaux naturellement chaudes. Les degrés de chaleur de ces eaux ſont peu conſtans ; il y en a où l'on pourroit faire cuire des œufs, d'autres ſont à peines tiedes ; ces différences dépendent de la nature des mélanges dans ces eaux, de leurs proportions & de la diſtance que les eaux ont à parcourir dans les ſouterrains. Ceci rend raiſon auſſi de la cauſe qui fait que telle eau minérale eſt plus ou moins dégoûtante & purgative qu'une autre : *V. à l'art.* EAUX.

Les Anciens ont auſſi appellé *thermes* la borne ou le tronc d'arbre placés dans les champs pour ſervir de ſéparation entre les héritages. Ces bornes furent miſes au nombre des Dieux par les Romains : leur culte alloit juſqu'à l'adoration ; on couronnoit ce Dieu de fleurs, on l'emmaillotoit avec des linges. on lui offroit des ſacrifices de fruits, d'agneaux, de cochons de lait. Il faut avouer, dit un Auteur moderne, que ce Dieu pacifique, dont les fonctions avoient pour objet

le

le partage des biens, la poſſeſſion des héritages & la tranquilité publique, étoit un des plus utiles de l'antiquité.

THIARE; *voyez à l'article* BUCCIN. On trouve à l'île de France une thiare fluviatile, d'un vert foncé, à ſept orbes couronnés de tubercules aigus en forme d'épines. Celles de la riviere de S. Thomé aux Indes orientales ſont de couleur fauve.

THIN. Les anciens Auteurs, & ſur-tout les Médecins Arabes, ont déſigné par ce mot les terres bolaires d'uſage en Pharmacie: *voyez* BOLS.

THLASPI ou TARASPIC. Des diverſes eſpeces de thlaſpi connues, nous ne citerons que les trois ſuivantes, qui ſont les ſeules d'uſage.

1°. Le THLASPI ou THARASPIC ORDINAIRE, appellé par quelques-uns MOUTARDE ou SENEVÉ SAUVAGE, *thlaſpi vulgatius*. Cette plante croît aux lieux incultes, pierreux & ſabloneux, mais expoſés au ſoleil, quelquefois entre les blés, ſur les toits & contre les murailles. Sa racine eſt aſſez groſſe & fibreuſe, ligneuſe, blanche & un peu âcre; elle pouſſe des tiges à la hauteur d'environ un pied; rondes, velues, roides, rameuſes, garnies de feuilles ſans queue, pyramidales, crenelées en leurs bords, d'un vert blanchâtre & d'une ſaveur âcre & piquante: ſes fleurs qui paroiſſent en Mai, ſont petites, blanches, nombreuſes, compoſées chacune de quatre pétales en croix, avec ſix étamines à ſommets pointus: à ces fleurs ſuccedent des fruits arrondis, aplatis en bourſe, ailés & échancrées par le haut, diviſés en deux loges, qui contiennent des graines aplaties, d'un rouge noirâtre, d'un goût âcre & brûlant, comme la moutarde & le creſſon alenois; elles mûriſſent en Juin. On nous en apporte du Languedoc & de la Provence, parce qu'elle eſt plus forte & mieux nourrie qu'en nos pays tempérés.

2°. Le THLASPI DES CHAMPS A LARGE SILIQUE, *thlaſpi arvenſe ſiliquis latis*. Cette plante, qui dure depuis le commencement du printems juſqu'à la fin de l'automne: croît aſſez par-tout. Sa racine eſt petite & oblique, d'un goût légumineux, un peu amer: ſes tiges ſont hautes d'un pied, anguleuſes, cannelées &

en guiſe de maſticatoire, pour décharger le cerveau d'une pituite ſurabondante; elle mondifie & déterge les ulceres externes: c'eſt un des ingrédiens de la grande thériaque.

THON, *thunnus*. Poiſſon de mer, maſſif & ventru, couvert de grandes écailles & d'une peau déliée: on le place dans le genre du maquereau: il a le muſeau pointu & épais, les dents aigues & petites, les ouies doubles, deux nageoires auprès des ouies, & le dos noirâtre: ſa queue eſt large & formée, dit *Lémery*, en croiſſant; c'eſt en elle que conſiſte ſa force & ſa défenſe.

Ce poiſſon eſt naturellement fort craintif, & il ſuffit de faire beaucoup de bruit, ou qu'il tonne, pour le faire ſauver & jeter étourdiment dans les foſſes où les filets ſont tendus: il habite les lieux limoneux de la mer; il mange de l'algue & de pluſieurs autres plantes maritimes; il va toujours en troupe. On connoit qu'il approche, par le bruit qu'il fait en agitant violemment l'eau de la mer par où il paſſe. La viteſſe avec laquelle nagent les thons & pluſieurs autres poiſſons, & la durée conſtante de cette viteſſe, ne paroîtroient pas vraiſemblables, ſi elles n'étoient pas bien connues. M. *le Chevalier de Chimbaud*, étant parti de la Martinique pour France par la voie de Marſeille, dit que dans cette traverſée, qui fut de plus de cent jours, il rencontra une quantité prodigieuſe de thons qui l'accompagnerent pendant quarante-ſept jours: ils diſparurent tous au moment que l'on quitta l'Océan pour entrer dans le détroit de Gibraltar.

Cependant le thon ſe trouve en abondance dans la Méditerranée, & principalement ſur les côtes de la Provence: on y en prend qui peſent juſqu'à cent vingt livres & plus. On a préparé pour cela une pêcherie qu'on appelle *madrague*: on l'y prend avec une eſpece de rets ou de gros filet, qu'on appelle *thonnaire*. Il n'oſe ſortir de ce filet, & principalement lorſqu'on a trouvé le moyen de le faire coucher ſur le dos: il meurt en peu de tems quand il eſt pris. Il ſe fait auſſi une pêche abondante de thon ſur les côtes de Baſques & de Labour, dans le reſſort de l'Amirauté de Bayonne: cette pêche commence à la mi-Avril, & ſe con-

tinue juſqu'au commencement d'Octobre: là elle ſe fait à la ligne, le bateau toujours à la voile; l'hameçon eſt recouvert d'un vieux linge ou d'un petit ſac taillé en forme de ſardine, dont les thons ſont fort friands: comme ce poiſſon eſt vorace, il gobe auſſitôt l'hameçon; chaque bateau ramene quelquefois cent cinquante thons.

La chair du thon reſſemble aſſez à celle du veau: l'endroit le plus délicat eſt la poitrine. Quand il eſt nouvellement pêché, & qu'on le coupe auſſi-tôt, ſa chair eſt rouge: elle eſt ferme, très-bonne à manger & nourriſſante; on la mange rôtie; on la ſale auſſi pour la conſerver, ou on la marine étant cuite avec l'huile de Provence & le ſel. On tranſporte par-tout de ce poiſſon mariné & dépecé par tronçons, ſous le nom de *thonnine*.

THORE ou THORA, *ranunculus cyclaminis folio, aſphodeli radice*, eſt une eſpece d'aconit mortel ou de renoncule, qui pouſſe de ſa racine deux ou trois feuilles preſque rondes, ſemblables à celles du cyclamen ou pain de pourceau, mais une fois auſſi grandes, dentelées en leurs bords: il s'éleve d'entr'elles une tige garnie en ſon milieu d'une ou de deux feuilles, pareilles à celles d'en bas, mais ſans queue. Les fleurs naiſſent à l'extrémité de la tige compoſée chacune de quatre feuilles jaunes, diſpoſées en roſe. Le fruit eſt arrondi & formé de pluſieurs ſemences plates, ramaſſées en maniere de tête. Sa racine eſt à petit navet comme l'aſphodele.

Cette plante contient de l'huile, & un ſel âcre & corroſif. On ſe ſert de ſon ſuc pour empoiſonner les fleches & autres armes dont on tue les loups, les renards & les autres bêtes nuiſibles: elle croît ſur les Alpes; priſe intérieurement, c'eſt un poiſon dangereux.

On prétend que les Eſpagnols, dans le tems que l'arbalête étoit leur arme principale, empoiſonnerent leurs fleches, comme ils firent en 1550 dans leurs combats contre les Maures, en ſe ſervant du ſuc d'une eſpece d'aconit qui vient au voiſinage de Grenade, & qu'on nomme, par cette raiſon dans le pays, *herbe*

*d'arbalète:* ils ſe ſervirent auſſi du ſuc de l'hellebore noir qui croît dans les montagnes de Caſtille. L'effet de ces deux poiſons, inſinués dans le ſang, produit, dit-on, le vertige, des engourdiſſemens, l'enflure du corps & la mort. M. *Haller* obſerve que le thora paſſe communément dans les Alpes pour la plante appellée cabaret (*aſarum*) & qu'on le prend intérieurement pour un émétique; mais l'aſarum n'eſt point le thora.

Il croît communément dans les mêmes Alpes une plante, nommée *anthore*, que l'on regarde comme l'antidote ſpécifique du poiſon de cette plante; ce qui lui a fait donner le nom d'*anthore* ou *antithore*. M. *Haller* prétend qu'il n'y a rien de réel dans cette idée; l'anthora étant une eſpece d'aconit, ne peut être que ſuſpecte.

On peut obſerver que l'une & l'autre croiſſent ſur les Alpes. *Voyez* ACONIT & ANTHORE.

THOUAROU; c'eſt l'hirondelle de mer, qui ſe trouve à la Jamaïque. *Voyez* HIRONDELLE DE MER.

THOUYOU ou TOUYOU, *rhea*. Nom donné à un genre d'oiſeau ſeul de ſon eſpece, & qu'on appelle improprement *autruche d'Amérique:* le caractere du touyou eſt d'avoir trois doigts antérieurs, & point par derriere, ayant d'ailleurs le plumage & le volume du corps d'une médiocre autruche: ſes plumes ne lui ſervent point pour le vol. Cet oiſeau n'a point de queue: ſes yeux ſont fort noirs & ſes doigts ſont armés d'ongles epais, obtus & noirs: au talon ſe trouvent des calloſités très-ſaillantes & arrondies. Cet oiſeau eſt tout à la fois frugivore & carnivore; on le trouve dans la Guiane & au Bréſil.

Cet oiſeau, dit M. *de Buffon*, ſans être tout-à-fait auſſi gros que l'autruche, eſt le plus gros oiſeau du nouveau Monde; les vieux ont juſqu'à ſix pieds de haut; ſon corps eſt de forme ovoïde, & paroît preſque entiérement rond, lorſqu'il eſt entiérement revêtu de ſes plumes; ſes ailes ſont très-courtes & inutiles pour le vol, quoiqu'on prétende qu'elles ne ſoient pas inutiles pour la courſe: il a ſur le dos & aux environs du croupion de longues plumes qui lui tombent en ar-

riere & recouvrent l'anus; il n'a point d'autre queue; tout ce plumage eſt gris ſur le dos & blanc ſur le ventre: c'eſt un oiſeau très-haut monté, ayant trois doigts à chaque pied, & tous trois en avant; car on ne doit pas regarder comme un doigt ce tubercule calleux & arrondi qu'il a en arriere, & ſur lequel le pied ſe repoſe comme une eſpece de talon. On attribue à cette conformation la difficulté qu'il a de ſe tenir ſur un terrain gliſſant, & d'y marcher ſans tomber; en récompenſe il court très-légérement en pleine campagne, élevant tantôt une aile, tantôt une autre avec des intentions qui ne ſont pas encore bien éclaircies; *Marcgrave* prétend que c'eſt afin de s'en ſervir comme d'une voile pour prendre le vent; *Nieremberg* dit que c'eſt pour rendre le vent contraire aux chiens qui le pourſuivent; *Piſon* & *Klein* croient que c'eſt pour changer ſouvent la direction de ſa courſe, afin d'éviter par ces zig-zags les fleches des Sauvages; d'autres enfin veulent qu'il cherche à s'exciter à courir plus vîte, en ſe piquant lui-même avec une eſpece d'aiguillon dont ſes ailes ſont armées; mais quoi qu'il en ſoit des intentions des touyous, dit M. *de Buffon*, il eſt certain qu'ils courent avec une très-grande viteſſe, & qu'il eſt difficile à aucun chien de chaſſe de pouvoir les atteindre: on en cite un qui ſe voyant coupé ſe jeta avec une telle rapidité qu'il en impoſa aux chiens, & s'échappa vers les montagnes: dans l'impoſſibilité de les forcer, les Sauvages ſont réduits à uſer d'adreſſe & à leur tendre des pieges pour les prendre. On peut conjecturer que ces oiſeaux, ayant le même inſtinct que celui des autruches, qui eſt d'avaler des pierres, du fer & autres corps durs, ils ſont auſſi frugivores comme les autruches, & que ſi les touyous mangent quelquefois de la chair, c'eſt, ou parce qu'ils ſont preſſés par la faim, ou qu'ayant les ſens du goût & de l'odorat obtus comme l'autruche, ils avalent indiſtinctement tout ce qui ſe préſente. Sous les zones brûlantes ces oiſeaux ne couvent point leurs œufs, mais bien ſous celles où il fait moins chaud; on prétend que le mâle ſe charge de ce ſoin: ce qui aura donné lieu à cette aſſertion, c'eſt qu'on aura trouvé à quelques

couveuſes des teſticules, & peut-être une apparence de verge, comme on en voit à l'autruche femelle. Les jeunes touyous qui viennent de naître ſont ſi familiers, qu'ils ſuivent la premiere perſonne qu'ils rencontrent; mais en vieilliſſant, ils acquierent de l'expérience & deviennent ſauvages: il paroît qu'en général leur chair eſt un aſſez bon manger, non cependant celle des vieux qui eſt dure & de mauvais goût. On pourroit perfectionner cette viande en élevant des troupeaux de jeunes touyous, ce qui ſeroit facile, vu la diſpoſition qu'ils ont à s'apprivoiſer, les engraiſſant & employant tous les moyens qui ont réuſſi à l'égard des dindons, qui viennent également des climats chauds & tempérés de l'Amérique. Les plumes des touyous, ne ſont point à beaucoup près auſſi belles que celles des autruches.

THRAN. Dans tout le commerce du Nord, on donne ce nom à l'huile de poiſſon, faite par une ſorte de diſtillation. Celle que l'on tire de la graiſſe de baleine non bouillie, s'appelle *thran clair*; & l'autre, qui vient de la graiſſe bouillie, eſt nommée *thran brun*.

Le meilleur thran eſt celui qui eſt pur, & qui dégoutte des foies des cabeliaux, des chiens marins & d'autres poiſſons. C'eſt pour cet effet que les Iſlandois ont grand ſoin d'amaſſer tous ces foies dans des tonneaux, où ils les laiſſent fondre pendant environ ſix ſemaines. Ils ôtent au bout de ce tems, tout le thran qui en a exſudé ou diſtillé de lui-même, & le mêlent, ſans le faire bouillir, avec le thran clair de baleine, pour le rendre meilleur. Ils font enſuite bouillir le reſte, qu'ils ajoutent au thran brun, & trafiquent l'un & l'autre avec les Marchands Danois.

Les Norwégiens font auſſi beaucoup de thran avec des foies de dorchs (dorques) & de cabéliaux, lorſqu'ils fendent ces poiſſons pour en faire du ſtocfiſch. Ils expoſent ces foies au grand air, & en laiſſent dégoutter la graiſſe.

Les François les imitent à cet égard ſur les bancs de Terre-Neuve, où ils tirent auſſi du thran des foies de leurs morues: *conſultez Anderſon, Hiſtoire Naturelle d'Islande, page 206.*

THURON ou THURUS. Animal quadrupede, qui eſt le *thur* des Polonois, l'*urus* de pluſieurs Naturaliſtes, & l'*aurochs* de M. *Briſſon* : voyez AUROCHS.

THUYA : *voyez* ARBRE DE VIE.

THYM ou THIM, *thymum*. Plante ou ſous-arbriſſeau dont on diſtingue pluſieurs eſpeces, qu'on pourroit, dans le beſoin, ſubſtituer les unes aux autres : mais nous nous bornerons à décrire les trois ſuivantes, qui ſont principalement d'uſage, ſoit en médecine, ſoit dans les alimens.

1°. Le THYM DE CRETE OU DE CANDIE, *thymum Creticum verum*. C'eſt le thym de Dioſcoride ou des Anciens. Cette plante, dont l'odeur eſt fort agréable, naît très-communément en Candie, dans l'île de Corfou, dans toute la Grece, en Sicile dans les endroits arides, ſur les collines pierreuſes de ces îles & le long des côtes maritimes tournées au Midi, même en Eſpagne.

On la cultive dans les jardins des Curieux ; mais elle eſt rare dans nos climats tempérés, où elle eſt fort difficile à élever. Sa racine eſt dure, un peu ligneuſe & fibreuſe : elle pouſſe un ſous-arbriſſeau, qui croît ſouvent juſqu'à la hauteur d'un pied, diviſé en pluſieurs rameaux, grêles, ligneux, blancs, garnis de feuilles oppoſées, menues, étroites, blanchâtres & d'un goût âcre. Ses fleurs naiſſent au mois de Juin, en maniere de tête ou en épis courts aux ſommets des rameaux ; leur couleur purpurine varie ſuivant le terrain : elles ſont formées en gueule ; chacune d'elles eſt un tuyau découpé par le haut en deux levres ; il lui ſuccede quatre ſemences arrondies, renfermées dans une capſule qui a ſervi de calice à la fleur.

2°. Le THYM A LARGES FEUILLES, *thymum vulgare folio latiore*. Cette plante croît naturellement dans les pays chauds : on la cultive dans les jardins, où elle fleurit, comme les autres eſpeces de thym, en Mai, & tout l'été. Sa racine eſt vivace ; ſa tige eſt baſſe, rameuſe ; ſes feuilles ſont petites & étroites, d'un vert obſcur, rarement blanchâtres ; ſes fleurs, ſes ſemences, &c. reſſemblent aſſez à celles de l'eſpece précédente.

3°. Le PETIT THYM DES JARDINS ou le THYM À FEUILLES ÉTROITES, *thymum minus noſtras* : il croît abondamment en Italie, en Provence, en Languedoc & en Eſpagne. On le cultive par-tout dans les jardins, qu'il parfume par ſon odeur forte, aromatique & des plus agréables. Cette plante réſiſte aiſément aux rigueurs de l'hiver en certains pays : ſa racine eſt petite, ligneuſe, entourée de fibres & vivace : elle pouſſe, en maniere de ſous-arbriſſeau, beaucoup de petits rameaux ronds, ligneux, un peu velus, garnis, comme par étages, de petites feuilles, plus étroites que celles du ſerpolet, d'un blanc cendré & d'un goût âcre; ſes fleurs naiſſent aux ſommités des rameaux en forme d'épis : elles ſont petites & ſemblables, ainſi que ſes graines, à celles des eſpeces précédentes.

THYM SAUVAGE ORDINAIRE. *Voyez à l'article* SERPOLET.

Les eſpeces de thym que nous venons de décrire, ont une odeur ſuave & un goût pénétrant, chaud & aromatique : elles contiennent beaucoup d'huile & de ſel eſſentiel : diſons une eſpece de camphre.

La culture du thym eſt des plus faciles; il ſe plaît également dans toutes ſortes de terrains : on doit avoir ſoin de l'arracher de tems en tems pour en diviſer les pieds en pluſieurs touffes enracinées, & les replanter plus profondément, d'autant plus que cette plante pouſſe toujours de nouvelles racines à la ſurface de la terre, & que par conſéquent les anciennes meurent. Les ſupérieures périſſent auſſi durant les ſéchereſſes, quand elles ne ſont pas enterrées. Le thym multiplie auſſi de graines mûries en Juillet : ſes feuilles tombent rarement en hiver : on peut faire avec le thym, dans les jardins, des bordures qu'on tond aux ciſeaux, & il produit un très-bel effet quand il eſt en fleur.

L'uſage du thym eſt intérieur & extérieur. Dans le premier cas il fortifie le cerveau, raréfie les humeurs viſqueuſes, facilite la digeſtion, remédie à l'aſthme : on s'en ſert auſſi en cuiſine pour relever la ſaveur des viandes & du poiſſon, ſur-tout dans les court-bouillons & les ragoûts. Cette plante appaiſe le paroxiſme épileptique, guérit les maux de tête : elle eſt ſalutaire

aux vieillards, aux flegmatiques & aux femmes, pour provoquer les regles & les vuidanges. Extérieurement le thym eſt réſolutif, ſoulage la goute ſciatique : on en fait des décoctions aromatiques & céphaliques, dont on ſe ſert en fomentation pour baſſiner les parties nerveuſes & muſculeuſes trop affoiblies ou trop gonflées. Son huile eſſentielle eſt carminative, ſtomachique & diurétique, propre pour le mal de dents qui vient de carie; il ſuffit d'en imbiber un peu de coton, qu'on introduit dans le trou de la dent malade. Cette même huile, qui eſt anti-apoplectique, excite l'appétit, réſiſte au venin, fait ſuer, & facilite l'accouchement.

THYMELÉE ou GAROU, ou TRENTANEL, *thymelea*. Son fruit eſt, dans ſa maturité, une ſorte de baie rougâtre; qu'on appelle *coccus* ou *grain de Gnide*.

Les Teinturiers de Provence donnent le nom de *malherbe* à cette eſpece de thymelée, dont le bois de la racine colore en jaune : *voyez aux mots* BOIS GENTI & MALHERBE. M. *le Roi* a publié un uſage peu connu de cette plante appliquée à la peau nue; elle tire de l'eau, ſans former de veſſie. Cet Auteur en a trouvé l'effet ſalutaire dans bien des maladies.

THYMIAMA ou TIGNAME. *V.* NARCAPHTE.

THYMO ou THYM. Poiſſon de riviere à nageoires molles, qu'on trouve abondamment dans le Teſſin, fleuve de l'Italie. On lui a donné le nom de *thym*, parce que, dit *Rondelet*, il en a l'odeur quand il eſt fraîchement pêché : il a un pied & demi de longueur; ſa tête eſt petite, ſon ventre avancé; ſon corps eſt bleu : il a deux nageoires aux ouies, & deux autres au bas du ventre proche de l'anus; la premiere nageoire du dos eſt grande & rouge, tiquetée de noir : ſa queue eſt large & fourchue.

TIBURIN ou TIBURON. Animal de mer cétacée, oblong & à nageoires cartilagineuſes; très-cruel, fort vorace, fin, ruſé & avide de chair humaine : il a des dents qui coupent comme un raſoir. Il eſt très-dangereux de ſe baigner dans les endroits où cet animal ſe trouve. Il a trois pointes ſur le dos, en forme de pertuiſanes. On dit que l'envie d'attraper quelque corps

d'homme, leur fait quelquefois ſuivre un vaiſſeau plus de cinq cent lieues; & que dès qu'il meurt un Matelot ou un Eſclave, & qu'on le jette à la mer, on voit auſſitôt & avec horreur, quatre ou cinq de ces affreux animaux qui ſe plongent pour ſaiſir le cadavre, ou qui s'élancent en l'air pour le prendre dans ſa chute, ils le déchirent & le dévorent en un inſtant. Si quelque autre arrive trop tard, & qu'il prétende avoir part à la proie, il s'élance ſur les autres, le combat s'engage, ils s'attaquent entr'eux avec une fureur incroyable: on leur voit lever la tête & la moitié du corps hors de l'eau, & ſe porter des coups terribles; l'agitation que leurs mouvemens impétueux cauſent à la mer, forme le ſpectacle le plus effrayant.

Des voyageurs rapportent que cet animal de mer eſt ſi goulu qu'il avale un homme tout entier, & que l'on en prit un du ventre duquel on tira un Negre qu'il venoit d'avaler, & qui vécut encore vingt-quatre heures. Il n'eſt pas rare de leur trouver des inſtrumens de fer dans les entrailles.

On rencontre beaucoup de tiburons dans la mer des Indes; ils ont plus de vingt pieds de long & dix de circonférence. On dit que le mâle a le membre génital double & long: la femelle a la matrice diviſée en deux; elle eſt vivipare, & allaite ſon petit comme la femelle de la baleine. Le tiburon a un double & triple rang de dents bien ſerrées. Il nage d'une viteſſe extrême, & devance les vaiſſeaux quelque vent favorable qu'ils aient. On le prend avec un hameçon de fer garni de thon. Quinze homme ſuffiſent à peine pour le tirer à bord, & il y a du danger quand il a avalé l'hameçon, qu'en s'approchant du vaiſſeau il n'y donne de furieux coups. C'eſt dans ces momens que ſa fureur ſe réveille & qu'il s'agite le plus. Sa peau eſt très-dure, & comme impénétrable aux traits. On trouve dans la tête de cet animal trois ou quatre os pierreux, inſipides, dont on fait aiſément une poudre en les râpant, & qu'on recommande pour la difficulté d'uriner.

On prétend que le tiburon eſt une variété, ou au plus une eſpece de grand chien de mer, dont nous avons parlé à l'article REQUIN : *voyez ce mot.* Les Ma-

telots ſont auſſi le même uſage de ſa chair qui eſt capable de donner le cours de ventre à des gens délicats.

Cet animal n'a qu'un inteſtin aſſez grand; c'eſt d'où lui vient ſa grande voracité: il a le cœur petit, mais ſi vivace, que quand il eſt tiré de ſon corps & coupé en pluſieurs morceaux, il palpite encore.

TIENT-FERME. *Goëdard* donne ce nom à une eſpece de chenille (fauſſe chenille) qui ſe nourrit de feuilles tendres d'ancolie: il eſt difficile de la détacher de deſſus ces feuilles: elle ronge auſſi celles des roſiers & des groſeilliers.

Ces fauſſes chenilles ſont très-communes. Ce qu'il y a de particulier, c'eſt qu'elles ne craignent ni la pluie ni le vent, ni le froid: elle ſe métamorphoſent en une eſpece de mouche noire.

TIERCELET, autrement dit MOUCHET ou ÉMOUCHET; c'eſt le mâle de l'*épervier*. Voyez ce mot.

On donne auſſi le nom de *tiercelet* à *l'autour*: il eſt même d'uſage en Fauconnerie de donner ce nom au mâle de tous les oiſeaux de proie, parce qu'ils ſont ordinairement d'un tiers plus petit que les femelles.

TIGE. Les Botaniſtes donnent ce nom à cette partie des plantes qui naît des racines & qui ſoutient les feuilles, les fleurs & les fruits. La tige dans les arbres s'appelle TRONC, *caudex*, *truncus*; dans les herbes elle ſe nomme *caulis*, & *ſcapus* lorſqu'elle eſt droite comme une colonne. Des Auteurs modernes ont nommé *viticulis* la tige qui eſt grêle, rampante & couchée, comme dans la nunimulaire: on nomme *culmus* ou chaume celle des différentes ſortes de blés & des plantes ſemblables: elle eſt parſemée de nœuds ou articulée, & rarement nue, toujours fiſtuleuſe, & portant des épis.

La *tige ailée* eſt celle qui, dans ſa longueur, eſt revêtue de quelques feuilles déliées que l'on nomme *ailes*.

Les tiges ſont ou cylindriques ou aplaties, ou anguleuſes: elles ſont ou ſimples ou compoſées; *ſimples* quand elles ſe continuent ſans interruptiondepuis le bas juſqu'en haut; *compoſées* quand elles ſe perdent en ſe ramifiant. Il y a des plantes, telles que les truffes, biſſus,

quelques fucus & champignons, qui ſemblent n'avoir ni tiges, ni feuilles, ni fleurs, ni fruits, & qui cependant ſe reproduiſent de leur propre maſſe charnue, comme certains navets. *Voyez les articles* TRUFE, CHAMPIGNON, FUCUS, &c.

On trouve dans les carrieres de tuf des tiges ou tuyaux pétrifiés, *litho-calami*, du chaume, des gramens & d'autres plantes.

TIGRE, *tigris*. Animal quadrupede du genre du chat, qui a cinq doigts à chaque pied, ſix dents inciſives à chaque mâchoire, les doigts onguiculés & ſéparés, les ongles crochus & qui peuvent être retirés & cachés entiérement; ſa queue eſt longue.

Le véritable tigre qui ne ſe trouve que dans l'Aſie & dans les parties les plus méridionales de l'Afrique, n'eſt pas moucheté; mais il a, dit M. *de Buffon*, de longues & larges bandes en forme de cercle. Ces bandes prennent ſur le dos, ſe rejoignent par-deſſous le ventre, & continuant le long de la queue y font comme des anneaux blancs & noirs placés alternativement. On en voit un jeune empaillé, dans le cabinet du Jardin du Roi.

Le plus grand de tous les tigres eſt celui qu'on nomme *tigre royal*: il eſt extrêmement rare & eſt de la hauteur d'un cheval.

Le tigre fait mouvoir la peau de ſa face, grince des dents, frémit, rugit comme le lion, mais ſon rugiſſement eſt différent.

Dans la claſſe des animaux carnaſſiers, pourſuit M. *de Buffon*, le lion eſt le premier; le tigre eſt le ſecond; mais le tigre eſt plus à craindre que le lion. Celui-ci oublie ſouvent qu'il eſt le roi, c'eſt-à-dire le plus fort de tous les animaux; marchant d'un pas tranquille il n'attaque jamais l'homme, à moins qu'il ne ſoit provoqué: il ne précipite point ſes pas: il ne court, il ne chaſſe que quand la faim le preſſe. Le tigre au contraire, quoique raſſaſié de chair, ſemble toujours altéré de ſang; ſa fureur n'a d'autres intervalles que ceux du tems qu'il faut pour dreſſer des embuches. Il déſole le pays qu'il habite; il ne craint ni l'aſpect, ni les armes de l'homme; il dévaſte les troupeaux d'animaux domeſ-

tiques, met à mort toutes les bêtes ſauvages, attaque les petits éléphans, les jeunes rhinocéros, & quelquefois même oſe braver le lion. C'eſt un tyran brutal qui voudroit dépeupler l'univers pour régner ſeul au milieu des victimes qu'il égorge. Des ongles crochus & des dents meurtrieres; voilà les armes plutôt offenſives que défenſives, qui ſont les inſtrumens de ſon apétit ſanguinaire.

La forme du corps, continue notre illuſtre Auteur, eſt ordinairement d'accord avec le naturel. Le lion a l'air noble, la hauteur de ſes jambes eſt proportionnée à la longueur de ſon corps: l'épaiſſe & grande criniere qui couvre ſes épaules & ombrage ſa face, ſon regard aſſuré, ſa démarche grave, tout ſemble annoncer ſa fiere & majeſtueuſe intrépidité.

Le tigre trop long de corps, trop bas ſur ſes jambes, la tête nue, la face mobile, les yeux hagards, étincelans, la langue couleur de ſang, toujours hors de la gueule, n'a que les caracteres de la baſſe méchanceté & de l'inſatiable cruauté. Il n'a pour tout inſtinct qu'une rage conſtante, une fureur aveugle, qui ne connoît, qui ne diſtingue rien, & qui lui fait dévorer ſes propres enfans, & déchirer leur mere lorſqu'elle veut les défendre. Que ne l'eût-il à l'excès cette ſoif de ſon ſang! ne pût-il l'éteindre qu'en détruiſant, dès leur naiſſance, la race entiere des monſtres qu'il produit!

Heureuſement pour le reſte de la Nature, l'eſpece n'eſt pas nombreuſe, & paroît confinée aux climats les plus chauds de l'Inde Orientale. Ce furent des Ambaſſadeurs Indiens qui préſenterent à Auguſte dans le tems qu'il étoit à Samos, le premier tigre qui ait été vu des Romains, & ce fut auſſi des Indes qu'Héliogabale fit venir ceux qu'il voulut atteler à ſon char, à l'imitation du Dieu Bacchus.

L'eſpece du tigre ſe trouve principalement au Malabar, à Siam, à Bengale, dans les mêmes contrées qu'habitent l'éléphant & le rhinocéros. On prétend même que ſouvent le tigre accompagne ce dernier, & qu'il le ſuit pour manger ſa fiente, qui lui ſert de purgation ou de rafraîchiſſement. Il fréquente avec lui les bords des fleuves & des lacs; car comme le ſang ne fait

que l'altérer, il a ſouvent beſoin d'eau pour tempérer l'ardeur qui le conſume, & d'ailleurs il attend près des eaux les animaux qui y arrivent, & que la chaleur du climat contraint d'y venir pluſieurs fois par jour.

C'eſt là qu'il choiſit ſa proie, ou plutôt qu'il multiplie ſes maſſacres; car ſouvent il abandonne ce qu'il vient de mettre à mort, pour égorger d'autres victimes: il ſemble qu'il cherche à goûter de leur ſang; il s'en enivre, & ſemble même regretter celui qui ſe perd par effuſion: lorqu'il fend & déchire le corps des animaux qu'il a attaqués, c'eſt pour y plonger la tête, & pour ſucer à longs traits le ſang dont il vient d'ouvrir la ſource, qui eſt tarie preſque toujours avant que ſa ſoif s'éteigne.

Cependant quand il a mis à mort quelque gros animal, comme un cheval & un buffle, il ne les éventre pas ſur la place, s'il craint d'y être inquiété. Pour les dépecer à ſon aiſe, & jouir en paix du plaiſir de dévorer ſa conquête, car il n'admet point d'aſſocié & ne ſouffre point de partage, ſeul il les emporte dans les bois, en les traînant avec tant de légéreté que la viteſſe de ſa courſe paroit à peine ralentie par la maſſe énorme qu'il entraîne. Ceci ſuffit ſeul pour nous faire juger de la force de ſes mouvemens ou reſſorts organiques.

Lorſque l'ont voit ſon ſquelette, on remarque ſur les os de ſes jambes des rugoſités qui marquent des attaches de muſcles encore plus fortes que celles du lion; ſes os ſont auſſi plus ſolides & plus courts. Cet animal fait des bonds prodigieux; car en lui ſuppoſant, proportion gardée, autant de force & de ſoupleſſe qu'au chat, qui lui reſſemble beaucoup par la conformation, & qui, dans l'inſtant d'un clin d'œil, fait un ſaut de pluſieurs pieds d'étendue, on ſentira que le tigre, dont le corps eſt dix fois plus long, peut, dans un inſtant preſque auſſi court, faire un bond de pluſieurs toiſes.

C'eſt la viteſſe des ſauts de cet animal qui le rend ſi terrible, parce qu'il n'eſt pas poſſible d'en éviter l'effet. Il ſemble qu'il n'eſt permis à aucun être vivant d'exiſter par-tout où réſide le tigre. Dans les pays fréquentés

par les tigres, comme dans Sumatra & quelques autres, on éleve les maiſons ſur des pieux de bambou, pour ſe mettre à l'abri des incurſions de ces animaux voraces. Dans le Gange, on en voit quelquefois venir à la nage, & s'élancer dans les petits bâtimens qui ſont à l'ancre, ce qui oblige à ſe tenir ſur ſes gardes, ſurtout pendant la nuit.

Le tigre eſt peut-être le ſeul de tous les animaux dont on ne puiſſe fléchir le naturel: ni la force, ni la contrainte, ni la violence ne peuvent le dompter entiérement. Il s'irrite des bons comme des mauvais traitemens; la douce habitude qui peut tout ne peut rien ſur cette nature de fer. Le tems loin de l'amollir en tempérant les humeurs féroces, ne fait qu'aigrir le fiel de ſa rage. Il déchire la main qui le nourrit, comme celle qui le frappe. Il rugit à la vue de tout être vivant. Chaque objet lui paroît une nouvelle proie, qu'il dévore d'avance de ſes regards avides; qu'il menace par des frémiſſements affreux, mêlés d'un grincement de dents, & vers lequel il s'élance ſouvent, malgré les chaines & les grilles qui briſent ſa fureur ſans pouvoir la calmer.

Le Pere *Tachard* rapporte le combat d'un tigre contre des éléphans. On fit entrer au milieu d'une enceinte de cent pieds en quarré, formée par une haute paliſſade de bambous, trois éléphans deſtinés pour combattre le tigre: ils avoient un grand plaſtron en forme de maſque, qui leur couvroit la tête & une partie de la trompe. On ne lâcha pas d'abord le tigre qui devoit combattre; mais on le tint attaché par deux cordes: de ſorte que n'ayant pas la liberté de s'élancer, le premier éléphant qui l'approcha lui donna deux ou trois coups de ſa trompe ſur le dos. Ce choc fut ſi rude que le tigre en fût renverſé, & demeura quelque tems étendu ſur la place ſans mouvement, comme s'il eût été mort; cependant dès qu'on l'eut délié, quoique cette premiere attaque eût bien abbattu de ſa furie, il ſe releva, fit un cri horrible, & voulut ſe jeter ſur la trompe de l'éléphant qui s'avançoit pour le frapper: mais celui-ci la repliant adroitement, la mit à couvert par ſes défenſes, qu'il préſenta en même tems, &

dont

dont il atteignit le tigre ſi à propos, qu'il lui fit faire un grand ſaut en l'air. Cet animal en fut ſi étourdi, qu'il n'oſa plus approcher : il fit pluſieurs tours le long de la paliſſade, s'élançant quelquefois vers les perſonnes qui paroiſſoient aux galeries. On pouſſa enſuite trois éléphans contre lui, qui lui donnerent de ſi rudes coups, qu'il contrefit encore une fois le mort, & ne penſa plus qu'à éviter leur rencontre ; ils l'euſſent tué ſans doute, ſi on n'eût pas fait finir le combat.

On ſent par ce ſimple récit quelle doit être la force & la fureur de cet animal; puiſque celui-ci, quoique jeune encore, & n'ayant pas pris tout ſon accroiſſement, quoique réduit en captivité, quoique retenu par des liens, quoique ſeul contre trois, étoit encore aſſez redoutable aux coloſſes qu'il combattoit, pour qu'on fût obligé de les couvrir d'un plaſtron par toutes les parties de leur corps, que la nature n'a pas cuiraſſées, comme les autres, d'une enveloppe impénétrable.

On lit dans la Gazette de France (16 Juillet 1764) qu'un vaiſſeau de la Compagnie des Indes rapporta pluſieurs animaux étrangers, & entr'autres deux tigres deſtinés pour le Duc de Cumberland. Ce Prince voulant connoître la maniere dont ces animaux chaſſent leur proie, fit lâcher, le 30 Juin de la même année, un des tigres dans une partie de la forêt de Windſor, où l'on avoit formé une enceinte avec des toiles. On y fit entrer un cerf: le tigre courut auſſi-tôt ſur lui, & voulut le ſaiſir par le flanc ; mais le cerf ſe défendit ſi bien de ſes bois, qu'il l'obligea de reculer. Le tigre ne renonça pas au combat, il revint à la charge, & eſſaya de prendre le cerf au cou : il fut repouſſé avec la même vigueur ; enfin à la troiſieme attaque le cerf le jeta fort loin d'un coup de ſon bois, & ſe mit à le pourſuivre ; le tigre alors abandonna la partie, & ſe ſauva dans la forêt. Il ſe refugia ſous les toiles parmi un troupeau de daims, & en attrapa un qu'il tua ſur le champ. Pendant qu'il en ſuçoit le ſang, deux Indiens, chargés de le garder, lui jeterent ſur la tête une eſpece de coiffe ; & s'en étant ainſi rendus maîtres, ils l'enchaînerent, & après lui avoir fait manger le reſte du daim, l'emmuſelerent & le reconduiſirent dans ſa loge,

Le Duc de Cumberland a donné la liberté au cerf qui s'étoit ſi vaillamment défendu, après lui avoir fait mettre au cou un très-large collier d'argent, ſur lequel on a gravé l'aventure du combat. Ce fait ſingulier nous apprend que la difference du climat, & plus encore la privation totale de la liberté, ne flétriſſent pas peu le génie des animaux, même les plus indomptables. En l'année 1771 un jeune tigre étant dans un vaiſſeau qui faiſoit voile pour l'Angleterre, s'échappa de ſa loge & grimpa ſur la vergue du grand mât. Tout l'équipage en fut alarmé. Un Matelot fut aſſez hardi pour monter à l'endroit où ſe tenoit le tigre; il lui paſſa une corde au cou. Cet animal loin d'être furieux, ſe laiſſa conduire ainſi juſqu'à ſa cage: il paroit que le trouble de ce monſtre qui ne trouvoit aucune iſſue au milieu des eaux, avoit changé ſes mœurs; il étoit devenu preſque docile, au moins ſouffroit-il l'approche de ſon libérateur. M. *de Romé de l'Iſle* nous a dit avoir vu aux Indes quelques tigres paſſablement privés; mais il avoue auſſi qu'ils étoient toujours emmuſelés, les yeux bandés, & attachés en leſſe. Ceux que les Seigneurs Orientaux ſe plaiſent à mener à leur ſuite, ſont renfermés dans de grandes & fortes cages de bois, ou enchaînés ſur de petits chariots.

L'eſpece du tigre a toujours été plus rare & moins répandue que celle du lion: cependant la tigreſſe produit, comme la lionne, quatre ou cinq petits. Elle eſt furieuſe en tout tems; mais ſa rage devient extrême lorſqu'on les lui ravit: elle brave tous les périls; elle ſuit les raviſſeurs, qui ſe trouvant preſſés ſont obligés de relâcher un de ſes petits; elle s'arrête, le ſaiſit, l'emporte pour le mettre à l'abri, revient à la charge quelques inſtans après, & les pourſuit juſqu'aux portes des villes, ou juſqu'à leurs vaiſſeaux, juſqu'à ce qu'ils lui aient tous été rendus, & ſi elle perd tout eſpoir de recouvrer ſa perte, alors des cris forcenés & lugubres, des hurlemens affreux expriment ſa douleur cruelle, & font encore frémir ceux qui les entendent de loin.

La peau des tigres eſt aſſez eſtimée, ſur-tout à la Chine, où on leur conſerve la tête & la queue. Les

Mandarins militaires en couvrent leurs chaiſes dans les marches publiques. A la Cour les Princes en font auſſi des couvertures de couſſins pour l'hiver.

En Europe, ces peaux, quoique rares, ne ſont pas d'un grand prix : on fait beaucoup plus de cas de celles du *léopard de Guinée & du Sénégal*, que nos Fourreurs appellent *tigre :* au reſte c'eſt la ſeule petite utilité qu'on puiſſe tirer de cet animal très-nuiſible ; cependant les Indiens mangent ſa chair, & ne la trouvent pas mauvaiſe.

Si le poil de ſa mouſtache, pris en pilule, eſt un poiſon pour les hommes & pour les animaux, c'eſt que ce poil étant dur & roide, une telle pilule fait ſur les membranes de l'eſtomac le même effet qu'un paquet de petites aiguilles. Auſſi le Roi de Congo punit-il ſévérement ceux qui lui apportent une peau de tigre ſans la mouſtache. Des perſonnes dignes de foi ont aſſuré à M. *de Romé de l'Iſle* que ce quadrupede craint tellement le poiſon de ſa mouſtache, que quand il va boire dans quelque eau courante, il ſe place toujours parallélement au fil de l'eau, de peur d'avaler quelqu'un de ſes poils.

Cet animal ſi redoutable, dont la préſence fait trembler tout ce qui reſpire, l'homme oſe l'attaquer. Les Rois & les grands Seigneurs des Indes ſe font un honneur, une gloire d'aller à la chaſſe des tigres.

De quelque férocité que ſoient les tigres, on obſerve qu'ils marquent beaucoup de frayeur lorſqu'ils ſe trouvent environnés de Chaſſeurs qui leur préſentent l'épieu.

Le tigre ſe voyant entouré, s'accroupit ſur la queue, & ſoutient long-tems les coups de fleches qui s'émouſſent en quelque ſorte ſur ſa peau. Enfin lorſque ſa rage s'allume, il s'élance avec tant de rapidité, en fixant les yeux ſur ceux des Chaſſeurs qui le tirent, qu'il paroît ne faire qu'un ſaut ; mais d'autres Chaſſeurs du même rang tiennent la pointe de leurs épieux tournée vers lui, & le percent au moment qu'il eſt prêt à ſaiſir leurs compagnons.

Les Chaſſeurs Impériaux ſont ſi adroits & ſi prompts à cette chaſſe, qu'il arrive peu d'accidens. Si on manque

ces cruels animaux, on eſt victime de ſa mal-adreſſe; dans un inſtant ils étranglent, déchirent & enlevent le Chaſſeur.

Il eſt parlé dans les *Mémoires de l'Acad. des Scienc.* d'un tigre du Bréſil, que les Portugais nomment *tigre royal*. On y trouve encore, *Tom. III, Part. III, p.* 3, la deſcription d'une autre eſpece de tigre du Bréſil, nommé *jaguara;* voyez JAGUAR. Ces tigres pourroient fort bien n'être que l'*once*. Cependant M. *de la Condamine* dit auſſi que les tigres qu'il a vus en Amérique, & qui ſont communs dans tous les pays chauds & couverts de bois, ne lui ont paru différer ni en beauté, ni en grandeur de ceux d'Afrique. La force, l'agilité, la légéreté, la ſoupleſſe ſecondent auſſi le naturel féroce & carnaſſier de ces tigres.

Les Indiens ſont fort adroits à combattre les tigres avec l'eſponton & la demi-pique, qui ſont leurs armes ordinaires de voyage.

Le même Académicien Voyageur dit qu'il y a un tigre dans le pays des Amazones qui eſt le plus dangereux ennemi des crocodiles, & peut-être l'unique qui oſe entrer en lice avec eux. Les Indiens lui ont raconté que le crocodile de ce pays a juſqu'à vingt pieds de longueur, & qu'il met la tête hors de l'eau pour ſaiſir le tigre quand il vient boire au bord de la riviere, alors le tigre enfonce ſes griffes dans les yeux du crocodile; mais celui-ci en ſe plongeant dans l'eau, y entraine le tigre, qui ſe noie plutôt que de lâcher priſe. Ceci prouve encore que ces ſortes de monſtres ſont cruels par inſtinct, méchants par caractere, furieux par habitude, deſtructeurs nés ſans attendre le beſoin; ils étranglent tout ſans être excités par le déſir de la vengeance; ils dévorent tous les êtres animés qu'ils peuvent appercevoir. Le *tigre rouge* de la Guiane eſt le *couguar;* voyez ce mot.

TIGRE, Poiſſon des Indes Orientales, ainſi nommé à cauſe des lignes égales qu'il a ſur tout le corps.

On en diſtingue même deux eſpeces, dont la différence conſiſte dans la couleur & les nageoires du ventre. Le premier eſt d'un gris cendré, & a les lignes tirant ſur le noir; le ſecond eſt bleu, & ſes lignes tirent

auſſi ſur le noir : ils ont l'un & l'autre la queue verte, ainſi que les nageoires, qui ſont encore ſurſemées de taches jaunes, qui font un très-bel effet. C'eſt une eſpece de merlu ou de morue, la chair même en approche en quelque ſorte pour le goût. *Ruiſch, Collect. Piſc. Amb. pag.* 23, *n.* 8 & 9.

TIGRE. M. *d'Argenville* donne ce nom à un coquillage univalve dont la robe eſt joliment tigrée ; il eſt de la famille des *cornets* ou *volutes* : voyez ces mots.

TIGRE MARIN ou LOUP MARIN ou VEAU MARIN. *Voyez* PHOCAS.

TIGRE-PUCE, *tigrur-pulex*. On a donné ce nom à un petit inſecte gros comme une punaiſe, rond & gris, lequel ronge les feuilles des poiriers & des autres arbres.

TIL. *Voyez à l'article* TILLEUL.

TILCUETZ-PALLIN. Eſpece de gros lézard de la Nouvelle Eſpagne, qui, excepté les couleurs de ſa robe, a beaucoup de rapport avec le *ſalvo-garda* (ſauve-garde) des Indes orientales. *Voyez* SAUVE-GARDE.

TILLEUL ou TILLAU, *tilia*. Il y en a de pluſieurs eſpeces ; celui qu'on connoit ſous le nom de *tilleul de Hollande*, eſt un des arbres les plus eſtimés. Depuis qu'on eſt dégoûté des *marroniers d'Inde* à cauſe de leur mal-propreté, de l'orme par rapport aux inſectes qui le défigurent, de l'acacia qui ne donne pas aſſez d'ombre, le tilleul a obtenu la préférence. Il fait non-ſeulement l'ornement des promenades, des jardins, des boſquets par ſon port gracieux, par la docilité avec laquelle ſes rameaux ſe prêtent à toutes ſortes de formes, par ſon odeur douce qui parfume les airs lorſqu'il eſt en fleur, & par le bel ombrage & la verdure de ſon feuillage ; mais encore il n'y a aucune de ſes parties qui n'ait ſon utilité, ſoit pour la Médecine, ſoit pour les Arts.

Le tilleul pouſſe promptement & devient un grand & bel arbre ; ſes feuilles ſont à-peu-près rondes, dentelées par les bords, & terminées en pointes ; elles ſont

ſoutenues par de longues queues & poſées alternativement ſur les branches, quelquefois elles ſont chargées d'une *galle* qui diminue beaucoup de leur agrément: ces galles ſervent de berceau à des cinips ou autres inſectes; *voyez* GALLE. Des aiſſelles des feuilles il ſort des languettes ou petites feuilles longues, blanchâtres, à chacune deſquelles eſt attaché un long pédicule qui ſe diviſe en quatre ou cinq branches; en Mai & Juin ces branches ſoutiennent chacune une fleur d'une bonne odeur, à cinq pétales, diſpoſée en roſe, garnie d'un nombre prodigieux d'étamines. Aux fleurs ſuccede en Juillet une coque groſſe comme un pois, anguleuſe, diviſée intérieurement en cinq loges qui contiennent les ſemences, leſquelles ſont mûres en Août; le fruit s'ouvre en Septembre, & tombe de lui-même ſans bleſſer les paſſans, comme font ceux du marronier.

Il croît naturellement dans les bois une eſpece de tilleul à petites feuilles, que les Payſans nomment *tillau*. Le tilleul de Hollande a de grandes & belles feuilles. Il y a une eſpece de tilleul ſingulier par ſes feuilles panachées. Il y en a d'autres qui different encore par quelques variétés: l'écorce des branches de celui de la Nouvelle Angleterre eſt noire, on l'appelle *tilleul de la Caroline*. Le tilleul croît naturellement auſſi à la Louiſiane & en Canada.

Les tilleuls ſont des arbres foreſtiers du troiſieme ordre; ils ſe plaiſent principalement dans les terres qui ont beaucoup de fond, plus légeres que fortes, & qui ſont un peu humides; en un mot où leurs racines ont la liberté de s'étendre. On a obſervé que les feuilles du tilleul paroiſſent plus tôt & reſtent plus tard ſur l'arbre planté dans un ſol un peu ſablonneux que dans les ſols argileux. Comme ces arbres ſont trop longs à venir de graine, on les multiplie en coupant tout près de terre un gros tilleul, la ſouche pouſſe quantité de jets vigoureux, qu'on recouvre de terre; ils prennent racine & donnent d'excellent plant. C'eſt ſur le tilleul qu'on a fait la fameuſe épreuve qui a fait voir que de la tête d'un arbre on peut en faire les racines, & des racines la tête; *voyez à la ſuite du mot* ARBRE. Ce phénomene eſt bien ſurprenant; mais la Nature n'obéit

pas toujours aux caprices & à la curioſité de l'Obſervateur.

Le tilleul réuſſit facilement à la tranſplantation, quand même il auroit un pied de diametre; l'automne eſt le tems favorable à cette opération; on doit choiſir ceux qui ont une bonne hauteur.

On ne peut trop blâmer les Jardiniers qui ont la manie, ou plutôt la routine de couper à ſept ou huit pieds tous les arbres qu'ils tranſplantent; la tige ſe courbant à la hauteur de la coupe, fait toujours un aſpect très-déſagréable: il faudroit les planter à quatorze ou quinze pieds de tige. Au reſte, le tilleul peut ſe tailler ſans inconvénient dans tous les tems où la ſeve n'eſt pas en mouvement; on peut l'élaguer, le tondre, le paliſſer au ciſeau, à la ſerpe, au croiſſant.

Cet arbre acquiert quelquefois une grandeur & une groſſeur monſtrueuſe. *Ray* parle d'après *Evelin* d'un tilleul meſuré en Angleterre, qui ſur trente pieds de tige avoit environ quarante-huit pieds de circonférence, c'eſt-à-dire, ſeize pieds de diametre, & qui ſurpaſſoit beaucoup le fameux tilleul du Duché de Wirtemberg, qui avoit fait donner à la ville de Neuſtat le nom de *Neuſtat an der groſſen Linden.* Ce dernier avoit vingt-ſept pieds un tiers de circonférence, ou environ neuf pieds de diametre. Le tour de la tête avoit quatre cents trois pieds, ſur une largeur de cent quarante-cinq pieds du Nord au Sud, & de cent dix-neuf pieds meſuré de l'Eſt à l'Oueſt. *Miller*, Auteur Anglois, dit avoir vu un tilleul qui avoit trente pieds de tour à deux pieds au deſſus de terre. *Thomas Brown* fait auſſi mention d'un arbre de cette eſpece qui avoit quarante-huit pieds de tour à un pied & demi au-deſſus de terre, & quatre-vingt-dix pieds de hauteur.

Le bois de tilleul eſt mis au nombre des bois blancs & légers; on le coupe aiſément; il n'a pas beaucoup de dureté, mais il eſt liant, nullement ſujet à ſe crevaſſer ou éclater, & n'eſt pas trop ſujet à être piqué de vers. Les Menuiſiers, les Charrons, les Ebéniſtes en font quantité d'ouvrages légers; les Tourneurs le recherchent, & les Sculpteurs, de même que les Gra-

veurs en bois, le préferent à tout autre quand le noyer leur manque ; ſes jeunes rejetons peuvent ſervir aux ouvrages de vannerie, comme les ſaules de petite eſpece à défaut d'oſier. Son bois ne chauffe pas beaucoup, mais il produit un charbon très-propre à entrer dans la compoſition de la poudre à canon. On dit que l'écorce moyenne du tilleul ou *til* ſervoit de papier aux Anciens pour écrire quand elle étoit récente, & que c'eſt cette ſeconde écorce que les Grecs appelloient proprement *philyra*. On détache l'écorce des jeunes tilleuls par lames minces, & les faiſant rouir & tremper dans l'eau, on en fait ces eſpeces de cordes à puits qui ſont ſi communes à Paris ; ces cordes ſervent auſſi en Suiſſe pour garnir & fermer les ouvertures & les jointures des barques & des bateaux, parce qu'elle a la propriété de ſe conſerver pluſieurs années dans l'eau ſans ſe pourrir, & de lui fermer exactement tout accès, dit M. *Bourgeois :* on file auſſi ſon *liber* ou écorce intérieure pour faire de groſſes toiles.

Les fleurs de tilleul ſont eſtimées céphaliques, priſes en infuſion comme du thé avec du ſucre ou en conſerve, propres contre les affections du cerveau, contre l'épilepſie, les vertiges, les étourdiſſemens, & en général contre toutes les maladies nerveuſes. Ces fleurs ſont une des matieres végétales aromatiques qui ne donnent point d'huile eſſentielle. Les feuilles & l'écorce de cet arbre paſſent pour être déterſives & apéritives. L'eau tirée du tronc du tilleul par inciſion eſt comptée parmi les remedes anti-épileptiques : on ſe ſert plus communément de l'eau de ſes fleurs tirée par la diſtillation. M. *Dalhman*, Suédois, a eſſayé, il y a quelques années, de faire du ſucre avec la ſeve du tilleul. Pendant l'eſpace de ſept jours huit de ces arbres lui ont fourni quatre-vingt-quatorze pots de ſeve, qui, après avoir été ſoumiſe à l'ébullition pendant quelques heures, ont donné trois livres & demie de ſucre brun, une demi-livre de ſirop ou de melaſſe, & quatre onces de ſucre en poudre ; ce ſucre a de la douceur & une ſaveur particuliere qui n'eſt point déſagréable. La décoction des jeunes branches du tilleul eſt très-recommandée contre l'hydropiſie ; les ſemences miſes en

poudre, ſont eſtimées propres à arrêter le ſaignement de nez, ſi on en fait uſage en guiſe de tabac.

TILLI. Oiſeau du genre du merle, & que les Naturels d'Amérique nomment ainſi, ſelon le témoignage de *Feuillée*. Son plumage eſt tout cendré.

TIMBO. Eſpece de liane fameuſe au Bréſil : elle eſt quelquefois de la groſſeur de la cuiſſe ; elle grimpe en s'entortillant juſqu'au ſommet des plus grands arbres. On prétend que ſon écorce, jetée dans l'eau, y fait mourir tout le poiſſon : *voyez l'article* LIANE.

TINKAL, ou TYNCAL, ou TINCHAR. Matiere peu connue en Europe, ou mal déſignée par les Auteurs. Les Commerçans donnent le nom de *tinkal*, dans l'Inde orientale, au borax brut très-terreux. C'eſt, à proprement parler, la terre viſqueuſe & vitreſcible du borax, privée de pierres, mais chargée des parties ſalines & non criſtalliſées du borax. On prétend que cette ſubſtance eſt infiniment plus efficace en Médecine, plus propre à la vitrification, & qu'elle eſt auſſi plus propre à braſer & ſouder les métaux.

M. *Cadet*, connu par ſes travaux chimiques, a fait des recherches ſur la terre du borax, & les a communiquées à l'Académie des Sciences, qui les a fait imprimer parmi ſes Mémoires ; en 1766, nous avons lu à la même Académie, un Mémoire dans lequel j'ai donné une deſcription du borax, de ſon origine, & de ſon raffinage à la maniere des Hollandois : j'ai examiné la nature de ce ſel ; en quoi peut conſiſter la partie cuivreuſe qu'on y ſoupçonne, & ſi elle y eſt eſſentielle ou non, &c. *Voyez l'article* BORAX de ce Dictionnaire.

TINE DE BEURRE. Nom donné à une coquille du genre des *cornets* ; ſa tête eſt aplatie, formée d'orbes un peu bombés, à clavicule aiguë ; ſa robe eſt de couleur jaune, tachetée par zones de points bruns ou noirs. Cette coquille qui nous vient des Indes eſt connue auſſi ſous le nom de *pelotte*.

TINTENAQUE. On donne ce nom à la *toutenague alliée* ou au plomb, ou à l'étain avec un peu de cuivre : *voyez l'article* ZINC *& celui de* TOUTENAGUE.

TIPULE, *tipula*. Genre de mouches à deux ailes, dont il y a une très-grande diverſité d'eſpeces, & dont le plus grand nombre, au premier coup d'œil, reſſemblent tellement aux couſins, qu'on les croiroit du même genre; mais il s'en faut beaucoup que ces inſectes nous ſoient auſſi incommodes, ils n'ont point l'inſtinct meurtrier. La Nature n'a point accordé aux tipules des trompes aſſaſſines, comme aux couſins: elle ne leur a donné qu'une bouche qui n'a pas de dents.

Aux environs de Paris, le nombre des eſpeces des tipules ſurpaſſe de beaucoup celui des eſpeces des couſins.

On diſtingue principalement deux familles de tipules: la premiere comprend les grandes tipules qui ſont montées ſur des pattes d'une longueur extraordinaire, & qui ſont remarquables par l'alongement de leur corps, qui eſt mince & effilé, ce qui leur donne un port ſingulier. Ces tipules tiennent leurs deux ailes étendues & écartées l'une de l'autre: on les nomme, dans certaines campagnes, *couturieres* ou *tipules couturieres*. Les petites tipules qui reſſemblent pour la forme aux couſins, & qu'on a nommées, par cette raiſon, *tipules culiciformes*, portent leurs ailes couchées ſur le dos à côté l'une de l'autre. Certaines eſpeces de tipules ont de très-belles antennes.

Les vers d'où naiſſent les tipules varient beaucoup par leur forme & leur demeure: ceux des grandes tipules ſont ſouvent bruns, alongés; ils ont deux yeux à la tête, & ſix pattes au devant du corps. On trouve les uns dans des trous de ſaules pourris, au milieu de la pouſſiere qui ſe ramaſſe dans le creux de ces arbres, ſur-tout vers le bas où cette eſpece de tan eſt plus humide, & comme en boue. Ces vers quittent leur peau pour ſe métamorphoſer; &, à la différence de ceux des mouches, ils ſe changent en une nymphe qui eſt aſſez ſouvent ſinguliere. On voit à la tête de cette nymphe deux petites cornes qui lui ſervent à pomper l'air: elles ſont fines, aſſez longues & un peu courbées. Le ventre a tous ſes anneaux garnis vers leurs bords, de petites pointes tellement dirigées vers l'extrémité poſ-

térieure, que la nymphe, par ſes mouvemens, peut bien avancer en avant, mais nullement reculer. Ces nymphes habitent, ainſi que leurs vers, dans le tan des arbres pourris où on les rencontre. C'eſt de ces nymphes que proviennent les grandes tipules; en déchirant le voile, eſpece de peau qui les couvre, elles s'échappent de leur triſte demeure à la faveur de leurs ailes, & vont prendre leurs ébats dans les prés.

Les vers des petites tipules culiciformes habitent la plûpart dans l'eau. Pluſieurs de ces vers ont pour ſtigmates des tuyaux cylindriques qui, dans quelques-uns, ſont environnés de longues appendices ſemblables aux bras des polypes, ce qui les a fait nommer par M. *de Réaumur*, *vers polipes*. Ces vers varient non-ſeulement par la forme des ſtigmates, mais auſſi par leurs couleurs; la plûpart ſont rouges, quelques-uns gris, d'autres bruns: preſque tous ont à leur partie antérieure deux eſpeces de fauſſes jambes courtes, ou de petits tubercules comme des moignons de bras. Quelques-uns de ces vers nagent agilement dans l'eau; d'autres ſe font des trous dans la terre des bords des ruiſſeaux; enfin, quelques-uns ſe conſtruiſent des eſpeces de coques de ſoie qui couvrent une partie de leur corps; mais tous au bout d'un tems renoncent à cette vie rampante & aquatique, ils reçoivent des ailes des mains de la Nature.

Les tipules qui viennent de ces différens vers, ſont très-variées pour les formes & pour les couleurs. Les grandes volent & courent dans les prés; & c'eſt par cette raiſon qu'il paroît que la Nature leur a donné de ſi longues pattes qui les élevent comme ſur des échaſſes, afin que les herbes des prés ne les arrêtent point, lorſqu'elles marchent: dans certaines circonſtances on les voit ſe ſervir de leurs ailes, comme l'autruche, pour s'aider à marcher, & réciproquement de leurs jambes, pour s'aider à voler.

Les petites tipules volent ſouvent le ſoir par troupes & par légions au bord des eaux où quelquefois en en eſt couvert. On voit ſouvent de ces nuées de moucherons volant en l'air dans les campagnes, & qui font par le frémiſſement de leurs ailes, étant ainſi réunies en

troupe, un petit bruit aigu que l'on ne remarque que lorſqu'on y prête l'oreille. Leur reſſemblance avec les couſins les fait craindre; mais nous l'avons dit, elles ne font aucun mal. Les grandes & les petites tipules, après être devenues inſectes parfaits, pourvus des organes propre à la génération, travaillent à la multiplication de l'eſpece. On diſtingue aiſément les femelles à la groſſeur de leur ventre, & à leurs antennes qui ſont moins fournies que celles des mâles.

La plupart des grandes tipules ſont aſſez joliment bigarrées; pluſieurs ont de plus leurs ailes panachées. Les petites tipules culiciformes ſont ſingulieres pour leur fineſſe & leur délicateſſe; dès qu'on les touche, on les écraſe. Pluſieurs ſont du plus beau vert, d'autres noires comme le jayet. Quelques eſpeces ſont remarquables par la longueur de leurs pattes antérieures qu'elles ne poſent point à terre, lorſqu'elles ſont arrêtées, mais qu'elles tiennent élevées, & qu'elles agitent, comme ſi c'étoit des antennes.

Les mâles ne reſſemblent ſouvent point à leurs femelles. On ne croiroit jamais que ce fût des animaux de même eſpece, ſi on ne les trouvoit accouplés enſemble. Il y a des mâles noirs, déliés & minces, dont les femelles ſont groſſes, courtes & blanchâtres.

Les tipules ſervent de pâture aux poiſſons & aux inſectes aquatiques voraces, tandis qu'elles ſont ſous la forme de vers; devenues ailées, elles ſont pourſuivies par les oiſeaux qui en attrapent & en détruiſent beaucoup.

A l'égard des tipules aquatiques que quelques Lexicographes nomment *ſcorpions d'eau*, & qui courent ſur la ſurface de l'eau avec une viteſſe extrême, M. *de Réaumur* dit que ces inſectes ſont des couſins, & qu'ils ont un aiguillon dans la bouche, pareil à celui des punaiſes; mais M. *Deleuze* les regarde comme de vraies punaiſes, qui ne different des autres eſpeces, & ne reſſemblent aux tipules que par leur forme alongée. Du reſte, il ne faut pas les confondre avec les ſcorpions aquatiques ou *népa*.

TIQUE, *acarus*. Genre d'inſecte aſſez nombreux, mais beaucoup d'eſpeces ſont trop petites pour être fa-

cilement apperçues, même avec le microſcope. En général, les tiques ont huit pattes, la tête très-petite, deux yeux, les antennes ſimples, & plus courtes que la trompe pointue qui forme la bouche de ce petit animal : le corſelet ſemble confondu avec le ventre. Ces petits inſectes pullulent beaucoup & viennent d'œufs. Pluſieurs eſpeces de tiques ſont carnivores, d'autres ſe nourriſſent de végétaux. Les chiens, les oiſeaux, les mouches, les coléopteres ſont attaqués par différentes tiques, que quelques Auteurs ont déſignées à tort (dit M. *Geoffroy*, *Hiſtoire abrég. des Inſect.*) par le nom de *poux*. Le même Inſectologiſte dit qu'une des plus vilaines & des plus inſupportables maladies dont l'homme eſt attaqué, paroît n'être dûe qu'à de petites tiques ou cirons, qui, s'introduiſant ſous la peau, y cauſent ces furieuſes démangeaiſons, qui accompagnent la gale.

On diſtingue, 1°. la TIQUE DES CHIENS, *ricinus caninus*. Sa couleur eſt d'un brun jaunâtre : il n'y a que ſon ventre ſeul qui s'enfle, lorſqu'elle s'attache aux chiens. On la voit ſouvent pendue aux oreilles des chiens de chaſſe, qui vont dans les bois fourrés; elle les tourmente cruellement. C'eſt la *louvette des Piqueurs*.

2°. La TIQUE ou CIRON DE LA GALE, *acarus ſcabiei, aut ſubcutaneus :* elle eſt preſque imperceptible; en s'enfonçant ſous la peau, elle produit les petites véſicules qui ſe trouvent ſur les galeux : on peut l'en retirer avec une pointe d'aiguille, alors elle reſte ſouvent immobile ; mais ſi on la réchauffe avec l'haleine, elle court fort vite Comme ces inſectes ſe logent quelquefois dans les vêtemens des galeux, on peut concevoir que la gale ſe communique très-aiſément : *voyez* CIRON.

3°. La TIQUE ou CIRON DU FROMAGE ET DE LA FARINE, *acarus caſei & farinæ*. On lui donne très-communément le nom de *mite :* voyez ce mot.

4°. La TIQUE ou LE TISSERAND D'AUTOMNE, *acarus fuſcus, autumnalis, textor*. M. *Geoffroy* prétend qu'elle file de la toile comme les araignées ; & que ce que le Peuple appelle les *fils de la Vierge*, ſont des toiles fines ourdies par cette ſorte d'inſecte: *voyez cependant ce que*

*nous avons dit à l'article* ARAIGNÉES FAUCHEUX, *& à celui* FIL DE LA VIERGE.

TIRE-CENDRE. Nom donné à la *Tourmaline :* voyez ce mot.

TIRSA. Les Coſaques de l'Ukraine ont donné ce nom à un chiendent très-commun dans leur pays. Les chevaux, au dire de ces peuples, ſont très-friands de la grain- de cette plante qui a deux pannicules conſidérables, chargées d'une grande quantité de ces grai-nes. M. *Guettard* penſe que le tirſa pourroit mériter une attention particuliere de la part des Agriculteurs, & que cette plante étant cultivée, ſeroit peut-être plus utile qu'elle ne l'eſt dans ſon pays natal. Il la regarde même comme une eſpece d'avoine, quoiqu'elle ſe rapproche du genre auquel M. *Linnæus* a donné le nom d'*Ariſtida*. Voici la phraſe botanique que M. *Guettard* aſſigne au tirſa. *Ariſtida panniculis ramoſis, ſpicis ſparſis, corollæ ariſtâ longiſſimâ inſidente, foliis ſubulatis:* c'eſt-à-dire, ariſtida à pannicules rameuſes, épis épars, corolle terminée par une arête très-longue, & à feuilles en alêne. On trouve dans le premier volume des *Mémoires ſur différentes parties des Sciences & Arts*, par M. *Guettard*, une deſcription détaillée avec figures de cette plante, qui eſt le *ſtipa* de *Linnæus*, & qui graine au jardin du Roi.

TISAVOYANNE. Les François établis dans le Canada ont donné ce nom à une racine dont on diſtingue deux eſpeces, l'une jaune & l'autre rouge. Les Indiens du voiſinage de la baie de Hudſon s'en ſervent pour la teinture des peaux; & les femmes Françoiſes, qui ſont dans le Canada, teignent quelquefois leurs habits en rouge avec la tiſavoyane rouge. Le Profeſſeur *Kalm* dit que les Indiens s'en ſervent ſinguliérement pour teindre la peau du porc-épic d'Amérique, & que c'eſt une de leurs occupations les plus familieres : l'air, l'eau, le ſoleil attaquent cette couleur & la changent quelquefois.

M. *Kalm* regarde la racine de *tiſavoyane rouge* comme appartenant au genre des *gallium*, & M. *Linnæus* la déſigne ſous le nom de *rubia tinctorum* (garance.) Cette plante croît dans les lieux humides, dans les engrais &

les terres légeres. M. *Linnæus* dit qu'elle a ſix feuilles étroites à chaque nœud de la branche, & quatre ſeulement à la branche; les ſemences ſont unies & luiſantes : les racines deſſéchées ſont de la groſſeur d'un tuyau de plume à écrire; brunes à l'extérieur, d'un rouge pourpre à l'intérieur.

La *tiſavoyane jaune* eſt, ſelon M. *Kalm*, l'hellebore à trois feuilles; cette plante ſe plaît ſinguliérement dans les bois, & croît parmi la mouſſe; mais non pas aux lieux trop humides. Les Indiens emploient les tiges & les feuilles pour teindre en jaune certains ouvrages faits de peau préparée; & c'eſt de ces peuples que les François ont établi la maniere de teindre en jaune la laine par le moyen de cette plante: d'autres fois on employe les racines. On ignore encore les moyens que les Indiens emploient pour fixer d'une maniere durable ces belles couleurs : la connoiſſance des arts marche d'un pas fort lent. On apprend que les Eſpagnols du Mexique viennent d'être inſtruits par les habitans de la Californie, de l'art de teindre en un noir plus beau & plus durable que tous ceux que nous connoiſſons juſqu'ici, & que la plante que ces peuples emploient eſt la *caſcarille* ou *caſcalote*.

TISSERAND D'AUTOMNE: *voyez à la ſuite de l'article* TIQUE.

TITANO-KÉRATOPHYTE: *voyez ce que c'eſt à l'article* CORALLINE.

TITHYMALE, *tithymalus*. Sous ce nom nous comprendrons l'*épurge*, l'*éſule*, le *tithymale des marais*, & le *petit tithymale à feuilles d'amandier*.

L'ÉPURGE OU LA CATAPUCE ORDINAIRE, *lathyris*, croît à la hauteur d'environ deux pieds : elle a une racine ſimple, garnie de quelques fibres capillaires; ſa tige eſt groſſe comme le pouce, ronde, ſolide, rougeâtre, rameuſe en haut, chargée de beaucoup de feuilles longues de trois doigts, ſemblables à celles du ſaule, diſpoſées en croix, d'un vert bleuâtre, liſſes & douces au toucher. C'eſt aux ſommités de la tige & des branches que naiſſent les fleurs formées en godets, découpées en quatre parties. A ces fleurs ſuccedent des fruits plus gros que ceux des autres tithymales, d'une

figure triangulaire, portés, comme ceux de toutes les plantes de ce genre, dit M. *Deleuze*, par un pédicule, qui ſort entierement de la fleur, & diviſés intérieurement en trois loges, qui renferment chacune une ſemence arrondie, moelleuſe & de la groſſeur d'un grain de poivre. Toute la plante jette un ſuc laiteux, de même que toutes les eſpeces de tithymale: elle croît en tous pays très-communément dans les jardins, où elle ſe multiplie tous les ans de graine juſqu'à devenir incommode: elle fleurit en Juillet; mais ſon fruit mûrit en Août & Septembre; elle paſſe l'hiver, & périt dès que ſa graine eſt parfaite.

Les graines & les feuilles de l'épurge évacuent violemment par haut & par bas: elles purgent particuliérement les ſeroſités, ſur-tout les graines; on en avale dix à douze; mais ce purgatif ne convient point aux perſonnes d'une conſtitution foible & délicate. Le ſuc de l'épurge eſt un dépilatoire, ſi l'on en humecte les parties velues. Les Mendians de profeſſion, ſe ſervent ordinairement de ſon lait pour ſe défigurer la peau, afin de mieux émouvoir la compaſſion des Paſſans. Lorſque les poiſſons mangent des feuilles ou des fruits de l'épurge jetés dans un étang, ils viennent peu après à la ſurface de l'eau, couchés ſur le côté, comme s'ils étoient morts, en ſorte qu'on peut les prendre à la main; mais en les changeant d'eau, ils reprennent bientôt leurs ſens & leur agilité.

L'ESULE, *eſula*, eſt une plante dont on connoît deux ſortes dans les boutiques; l'une, qui eſt l'éſule proprement dite, s'appelle la *petite éſule;* l'autre eſt la *grande éſule.*

La PETITE ÉSULE ou TITHYMALE DES VIGNES, *eſula minor*, eſt une eſpece de tithymale dont la racine eſt plus groſſe que le petit doigt, ligneuſe, fibreuſe & peu rouge & rampante, d'une ſaveur âcre, nauſéabonde: elle pouſſe pluſieurs tiges hautes d'une coudée, branchues à leur ſommet; ſes feuilles ſont nombreuſes, étroites comme celles du pin: elles ſont d'abord ſemblables à celles de la linaire, molles, & enſuite il en naît de plus menues & capillacées; lorſque la tige ſe partage en branches, ſes feuilles ont le goût d'une amande;

amande; les fleurs naiſſent au ſommet des rameaux, diſpoſées en paraſol, petites & herbeuſes: leur piſtil ſe change en un fruit triangulaire à trois loges qui contiennent trois graines arrondies, toutes les parties de cette plante ſont laiteuſes.

Il n'y a que l'écorce de la racine d'uſage en Médecine: elle eſt propre à purger dans l'hydropiſie, la léthargie, la frénéſie; elle évacue les humeurs groſſieres. L'éſule croit abondamment dans le Languedoc & la Provence: il ſort quelquefois de la même racine pluſieurs petites tiges feuillées qu'on croit être une éſule avorton ou paraſite; malgré le rapport des feuilles de cette eſpece de tithymale, avec celle de la linaire, elles different eſſentiellement l'une de l'autre: l'éſule eſt remplie de lait, & la linaire n'en a point; c'eſt ce qui a donné lieu de dire: *Eſula lacteſcit, ſine lacte linaria creſcit.*

La GRANDE ÉSULE, *eſula major*, vient dans les champs: ſa racine eſt groſſe comme le pouce, longue d'un pied, un peu fibreuſe & d'une ſaveur âcre; celle-ci n'eſt qu'une variété de la précédente. La véritable éſule grande eſt le *tithymale des marais*, autrement le *turbith noir* ou *bâtard*, *eſula paluſtris:* ſa racine eſt groſſe, blanche, vivace & rampante; ſes tiges ſont hautes de trois pieds, rougeâtres, rameuſes & revêtues de feuilles alternes, un peu ſemblables à celles de l'épurge: elles périſſent avec les tiges, à l'entrée de l'hiver; ſes fleurs ſont petites, jaunes, & naiſſent en ombelles aux ſommités des tiges & des rameaux. M. *Linnæus* dit que ces fleurs ſont de deux ſortes: les unes ſont mâles ou ſteriles à cinq pétales; & les autres hermaphrodites, à quatre pétales ou feuilles entieres: à celles-ci ſuccedent des fruits relevés de trois coins, en forme de verrue, & intérieurement diviſés comme ceux de la petite éſule. Cette plante croit abondamment ſur les bords ſablonneux des rivieres & des étangs: on la cultive auſſi dans les jardins; elle eſt empreinte d'une abondance de ſuc laiteux, âcre & cauſtique qui cauſe à la bouche & aux gencives une inflammation qui dure long-tems: mais on ne ſe ſert en Médecine que de l'écorce de ſa racine. La plus petite portion de cette

écorce mâchée & avalée laiſſe une impreſſion de feu dans la gorge, dans l'œſophage & dans l'eſtomac même; néanmoins on tempere ſon âcreté, en la faiſant infuſer dans des acides végétaux.

On prétend que les ſommités de l'eſpece d'éſule appellée RÉVEILLÉ-MATIN, *tithymalus helioſcopius*, appliquées ſur les yeux ou ſur quelque partie que ce ſoit du corps, y produiſent une inflammation ou éryſipele, à laquelle ſuccede un emphyſeme ou enflure conſidérable, qui peut, dit-on, dégénérer en gangrene & conduire à la mort. Mais cette propriété eſt plus qu'exagérée; cependant il eſt très-imprudent de jouer avec ce végétal nuiſible, & on devroit s'interdire l'uſage & même la déguſtation des plantes qu'on ne connoit pas.

Le PETIT TITHYMALE A FEUILLES D'AMANDIER, *tithymalus amygdaloïdes*, eſt encore une ſorte de tithymale qu'avant ſa fleur on ne peut guere diſtinguer d'avec la linaire, que par ſon ſuc laiteux: ſa racine eſt menue, fibrée, vivace & ligneuſe, brunâtre en dehors, blanche en dedans, amere & âcre; elle pouſſe pluſieurs tiges hautes d'un pied ou environ, groſſes comme le petit doigt, rondes & rougeâtres, garnies de beaucoup de feuilles longuettes, plus petites que celles de l'amandier, & d'un vert de mer: ſes fleurs naiſſent pendans l'été, en ombelles, aux ſommets; elles ſont noirâtres, herbacées, formées en godets découpés: il leur ſuccede un fruit verdâtre, diviſé en trois loges, comme dans les précédentes eſpeces de tithymales. Cette plante croît abondamment dans tous les pays chauds: on la trouve même aux environs de Paris, à l'entrée du bois de Boulogne, près du Château de la Muette; on la rencontre auſſi en Champagne, dans les plaines ſablonneuſes, contre les haies, les murailles & les remparts.

Toutes ces eſpeces de tithymales ſont remplies d'un ſuc laiteux qui eſt plus ou moins cauſtique & mordicant: elles purgent violemment par le bas, & cauſent ſouvent des inflammations de goſier, des coliques violentes, & ulcerent quelquefois les inteſtins, en troublant l'eſtomac; ce remede ne convient guere qu'à des tempéramens robuſtes, pour les guérir des fievres qui ne

dépendent ſouvent que des mauvais levains des premieres voies : il faut bien ſe garder d'en donner aux femmes groſſes, & aux perſonnes dont la complexion eſt délicate. Tous les jours des charlatans tuent nombre de malades par ces ſortes de purgatifs violens, donnés indiſtinctement. Le bétail ne peut pas éviter quelquefois de manger quelques eſpeces de tithymales ; & on a vu en Italie de mauvais effets ſurvenus après qu'une compagnie avoit mangé des fromages faits avec du lait infecté par la quantité de tithymale qui croît ſur les pâturages où les moutons avoient été nourris. On voit des chevres & d'autres animaux brouter avec plaiſir le tithymale, qui en certaines occaſions paroît les ranimer, leur donner une vigueur nouvelle. Si on fait digerer le ſuc laiteux de tous les tithymales mis en digeſtion avec le ſel de tartre, puis épaiſſi, il en réſultera une matiere auſſi purgative que la ſcammonée de Smyrne, mais plus âcre, plus cauſtique, par conſéquent plus dangereuſe : il vaut mieux ſe ſervir de la poudre de jalap qui remplit les mêmes indications, & que la nature a tellement modifiée dans ſes principes, qu'elle purge très-bien, & ſans irriter. On peut employer extérieurement le ſuc laiteux des tithymales pour détruire les verrues, & pour diſſiper les dartres, ou en qualité de dépilatoire. M. *Linnæus* donne le nom d'*euphorbia* au tithymale.

TITIRI ou TITRI. Poiſſon ainſi nommé par les ſauvages de l'Amérique : il ſe trouve dans la plupart des îles Antilles. Le nom de *titiri* eſt Caraïbe. Ce poiſſon s'appelle *petit piſquet* à la Guadeloupe, & *lattarini* en Italie : on prétend qu'il s'en trouve quelquefois dans la Méditerranée, ſur-tout quatre ou cinq jours avant ou après les pleines lunes, depuis Juillet juſqu'en Octobre. Dans les premiers jours ce poiſſon eſt d'un beau blanc, & délicat ; mais à meſure qu'il groſſit il devient gris, & d'un goût moins exquis.

Le titri n'eſt pas plus gros qu'un fer d'aiguillette : on diroit d'un poiſſon naiſſant, & il a tout le corps marqueté de noir & de gris, avec deux petites empennures, dont l'une ſur le dos, & l'autre ſous le ventre : il a deux petites nageoires proche de la tête, qui ſont,

ainſi que la queue, mêlées de trois ou quatre couleurs différentes, de rouge, de vert, de bleu, &c. ces couleurs ſont extrêmement vives. En certains tems de l'année on voit ces poiſſons remonter de la mer vers les montagnes, & en ſi grande quantité, que l'eau des rivieres en paroît toute noire. Comme ces rivieres ſont ordinairement des torrens qui ſe précipitent avec impétuoſité à travers des rochers, ces petits poiſſons gagnent & cotoient tant qu'ils peuvent le long des rives où les eaux ont moins de rapidité; & quand ils rencontrent une caſcade d'eau qui les emporte, ils s'élancent hors de l'eau, & s'attachent contre la roche, ſe gliſſant, à force de remuer, juſqu'au deſſus du courant de l'eau : on en voit quelquefois des amas de plus de deux pieds de largeur, & de plus de quatre doigts d'épaiſſeur, attachés ſur une roche; ils ſont tous les uns ſur les autres, & ſemblent ſe diſputer à l'envi le prix de la courſe, c'eſt à qui aura plutôt gravi, gagné le deſſus : c'eſt là qu'on les prend; on avance un bateau près du rocher, afin de recevoir ceux que l'on fait tomber avec la main.

Le P. *Labat* dit que la pêche de ces poiſſons eſt facile. Quatre perſonnes, dit-il, prennent un linge chacune par un coin, & le tenant étendu, elles le paſſent entre deux eaux aux environs de l'endroit où elles voient fourmiller une grande quantité de ces poiſſons, & l'elevant en l'air, elles en prennent des milliers. Lorſque ces poiſſons ſe tiennent au fond de l'eau, il n'y a qu'à marcher dans la riviere pour les faire lever & les pêcher. L'abondance & la délicateſſe de ce poiſſon fait que tout le monde en mange, même avec la cuiller; mais il faut le manger dès qu'il eſt pêché, car il ne peut ſe garder. La maniere de le préparer conſiſte à le laver dans pluſieurs eaux pour en ſeparer le ſable dont il eſt toujours couvert, enſuite on le fait cuire dans l'eau avec du ſel, du beurre & des fines herbes. Il n'y a ni écailles à ôter, ni arrêtes à craindre; Il eſt gras & bon de quelque maniere qu'on l'accommode. On prétend que le titri ſe nourrit d'œufs de crabes : ce pourroit être le même poiſſon que le *lombo* des Indes Orientales dont parle *Ruiſch*, *Tom. I*, *p.* 12, *Tab.* 7, *n.* 4.

TITMOUSE. *Voyez à l'article* MÉSANGE.

TLANHQUACHUL, eſt le beau courlis rouge du Bréſil; ſon cou eſt cercle d'un beau collier noir : *voyez* COURLIS.

TLAPALEZPATLI. On ſoupçonne avec beaucoup de vraiſemblance que c'eſt le même arbre qui donne le *bois néphrétique :* voyez ce mot.

TLAQUATZIN. Nom que les Américains donnent à l'*opaſſum. Hernandez* appelle *tlaquatzin épineux* une eſpece de *porc épic du Bréſil :* voyez ces mots.

TLEHUA ou TLEVA. Eſpece de vipere de Célebes, île de Java; elle ſurpaſſe, dit *Séba*, toutes les autres viperes par ſa parure; elle eſt toute couverte de petites écailles griſes & claires, mélangées d'autres écailles brunes & comme armoriées : du bout de la tête à la queue on diſtingue une large chaîne qui ſerpente ſur le dos, de couleur d'alezan brûlé, accompagnée d'une rangée de taches orbiculaires; ſous cette rangée de taches regne près du ventre un ſecond cordon formé comme de petites perles; il y en a un de chaque côté : les écailles du ventre ſont bordées ſur toute leur étendue d'une rayûre blanche, marquetée de points noirâtres ou plombés. Les Portugais donnent au tlehua le nom de *vipere ignée*, parce que ſon venin eſt brûlant comme le feu.

Les habitans de la Nouvelle-Eſpagne appellent auſſi *tleva* une vipere qui ſe trouve chez eux, & qui eſt ornée de taches en maniere des flammes brunâtres : ſa tête eſt relevée d'une madrure tout-à-fait particuliere; elle a les yeux grands & les dents petites. Cette eſpece de vipere vit de rats, de loirs, &c. & pourroit bien être le même ſerpent que le *tleon* du Bréſil, qui habite les montagnes; ſa morſure eſt mortelle.

BIBLIOTECA NAZ
ROMA
VITTORIO EMANUELE

*Fin du Tome huitieme.*

MAG 2013534

Digitized by Google

614